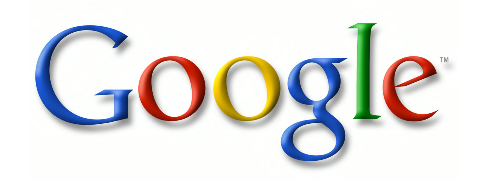




George Sumner.





ESSAIS

DE MICHEL

DE MONTAIGNE

AVEC LES NOTES

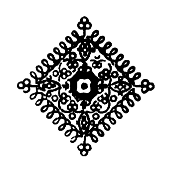
DE TOUS LES COMMENTATEURS.

ÉDITION PUBLIÉE

PAR J.-V. LE CLERC,

DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES, etc.

TOME SECOND.



A PARIS,

CHEZ LEFÈVRE, ÉDITEUR,

RUE DE L'ÉPERON, 6.

1844.

ESSAIS
DE MONTAIGNE.

SUITE DU LIVRE SECOND.

CHAPITRE XI.

DE LA CRUAUTÉ.

Il me semble que la vertu est chose aultre, et plus noble, que les inclinations à la bonté qui naissent en nous. Les ames reglees d'elles mesmes et bien nees, elles suyvent mesme train, et representent, en leurs actions, mesme visage que les vertueuses; mais la vertu sonne ie ne sçais quoy de plus grand et de plus actif que de se laisser, par une heureuse complexion, doulcement et paisiblement conduire à la suitte de la raison. Celuy qui, d'une doulceur et facilité naturelle, mepriseroit les offenses receues, feroit chose tresbelle et digne de louange : mais celuy qui, picqué et oultré iusques au vif d'une offense, s'armeroit des armes de la raison contre ce furieux appetit de vengeance, et, aprez un grand conflict, s'en rendroit enfin maistre, feroit sans doubte beaucoup plus. Celuy là feroit bien; et cettuy cy, vertueusement: l'une action se pourroit dire bonté; l'aultre, vertu; car il semble que le nom de la vertu presuppose de la difficulté et du contraste, et qu'elle ne peult s'exercer sans partie[1]. C'est à l'adventure pourquoy nous nommons

[1] *Sans partie adverse, sans opposition.* E. J.

Dieu, bon, fort, et liberal, et iuste, mais nous ne le nommons pas *vertueux*[1]; ses operations sont toutes naïfves et sans effort. Des philosophes, non seulement stoïciens, mais encores epicuriens[2] (et cette enchere ie l'emprunte de l'opinion commune, qui est faulse, quoy que dic ce subtil rencontre d'Arcesilaus à celuy qui luy reprochoit que beaucoup de gents passoient de son eschole en l'epicurienne, mais iamais au rebours: « Ie crois bien : des coqs il se faict des chappons assez; mais des chappons il ne s'en faict iamais des coqs[3] : » car, à la verité, en fermeté et rigueur d'opinions et de preceptes, la secte epicurienne ne cede aulcunement à la stoïcque; et un stoïcien, recognoissant[4] meilleure foy que ces disputateurs, qui, pour combattre Epicurus et se donner beau ieu, luy font dire ce à quoy il ne pensa iamais, contournants ses paroles à gauche, argumentants par la loy grammairienne aultre sens de sa façon de parler, et aultre creance que celle qu'ils sçavent qu'il avoit en l'ame et en ses mœurs, dict qu'il a laissé d'estre epicurien pour cette consideration entre aultres, qu'il treuve leur route trop haultaine et inaccessible: *et ii, qui* φιλήδονοι *vocantur, sunt* φιλόκαλοι *et* φιλοδίκαιοι, *omnesque virtutes et colunt, et retinent*[5]) : des philosophes stoïciens, et epicuriens, dis ie, il y en a plusieurs qui ont iugé que ce n'estoit pas assez d'avoir l'ame en bonne assiette, bien reglee et bien disposee à

[1] « Quoique nous appelions Dieu *bon*, nous ne l'appelons pas *vertueux*, parce qu'il n'a pas besoin d'effort pour bien faire. » ROUSSEAU, *Émile*, liv. V.

[2] L'édition de 1635 ajoute ici deux ou trois lignes pour préparer à la longue parenthèse qui suit : ces changements ont été faits sans autorité. J. V. L.

[3] DIOGÈNE LAERCE, IV, 43. C.

[4] *Montrant*. C.

[5] Car ceux qu'on appelle *amoureux de la volupté* sont en effet *amoureux de l'honnêteté et de la justice*, et ils respectent et pratiquent toutes les vertus. CIC., *Epist. fam.*, XV, 19.

la vertu; ce n'estoit pas assez d'avoir nos resolutions et nos discours au dessus de touts les efforts de fortune; mais qu'il falloit encores rechercher les occasions d'en venir à la preuve : ils veulent quester de la douleur, de la necessité, et du mespris, pour les combattre, et pour tenir leur ame en haleine : *multum sibi adiicit virtus lacessita* [1]. C'est l'une des raisons pourquoy Epaminondas, qui estoit encores d'une tierce secte [2], refuse des richesses que la fortune luy met en main par une voye treslegitime, pour avoir, dict il, à s'escrimer contre la pauvreté, en laquelle extreme il se mainteint tousiours. Socrates s'essayoit, ce me semble, encores plus rudement, conservant pour son exercice la malignité de sa femme, qui est un essay à fer esmoulu. Metellus, ayant, seul de touts les senateurs romains, entreprins, par l'effort de sa vertu, de soustenir la violence de Saturninus, tribun du peuple à Rome, qui vouloit à toute force faire passer une loy iniuste en faveur de la commune [3], et ayant encouru par là les peines capitales que Saturninus avoit establies contre les refusants, entretenoit ceulx qui en cette extremité le conduisoient en la place, de tels propos : « Que c'estoit chose trop facile et trop lasche que de mal faire; et Que de faire bien où il n'y eust point de dangier, c'estoit chose vulgaire : mais De faire bien où il y eust dangier, c'estoit le propre office d'un homme de vertu [4]. » Ces paroles de Metellus nous representent bien clairement ce que ie voulois verifier, que la vertu refuse la facilité pour compaigne; et que cette aysee, doulce et penchante voye, par où se conduisent les pas reglez d'une bonne inclination de nature, n'est pas celle de la vraye vertu : elle demande un chemin aspre et es-

[1] La vertu se perfectionne par les combats. SÉNÈQUE, *Epist.* 13.

[2] De la secte pythagoricienne. Voyez CICÉRON, *de Offic.*, I, 44. C.

[3] *Du peuple*, ou *des plébéiens*. E. J.

[4] PLUTARQUE, *Vie de Marius*, c. 10. C.

[redacted]

pineux; elle veult avoir, ou des difficultés estrangieres à luicter, comme celle de Metellus, par le moyen desquelles fortune se plaist à luy rompre la roideur de sa course, ou des difficultez internes que luy apportent les appetits desordonnez et imperfections de nostre condition.

Ie suis venu iusques icy bien à mon ayse: mais, au bout de ce discours, il me tumbe en fantasie que l'ame de Socrates, qui est la plus parfaicte qui soit venue à ma cognoissance, seroit, à mon compte, une ame de peu de recommendation: car ie ne puis concevoir en ce personnage aulcun effort de vicieuse concupiscence; au train de sa vertu, ie n'y puis imaginer aulcune difficulté ny aulcune contraincte; ie cognois sa raison si puissante et si maistresse chez luy, qu'elle n'eust iamais donné moyen à un appetit vicieux seulement de naistre; à une vertu si eslevee que la sienne, ie ne puis rien mettre en teste; il me semble la veoir marcher d'un victorieux pas et triumphant, en pompe et à son ayse, sans empeschement ne destourbier[1]. Si la vertu ne peult luire que par le combat des appetits contraires, dirons nous doncques qu'elle ne se puisse passer de l'assistance du vice, et qu'elle luy doibve cela, d'en estre mise en credit et en honneur? que deviendroit aussi cette brave et genereuse volupté epicurienne, qui faict estat de nourrir mollement en son giron et y faire folastrer la vertu, luy donnant pour ses jouets la honte, les fiebvres, la pauvreté, la mort et les gehennes? Si ie presuppose que la vertu parfaicte se cognoist à combattre et porter patiemment la douleur, à soustenir les efforts de la goutte sans s'esbranler de son assiette; si ie luy donne pour son obiect necessaire l'aspreté et la difficulté: que deviendra la vertu qui sera montee à tel poinct, que de non seulement mespriser la douleur, mais de s'en esiouïr, et de se faire chatouiller aux

[1] *Ni trouble*, du latin *disturbare*. E. J.

tes d'une forte cholique; comme est celle que les epi-
ıs ont establie, et de laquelle plusieurs d'entre eulx
ont laissé par leurs actions des preuves trescertai-
? comme ont bien d'aultres, que ie treuve avoir
ssé par effect les regles mesmes de leur discipline;
ing le ieune Caton: quand ie le veois mourir et se
irer les entrailles, ie ne me puis contenter de croire
ement qu'il eust lors son ame exempte totalement de
le et d'effroy; ie ne puis croire qu'il se mainteint
nent en cette desmarche, que les regles de la secte
ue luy ordonnoient, rassise, sans esmotion et impas-
il y avoit, ce me semble, en la vertu de cet homme
le gaillardise et de verdeur pour s'en arrester là: ie
sans doubte qu'il sentit du plaisir et de la volupté en
i noble action, et qu'il s'y agrea plus qu'en aultre de
de sa vie: *Sic abiit e vita, ut causam moriendi nac-*
e esse gauderet[2]. Ie le crois si avant, que i'entre en
e s'il eust voulu que l'occasion d'un si bel exploict
ust ostee; et si la bonté qui luy faisoit embrasser
mmoditez publicques plus que les siennes ne me te-
n bride, ie tumberois ayseement en cette opinion,
sçavoit bon gré à la fortune d'avoir mis sa vertu à
i belle espreuve, et d'avoir favorisé ce brigand[3] à
aux pieds l'ancienne liberté de sa patrie. Il me
le lire en cette action ie ne sçais quelle esiouissance
n ame, et une esmotion de plaisir extraordinaire et
volupté virile, lorsqu'elle consideroit la noblesse et
eur de son entreprinse:

c., *de Finibus*, II, 30, etc. J. V. L.
sortit de la vie, heureux d'avoir trouvé un motif pour se donner
t. Cic., *Tusc. Quæst.*, I, 30.
sar, que Montaigne admire souvent, est ici mis à sa place, comme
du plus grand des crimes. Cicéron l'appelle aussi *perditus latro*
tic., VII, 18). J. V. L.

Deliberata morte ferocior[1];

non pas aiguisee par quelque esperance de gloire, comme les iugements populaires et effeminez d'aulcuns hommes ont iugé (car cette consideration est trop basse pour toucher un cœur si genereux, si haultain et si roide); mais pour la beauté de la chose mesme en soy, laquelle il voyoit bien plus claire et en sa perfection, luy qui en manioit les ressorts, que nous ne pouvons faire. La philosophie m'a faict plaisir de iuger qu'une si belle action eust esté indecemment logee en toute aultre vie qu'en celle de Caton, et qu'à la sienne seule il appartenoit de finir ainsi: pourtant ordonna il, selon raison, et à son fils et aux senateurs qui l'accompaignoient, de prouveoir aultrement à leur faict. *Catoni, quum incredibilem natura tribuisset gravitatem, eamque ipse perpetua constantia roboravisset, semperque in proposito consilio permansisset, moriendum potius, quam tyranni vultus adspiciendus, erat*[2]. Toute mort doibt estre de mesme sa vie: nous ne devenons pas aultres pour mourir. I'interprete tousiours la mort par la vie: et si on m'en recite quelqu'une, forte par apparence, attachee à une vie foible, ie tiens qu'elle est produicte de cause foible, et sortable à sa vie. L'aisance doncques de cette mort, et cette facilité qu'il avoit acquise par la force de son ame, dirons nous qu'elle doibve rabattre quelque chose du lustre de sa vertu? Et qui, de ceulx qui ont la cervelle tant soit peu teincte de la vraye philosophie, peult se contenter d'imaginer Socrates seulement

[1] Plus fière, parce qu'elle avoit résolu de mourir. Hor., *Od.*, I, 37, 29. — Ce que le poëte a dit de Cléopâtre, Montaigne l'applique à l'ame de Caton. C.

[2] Caton, qui avoit reçu de la nature une sévérité inflexible, et qui, toujours inébranlable dans ses principes et ses devoirs, avoit fortifié par l'habitude la fermeté de son caractère, Caton dut mourir plutôt que de soutenir l'aspect d'un tyran. Cic., *de Officiis*, I, 31.

c de crainte et de passion en l'accident de sa prison, es fers et de sa condamnation ? et qui ne recognoist ıy non seulement de la fermeté et de la constance toit son assiette ordinaire que celle là), mais encores : sçais quel contentement nouveau, et une alaigresse uee en ses propos et façons dernieres? A ce tressaillir, laisir qu'il sent à gratter sa iambe aprez que les fers urent hors, accuse il pas une pareille doulceur et ioye on ame pour estre desenforgee[1] des incommoditez ees, et à mesme d'entrer en cognoissance des choses nir ? Caton me pardonnera, s'il luy plaist; sa mort lus tragique et plus tendue, mais cette cy est encores, : sçais comment, plus belle. Aristippus, à ceulx qui aignoient, « Les dieux m'en envoyent une telle ! » il[2]. On veoid aux ames de ces deux personnages[3] et urs imitateurs (car, de semblables, ie foys grand te qu'il y en ait eu), une si parfaicte habitude à la ı, qu'elle leur est passee en complexion. Ce n'est plus ı penible, ny des ordonnances de la raison, pour les- es maintenir il faille que leur ame se roidisse; c'est nce mesme de leur ame, c'est son train naturel et aire; ils l'ont rendue telle par un long exercice des eptes de la philosophie, ayants rencontré une belle et nature : les passions vicieuses, qui naissent en nous, euvent plus par où faire entree en eulx; la force et ur de leur ame estouffe et esteinct les concupiscences tost qu'elles commencent à s'esbransler.

qu'il ne soit plus beau, par une haulte et divine ution, d'empescher la naissance des tentations, et de re formé à la vertu, de maniere que les semences

égagée. — *Desenforgé* se trouve dans le Dictionnaire françois et s de Cotgrave. C.

IOGÈNE LAERCE, II, 76. C.

ocrate et Caton. C.

mesmes des vices en soyent desracinees, que d'empescher à vifve force leur progrez, et, s'estant laissé surprendre aux esmotions premieres des passions, s'armer et se bander pour arrester leur course et les vaincre; et que ce second effect ne soit encores plus beau, que d'estre simplement garny d'une nature facile et debonnaire, et desgoutée par soy mesme de la desbauche et du vice, ie ne pense point qu'il y ait doubte : car cette tierce et derniere façon, il semble bien qu'elle rende un homme innocent, mais non pas vertueux; exempt de mal faire, mais non assez apte à bien faire : ioinct que cette condition est si voisine à l'imperfection et à la foiblesse, que ie ne sçais pas bien comment en desmesler les confins et les distinguer; les noms mesmes de Bonté et d'Innocence sont à cette cause aulcunement noms de mespris. Ie veois que plusieurs vertus, comme la chasteté, sobrieté et temperance, peuvent arriver à nous par defaillance corporelle; la fermeté aux dangiers (si fermeté il la faut appeller), le mespris de la mort, la patience aux infortunes, peuvent venir et se treuvent souvent aux hommes par faulte de bien iuger de tels accidents, et ne les concevoir tels qu'ils sont : la faulte d'apprehension et la bestise contrefont ainsi parfois les effects vertueux; comme i'ai veu souvent advenir qu'on a loué des hommes de ce de quoy ils meritoient du blasme. Un seigneur italien tenoit une fois ce propos en ma presence, au desadvantage de sa nation : Que la subtilité des Italiens et la vivacité de leurs conceptions estoit si grande, qu'ils prevoyoient les dangiers et accidents qui leur pouvoient advenir, de si loing, qu'il ne falloit pas trouver estrange si on les voyoit souvent à la guerre prouveoir à leur seureté, voire avant que d'avoir recogneu le peril : Que nous et les Espaignols, qui n'estions pas si fins, allions plus oultre; et qu'il nous falloit faire veoir à l'œil et toucher à la main le dangier, avant

que de nous en effroyer; et que lors aussi nous n'avions plus de tenue : mais Que les Allemans et les Souysses, plus grossiers et plus lourds, n'avoient le sens de se radviser, à peine lors mesme qu'ils estoient accablez soubs les coups. Ce n'estoit à l'adventure que pour rire. Si est il bien vray qu'au mestier de la guerre, les apprentifs se iectent bien souvent aux hazards, d'aultre inconsideration qu'ils ne font aprez y avoir esté eschauldez :

Haud ignarus... quantum nova gloria in armis,
Et prædulce decus, primo certamine, possit [1].

Voylà pourquoy, quand on iuge d'une action particuliere, il fault considerer plusieurs circonstances, et l'homme tout entier qui l'a produicte, avant la baptizer.

Pour dire un mot de moy mesme : i'ay veu quelquesfois mes amis appeller prudence en moy ce qui estoit fortune: et estimer advantage de courage et de patience ce qui estoit advantage de iugement et opinion; et m'attribuer un tiltre pour aultre, tantost à mon gaing, tantost à ma perte. Au demourant, il s'en fault tant que ie sois arrivé à ce premier et plus parfaict degré d'excellence, où de la vertu il se faict une habitude, que du second mesme ie n'en ay faict gueres de preuves. Ie ne me suis mis en grand effort pour brider les desirs de quoy ie me suis trouvé pressé : ma vertu, c'est une vertu, ou innocence, pour mieulx dire, accidentale et fortuite. Si ie feusse nay d'une complexion plus desreglee, ie crains qu'il feust allé piteusement de mon faict; car ie n'ay essayé gueres de fermeté en mon ame pour soustenir des passions, si elles eussent esté tant soit peu vehementes : ie ne sçais point nourrir des querelles et du desbat chez moy. Ainsi, ie ne

[1] On sait ce que peut sur un jeune guerrier la soif de la gloire, et la douce espérance d'un premier triomphe. VIRG, *Æn.*, XI, 154.

me puis dire nul grand mercy de quoy ie me treuve exempt de plusieurs vices.

> Si vitiis mediocribus et mea paucis
> Mendosa est natura, alioqui recta; velut si
> Egregio inspersos reprehendas corpore nævos [1] :

ie le dois plus à ma fortune qu'à ma raison. Elle m'a faict naistre d'une race fameuse en preud'hommie, et d'un tresbon pere : ie ne sçais s'il a escoulé en moy partie de ses humeurs, ou bien si les exemples domestiques, et la bonne institution de mon enfance, y ont insensiblement aydé, ou si ie suis aultrement ainsi nay,

> Seu Libra, seu me Scorpius adspicit
> Formidolosus, pars violentior
> Natalis horæ, seu tyrannus
> Hesperiæ Capricornus undæ [2] :

mais tant y a que la pluspart des vices, ie les ay de moy mesme en horreur. Le mot d'Antisthenes à celuy qui luy demandoit le meilleur apprentissage : « Desapprendre le mal [3], » semble s'arrester à cett' image. Ie les ay, dis ie, en horreur, d'une opinion si naturelle et si mienne, que ce mesme instinct et impression que i'en ay apporté de la nourrice, ie l'ay conservé sans qu'aulcunes occasions me l'ayent sceu faire alterer ; voire non pas mes discours propres, qui, pour s'estre desbandez en aulcunes choses de la route commune, me licencieroient ayseement à des actions que cette naturelle inclination me faict haïr. Ie

[1] Si je n'ai que des défauts peu considérables et en petit nombre, comme quelques taches légères qui seroient éparses sur un beau visage. HOR., *Sat.*, I, 6, 65.

[2] Soit que je sois né sous le signe de la Balance, ou sous celui du Scorpion, dont le regard est si terrible au moment de la naissance, ou sous le Capricorne, qui règne sur les mers d'Occident. HOR., *Od.*, II, 17, 17. C.

[3] DIOGÈNE LAERCE, VI, 17. C.

diray un monstre, mais ie le diray pourtant : ie treuve par là en plusieurs choses plus d'arrest et de regle en mes mœurs, qu'en mon opinion ; et ma concupiscence moins desbauchee, que ma raison. Aristippus establit des opinions si hardies en faveur de la volupté et des richesses, qu'il meit en rumeur toute la philosophie à l'encontre de luy : mais, quant à ses mœurs, Dionysius le tyran luy ayant presenté trois belles garses, pour qu'il en feist le chois, il respondit qu'il les choisissoit toutes trois, et qu'il avoit mal prins à Paris d'en preferer une à ses compaignes ; mais, les ayant conduictes à son logis, il les renvoya sans en taster[1]. Son valet se trouvant surchargé en chemin de l'argent qu'il portoit aprez luy, il lui ordonna qu'il en versast et iectast là ce qui luy faschoit[2]. Et Epicurus, duquel les dogmes sont irreligieux et delicats, se porta en sa vie tresdevotieusement et laborieusement : il escrit à un sien amy, qu'il ne vit que de pain bis et d'eau ; le prie de luy envoyer un peu de fromage, pour quand il voudra faire quelque sumptueux repas[3]. Seroit il vray que, pour estre bon tout à faict, il nous le faille estre par occulte, naturelle et universelle proprieté, sans loy, sans raison, sans exemple ? Les desbordements ausquels ie me suis trouvé engagé, ne sont pas, Dieu mercy, des pires ; ie les ay bien condamnez chez moy selon qu'ils le valent, car mon iugement ne s'est pas trouvé infecté par eulx ; au rebours, ie les accuse plus rigoureusement en moy qu'en un aultre : mais c'est tout ; car, au demourant, i'y apporte trop peu de resistance, et me laisse trop ayseement pencher à l'aultre part de la balance, sauf pour les regler et empescher du meslange d'aultres vices, lesquels s'entretiennent et s'entr'enchaisnent pour la pluspart les

[1] Diogène Laerce, II, 67. C.
[2] Diogène Laerce, II, 17 ; et Horace, *Sat*, II, 3, 100. C.
[3] Diogène Laerce, X, 11. C.

uns aux aultres, qui ne s'en prend garde ; les miens, ie les ay retrenchez et contraincts les plus seuls et les plus simples que i'ay peu ;

Nec ultra
Errorem foveo [1].

Car, quant à l'opinion des stoïciens, qui disent, « le sage œuvrer, quand il œuvre, par toutes les vertus ensemble, quoyqu'il y en ayt une plus apparente, selon la nature de l'action ; » et à cela leur pourroit servir aulcunement la similitude du corps humain ; car l'action de la cholere ne se peult exercer que toutes les humeurs ne nous y aydent, quoyque la cholere predomine : si de là ils veulent tirer pareille consequence, que quand le faultier fault, il fault par touts les vices ensemble, ie ne les en crois pas ainsi simplement, ou ie ne les entends pas ; car ie sens par effect le contraire : ce sont subtilitez aiguës, insubstantielles, ausquelles la philosophie s'arreste par fois. Ie suys quelques vices ; mais i'en fuys d'aultres autant que sçauroit faire un sainct. Aussi desadvouent les peripateticiens cette connexité et cousture indissoluble ; et tient Aristote, qu'un homme prudent et iuste peult estre et intemperant et incontinent. Socrates advouoit à ceulx qui recognoissoient en sa physionomie quelque inclination au vice, que c'estoit, à la verité, sa propension naturelle, mais qu'il l'avoit corrigee par discipline [2] : et les familiers du philosophe Stilpo disoient qu'estant nay subiect au vin et aux femmes, il s'estoit rendu par estude tresabstinent de l'un et de l'aultre [3].

Ce que i'ay de bien, ie l'ay, au rebours, par le sort de ma naissance ; ie ne le tiens ny de loy, ny de precepte,

[1] Hors de là, je ne suis pas vicieux. JUVÉNAL, *Sat.*, VIII, 164.
[2] CIC., *Tusc. Quæst.*, IV, 37. C.
[3] CIC., *de Fato*, c. 5. C.

ou aultre apprentissage : l'innocence qui est en moy est une innocence niaise ; peu de vigueur, et point d'art. Ie hais, entre aultres vices, cruellement la cruauté, et par nature et par iugement, comme l'extreme de touts les vices ; mais c'est iusques à telle mollesse, que ie ne veois pas esgorger un poulet sans desplaisir, et ois impatiemment gemir un lievre soubs les dents de mes chiens, quoyque ce soit un plaisir violent que la chasse. Ceulx qui ont à combattre la volupté usent volontiers de cet argument, pour montrer qu'elle est toute vicieuse et desraisonnable, « Que lorsqu'elle est en son plus grand effort, elle nous maistrise de façon que la raison n'y peult avoir accez[1] ; » et alleguent l'experience que nous en sentons en l'accointance des femmes,

Quum iam præsagit gaudia corpus,
Atque in eo est Venus, ut muliebria conserat arva[2] :

où il leur semble que le plaisir nous transporte si fort hors de nous, que nostre discours ne sçauroit lors faire son office, tout perclus et ravi en la volupté. Ie sçais qu'il en peult aller aultrement, et qu'on arrivera par fois, si on veult, à reiecter l'ame, sur ce mesme instant, à aultres pensements : mais il la fault tendre et roidir d'aguet[3]. Ie sçais qu'on peult gourmander l'effort de ce plaisir ; et m'y cognois bien : et n'ay point trouvé Venus si impe-

[1] Cic., *de Senect.*, c. 12. J. V. L.

[2] Aux approches du plaisir, au moment où Vénus va féconder son domaine. Lucrèce, IV, 1099.

[3] C'est-à-dire *de guet à pens*, *appensé*, ou *pourpensé*, *de propos délibéré*, ex præparato, dedita opera. Nicot. — De *gueller* on a fait le composé *agueller*, d'où *aguet* et *d'aguet*. Ménage, dans son *Dictionnaire étymologique*. — Au lieu *d'aguet*, nous disons aujourd'hui *de guet-apens* ; et cela par corruption, pour *de guet appensé*, dont on se servoit autrefois pour dire *de propos délibéré*. — *Appenser* est un vieux mot qui se trouve souvent dans les grandes Chroniques de France, pour *délibérer*. Ménage, *ibid*. C.

rieuse deesse, que plusieurs et plus reformez que moy la tesmoignent. Ie ne prends pour miracle, comme faict la royne de Navarre en l'un des contes de son Heptameron (qui est un gentil livre pour son estoffe), ny pour chose d'extreme difficulté, de passer des nuicts entieres, en toute commodité et liberté, avecques une maistresse de long temps desiree, maintenant la foy qu'on luy aura engagee de se contenter des baisers et simples attouchements. Ie crois que l'exemple du plaisir de la chasse y seroit plus propre : comme il y a moins de plaisir, il y a plus de ravissement et de surprinse, par où nostre raison estonnee perd ce loisir de se preparer à l'encontre, lorsqu'aprez une longue queste la beste vient en sursault à se presenter en lieu où, à l'adventure, nous l'esperions le moins; cette secousse, et l'ardeur de ces huees, nous frappe si bien, qu'il seroit malaysé, à ceulx qui aiment cette sorte de petite chasse, de retirer sur ce poinct la pensee ailleurs: et les poëtes font Diane victorieuse du brandon et des flesches de Cupidon :

Quis non malarum, quas amor curas habet,
Hæc inter obliviscitur [1] ?

Pour revenir à mon propos, ie me compassionne fort tendrement des afflictions d'aultruy, et pleurerois ayseement par compaignie, si, pour occasion que ce soit, ie sçavois pleurer. Il n'est rien qui tente mes larmes que les larmes, non vrayes seulement, mais, comment que ce soit, ou feinctes, ou peinctes. Les morts, ie ne les plains gueres, et les envierois plustost; mais ie plains bien fort

[1] Peut-on, au milieu de ces distractions, ne pas oublier les soucis du cruel amour! HORACE, *Epod.*, II, 37. Dans les premières éditions des *Essais*, Montaigne disoit, après cette citation : « C'est icy un fagotage de pieces descousues : ie me suis destourné de ma voye pour dire ce mot de la chasse. »

les mourants. Les sauvages ne m'offensent pas tant de rostir et manger les corps des trespassez, que ceulx qui les tormentent et persecutent vivants. Les executions mesmes de la iustice, pour raisonnables qu'elles soient, ie ne les puis veoir d'une veue ferme. Quelqu'un ayant à tesmoigner la clemence de Iulius Cæsar : « Il estoit, dict-il, doulx en ses vengeances : ayant forcé les pirates de se rendre à luy, qui l'avoient auparavant prins prisonnier et mis à rançon ; d'autant qu'il les avoit menacez de les faire mettre en croix, il les y condemna, mais ce feut aprez les avoir faict estrangler. Philemon, son secretaire, qui l'avoit voulu empoisonner, il ne le punit pas plus aigrement que d'une mort simple. » Sans dire qui est cet aucteur latin [1], qui ose alleguer pour tesmoignage de clemence, de seulement tuer ceulx desquels on a esté offensé, il est aysé à deviner qu'il est frappé des vilains et horribles exemples de cruauté que les tyrans romains meirent en usage.

Quant à moy, en la iustice mesme, tout ce qui est au delà de la mort simple me semble pure cruauté; et notamment à nous, qui debvrions avoir respect d'envoyer les ames en bon estat; ce qui ne se peult, les ayant agitees et desesperees par torments insupportables. Ces iours passez, un soldat prisonnier ayant apperceu, d'une tour où il estoit, que le peuple s'assembloit en la place, et que des charpentiers y dressoient leurs ouvrages, creut que c'estoit pour luy; et, entré en la resolution de se tuer, ne trouva, qui l'y peust secourir, qu'un vieux clou de charrette, rouillé, que la fortune luy offrit . de quoy il se donna premierement deux grands coups autour de la gorge; mais, veoyant que ce avoit esté sans effect, bientost aprez il s'en donna un tiers dans le ventre, où il laissa le clou fiché. Le premier de ses gardes qui entra où il

[1] SUÉTONE, *César*, c. 74. C.

estoit, le trouva en cet estat, vivant encores, mais couché, et tout affoibly de ses coups. Pour employer le temps avant qu'il defaillist, on se hasta de luy prononcer sa sentence; laquelle ouïe, et qu'il n'estoit condemné qu'à avoir la teste trenchee, il sembla reprendre un nouveau courage, accepta du vin qu'il avoit refusé, remercia ses iuges de la doulceur inesperee de leur condemnation; qu'il avoit prins party d'appeller la mort, pour la crainte d'une mort plus aspre et insupportable, ayant conceu opinion, par les apprests qu'il avoit veu faire en la place, qu'on le voulsist tormenter de quelque horrible supplice; et sembla estre delivré de la mort, pour l'avoir changee [1].

Ie conseillerois que ces exemples de rigueur, par le moyen desquels on veult tenir le peuple en office, s'exerceassent contre les corps des criminels : car de les veoir priver de sepulture, de les veoir bouillir et mettre à quartiers, cela toucheroit quasi autant le vulgaire, que les peines qu'on fait souffrir aux vivants; quoyque, par effect, ce soit peu ou rien, comme Dieu dict, *qui corpus occidunt, et postea non habent, quod faciant* [2] : et les poëtes font singulierement valoir l'horreur de cette peincture, et au dessus de la mort :

> Heu! reliquias semiassi regis, denudatis ossibus,
> Per terram sanie delibutas fœde divexarier [3]!

Ie me rencontrai un iour à Rome, sur le poinct qu'on desfaisoit Catena, un voleur insigne : on l'estrangla, sans

[1] Les gens de goût qui voudront comparer ce récit dans l'édition de 1595, p. 277, et dans celle de 1802, t. II, p. 128, ne douteront pas que la première n'ait donné le vrai texte. J. V. L.

[2] Ils tuent le corps, et, après cela, ne peuvent rien faire de plus. S. Luc, c. XII. v. 4.

[3] Ah ! ne leur laissez pas, sur ces champs désolés,
Traîner d'un roi sanglant les os demi-brûlés.
Cic., *Tuscul.*, I, 44.

aulcune esmotion de l'assistance; mais, quand on veint à le mettre à quartiers, le bourreau ne donnoit coup, que le peuple ne suyvist d'une voix plaintifve et d'une exclamation, comme si chascun eust presté son sentiment à cette charongne. Il fault exercer ces inhumains excez contre l'escorce, non contre le vif. Ainsin amollit, en cas aulcunement pareil, Artaxerxes, l'aspreté des loix anciennes de Perse, ordonnant que les seigneurs qui avoient failly en leur charge, au lieu qu'on les souloit fouetter, feussent despouillez, et leurs vestements fouettez pour eulx; et, au lieu qu'on leur souloit arracher les cheveulx, qu'on leur ostast leur hault chapeau [1] seulement. Les Aegyptiens, si devotieux, estimoient bien satisfaire à la iustice divine, luy sacrifiant des pourceaux en figure et representez [2] : invention hardie, de vouloir payer en peincture et en umbrage Dieu, substance si essentielle!

Ie vis en une saison en laquelle nous abondons en exemples incroyables de ce vice, par la licence de nos guerres civiles; et ne veoid on rien aux histoires anciennes de plus extreme, que ce que nous en essayons touts les iours : mais cela ne m'y a nullement apprivoisé. A peine me pouvois ie persuader, avant que ie l'eusse veu, qu'il se feust trouvé des ames si farouches, qui, pour le seul plaisir du meurtre, le voulussent commettre; hacher et destrencher les membres d'aultruy; aiguiser leur esprit à inventer des torments inusitez et des morts nouvelles, sans inimitié, sans proufit, et pour cette seule fin de iouïr du plaisant spectacle des gestes et mouvements pitoyables, des gemissements et voix lamentables, d'un homme mourant en angoisse. Car voylà l'extreme poinct où la cruauté puisse attaindre : *Ut homo hominem, non iratus, non ti-*

[1] *Leur tiare.* PLUTARQUE, *Apophthegmes.* C.
[2] HÉRODOTE, II, 47. J. V. L.

mens, tantum spectaturus, occidat[1]. De moy, ie n'ay pas sceu veoir seulement, sans desplaisir, poursuyvre et tuer une beste innocente qui est sans deffense, et de qui nous ne recevons aulcune offense; et, comme il advient communement que le cerf, se sentant hors d'haleine et de force, n'ayant plus aultre remede, se reiecte et rend à nous mesmes qui le poursuyvons, nous demandant mercy par ses larmes,

> Questuque, cruentus,
> Atque imploranti similis[2] :

ce m'a tousiours semblé un spectacle tresdesplaisant. Ie ne prends guere beste en vie, à qui ie ne redonne les champs; Pythagoras les achetoit des pescheurs et des oyseleurs, pour en faire autant :

> Primoque a cæde ferarum
> Incaluisse puto maculatum sanguine ferrum[3].

Les naturels sanguinaires à l'endroict des bestes tesmoignent une propension naturelle à la cruauté. Aprez qu'on se feut apprivoisé à Rome aux spectacles des meurtres des animaulx, on veint aux hommes et aux gladiateurs. Nature a, ce crains ie, elle mesme attaché à l'homme quelque instinct à l'inhumanité; nul ne prend son esbat à veoir des bestes s'entreiouer et caresser; et nul ne fault de le prendre à les veoir s'entredeschirer et desmembrer. Et, à fin qu'on ne se mocque de cette sympathie que i'ay avecques elle, la theologie mesme nous ordonne quelque faveur en leur endroict; et, considerant qu'un mesme maistre

[1] Que l'homme tue un homme sans y être poussé par la colère ou par la crainte, mais par le seul plaisir de le voir expirer. SÉNÈQUE, *Epist.* 90.

[2] Et, sanglant, par ses pleurs semble demander grace.
VIRG., *Énéide*, VII, 501.

[3] C'est, je crois, du sang des animaux que le premier glaive a été teint. OVIDE, *Métam.*, XV, 106

nous a logez en ce palais pour son service, et qu'elles sont, comme nous, de sa famille, elle a raison de nous enioindre quelque respect et affection envers elles. Pythagoras emprunta la metempsychose des Aegyptiens; mais depuis elle a esté receue par plusieurs nations, et notamment par nos druydes :

Morte carent animæ; semperque, priore relicta
Sede, novis domibus vivunt, habitantque receptæ [1].

la religion de nos anciens Gaulois portoit que les ames estant eternelles ne cessoient de se remuer et changer de place d'un corps à un aultre : meslant en oultre à cette fantasie quelque consideration de la iustice divine; car, selon les desportements de l'ame, pendant qu'elle avoit esté chez Alexandre, ils disoient que Dieu luy ordonnoit un aultre corps à habiter, plus ou moins penible, et rapportant à sa condition :

Muta ferarum
Cogit vincla pati : truculentos ingerit ursis,
Prædonesque lupis; fallaces vulpibus addit.
. . . .
Atque ubi per varios annos, per mille figuras
Egit, Lethæo purgatos flumine, tandem
Rursus ad humanæ revocat primordia formæ [2] :

si elle avoit esté vaillante, ils la logeoient au corps d'un lion; si voluptueuse, en celuy d'un pourceau; si lasche, en celuy d'un cerf ou d'un lievre; si malicieuse, en celuy

[1] Les ames ne meurent point; mais, après avoir quitté leur premier domicile, elles vont habiter et vivre dans de nouvelles demeures. OVIDE, *Métam.*, XV, 158.

[2] Il emprisonne les ames dans le corps des animaux : le cruel habite au sein d'un ours; le ravisseur, dans les flancs d'un loup; le renard est le cachot du fourbe..... Soumises, pendant un long cercle d'années, à mille diverses métamorphoses, les ames sont enfin purifiées dans le fleuve de l'Oubli, et Dieu les rend à leur forme première. CLAUDIEN, *in Rufin.*, II, 482-491.

d'un regnard; ainsi du reste, iusques à ce que, purifiee par ce chastiement, elle reprenoit le corps de quelque aultre homme :

> Ipse ego, nam memini, Troiani tempore belli,
> Panthoïdes Euphorbus eram [1].

Quant à ce cousinage là, d'entre nous et les bestes, ie n'en foys pas grand recepte : ny de ce aussi que plusieurs nations, et notamment des plus anciennes et plus nobles, ont non seulement receu des bestes à leur societé et compaignie, mais leur ont donné un reng bien loing au dessus d'eulx, les estimant tantost familieres et favories de leurs dieux, et les ayant en respect et reverence plus qu'humaine; et d'aultres ne recognoissant aultre dieu ny aultre divinité qu'elles. *Belluæ a barbaris propter beneficium consecratæ* [2] :

> Crocodilon adorat
> Pars hæc; illa pavet saturam serpentibus ibin :
> Effigies sacri hic nitet aurea cercopitheci;
> . . . . . . hic piscem fluminis, illic
> Oppida tota canem venerantur [3].

Et l'interpretation mesme que Plutarque [4] donne à cette erreur, qui est trez bien prinse, leur est encores honorable : car il dict que ce n'estoit pas le chat ou le bœuf (pour exemple) que les Aegyptiens adoroient; mais qu'ils

[1] Moi-même (il m'en souvient encore), au temps de la guerre de Troie, j'étois Euphorbe, fils de Panthée. — C'est Pythagore qui parle ainsi de lui-même, dans Ovide, *Métam.*, XV, 160.

[2] Les barbares ont divinisé les bêtes, parce qu'ils en recevoient du bien. Cic., *de Nat. deor.*, I, 36.

[3] Les uns adorent le crocodile; les autres regardent avec une frayeur religieuse un ibis engraissé de serpents : ici, sur les autels, brille la statue d'or d'un singe à longue queue; là on adore un poisson du Nil; et des villes entières se prosternent devant un chien. Juvén., XV, 2-7.

[4] Dans son Traité *d'Isis et d'Osiris*, c. 39. C.

adoroient en ces bestes là quelque image des facultez divines : en cette cy, la patience et l'utilité; en cette là, la vivacité, ou, comme nos voisins les Bourguignons, avecques toute l'Allemaigne, l'impatience de se veoir enfermez; par où ils representoient la Liberté, qu'ils aimoient et adoroient au delà de toute aultre faculté divine; et ainsi des aultres. Mais quand ie rencontre, parmy les opinions plus moderees, les discours qui essayent à montrer la prochaine ressemblance de nous aux animaulx, et combien ils ont de part à nos plus grands privileges, et avecques combien de vraysemblance on nous les apparie, certes, i'en rabats beaucoup de nostre presumption, et me demets volontiers de cette royauté imaginaire qu'on nous donne sur les aultres creatures.

Quand tout cela en seroit à dire, si y a il un certain respect qui nous attache, et un general debvoir d'humanité, non aux bestes seulement qui ont vie et sentiment, mais aux arbres mesmes et aux plantes. Nous debvons la iustice aux hommes, et la grace et la benignité aux aultres creatures qui en peuvent estre capables : il y a quelque commerce entre elles et nous, et quelque obligation mutuelle. Ie ne crains point à dire la tendresse de ma nature, si puerile, que ie ne puis pas bien refuser à mon chien la feste qu'il m'offre hors de saison, ou qu'il me demande. Les Turcs ont des aulmosnes et des hospitaulx pour les bestes. Les Romains avoient un soing publicque de la nourriture des oyes [1], par la vigilance desquelles leur Capitole avoit esté sauvé. Les Atheniens ordonnerent que les mules et mulets qui avoient servy au bastiment du temple appellé Hecatompedon, feussent libres, et qu'on les laissast paistre par tout sans empeschement [2]. Les Agrigentins avoient en

[1] CICÉRON, *pro Rosc. Am.*, c. 20; TITE-LIVE, V, 47; PLINE, X, 22. J. V. L.

[2] PLUTARQUE, *Vie de Caton le censeur*, c. 3. C.

usage commun d'enterrer serieusement les bestes qu'ils avoient eu cheres, comme les chevaulx de quelque rare merite, les chiens et les oyseaux utiles, ou mesme qui avoient servi de passetemps à leurs enfants : et la magnificence, qui leur estoit ordinaire en toutes aultres choses, paroissoit aussi singulierement à la sumptuosité et nombre des monuments eslevez à cette fin, qui ont duré en parade plusieurs siecles depuis [1]. Les Aegyptiens enterroient les loups, les ours, les crocodiles, les chiens et les chats, en lieux sacrez, embasmoient leurs corps, et portoient le dueil à leur trespas [2]. Cimon feit une sepulture honorable aux iuments avec lesquelles il avoit gaigné par trois fois le prix de la course aux ieux olympiques [3]. L'ancien Xanthippus feit enterrer son chien sur un chef [4], en la coste de la mer qui en a depuis retenu le nom [5]. Et Plutarque faisoit, dict il [6], conscience de vendre et envoyer à la boucherie, pour un legier proufit, un bœuf qui l'avoit long temps servy.

CHAPITRE XII.

APOLOGIE DE RAIMOND SEBOND [7].

C'est, à la verité, une tresutile et grande partie que la science; ceulx qui la mesprisent tesmoignent assez leur

[1] DIODORE DE SICILE, XIII, 17. C.

[2] HÉRODOTE, II, 65, 66, etc. J. V. L.

[3] ID., VI, 103; ÉLIEN, *Hist. des animaux*, XII, 40. J. V. L.

[4] *Sur un cap ou promontoire*. C.

[5] *Cynosséma*. PLUTARQUE, *Vie de Caton le censeur*, c. 3. C.

[6] *Ibid*. C.

[7] Appelé aussi *Sebon, Sebeyde, Sabonde*, ou *de Sebonde;* né à Barcelone, dans le XIVe siècle; mort en 1432, à Toulouse, où il professoit la médecine et la théologie. Joseph Scaliger disoit de cette apologie de Sebond : « Eo omnia faciunt, ut *Magnificat à matines*. » SCALIGERANA IIa. On peut voir, sur ce chapitre des *Essais*, les *Pensées* de Pascal, première partie, art. XI, et l'ouvrage de M. Labouderie, intitulé *le Christianisme de Montaigne;* Paris, 1819. J. V. L.

e : mais ie n'estime pas pourtant sa valeur iusques e mesure extreme qu'aulcuns luy attribuent, comme us le philosophe, qui logeoit en elle le souverain bien, oit qu'il feust en elle de nous rendre sages et con-[1]; ce que ie ne crois pas : ny ce que d'aultres ont que la science est mere de toute vertu, et que tout st produict par l'ignorance. Si cela est vray, il est t à une longue interpretation. Ma maison a esté dez emps ouverte aux gents de sçavoir, et en est fort ıe; car mon pere, qui l'a commandee cinquante ans s, eschauffé de cette ardeur nouvelle de quoy le roy ois premier embrassa les lettres et les meit en credit, cha avecques grand soing et despense l'accointance ommes doctes, les recevant chez luy comme per-s sainctes, et ayants quelque particuliere inspiration gesse divine, recueillant leurs sentences et leurs dis-comme des oracles, et avecques d'autant plus de nce et de religion, qu'il avoit moins de loy d'en car il n'avoit aulcune cognoissance des lettres, non ue ses predecesseurs. Moy, ie les aime bien; mais es adore pas. Entre aultres, Pierre Bunel [2], homme nde reputation de sçavoir en son temps, ayant ar-quelques iours à Montaigne, en la compaignie de ere, avecques d'aultres hommes de sa sorte, luy esent, au desloger, d'un livre qui s'intitule : *Theo-naturalis, sive Liber creaturarum, magistri Rai-de Sebonde* [3]; et parce que la langue italienne et

gène Laerce, VII, 165. C.

lousain, un des plus habiles cicéroniens du seizième siècle, au it d'Henri Estienne (*Dedicat. Epist. P. Bunelli*, etc., 1581); né mort à Turin en 1546. Il fut précepteur de Pibrac. *Voyez* son ans Bayle. J. V. L.

s la première édition des *Essais*, et dans celle de 1588, in-4°, il lement ici, *la Theologie naturelle de Raimond Sebond.* L'ou-in du théologien espagnol, publié pour la première fois à De-

espaignolle estoient familieres à mon pere, et que ce livre est basty d'un espaignol baragouiné en terminaisons latines, il esperoit qu'avecques bien peu d'ayde il en pourroit faire son proufit, et le luy recommenda comme livre tres-utile, et propre à la saison en laquelle il le luy donna; ce feut lors que les nouvelletez de Luther commenceoient d'entrer en credit, et esbranler en beaucoup de lieux nostre ancienne creance : en quoy il avoit un tresbon advis, prevoyant bien, par discours de raison, que ce commencement de maladie declineroit ayseement en un exsecrable atheïsme; car le vulgaire n'ayant pas la faculté de iuger des choses par elles mesmes, se laissant emporter à la fortune et aux apparences, aprez qu'on luy a mis en main la hardiesse de mespriser et contrerooller les opinions qu'il avoit eues en extreme reverence, comme sont celles où il va de son salut, et qu'on a mis aulcuns articles de sa religion en doubte et à la balance, il iecte tantost aprez ayseement en pareille incertitude toutes les aultres pieces de sa creance, qui n'avoient pas chez luy plus d'auctorité ny de fondement que celles qu'on luy a esbranlees, et secoue, comme un ioug tyrannique, toutes les impressions qu'il avoit receues par l'auctorité des loix ou reverence de l'ancien usage,

> Nam cupide conculcatur nimis ante metutum [1];

entreprenant dez lors en avant de ne recevoir rien à quoy il n'ayt interposé son decret, et presté particulier consentement.

Or, quelques iours avant sa mort, mon pere ayant, de fortune, rencontré ce livre soubs un tas d'aultres papiers

venter, en 1487, a été souvent réimprimé en France dans le cours du seizième et du dix-septième siècle. J. V. L.

[1] On foule aux pieds avec joie ce qu'on a craint et révéré. LUCRÈCE, V, 1139.

abandonnez, me commanda de le luy mettre en françois. Il faict bon traduire les aucteurs comme celuy là, où il n'y a gueres que la matiere à representer : mais ceulx qui ont donné beaucoup à la grace et à l'elegance du langage, ils sont dangereux à entreprendre, nommeement pour les rapporter à un idiome plus foible. C'estoit une occupation bien estrange, et nouvelle pour moy; mais estant, de fortune, pour lors de loisir, et ne pouvant rien refuser au commandement du meilleur pere qui feut oncques, i'en veins à bout, comme ie peus : à quoi il print un singulier plaisir, et donna charge qu'on le feist imprimer; ce qui feut executé aprez sa mort [1]. Ie trouvay belles les imaginations de cet aucteur, la contexture de son ouvrage bien suyvie, et son desseing plein de pieté. Parce que beaucoup de gents s'amusent à le lire, et notamment les dames, à qui nous debvons plus de service, ie me suis trouvé souvent à mesme de les secourir, pour descharger leur livre de deux principales obiections qu'on luy faict. Sa fin est hardie et courageuse; car il entreprend, par raisons humaines et naturelles, d'establir et verifier contre les atheïstes touts les articles de la religion chrestienne : en quoy, à dire la verité, ie le treuve si ferme et si heureux, que ie ne pense point qu'il soit possible de mieulx faire en cet argument là; et crois que nul ne l'a egualé. Cet ouvrage me semblant trop riche et trop beau pour un aucteur duquel le nom soit si peu cogneu, et duquel tout ce que nous sçavons, c'est qu'il estoit Espaignol, faisant profession de medecine, à Toulouse, il y a environ deux cents ans; ie m'enquis aultresfois à Adrianus Turnebus, qui sçavoit toutes choses, que ce pouvoit estre de ce livre : il me respondit qu'il pensoit

[1] A Paris, chez Gabriel Buon, en 1569. Montaigne se plaignoit ici de *l'infiny nombre de faultes que l'imprimeur y laissa, qui en eust la conduicte luy seul.* (*Essais* de 1580 et de 1588.) L'édition de Paris, 1581, est assez correcte : c'est celle dont je me servirai pour quelques citations. J. V. L.

que ce feust quelque quintessence tiree de sainct Thomas d'Aquin ; car, de vray, cet esprit là, plein d'une erudition infinie et d'une subtilité admirable, estoit seul capable de telles imaginations. Tant y a que, quiconque en soit l'aucteur ou inventeur (et ce n'est pas raison d'oster sans plus grande occasion à Sebond ce tiltre), c'estoit un tressuffisant homme, et ayant plusieurs belles parties.

La premiere reprehension qu'on faict de son ouvrage, c'est que les chrestiens se font tort de vouloir appuyer leur creance par des raisons humaines, qui ne se conceoit que par foy, et par une inspiration particuliere de la grace divine. En cette obiection, il semble qu'il y ayt quelque zele de pieté ; et, à cette cause, nous faut il, avecques autant plus de doulceur et de respect, essayer de satisfaire à ceulx qui la mettent en avant. Ce seroit mieulx la charge d'un homme versé en la theologie, que de moy, qui n'y sçais rien : toutesfois ie iuge ainsi, qu'à une chose si divine et si haultaine, et surpassant de si loing l'humaine intelligence, comme est cette Verité de laquelle il a pleu à la bonté de Dieu nous esclairer, il est bien besoing qu'il nous preste encores son secours, d'une faveur extraordinaire et privilegiee, pour la pouvoir concevoir et loger en nous ; et ne crois pas que les moyens purement humains en soient aulcunement capables ; et, s'ils l'estoient, tant d'ames rares et excellentes, et si abondamment garnies de forces naturelles ez siecles anciens, n'eussent pas failly, par leur discours, d'arriver à cette cognoissance. C'est la foy seule qui embrasse vifvement et certainement les haults mysteres de nostre religion : mais ce n'est pas à dire que ce ne soit une tresbelle et treslouable entreprinse d'accommoder encores au service de nostre foy les utils naturels et humains que Dieu nous a donnez ; il ne fault pas doubter que ce ne soit l'usage le plus honorable que nous leur sçaurions donner, et qu'il n'est occupation ny desseing plus digne d'un

homme chrestien, que de viser, par touts ses estudes et pensements, à embellir, estendre et amplifier la verité de sa creance. Nous ne nous contentons point de servir Dieu d'esprit et d'ame; nous lui debvons encores, et rendons, une reverence corporelle; nous appliquons nos membres mesmes, et nos mouvements, et les choses externes, à l'honorer : il en fault faire de mesme, et accompaigner nostre foy de toute la raison qui est en nous; mais tousiours avecques cette reservation, de n'estimer pas que ce soit de nous qu'elle despende, ny que nos efforts et arguments puissent attaindre à une si supernaturelle et divine science. Si elle n'entre chez nous par une infusion extraordinaire; si elle y entre non seulement par discours, mais encores par moyens humains, elle n'y est pas en sa dignité ny en sa splendeur : et certes ie crains pourtant que nous ne la iouïssions que par cette voye. Si nous tenions à Dieu par l'entremise d'une foy vifve; si nous tenions à Dieu par luy, non par nous; si nous avions un pied et un fondement divin : les occasions humaines n'auroient pas le pouvoir de nous esbransler comme elles ont; nostre fort ne seroit pas pour se rendre à une si foible batterie; l'amour de la nouvelleté, la contraincte des princes, la bonne fortune d'un party, le changement temeraire et fortuit de nos opinions, n'auroient pas la force de secouer et alterer nostre croyance; nous ne la lairrions pas troubler à la mercy d'un nouvel argument, et à la persuasion, non pas de toute la rhetorique qui feut oncques; nous soustiendrions ces flots, d'une fermeté inflexible et immobile :

Illisos fluctus rupes ut vasta refundit,
Et varias circum latrantes dissipat undas
Mole sua [1].

[1] Tel, inébranlable sur ses bases profondes, un vaste rocher repousse les flots qui grondent autour de lui, et brise leur rage impuissante. (Vers imités de VIRGILE, *Æn.*, VII, 587, et qui ont été faits par un

Si ce rayon de la Divinité nous touchoit aulcunement, il y paroistroit partout; non seulement nos paroles, mais encores nos operations, en porteroient la lueur et le lustre; tout ce qui partiroit de nous, on le verroit illuminé de cette noble clarté. Nous debvrions avoir honte, qu'ez sectes humaines il ne feut iamais partisan, quelque difficulté et estrangeté que mainteinst sa doctrine, qui n'y conformast aulcunement ses desportements et sa vie : et une si divine et celeste institution ne marque les chrestiens que par la langue! Voulez vous veoir cela? comparez nos mœurs à un mahometan, à un païen; vous demeurez tousiours au dessoubs : là où, au regard de l'advantage de nostre religion, nous debvrions luire en excellence, d'une extreme et incomparable distance; et devroit on dire : « Sont ils si iustes, si charitables, si bons? ils sont donc chrestiens. » Toutes aultres apparences sont communes à toutes religions; esperance, confiance, evenements, cerimonies, penitence, martyres : la marque peculiere de nostre Verité debvroit estre nostre vertu, comme elle est aussi la plus celeste marque et la plus difficile, et comme c'est la plus digne production de la Verité. Pourtant eut raison nostre bon sainct Louys, quand ce roy tartare qui s'estoit faict chrestien desseignoit de venir à Lyon baiser les pieds au pape, et y recognoistre la sanctimonie qu'il esperoit trouver en nos mœurs, de l'en destourner instamment, de peur qu'au contraire nostre desbordee façon de vivre ne le desgoustast d'une si saincte creance [1] : combien que depuis il adveint tout diversement à cet aultre, lequel, estant allé à Rome pour mesme effect, y voyant la dissolution des prelats et peuple de ce temps là, s'establit d'autant plus fort en nostre religion, considerant combien

anonyme à la louange de RONSARD, t. X des œuvres de ce poëte; Paris, 1609, in-12. C.

[1] JOINVILLE, c. 19, p. 88, 89. C.

elle debvoit avoir de force et de divinité, à maintenir sa dignité et sa splendeur parmy tant de corruption, et en mains si vicieuses [1]. Si nous avions une seule goutte de foy, nous remuerions les montaignes de leur place, dict la saincte Parole [2] : nos actions, qui seroient guidees et accompaignees de la Divinité, ne seroient pas simplement humaines; elles auroient quelque chose de miraculeux comme nostre croyance : *Brevis est institutio vitæ honestæ beatæque, si credas* [3]. Les uns font accroire au monde qu'ils croyent ce qu'ils ne croyent pas; les aultres, en plus grand nombre, se le font accroire à eulx mesmes, ne sçachants pas penetrer que c'est que croire : et nous trouvons estrange si, aux guerres qui pressent à cette heure nostre estat, nous veoyons flotter les evenements et diversifier d'une maniere commune et ordinaire; c'est que nous n'y apportons rien que le nostre. La iustice, qui est en l'un des partis, elle n'y est que pour ornement et couverture. elle y est bien alleguee; mais elle n'y est ny receue, ny logee, ny espousee : elle y est comme en la bouche de l'advocat, non comme dans le cœur et affection de la partie. Dieu doibt son secours extraordinaire à la foy et à la religion, non pas à nos passions : les hommes y sont conducteurs, et s'y servent de la religion; ce debvroit estre tout le contraire. Sentez, si ce n'est par nos mains que nous la menons : à tirer, comme de cire, tant de figures contraires d'une regle si droicte et si ferme. Quand s'est il veu mieulx, qu'en France, en nos iours? Ceulx qui l'ont prinse à gauche, ceulx qui l'ont prinse à droicte, ceulx qui en

[1] Montaigne pourroit bien avoir emprunté cette belle histoire d'un conte de Boccace, où l'on assure qu'un juif se convertit au christianisme par la raison qu'on nous dit ici. *Giornata prima, Novella* 2. C.

[2] *Évang. S. Matth.*, XVII, 19. N.

[3] Crois, et tu connoîtras bientôt la route de la vertu et du bonheur. QUINTILIEN, XII, 11. — Il n'est pas besoin de dire que Montaigne détourne à un autre sens le texte de Quintilien. J. V. L.

disent le noir, ceulx qui en disent le blanc, l'employent si pareillement à leurs violentes et ambitieuses entreprinses, s'y conduisent d'un progrez si conforme en desbordement et iniustice, qu'ils rendent doubteuse et malaysee à croire la diversité qu'ils pretendent de leurs opinions, en chose de laquelle despend la conduicte et loy de nostre vie : peut on voir partir de mesme eschole et discipline des moeurs plus unies, plus unes? Voyez l'horrible impudence de quoy nous pelotons les raisons divines; et combien irreligieusement nous les avons et reiectees, et reprinses, selon que la fortune nous a changé de place en ces orages publicques. Cette proposition si solenne, « S'il est permis au subiect de se rebeller et armer contre son prince pour la deffense de la religion : » souvienne vous en quelles bouches, cette annee passee, l'affirmative d'icelle estoit l'arc boutant d'un party; la negative, de quel aultre party c'estoit l'arc boutant : et oyez à present de quel quartier vient la voix et instruction de l'une et de l'aultre; et si les armes bruyent moins pour cette cause que pour celle là. Et nous bruslons les gents qui disent qu'il fault faire souffrir à la Verité le ioug de nostre besoing : et de combien faict la France pis que de le dire [1] ? Confessons la verité : qui trieroit de l'armee, mesme legitime, ceux qui y marchent par le seul zele d'une affection religieuse, et encores ceulx qui regardent seulement la protection des loix de leur païs, ou service du prince, il n'en sçauroit bastir une compaignie de gentsd'armes complette. D'où vient cela, qu'il s'en treuve si peu qui ayent maintenu mesme volonté et mesme progrez en nos mouvements publicques, et que nous les voyons tantost n'aller que le pas, tantost y courir à bride avalee, et mesmes hommes tantost gaster nos affaires par leur violence et aspreté, tantost par leur froideur, mollesse et pe-

[1] Bayle cite et commente tout ce passage dans son Dictionnaire, remarque I de l'article *Hotman*. C.

santeur; si ce n'est qu'ils y sont poulsez par des considerations particulieres et casuelles, selon la diversité desquelles ils se remuent?

Ie veois cela evidemment, que nous ne prestons volontiers à la devotion que les offices qui flattent nos passions. Il n'est point d'hostilité excellente comme la chrestienne : nostre zele faict merveilles, quand il va secondant nostre pente vers la haine, la cruauté, l'ambition, l'avarice, la detraction, la rebellion; à contrepoil, vers la bonté, la benignité, la temperance, si, comme par miracle, quelque rare complexion ne l'y porte, il ne va ny de pied, ny d'aile. Nostre religion est faicte pour extirper les vices : elle les couvre, les nourrit, les incite. Il ne fault point faire barbe de foarre à Dieu, comme on dict [1]. Si nous le croyions, ie ne dis pas par foy, mais d'une simple croyance; voire (et ie le dis à nostre grande confusion) si nous le croyions et cognoissions, comme une aultre histoire, comme l'un de nos compaignons, nous l'aimerions au dessus de toutes aultres choses, pour l'infinie bonté et beauté qui reluict en luy: au moins marcheroit il en mesme reng de nostre affection que les richesses, les plaisirs, la gloire, et nos amis. Le meilleur de nous ne craint point de l'oultrager, comme il craint d'oultrager son voisin, son parent, son maistre. Est il si simple entendement, lequel, ayant d'un costé l'obiect d'un de nos vicieux plaisirs, et de l'aultre, en pareille cognoissance et persuasion, l'estat d'une gloire immortelle, entrast en bigue [2] de l'un pour l'aultre? et si, nous y re-

[1] Vieux proverbe, dont le sens est qu'il ne faut pas se moquer de Dieu, et *lui faire barbe de paille*. On trouve dans Nicot, *faire à Dieu gerbe de foarre,* pour, *frauder la dixme, ne baillant que de la paille sans grain*. On disoit, du temps de Rabelais, *faire gerbe de feurre.* « Gargantua, dit-il, faisoit gerbe de feurre aux dieux, » liv. I, c. 11. C.

[2] On lit dans l'édition de 1802, *entrast en troque*, qui veut dire la même chose. *Biguer*, pour *troquer*, *échanger*, est resté long-temps dans le Dictionnaire de l'Académie. J. V. L.

nonceons souvent de pur mespris : car quelle envie nous attire au blasphemer, sinon à l'adventure l'envie mesme de l'offense? Le philosophe Antisthenes, comme on l'initioit aux mysteres d'Orpheus, le presbtre luy disant que ceulx qui se vouoient à cette religion avoient à recevoir, aprez leur mort, des biens eternels et parfaicts : « Pourquoy, si tu le crois, ne meurs tu doncques toy mesme? » luy feit il [1]. Diogenes, plus brusquement, selon sa mode, et plus loing de nostre propos, au presbtre qui le preschoit de mesme de se faire de son ordre pour parvenir aux biens de l'aultre monde : « Veulx tu pas que ie croye qu'Agesilaus et Epaminondas, si grands hommes, seront miserables; et que toy, qui n'es qu'un veau, et qui ne fais rien qui vaille, seras bienheureux, parce que tu es presbtre [2]? » Ces grandes promesses de la beatitude eternelle, si nous les recevions de pareille auctorité qu'un discours philosophique, nous n'aurions pas la mort en telle horreur que nous avons :

Non iam se moriens dissolvi conquereretur;
Sed magis ire foras, vestemque relinquere, ut anguis,
Gauderet, prælonga senex aut cornua cervus [3].

« Ie veux estre dissoult, dirions nous, et estre avecques Iesus Christ [4]. » La force du discours de Platon, de l'immortalité de l'ame, poulsa bien aulcuns de ses disciples à la mort, pour iouïr plus promptement des esperances qu'il leur donnoit [5].

[1] DIOGÈNE LAERCE, VI, 4. C.

[2] DIOGÈNE LAERCE, VI, 39. C.

[3] Bien loin de gémir de notre dissolution, nous nous en irions avec joie; nous laisserions notre enveloppe comme le serpent quitte sa dépouille, comme le cerf se défait de son vieux bois. LUCRÈCE, III, 612.

[4] S. PAUL, dans son *Épître aux Philipp.*, c. I, v. 23. C.

[5] CICÉRON, *Tuscul.*, I, 34; CALLIMAQUE, *Epigr.*, 24; OVIDE, *in Ibin*, v. 495; S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, I, 22. J. V. L.

Tout cela, c'est un signe tresevident que nous ne rece-'ons nostre religion qu'à nostre façon, et par nos mains, t non aultrement que comme les aultres religions se re-eoivent. Nous nous sommes rencontrez au païs où elle stoit en usage; ou nous regardons son ancienneté, ou auctorité des hommes qui l'ont maintenue; ou craignons :s menaces qu'elle attache aux mescreants, ou suyvons :s promesses. Ces considerations là doibvent estre em-loyees à nostre creance, mais comme subsidiaires; ce ont liaisons humaines : une aultre religion, d'aultres tes-ıoings, pareilles promesses et menaces nous pourroient nprimer, par mesme voye, une creance contraire. Nous ommes chrestiens, à mesme tiltre que nous sommes ou pe-igordins, ou allemans. Et ce que dict Plato [1], qu'il est peu l'hommes si fermes en l'atheïsme, qu'un dangier pressant ıe ramene à la recognoissance de la divine puissance, ce oolle ne touche point un vrai chrestien; c'est à faire aux eligions mortelles et humaines, d'estre receues par une ıumaine conduicte. Quelle foy doibt ce estre, que la las-:heté et la foiblesse de cœur plantent en nous et establis-ent? plaisante foy, qui ne croid ce qu'elle croid, que pour ı'avoir pas le courage de le descroire! Une vicieuse pas-sion, comme celle de l'inconstance et de l'etonnement, peult elle faire en nostre ame aulcune production reglee? Ils establissent, dict-il [2], par la raison de leur iugement, que ce qui se recite des enfers, et des peines futures, est feinct : mais l'occasion de l'experimenter s'offrant lorsque la vieillesse ou les maladies les approchent de leur mort, sa terreur les remplit d'une nouvelle creance, par l'hor-reur de leur condition à venir. Et, parce que telles im-pressions rendent les courages craintifs, il deffend, en ses

[1] *Lois*, au commencement du livre X; passage déjà cité dans les *Essais*, liv. I, c. 56. J. V. L.

[2] Platon, *République*, I, p. 330. C.

loix [1], toute instruction de telles menaces, et la persu
que des dieux il puisse venir à l'homme aulcun mal,
pour son plus grand bien, quand il y escheoit, et po
medecinal effect. Ils recitent de Bion, qu'infect des a
mes de Theodorus, il avoit esté long temps se moc
des hommes religieux; mais, la mort le surprenant,
se rendit aux plus extremes superstitions : comme
dieux s'ostoient et se remettoient selon l'affaire de B
Platon, et ces exemples, veulent conclurre que nous
mes ramenez à la creance de Dieu, ou par raison, o
force. L'atheïsme estant une proposition comme desna
et monstrueuse, difficile aussi et malaysee d'estab
l'esprit humain, pour insolent et desreglé qu'il
estre, il s'en est veu assez, par vanité, et par fie
concevoir des opinions non vulgaires et reformatric
monde, en affecter la profession par contenance; qui
sont assez fols, ne sont pas assez forts pour l'avoir p
en leur conscience : pourtant ils ne lairront de i
leurs mains vers le ciel, si vous leur attachez u
coup d'espee en la poictrine; et quand la crainte
maladie aura abbattu et appesanti cette licencieus
veur d'humeur volage, ils ne lairront pas de se re
et se laisser tout discrettement manier aux crear
exemples publicques. Aultre chose est un dogme se
ment digeré ; aultre chose, ces impressions superfic
lesquelles, nees de la desbauche d'un esprit desm
vont nageant temerairement et incertainement en l
tasie. Hommes bien miserables et escervellez, qui ta
d'estre pires qu'ils ne peuvent!

[1] C'est le résultat de ce que dit Platon sur la fin du second
au commencement du troisième de sa *République*. C.

[2] DIOGÈNE LAERCE, IV, 4. Cette réflexion même, si juste et
relle, est de Diogène Laërce, *ibid.*, segm. 55. Comme il n'est
de son fonds, il seroit cruel de lui ravir le peu qu'il a. C.

L'erreur du paganisme, et l'ignorance de nostre saincte Verité, laissa tumber cette grande ame de Platon, mais grande d'humaine grandeur seulement, encores en cet aultre voisin abus, « que les enfants et les vieillards se treuvent plus susceptibles de religion : » comme si elle naissoit et tiroit son credit de nostre imbecillité. Le nœud qui debvroit attacher nostre iugement et nostre volonté, qui debvroit estreindre nostre ame et ioindre à nostre Createur, ce debvroit estre un nœud prenant ses replis et ses forces, non pas de nos considerations, de nos raisons et passions, mais d'une estreincte divine et supernaturelle, n'ayant qu'une forme, un visage et un lustre, qui est l'auctorité de Dieu et sa grace. Or, nostre cœur et nostre ame estant regie et commandee par la foy, c'est raison qu'elle tire au service de son desseing toutes nos aultres pieces, selon leur portee. Aussi n'est il pas croyable que toute cette machine n'ayt quelques marques empreintes de la main de ce grand architecte, et qu'il n'y ayt quelque image ez choses du monde rapportant aulcunement à l'ouvrier qui les a basties et formees. Il a laissé en ces haults ouvrages le charactere de sa divinité, et ne tient qu'à nostre imbecillité que nous ne le puissions descouvrir : c'est ce qu'il nous dict luy mesme, « Que ses operations invisibles il nous les manifeste par les visibles. » Sebond s'est travaillé à ce digne estude, et nous montre comment il n'est piece du monde qui desmente son facteur [1]. Ce seroit faire tort à la bonté divine, si l'univers ne consentoit à nostre creance : le ciel, la terre, les elements, nostre corps et nostre ame, toutes choses y

[1] « Tout ainsi que par ce peu de lumiere que nous avons la nuict, nous imaginons la lumiere du soleil qui est esloingné de nous; de mesme, par l'estre du monde que nous cognoissons, nous argumentons l'estre de Dieu, qui nous est caché, etc. » R. SEBOND, *Theolog. naturelle*. c. 24, traduction de Montaigne.

conspirent; il n'est que de trouver le moyen de s'en servir: elles nous instruisent, si nous sommes capables d'entendre; car ce monde est un temple tressainct, dedans lequel l'homme est introduict pour y contempler des statues, non ouvrees de mortelle main, mais celles que la divine Pensee a faict sensibles, le soleil, les estoiles, les eaux et la terre, pour nous representer les intelligibles. « Les choses invisibles de Dieu, dict sainct Paul [1], apparoissent par la creation du monde, considerant sa sapience eternelle, et sa divinité, par ses œuvres. »

> Atque adeo faciem cœli non invidet orbi
> Ipse Deus, vultusque suos, corpusque recludit
> Semper volvendo; seque ipsum inculcat, et offert :
> Ut bene cognosci possit, doceatque videndo
> Qualis eat, doceatque suas attendere leges [2].

Or, nos raisons et nos discours humains, c'est comme la matiere lourde et sterile : la grace de Dieu en est la forme; c'est elle qui y donne la façon et le prix. Tout ainsi que les actions vertueuses de Socrates et de Caton demeurent vaines et inutiles pour n'avoir eu leur fin, et n'avoir regardé l'amour et obeïssance du vray createur de toutes choses, et pour avoir ignoré Dieu : ainsin est il de nos imaginations et discours; ils ont quelque corps, mais une masse informe, sans façon et sans iour, si la foy et grace de Dieu n'y sont ioinctes. La foy venant à teindre et illustrer les arguments de Sebond, elle les rend fermes et solides : ils sont capables de servir d'acheminement et de premiere guide à un apprentif, pour le mettre à la voye de cette cognoissance; ils le façonnent aulcunement, et

[1] *Épître aux Romains*, c. 1, v. 20. C.

[2] Dieu n'envie pas à la terre l'aspect du ciel : en le faisant sans cesse rouler sur nos têtes, il se montre à nous face à face; il s'offre à nous, il s'imprime en nous; il veut être clairement connu; il nous apprend en contempler sa marche et à méditer ses lois. MANILIUS, IV, 907.

ndent capable de la grace de Dieu, par le moyen de juelle se parfournit, et se perfect aprez, nostre creance. sçais un homme d'auctorité, nourry aux lettres, qui m'a nfessé avoir esté ramené des erreurs de la mescreance, r l'entremise des arguments de Sebond. Et quand on s despouillera de cet ornement et du secours et approtion de la foy, et qu'on les prendra pour fantasies pures ımaines, pour en combattre ceulx qui sont precipitez aux poventables et horribles tenebres de l'irreligion, ils se ouveront encores lors aussi solides et autant fermes que ıls aultres de mesme condition qu'on leur puisse oppoer : de façon que nous serons sur les termes de dire à os parties,

Si melius quid habes, arcesse; vel imperium fer [1] :

u'ils souffrent la force de nos preuves, ou qu'ils nous en ıcent veoir ailleurs, et sur quelque aultre subiect, de ıieulx tissues et mieulx estoffees. Ie me suis, sans y penser, à demy desia engagé dans la seconde obiection à laquelle i'avois proposé de respondre pour Sebond.

Aulcuns disent que ses arguments sont foibles, et ineptes ı verifier ce qu'il veult : et entreprennent de les chocquer ıyseement. Il fault secouer ceux cy un peu plus rudement; car ils sont plus dangereux et plus malicieux que les premiers. On couche volontiers les dicts d'aultruy à la faveur des opinions qu'on a preiugees en soy : à un atheïste, touts escripts tirent à l'atheïsme; il infecte de son propre venin la matiere innocente. Ceulx cy ont quelque preoccupation de iugement, qui leur rend le goust fade aux raisons de Sebond. Au demourant, il leur semble qu'on leur donne beau ieu, de les mettre en liberté de combattre nostre religion par les armes pures humaines, laquelle ils n'ose-

[1] Si vous avez quelque chose de meilleur, produisez-le; ou bien soumettez-vous. HOR., *Epist.*, I, 5, 6.

roient attaquer en sa maiesté pleine d'auctorité et de commandement. Le moyen que ie prends pour rabbattre cette frenesie, et qui me semble le plus propre, c'est de froisser et de fouler aux pieds l'orgueil et l'humaine fierté; leur faire sentir l'inanité, la vanité et deneantise de l'homme; leur arracher des poings les chestifves armes de leur raison; leur faire baisser la teste et mordre la terre soubs l'auctorité et reverence de la maiesté divine. C'est à elle seule qu'appartient la science et la sapience; elle seule qui peult estimer de soy quelque chose, et à qui nous desrobbons ce que nous nous comptons et ce que nous nous prisons. Οὐ γὰρ ἐᾷ φρονέειν ὁ Θεὸς μέγα ἄλλον, ἢ ἑαυτόν [1]. Abbattons ce cuider, premier fondement de la tyrannie du maling esprit : *Deus superbis resistit ; humilibus autem dat gratiam* [2]. L'intelligence est en touts les dieux, dict Platon [3], et poinct ou peu aux hommes. Or, c'est cependant beaucoup de consolation à l'homme chrestien, de veoir nos utils mortels et caducques si proprement assortis à nostre foy saincte et divine, que, lorsqu'on les employe aux subiects de leur nature mortels et caducques, ils n'y soyent pas appropriez plus uniement, ny avecques plus de force. Voyons donc si l'homme a en sa puissance d'aultres raisons plus fortes que celles de Sebond; voire s'il est en luy d'arriver à aulcune certitude, par argument et par discours. Car sainct Augustin [4], plaidant contre ces gents icy, a occasion de reprocher leur iniustice, en ce qu'ils tiennent faulses les parties de nostre creance que nostre raison fault à establir; et, pour montrer qu'assez de choses peu-

[1] Car Dieu ne veut pas qu'un autre que lui s'enorgueillisse. Ainsi parle Artaban à Xerxès, dans HÉRODOTE, VII, 10. J. V. L.

[2] Dieu résiste aux superbes, et fait grace aux humbles. *Iª Epist. S. Petri*, c. v, v. 5.

[3] Dans le *Timée*, t. III de l'éd. d'Estienne, p. 51. C.

[4] *De Civit. Dei*, XXI, 5. C.

re et avoir esté, desquelles nostre discours ne fonder la nature et les causes, il leur met en rtaines experiences cogneues et indubitables aus- 'homme confesse ne rien veoir; et cela faict il, utes aultres choses, d'une curieuse et ingenieuse e. Il fault plus faire, et leur apprendre que pour re la foiblesse de leur raison, il n'est besoing iant des rares exemples; et qu'elle est si manque igle, qu'il n'y a nulle si claire facilité qui luy soit re; que l'aysé et le malaysé luy sont un; que touts egualement, et la nature en general desadvoue iction et entremise.

ous presche la Verité, quand elle nous presche a mondaine philosophie [1]; quand elle nous in- souvent [2] Que nostre sagesse n'est que folie de- u; Que de toutes les vanitez, la plus vaine c'est ; Que l'homme, qui presume de son sçavoir, ne encores que c'est que sçavoir; et Que l'homme. rien, s'il pense estre quelque chose, se seduict ne et se trompe? ces sentences du sainct Esprit it si clairement et si vifvement ce que ie veulx r, qu'il ne me fauldroit aulcune aultre preuve con- nts qui se rendroient avecques toute soubmission ance à son auctorité : mais ceulx cy veulent estre à leurs propres despens, et ne veulent souffrir mbatte leur raison, que par elle mesme.

erons doncques pour cette heure l'homme seul, urs estrangier, armé seulement de ses armes, et eu de la grace et cognoissance divine, qui est honneur, sa force, et le fondement de son estre : ombien il a de tenue en ce bel equippage. Qu'il

IL *aux Colossiens*, II, 8. C.
IL *aux Corinthiens*, I, 3, 19. C.

me face entendre, par l'effort de son discours, sur quels fondements il a basty ces grands advantages qu'il pense avoir sur les aultres creatures : Qui luy a persuadé que ce bransle admirable de la voulte celeste, la lumiere eternelle de ces flambeaux roulants si fierement sur sa teste, les mouvements espoventables de cette mer infinie, soyent establis, et se continuent tant de siecles, pour sa commodité et pour son service? Est il possible de rien imaginer si ridicule, que cette miserable et chestifve creature, qui n'est pas seulement maistresse de soy, exposee aux offenses de toutes choses, se die maistresse et emperiere de l'univers, duquel il n'est pas en sa puissance de cognoistre la moindre partie, tant s'en fault de la commander? Et ce privilege qu'il s'attribue d'estre seul en ce grand bastiment, qui ayt la suffisance d'en recognoistre la beauté et les pieces, seul qui en puisse rendre graces à l'architecte, et tenir compte de la recepte et mise du monde; qui luy a scellé ce privilege? Qu'il nous montre lettres de cette belle et grande charge : ont elles esté octroyees en faveur des sages seulement? elles ne touchent gueres de gents : les fols et les meschants sont ils dignes de faveur si extraordinaire, et, estants la pire piece du monde, d'estre preferez à tout le reste? En croirons-nous cettuy là [1]? *Quorum igitur causa quis dixerit effectum esse mundum? Eorum scilicet animantium, quæ ratione utuntur; hi sunt dii et homines, quibus profecto nihil est melius :* nous n'aurons iamais assez baffoué l'impudence de cet accouplage. Mais, pauvret, qu'a il en soy digne d'un tel advantage? A considerer cette vie incorruptible des corps celestes,

[1] Le stoïcien Balbus, qui, dans CICÉRON, *de Nat. deor.*, II, 54, parle ainsi : *Quorum igitur*, etc. « Pour qui dirons-nous donc que le monde » a été fait? C'est sans doute pour les êtres animés qui ont l'usage de la » raison, savoir, les dieux et les hommes, qui sont les plus parfaits de » tous les êtres. »

›eauté, leur grandeur, leur agitation continuee d'une te regle ;

Quum suspicimus magni cœlestia mundi
'empla super, stellisque micantibus æthera fixum,
Et venit in mentem lunæ solisque viarum [1] ;

siderer la domination et puissance que ces corps là non seulement sur nos vies et conditions de nostre ıe,

'acta etenim et vitas hominum suspendit ab astris [2],

sur nos inclinations mesmes, nos discours, nos vo-:, qu'ils regissent, poulsent et agitent à la mercy de influences, selon que nostre raison nous l'apprend treuve ;

Speculataque longe
Deprendit tacitis dominantia legibus astra,
Et totum alterna mundum ratione moveri,
'actorumque vices certis discurrere signis [3] ;

ɔir que non un homme seul, non un roy, mais les rchies, les empires, et tout ce bas monde, se meut ansle des moindres mouvements celestes ;

Quantaque quam parvi faciant discrimina motus...
'antum est hoc regnum, quod regibus imperat ipsis [4] !

ıand on contemple au-dessus de sa tête ces immenses voûtes du , et les astres dont elles étincellent ; quand on réfléchit sur le réglé de la lune et du soleil. LUCRÈCE, V, 1203.

ar la vie et les actions des hommes dépendent de l'influence des MANIL., III, 58.

lle reconnoît que ces astres que nous voyons si éloignés de nous, r l'homme un secret empire ; que les mouvements de l'univers sont ttis à des lois périodiques, et que l'enchaînement des destinées est ıiné par des signes certains. MANIL., I, 60.

ıe les plus grands changements sont produits par ces mouvements bles, dont l'empire suprême s'étend jusque sur les rois. MANIL., IV, 93.

si nostre vertu, nos vices, nostre suffisance et science, ce mesme discours que nous faisons de la force des astre et cette comparaison d'eulx à nous, elle vient, comm iuge nostre raison, par leur moyen et de leur faveur :

Furit alter amore,
Et pontum tranare potest, et vertere Troiam :
Alterius sors est scribendis legibus apta.
Ecce patrem nati perimunt, natosque parentes;
Mutuaque armati coeunt in vulnera fratres.
Non nostrum hoc bellum est; coguntur tanta movere,
Inque suas ferri pœnas, lacerandaque membra.
. . . .
Hoc quoque fatale est, sic ipsum expendere fatum [1];

si nous tenons de la distribution du ciel cette part raison que nous avons, comment nous pourra elle egual à luy? comment soubmettre à nostre science son essen et ses conditions? Tout ce que nous veoyons en ces cor là nous estonne : *Quæ molitio, quæ ferramenta, qui ve tes, quæ machinæ, qui ministri tanti operis fuerunt* Pourquoy les privons nous et d'ame, et de vie, et de di cours? y avons nous recogneu quelque stupidité imm bile et insensible, nous qui n'avons aulcun commer avecques eulx, que d'obeïssance? Dirons nous que no n'avons veu, en nulle autre creature qu'en l'homme, l' sage d'une ame raisonnable? Eh quoy! avons nous v quelque chose semblable au soleil? laisse il d'estre, par que nous n'avons rien veu de semblable? et ses mouv

[1] L'un, furieux d'amour, brave une mer orageuse pour causer la ru de Troie, sa patrie. L'autre est destiné, par le sort, à composer lois. Ici, les fils assassinent leurs pères; là, les pères égorgent leurs f et les frères arment contre leurs frères des mains sacriléges. N'accus point les hommes de ces crimes : le destin les entraîne, et les force à déchirer, à se punir de leurs propres mains..... Et si je parle ainsi destin, c'est que le destin l'a voulu. MANIL., IV, 79, 118.

[2] Quels instruments, quels leviers, quelles machines, quels ouvri ont élevé un si vaste édifice! CIC., *de Nat. deor.*, I, 8.

ments, d'estre, parce qu'il n'en est point de pareille? Si ce que nous n'avons pas veu n'est pas, nostre science est merveilleusement raccourcie : *Quæ sunt tantæ animi angustiæ*[1]! Sont ce pas des songes de l'humaine vanité, de faire de la lune une terre celeste? y songer des montaignes, des vallees, comme Anaxagoras? y planter des habitations et demeures humaines, et y dresser des colonies pour nostre commodité, comme faict Platon et Plutarque? et de nostre terre, en faire un astre esclairant et lumineux? *Inter cætera mortalitatis incommoda, et hoc est, caligo mentium; nec tantum necessitas errandi, sed errorum amor*[2]. *Corruptibile corpus aggravat animam, et deprimit terrena inhabitatio sensum multa cogitantem*[3].

La presumption est nostre maladie naturelle et originelle. La plus calamiteuse et fragile de toutes les creatures, c'est l'homme, et quand et quand la plus orgueilleuse : elle se sent et se veoid logee icy parmy la bourbe et le fient du monde, attachee et clouee à la pire, plus morte et croupie partie de l'univers, au dernier estage du logis et le plus esloingné de la voulte celeste, avecques les animaulx de la pire condition des trois; et se va plantant, par imagination, au dessus du cercle de la lune, et ramenant le ciel soubs ses pieds. C'est par la vanité de cette mesme imagination, qu'il s'eguale à Dieu, qu'il s'attribue les conditions divines, qu'il se trie soy mesme, et separe de la presse des aultres creatures, taille les parts aux animaulx ses confreres et compaignons, et leur

[1] Ah! que les bornes de notre esprit sont étroites! Cic., *de Nat. deor.*, I, 31.

[2] Entre autres maux attachés à la nature humaine, est cet aveuglement de l'ame qui force l'homme à errer, et qui lui fait encore chérir ses erreurs. Sénèque, *de Ira*, II, 9.

[3] Le corps, sujet à la corruption, appesantit l'ame de l'homme, et cette enveloppe grossière abaisse sa pensée et l'attache à la terre. Livre *de la Sagesse*, IX, 15; cité par saint Augustin, *de Civit. Dei*, XII, 15.

distribue telle portion de facultez et de forces que bon lui semble. Comment cognoist il, par l'effort de son intelligence, les bransles internes et secrets des animaulx? par quelle comparaison d'eulx à nous conclud il la bestise qu'il leur attribue? Quand ie me ioue à ma chatte, qui sçait si elle passe son temps de moy, plus que ie ne fois d'elle? nous nous entretenons de singeries reciproques : si i'ay mon heure de commencer ou de refuser, aussi a elle la sienne. Platon, en sa peincture de l'aage doré soubs Saturne[1], compte, entre les principaulx advantages de l'homme de lors, la communication qu'il avoit avecques les bestes, desquelles s'enquerant et s'instruisant, il sçavoit les vrayes qualitez et differences de chascune d'icelles; par où il acqueroit une tresparfaicte intelligence et prudence, et en conduisoit de bien loing plus heureusement sa vie, que nous ne sçaurions faire : nous fault il meilleure preuve à iuger l'impudence humaine sur le faict des bestes? Ce grand aucteur a opiné qu'en la plus part de la forme corporelle que nature leur a donné, elle a regardé seulement l'usage des prognostications qu'on en tiroit en son temps. Ce default, qui empesche la communication d'entre elles et nous, pourquoy n'est il aussi bien à nous, qu'à elles? c'est à deviner à qui est la faulte de ne nous entendre point; car nous ne les entendons non plus qu'elles nous : par cette mesme raison, elles nous peuvent estimer bestes, comme nous les en estimons. Ce n'est pas grand'merveille si nous ne les entendons pas : aussi ne faisons nous les Basques et les Troglodytes. Toutesfois aulcuns se sont vantez de les entendre, comme Apollonius tyaneus[2], Melampus, Tiresias, Thales, et aultres. Et puis qu'il est ainsi, comme disent les cosmographes, qu'il

[1] Dans le *Politique*, t. II, p. 272. C.

[2] PHILOSTRATE, *Vie d'Apollonius de Tyane*, I, 20. — *Melampus*, APOLLODORE, I, 9, 11. — *Tirésias*, ID., III, 6, 7, etc. C.

a des nations qui receoivent un chien pour leur roy [1], il ult bien qu'ils donnent certaine interpretation à sa voix mouvements. Il nous fault remarquer la parité qui est ıtre nous : nous avons quelque moyenne intelligence de urs sens ; aussi ont les bestes des nostres, environ à esme mesure : elles nous flattent, nous menacent, et ous requierent ; et nous elles. Au demourant, nous desouvrons bien evidemment qu'entre elles il y a une pleine entiere communication, et qu'elles s'entr'entendent, on seulement celles de mesme espece, mais aussi d'espes diverses :

Et mutæ pecudes, et denique secla ferarum
Dissimiles suerunt voces variasque ciere,
Quum metus aut dolor est, aut quum iam gaudia gliscunt [2].

n certain abbayer du chien, le cheval cognoist qu'il y a e la cholere ; de certaine aultre sienne voix, il ne s'effroye oint. Aux bestes mesme qui n'ont pas de voix, par la ociété d'offices que nous veoyons entre elles, nous arguıentons ayseement quelque aultre moyen de communicaon ; leurs mouvements discourent et traictent :

Non alia longe ratione, atque ipsa videtur
Protrahere ad gestum pueros infantia linguæ [3].

ourquoy non? tout aussi bien que nos muets disputent, rgumentent et content des histoires, par signes : i'en ay eu de si souples et formez à cela, qu'à la verité il ne leur ıanquoit rien à la perfection de se sçavoir faire entendre. es amoureux se courroucent, se reconcilient, se prient,

[1] Pline, *Nat. Hist.*, VI, 30. C.

[2] Les animaux domestiques et les bêtes féroces font entendre des sons ifférents, selon que la crainte, la douleur ou la joie agissent en eux. ucrèce, V, 1068.

[3] Ainsi l'impuissance de se faire entendre par des bégaiements force s enfants à recourir aux gestes. Lucrèce, V, 1029.

se remercient, s'assignent, et disent enfin toutes choses, des yeulx :

> E 'l silenzio ancor suole
> Aver prieghi e parole [1].

Quoy des mains? nous requerons, nous promettons, appellons, congedions, menaceons, prions, supplions, nions, refusons, interrogeons, admirons, nombrons, confessons, repentons, craignons, vergoignons, doubtons, instruisons, commandons, incitons, encourageons, iurons, tesmoignons, accusons, condamnons, absolvons, iniurions, mesprisons, desfions, despitons, flattons, applaudissons, benissons, humilions, mocquons, reconcilions, recommendons, exaltons, festoyons, resiouïssons, complaignons, attristons, desconfortons, desesperons, estonnons, escrions, taisons, et quoy non? d'une variation et multiplication, à l'envy de la langue. De la teste, nous convions, renvoyons, advouons, desadvouons, desmentons, bienveignons, honorons, venerons, desdaignons, demandons, esconduisons, esguayons, lamentons, caressons, tansons, soubmettons, bravons, enhortons, menaceons, asseurons, enquerons. Quoy des sourcils? quoy des espaules? Il n'est mouvement qui ne parle, et un langage intelligible sans discipline, et un langage publicque; qui faict, veoyant la varieté et usage distingué des aultres, que cettuy cy doibt plustost estre iugé le propre de l'humaine nature. Ie laisse à part ce que particulierement la necessité en apprend soubdain à ceulx qui en ont besoing; et les alphabets des doigts, et grammaires en gestes; et les sciences qui ne s'exercent et ne s'expriment que par iceulx; et les nations que Pline dict n'avoir point d'aultre langue [2]. Un ambassadeur de

[1] Le silence même a son langage; il sait prier, il sait se faire entendre. *Aminta del* Tasso, atto II, nel choro, v. 34.

[2] Liv. VI, c. 30. C.

la ville d'Abdere, aprez avoir longuement parlé au roy Agis de Sparte, lui demanda : « Eh bien, sire, quelle response veulx tu que ie rapporte à nos citoyens? » « Que ie t'ay laissé dire tout ce que tu as voulu, et tant que tu as voulu, sans iamais dire un mot[1]. » Voilà pas un taire parlier, et bien intelligible?

Au reste, quelle sorte de nostre suffisance ne recognoissons nous aux operations des animaulx? Est il police reglee avecques plus d'ordre, diversifiee à plus de charges et d'offices, et plus constamment entretenue que celle des mouches à miel? cette disposition d'actions et de vacations si ordonnee, la pouvons nous imaginer se conduire sans discours et sans prudence?

> His quidam signis atque hæc exempla sequuti,
> Esse apibus partem divinæ mentis, et haustus
> Æthereos, dixere [2].

Les arondelles, que nous veoyons au retour du printemps fureter touts les coins de nos maisons, cherchent elles sans iugement, et choisissent elles sans discretion, de mille places, celle qui leur est la plus commode à se loger? Et en cette belle et admirable contexture de leurs bastiments, les oyseaux peuvent ils se servir plustost d'une figure quarree, que de la ronde, d'un angle obtus, que d'un angle droit, sans en sçavoir les conditions et les effects? prennent ils tantost de l'eau, tantost de l'argille, sans iuger que la dureté s'amollit en l'humectant? planchent ils de mousse leur palais, ou de duvet, sans prevoir que les membres tendres de leurs petits y seront plus mollement et plus à l'ayse? se couvrent ils du vent pluvieux, et plantent leur loge à l'orient, sans cognoistre les

[1] PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*. C.

[2] Frappés de ces merveilles, des sages ont pensé qu'il y avoit dans les abeilles une parcelle de la divine intelligence. VIRG., Géorg., IV. 219.

conditions differentes de ces vents, et considerer que l'un leur est plus salutaire que l'aultre? Pourquoy espessit l'araignee sa toile en un endroict, et relasche en un aultre, se sert à cette heure de cette sorte de nœud, tantost de celle là, si elle n'a et deliberation, et pensement, et conclusion? Nous recognoissons assez, en la pluspart de leurs ouvrages, combien les animaulx ont d'excellence au dessus de nous, et combien nostre art est foible à les imiter : nous veoyons toutesfois aux nostres, plus grossiers, les facultez que nous y employons, et que nostre ame s'y sert de toutes ses forces; pourquoy n'en estimons nous autant d'eulx? pourquoy attribuons nous à ie ne sçais quelle inclination naturelle et servile les ouvrages qui surpassent tout ce que nous pouvons par nature et par art? En quoy, sans y penser, nous leur donnons un tresgrand advantage sur nous, de faire que nature, par une doulceur maternelle, les accompaigne et guide, comme par la main, à toutes les actions et commoditez de leur vie; et qu'à nous elle nous abandonne au hazard et à la fortune, et à quester, par art, les choses necessaires à nostre conservation; et nous refuse quand et quand les moyens de pouvoir arriver, par aulcune institution et contention d'esprit, à la suffisance naturelle des bestes : de maniere que leur stupidité brutale surpasse en toutes commoditez tout ce que peult nostre divine intelligence. Vrayement, à ce compte, nous aurions bien raison de l'appeller une tresiniuste marastre : mais il n'en est rien; nostre police n'est pas si difforme et desreglee.

Nature a embrassé universellement toutes ses creatures; et n'en est aulcune qu'elle n'ayt bien pleinement fournie de touts moyens necessaires à la conservation de son estre : car ces plainctes vulgaires que i'ois faire aux hommes (comme la licence de leurs opinions les esleve tantost au dessus des nues, et puis les ravalle aux antipodes),

)ue nous sommes le seul animal abandonné, nud sur la ɜrre nue, lié, garotté, n'ayant de quoy s'armer et couvrir ue la despouille d'aultruy; là où toutes les aultres creaıres nature les a revestues de coquilles, de gousses, d'esorce, de poil, de laine, de poinctes, de cuir, de bourre, e plume, d'escaille, de toison et de soye, selon le besoing e leur estre : les a armees de griffes, de dents, de cores, pour assaillir et pour deffendre, et les a elle mesme ıstruictes à ce qui leur est propre, à nager, à courir, à oler, à chanter; là où l'homme ne sçait ny cheminer, y parler, ny manger, ny rien que pleurer sans apprenssage :

Tum porro puer, ut sævis proiectus ab undis
Navita, nudus humi iacet, infans, indigus omni
Vitali auxilio, quum primum in luminis oras
Nixibus ex alvo matris natura profudit,
Vagituque locum lugubri complet; ut æquum est,
Cui tantum in vita restet transire malorum.
At variæ crescunt pecudes, armenta, feræque,
Nec crepitacula eis opus est, nec cuiquam adhibenda est
Almæ nutricis blanda atque infracta loquela;
Nec varias quærunt vestes pro tempore cœli;
Denique non armis opus est, non mœnibus altis,
Queis sua tutentur, quando omnibus omnia large
Tellus ipsa parit, naturaque dædala rerum [1] :

[1] Semblable au nautonier qu'une affreuse tempête a jeté sur le ivage, l'enfant est étendu à terre, nu, sans parole, dénué de tous les ecours de la vie, dès le moment que la nature l'a arraché avec effort u sein maternel pour lui faire voir la lumière. Il remplit de ses cris laintifs le lieu de sa naissance : et n'a-t-il pas raison de pleurer, l'inɔrtuné à qui il reste tant de maux à souffrir! Au contraire, les animaux omestiques et les bêtes féroces croissent sans peine; ils n'ont besoin ni u hochet bruyant, ni du langage enfantin d'une nourrice caressante; a différence des saisons ne les force pas à changer de vêtements; il ne eur faut ni armes pour défendre leurs biens, ni forteresse pour les metre à couvert, puisque de son sein fécond la nature leur prodigue ses népuisables bienfaits. Lucrèce, V, 223.

ces plainctes là sont faulses; il y a en la police du monde une egualité plus grande, et une relation plus uniforme. Nostre peau est pourveue, aussi suffisamment que la leur, de fermeté contre les iniures du temps : tesmoing plusieurs nations qui n'ont encores gousté aulcun usage de vestements; nos anciens Gaulois n'estoient gueres vestus: ne sont pas les Irlandois, nos voisins, sous un ciel si froid : mais nous le iugeons mieulx par nous mesmes; car touts les endroicts de la personne qu'il nous plaist descouvrir au vent et à l'air, se treuvent propres à le souffrir, le visage, les pieds, les mains, les iambes, les espaules, la teste, selon que l'usage nous y convie : car s'il y a partie en nous foible, et qui semble debvoir craindre la froidure, ce debvroit estre l'estomach, où se faict la digestion; nos peres le portoient descouvert; et nos dames, ainsi molles et delicates qu'elles sont, elles s'en vont tantost entr'ouvertes iusques au nombril. Les liaisons et emmaillottements des enfants ne sont non plus necessaires; et les meres lacedemoniennes eslevoient les leurs en toute liberté de mouvements de membres, sans les attacher ne plier [1]. Nostre pleurer est commun à la pluspart des aultres animaulx, et n'en est gueres qu'on ne veoye se plaindre et gemir long temps aprez leur naissance; d'autant que c'est une contenance bien sortable à la foiblesse en quoy ils se sentent. Quant à l'usage du manger, il est, en nous comme en eulx, naturel et sans instruction :

> Sentit enim vim quisque suam quam possit abuti [2];

qui faict doubte qu'un enfant, arrivé à la force de se nourrir, ne sceust quester sa nourriture? et la terre en produict et luy en offre assez pour sa necessité, sans aultre

[1] PLUTARQUE, *Vie de Lycurgue*, c. 13. C.

[2] Car chaque animal sent sa force et ses besoins.
LUCRÈCE, V, 1032.

culture et artifice; et si non en tout temps, aussi ne faict elle pas aux bestes, tesmoing les provisions que nous veoyons faire aux fourmis, et aultres, pour les saisons steriles de l'annee. Ces nations que nous venons de descouvrir, si abondamment fournies de viande et de bruvage naturel, sans soing et sans façon, nous viennent d'apprendre que le pain n'est pas nostre seule nourriture, et que, sans labourage, nostre mere nature nous avoit munis à planté[1] de tout ce qu'il nous falloit; voire, comme il est vraysemblable, plus plainement et plus richement qu'elle ne faict à present que nous y avons meslé nostre artifice;

Et tellus nitidas fruges, vinetaque læta
Sponte sua primum mortalibus ipsa creavit;
Ipsa dedit dulces fœtus, et pabula læta;
Quæ nunc vix nostro grandescunt aucta labore,
Conterimusque boves, et vires agricolarum[2] :

le debordement et desreglement de nostre appetit devanceant toutes les inventions que nous cherchons de l'assouvir.

Quant aux armes, nous en avons plus de naturelles que la pluspart des aultres animaulx, plus de divers mouvements de membres, et en tirons plus de service naturellement, et sans leçon; ceulx qui sont duicts à combattre nuds, on les veoid se iecter aux hazards, pareils aux nostres : si quelques bestes nous surpassent en cet advantage, nous en surpassons plusieurs aultres. Et l'industrie

[1] *A planté*, c'est-à-dire *avec plénitude;* du latin *plenitas*, et non du françois *plante :* l'expression de *plus plainement*, qui suit, le prouve. E. J.

[2] La terre produisit d'elle-même, et offrit d'abord aux mortels les humides pâturages, les moissons jaunissantes, et les riants vignobles. A peine accorde-t-elle aujourd'hui les trésors de son sein à nos longues fatigues; et nous épuisons les forces des laboureurs et des taureaux. LUCRÈCE, II, 1157

de fortifier le corps, et le couvrir par moyens acquis, nous l'avons par un instinct et precepte naturel : qu'il soit ainsi, l'elephant aiguise et esmoult ses dents, desquelles il se sert à la guerre (car il en a de particulieres pour cet usage, lesquelles il espargne, et ne les employe aulcunement à ses aultres services); quand les taureaux vont au combat, ils respandent et iectent la poussiere à l'entour d'eulx; les sangliers affinent leurs deffenses; et l'ichneumon, quand il doibt venir aux prinses avecques le crocodile, munit son corps, l'enduict et le crouste tout à l'entour de limon bien serré et bien paistri, comme d'une cuirasse : pourquoy ne dirons nous qu'il est aussi naturel de nous armer de bois et de fer?

Quant au parler, il est certain que, s'il n'est pas naturel, il n'est pas necessaire. Toutesfois, ie crois qu'un enfant qu'on auroit nourri en pleine solitude, esloingné de tout commerce (qui seroit un essay malaysé à faire), auroit quelque espece de parole pour exprimer ses conceptions : et n'est pas croyable que nature nous ayt refusé ce moyen qu'elle a donné à plusieurs aultres animaulx; car qu'est ce aultre chose que parler, cette faculté que nous leur veoyons de se plaindre, de se resiouïr, de s'entr'appeller au secours, se convier à l'amour, comme ils font par l'usage de leur voix? Comment ne parleroient elles entr'elles? elles parlent bien à nous, et nous à elles : en combien de sortes parlons nous à nos chiens? et ils nous respondent : d'aultre langage, d'aultres appellations, devisons nous avecques eulx qu'avecques les oyseaux, avecques les pourceaux, les bœufs, les chevaulx; et changeons d'idiome, selon l'espece.

Così per entro loro schiera bruna
S' ammusa l' una con l' altra formica,
Forse a spiar lor via e lor fortuna [1].

[1] Ainsi, dans le noir essaim des fourmis, on en voit qui semblent s'a-

Il me semble que Lactance[1] attribue aux bestes, non le parler seulement, mais le rire encores. Et la difference de langage qui se veoid entre nous, selon la difference des contrees, elle se treuve aussi aux animaulx de mesme espece : Aristote[2] allegue à ce propos le chant divers des perdrix, selon la situation des lieux :

Variæque volucres....
Longe alias alio iaciunt in tempore voces....
Et partim mutant cum tempestatibus una
Raucisonos cantus[3].

Mais cela est à sçavoir, quel langage parleroit cet enfant : et ce qui s'en dict par divination n'a pas beaucoup d'apparence. Si on m'allegue, contre cette opinion, que les sourds naturels ne parlent point : ie responds que ce n'est pas seulement pour n'avoir peu recevoir l'instruction de la parole par les aureilles, mais plustost pource que le sens de l'ouïe, duquel ils sont privez, se rapporte à celuy du parler, et se tiennent ensemble d'une cousture naturelle ; en façon que ce que nous parlons, il fault que nous le parlions premierement à nous, et que nous le facions sonner au dedans à nos aureilles, avant que de l'envoyer aux estrangieres.

I'ay dict tout cecy pour maintenir cette ressemblance qu'il y a aux choses humaines, et pour nous ramener et ioindre à la presse : nous ne sommes ny au dessus ny au dessoubs du reste. Tout ce qui est soubs le ciel, dict le sage, court une loy et fortune pareille :

border et se parler entre elles, peut-être pour épier les desseins et la fortune l'une de l'autre. DANTE, *nel Purg.*, c. XXVI, v. 34.

[1] *Inst. Divin.*, III, 10. C.

[2] *Hist. des Anim.*, l. IV, c. 9, vers la fin. C.

[3] Les oiseaux changent de voix, selon les différents temps..... Il en est à qui une saison nouvelle inspire un nouveau ramage. LUCRÈCE, V, 1077, 1080, 1082, 1083.

> Indupedita suis fatalibus omnia vinclis [1] :

il y a quelque difference, il y a des ordres et des deg mais c'est sous le visage d'une mesme nature :

> Res.... quæque suo ritu procedit; et omnes
> Fœdere naturæ certo discrimina servant [2].

Il fault contraindre l'homme, et le renger dans les rieres de cette police. Le miserable n'a garde d'enia par effect au delà : il est entravé et engagé, il est as iecty de pareille obligation que les aultres creatures d ordre, et d'une condition fort moyenne, sans aulcune rogative, preexcellence, vraye et essentielle; celle se donne, par opinion et par fantasie, n'a ny corp goust. Et s'il est ainsi, que luy seul de tous les anin ayt cette liberté de l'imagination, et ce desreglemei pensees, luy representant ce qui est, ce qui n'est pa ce qu'il veult, le fauls et le veritable; c'est un advai qui luy est bien cher vendu, et duquel il a bien peu glorifier : car de là naist la source principale des n qui le pressent, peché, maladie, irresolution, troi desespoir. Ie dis donc, pour revenir à mon propos, qu'i a point d'apparence d'estimer que les bestes facen inclination naturelle et forcee les mesmes choses nous faisons par nostre choix et industrie : nous deb conclure de pareils effects, pareilles facultez; et de riches effects, des facultez plus riches; et confesser, consequent, que ce mesme discours, cette mesme v que nous tenons à ouvrer, aussi la tiennent les anim ou quelque aultre meilleure. Pourquoy imaginons noi eulx cette contraincte naturelle, nous qui n'en esprou aulcun pareil effect? ioinct qu'il est plus honorable d'

[1] Tout est enchaîné par les liens de la destinée. LUCRÈCE, V, 8

[2] Tous les êtres ont leur caractère propre; tous gardent les diffé *que les lois* de la nature ont établies entre eux. LUCRÈCE, V, 921

acheminé et obligé à regleement agir par naturelle et inevitable condition, et plus approchant de la Divinité, que d'agir regleement par liberté temeraire et fortuite; et plus seur de laisser à nature, qu'à nous, les resnes de nostre conduicte. La vanité de nostre presumption faict que nous aimons mieulx debvoir à nos forces, qu'à sa liberalité, nostre suffisance; et enrichissons les aultres animaulx des biens naturels, et les leur renonceons, pour nous honorer et ennoblir des biens acquis : par une humeur bien simple, ce me semble; car ie priserois bien autant des graces toutes miennes et naïfves, que celles que i'aurois esté mendier et quester de l'apprentissage : il n'est pas en nostre puissance d'acquerir une plus belle recommendation, que d'estre favorisé de Dieu et de nature.

Par ainsi, le regnard, de quoy se servent les habitants de la Thrace, quand ils veulent entreprendre de passer par dessus la glace de quelque riviere gelee, et le laschent devant eulx pour cet effect; quand nous le verrions au bord de l'eau approcher son aureille bien prez de la glace, pour sentir s'il orra, d'une longue ou d'une voisine distance, bruire l'eau, courant au dessoubs, et, selon qu'il treuve par là qu'il y a plus ou moins d'espesseur en la glace, se reculer, ou s'advancer [1], n'aurions nous pas raison de iuger qu'il luy passe par la teste ce mesme discours qu'il feroit en la nostre, et que c'est une ratiocination et consequence tiree du sens naturel : « Ce qui faict bruict se remue; ce qui se remue, n'est pas gelé; ce qui n'est pas gelé, est liquide; et ce qui est liquide, plie soubs le faix? » car d'attribuer cela seulement à une vivacité du sens de l'ouïe, sans discours et sans consequence, c'est une chimere, et ne peult entrer en nostre imagination. De mesme fault il estimer de tant de sortes de ruses et d'in-

[1] PLUTARQUE, *de l'Industrie des animaux*, c. 12. C.

ventions, de quoy les bestes se couvrent des entreprinses que nous faisons sur elles.

Et si nous voulons prendre quelque advantage de cela mesme, qu'il est en nous de les saisir, de nous en servir, et d'en user à nostre volonté; ce n'est que ce mesme advantage que nous avons les uns sur les aultres : nous avons à cette condition nos esclaves; et les Climacides[1] estoient ce pas des femmes, en Syrie, qui servoient, couchees à quatre pattes, de marchepied et d'eschelle aux dames à monter en coche? et la pluspart des personnages libres abandonnent, pour bien legieres commoditez, leur vie et leur estre à la puissance d'aultruy : les femmes et concubines des Thraces plaident à qui sera choisie pour estre tuee au tumbeau de son mary[2] : les tyrans ont ils iamais failli de trouver assez d'hommes vouez à leur devotion, aulcuns d'eulx adioustants davantage cette necessité de les accompaigner à la mort comme en la vie? des armees entieres se sont ainsin obligees à leurs capitaines[3] : la formule du serment, en cette rude eschole des escrimeurs à oultrance, portoit ces promesses : « Nous iurons de nous laisser enchaisner, brusler, battre, et tuer de glaive, et souffrir tout ce que les gladiateurs legitimes souffrent de leur maistre; engageant tresreligieusement et le corps et l'ame à son service[4] :

> Ure meum, si vis, flamma, caput, et pete ferro
> Corpus, et intorto verbere terga seca[5] :

c'estoit une obligation veritable; et si, il s'en trouvoit dix mille, telle annee, qui y entroient et s'y perdoient. Quand

[1] PLUTARQUE, *Comment on peut discerner le flatteur d'avec l'ami*, c. 3. C.

[2] HÉRODOTE, V, 5; POMPONIUS MÉLA, II, 2, etc. J. V. L.

[3] CÉSAR, *de Bello Gall.*, III, 22. J. V. L.

[4] PÉTRONE, *Sat.*, c. 117. C.

[5] Brûle-moi, j'y consens, brûle-moi la tête, perce-moi le corps d'un glaive, et déchire-moi le dos à coups de fouet. TIBULLE, I, 9, 21.

s Scythes enterroient leur roy, ils estrangloient sur son ›rps la plus favorie de ses concubines, son eschanson, scuyer d'escurie, chambellan, huissier de chambre, et iisinier; et, en son anniversaire, ils tuoient cinquante ievaulx, montez de cinquante pages, qu'ils avoient em-alez par l'espine du dos iusques au gozier, et les laissoient insi plantez en parade autour de la tumbe [1]. Les hommes ui nous servent le font à meilleur marché, et pour un aictement moins curieux et moins favorable, que celuy ue nous faisons aux oyseaux, aux chevaulx et aux chiens. . quel soulcy ne nous desmettons nous pour leur commo-ité? il ne me semble point que les plus abiects serviteurs icent volontiers pour leurs maistres ce que les princes 'honorent de faire pour ces bestes. Diogenes voyant es parents en peine de le racheter de servitude : « Ils ont fols, disoit il; c'est celuy qui me traicte et nourrit, ui me sert [2] : » et ceulx qui entretiennent les bestes, se oibvent dire plustost les servir, qu'en estre servis. Et si, lles ont cela de plus genereux, que iamais lion ne s'as-ervit à un aultre lion, ny un cheval à un aultre cheval, ar faulte de cœur. Comme nous allons à la chasse des estes, ainsi vont les tigres et les lions à la chasse des iommes; et ont un pareil exercice les unes sur les aultres, es chiens sur les lievres, les brochets sur les tenches, les irondelles sur les cigales, les esperviers sur les merles et ır les allouettes :

Serpente ciconia pullos
Nutrit, et inventa per devia rura lacerta...
Et leporem aut capream famulæ Iovis et generosæ
In saltu venantur aves [3].

[1] HÉRODOTE, IV, 71 et 72. J. V. L.

[2] DIOGÈNE LAERCE, VI, 75. C.

[3] La cigogne nourrit ses petits de serpents et de lézards qu'elle trouve oin des routes frayées...; l'aigle, ministre de Jupiter, chasse dans les orêts le lièvre et le chevreuil. JUVÉNAL, XIV, 74, 81.

Nous partons[1] le fruict de nostre chasse avecques nos chiens et oyseaux, comme la peine et l'industrie : et au dessus d'Amphipolis, en Thrace, les chasseurs[2], et les faulcons sauvages, partent iustement le butin par moitié; comme, le long des Palus Mæotides, si le pescheur ne laisse aux loups, de bonne foy, une part eguale de sa prinse, ils vont incontinent deschirer ses rets. Et comme nous avons une chasse qui se conduict plus par subtilité que par force, comme celle des colliers[3], de nos lignes, et de l'hameçon, il s'en veoid aussi de pareilles entre les bestes : Aristote[4] dict que la seche iecte de son col un boyau long comme une ligne, qu'elle estend au loing en le laschant, et le retire à soy quand elle veult : à mesure qu'elle apperceoit quelque petit poisson s'approcher, elle luy laisse mordre le bout de ce boyau, estant cachee dans le sable ou dans la vase, et, petit à petit, le retire iusques à ce que ce petit poisson soit si prez d'elle, que d'un sault elle puisse l'attraper.

Quant à la force, il n'est animal au monde en butte de tant d'offenses, que l'homme : il ne nous fault point une baleine, un elephant et un crocodile, ny tels aultres animaulx, desquels un seul est capable de desfaire un grand nombre d'hommes; les pouils sont suffisants pour faire vacquer la dictature de Sylla[5] ; c'est le desieuner d'un petit ver, que le cœur et la vie d'un grand et triumphant empereur.

Pourquoy disons nous que c'est à l'homme science et

[1] Du verbe *partir*, diviser en plusieurs parts. Ce mot vieilli n'est plus d'usage que dans cette phrase proverbiale : « Ils ont toujours maille *à partir* entre eux. » C.

[2] PLINE, X, 8. C.

[3] Des *collets*, sorte de lacs à prendre des lièvres. C.

[4] PLUTARQUE, *de l'Industrie des animaux*, c. 28. C.

[5] Allusion à la maladie pédiculaire, dont Sylla mourut à l'âge de soixante ans.

cognoissance, bastie par art et par discours, de discerner les choses utiles à son vivre, et au secours de ses maladies, de celles qui ne le sont pas; de cognoistre la force de la rubarbe et du polypode : et, quand nous voyons les chevres de Candie, si elles ont receu un coup de traict, aller, entre un million d'herbes, choisir le dictame pour leur guarison; et la tortue, quand elle a mangé de la vipere, chercher incontinent de l'origanum pour se purger; le dragon, fourbir et esclairer ses yeulx avecques du fenoil; les cigoignes, se donner elles mesmes des clysteres à tout de l'eau de marine; les elephants, arracher non seulement de leurs corps, et de leurs compaignons, mais des corps aussi de leurs maistres (tesmoing celuy du roy Porus[1], qu'Alexandre desfeit), les iavelots et les dards qu'on leur a iectez au combat, et les arracher si dextrement que nous ne le sçaurions faire avecques si peu de douleur; pourquoy ne disons nous de mesme que c'est science et prudence? Car d'alleguer, pour les deprimer, que c'est par la seule instruction et maistrise de nature qu'elles le sçavent, ce n'est pas leur oster le tiltre de science et de prudence, c'est la leur attribuer à plus forte raison qu'à nous, pour l'honneur d'une si certaine maistresse d'eschole. Chrysippus[2], bien qu'en toutes aultres choses autant desdaigneux iuge de la condition des animaulx que nul aultre philosophe, considerant les mouvements du chien qui, se rencontrant en un carrefour à trois chemins, ou à la queste de son maistre qu'il a esgaré, ou à la poursuitte de quelque proye qui fuyt devant luy, va essayant un chemin aprez l'aultre; et, aprez s'estre asseuré des deux, et n'y avoir trouvé la trace de ce qu'il cherche, s'eslance dans le troisiesme sans marchander; il est contrainct de confesser qu'en ce chien là un tel discours se passe : « I'ay suyvi iusques à ce car-

[1] PLUTARQUE, *de l'Industrie des animaux*, c. 13. C.
[2] SEXTUS EMPIRICUS, *Pyrrh. Hypotyp.*, I, 14. C.

refour mon maistre à la trace; il fault necessairement qu'il passe par l'un de ces trois chemins : ce n'est ny par cettuy cy, ny par celuy là : il fault doncques infailliblement qu'il passe par cet aultre : » et que, s'asseurant par cette conclusion et discours, il ne se sert plus de son sentiment au troisiesme chemin, ny ne le sonde plus, ains s'y laisse emporter par la force de la raison. Ce traict, purement dialecticien, et cet usage de propositions divisees et conioinctes, et de la suffisante enumeration des parties, vault il pas autant que le chien le sache de soy, que de Trapezonce[1] ?

Si ne sont pas les bestes incapables d'estre encores instruictes à nostre mode : les merles, les corbeaux, les pies, les perroquets, nous leur apprenons à parler; et cette facilité que nous recognoissons à nous fournir leur voix et haleine si souple et si maniable, pour la former et l'astreindre à certain nombre de lettres et de syllabes, tesmoigne qu'ils ont un discours au dedans qui les rend ainsi disciplinables et volontaires à apprendre. Chascun est saoul, ce crois ie, de veoir tant de sortes de singeries que les basteleurs apprennent à leurs chiens; les danses où ils ne faillent une seule cadence du son qu'ils oyent; plusieurs divers mouvements et saults qu'ils leur font faire par le commandement de leur parole. Mais ie remarque avecques plus d'admiration cet effect, qui est toutesfois assez vulgaire, des chiens de quoy se servent les aveugles, et aux champs et aux villes; ie me suis prins garde comme ils s'arrestent à certaines portes, d'où ils ont accoustumé de tirer l'aulmosne; comme ils evitent le choc des coches et des charrettes, lors mesme que, pour leur regard, ils ont

[1] *Georgius Trapezuntius*, que nous appelons *George de Trébizonde*, un de ces savants grecs qui, forcés de quitter l'Orient dans le quinzième siècle, se réfugièrent en Occident, où ils firent revivre les lettres. Eugène IV lui confia la direction d'un des colléges de Rome. C.

assez de place pour leur passage; i'en ay veu, le long d'un fossé de ville, laisser un sentier plain et uni, et en prendre un pire, pour esloingner son maistre du fossé : comment pouvoit on avoir faict concevoir à ce chien, que c'estoit sa charge de regarder seulement à la seureté de son maistre, et mespriser ses propres commoditez pour le servir? Et comment avoit il la cognoissance que tel chemin luy estoit bien assez large, qui ne le seroit pas pour un aveugle? Tout cela se peult il comprendre sans ratiocination?

Il ne fault pas oublier ce que Plutarque[1] dict avoir veu à Rome d'un chien, avecques l'empereur Vespasian le pere, au theatre de Marcellus : ce chien servoit à un basteleur qui iouoit une fiction à plusieurs mines et à plusieurs personnages, et y avoit son roolle. Il falloit, entre aultres choses, qu'il contrefeist pour un temps le mort, pour avoir mangé de certaine drogue : aprez avoir avalé le pain qu'on feignoit estre cette drogue, il commencea tantost à trembler et bransler, comme s'il eust esté estourdi : finalement, s'estendant et se roidissant, comme mort, il se laissa tirer et traisner d'un lieu à aultre, ainsi que portoit le subiect du ieu; et puis, quand il cogneut qu'il estoit temps, il commencea premierement à se remuer tout bellement, ainsi que s'il se feust revenu[2] d'un profond sommeil, et, levant la teste, regarda çà et là, d'une façon qui estonnoit touts les assistants.

Les bœufs qui servoient aux iardins royaux de Suse, pour les arrouser, et tourner certaines grandes roues à puiser de l'eau, ausquelles il y avoit des bacquets attachez (comme il s'en veoid plusieurs en Languedoc), on leur avoit ordonné d'en tirer par iour iusques à cent tours

[1] *De l'Industrie des animaux*, c. 18. C.

[2] *Se revenir*, se recolligere. NICOT. — On ne dit plus aujourd'hui *se revenir*, mais *revenir d'un profond sommeil, d'une pâmoison, d'un évanouissement*, etc. C.

chascun, dont ils estoient si accoustumez à ce nombre, qu'il estoit impossible, par aulcune force, de leur en faire tirer un tour davantage; et, ayants faict leur tasche, ils s'arrestoient tout court[1]. Nous sommes en l'adolescence avant que nous sçachions compter iusques à cent, et venons de descouvrir des nations qui n'ont aulcune cognoissance des nombres.

Il y a encores plus de discours à instruire aultruy qu'à estre instruict : or, laissant à part ce que Democritus[2] iugeoit, et prouvoit, que la pluspart des arts, les bestes nous les ont apprinses, comme l'araignee à tistre et à coudre, l'arondelle à bastir, le cygne et le rossignol la musique, et plusieurs animaulx, par leur imitation, à faire la medecine : Aristote[3] tient que les rossignols instruisent leurs petits à chanter, et y employent du temps et du soing, d'où il advient que ceulx que nous nourrissons en cage, qui n'ont point eu loisir d'aller à l'eschole soubs leurs parents, perdent beaucoup de la grace de leur chant : nous pouvons iuger par là qu'il receoit de l'amendement par discipline et par estude; et, entre les libres mesme, il n'est pas un et pareil, chascun en a prins selon sa capacité; et sur la ialousie de leur apprentissage, ils se debattent, à l'envy, d'une contention si courageuse, que, par fois, le vaincu y demeure mort, l'haleine luy faillant plustost que la voix. Les plus ieunes ruminent pensifs, et prennent à imiter certains couplets de chanson : le disciple escoute la leçon de son precepteur, et en rend compte avecques grand soing; ils se taisent, l'un tantost, tantost l'aultre; on oyt corriger les faultes, et sent on aulcunes reprehensions du precepteur[4]. I'ay veu, dict Arria-

[1] PLUTARQUE, *de l'Industrie des animaux*, c. 20. C.
[2] ID., *ibid.*, c. 14. C.
[3] ID., *ibid.*, c. 18. C.
[4] Tout ce passage sur le chant des rossignols est extrait de Pline, *Nat. Hist.*, X, 29. J. V. L.

nus [1], aultresfois un elephant ayant à chascune cuisse un cymbale pendu, et un aultre attaché à sa trompe, au son desquels touts les aultres dansoient en rond, s'eslevants et s'inclinants à certaines cadences, selon que l'instrument les guidoit; et y avoit plaisir à ouïr cette harmonie. Aux spectacles de Rome, il se veoyoit ordinairement des elephants dressez à se mouvoir, et danser, au son de la voix, des danses à plusieurs entrelasseures, coupeures, et diverses cadences tresdifficiles à apprendre [2]. Il s'en est veu qui, en leur privé, rememoroient leur leçon, et s'exerçoient, par soing et par estude, pour n'estre tansez et battus de leurs maistres [3].

Mais cett' aultre histoire de la pie, de laquelle nous avons Plutarque mesme pour respondant [4], est estrange: Elle estoit en la boutique d'un barbier, à Rome, et faisoit merveilles de contrefaire avecques la voix tout ce qu'elle oyoit. Un iour, il adveint que certaines trompettes s'arresterent à sonner longtemps devant cette boutique. Depuis cela, et tout le lendemain, voylà cette pie pensifve, muette et melancholique; de quoy tout le monde estoit esmerveillé, et pensoit que le son des trompettes l'eust ainsin estourdie et estonnee, et qu'avecques l'ouïe, la voix se feust quand et quand esteincte: mais on trouva enfin que c'estoit une estude profonde, et une retraicte en soymesme, son esprit s'exercitant, et preparant sa voix à representer le son de ces trompettes: de maniere que sa premiere voix ce feut celle là, d'exprimer parfaictement leurs reprinses, leurs poses et leurs muances, ayant

[1] *Hist. Indic.*, c. 14, p. 328, édit. de Gronovius. Il y a ici *Arrius* dans toutes les éditions de Montaigne. Pourquoi ne pas corriger cette faute évidente de ses imprimeurs ou de ses copistes? J. V. L.

[2] PLUTARQUE, *de l'Industrie des animaux*, c. 12. C.

[3] ID, *ibid.*; PLINE, VIII, 3. C.

[4] ID., *ibid.*, c. 18. C.

quitté, par ce nouvel apprentissage, et prins à desdaing, tout ce qu'elle sçavoit dire auparavant.

Je ne veulx pas obmettre d'alleguer aussi cet aultre exemple d'un chien que ce mesme Plutarque [1] dict avoir veu (car, quant à l'ordre, ie sens bien que ie le trouble; mais ie n'en observe non plus à renger ces exemples, qu'au reste de toute ma besongne), luy estant dans un navire : ce chien, estant en peine d'avoir l'huile qui estoit dans le fond d'une cruche, où il ne pouvoit arriver de la langue, pour l'estroicte emboucheure du vaisseau, alla querir des cailloux, et en meit dans cette cruche iusques à ce qu'il eust faict haulser l'huile plus prez du bord, où il la peust atteindre. Cela, qu'est ce, si ce n'est l'effect d'un esprit bien subtil? On dict que les corbeaux de Barbarie en font de mesme, quand l'eau qu'ils veulent boire est trop basse [2]. Cette action est aulcunement voisine de ce que recitoit des elephants un roy de leur nation, Iuba [3], que quand, par la finesse de ceulx qui les chassent, l'un d'entre eulx se treuve prins dans certaines fosses profondes qu'on leur prepare, et les recouvre lon de menues brossailles pour les tromper, ses compaignons y apportent en diligence force pierres et pieces de bois, à fin que cela l'ayde à s'en mettre hors. Mais cet animal rapporte, en tant d'aultres effects, à l'humaine suffisance, que si ie voulois suyvre par le menu ce que l'experience en a apprins, ie gaignerois ayseement ce que ie maintiens ordinairement, qu'il se treuve plus de difference de tel homme à tel homme, que de tel animal à tel homme. Le gouverneur d'un elephant, en une maison privee de Syrie, desrobboit à touts les repas la moitié de la pension qu'on luy

[1] PLUTARQUE, *de l'Industrie des animaux*, c. 12. C.

[2] ID, *ibid.* C.

[3] ID., *ibid.*, c. 10. C.

ordonnee : un iour le maistre voulut luy mesme le , versa dans sa mangeoire la iuste mesure d'orge ıy avoit prescripte pour sa nourriture; l'elephant, ant de mauvais œil ce gouverneur, separa avecques ıpe et en meit à part la moitié, declarant par là le ı'on luy faisoit. Et un aultre, ayant un gouverneur sloit dans sa mangeaille des pierres pour en crois- mesure. s'approcha du pot où il faisoit cuire sa our son disner, et le luy remplit de cendre [1]. Cela, des effects particuliers : mais ce que tout le monde et que tout le monde sçait, qu'en toutes les armees conduisoient du païs du Levant, l'une des plus s forces consistoit aux elephants, desquels on tiroit ›cts sans comparaison plus grands que nous ne fai- present de nostre artillerie, qui tient à peu prez ıce en une battaille ordonnee (cela est aysé à iuger qui cognoissent les histoires anciennes);

Siquidem Tyrio servire solebant
nibali, et nostris ducibus, regique Molosso,
rum maiores, et dorso ferre cohortes,
·tem aliquam belli, et euntem in prælia turrim [2] :

it bien qu'on se respondist à bon escient de la ; de ces bestes et de leur discours, leur abandon- teste d'une battaille, là où le moindre arrest ; eussent sceu faire pour la grandeur et pesanteur corps, le moindre effroy qui leur eust faict tourner sur leurs gents, estoit suffisant pour tout perdre : veu peu d'exemples où cela soit advenu qu'ils se ıssent sur leurs troupes, au lieu que nous mesmes

[1] rARQUE, *de l'Industrie des animaux*, c. 10. C.

[2] ıncêtres de nos éléphants combattoient dans les armées d'Anni- ɔi d'Epire. et des généraux de Rome; ils portoient sur leur dos ·tes entières, et des tours que l'on voyoit s'avancer au milieu ılles. JUV., XII, 107.

nous reiectons les uns sur les aultres, et nous rompons. On leur donnoit charge, non d'un mouvement simple, mais de plusieurs diverses parties, au combat; comme faisoient aux chiens les Espaignols à la nouvelle conqueste des Indes[1], ausquels ils payoient solde, et faisoient partage au butin : et montroient ces animaulx autant d'addresse et de iugement à poursuyvre et arrester leur victoire, à charger ou à reculer, selon les occasions, à distinguer les amis des ennemis, comme ils faisoient d'ardeur et d'aspreté.

Nous admirons et poisons mieulx les choses estrangieres que les ordinaires; et, sans cela, ie ne me feusse pas amusé à ce long registre; car, selon mon opinion, qui contreroollera de prez ce que nous veoyons ordinairement ez animaulx qui vivent parmy nous, il y a de quoy y trouver des effects autant admirables que ceulx qu'on va recueillant ez païs et siecles estrangiers. C'est une mesme nature qui roule son cours : qui en auroit suffisamment iugé le present estat, en pourroit seurement conclure et tout l'advenir et tout le passé. I'ay veu aultresfois parmy nous des hommes amenez par mer de loingtain païs, desquels parce que nous n'entendions aulcunement le language, et que leur façon, au demourant, et leur contenance, et leurs vestements, estoient du tout esloingnez des nostres, qui de nous ne les estimoit et sauvages et brutes? qui n'attribuoit à stupidité et à bestise de les veoir muets, ignorants la langue françoise, ignorants nos baisemains et nos inclinations serpentees, nostre port, et nostre maintien, sur lequel, sans faillir, doibt prendre son patron la nature humaine? Tout ce qui nous semble estrange, nous le condamnons, et ce que nous n'entendons pas. Il nous advient ainsin au iugement que nous faisons des

[1] C'est ce que plusieurs peuples avoient fait long-temps auparavant. *Voyez* PLINE, VIII, 40; ÉLIEN, *Var. Hist.*, XIV, 46; etc., etc. C.

ces. Elles ont plusieurs conditions qui se rapportent nostres; de celles là, par comparaison, nous pouvons r quelque coniecture : mais, de ce qu'elles ont partier, que sçavons nous que c'est? Les chevaulx, les ns, les bœufs, les brebis, les oyseaux, et la pluspart animaulx qui vivent avecques nous, recognoissent re voix, et se laissent conduire par elle : si faisoit 1 encores la murene de Crassus [1], et venoit à luy quand appelloit; et le font aussi les anguilles qui se treuvent a fontaine d'Arethuse; et i'ay veu des gardoirs assez, les poissons accourent, pour manger, à certain cri de lx qui les traictent,

> Nomen habent, et ad magistri
> Vocem quisque sui venit citatus [2] :

s pouvons iuger de cela. Nous pouvons aussi dire que elephants ont quelque participation de religion [3], d'au-qu'aprez plusieurs ablutions et purifications, on les d haulsant leur trompe, comme des bras; et, tenant yeulx fichez vers le soleil levant, se planter longtemps meditation et contemplation, à certaines heures du , de leur propre inclination, sans instruction et sans epte. Mais, pour ne veoir aulcune telle apparence ez res animaux, nous ne pouvons pourtant establir qu'ils nt sans religion, et ne pouvons prendre en aulcune ce qui nous est caché; comme nous veoyons quelque se en cette action que le philosophe Cleanthes remar-, parce qu'elle retire aux nostres : il veit [4], dict il, fourmis partir de leur fourmiliere, portants le corps

PLUTARQUE, *de l'Industrie des animaux*, c. 24. C.
Ils ont un nom; et chacun d'eux vient à la voix du maître qui l'ap-. MARTIAL, IV, 29, 6.
PLINE, VIII, 1. C.
PLUTARQUE, *de l'Industrie des animaux*, c. 12. C.

d'un fourmi[1] mort vers une aultre fourmiliere, de laquelle plusieurs aultres fourmis leur veindrent au devant, comme pour parler à eulx ; et, aprez avoir esté ensemble quelque piece, ceulx cy s'en retournerent pour consulter, pensez, avecques leurs concitoyens, et feirent ainsi deux ou trois voyages, pour la difficulté de la capitulation : enfin, ces derniers venus apporterent aux premiers un ver de leur taniere, comme pour la rançon du mort, lequel ver les premiers chargerent sur leur dos, et emporterent chez eulx, laissants aux aultres le corps du trespassé. Voylà l'interpretation que Cleanthes y donna, tesmoignant par là que celles qui n'ont point de voix ne laissent pas d'avoir practique et communication mutuelle, de laquelle c'est nostre default que nous ne soyons participants ; et nous meslons, à cette cause, sottement d'en opiner. Or, elles produisent encore d'aultres effects qui surpassent de bien loing nostre capacité ; ausquels il s'en fault tant que nous puissions arriver par imitation, que, par imagination mesme, nous ne les pouvons concevoir. Plusieurs tiennent qu'en cette grande et derniere battaille navale qu'Antonius perdit contre Auguste, sa galere capitainesse feut arrestee au milieu de sa course par ce petit poisson que les Latins nomment *Remora*, à cause de cette sienne proprieté d'arrester toute sorte de vaisseaux ausquels il s'attache[2]. Et l'empereur Caligula, voguant avecques une grande flotte en la coste de la Romanie, sa seule galere feut arrestee tout court par ce mesme poisson ; lequel il feit prendre attaché comme il estoit au bas de son vaisseau, tout despit de quoy un si petit animal pouvoit forcer et la mer et les vents, et la violence de touts ses avirons, pour estre seulement ataché par le bec à sa galere (car c'est

[1] *Fourmi*, que nous faisons féminin, étoit masculin autrefois, comme on voit ici, et dans Nicot. C.

[2] PLINE, XXXII, 1. C.

poisson à coquille); et s'estonna encores, non sans ıde raison, de ce que, luy estant apporté dans le ba- ı, il n'avoit plus cette force qu'il avoit au dehors[1]. Un yen de Cyzique acquit iadis reputation de bon mathe- icien, pour avoir apprins la condition de l'herisson; il ı taniere ouverte à divers endroicts et à divers vents, prevoyant le vent advenir, il va boucher le trou du é de ce vent là : ce que remarquant, ce citoyen appor- en sa ville certaines predictions du vent qui avoit à r[2]. Le cameleon prend la couleur du lieu où il est s[3]; mais le poulpe se donne luy mesme la couleur l luy plaist, selon les occasions, pour se cacher de ce l craint, et attraper ce qu'il cherche : au cameleon, ıt changement de passion; mais au poulpe, c'est chan- nent d'action. Nous avons quelques mutations de cou- r, à la frayeur, la cholere, la honte, et aultres pas- ıs, qui alterent le teinct de nostre visage; mais c'est l'effect de la souffrance, comme au cameleon : il est u en la iaunisse de nous faire iaunir; mais il n'est pas la disposition de nostre volonté. Or, ces effects, que ıs recognoissons aux aultres animaulx, plus grands que nostres, tesmoignent en eulx quelque faculté plus ex- lente qui nous est occulte; comme il est vraysemblable ; sont plusieurs aultres de leurs conditions et puissan- , desquelles nulles apparences ne viennent iusques à ıs.

)e toutes les predictions du temps passé, les plus an- nnes et plus certaines estoient celles qui se tiroient du des oyseaux[4] : nous n'avons rien de pareil, ny de si nirable. Cette regle, cet ordre du bransler de leur aile,

Pline, XXXII, 1. C.
Plutarque, *de l'Industrie des animaux*, c. 15. C.
Id., *ibid.*, c. 28. C.
Sext. Empiric., *Pyrrh. Hypotyp.*, I, 14. C.

par lequel on tire des consequences des choses à venir, il fault bien qu'il soit conduict par quelque excellent moyen à une si noble operation : car c'est prester à la lettre, d'aller attribuant ce grand effect à quelque ordonnance naturelle, sans l'intelligence, consentement et discours de qui le produict; et est une opinion evidemment fausse. Qu'il soit ainsi : La torpille a cette condition, non seulement d'endormir les membres qui la touchent, mais, au travers des filets et de la seine, elle transmet une pesanteur endormie aux mains de ceulx qui la remuent et manient; voire, dict on davantage, que si on verse de l'eau dessus, on sent cette passion qui gaigne contremont iusques à la main, et endort l'attouchement au travers de l'eau. Cette force est merveilleuse; mais elle n'est pas inutile à la torpille : elle la sent, et s'en sert, de maniere que, pour attraper la proye qu'elle queste, on la veoid se tapir soubs le limon, à fin que les aultres poissons, se coulants par dessus, frappez et endormis de cette sienne froideur, tombent en sa puissance. Les grues, les arondelles, et aultres oyseaux passagiers, changeants de demeure selon les saisons de l'an, montrent assez la cognoissance qu'elles ont de leur faculté divinatrice, et la mettent en usage. Les chasseurs nous asseurent que, pour choisir d'un nombre de petits chiens celuy qu'on doibt conserver pour le meilleur, il ne fault que mettre la mere au propre de le choisir elle mesme; comme, si on les emporte hors de leur giste, le premier qu'elle y rapportera sera tousiours le meilleur; ou bien, si on faict semblant d'entourner de feu leur giste de toutes parts, celuy des petits au secours duquel elle courra premierement : par où il appert qu'elles ont un usage de prognostique que nous n'avons pas, ou qu'elles ont quelque vertu à iuger de leurs petits, aultre et plus vifve que la nostre.

La maniere de naistre, d'engendrer, nourrir, agir, mou-

r, vivre et mourir, des bestes, estant si voisine de la tre, tout ce que nous retrenchons de leurs causes trices, et que nous adioustons à nostre condition au sus de la leur, cela ne peult aulcunement partir du cours de nostre raison. Pour reglement de nostre santé, medecins nous proposent l'exemple du vivre des bes-, et leur façon; car ce mot est de tout temps en la iche du peuple :

Tenez chaulds les pieds et la teste;
Au demourant, vivez en beste.

generation est la principale des actions naturelles; is avons quelque disposition de membres qui nous est s propre à cela : toutesfois ils nous ordonnent de nous ger à l'assiette et disposition brutale;

More ferarum,
Quadrupedumque magis ritu, plerumque putantur
Concipere uxores : quia sic loca sumere possunt,
Pectoribus positis, sublatis semina lumbis [1];

reiectent, comme nuisibles, ces mouvements indiscrets nsolents que les femmes y ont meslé de leur creu; les nenant à l'exemple et usage des bestes de leur sexe, s modeste et rassis :

Nam mulier prohibet se concipere atque repugnat,
Clunibus ipsa viri Venerem si læta retractet,
Atque exossato ciet omni pectore fluctus.
Eicit enim sulci recta regione viaque
Vomerem, atque locis avertit seminis ictum [2].

On croit communément que, pour être féconde, l'union des époux : se faire dans l'attitude des quadrupèdes, parcequ'alors la situation izontale de la poitrine et l'élévation des reins favorisent la direction fluide générateur. LUCRÈCE, IV, 1261.

Les mouvements lascifs par lesquels la femme excite l'ardeur de époux, sont un obstacle à la fécondation; ils ôtent le soc du sillon, détournent les germes de leur but. LUCRÈCE, IV, 1266.

Si c'est iustice de rendre à chascun ce qui luy
les bestes qui servent, aiment et deffendent lei
faicteurs, et qui poursuyvent et oultragent les e:
et ceulx qui les offensent, elles representent en (
que air de nostre iustice : comme aussi en consei
egualité tresequitable en la dispensation de leur
leurs petits. Quant à l'amitié, elles l'ont, sans c
son, plus vifve et plus constante que n'ont pas
mes. Hyrcanus [1], le chien du roy Lysimachus, so
mort, demeura obstiné sur son lict, sans vouloir
manger; et le iour qu'on en brusla le corps, il
course, et se iecta dans le feu, où il feut bruslé
feit aussi le chien d'un nommé Pyrrhus [2]; car i
gea de dessus le lict de son maistre depuis
mort; et, quand on l'emporta, il se laissa enle\
et luy, et finalement se lancea dans le buchi
brusloit le corps de son maistre. Il y a certaine
tions d'affection qui naissent quelquesfois en no
conseil de la raison, qui viennent d'une temerit
que d'aultres nomment sympathie; les bestes en
pables comme nous : nous veoyons les chevaul:
certaine accointance des uns aux aultres, iusqu
mettre en peine pour les faire vivre ou voyager
ment : on les veoid appliquer leur affection à ce
de leurs compaignons, comme à certain visage,
le rencontrent, s'y ioindre incontinent avecque
demonstration de bienveuillance, et prendre que
tre forme à contrecœur et en haine. Les anin
choix, comme nous, en leurs amours, et font quel
de leurs femelles; ils ne sont pas exempts de nos
et d'envies extremes et irreconciliables.

Les cupiditez sont ou naturelles et necessaire

[1] PLUTARQUE, *de l'Industrie des animaux*, c. 13.
[2] ID., *ibid.* C.

le boire et le manger ; ou naturelles et non necessaires, comme l'accointance des femelles ; ou elles ne sont ny naturelles ny necessaires : de cette derniere sorte sont quasi toutes celles des hommes ; elles sont toutes superflues et artificielles ; car c'est merveille combien peu il fault à nature pour se contenter, combien peu elle nous a laissé à desirer : les apprests de nos cuisines ne touchent pas son ordonnance ; les stoïciens disent qu'un homme auroit de quoy se substanter d'une olive par iour : la delicatesse de nos vins n'est pas de sa leçon, ny la recharge que nous adioustons aux appetits amoureux :

> Neque illa
> Magno prognatum deposcit consule cunnum [1].

Ces cupiditez estrangieres, que l'ignorance du bien et une faulse opinion ont coulees en nous, sont en si grand nombre, qu'elles chassent presque toutes les naturelles : ny plus ny moins que si en une cité il y avoit si grand nombre d'estrangiers, qu'ils en meissent hors les naturels habitants, ou esteignissent leur auctorité et puissance ancienne, l'usurpant entierement et s'en saisissant. Les animaulx sont beaucoup plus reglez que nous ne sommes, et se contiennent avec plus de moderation soubs les limites que nature nous a prescripts ; mais non pas si exactement, qu'ils n'ayent encores quelque convenance à nostre desbauche, et tout ainsi, comme il s'est trouvé des desirs furieux qui ont poulsé les hommes à l'amour des bestes, elles se treuvent aussi par fois esprinses de nostre amour, et receoivent des affections monstrueuses d'une espece à aultre : tesmoing l'elephant corrival d'Aristophanes le grammairien, en l'amour d'une ieune bouquetiere en la ville

[1] La volupté ne lui semble pas plus vive dans les bras de la fille d'un consul. HOR., *Sat.*, I, 2, 69.

d'Alexandrie, qui ne luy cedoit en rien aux offices d'un poursuyvant bien passionné; car, se promenant par le marché où l'on vendoit des fruicts, il en prenoit avecques sa trompe, et les luy portoit; il ne la perdoit de veue que le moins qu'il luy estoit possible; et luy mettoit quelquesfois la trompe dans le sein par dessoubs son collet, et luy tastoit les tettins[1]. Ils recitent aussi d'un dragon amoureux d'une fille; et d'une oye esprinse de l'amour d'un enfant, en la ville d'Asope; et d'un belier serviteur de la menestriere Glaucia[2]: et il se veoid touts les iours des magots furieusement esprins de l'amour des femmes. On veoid aussi certains animaulx s'addonner à l'amour des masles de leur sexe. Oppianus[3], et aultres, recitent quelques exemples pour montrer la reverence que les bestes, en leurs mariages, portent à la parenté; mais l'experience nous faict bien souvent veoir le contraire :

Nec habetur turpe iuvencæ
Ferre patrem tergo; fit equo sua filia coniux;
Quasque creavit, init pecudes caper; ipsaque cuius
Semine concepta est, ex illo concipit ales[4].

De subtilité malicieuse, en est il une plus expresse que celle du mulet du philosophe Thales[5]? lequel, passant au travers d'une riviere, chargé de sel, et, de fortune, y estant brunché, si que les sacs qu'il portoit en feurent touts mouillez, s'estant apperceu que le sel, fondu par ce moyen,

[1] PLUTARQUE, *de l'Industrie des animaux*, c. 17. C.

[2] ID., *ibid.* C.

[3] Poëme de *la Chasse*, I, 236. C.

[4] La génisse se livre sans honte à son père; la cavale assouvit les desirs du cheval dont elle est née; le bouc s'unit aux chèvres qu'il a engendrées; et l'oiseau féconde l'oiseau à qui il a donné l'être. OVIDE, *Métam.*, X, 325.

[5] PLUTARQUE, *de l'Industrie des animaux*, c. 15; ÉLIEN, *Hist. des Animaux*, VII, 42. C.

luy avoit rendu sa charge plus legiere, ne failloit iamais, aussitost qu'il rencontroit quelque ruisseau, de se plonger dedans avecques sa charge ; iusques à ce que son maistre, descouvrant sa malice, ordonna qu'on le chargeast de laine ; à quoy, se trouvant mesconté, il cessa de plus user de cette finesse. Il y en a plusieurs qui representent naïfvement le visage de nostre avarice ; car on leur veoid un soing extreme de surprendre tout ce qu'elles peuvent, et de le curieusement cacher, quoyqu'elles n'en tirent point d'usage. Quant à la mesnagerie, elles nous surpassent, non seulement en cette prevoyance d'amasser et espargner pour le temps à venir, mais elles ont encores beaucoup de parties de la science qui y est necessaire : les fourmis estendent au dehors de l'aire leurs grains et semences, pour les esventer, refreschir, et seicher, quand ils veoyent qu'ils commencent à se moisir et à sentir le rance, de peur qu'ils ne se corrompent et pourrissent. Mais la caution et prevention dont ils usent à ronger le grain de froment, surpasse toute imagination de prudence humaine : parce que le froment ne demeure pas tousiours sec ny sain, ains s'amollit, se resoult, et destrempe comme en laict, s'acheminant à germer et produire ; de peur qu'il ne devienne semence, et perde sa nature et proprieté de magasin pour leur nourriture, ils rongent le bout par où le germe a coustume de sortir.

Quant à la guerre, qui est la plus grande et pompeuse des actions humaines, ie sçaurois volontiers si nous nous en voulons servir pour argument de quelque prerogative, ou, au rebours, pour tesmoignage de nostre imbecillité et imperfection ; comme de vray, la science de nous entredesfaire et entretuer, de ruyner et perdre nostre propre espece, il semble qu'elle n'a beaucoup de quoy se faire desirer aux bestes qui ne l'ont pas :

Quando leoni

Fortior eripuit vitam leo? quo nemore unquam
Exspiravit aper maioris dentibus apri [1]?

mais elles n'en sont pas universellement exemptes pourtant; tesmoing les furieuses rencontres des mouches à miel, et les entreprinses des princes des deux armees contraires:

Sæpe duobus
Regibus incessit magno discordia motu;
Continuoque animos vulgi et trepidantia bello
Corda licet longe præsciscere [2].

Ie ne veois iamais cette divine description, qu'il ne m'y semble lire peincte l'ineptie et vanité humaine : car ces mouvements guerriers, qui nous ravissent de leur horreur et espoventement, cette tempeste de sons et de cris,

Fulgur ibi ad cœlum se tollit, totaque circum
Ære renidescit tellus, subterque virum vi
Excitur pedibus sonitus, clamoreque montes
Icti reiectant voces ad sidera mundi [3];

cette effroyable ordonnance de tant de milliers d'hommes armez, tant de fureur, d'ardeur et de courage, il est plaisant à considerer par combien vaines occasions elle est agitee, et par combien legieres occasions esteincte :

Paridis propter narratur amorem
Græcia Barbariæ diro collisa duello [4] :

[1] Vit-on jamais un lion déchirer un lion plus foible que lui! dans quelle forêt un sanglier a-t-il expiré sous la dent d'un sanglier plus vigoureux! Juv., XV, 160.

[2] Souvent, dans une ruche, il s'élève entre deux rois de sanglantes querelles : dès lors on peut pressentir la fureur des combats dont le peuple est agité. Virg., *Georg.*, IV, 67.

[3] L'acier renvoie ses éclairs au ciel; les campagnes sont colorées par le reflet de l'airain; la terre retentit sous les pas des soldats, et les monts voisins repoussent leurs cris guerriers jusqu'aux voûtes du monde. Lucrèce, II, 325.

[4] On raconte qu'une guerre funeste, allumée par l'amour de Pâris, précipita les Grecs sur les Barbares. Hor., *Epist.*, I, 2, 6.

toute l'Asie se perdit, et se consomma en guerres, pour le macquerellage de Paris : l'envie d'un seul homme, un despit, un plaisir, une ialousie domestique, causes qui ne debvroient pas esmouvoir deux harengieres à s'esgratigner, c'est l'ame et le mouvement de tout ce grand trouble. Voulons nous en croire ceulx mesmes qui en sont les principaulx aucteurs et motifs? oyons le plus grand, le plus victorieux empereur, et le plus puissant qui feust oncques, se iouant, et mettant en risee tresplaisamment et tresingenieusement plusieurs battailles hazardees et par mer et par terre, le sang et la vie de cinq cents mille hommes qui suyvirent sa fortune, et les forces et richesses des deux parties du monde espuisees, pour le service de ses entreprinses :

Quod futuit Glaphyran Antonius, hanc mihi pœnam
  Fulvia constituit, se quoque uti futuam.
Fulviam ego ut futuam! quid, si me Manius oret
  Pædicem, faciam? non puto, si sapiam.
Aut futue, aut pugnemus, ait. Quid, si mihi vita
  Carior est ipsa mentula? signa canant [1].

(i'use en liberté de conscience de mon latin, avecques le congé que vous m'en avez donné [2]). Or, ce grand corps,

[1] Cette épigramme, composée par Auguste, nous a été conservée par Martial, *Épigr.*, XI, 21, 3 Voici l'imitation que Fontenelle en a faite dans ses *Dialogues des Morts* :

Parce qu'Antoine est charmé de Glaphyre,
Fulvie à ses beaux yeux me veut assujettir.
Antoine est infidèle. Hé bien donc! est-ce à dire
Que des fautes d'Antoine on me fera pâtir?
  Qui? moi! que je serve Fulvie!
  Suf t-il qu'elle en ait envie?
A ce compte, on verroit se retirer vers moi
  Mille épouses mal satisfaites.
Aime-moi, me dit-elle, ou combattons. Mais quoi?
  Elle est bien laide! Allons, sonnez, trompettes. C.

[2] On croit que cette longue *Apologie de Sebond* étoit adressée par l'auteur à la reine Marguerite de France, femme du roi de Navarre (depuis Henri IV), connue par ses poésies et ses mémoires. C'est une tradition des deux derniers siècles, recueillie dans une note manuscrite

[illegible] menaces [illegible]

[illegible]

[illegible] testes, c'est [illegible] misérable ; [illegible]

[illegible]

[illegible] d'un vol [illegible] fortuite d'un [illegible] brouée[3] mati- [illegible] Donnez [illegible] le voylà [illegible] un peu de [illegible] mouches à miel de nostre [illegible] et le grand [illegible] mesme à leur teste, rompu et fracassé : car ce [illegible] me semble[4], que Sertorius battit en Espaigne

[illegible] mort en 1775, et qui levoit beaucoup de renseignements [illegible] de Montesquieu, à l'abbé Bertin, conseiller au [illegible] de Bordeaux, et grand-vicaire de Périgueux ; à Antoine Lan- [illegible] des Inscriptions. J. V. L.

[1] [illegible] innombrables qui roulent en mugissant sur la mer [illegible] Orion, au retour de l'hiver, se plonge dans [illegible] les innombrables épis que dore le soleil de l'été, [illegible] Hermus, soit dans la féconde Lycie : les bou- [illegible] la terre tremble sous les pas des guerriers. VIRGILE, [illegible]

[2] [illegible] marche dans la plaine. VIRG., *Énéide*, IV, 404.

[3] *Un brouillard, une brume du matin.*

[4] Ici, Montaigne se défie un peu de sa mémoire, et avec raison ; car ce ne fut pas contre Pompée que Sertorius employa cette ruse, mais

avecques ces belles armes, qui ont aussi servi à Eumenes contre Antigonus, à Surena contre Crassus :

> Hi motus animorum, atque hæc certamina tanta,
> Pulveris exigui iactu compressa quiescent [1].

Qu'on descouple mesme de nos mouches aprez, elles auront et la force et le courage de le dissiper. De fresche memoire, les Portugais assiegeants la ville de Tamly, au territoire de Xiatine, les habitants d'icelle porterent sur la muraille grand' quantité de ruches, de quoy ils sont riches; et avec du feu chasserent les abeilles si vifvement sur leurs ennemis, qu'ils abandonnerent leur entreprinse, ne pouvants soustenir leurs assaults et piqueures : ainsi demeura la victoire et liberté de leur ville à ce nouveau secours; avecques telle fortune, qu'au retour du combat il ne s'en trouva une seule à dire. Les ames des empereurs et des savatiers [2] sont iectees à mesme moule : considerants l'importance des actions des princes, et leur poids, nous nous persuadons qu'elles soient produictes par quelques causes aussi poisantes et importantes; nous nous trompons : ils sont menez et ramenez en leurs mouvements par les mesmes ressorts que nous sommes aux nostres; la mesme raison, qui nous faict tanser avecques un voisin, dresse entre les princes une guerre; la mesme raison qui nous faict fouetter un laquay, tumbant en un roy, luy faict ruyner une

contre les *Caracitaniens*, peuples d'Espagne qui habitoient dans de profondes cavernes creusées dans le roc, où il étoit impossible de les forcer. Voyez, dans PLUTARQUE, la *Vie de Sertorius*, c. 6. C.

[1] Et tout ce fier courroux, tout ce grand mouvement,
Qu'on jette un peu de sable, il cesse en un moment.
Géorg., trad. par Delille, IV, 86.

[2] *Savatier*, ou *savetier*, dit Cotgrave. — *Savatier* a été en usage longtemps avant Montaigne; car, du temps de Villon, on disoit :

Et vous, Blanche la savatière.

Savatier vient fort naturellement de *savate*, mot très usité encore aujourd'hui. C.

province ; ils veulent aussi legierement que nous, mais ils peuvent plus ; pareils appetits agitent un ciron et un elephant.

Quant à la fidelité, il n'est animal au monde traistre au prix de l'homme. Nos histoires racontent la vifve poursuitte que certains chiens ont faict de la mort de leurs maistres. Le roy Pyrrhus, ayant rencontré un chien qui gardoit un homme mort, et ayant entendu qu'il y avoit trois iours qu'il faisoit cet office, commanda qu'on enterrast ce corps, et mena ce chien quand et luy. Un iour qu'il assistoit aux montres generales de son armee, ce chien, appercevant les meurtriers de son maistre, leur courut sus avecques grands abbays et aspreté de courroux, et, par ce premier indice, achemina la vengeance de ce meurtre, qui en feut faicte bientost aprez par la voye de la iustice[1]. Autant en feit le chien du sage Hesiode, ayant convaincu les enfants de Ganyctor, naupactien, du meurtre commis en la personne de son maistre[2]. Un aultre chien, estant à la garde d'un temple à Athenes, ayant apperceu un larron sacrilege qui emportoit les plus beaux ioyaux, se meit à abbayer contre luy tant qu'il peut ; mais les marguilliers ne s'estants point esveillez pour cela, il se meit à le suyvre, et, le iour estant venu, se teint un peu plus esloingné de luy, sans le perdre iamais de veue : s'il luy offroit à manger, il n'en vouloit pas ; et, aux aultres passants qu'il rencontroit en son chemin, il leur faisoit feste de la queue, et prenoit de leurs mains ce qu'ils luy donnoient à manger : si son larron s'arrestoit pour dormir, il s'arrestoit quand et quand au lieu mesme. La nouvelle de ce chien estant venue aux marguilliers de cette eglise, ils se meirent à le suyvre à la trace, s'enquerants des nou-

[1] PLUTARQUE, *de l'Industrie des animaux*, c. 12.

[2] ID., *ibid.*; PAUSANIAS, IX, 31; POLLUX, *Onomastic.*, V, 5. etc. *J. V. L.*

velles du poil de ce chien, et enfin le rencontrerent en la ville de Cromyon, et le larron aussi, qu'ils ramenerent en la ville d'Athenes, où il feut puni : et les iuges, en recognoissance de ce bon office, ordonnerent, du publicque, certaine mesure de bled pour nourrir le chien, et aux presbtres d'en avoir soing. Plutarque tesmoigne cette histoire comme chose tresaveree et advenue en son siecle [1].

Quant à la gratitude (car il me semble que nous avons besoing de mettre ce mot en credit), ce seul exemple y suffira, qu'Apion [2] recite comme en ayant esté luy mesme spectateur : Un iour, dict il, qu'on donnoit à Rome, au peuple, le plaisir du combat de plusieurs bestes estranges, et principalement de lions de grandeur inusitee, il y en avoit un, entre aultres, qui, par son port furieux, par la force et grosseur de ses membres, et un rugissement haultain et espovantable, attiroit à soy la veue de toute l'assistance. Entre les aultres esclaves qui feurent presentez au peuple en ce combat des bestes, feut un Androdus, de Dace, qui estoit à un seigneur romain de qualité consulaire. Ce lion, l'ayant apperceu de loing, s'arresta premierement tout court, comme estant entré en admiration, et puis s'approcha tout doulcement, d'une façon molle et paisible, comme pour entrer en recognoissance avecques luy : cela faict, et s'estant asseuré de ce qu'il cherchoit, il commença à battre de la queue, à la mode des chiens qui flattent leur maistre, et à baiser et leicher les mains et les cuisses de ce pauvre miserable, tout transy d'effroy, et hors de soy. Androdus ayant reprins ses es-

[1] PLUTARQUE, *de l'Industrie des animaux*, c. 12. Voyez aussi ÉLIEN, *de Animal.*, VII, 13. C.

[2] Dans AULU-GELLE, V, 14. Sénèque, *de Benef.*, II, 19, semble rappeler le même fait. Quelques éditeurs d'Aulu-Gelle nomment le héros de cette histoire *Androclus*, ou plutôt *Androclès*, d'après ÉLIEN, *Hist. des Anim.*, VII, 48. Nous suivons, comme Montaigne, les anciennes éditions. J. V. L.

prits par la benignité de ce lion, et r'asseuré sa veue le considerer et recognoistre ; c'estoit un singulier p de veoir les caresses et les festes qu'ils s'entrefai l'un à l'aultre. De quoy le peuple ayant eslevé des c ioye, l'empereur feit appeller cet esclave, pour ent de luy le moyen d'un si estrange evenement. Il luy une histoire nouvelle et admirable : « Mon maistre, il, estant proconsul en Afrique, ie feus contrainct, q cruauté et rigueur qu'il me tenoit, me faisant iour ment battre, me desrobber de luy, et m'en fuyr ; et, me cacher seurement d'un personnage ayant si g aucterité en la province, ie trouvay mon plus cou gaigner les solitudes et les contrees sablonneuses et bitables de ce pays là, resolu, si le moyen de me n venoit à me faillir, de trouver quelque façon de m moy mesme. Le soleil estant extremement aspre midy, et les chaleurs insupportables, ie m'embatis une caverne cachee et inaccessible, et me iectay de Bientost aprez y surveint ce lion, ayant une patte glante et blecee, tout plaintif et gemissant des do qu'il souffroit. A son arrivee, ieus beaucoup de fra mais luy, me voyant mussé dans un coing de sa loge, procha tout doulcement de moy, me presentant sa offensee, et me la montrant comme pour demand cours : ie luy ostay lors un grand escot[2] qu'il y avoi m'estant un peu apprivoisé à luy, pressant sa play

[1] *Je rencontrai une caverne*, etc. *S'embattre* signifie *arr quelque lieu, soit par dessein, soit par aventure.* Qui sont ces g ainsi *se sont embattus* en ces païs, c'est-à-dire *sont entrez ou ruez dedans?* NICOT. — *Je m'embatis sur luy,* je le rencontrai sard. COTGRAVE. C.

[2] *Un grand éclat de bois.* — *Escot* signifie ici *une écharde, quant de chardon* ou *de bois;* et, pris dans ce sens-là, il se trou le Dictionnaire françois et anglois de Cotgrave. — *Ibi ego stirpem tem vestigio pedis ejus hærentem revelli,* dit Androdus dans AULU- V, 14. C.

eis sortir l'ordure qui s'y amassoit, l'essuyay et nettoyay le plus proprement que ie peus. Luy, se sentant allegé de son mal et soulagé de cette douleur, se print à reposer et à dormir, ayant tousiours sa patte entre mes mains. De lors en hors, luy et moy vesquismes ensemble en cette caverne, trois ans entiers, de mesmes viandes : car des bestes qu'il tuoit à sa chasse, il m'en apportoit les meilleurs endroicts, que ie faisois cuire au soleil, à faulte de feu, et m'en nourrissois. A la longue, m'estant ennuyé de cette vie brutale et sauvage, comme ce lion estoit allé un iour à sa queste accoustumee, ie partis de là ; et, à ma troisiesme iournee, feus surprins par les soldats qui me menerent d'Afrique en cette ville à mon maistre, lequel soubdain me condamna à mort, et à estre abandonné aux bestes. Or, à ce que ie veois, ce lion feut aussi prins bientost aprez, qui m'a à cette heure voulu recompenser du bienfaict et guarison qu'il avoit receu de moy. » Voilà l'histoire qu'Androdus recita à l'empereur, laquelle il feit aussi entendre de main à main au peuple : parquoy, à la requeste de touts, il feut mis en liberté, et absouls de cette condamnation, et, par ordonnance du peuple, luy feut fait present de ce lion. Nous voyions depuis, dict Appion, Androdus conduisant ce lion à tout une petite lesse, se promenant par les tavernes à Rome, recevoir l'argent qu'on luy donnoit, le lion se laisser couvrir des fleurs qu'on luy iectoit, et chascun dire en les rencontrant : Voylà le lion, hoste de l'homme : voylà l'homme, medecin du lion. »

Nous pleurons souvent la perte des bestes que nous aimons ; aussi font elles la nostre :

> Post, bellator equus, positis insignibus, Æthon
> It lacrymans, guttisque humectat grandibus ora [1].

[1] Ensuite venoit, dépouillé de toute parure, Éthon, son cheval de

Comme aulcunes de nos nations ont les femmes en commun ; aulcunes, à chascun la sienne : cela ne se veoid il pas aussi entre les bestes ; et des mariages mieux gardez que les nostres ? Quant à la societé et confederation qu'elles dressent entre elles pour se liguer ensemble et s'entresecourir, il se veoid, des bœufs, des porceaux, et aultres animaulx, qu'au cry de celuy que vous offensez, toute la troupe accourt à son ayde, et se rallie pour sa deffense : l'escare, quand il a avallé l'hameçon du pescheur, ses compaignons s'assemblent en foule autour de luy, et rongent la ligne ; et si d'adventure il y en a un qui ayt donné dedans la nasse, les aultres luy baillent la queue par dehors, et luy la serre tant qu'il peult à belles dents ; ils le tirent ainsin au dehors, et l'entraisnent [1]. Les barbiers, quand l'un de leurs compaignons est engagé, mettent la ligne contre leur dos, dressants un' espine, qu'ils ont dentelee comme une scie, à l'aide de laquelle ils la scient et coupent [2]. Quant aux particuliers offices que nous tirons l'un de l'aultre pour le service de la vie, il s'en veoid plusieurs pareils exemples parmy elles : ils tiennent que la baleine ne marche iamais qu'elle n'ayt au devant d'elle un petit poisson semblable au gouion de mer, qui s'appelle pour cela *la Guide* : la baleine le suit, se laissant mener et tourner, aussi facilement que le timon faict retourner le navire ; et, en recompense aussi, au lieu que toute aultre chose, soit beste, ou vaisseau, qui entre dans l'horrible chaos de la bouche de ce monstre, est incontinent perdu et englouty, ce petit poisson s'y retire en toute seureté, et y dort ; et pendant son sommeil la baleine ne bouge : mais aussi tost qu'il sort, elle se met à le suyvre

bataille, pleurant, et laissant tomber de ses yeux de grosses larmes. VIRG., *Énéide*, XI, 89. — Voyez PLINE, VIII, 42.

[1] PLUTARQUE, *de l'Industrie des animaux*, c. 26.

[2] ID., *ibid.*

se; et si, de fortune, elle l'escarte, elle va errant
et souvent se froissant contre les rochiers, comme
eau qui n'a point de gouvernail : ce que Plutarque
e avoir veu en l'isle d'Anticyre [1]. Il y a une pa-
ieté entre le petit oyseau qu'on nomme le royte-
crocodile : le roytelet sert de sentinelle à ce grand
et si l'ichneumon, son ennemy, s'approche pour
ttre, ce petit oyseau, de peur qu'il ne le sur-
endormy, va, de son chant, et à coups de bec,
nt, et l'advertissant de son dangier : il vit des
nts de ce monstre, qui le receoit familierement
uche, et luy permet de becqueter dans ses ma-
et entre ses dents, et y recueillir les morceaux
qui y sont demeurez; et, s'il veult fermer la
il l'advertit premierement d'en sortir, en la ser-
à peu, sans l'estreindre et l'offenser [2]. Cette co-
u'on nomme la Nacre, vit aussi ainsin avecques
tere, qui est un petit animal de la sorte d'un can-
servant d'huissier et de portier, assis à l'ouver-
cette coquille, qu'il tient continuellement entre-
et ouverte, iusques à ce qu'il y veoye entrer quelque
sson propre à leur prinse : car lors il entre dans
, et luy va pinceant la chair vifve, et la con-
de fermer sa coquille : lors eulx deux ensemble
la proye enfermee dans leur fort [3]. En la maniere
des thuns, on y remarque une singuliere science
parties de la mathematique : quant à l'astrologie,
ignent à l'homme; car ils s'arrestent au lieu où
e d'hyver les surprend, et n'en bougent iusques

ARQUE, *de l'Industrie des animaux*, c. 32.
bid.; PLINE, VIII, 25; ÉLIEN, *Hist. des Anim.*, III, 11; VIII,
. J. V. L.
ARQUE, *de l'Industrie des animaux*, c. 32; CICÉRON, *de Nat.*
48. C.

à l'equinoxe ensuyvant; voylà pourquoy Aristote leur concede volontiers cette science : quant à la trie et arithmetique, ils font tousiours leur bande d cubique, carree en touts sens, et en dressent un c battaillon solide, clos et environné tout à l'entou faces toutes eguales; puis nagent en cette ord carree, autant large derriere que devant; de fa qui en veoid et compte un reng, il peult ayseemen brer toute la troupe, d'autant que le nombre de fondeur est egual à la largeur, et la largeur à gueur[1].

Quant à la magnanimité, il est malaysé de luy un visage plus apparent qu'en ce faict du grand ch feut envoyé des Indes au roy Alexandre : on luy p premierement un cerf pour le combattre, et puis glier, et puis un ours; il n'en feit compte, et ne se remuer de sa place : mais, quand il veid un lio dressa incontinent sur ses pieds, montrant manifes qu'il declaroit celuy là seul digne d'entrer en comba ques luy[2]. Touchant la repentance et recognoissan faultes, on recite d'un elephant, lequel ayant tué s verneur par impetuosité de cholere, en print un extreme, qu'il ne voulut onoques puis manger, et s mourir[3]. Quant a la clemence, on recite d'un ti plus inhumaine beste de toutes, que luy ayant est un chevreau, il souffrit deux iours la faim avant le vouloir offenser, et le troisiesme il brisa la cag estoit enfermé, pour aller chercher aultre pasture voulant prendre au chevreau, son familier et son

[1] PLUTARQUE, *de l'Industrie des animaux*, c. 29, 31; ARIS *Animal.*, VIII, 13; ÉLIEN, *de Animal.*, IX, 42. C.

[2] PLUTARQUE, *ibid.*, c. 14. C.

[3] ARRIEN, *Hist. Indic.*, c. 14. C.

[4] PLUTARQUE, *de l'Industrie des animaux*, c. 19. C.

Et quant aux droicts de la familiarité et convenance, qui se dresse par la conversation, il nous advient ordinairement d'apprivoiser des chats, des chiens et des lievres ensemble.

Mais ce que l'experience apprend à ceulx qui voyagent par mer, et notamment en la mer de Sicile, de la condition des halcyons, surpasse toute humaine cogitation : de quelle espece d'animaulx a iamais nature tant honoré les couches, la naissance et l'enfantement? car les poëtes disent bien qu'une seule isle de Delos, estant auparavant vagante, feut affermie pour le service de l'enfantement de Latone ; mais Dieu a voulu que toute la mer feust arrestee, affermie et applanie, sans vagues, sans vents et sans pluye, ce pendant que l'halcyon faict ses petits, qui est iustement environ le solstice, le plus court iour de l'an ; et, par son privilege, nous avons sept iours et sept nuicts, au fin cœur de l'hyver, que nous pouvons naviguer sans dangier. Leurs femelles ne recognoissent aultre masle que le leur propre ; l'assistent toute leur vie, sans iamais l'abandonner : s'il vient à estre debile et cassé, elles le chargent sur leurs espaules, le portent partout, et le servent iusques à la mort. Mais aulcune suffisance n'a encore peu atteindre à la cognoissance de cette merveilleuse fabrique de quoy l'halcyon compose le nid pour ses petits, ny en deviner la matiere. Plutarque[1], qui en a veu et manié plusieurs, pense que ce soit des arrestes de quelque poisson qu'elle conioinct et lie ensemble, les entrelaceant, les unes de long, les aultres de travers, et adioustant des courbes et des arrondissements, tellement qu'enfin elle en forme un vaisseau rond prest à voguer : puis, quand elle a parachevé de le construire, elle le porte au battement du flot marin, là où la mer, le battant tout doulcement,

[1] PLUTARQUE, *de l'Industrie des animaux*, c. 34. Voyez aussi PLINE, X, 32 ; ÉLIEN, *Hist. des Anim.*, IX, 17. J. V. L.

luy enseigne à radouber ce qui n'est pas bien lié, et à mieulx fortifier aux endroicts où elle veoid que sa structure se desmeut et se lasche par les coups de mer; et, au contraire, ce qui est bien ioinct, le battement de la mer le vous estreinct et vous le serre, de sorte qu'il ne se peult ny rompre, ny dissouldre, ou endommager à coups de pierre, ny de fer, si ce n'est à toute peine. Et ce qui plus est à admirer, c'est la proportion et figure de la concavité du dedans : car elle est composee et proportionnee de maniere qu'elle ne peult recevoir ny admettre aultre chose que l'oyseau qui l'a bastie; car à toute aultre chose elle est impenetrable, close et fermee, tellement qu'il n'y peult rien entrer, non pas l'eau de la mer seulement. Voylà une description bien claire de ce bastiment, et empruntee de bon lieu : toutesfois il me semble qu'elle ne nous esclaircit pas encores suffisamment la difficulté de cette architecture. Or, de quelle vanité nous peult il partir, de loger au dessoubs de nous, et d'interpreter desdaigneusement les effects que nous ne pouvons imiter ny comprendre?

Pour suyvre encores un peu plus loing cette egualité et correspondance de nous aux bestes : le privilege, de quoy nostre ame se glorifie, de ramener à sa condition tout ce qu'elle conceoit, de despouiller de qualitez mortelles et corporelles tout ce qui vient à elle, de renger les choses, qu'elle estime dignes de son accointance, à desvestir et despouiller leurs conditions corruptibles, et leur faire laisser à part, comme vestements superflus et viles, l'espesseur, la longueur, la profondeur, le poids, la couleur, l'odeur, l'aspreté, la polisseure, la dureté, la mollesse, et touts accidents sensibles, pour les accommoder à sa condition immortelle et spirituelle : de maniere que Rome et Paris, que i'ay en l'ame, Paris que i'imagine, ie l'imagine *et le* comprends sans grandeur et sans lieu, sans pierre,

ıns plastre et sans bois : ce mesme privilege, dis ie, semle estre bien evidemment aux bestes; car un cheval acoustumé aux trompettes, aux harquebusades et aux comats, que nous veoyons tremousser et fremir en dormant, stendu sur sa lictiere, comme s'il estoit en la meslee, il st certain qu'il conceoit en son ame un son de tabourin ıns bruict, une armee sans armes et sans corps :

Quippe videbis equos fortes, quum membra iacebunt
In somnis, sudare tamen, spirareque sæpe,
Et quasi de palma summas contendere vires [1] :

e lievre, qu'un levrier imagine en songe, aprez lequel ous le voyons haleter en dormant, alonger la queue, secouer les iarrets, et representer parfaictement les mouvements de sa course, c'est un lievre sans poil et sans os :

Venantumque canes in molli sæpe quiete
Iactant crura tamen subito, vocesque repente
Mittunt, et crebras reducunt naribus auras,
Ut vestigia si teneant inventa ferarum :
Expergefactique sequuntur inania sæpe
Cervorum simulacra, fugæ quasi dedita cernant;
Donec discussis redeant erroribus ad se [2] :

s chiens de garde que nous veoyons souvent gronder en ongeant, et puis iapper tout à faict, et s'esveiller en surault, comme s'ils appercevoient quelque estrangier arriver; cet estrangier, que leur ame veoid, c'est un homme

[1] Vous verrez des coursiers, quoique profondément endormis, se baier de sueur, souffler fréquemment, et tendre tous leurs muscles, omme s'ils disputoient le prix de la course. LUCRÈCE, IV, 988.

[2] Souvent, au milieu du sommeil, les chiens de chasse agitent tout à oup les pieds, aboient, et aspirent l'air à plusieurs reprises, comme s'ils toient sur la trace de la proie : souvent même, en se réveillant, ils ontinuent de poursuivre les vains simulacres d'un cerf qu'ils s'imagient voir fuir devant eux, jusqu'à ce que, revenus à eux, ils reconnoisent leur erreur. LUCRÈCE, IV, 992.

spirituel et imperceptible, sans dimension, sans couleur, et sans estre :

> Consueta domi catulorum blanda propago
> Degere, sæpe levem ex oculis volucremque soporem
> Discutere, et corpus de terra corripere instant,
> Proinde quasi ignotas facies atque ora tuantur [1].

Quant à la beauté du corps, avant passer oultre, il me fauldroit sçavoir si nous sommes d'accord de sa description. Il est vraysemblable que nous ne sçavons gueres que c'est que beauté en nature et en general, puisque à l'humaine et nostre beauté nous donnons tant de formes diverses, de laquelle, s'il y avoit quelque prescription naturelle, nous la recognoistrions en commun, comme la chaleur du feu. Nous en fantasions les formes à nostre appetit :

> Turpis Romano Belgicus ore color [2] :

les Indes la peignent noire et basannée, aux levres grosses et enflees, au nez plat et large ; et chargent de gros anneaux d'or le cartilage d'entre les nazeaux, pour le faire pendre iusques à la bouche ; comme aussi la balieure [3], de gros cercles enrichis de pierreries, si qu'elle leur tumbe sur le menton, et est leur grace de montrer leurs dents

[1] Souvent le gardien fidèle et caressant, qui vit sous nos toits, dissipe tout à coup le sommeil léger qui couvroit ses paupières, se dresse avec précipitation sur ses pieds, croyant voir un visage étranger et des traits inconnus. LUCRÈCE, IV, 999.

[2] Le teint belgique dépare un visage romain. PROPERCE, II, 17, 26.

[3] J'estime, dit Borel dans son *Trésor des Recherches gauloises*, que le mot de *baleures* (car c'est ainsi qu'il l'a écrit) dénote les joues ou mâchoires. FROISSARD : *Perçoient bras, testes et baleures*. Il signifie la même chose, selon Cotgrave, qui écrit *balieures*, comme a fait Montaigne. Mais, selon Nicot, *levres* et *balieures* sont termes synonymes. Et pour moi, je crois que, par *balieure*, Montaigne entend ici la *lèvre d'en bas*, qui, percée de gros cercles enrichis de pierreries, tombent sur le menton, et découvre les dents jusqu'au-dessous des racines. C.

iusques au dessoubs des racines. Au Peru, les plus grandes aureilles sont les plus belles, et les estendent aultant qu'ils peuvent par artifice : et un homme d'auiourd'huy dict avoir veu, en une nation orientale, ce soing de les agrandir en tel credit, et de les charger de poisants ioyaux, qu'à touts coups il passoit son bras vestu au travers d'un trou d'aureille. Il est ailleurs des nations qui noircissent les dents avecques grand soing, et ont à mespris de les veoir blanches : ailleurs, ils les teignent de couleur rouge. Non seulement en Basque, les femmes se treuvent plus belles la teste rase ; mais assez ailleurs, et, qui plus est, en certaines contrees glaciales, comme dict Pline[1]. Les Mexicanes comptent entre les beautez la petitesse du front ; et où elles se font le poil par tout le reste du corps, elles le nourrissent au front, et peuplent par art ; et ont en si grande recommendation la grandeur dez tettins, qu'elles affectent de pouvoir donner la mammelle à leurs enfants par dessus l'espaule : nous formerions ainsi la laideur. Les Italiens la façonnent grosse et massifve ; les Espaignols, vuidee et estrillee : et entre nous, l'un la faict blanche, l'aultre brune ; l'un molle et delicate, l'aultre forte et vigoreuse ; qui y demande de la mignardise et de la doulceur ; qui, de la fierté et maiesté. Tout ainsi que la preference en beauté, que Platon attribue à la figure spherique, les epicuriens la donnent à la pyramidale plustost, ou carree, et ne peuvent avaller un dieu en forme de boule[2]. Mais, quoy qu'il en soit, nature ne nous a non plus privilegiez en cela qu'au demourant, sur ses loix communes : et, si nous nous iugeons bien, nous trouverons que s'il est quelques animaulx moins favorisez en cela que nous, il y en a d'aultres, et en grand nombre,

[1] Liv. IV, c. 13. C.

[2] Platon, *Timée*, p. 94. Cicéron, *de Nat. deor.*, I, 10. C.

qui le sont plus, *a multis animalibus decore vincimur*[1], voire des terrestres nos compatriotes; car quant aux marins, laissant la figure, qui ne peult tumber en proportion, tant elle est aultre, en couleur, netteté, polisseure, disposition, nous leur cedons assez; et non moins, en toutes qualitez, aux aërez. Et cette prerogative que les poëtes font valoir de nostre stature droicte, regardant vers le ciel son origine,

> Pronaque quum spectent animalia cetera terram,
> Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
> Iussit, et erectos ad sidera tollere vultus[2],

elle est vrayement poëtique; car il y a plusieurs bestioles qui ont la veue renversee tout à faict vers le ciel; et l'encoleure des chameaux et des austruches, ie la treuve encores plus relevee et droicte que la nostre. Quels animaulx n'ont la face au hault, et ne l'ont devant, et ne regardent vis à vis, comme nous, et ne descouvrent, en leur iuste posture, autant du ciel et de la terre, que l'homme? et quelles qualitez de nostre corporelle constitution[3], en Platon et en Cicero, ne peuvent servir à mille sortes de bestes? Celles qui nous retirent le plus, ce sont les plus laids et les plus abiectes de toute la bande; car, pour l'apparence exterieure et forme du visage, ce sont les magots :

> Simia quam similis, turpissima bestia, nobis[4]!

[1] Plusieurs animaux nous surpassent en beauté. Sénèque, *Epist.* 124.

[2] Dieu a courbé les animaux, et attaché leurs regards à la terre; mais il a donné à l'homme un front sublime : il a voulu qu'il regardât le ciel, et qu'il levât, pour contempler les astres, sa face majestueuse. Ovide, *Métam.*, I, 84.

[3] Décrites par Platon et par Cicéron : par le premier, dans son *Timée*; et par le dernier, dans son traité *de la Nature des dieux*, II, 54, etc. C.

[4] Tout difforme, qu'il est le singe nous ressemble.
Ennius apud Cic., *de Nat. deor.*, I, 35.

pour le dedans et parties vitales, c'est le porceau. Certes, quand i'imagine l'homme tout nud, ouy en ce sexe qui semble avoir plus de part à la beauté, ses tares, sa subiection naturelle et ses imperfections, ie treuve que nous avons eu plus de raison que nul aultre animal de nous couvrir. Nous avons esté excusables d'emprunter ceulx que nature avoit favorisez en cela plus que nous, pour nous parer de leur beauté, et nous cacher soubs leur despouille, de laine, plume, poil, soye. Remarquons au demourant que nous sommes le seul animal duquel le default offense nos propres compagnons, et seuls qui avons à nous desrobber, en nos actions naturelles, de nostre espece. Vrayement c'est aussi un effect digne de consideration, que les maistres du metier ordonnent pour remede aux passions amoureuses, l'entiere veue et libre du corps qu'on recherche; et que pour refroidir l'amitié, il ne faille que veoir librement ce qu'on aime :

Ille, quod obscœnas in aperto corpore partes
Viderat, in cursu qui fuit, hæsit amor [1] :

or, encores que cette recepte puisse à l'adventure partir d'une humeur un peu delicate et refroidie, si est ce un merveilleux signe de nostre defaillance, que l'usage et la cognoissance nous desgouste les uns des aultres. Ce n'est pas tant pudeur, qu'art et prudence, qui rend nos dames si circonspectes à nous refuser l'entree de leurs cabinets, avant qu'elles soyent peinctes et parees pour la montre publicque :

Nec Veneres nostras hoc fallit; quo magis ipsæ
Omnia summopere hos vitæ postscenia celant,
Quos retinere volunt, adstrictoque esse in amore [2] :

[1] Tel, pour avoir vu à découvert les plus secrètes parties du corps de l'objet aimé, a senti, au milieu des plus vifs transports, s'éteindre sa passion. OVIDE, *de Remed. amor.*, v. 429.

[2] C'est ce que les femmes savent bien : elles ont grand soin de cacher

là où, en plusieurs animaulx, il n'est rien d'eulx que nous n'aimions, et qui ne plaise à nos sens; de façon que de leurs excrements mesmes et de leur descharge nous tirons non seulement de la friandise au manger, mais nos plus riches ornements et parfums. Ce discours ne touche que nostre commun ordre, et n'est pas si sacrilege d'y vouloir comprendre ces divines, supernaturelles et extraordinaires beautez qu'on veoid par fois reluire entre nous, comme des astres soubs un voile corporel et terrestre.

Au demourant, la part mesme que nous faisons aux animaulx des faveurs de nature, par nostre confession, elle leur est bien advantageuse : nous nous attribuons des biens imaginaires et fantastiques, des biens futurs et absents, desquels l'humaine capacité ne se peult d'elle mesme respondre, ou des biens que nous nous attribuons faulsement par la licence de nostre opinion, comme la raison, la science et l'honneur; et à eulx nous laissons en partage des biens essentiels, maniables et palpables, la paix, le repos, la securité, l'innocence et la santé : la santé, dis ie, le plus beau et le plus riche present que nature nous sçache faire. De façon que la philosophie, voire la stoïque [1], ose bien dire que Heraclitus et Pherecydes, s'ils eussent peu eschanger leur sagesse avecques la santé, et se delivrer, par ce marché, l'un de l'hydropisie, l'aultre de la maladie pediculaire qui le pressoit, ils eussent bien faict. Par où ils donnent encores plus grand prix à la sagesse, la comparant et contrepoisant à la santé, qu'ils ne font en cette aultre proposition, qui est aussi des leurs : ils disent que si Circé eust presenté à Ulysses deux bruvages, l'un pour faire devenir un homme de fol sage, l'aultre de sage fol, qu'Ulysses eust deu plustost accepter celuy de la folie, que

ces arrière-scènes de la vie aux aman's qu'elles veulent retenir dans leurs chaînes. LUCRÈCE, IX, 1182.

[1] PLUTARQUE, *Des communes conceptions contre les Stoïques*, c. 8. C.

entir que Circé eust changé sa figure humaine en une beste; et disent que la sagesse mesme eust luy en cette maniere : « Quitte moy, laisse moy là, que de me loger soubs la figure et corps d'un asne. » ut? cette grande et divine sapience, les philosophes ent donc pour ce voile corporel et terrestre? ce acques plus par la raison, par le discours et par ue nous excellons sur les bestes; c'est par nostre nostre beau teinct, et nostre belle disposition de s, pour laquelle il nous fault mettre nostre intel- nostre prudence, et tout le reste à l'abandon. Or, e cette naïfve et franche confession : certes, ils ont que ces parties là, de quoy nous faisons tant de e n'est que vaine fantasie. Quand les bestes au- oncques toute la vertu, la science, la sagesse et e stoïque, ce seroient tousiours des bestes; ny ne pourtant comparables à un homme miserable, it et insensé. Car enfin tout ce qui n'est comme mmes, n'est rien qui vaille; et Dieu mesme, pour valoir, il fault qu'il y retire, comme nous dirons : par où il appert que ce n'est par vray dis- mais par une fierté folle et opiniastreté, que nous ferons aux aultres animaulx, et nous sequestrons condition et societé.

pour revenir à mon propos, nous avons pour nostre constance, l'irresolution, l'incertitude, le dueil, la ion, la solicitude des choses à venir, voire aprez ie, l'ambition, l'avarice, la ialousie, l'envie, les desreglez, forcenez et indomptables, la guerre, la e, la desloyauté, la detraction, et la curiosité. nous avons estrangement surpayé ce beau dis- de quoy nous nous glorifions, et cette capacité de

é cette belle raison. — *Surpayer une chose,* c'est la payer au n juste prix. C.

iuger et cognoistre, si nous l'avons achetee au prix de ce nombre infiny de passions ausquelles nous sommes incessamment en prinse : s'il ne nous plaist de faire encores valoir, comme faict bien Socrates [1], cette notable prerogative sur les aultres animaulx, que où nature leur a prescript certaines raisons et limites à la volupté venerienne, elle nous en a lasché la bride à toutes heures et occasions. *Ut vinum ægrotis, quia prodest raro, nocet sæpissime, melius est non adhibere omnino, quam, spe dubiæ salutis, in apertam perniciem incurrere : sic haud scio, an melius fuerit, humano generi motum istum celerem cogitationis, acumen, solertiam, quam rationem vocamus, quoniam pestifera sint multis, admodum paucis salutaria, non dari omnino, quam tam munifice et tam large dari* [2]. De quel fruict pouvons nous estimer avoir esté à Varro et Aristote cette intelligence de tant de choses? les a elle exemptez des incommoditez humaines? ont ils esté deschargez des accidents qui pressent un crocheteur? ont ils tiré de la logique quelque consolation à la goutte? pour avoir sceu comme cette humeur se loge aux ioinctures, l'en ont ils moins sentie? sont ils entrez en composition de la mort, pour sçavoir qu'aulcunes nations s'en resiouïssent; et du cocuage, pour sçavoir les femmes estre communes en quelque region? au rebours, ayants tenu le premier reng en sçavoir, l'un entre les Romains, l'aultre entre les Grecs, et en la saison où la science fleurissoit le plus, nous n'avons pas pourtant

[1] XÉNOPHON, *Mémoires sur Socrate*, I, 4, 12. C.

[2] Il vaut mieux ne point donner de vin aux malades, parcequ'en leur donnant ce remède quelquefois utile, mais le plus souvent nuisible, on les exposeroit, pour une espérance incertaine, à un véritable danger : de même il vaudroit peut-être mieux, à mon avis, que la nature nous eût refusé cette activité de pensée, cette pénétration, cette industrie, que nous appelons raison, et qu'elle nous a si libéralement accordée, puisque cette noble faculté n'est salutaire qu'à un petit nombre d'hommes, tandis qu'elle est funeste à tous les autres. CICÉRON, *de Nat. deor.*, III, 27.

ɔprins qu'ils ayent eu aulcune particuliere excellence en ur vie; voire le Grec a assez à faire à se descharger aulcunes taches notables en la sienne. A lon trouvé que . volupté et la santé soyent plus savoureuses à celuy qui ait l'astrologie et la grammaire?

> Illitterati num minus nervi rigent [1]?

; la honte et pauvreté moins importunes?

> Scilicet et morbis, et debilitate carebis,
> Et luctum et curam effugies, et tempora vitæ
> Longa tibi post hæc fato meliore dabuntur [2].

ay veu en mon temps cent artisans, cent laboureurs, plus ıges et plus heureux que des recteurs de l'université; et ısquels i'aimerois mieulx ressembler. La doctrine, ce ı'est advis, tient reng entre les choses necessaires à la ie, comme la gloire, la noblesse, la dignité, ou pour le lus, comme la beauté, la richesse, et telles aultres quatez qui y servent voirement, mais de loing, et plus par ıntasie que par nature. Il ne nous fault gueres plus d'offces, de regles et de loix de vivre en nostre communauté, u'il en fault aux grues et aux fourmis en la leur; et ce eantmoins nous veoyons qu'elles s'y conduisent tresordoneement, sans erudition. Si l'homme estoit sage, il prenroit le vray prix de chasque chose, selon qu'elle seroit la lus utile et propre à sa vie. Qui nous comptera par nos ctions et deportements, il s'en trouvera plus grand nombre 'excellents entre les ignorants qu'entre les sçavants : ie is en toute sorte de vertu. La vieille Rome me semble en voir bien porté de plus grande valeur, et pour la paix et

[1] Un ignorant soutient-il avec moins de vigueur les combats de l'aıour? HORACE, *Epod.* 8, v. 17.

[2] C'est par là, sans doute, que vous serez exempt d'infirmités et de ıaladies; vous ne connoîtrez ni le chagrin ni l'inquiétude; vous jouirez l'une vie plus longue et plus heureuse. JUV., XIV, 156.

pour la guerre, que cette Rome sçavante, qui se ruyna soy mesme : quand le demourant seroit tout pareil, au moins la preud'hommie et l'innocence demeureroient du costé de l'ancienne; car elle loge singulierement bien avecques la simplicité. Mais ie laisse ce discours, qui me tireroit plus loing que ie ne vouldrois suyvre. I'en diray seulement encores cela, que c'est la seule humilité et soubmission qui peult effectuer un homme de bien. Il ne fault pas laisser au iugement de chascun la cognoissance de son debvoir; il le luy fault prescrire, non pas le laisser choisir à son discours : aultrement, selon l'imbecillité et varieté infinie de nos raisons et opinions, nous nous forgerions enfin des debvoirs qui nous mettroient à nous manger les uns les aultres, comme dict Epicurus [1].

La premiere loy que Dieu donna iamais à l'homme, ce feut une loy de pure obeissance; ce feut un commandement nud et simple, où l'homme n'eust rien à cognoistre et à causer, d'autant que l'obeïr est le propre office d'une ame raisonnable, recognoissant un celeste superieur et bienfacteur. De l'obeïr et ceder naist toute aultre vertu; comme du cuider, tout peché. Et au rebours, la premiere tentation qui veint à l'humaine nature de la part du diable, sa premiere poison, s'insinua en nous par les promesses qu'il nous feit de science et de cognoissance : *Eritis sicut dii, scientes bonum et malum* [2] : et les sireines, pour piper Ulysse en Homere, et l'attirer en leurs dangereux et ruyneux laqs, luy offrent en don la science [3]. La peste de l'homme, c'est l'opinion de sçavoir : voylà pourquoy l'ignorance nous est tant recommendee par nostre religion, comme piece propre

[1] Ou plutôt l'épicurien *Colotès*, comme on peut voir dans le traité que PLUTARQUE a écrit contre lui, ch. 27 de la traduction d'Amyot. C.

[2] Vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal. *Genes.*, III, 5.

[3] HOMÈRE, *Odyssée*, XII, 188; CIC., *de Finibus*, V, 18. J. V. L.

ance et à l'obeissance : *Cavete, ne quis vos decipiat osophiam et inanes seductiones, secundum elementa* [1]. En cecy, y a il une generale convenance entre s philosophes de toutes sectes, que le souverain isiste en la tranquillité de l'ame et du corps : mais ouvons nous?

summum, sapiens uno minor est Iove, dives,
er, honoratus, pulcher, rex denique regum;
cipue sanus, nisi quum pituita molesta est [2].

ible, à la verité, que nature, pour la consolation e estat miserable et chestif, ne nous ayt donné en que la presumption; c'est ce que dict Epictete, homme n'a rien proprement sien que l'usage de ses s [3] : » nous n'avons que du vent et de la fumee en . Les dieux ont la santé en essence, dict la philo- et la maladie en intelligence : l'homme, au con- ossede ses biens par fantasie, les maulx en essence. ons eu raison de faire valoir les forces de nostre tion; car touts nos biens ne sont qu'en songe. Oyez ce pauvre et calamiteux animal : « Il n'est rien, ero, si doulx que l'occupation des lettres, de ces lis ie, par le moyen desquelles l'infinité des choses, se grandeur de nature, les cieux en ce monde et les terres et les mers nous sont descouvertes : elles qui nous ont apprins la religion, la modera- grandeur de courage, et qui ont arraché nostre

z garde que personne ne vous séduise par la philosophie, et ines et trompeuses subtilités, selon les doctrines du monde. *d Coloss.*, II, 8.

ge ne voit au-dessus de lui que Jupiter; il est riche, beau, onneurs, libre; il est le roi des rois, et surtout il jouit d'une veilleuse, si ce n'est quand la pituite le tourmente. HORACE, I, 106.

el, c. 11. C.

ame des tenebres, pour luy faire veoir toutes choses haultes, basses, premieres, dernieres, et moyennes; ce sont elles qui nous fournissent de quoy bien et heureusement vivre, et nous guident à passer nostre aage sans desplaisir et sans offense [1] : » cettuy cy ne semble il pas parler de la condition de Dieu toutvivant et toutpuissant? Et, quant à l'effect, mille femmelettes ont vescu au village une vie plus equable, plus doulce et plus constante que ne feut la sienne.

Deus ille fuit, deus, inclute Memmi,
Qui princeps vitæ rationem invenit eam, quæ
Nunc appellatur Sapientia; quique per artem
Fluctibus e tantis vitam, tantisque tenebris,
In tam tranquilla et tam clara luce locavit [2] :

voylà des paroles tresmagnifiques et belles; mais un bien legier accident meit l'entendement de cettuy cy [3] en pire estat que celuy du moindre berger, nonobstant ce dieu precepteur, et cette divine sapience. De mesme impudence est cette promesse du livre de Democritus, « Ie m'en voys parler de toutes choses [4]; » et ce sot tiltre, qu'Aristote nous preste, de « dieux mortels [5]; » et ce iugement de Chrysippus, que « Dion estoit aussi vertueux que Dieu [6] : » et mon Seneca recognoist, dict il, que « Dieu luy a donné

[1] Cic., *Tusc. Quæst.*, I, 26. C.

[2] Il fut un dieu, illustre Memmius, oui, il fut un dieu, celui qui le premier trouva cet art de vivre auquel on donne aujourd'hui le nom de Sagesse; celui qui, par cet art vraiment divin, a fait succéder le calme et la lumière à l'orage et aux ténèbres. Lucrèce, V, 8.

[3] De Lucrèce, qui, dans les vers précédents, parle si magnifiquement d'Épicure et de sa doctrine; car un breuvage, que lui donna sa femme ou sa maîtresse, lui troubla si fort la raison, que la violence du mal ne lui laissa que quelques intervalles lucides, qu'il employa à composer son poëme; et le porta enfin à se tuer lui-même. *Chron.* d'Eusèbe. C.

[4] Cicéron, *Acad.*, II, 23.

[5] Id., *de Fin.*, II, 13.

[6] Plutarque, *des Communes conceptions*, etc., c. 30.

:e, mais qu'il a de soy le bien vivre ; » conformement aultre, *In virtute vere gloriamur ; quod non contin- si id donum a deo, non a nobis haberemus* [1] : cecy ıssi de Seneca : que « le sage a la fortitude pareille u, mais en l'humaine foiblesse ; par où il le sur- e[2]. » Il n'est rien si ordinaire que de rencontrer des s de pareille temerité : il n'y a aulcun de nous qui nse tant de se veoir apparier à Dieu, comme il faict veoir deprimer au reng des aultres animaulx : tant sommes plus ialoux de nostre interest, que de celuy ›stre Createur !

ııs il fault mettre aux pieds cette sotte vanité, et se- r vifvement et hardiement les fondements ridicules quoy ces faulses opinions se bastissent. Tant qu'il ›era avoir quelque moyen et quelque force de soy, ıis l'homme ne recognoistra ce qu'il doibt à son mais- il fera tousiours de ses œufs poules, comme on dict : fault mettre en chemise. Veoyons quelque notable nple de l'effect de sa philosophie : Posidonius, estant sé d'une si douloureuse maladie qu'elle luy faisoit re les bras et grincer les dents, pensoit bien faire la : à la douleur, pour s'escrier contre elle : « Tu as ı faire, si ne diray ie pas que tu sois mal [3]. » Il sent mes passions que mon laquay ; mais il se brave, sur u'il contient au moins sa langue soubs les loix de sa e : *re succumbere non oportebat, verbis gloriantem* [4]. ›silas estant malade de la goutte, Carneades, qui le t visiter, s'en retournoit tout fasché ; il le rappella, et,

:'est avec raison que nous nous glorifions de notre vertu ; ce qui ne t point si nous la tenions d'un dieu, et non pas de nous-mêmes. , *de Nat. deor.*, III, 36.

Sénèque, *Epist.* 53, à la fin. C.

C:c., *Tusc. Quæst.*, II, 25. C.

Faisant le brave en paroles, il ne falloit pas succomber en effet. , *Tusc. Quæst.*, II, 13.

luy montrant ses pieds et sa poictrine : « Il n'est venu de là icy[1], » luy dict il. Cettuy cy a un peu ı leure grace; car il sent avoir du mal, et en vouldroit depestré; mais de ce mal pourtant son cœur n'en es abbattu ny affoibly : l'aultre se tient en sa roideur, ı ce crains ie, verbale, qu'essentielle. Et Dionysius H cleotes, affligé d'une cuison vehemente des yeulx, rengé à quitter ces resolutions stoïcques[2]. Mais, quan science feroit par effect ce qu'ils disent, d'esmousse rabbattre l'aigreur des infortunes qui nous suyvent, faict elle que ce que faict beaucoup plus purement l'i rance, et plus evidemment? Le philosophe Pyrrho, rant en mer le hazard d'une grande tourmente, ne sentoit à ceulx qui estoient aveeques luy à imiter, la securité d'un porceau qui voyageoit avecques e regardant cette tempeste sans effroy[3]. La philosophie bout de ses preceptes, nous renvoye aux exemples athlete et d'un muletier, ausquels on veoid ordinairei beaucoup moins de ressentiment de mort, de doulei d'aultres inconvenients, et plus de fermeté, que la sci n'en fournit oncques à aulcun qui n'y feust nay et pre de soy mesme par habitude naturelle[4]. Qui faict q incise et taille les tendres membres d'un enfant, et d'un cheval, plus ayseement que les nostres, si ce : l'ignorance? Combien en a rendu de malades la seule l de l'imagination? Nous en veoyons ordinairement se ; saigner, purger et medeciner, pour guarir des maulx q ne sentent qu'en leur discours. Lorsque les vrays m

[1] Cic., *de Finibus*, V, 31.

[2] Id., *ibid.; Tusc.*, II, 25. C.

[3] Diogène Laerce, IX, 69. C.

[4] Montaigne ajoutoit ici, dans l'édition in-4° de 1588, fol. 204, v « La cognoissance nous esguise plustost au ressentiment des ma qu'elle ne les allege. » J. V. L.

nous faillent, la science nous preste les siens : cette couleur et ce teinct vous presagent quelque defluxion catarrheuse ; cette saison chaulde vous menace d'une esmotion fiebvreuse ; cette coupeure de la ligne vitale de vostre main gauche vous advertit de quelque notable et voisine indisposition : et enfin elle s'en addresse tout destrousseement [1] à la santé mesme ; cette alaigresse et vigueur de ieunesse ne peult arrester en une assiette ; il luy fault desrobber du sang et de la force, de peur qu'elle ne se tourne contre vous mesme. Comparez la vie d'un homme asservy à telles imaginations, à celle d'un laboureur se laissant aller aprez son appetit naturel, mesurant les choses au seul sentiment present, sans science et sans prognostique, qui n'a du mal que lorsqu'il l'a ; où l'aultre a souvent la pierre en l'ame avant qu'il l'ayt aux reins : comme s'il n'estoit point assez à temps de souffrir le mal lorsqu'il y sera, il l'anticipe par fantasie, et luy court au devant. Ce que ie dis de la medecine se peult tirer par exemple generalement à toute science : de là est venue cette ancienne opinion des philosophes [2], qui logeoient le souverain bien à la recognoissance de la foiblesse de nostre iugement. Mon ignorance me preste autant d'occasion d'esperance que de crainte ; et, n'ayant aultre regle de ma santé que celle des exemples d'aultruy et des evenements que ie veois ailleurs en pareille occasion, i'en treuve de toutes sortes, et m'arreste aux comparaisons qui me sont plus favorables Ie receois la santé les bras ouverts, libre, pleine et entiere ; et aiguise mon appetit à la iouïr, d'autant plus qu'elle m'est à present moins ordinaire et plus rare : tant s'en fault que ie trouble son repos et sa doulceur par l'amertume d'une nouvelle et contraincte forme de vivre. Les

[1] *Ouvertement*, dans COTGRAVE. C.
[2] Des sceptiques.

bestes nous montrent assez combien l'agitation de nostre esprit nous apporte de maladies : ce qu'on nous dict de ceulx du Bresil, qu'ils ne mouroient que de vieillesse, on l'attribue à la serenité et tranquillité de leur air; ie l'attribue plustost à la tranquillité et serenité de leur ame, deschargee de toute passion, pensee et occupation tendue ou desplaisante; comme gents qui passoient leur vie en une admirable simplicité et ignorance, sans lettres, sans loy, sans roy, sans religion quelconque. Et d'où vient, ce qu'on veoid par experience, que les plus grossiers et plus lourds sont plus fermes et plus desirables aux executions amoureuses; et que l'amour d'un muletier se rend souvent plus acceptable que celle d'un gallant homme; sinon qu'en cettuy cy l'agitation de l'ame trouble sa force corporelle, la rompt et lasse, comme elle lasse aussi et trouble ordinairement soy mesme? Qui la desmeut, qui la iecte plus coustumierement à la manie, que sa promptitude, sa poincte, son agilité, et enfin sa force propre? de quoy se faict la plus subtile folie, que de la plus subtile sagesse? Comme des grandes amitiez naissent des grandes inimitiez; des santez vigoreuses, les mortelles maladies : ainsi des rares et vifves agitations de nos ames, les plus excellentes manies et plus destraquees; il n'y a qu'un demi tour de cheville à passer de l'un à l'aultre. Aux actions des hommes insensez, nous veoyons combien proprement la folie convient avecques les plus vigoreuses operations de nostre ame. Qui ne sçait combien est imperceptible le voisinage d'entre la folie avecques les gaillardes eslevations d'un esprit libre, et les effects d'une vertu supreme et extraordinaire? Platon dict les melancholiques plus disciplinables et excellents : aussi n'en est il point qui ayent tant de propension à la folie. Infinis esprits se treuvent ruynez par leur propre force et soupplesse : quel sault vient de prendre, de sa propre agitation et alaigresse, l'un des plus

ıx, ingenieux, et plus formez à l'air de cette an-
t pure poësie, qu'aultre poëte italien aye iamais
a il pas de quoy sçavoir gré à cette sienne vivacité
ere? à cette clarté qui l'a aveuglé? à cette exacte
e apprehension de la raison, qui l'a mis sans raison?
rieuse et laborieuse queste des sciences, qui l'a
t à la bestise? à cette rare aptitude aux exercices
e, qui l'a rendu sans exercice et sans ame? I'eus
despit encores que de compassion, de le veoir à
en si piteux estat, survivant à soy mesme, mes-
ıant et soy et ses ouvrages, lesquels, sans son sceu,
sfois à sa veue, on a mis en lumiere incorrigez et
s [1].

ız vous un homme sain, le voulez vous reglé, et en
; seure posture? affublez le de tenebres d'oysiveté
santeur : il nous fault abestir, pour nous assagir;
esblouir, pour nous guider. Et si on me dict que
ıodité d'avoir l'appetit froid et mouce aux douleurs
naulx, tire aprez soy cette incommodité de nous
ıussi, par consequent, moins aigus et friands à la
ce des biens et des plaisirs; cela est vray : mais
'e de nostre condition porte que nous n'avons pas
ɔuïr qu'à fuyr, et que l'extreme volupté ne nous
pas comme une legiere douleur, *segnius homines*
ım mala sentiunt [2] : nous ne sentons point l'entiere
omme la moindre des maladies;

ıigne vit à Ferrare, en novembre 1580, le célèbre Torquato
ıteur de *la Jérusalem délivrée*, enfermé dans l'hôpital Sainte-
nois de mars 1579, et qui n'en sortit qu'au mois de juillet 1586.
en parle ici avec beaucoup d'intérêt, il n'en dit rien dans le
e son voyage en Italie, t. I, p. 228. Il se contente de faire men-
effigie de l'Arioste, *un peu plus plein de visage qu'il n'est en*
J. V. L.

ıommes sont moins sensibles au plaisir qu'à la douleur. TITE
X, 21.

Pungit
In cute vix summa violatum plagula corpus;
Quando valere nihil quemquam movet. Hoc iuvat unum,
Quod me non torquet latus, aut pes : cetera quisquam
Vix queat aut sanum sese, aut sentire valentem[1] :

nostre bien estre, ce n'est que la privation d'estre mal. Voylà pourquoy la secte de philosophie qui a le plus faict valoir la volupté, encores l'a elle rengee à la seule indolence. Le n'avoir point de mal, c'est le plus avoir de bien que l'homme puisse esperer, comme disoit Ennius,

Nimium boni est, cui nihil est mali[2];

car ce mesme chatouillement et aiguisement qui se rencontre en certains plaisirs, et semble nous enlever au dessus de la santé simple et de l'indolence; cette volupté actifve, mouvante, et ie ne sçais comment cuisante et mordante, celle là mesme ne vise qu'à l'indolence, comme à son but; l'appetit qui nous ravit à l'accointance des femmes, il ne cherche qu'à chasser la peine que nous apporte le desir ardent et furieux, et ne demande qu'à l'assouvir et se loger en repos et en l'exemption de cette fiebvre : ainsi des aultres. Ie dis doncques que si la simplesse nous achemine à n'avoir point de mal, elle nous achemine à un tresheureux estat, selon nostre condition. Si ne la fault il point imaginer si plombee, qu'elle soit du tout sans sentiment : car Crantor avoit bien raison de combattre l'indolence d'Epicurus, si on la bastissoit si pro-

[1] Nous sentons vivement la piqûre qui nous effleure à peine, et nous ne sommes pas sensibles au plaisir de la santé. L'homme se félicite de n'avoir ni la pleurésie ni la goutte; mais à peine sait-il qu'il est sain et plein de vigueur. *Stephani Boetiani poemata*, au revers de la page 115, ligne 11, etc. — Ces vers latins, qu'on a attribués à Ennius, sont tirés d'une satire latine d'Estienne de La Boëtie, dont nous avons cité un passage dans les notes sur le chap. 27 du premier livre. C.

[2] ENNIUS ap. CIC., *de Finibus*, II, 13.

fonde, que l'abord mesme et la naissance des maulx en feust à dire. « Ie ne loue point cette indolence qui n'est ny possible ny desirable : ie suis content de n'estre pas malade; mais si ie le suis, ie veulx sçavoir que ie le suis; et si on me cauterise ou incise, ie le veulx sentir [1]. » De vray, qui desracineroit la cognoissance du mal, il extirperoit quand et quand la cognoissance de la volupté, et enfin aneantiroit l'homme : *Istud nihil dolere, non sine magna mercede contingit immanitatis in animo, stuporis in corpore* [2]. Le mal est, à l'homme, bien à son tour : ny la douleur ne luy est tousiours à fuyr, ny la volupté tousiours à suyvre.

C'est un tresgrand advantage pour l'honneur de l'ignorance, que la science mesme nous reiecte entre ses bras, quand elle se treuve empeschee à nous roidir contre la pesanteur des maulx; elle est contraincte de venir à cette composition, de nous lascher la bride, et donner congé de nous sauver en son giron, et nous mettre, soubs sa faveur, à l'abri des coups et iniures de la fortune : car que veult elle dire aultre chose, quand elle nous presche « De retirer nostre pensee des maulx qui nous tiennent, et l'entretenir des voluptez perdues; De nous servir, pour consolation des maulx presents, de la souvenance des biens passez; et D'appeller à nostre secours un contentement esvanouï, pour l'opposer à ce qui presse. » *Levationes ægritudinum in avocatione a cogitanda molestia, et revocatione ad contemplandas voluptates, ponit* [3] : si ce n'est que, où la force luy manque, elle veult user de ruse, et donner un tour de soupplesse et de iambe, où la vigueur du corps et des

[1] Cic., *Tuscul.*, III, 7.

[2] Cette indolence ne se peut acquérir, qu'il n'en coûte cher à l'esprit et au corps : il faut que l'esprit devienne féroce, et le corps léthargique. Cic., *Tuscul.*, III, 6.

[3] Pour bannir le chagrin, il faut, dit Épicure, écarter toute idée fâcheuse, et se rappeler les idées riantes. Cic., *Tuscul.*, III, 15

bras vient à luy faillir, car non seulement à un philosophe, mais simplement à un homme rassis, quand il sent par effect l'alteration cuisante d'une fiebvre chaulde, quelle monnoye est ce de le payer de la soubvenance de la doulceur du vin grec? ce seroit plustost luy empirer son marché :

Che ricordarsi il ben doppia la noia [1].

De mesme condition est cet aultre conseil que la philosophie donne, « De maintenir en la memoire seulement le bonheur passé, et d'en effacer les desplaisirs que nous avons soufferts [2]; » comme si nous avions en nostre pouvoir la science de l'oubli : et conseil duquel nous valons moins, encores un coup.

Suavis laborum est præteritorum memoria [3].

Comment? la philosophie, qui me doibt mettre les armes à la main pour combattre la fortune; qui me doibt roidir le courage pour fouler aux pieds toutes les adversitez humaines, vient elle à cette mollesse de me faire conniller par ces destours couards et ridicules? car la memoire nous represente, non pas ce que nous choisissons, mais ce qui luy plaist; voire, il n'est rien qui imprime si vifvement quelque chose en nostre souvenance, que le desir de l'oublier : c'est une bonne maniere de donner en garde, et d'empreindre en nostre ame quelque chose, que de la soliciter de la perdre. Et cela est fauls, *Est situm in nobis, ut et adversa quasi perpetua oblivione obruamus, et secunda iucunde et suaviter meminerimus* [4]; et cecy est vray,

[1] Le souvenir du bien double le mal.

[2] Cic., *Tusc. Quæst.*, III, 45. C.

[3] Des maux passés le souvenir est doux.
Euripid. apud Cic., *de Finibus*, II, 32.

[4] Il est en notre puissance d'effacer entièrement nos malheurs de notre mémoire, et de rappeler dans notre esprit l'agréable souvenir de tout ce qui nous est arrivé d'heureux. Cic., *de Finibus*, I, 17.

Memini etiam quæ nolo; oblivisci non possum quæ volo [1]. Et de qui est ce conseil? de celuy, *qui se unus sapientem profiteri sit ausus* [2] :

Qui genus humanum ingenio superavit, et omnes
Præstinxit, stellas exortus uti ætherius sol [3].

De vuider et desmunir la memoire, est ce pas le vray et propre chemin à l'ignorance?

Iners malorum remedium ignorantia est [4].

Nous veoyons plusieurs pareils preceptes, par lesquels on nous permet d'emprunter, du vulgaire, des apparences frivoles, où la raison vifve et forte ne peult assez, pourveu qu'elles nous servent de contentement et de consolation : où ils ne peuvent guarir la playe, ils sont contents de l'endormir et pallier. Ie crois qu'ils ne me nieront pas cecy, que s'ils pouvoient adiouster de l'ordre et de la constance, en un estat de vie qui se mainteinst en plaisir et en tranquillité par quelque foiblesse et maladie de iugement, qu'ils ne l'acceptassent :

Potare, et spargere flores
Incipiam, patiarque vel inconsultus haberi [5].

Il se trouveroit plusieurs philosophes de l'advis de Lycas : cettuy cy ayant, au demourant, ses mœurs bien reglees,

[1] Je me souviens des choses que je voudrois oublier, et je ne puis oublier celles dont je voudrois perdre le souvenir. CICÉRON, *de Finibus*, II, 32.

[2] Qui, seul entre les hommes, a osé se dire sage (Épicure). CICÉRON, *de Finibus*, II, 3.

[3] Qui, par son génie, supérieur à tous les hommes, les a tous effacés ; comme le soleil, en se levant, éteint tous les feux célestes. LUCRÈCE, III, 1056.

[4] Et l'ignorance n'est à nos maux qu'un foible remède. SÉNÈQUE, *Œdipe*, acte III, v. 7.

[5] Au hasard de passer pour fou, je veux boire, je veux répandre des fleurs autour de moi. HOR., *Epist.*, I, 5, 14.

[redacted]

vivant doulcement et paisiblement en sa famille, ne manquant à nul office de son debvoir envers les siens et les estrangiers, se preservant tresbien des choses nuisibles, s'estoit, par quelque alteration de sens, imprimé en la cervelle une resverie, C'est qu'il pensoit estre perpetuellement aux theatres à y veoir des passetemps, des spectacles, et des plus belles comedies du monde. Guari qu'il feut, par les medecins, de cette humeur peccante, à peine qu'il ne les meist en procez pour le restablir en la doulceur de ces imaginations.

> Pol! me occidistis, amici,
> Non servastis, ait; cui sic extorta voluptas,
> Et demptus per vim mentis gratissimus error[1]:

d'une pareille resverie à celle de Thrasylaus, fils de Pythodorus, qui se faisoit accroire que touts les navires qui relaschoient du port de Piree et y abordoient ne travailloient que pour son service: se resiouïssant de la bonne fortune de leur navigation, les recueillant avecques ioye. Son frere Crito l'ayant faict remettre en son meilleur sens, il regrettoit cette sorte de condition en laquelle il avoit vescu en liesse, et deschargé de tout desplaisir[2]. C'est ce que dict ce vers ancien grec, qu' « Il y a beaucoup de commodité à n'estre pas si advisé, »

> Ἐν τῷ φρονεῖν γὰρ μηδὲν, ἥδιστος βίος[3].

Et l'Ecclesiaste, « En beaucoup de sagesse, beaucoup de

[1] Ah! mes amis, qu'avez-vous fait? en me guérissant, vous m'avez tué! C'est m'ôter tous mes plaisirs, que de m'arracher de l'ame cette douce erreur dont j'étois enchanté. HOR., *Epist.*, II, 2, 138.

[2] Toute cette histoire est prise d'ATHÉNÉE, liv. XII, à la fin. Elle est aussi dans ÉLIEN, *Var. Hist.*, IV, 25, où l'on trouve *Thrasyllus* au lieu de *Thrasylaus*. C.

[3] SOPHOCLE, *Ajax*, v. 550. C.

lesplaisir ; et qui acquiert science, s'acquiert du travail et u torment [1]. »

Cela mesme à quoy la philosophie consent en general, ette derniere recepte qu'elle ordonne à toute sorte de ecessitez, qui est De mettre fin à la vie que nous ne pouvons supporter. *Placet? pare. Non placet? quacumque vis, xi.... Pungit dolor? Vel fodiat sane. Si nudus es, da iuulum; sin tectus armis Vulcaniis, id est fortitudine, reiste* [2] ; et ce mot des Grecs convives qu'ils y appliquent, *Aut bibat, aut abeat* [3], qui sonne plus sortablement en la angue d'un Gascon, qui change volontiers en V le B, qu'en celle de Cicero :

Vivere si recte nescis, decede peritis.
Lusisti satis, edisti satis, atque bibisti ;
Tempus abire tibi est, ne potum largius æquo
Rideat, et pulset lasciva decentius ætas [4] :

qu'est ce aultre chose qu'une confession de son impuissance, et un renvoy non seulement à l'ignorance, pour y estre à couvert, mais à la stupidité mesme, au non sentir, et au non estre ?

Democritum postquam matura vetustas

[1] *Ecclésiaste,* c. 1, v. 18. C.

[2] Te plaît-elle encore, supporte-la. En es-tu las, sors-en par où tu voudras.... La douleur te pique, je suppose même qu'elle te déchire ; prête le flanc, si tu es sans défense ; mais si tu es couvert des armes de Vulcain, c'est-à-dire armé de force et de courage, résiste. — Les premières paroles sont un passage altéré de SÉNÈQUE, *Epist.* 70 : *Placet? vive. Non placet? licet eo reverti, unde venisti.* Le reste est de CICÉRON, *Tusc. Quæst.*, II, 14. C.

[3] Qu'il boive, ou qu'il s'en aille. CIC., *Tusc. Quæst.*, V, 4.

[4] Si tu ne sais point user de la vie, cède la place à ceux qui le savent. Tu as assez folâtré, assez bu, assez mangé ; il est temps pour toi de faire retraite. Ne crains-tu pas de t'enivrer, et de devenir la risée et le jouet des jeunes gens, à qui la gaieté convient mieux qu'à toi ? HOR., *Epist.*, II, 2, 213.

Admonuit memorem, motus languescere mentis;
Sponte sua letho caput obvius obtulit ipse [1].

C'est ce que disoit Antisthenes, « qu'il falloit faire provision ou de sens pour entendre, ou de licol pour se pendre [2]; » et ce que Chrysippus alleguoit sur ce propos du poëte Tyrtæus,

De la vertu, ou de mort approcher [3] :

et Cratez disoit « que l'amour se guarissoit par la faim, sinon par le temps; et, à qui ces deux moyens ne plairoient, par la hart [4]. » Celuy Sextius, duquel Seneque et Plutarque [5] parlent avecques si grande recommendation, s'estant iecté, toutes choses laissees, à l'estude de la philosophie, delibera de se precipiter en la mer, veoyant le progrez de ses estudes trop tardif et trop long : il couroit à la mort, au default de la science. Voicy les mots de la loy sur ce subiect : « Si d'adventure il survient quelque grand inconvenient qui ne se puisse remedier, le port est prochain, et se peult on sauver, à nage, hors du corps, comme hors d'un esquif qui faict eau; car c'est la crainte de mourir, non pas le desir de vivre, qui tient le fol attaché au corps. »

Comme la vie se rend par la simplicité plus plaisante, elle s'en rend aussi plus innocente et meilleure, comme ie commenceois tantost à dire : Les simples, dict sainct Paul,

[1] Démocrite, averti par l'âge que les ressorts de son esprit commençoient à s'user, alla lui-même au-devant de la mort. LUCRÈCE, III, 1052.

[2] PLUTARQUE, *Contredits des philosophes stoïques*, c. 14. C.

[3] ID., *ibid.*

[4] DIOGÈNE LAERCE, VI, 86. C.

[5] PLUTARQUE, *Comment on pourra apercevoir si on amende*, etc., c. 5 de la version d'Amyot. C. — Sextus le pythagoricien est cité par SÉNÈQUE, *Epist.* 59, 64, 73, 98, 108; *de Ira*, II, 36; III, 36; *Nat. quæst.*, VII, 32, etc. J. V. L.

les ignorants, s'eslevent et se saisissent du ciel ; et nous, out nostre sçavoir, nous plongeons aux abismes inferıx. Ie ne m'arreste ny à Valentian [1], ennemy declaré de science et des lettres ; ny à Licinius, touts deux emperrs romains, qui les nommoient le venin et la peste de t estat politique ; ny à Mahumet, qui, comme i'ay endu, interdict la science à ses hommes : mais l'exemple ce grand Lycurgus, et son auctorité, doibt certes avoir nd poids, et la reverence de cette divine police lacenonienne, si grande, si admirable, et si long temps irissante en vertu et en bonheur, sans aulcune institu-ı ny exercice de lettres. Ceulx qui reviennent de ce nde nouveau, qui a esté descouvert du temps de nos es par les Espaignols, nous peuvent tesmoigner comn ces nations, sans magistrat et sans loy, vivent plus itimement et plus regleement que les nostres, où il y a s d'officiers et de loix qu'il n'y a d'aultres hommes, et il n'y a d'actions :

Di citatorie piene e di libelli,
D' esamine, e di carte di procure,
Avea le mani e il seno, e gran fastelli
Di chiose, di consigli, e di letture :
Per cui le facultà de' poverelli
Non sono mai nelle città sicure.
Avea dietro e dinanzi, e d' ambi i lati,
Notai, procuratori, ed avvocati [2].

Comme on ne connoît point d'empereur romain de ce nom, je crois l s'agit ici de *Valens*, empereur qui vivoit dans la seconde moitié du siècle, et qui fut en effet, comme Licinius, un ennemi déclaré des nces et de la philosophie. A. D.

Ils ont le sein et les mains pleines d'ajournements, de requêtes, formations, et de lettres de procuration ; ils marchent chargés de remplis de gloses, de consultations et de procédures. Grace à eux, auvre peuple n'est jamais en sûreté dans les villes ; pardevant, par ière, des deux côtés, il est assiégé d'une foule de notaires, de pro-:urs et d'avocats. *Orlando furioso*, c. 14, stanz. 84.

C'estoit ce que disoit un senateur romain des derniers siecles, Que leurs predecesseurs avoient l'haleine puante à l'ail, et l'estomach musqué de bonne conscience [1]; et qu'au rebours, ceulx de son temps ne sentoient au dehors que le parfum, puants au dedans à toute sorte de vices: c'est à dire, comme ie pense, qu'ils avoient beaucoup de sçavoir et de suffisance, et grand' faulte de preud'hommie. L'incivilité, l'ignorance, la simplesse, la rudesse, s'accompaignent volontiers de l'innocence; la curiosité, la subtilité, le sçavoir, traisnent la malice à leur suitte: l'humilité, la crainte, l'obeïssance, la debonnaireté, qui sont les pieces principales pour la conservation de la societé humaine, demandent une ame vuide, docile, et presumant peu de soy. Les chrestiens ont une particuliere cognoissance, combien la curiosité est un mal naturel et originel en l'homme: le soing de s'augmenter en sagesse et en science, ce feut la premiere ruyne du genre humain; c'est la voye par où il s'est precipité à la damnation eternelle, l'orgueil est sa perte et sa corruption; c'est l'orgueil qui iecte l'homme à quartier des voyes communes, qui luy faict embrasser les nouvelletez, et aimer mieulx estre chef d'une troupe errante et desvoyee au sentier de perdition, aimer mieulx estre regent et precepteur d'erreur et de mensonge, que d'estre disciple en l'eschole de verité, se laissant mener et conduire par la main d'aultruy à la voye battue et droicturiere. C'est à l'adventure ce que dict ce mot grec ancien, que « la superstition suyt l'orgueil, et lui obeït comme à son pere: » ἡ δεισιδαιμονία καθάπερ πατρὶ τῷ τυφῷ πείθεται [2]. O cuider! combien tu nous empesches!

Aprez que Socrates feut adverty que le dieu de sagesse

[1] C'est un passage de Varron, qu'on trouve dans NONIUS MARCELLUS, au mot *Cepe*, p. 201, éd. de Mercier. C.

[2] C'est un mot de Socrate, s'il faut en croire STOBÉE, qui le lui attribue. *Serm.*, XXII, p. 189. C.

luy avoit attribué le nom de Sage, il en feut estonné[1]; et, se recherchant et secouant partout, n'y trouvoit aulcun fondement à cette divine sentence : il en sçavoit de iustes, temperants, vaillants, sçavants comme luy, et plus eloquents, et plus beaux, et plus utiles au païs. Enfin il se resolut, qu'il n'estoit distingué des aultres, et n'estoit sage, que parce qu'il ne se tenoit pas tel; et que son dieu estimoit bestise singuliere à l'homme l'opinion de science et de sagesse; et que sa meilleure doctrine estoit la doctrine de l'ignorance, et la simplicité sa meilleure sagesse. La saincte Parole declare miserables ceulx d'entre nous qui s'estiment : « Bourbe et cendre, leur dict elle, qu'as tu à te glorifier? » Et ailleurs, « Dieu a fait l'homme semblable à l'ombre; » de laquelle qui iugera, quand par l'esloingnement de la lumiere elle sera esvanouie? Ce n'est rien que de nous.

Il s'en fault tant que nos forces conceoivent la haulteur divine, que, des ouvrages de nostre Createur, ceulx là portent mieulx sa marque, et sont mieulx siens, que nous entendons le moins. C'est aux chrestiens une occasion de croire, que de rencontrer une chose incroyable; elle est d'autant plus selon raison, qu'elle est contre l'humaine raison : si elle estoit selon raison, ce ne seroit plus miracle; et si elle estoit selon quelque exemple, ce ne seroit plus chose singuliere. *Melius scitur Deus, nesciendo*[2], dict sainct Augustin; et Tacitus, *Sanctius est ac reverentius de actis deorum credere, quam scire*[3]; et Platon estime qu'il y ait quelque vice d'impieté à trop curieusement s'enquerir et de Dieu, et du monde, et des causes premieres des choses : *Atque illum quidem parentem huius universitatis invenire,*

[1] Voyez PLATON, *Apologie de Socrate*, p. 360. C.

[2] On connoît mieux ce qu'est la Divinité quand on se soumet à l'ignorer. S. AUGUSTIN, *de Ordine*, II, 16.

[3] A l'égard de ce que font les dieux, il est plus respectueux et plus saint de croire que d'approfondir. TACITE, *de Mor. German.*, c. 34.

difficile; et quum iam inveneris, indicare in vulgus, dict Cicero. Nous disons bien, Puissance, Verité,] ce sont paroles qui signifient quelque chose de gran(cette chose là, nous ne la veoyons aulcunement, r concevons. Nous disons que Dieu craint, que Dieu ; rouce, que Dieu aime,

Immortalia mortali sermone notantes[2] :

ce sont toutes agitations et esmotions qui ne peuve en Dieu, selon nostre forme; ny nous, l'imaginer la sienne. C'est à Dieu seul de se cognoistre, et int ses ouvrages; et le faict en nostre langue impropı pour s'avaller et descendre en nous, qui sommes couchez. « La prudence[3], comment luy peult elle nir, qui est l'eslite entre le bien et le mal; veu que ne le touche? quoy la raison et l'intelligence, de nous nous servons pour arriver, par les choses ol aux apparentes; veu qu'il n'y a rien d'obscur à I iustice, qui distribue à chascun ce qui luy apparti gendree pour la societé et communauté des homm(ment est elle en Dieu? la temperance, comment la moderation des voluptez corporelles, qui n'o place en la divinité : la fortitude à porter la dou labeur, les dangiers, luy appartiennent aussi p trois choses n'ayants nul accez prez de luy : » Aristote[4] le tient egualement exempt de vertu et (

[1] Il est difficile de connoître l'auteur de cet univers; et, si o à le découvrir, il est impossible de le dire à tous. Cic., trad. de Platon, c. 2.

[2] Exprimant des choses divines en termes humains. Lu 122.

[3] Montaigne transcrit ici un long passage de Cicéron, sans l(Voy. *de Nat. deor.*, III, 15. C.

[4] *Morale à Nicomaque*, VII, 1. C.

Neque gratia, neque ira teneri potest; quod quæ talia essent, imbecilla essent omnia [1].

La participation que nous avons à la cognoissance de la Verité, quelle qu'elle soit, ce n'est point par nos propres forces que nous l'avons acquise : Dieu nous a assez apprins cela par les tesmoings qu'il a choisis du vulgaire, simples et ignorants, pour nous instruire de ses admirables secrets. Nostre foy, ce n'est pas nostre acquest; c'est un pur present de la liberalité d'aultruy : ce n'est pas par discours, ou par nostre entendement, que nous avons receu nostre religion; c'est par auctorité et par commandement estrangier : la foiblesse de nostre iugement nous y ayde plus que la force, et nostre aveuglement plus que nostre clairvoyance; c'est par l'entremise de nostre ignorance, plus que de nostre science, que nous sommes sçavants de ce divin sçavoir. Ce n'est pas merveille, si nos moyens naturels et terrestres ne peuvent concevoir cette cognoissance supernaturelle et celeste : apportons y seulement, du nostre, l'obeïssance et la subiection; car, comme il est escript : « Ie destruiray la sapience des sages, et abbattray la prudence des prudents : où est le sage? où est l'escrivain? où est le disputateur de ce siecle? Dieu n'a il pas abesty la sapience de ce monde? car, puisque le monde n'a point cogneu Dieu par sapience, il luy a pleu, par l'ignorance et simplesse de la predication, sauver les croyants [2]. »

Si me fault il veoir enfin s'il est en la puissance de l'homme de trouver ce qu'il cherche; et si cette queste qu'il y a employee depuis tant de siecles l'a enrichy de quelque nouvelle force et de quelque verité solide. Ie crois qu'il me confessera, s'il parle en conscience, que tout l'acquest qu'il a retiré d'une si longue poursuitte, c'est d'avoir ap-

[1] Il n'est susceptible ni de haine ni d'amour, parceque ces passions décèlent des êtres foibles. CIC., *de Nat. deor.*, I, 17.

[2] S. PAUL, *Épître aux Corinthiens*, I, 1, 19. C.

prins à recognoistre sa foiblesse. L'ignorance, qui esto naturellement en nous, nous l'avons, par longue estude confirmee et averee. Il est advenu aux gents veritablemen sçavants ce qui advient aux espics de bled ; ils vont s'esle vant et se haulsant la teste droicte et fiere, tant qu'ils sor vuides; mais quand ils sont pleins et grossis de grains e leur maturité, ils commencent à s'humilier et baisser l cornes [1] : pareillement, les hommes ayants tout essayé tout sondé, et n'ayants trouvé, en cet amas de science e provision de tant de choses diverses, rien de massif e ferme, et rien que vanité, ils ont renoncé à leur presomp tion, et recogneu leur condition naturelle. C'est ce qu Velleius reproche à Cotta et à Cicero, « qu'ils ont apprin de Philo n'avoir rien apprins [2]. » Pherecydes, l'un des sep sages, escrivant à Thales, comme il expiroit, « I'ay, dit il, ordonné aux miens, aprez qu'ils m'auront enterré, d te porter mes escripts. S'ils contentent et toy et les aultre sages, publie les; sinon, supprime les : ils ne contiennen nulle certitude qui me satisface à moy mesme; aussi n foys ie pas profession de sçavoir la verité, ny d'y atteindre i'ouvre les choses plus que ie ne les descouvre [3]. » Le plu sage homme qui feut oncques, quand on luy demanda c qu'il sçavoit, respondit, « Qu'il sçavoit cela, qu'il ne sça voit rien [4]. » Il verifioit ce qu'on dict, que la plus gran part de ce que nous sçavons est la moindre de celle qu nous ignorons; c'est à dire, que ce mesme que nous pen

[1] Similitude prise du traité de Plutarque, Πῶς ἄν τις αἴσθοιτο, etc c. 10 de la version d'Amyot. L'expression appartient à Montaign J. V. L.

[2] Cic., *de Nat. deor.*, I. 17. C.

[3] Cette lettre, vraie ou fausse, est dans Diogène Laerce, I, 122. C

[4] Mot de Socrate. Cic., *Academ.*, I, 4. Dans l'édition in-4° de 1588 fol. 209 *verso*, après *le plus sage homme qui feut oncques*, Montaign ajoutoit : « (et qui n'eust aultre plus iuste occasion d'estre appellé sag que cette sienne sentence). » J. V. L.

ons sçavoir, c'est une piece, et bien petite, de nostre ignorance. Nous sçavons les choses en songe, dict Platon, et les ignorons en verité. *Omnes pene veteres, nihil cognosci, nihil percipi, nihil sciri posse dixerunt; angustos sensus, imbecilles animos, brevia curricula vitæ*[1]. Cicero mesme, qui debvoit au sçavoir tout son vaillant, Valerius dict que, sur sa vieillesse, il commencea à desestimer les lettres[2] : et, pendant qu'il les traictoit, c'estoit sans obligation d'aulcun party; suyvant ce qui luy sembloit probable, tantost en l'une secte, tantost en l'aultre; se tenant tousiours soubs la dubitation de l'academie : *Dicendum est, sed ita, ut nihil affirmem, quæram omnia, dubitans plerumque, et mihi diffidens*[3].

I'aurois trop beau ieu, si ie voulois considerer l'homme en sa commune façon et en gros; et le pourrois faire pourtant par sa regle propre, qui iuge la verité, non par le poids des voix, mais par le nombre. Laissons là le peuple,

Qui vigilans stertit,
Mortua cui vita est prope iam, vivo atque videnti[4];

qui ne se sent point, qui ne se iuge point, qui laisse la pluspart de ses facultez naturelles, oysifves : ie veulx prendre l'homme en sa plus haulte assiette. Considerons le en ce petit nombre d'hommes excellents et triez, qui,

[1] Presque tous les anciens ont dit qu'on ne pouvoit rien connoitre, rien comprendre, rien savoir; que nos sens étoient bornés, notre intelligence foible, et notre vie trop courte. Cic., *Acad.*, I, 12.

[2] La Monnoye pensoit avec raison que l'erreur de Montaigne, qui fait dire à Valère Maxime ce qu'il n'a pas dit, venoit d'un passage incorrect dans les anciennes éditions de cet auteur, II, 2, 3; et Barbeyrac, dans une note citée aussi par Coste, prouvoit que ce passage avoit déjà trompé Jean de Salisbury (*Policratic.*, VIII, 12), que Montaigne s'est peut-être contenté de traduire. J. V. L.

[3] Je vais parler, mais sans rien affirmer; je chercherai toujours, je douterai souvent, et je me défierai de moi-même. Cicéron, *de Divinat.*, II, 3.

[4] Qui dort en veillant, qui est presque mort, quoiqu'il vive et qu'il ait les yeux ouverts. Lucrèce, III, 1061, 1059.

ayants esté douez d'une belle et particuliere force naturelle, l'ont encores roidie et aiguisee par soing, par estude, et par art, et l'ont montee au plus hault poinct de sagesse où elle puisse atteindre : ils ont manié leur ame à touts sens et à touts biais, l'ont appuyee et estansonnee de tout le secours estrangier qui luy a esté propre, et enrichie et ornee de tout ce qu'ils ont peu emprunter, pour sa commodité, du dedans et dehors du monde : c'est en eulx que loge la haulteur extreme de l'humaine nature : ils ont reglé le monde de polices et de loix; ils l'ont instruict par arts et sciences, et instruict encores par l'exemple de leurs mœurs admirables. Ie ne mettray en compte que ces gents là, leur tesmoignage, et leur experience; veoyons iusques où ils sont allez, et à quoy ils se sont tenus : les maladies et les defaults que nous trouverons en ce college là, le monde les pourra hardiement bien advouer pour siens.

Quiconque cherche quelque chose, il en vient à ce poinct [1], ou qu'il dict qu'il l'a trouvee; ou qu'elle ne se peult trouver; ou qu'il en est encores en queste. Toute la philosophie est despartie en ces trois genres : son desseing est de chercher la verité, la science et la certitude. Les peripateticiens, epicuriens, stoïciens, et aultres, ont pensé l'avoir trouvee : ceulx cy ont establi les sciences que nous avons, et les ont traictees comme notices certaines. Clitomachus, Carneades, et les academiciens, ont desesperé de leur queste, et iugé que la verité ne se pouvoit concevoir par nos moyens : la fin de ceulx cy, c'est la foiblesse et humaine ignorance; ce party a eu la plus grande suitte

[1] C'est précisément par là que Sextus Empiricus, d'où Montaigne a tiré bien des choses, commence son livre des *Hypotyposes pyrrhoniennes*. De là il infère, comme Montaigne, qu'il y a trois manières générales de philosopher : l'une *dogmatique*, l'autre *académique*, et l'autre *sceptique*: les uns assurent qu'ils ont trouvé la vérité; les autres déclarent qu'elle est au-dessus de notre compréhension; et les autres la cherchent encore. C.

et les sectateurs les plus nobles. Pyrrho, et aultres sceptiques ou epechistes, les dogmes de qui plusieurs anciens ont tenu estre tirez de Homere, des sept sages, et d'Archilochus et d'Euripides, et y attachent Zeno, Democritus, Xenophanes, disent qu'ils sont encores en cherche de la verité : ceulx cy iugent que ceulx là qui pensent l'avoir trouvee se trompent infiniment, et qu'il y a encores de la vanité trop hardie en ce second degré qui asseure que les forces humaines ne sont pas capables d'y atteindre; car cela, d'establir la mesure de nostre puissance, de cognoistre et iuger la difficulté des choses, c'est une grande et extreme science, de laquelle ils doubtent que l'homme soit capable :

Nil sciri si quis putat, id quoque nescit
An sciri possit quo se nil scire fatetur [1].

L'ignorance qui se sçait, qui se iuge, et qui se condamne, ce n'est pas une entiere ignorance; pour l'estre, il fault qu'elle s'ignore soy mesme : de façon que la profession des pyrrhoniens est de bransler, doubter, et enquerir, ne s'asseurer de rien, de rien ne se respondre. Des trois actions de l'ame, l'imaginatifve, l'appetitifve, et la consentante, ils en receoivent les deux premieres; la derniere, ils la soustiennent et la maintiennent ambiguë, sans inclination ny approbation d'une part ou d'aultre, tant soit elle legiere. Zenon peignoit de geste son imagination sur cette partition des facultez de l'ame : la main espandue et ouverte, c'estoit Apparence; la main à demy serree, et les doigts un peu croches, Consentement; le poing fermé, Comprehension; quand de la main gauche il venoit encores à clorre ce poing plus estroict, Science [2]. Or, cette assiette de leur

[1] Celui qui croit qu'on ne peut rien savoir, ne sait pas même si on peut rien savoir qui lui permette d'avouer qu'il ne sait rien. LUCRÈCE, IV, 470.

[2] CIC., *Academ.*, II, 47. C.

iugement, droicte et inflexible, recevant touts obiects sans application et consentement, les achemine à leur Ataraxie, qui est une condition de vie paisible, rassise, exempte des agitations que nous recevons par l'impression de l'opinion et science que nous pensons avoir des choses; d'où naissent la crainte, l'avarice, l'envie, les desirs immoderez, l'ambition, l'orgueil, la superstition, l'amour de nouvelleté, la rebellion, la desobeïssance, l'opiniastreté, et la pluspart des maulx corporels : voire ils s'exemptent par là de la ialousie de leur discipline; car ils debattent d'une bien molle façon; ils ne craignent point la revenche à leur dispute : quand ils disent que le poisant va contre bas, ils seroient bien marris qu'on les en creust; et cherchent qu'on les contredie, pour engendrer la dubitation et surseance de iugement, qui est leur fin. Ils ne mettent en avant leurs propositions, que pour combattre celles qu'ils pensent que nous ayons en nostre creance. Si vous prenez la leur, ils prendront aussi volontiers la contraire à soustenir : tout leur est un; ils n'y ont aulcun chois. Si vous establissez que la neige soit noire, ils argumentent, au rebours, qu'elle est blanche : si vous dites qu'elle n'est ny l'un ny l'aultre, c'est à eulx à maintenir qu'elle est touts les deux : si, par certain iugement, vous tenez que vous n'en sçavez rien, ils vous maintiendront que vous le sçavez : oui; et si, par un axiome affirmatif, vous asseurez que vous en doubtez, ils vous iront debattant que vous n'en doubtez pas, ou que vous ne pouvez iuger et establir que vous en doubtez. Et, par cette extremité de doubte, qui se secoue soy mesme, ils se separent et se divisent de plusieurs opinions, de celles mesmes qui ont maintenu en plusieurs façons le doubte et l'ignorance. Pourquoy ne leur sera il permis, disent ils, comme il est entre les dogmatistes, à l'un dire vert, à l'aultre iaulne, à eulx aussi de doubter? est il chose qu'on vous puisse proposer pour l'ad-

vouer ou refuser, laquelle il ne soit pas loisible de considerer comme ambiguë? et, où les aultres sont portez, ou par la coustume de leurs païs, ou par l'institution des parents, ou par rencontre, comme par une tempeste, sans iugement et sans chois, voire le plus souvent avant l'aage de discretion, à telle ou telle opinion, à la secte ou stoïque ou epicurienne, à laquelle ils se treuvent hypothequez, asservis et collez, comme à une prinse qu'ils ne peuvent demordre, *ad quamcumque disciplinam, velut tempestate, delati, ad eam, tanquam ad saxum, adhærescunt*[1]; pourquoy à ceulx cy ne sera il pareillement concedé de maintenir leur liberté, et considerer les choses sans obligation et servitude? *hoc liberiores et solutiores, quod integra illis est iudicandi potestas*[2]. N'est ce pas quelque advantage de se trouver desengagé de la necessité qui bride les aultres? vault il pas mieulx demeurer en suspens, que de s'infrasquer[3] en tant d'erreurs que l'humaine fantasie a produictes? vault il pas mieulx suspendre sa persuasion, que de se mesler à ces divisions seditieuses et querelleuses? Qu'iray ie choisir? « Ce qu'il vous plaira, pourveu que vous choisissiez[4]. » Voylà une sotte response : à laquelle pourtant il semble que tout le dogmatisme arrive, par qui il ne nous est pas permis d'ignorer ce que nous ignorons. Prenez le plus fameux party, iamais il ne sera si seur, qu'il ne vous faille, pour le deffendre, attaquer et combattre cent et cent contraires partis : vault il pas mieulx se tenir

[1] Ils s'attachent à la première secte que leur offre le hasard, comme à un rocher sur lequel la tempête les auroit jetés. CICÉRON, *Academ.*, I, 3.

[2] D'autant plus libres et plus indépendants, qu'ils ont une pleine puissance de juger. CIC., *Academ.*, II, 3.

[3] *S'embarrasser*, *s'embrouiller*. — *Infrasquer* vient de l'italien *infrascare*, qui signifie *couvrir de feuillages*, et, par métaphore, *embrouiller*, *embarrasser*. C.

[4] CIC., *Academ.*, II, 43. J. V. L.

hors de cette meslee? Il vous est permis d'espouser comme vostre honneur et vostre vie, la creance d'Aristote sur l'eternité de l'ame, et desdire et desmentir Platon là dessus; et à eulx il sera interdit d'en doubter? S'il est loisible à Panætius [1] de soustenir son iugement autour des aruspices, songes, oracles, vaticinations, desquelles choses les stoïciens ne doubtent aulcunement; pourquoy un sage n'osera il, en toutes choses, ce que cettuy cy ose en celles qu'il a apprinses de ses maistres, establies du commun consentement de l'eschole, de laquelle il est sectateur et professeur? Si c'est un enfant qui iuge, il ne sçait que c'est; si c'est un sçavant, il est preoccupé. Ils se sont reservé un merveilleux advantage au combat, s'estants deschargez du soing de se couvrir : il ne leur importe qu'on les frappe, pourveu qu'ils frappent; et font leurs besongnes de tout : s'ils vaincquent, vostre proposition cloche: si vous, la leur : s'ils faillent, ils verifient l'ignorance; si vous faillez, vous la verifiez : s'ils prouvent que rien ne se sçache, il va bien; s'ils ne le sçavent pas prouver, il est bon de mesme : *Ut quum in eadem re paria contrariis in partibus momenta inveniuntur, facilius ab utraque parte assertio sustineatur* [2] : et font estat de trouver bien plus facilement pourquoy une chose soit faulse, que non pas qu'elle soit vraye; et ce qui n'est pas, que ce qui est; et ce qu'ils ne croyent pas, que ce qu'ils croyent. Leurs façons de parler sont, « Ie n'establis rien : Il n'est non plus ainsi qu'ainsin, ou que ny l'un ny l'aultre : Ie ne le comprends point : Les apparences sont eguales partout : La loy de parler, et pour et contre, est pareille : Rien ne semble vray,

[1] Montaigne continue de traduire CICÉRON, *Academ.*, II, 33. C.

[2] Afin que, trouvant sur un même sujet des raisons égales pour et contre, il soit plus facile, sur un point ou sur l'autre, de suspendre son jugement. CIC., *Acad.*, I, 12. — Il faut lire dans le texte latin *assensio*, comme tous les critiques en conviennent aujourd'hui. J. V. L.

qui ne puisse sembler fauls. » Leur mot sacramental, c'est ἐπέχω, c'est à dire, « ie soustiens, ie ne bouge : » voylà leurs refrains, et aultres de pareille substance. Leur effect, c'est une pure, entiere, et tresparfaicte surseance et suspension de iugement : ils se servent de leur raison pour enquerir et pour debattre, mais non pas pour arrester et choisir. Quiconque imaginera une perpetuelle confession d'ignorance, un iugement sans pente et sans inclination, à quelque occasion que ce puisse estre, il conceoit le pyrrhonisme. I'exprime cette fantasie autant que ie puis, parce que plusieurs la treuvent difficile à concevoir; et les aucteurs mesmes la representent un peu obscurement et diversement.

Quant aux actions de la vie, ils sont en cela de la commune façon : ils se prestent et accommodent aux inclinations naturelles [1], à l'impulsion et contraincte des passions, aux constitutions des loix et des coustumes, et à la tradition des arts : *Non enim nos Deus ista scire, sed tantummodo uti, voluit* [2]. Ils laissent guider à ces choses là leurs actions communes, sans aulcune opination ou iugement : qui faict que ie ne puis pas bien assortir à ce discours ce qu'on dict de Pyrrho [3]; ils le peignent stupide et immobile, prenant un train de vie farouche et inassociable, attendant le heurt des charrettes, se presentant aux precipices, refusant de s'accommoder aux loix. Cela est encherir sur sa discipline : il n'a pas voulu se faire pierre ou souche [4]; il a voulu se faire homme vivant, discourant

[1] C'est ce que Sextus Empiricus déclare expressément, et en autant de mots. *Pyrr. Hypot.*, I, 6, p. 11. C.

[2] Car Dieu nous a refusé la connoissance de ces choses, et ne nous en a accordé que l'usage. CIC., *de Divinat.*, I, 18.

[3] Édition de 1588, fol. 212 : « ce que Laërtius dict de la vie de Pyrrho, et à quoy Lucianus, Aulus Gellius, et aultres, semblent s'incliner; car ils le peignent stupide et immobile, etc.

[4] Montaigne, qui se déclare ici tout ouvertement, et avec raison,

[redacted]

et raisonnant, iouïssant de touts plaisirs et commoditez naturelles, et se servant de toutes ses pieces corporelles et spirituelles, en regle et droicture : les privileges fantastiques, imaginaires et fauls, que l'homme s'est usurpé, de regenter, d'ordonner, d'establir, il les a de bonne foy renoncez et quittez. Si n'est il point de secte [1] qui ne soit contraincte de permettre à son sage de suyvre assez de choses non comprinses, ny perceues, ny consenties, s'il veult vivre : et quant il monte en mer, il suyt ce desseing, ignorant s'il luy sera utile; et se plie à ce que le vaisseau est bon, le pilote experimenté, la saison commode; circonstances probables seulement, aprez lesquelles il est tenu d'aller, et se laisser remuer aux apparences, pourveu qu'elles n'ayent point d'expresse contrarieté. Il a un corps, il a une ame; les sens le poulsent, l'esprit l'agite. Encores qu'il ne treuve point en soy cette propre et singuliere marque de iuger, et qu'il s'apperceoive qu'il ne doibt engager son consentement, attendu qu'il peult estre quelque fauls pareil a ce vray, il ne laisse de conduire les offices de sa vie pleinement et commodement. Combien y a il d'arts qui font profession de consister en la conjecture plus qu'en la science; qui ne decident pas du vray et du fauls, et suyvent seulement ce qu'il semble ? Il y a, disent ils, et vray et fauls; et y a en nous de quoy le chercher, mais non pas de quoy l'arrester à la touche. Nous en valons bien mieulx de nous laisser manier, sans inquisition, à l'ordre du monde : une ame garantie de preiugez a un merveilleux advancement vers la tranquillité; gents qui iugent et contreroollent leurs iuges, ne s'y soubmettent iamais deuement.

contre cette aveugle insensibilité qu'on a imputée à Pyrrhon, semble la reconnoître ailleurs, quoiqu'elle lui paroisse, dit-il, *quasi incroyable*. l. II, c. 29, vers le commencement. C.

[1] *L'auteur copie encore* CICÉRON, *Academ.*, II, 31. C

Combien, et aux loix de la religion, et aux loix politiques, se treuvent plus dociles, et aysez à mener les esprits simples et incurieux, que ces esprits surveillants et paidagogues des causes divines et humaines! Il n'est rien en l'humaine invention où il y ayt tant de verisimilitude et d'utilité: cette cy presente l'homme nud et vuide; recognoissant sa foyblesse naturelle; propre à recevoir d'en hault quelque force estrangiere; desgarni d'humaine science, et d'autant plus apte à loger en soy la divine; aneantissant son iugement pour faire plus de place à la foy; ny mescreant, ny establissant aulcun dogme contre les observances communes; humble, obeïssant, disciplinable, studieux, ennemy iuré d'heresie, et s'exemptant, par consequent, des vaines et irreligieuses opinions introduictes par les faulses sectes: c'est une charte blanche, preparee à prendre du doigt de Dieu telles formes qu'il luy plaira d'y graver. Plus nous nous renvoyons et commettons à Dieu, et renonceons à nous; mieulx nous en valons. « Accepte, dit l'Ecclesiaste[1], en bonne part, les choses au visage et au goust qu'elles se presentent à toy, du iour à la iournee; le demourant est hors de ta cognoissance. » *Dominus scit cogitationes hominum, quoniam vanæ sunt*[2].

Voylà comment, des trois generales sectes de philosophie, les deux font expresse profession de dubitation et d'ignorance: et, en celle des dogmatistes, qui est troisiesme, il est aysé à descouvrir que la pluspart n'ont prins le visage de l'asseurance, que pour avoir meilleure mine; ils n'ont pas tant pensé nous establir quelque certitude, que nous montrer iusques où ils estoient allez en cette chasse de la verité, *quam docti fingunt magis, quam*

[1] III, 22; V, 17, etc. J. V. L.

[2] Dieu sait que les pensées des hommes ne sont que vanité. *Psaume* XCIII, v. 11.

norunt[1]. Timæus, ayant à instruire Socrates de ce sçait des dieux, du monde et des hommes, propos parler comme un homme à un homme ; et qu'il su ses raisons sont probables comme les raisons d'un a car les exactes raisons n'estre en sa main, ny en m main[2]. Ce que l'un de ses sectateurs a ainsin imit *potero, explicabo : nec tamen, ut Pythius Apollo, ce sint et fixa, quæ dixero; sed, ut homunculus, prob coniectura sequens*[3]; et cela sur le discours du mesp la mort, discours naturel et populaire : ailleurs il l' duict sur le propos mesme de Platon : *Si forte, de d natura ortuque mundi disserentes, minus id, quod mus in animo, consequimur, haud erit mirum : a est enim meminisse, et me, qui disseram, hominem e vos, qui iudicetis; ut, si probabilia dicentur, nihil requiratis*[4]. Aristote nous entasse ordinairement un nombre d'aultres opinions, et d'aultres creances, p comparer la sienne, et nous faire veoir de combien allé plus oultre, et combien il approche de plus p verisimilitude : car la verité ne se iuge point par au et tesmoignage d'aultruy; et pourtant evita religieus Epicurus d'en alleguer en ses escripts. Cettuy là prince des dogmatistes ; et si, nous apprenons de lu le beaucoup sçavoir apporte l'occasion de plus doub

[1] Que les savants supposent, plutôt qu'ils ne la connoissent.

[2] PLATON, *Timée*, page 526. C.

[3] Je m'expliquerai comme je pourrai ; mais, en m'écoutant, ne pas entendre Apollon sur son trépied, et ne prenez pas ce que j pour des vérités indubitables : foible mortel, je cherche, par des tures, à découvrir la vraisemblance. CIC., *Tuscul.*, I, 9.

[4] Si, en discourant sur la nature des dieux et sur l'origine du je ne puis atteindre le but que je me propose, il ne faut pas vou ner ; car vous devez vous souvenir que moi qui parle, et vous qui nous sommes des hommes ; et si je vous donne des probabilités, mandez rien de plus. CIC., trad. du *Timée* de Platon, c. 3.

[5] *Qui plura novit, eum majora sequuntur dubia.* Cette pensé

on le veoid à escient se couvrir sou ,nt d'obscurité si espesse et inextricable, qu'on n'y peult rien choisir de son advis ; c'est par effect un pyrrhonisme soubs une forme resolutifve. Oyez la protestation de Cicero, qui nous explique la fantasie d'aultruy par la sienne : *Qui requirunt, quid de quaque re ipsi sentiamus, curiosius id faciunt, quam necesse est... Hæc in philosophia ratio contra omnia disserendi, nullamque rem aperte iudicandi, profecta a Socrate, repetita ab Arcesila, confirmata a Carneade, usque ad nostram viget ætatem... Hi sumus, qui omnibus veris falsa quædam adiuncta esse dicamus, tanta similitudine, ut in iis nulla insit certe iudicandi et assentiendi nota*[1]. Pourquoy, non Aristote seulement, mais la pluspart des philosophes ont ils affecté la difficulté, si ce n'est pour faire valoir la vanité du subiect, et amuser la curiosité de nostre esprit, luy donnant où se paistre, à ronger cet os creux et descharné? Clitomachus affermoit n'avoir iamais sceu, par les escripts de Carneades, entendre de quelle opinion il estoit[2] : pourquoy a evité aux siens Epicurus, la facilité; et Heraclitus en a esté surnommé σκοτεινός[3]. La difficulté est une monnoye que les sçavants employent, comme les ioueurs de passe passe, pour ne descouvrir l'inanité de leur art, et de laquelle l'humaine bestise se paye ayseement :

Clarus, ob obscuram linguam, magis inter inanes...

point d'Aristote. On l'attribue à Æneas Silvius, qui a été pape sous le nom de Pie II. N.

[1] Ceux qui voudroient savoir ce que nous pensons sur chaque matière, poussent trop loin la curiosité.... La secte des académiciens, dont le caractère est de tout soumettre à la dispute, sans décider sur rien ; cette secte, fondée par Socrate, rétablie par Arcésilas, affermie par Carnéade, a fleuri jusqu'à nos jours.... Voici donc notre sentiment : Le faux est partout mêlé avec le vrai, et lui ressemble si fort, qu'il n'y a point de marque certaine pour les distinguer. Cic., *de Nat. deor.*, I, 5.

[2] Cic., *Academ.*, II, 45. C.

[3] *Ténébreux.* Cic., *de Finibus*, II, 5. J. V. L.

Omnia enim stolidi magis admirantur, amantque,
Inversis quæ sub verbis latitantia cernunt [1].

Cicero [2] reprend aulcuns de ses amis d'avoir acco
de mettre à l'astrologie, au droict, à la dialectique
geometrie, plus de temps que ne meritoient ces a
que cela les divertissoit des debvoirs de la vie, plu
et honnestes : les philosophes cyrenaïques mesp
egualement la physique et la dialectique [3] : Zeno
au commencement des livres de la Republique, d
inutiles toutes les liberales disciplines [4] : Chrysippu
que ce que Platon et Aristote avoient escript de la l
ils l'avoient escript par ieu et par exercice ; et ne
croire qu'ils eussent parlé à certes d'une si vai
tiere [5] : Plutarque le dict de la metaphysique ; E
l'eust encores dict de la rhetorique, de la grammai
sie, mathematique, et, hors la physique, de to
sciences ; et Socrates, de toutes aussi, sauf celle
ment qui traicte des mœurs et de la vie : de
chose qu'on s'enquist à luy, il ramenoit en prem
tousiours l'enquerant à rendre compte des condi
sa vie presente et passee, lesquelles il examinoi
geoit, estimant tout aultre apprentissage subsecutif
là et supernumeraire : *parum mihi placeant ea*
quæ ad virtutem doctoribus nihil profuerunt [6] ; la p

[1] C'est par l'obscurité de son langage qu'Héraclite s'est atti
nération des ignorants ; car la sottise n'estime et n'admire qu
nions cachées sous des termes mystérieux. LUCRÈCE, I, 640.

[2] *De Offic.*, I, 6. C.

[3] DIOGÈNE LAERCE, II, 92. C.

[4] ID., VIII, 32. C.

[5] PLUTARQUE, *Contredits des philosophes stoïques*, c. 26. —
taigne a été trompé par sa mémoire : Chrysippe, dans Plutarq
contraire de ce qu'il lui fait dire. C.

[6] J'estime peu ces arts, qui n'ont point servi à rendre vertu
qu. .es possèdent. SALLUSTE, Discours de Marius, *Bell. Jug.*

ırts ont esté ainsi mesprisees par le mesme sçavoir : ils n'ont pas pensé qu'il feust hors de propos d'exer-eur esprit, ez choses mesmes où il n'y avoit aulcune té prouffitable.

demourant, les uns ont estimé Plato dogmatiste ; les es, dubitateur ; les aultres, en certaines choses l'un, certaines choses l'aultre : le conducteur de ses dia-nes, Socrates, va tousiours demandant et esmouvant spute, non iamais l'arrestant, iamais satisfaisant ; et a'avoir aultre science que la science de s'opposer. re, leur aucteur, a planté egualement les fondements tes les sectes de philosophie, pour montrer combien oit indifferent par où nous allassions. De Platon nas-at dix sectes diverses, dict on ; aussi, à mon gré, is instruction ne feut titubante et rien asseverante, sienne ne l'est.

crates disoit [1], que les sages femmes, en prenant ce er de faire engendrer les aultres, quittent le mestier gendrer, elles : que luy, par le tiltre de Sage homme les dieux luy ont deferé, s'estoit aussi desfaict, en mour virile et mentale, de la faculté d'enfanter ; se ntant d'ayder et favorir de son secours les engen-s, ouvrir leur nature, graisser leurs conduicts, faci-l'yssue de leur enfantement, iuger d'iceluy, le bapti-le nourrir, le fortifier, l'emmaillotter, et circoncire ; ceant et maniant son engein aux perils et fortunes truy.

est ainsi de la pluspart des aucteurs de ce tiers genre, ne les anciens ont remarqué des escripts d'Anaxago-Democritus, Parmenides, Xenophanes, et aultres : ils ıne forme d'escrire doubteuse en substance et en des-

inutile d'avertir de nouveau que Montaigne altère fort souvent, e ici, le texte de ses citations. J. V. L.

[1] ans le *Théétète* de PLATON.

seing, enquerant plustost qu'instruisant; encores qu'ils entresement leur style de cadences dogmatistes. Cela se veoid il pas aussi bien en Seneque et en Plutarque? combien disent ils tantost d'un visage, tantost d'un aultre, pour ceulx qui y regardent de prez? Et les reconciliateurs des iurisconsultes debvoient premierement les concilier chascun à soy. Platon me semble avoir aimé cette forme de philosopher par dialogues, à escient, pour loger plus decemment en diverses bouches la diversité et variation de ses propres fantasies. Diversement traicter les matieres, est aussi bien les traicter que conformement, et mieulx; à sçavoir plus copieusement et utilement. Prenons exemple de nous : les arrests font le poinct extreme du parler dogmatiste et resolutif; si est ce que ceulx que nos parlements presentent au peuple, les plus exemplaires, propres à nourrir en luy la reverence qu'il doibt à cette dignité, principalement par la suffisance des personnes qui l'exercent, prennent leur beauté, non de la conclusion qui est à eulx quotidienne, et qui est commune à tout iuge, tant comme de la disceptation et agitation des diverses et contraires ratiocinations que la matiere du droict souffre : et le plus large champ aux reprehensions des uns philosophes à l'encontre des aultres, se tire des contradictions et diversitez, en quoy chascun d'eulx se treuve empestré; ou par desseing, pour montrer la vacillation de l'esprit humain autour de toute matiere, ou forcé ignoramment par la volubilité et incomprehensibilité de toute matiere; que signifie ce refrain : « en un lieu glissant et coulant, suspendons nostre creance ; » car, comme dict Euripides,

Les œuvres de Dieu, en diverses
Façons, nous donnent des traverses [1];

[1] PLUTARQUE, *des Oracles qui ont cessé*, c. 25, traduction d'Amyot. C.

semblable à celuy qu'Empedocles semoit souvent en ses livres, comme agité d'une divine fureur, et forcé de la verité : « Non, non, nous ne sentons rien, nous ne veoyons rien ; toutes choses nous sont occultes, il n'en est aulcune de laquelle nous puissions establir quelle elle est[1] ; » resonant à ce mot divin : *Cogitationes mortalium timidæ, et incertæ adinventiones nostræ, et providentiæ*[2]. Il ne fault pas trouver estrange, si gents desesperez de la prinse n'ont pas laissé d'avoir plaisir à la chasse, l'estude estant de soy une occupation plaisante, et si plaisante, que, parmy les voluptez, les stoïciens deffendent aussi celle qui vient de l'exercitation de l'esprit, y veulent de la bride, et treuvent de l'intemperance à trop sçavoir.

Democritus, ayant mangé à sa table des figues qui sentoient le miel, commencea soubdain à chercher en son esprit d'où leur venoit cette doulceur inusitee ; et, pour s'en esclaircir, s'alloit lever de table pour veoir l'assiette du lieu où ces figues avoient esté cueillies : sa chambriere, ayant entendu la cause de ce remuement, luy dict, en riant, qu'il ne se peinast plus pour cela ; car c'estoit qu'elle les avoit mises en un vaisseau où il y avoit eu du miel. Il se despita de quoy elle luy avoit osté l'occasion de cette recherche, et desrobbé matiere à sa curiosité : « Va, luy dict il, tu m'as faict desplaisir ; ie ne lairray pourtant d'en chercher la cause, comme si elle estoit naturelle[3] : » et volontiers n'eust failly de trouver quelque raison vraye à un effect fauls et supposé. Cette histoire d'un fameux et grand philosophe nous represente bien

[1] Cicer., *Academ.*, II, 5; Sextus Empiricus, *Advers. mathem.*, p. 160. C.

[2] Les pensées des hommes sont timides; leur prévoyance et leurs inventions sont incertaines. *Sagesse*, IX, 14.

[3] Plutarque (*Propos de table*, liv. I, quest. 10) fait manger un concombre à Démocrite, τὸν σίκυον, et non pas une figue, τὸ σῦκον. Montaigne a suivi la version française d'Amyot, ou le latin de Xylander. C.

clairement cette passion studieuse qui nous am
poursuyte des choses, de l'acquest desquelles no
mes desesperez. Plutarque recite un pareil exe
quelqu'un qui ne vouloit pas estre esclairey de ce
il estoit en doubte, pour ne perdre le plaisir de
cher ; comme l'aultre, qui ne vouloit pas que se
cin luy ostast l'alteration de la fiebvre, pour ne p
plaisir de l'assouvir en beuvant. *Satius est su
discere, quam nihil*[1]. Tout ainsi qu'en toute pastu
le plaisir souvent seul ; et tout ce que nous prenons
plaisant, n'est pas tousiours nutritif, ou sain : pare
ce que nostre esprit tire de la science ne laisse pa
voluptueux, encores qu'il ne soit ny alimentant
taire. Voicy comme ils disent : « La consideratio
nature est une pasture propre à nos esprits ; e
esleve et enfle, nous faict desdaigner les choses b
terriennes, par la comparaison des superieures et c
la recherche mesme des choses occultes et gra
tresplaisante, voire à celuy qui n'en acquiert qu
verence et crainte d'en iuger : » ce sont des mots
profession[2]. La vaine image de cette maladifve c
se veoid plus expressement encores en cet aultre e
qu'ils ont par honneur si souvent en la bouche : I
souhaitoit et prioit les dieux, qu'il peust une fois
soleil de prez, comprendre sa forme, sa grandeu
beauté, à peine d'en estre bruslé soubdainem
veult, au prix de sa vie, acquerir une science, de l

[1] Il vaut mieux apprendre des choses inutiles, que de ne rie
dre. SÉNÈQUE, *Epist.* 88.

[2] Ainsi s'exprime CICÉRON, *Acad.*, II, 41 ; SÉNÈQUE, *Nat.*
proœm., etc. J. V. L.

[3] PLUTARQUE, *Qu'on ne sçauroit vivre joyeusement selon l
d'Épicure*, chap. 8 de la traduction d'Amyot. Vous trouverez d
GÈNE LAERCE, liv. VIII, segm. 86-91, la *Vie d'Eudoxus*, célèb
sophe pythagoricien, qui étoit contemporain de Platon. C.

age et possession luy soit quand et quand ostee ; et, r cette soubdaine et volage cognoissance, perdre tou- aultres cognoissances qu'il a, et qu'il peult acquerir aprez.

e ne me persuade pas ayseement qu'Epicurus, Platon, Pythagoras, nous ayent donné pour argent comptant rs Atomes, leurs Idees, et leurs Nombres : ils estoient p sages pour establir leurs articles de foy de chose si ertaine et si debattable. Mais, en cette obscurité et orance du monde, chascun de ces grands personnages st travaillé d'apporter une telle quelle image de lu- ere ; et ont promené leur ame à des inventions qui ssent au moins une plaisante et subtile apparence, urveu que, toute faulse, elle se peust maintenir contre oppositions contraires : *Unicuique ista pro ingenio fin- ntur, non ex scientiæ vi*[1].

Un ancien, à qui on reprochoit qu'il faisoit profession la philosophie, de laquelle pourtant en son iugement il tenoit pas grand compte, respondit que « Cela c'estoit ayement philosopher. » Ils ont voulu considerer tout, lancer tout, et ont trouvé cette occupation propre à la turelle curiosité qui est en nous : aulcunes choses ils ont escriptes pour le besoing de la societé publicque, mme leurs religions ; et a esté raisonnable, pour cette nsideration, que les communes opinions ils n'ayent ulu les espelucher au vif, aux fins de n'engendrer 1 trouble en l'obeïssance des loix et coustumes de leur ïs.

Platon traicte ce mystere, d'un ieu assez descouvert : ar, où il escript selon soy, il ne prescript rien à certes : uand il faict le legislateur, il emprunte un style regen- nt et asseverant, et si y mesle hardiement les plus fan-

[1] Ces systèmes sont les fictions du génie de chaque philosophe, plutôt ue le résultat de leurs découvertes. M. SENEC., *Suasor*. 4.

tastiques de ses inventions, autant utiles à persuac
commune, que ridicules à persuader à soy mesm
chant combien nous sommes propres à recevoir
impressions, et, sur toutes, les plus farouches et en
et pourtant, en ses loix, il a grand soing qu'on ne
en publicque que des poësies, desquelles les fab
feinctes tendent à quelque utile fin; estant si facil
primer toute sorte de phantosmes en l'esprit humai
c'est iniustice de ne le paistre plustost de men
proufitables, que de mensonges ou inutiles, ou d
geables; il dict tout destrousseement[1], en sa Re
que[2], « Que, pour le proufit des hommes, il est s
besoing de les piper. » Il est aysé à distinguer qu
sectes avoir plus suyvi la verité, quelques aultre
lité, par où celles cy ont gaigné credit. C'est la mis
nostre condition, que souvent ce qui se presente à
imagination pour le plus vray, ne s'y presente pa
le plus utile à nostre vie : les plus hardies sectes
curienne, pyrrhonienne, nouvelle academique, e
sont elles contrainctes de se plier à la loy civile, a
du compte.

Il y a d'aultres subiects qu'ils ont beluttez[3],
gauche, qui à dextre, chascun se travaillant d'y c
quelque visage, à tort ou à droict; car, n'ayan
trouvé de si caché de quoy ils n'ayent voulu pa
leur est souvent force de forger des coniectures foil
folles; non qu'ils les prinssent eulx mesmes pour
ment, ny pour establir quelque verité, mais pour l'
cice de leur estude : *Non tam id sensisse quod di*
quam exercere ingenia materiæ difficultate videntu

[1] *Tout ouvertement.* C.

[2] Liv. V, p. 459. C.

[3] *Blutés, passés au sas, au tamis, au blutoir.* E. J.

luisse[1]. Et si on ne le prenoit ainsi, comment couvririons nous une si grande inconstance, varieté, et vanité d'opinions, que nous veoyons avoir esté produictes par ces ames excellentes et admirables? car, pour exemple, qu'est il plus vain que de vouloir deviner Dieu par nos analogies et coniectures? le regler, et le monde, à nostre capacité et à nos loix? et nous servir, aux despens de la Divinité, de ce petit eschantillon de suffisance qu'il luy a pleu despartir à nostre naturelle condition; et, parce que nous ne pouvons estendre nostre veue iusques en son glorieux siege, l'avoir ramené çà bas à nostre corruption et à nos miseres?

De toutes les opinions humaines et anciennes touchant la religion, celle là me semble avoir eu plus de vraysemblance et plus d'excuse, qui recognoissoit Dieu comme une puissance incomprehensible, origine et conservatrice de toutes choses, toute bonté, toute perfection, recevant et prenant en bonne part l'honneur et la reverence que les humains luy rendoient, soubs quelque visage, soubs quelque nom et en quelque maniere que ce feust :

> Iupiter omnipotens, rerum, regumque, deumque
> Progenitor, genitrixque[2].

Ce zele universellement a esté veu du ciel de bon œil. Toutes polices ont tiré fruict de leur devotion; les hommes, les actions impies, ont eu partout les evenements sortables[3]. Les histoires païennes recognoissent de la di-

[1] Ils semblent avoir écrit, moins par suite d'une conviction profonde, que pour exercer leur esprit par la difficulté du sujet.

[2] Tout puissant Jupiter, père et mère du monde, et des dieux, et des rois. *Valerius Soranus, ap. S. Augustin, de Civit. Dei*, VII, 9 et 11.

[3] Montaigne lui-même, au liv. I, c. 31, blâme l'usage *de chercher à affermir et appuyer nostre religion par la prosperité de nos entreprinses.* Nostre creance, dit-il, a assez d'aultres fondements, sans l'auctoriser par les evenements. A. D.

gnité, ordre, iustice, et des prodiges et oracles employez à leur proufit et instruction, en leurs religions fabuleuses: Dieu, par sa misericorde, daignant, à l'adventure, fomenter, par ces benefices temporels, les tendres principes d'une telle quelle brute cognoissance, que la raison naturelle leur donnoit de luy au travers des faulses images de leurs songes. Non seulement faulses, mais impies aussi et iniurieuses, sont celles que l'homme a forgé de son invention; et de toutes les religions que sainct Paul trouva en credit à Athenes, celle qu'ils avoient dediee à une « Divinité cachee et incogneue, » luy sembla la plus excusable [1].

Pythagoras adumbra la verité de plus prez, iugeant que la cognoissance de cette Cause premiere et Estre des estres debvoit estre indefinie, sans prescription, sans declaration; que ce n'estoit aultre chose que l'extreme effort de nostre imagination vers la perfection, chascun en amplifiant l'idee selon sa capacité. Mais si Numa entreprint de conformer à ce proiect la devotion de son peuple, l'attacher à une religion purement mentale, sans obiect prefix et sans meslange materiel, il entreprint chose de nul usage: l'esprit humain ne se sçauroit maintenir, vaguant en cet infini de pensees informes; il les luy fault compiler en certaine image à son modele. La maiesté divine s'est ainsi, pour nous, aulcunement laissé circonscrire aux limites corporels : ses sacrements supernaturels et celestes ont des signes de nostre terrestre condition; son adoration s'exprime par offices et paroles sensibles : car c'est l'homme qui croit et qui prie. Ie laisse à part les aultres arguments qui s'employent à ce subiect : mais à peine me feroit on accroire que la veue de nos crucifix et peinture de ce piteux supplice, que les ornements et mouve-

[1] *Actes des Apôtres*, XVII, 23.

ments cerimonieux de nos eglises, que les voix accommodees à la devotion de nostre pensee, et cette esmotion des sens, n'eschauffent l'ame des peuples d'une passion religieuse de tresutile effect.

De celles[1] ausquelles on a donné corps, comme la necessité l'a requis parmy cette cecité universelle, ie me feusse, ce me semble, plus volontiers attaché à ceulx qui adoroient le soleil,

La lumiere commune.
L'œil du monde; et si Dieu au chef porte des yeulx,
Les rayons du soleil sont ses yeulx radieux,
Qui donnent vie à touts, nous maintiennent et gardent,
Et les faicts des humains en ce monde regardent :
Ce beau, ce grand soleil qui nous faict les saisons,
Selon qu'il entre ou sort de ses douze maisons;
Qui remplit l'univers de ses vertus cogneues;
Qui d'un traict de ses yeulx nous dissipe les nues :
L'esprit, l'ame du monde, ardent et flamboyant,
En la course d'un iour tout le ciel tournoyant;
Plein d'immense grandeur, rond, vagabond, et ferme;
Lequel tient dessoubs luy tout le monde pour terme :
En repos, sans repos; oysif, et sans seiour;
Fils aisné de nature, et le pere du iour :

d'autant qu'oultre cette sienne grandeur et beauté, c'est la piece de cette machine que nous descouvrons la plus esloingnee de nous, et par ce moyen si peu cogneue, qu'ils estoient pardonnables d'en entrer en admiration et reverence.

Thales[2], qui le premier s'enquit de telle matiere, estima Dieu un esprit qui feit d'eau toutes choses : Anaximander,

[1] *Des divinités.* — Dans l'édition in-4° de 1588, cette phrase suit immédiatement celle où il est parlé de la *divinité incogneue* adorée à Athènes. A. D.

[2] Cette analyse de la théologie païenne est extraite surtout de CICÉRON, *de Nat. deor.*, I, 10, 11, 12, etc. Il est inutile de multiplier les renvois. J. V. L.

que les dieux estoient mourants et naissants à c
saisons, et que c'estoient des mondes infinis en nc
Anaximenes, que l'air estoit dieu, qu'il estoit pro
immense, tousiours mouvant. Anaxagoras, le pre
tenu la description et maniere de toutes choses est
duicte par la force et raison d'un esprit infini. Alcn
donné la divinité au soleil, à la lune, aux astre
l'ame. Pythagoras a faict dieu un esprit espandu
nature de toutes choses, d'où nos ames sont desp
Parmenides, un cercle entourant le ciel, et mainte
monde par l'ardeur de la lumiere. Empedocles disc
les dieux, les quatre natures, desquelles toutes
sont faictes : Protagoras, n'avoir rien que dire s'i
ou non, ou quels ils sont : Democritus, tantost
images et leurs circuitions sont dieux ; tantost cette
qui eslance ces images; et puis, nostre science et
gence. Platon dissipe sa creance à divers visages :
au Timee, le pere du monde ne se pouvoir nomm
Loix, qu'il ne se fault enquerir de son estre; et ai
en ces mesmes livres, il faict le monde, le ciel, les
la terre, et nos ames, dieux ; et receoit, en oultre
qui ont esté receus par l'ancienne institution, en c
republique. Xenophon rapporte un pareil trouble
discipline de Socrates : tantost qu'il ne se fault en
de la forme de dieu; et puis il luy faict establir
soleil est dieu, et l'ame, dieu; qu'il n'y en a qu'
puis, qu'il y en a plusieurs. Speusippus, nepveu de l
faict dieu certaine force gouvernant les choses, et
est animale : Aristote, asture que c'est l'esprit, as
monde; asture il donne un aultre maistre à ce mon
asture faict dieu l'ardeur du ciel. Xenocrates en
huict; les cinq nommez entre les planetes; le six
composé de toutes les estoiles fixes, comme de ses
bres; le septiesme et huictiesme, le soleil et la lun

raclides Ponticus ne faict que vaguer entre ses advis, et enfin prive dieu de sentiment, et le faict remuant de forme à aultre; et puis dict que c'est le ciel et la terre. Theophraste se promene, de pareille irresolution, entre toutes ses fantasies; attribuant l'intendance du monde, tantost à l'entendement, tantost au ciel, tantost aux estoiles : Strato, que c'est nature ayant la force d'engendrer, augmenter, et diminuer, sans forme et sentiment : Zeno, la loy naturelle, commandant le bien et prohibant le mal, laquelle loy est un animant; et oste les dieux accoustumez, Iupiter, Iuno, Vesta : Diogenes Apolloniates, que c'est l'aage[1]. Xenophanes faict dieu rond, veoyant, oyant, non respirant, n'ayant rien de commun avecques l'humaine nature. Ariston estime la forme de dieu incomprenable, le prive de sens, et ignore s'il est animant ou aultre chose : Cleanthes, tantost la raison, tantost le monde, tantost l'ame de nature, tantost la chaleur supreme entourant et enveloppant tout. Perseus, auditeur de Zeno, a tenu qu'on a surnommé dieux ceulx qui avoient apporté quelque notable utilité à l'humaine vie, et les choses mesmes proufitables. Chrysippus faisoit un amas confus de toutes les precedentes sentences, et compte entre mille formes de dieux qu'il faict, les hommes aussi qui sont immortalisez. Diagoras et Theodorus nioient tout sec qu'il y eust des dieux. Epicurus faict les dieux luisants, transparents et perflables[2], logez, comme entre deux forts, entre deux mondes,

[1] On a essayé en vain de défendre ce texte. Celui de CICÉRON, *de Nat. deor.*, I, 12 : « Aër, quo Diogenes Apolloniates utitur deo, » prouve incontestablement qu'il faut ici *l'air*, au lieu de *l'aage;* et Coste n'avoit pas même besoin de citer encore à l'appui de cette opinion saint Augustin, *de Civ. Dei*, VIII, 2; et Bayle, à l'article *Diogène d'Apollonie.* Montaigne lui-même dit plus bas dans ce chapitre : « Ou l'infinité de nature d'Anaximander, ou *l'air* de Diogenes, ou les nombres et symmetries de Pythagoras, etc. » J. V. L.

[2] *Perlucidos et perflabiles.* CIC., *de Divinat.*, II, 17. C.

à couvert des coups; revestus d'une humaine figure et de nos membres, lesquels membres leur sont de nul usage :

> Ego deum genus esse semper dixi, et dicam cœlitum;
> Sed eos non curare opinor, quid agat humanum genus [1].

Fiez vous à vostre philosophie; vantez vous d'avoir trouvé la febve au gasteau, à veoir ce tintamarre de tant de cervelles philosophiques! Le trouble des formes mondaines a gaigné sur moy, que les diverses mœurs et fantasies aux miennes ne me desplaisent pas tant, comme elles m'instruisent; ne m'enorgueillissent pas tant, comme elles m'humilient en les conferant : et tout aultre chois, que celui qui vient de la main expresse de Dieu, me semble chois de peu de prerogative. Les polices du monde ne sont pas moins contraires en ce subiect, que les escholes : par où nous pouvons apprendre que la fortune mesme n'est pas plus diverse et variable que nostre raison, ny plus aveugle et inconsideree. Les choses les plus ignorees sont plus propres à estre deïfiees : parquoy, de faire de nous des dieux, comme l'ancienneté, cela surpasse l'extreme foiblesse de discours. I'eusse encores plustost suyvi ceulx qui adoroient le serpent, le chien et le bœuf; d'autant que leur nature et leur estre nous est moins cogneu, et avons plus de loy d'imaginer ce qu'il nous plaist de ces bestes là, et leur attribuer des facultez extraordinaires : mais d'avoir faict des dieux de nostre condition, de laquelle nous debvons cognoistre l'imperfection, leur avoir attribué le desir, la cholere, les vengeances, les mariages, les generations et les parenteles, l'amour et la ialousie, nos membres et nos os, nos fiebvres et nos plaisirs, nos morts,

1 Il est des dieux, des dieux sans amour, sans courroux,
Dont les regards jamais ne s'abaissent sur nous.

J'ai traduit ainsi les deux vers d'Ennius, rapportés par CICÉRON, *de Divinat.*, II, 50. J. V. L.

s sepultures, il fault que cela soit party d'une merveil-
ıse yvresse de l'entendement humain;

Quæ procul usque adeo divino ab numine distant,
Inque deum numero quæ sint indigna videri [1];

*rmæ, ætates, vestitus, ornatus noti sunt; genera, con-
gia, cognationes, omniaque traducta ad similitudinem
becillitatis humanæ : nam et perturbatis animis indu-
ntur; accipimus enim deorum cupiditates, ægritudines,
cundias* [2]; comme d'avoir attribué la divinité non seu-
nent à la foy, à la vertu, à l'honneur, concorde, liberté,
toire, pieté; mais aussi à la volupté, fraude, mort,
vie, vieillesse, misere, à la peur, à la fiebvre et à la
le fortune, et aultres iniures de nostre vie fraisle et
lucque :

Quid iuvat hoc, templis nostros inducere mores?
O curvæ in terris animæ, et cœlestium inanes [3]!

s Aegyptiens, d'une impudente prudence, deffendoient,
peine de la hart, que nul eust à dire que Serapis et
s, leurs dieux, eussent aultresfois esté hommes; et nul
gnoroit qu'ils ne l'eussent esté : et leur effigie, repre-
ntee le doigt sur la bouche, signifioit, dict Varro [4], cette
lonnance mysterieuse, à leurs presbtres, de taire leur
gine mortelle, comme, par raison necessaire, annullant

Toutes choses qui sont indignes des dieux, et qui n'ont rien de com-
n avec leur nature. LUCRÈCE, V, 123.

On connoît les différentes figures de ces dieux, leur âge, leurs habil-
ents, leurs ornements, leurs généalogies, leurs mariages, leurs allian-
; et on les représente, à tous égards, sur le modèle de l'infirmité hu-
ine, sujets aux mêmes passions, amoureux, chagrins, colères. CIC.,
Nat. deor., II, 28.

Pourquoi consacrer dans les temples la corruption de nos mœurs?
mes attachées à la terre, et vides de célestes pensées! PERSE, *Sat.*,
61 et 62.

Cité par S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, XVIII, 5. C.

toute leur veneration. Puisque l'homme desiroit tant de s'apparier à Dieu, il eust mieulx faict, dict Cicero[1], de ramener à soy les conditions divines et les attirer çà bas, que d'envoyer là hault sa corruption et sa misere : mais, à le bien prendre, il a faict, en plusieurs façons, et l'un et l'aultre, de pareille vanité d'opinion.

Quand les philosophes espeluchent la hierarchie de leurs dieux, et font les empressez à distinguer leurs alliances, leurs charges et leur puissance, ie ne puis pas croire qu'ils parlent à certes. Quand Platon nous deschiffre le vergier de Pluton, et les commoditez ou peines corporelles qui nous attendent encores aprez la ruyne et aneantissement de nos corps, et les accommode au ressentiment que nous avons en cette vie :

> Secreti celant calles, et myrtea circum
> Silva tegit; curæ non ipsa in morte relinquunt[2];

quand Mahumet promet aux siens un paradis tapissé, paré d'or et de pierreries, peuplé de garses d'excellente beauté, de vins et de vivres singuliers : ie veois bien que ce sont des mocqueurs qui se plient à nostre bestise, pour nous emmieller et attirer par ces opinions et esperances, convenables à nostre mortel appetit. Si sont aulcuns des nostres tumbez en pareil erreur, se promettants, aprez la resurrection, une vie terrestre et temporelle, accompaignee de toutes sortes de plaisirs et commoditez mondaines. Croyons nous que Platon, luy qui a eu ses conceptions si celestes, et si grande accointance à la divinité, que le surnom luy en est demeuré, ayt estimé que l'homme, cette pauvre creature, eust rien en luy d'applicable à cette in-

[1] *Tusc. Quæst.*, I, 26. C.

[2] Ils se cachent dans un bois de myrtes, coupé de sentiers solitaires; la mort même ne les a pas délivrés de leurs soucis. VIRGILE, *Énéide*, VI, 443.

comprehensible puissance? et qu'il ayt cru que nos prinses languissantes feussent capables, ny la force de nostre sens assez robuste pour participer à la beatitude, ou peine eternelle? Il fauldroit luy dire, de la part de la raison humaine : Si les plaisirs que tu nous promets en l'aultre vie sont de ceux que i'ay sentis çà bas, cela n'a rien de commun avecques l'infinité : Quand touts mes cinq sens de nature seroient combles de liesse, et cette ame saisie de tout le contentement qu'elle peult desirer et esperer, nous sçavons ce qu'elle peult; cela, ce ne seroit encores rien : S'il y a quelque chose du mien, il n'y a rien de divin : Si cela n'est aultre que ce qui peult appartenir à cette nostre condition presente, il ne peult estre mis en compte; tout contentement des mortels est mortel : la recognoissance de nos parents, de nos enfants et de nos amis, si elle nous peult toucher et chatouiller en l'aultre monde, si nous tenons encores à un tel plaisir, nous sommes dans les commoditez terrestres et finies : Nous ne pouvons dignement concevoir la grandeur de ces haultes et divines promesses, si nous les pouvons aulcunement concevoir; pour dignement les imaginer, il les fault imaginer inimaginables, indicibles et incomprehensibles, et parfaictement aultres que celles de nostre miserable experience. Œil ne sçauroit veoir, dit sainct Paul [1], et ne peult monter en cœur d'homme, l'heur que Dieu prepare aux siens. Et si, pour nous en rendre capables, on reforme et rechange nostre estre (comme tu dis, Platon, par tes purifications), ce doibt estre d'un si extreme changement et si universel, que, par la doctrine physique, ce ne sera plus nous;

Hector erat tunc quum bello certabat; at ille
  Tractus ab Æmonio, non erat Hector, equo [2];

[1] *Corinth.*, I, 2, 9, d'après Isaïe, LXIV, 4. J. V. L.
[2] C'étoit Hector qui combattoit les armes à la main; mais le corps

ce sera quelque aultre chose qui recevra ces recom

Quod mutatur... dissolvitur; interit ergo :
Traiiciuntur enim partes, atque ordine migrant [1].

Car, en la metempsychose de Pythagoras, et cha d'habitation qu'il imaginoit aux ames, pensons nou lion, dans lequel est l'ame de Cesar, espouse les qui touchoient Cesar, ny que ce soit luy? si c'es cores luy, ceux là auroient raison, qui, com cett' opinion contre Platon, lui reprochent que pourroit trouver à chevaucher sa mere revestue d' de mule; et semblables absurditez. Et pense qu'ez mutations qui se font des corps des anim aultres de mesme espece, les nouveaux venus n aultres que leurs predecesseurs? Des cendres d'un s'engendre, dict on [2], un ver, et puis un aultre ph second phœnix, qui peult imaginer qu'il ne soit au le premier? Les vers qui font nostre soye, on l comme mourir et asseicher, et de ce mesme corp duire un papillon, et de là un aultre ver, qu'il se cule estimer estre encores le premier; ce qui a c fois d'estre, n'est plus :

Nec, si materiam nostram collegerit ætas
Post obitum, rursumque redegerit ut sita nunc est,
Atque iterum nobis fuerint data lumina vitæ,
Pertineat quidquam tamen ad nos id quoque factum,
Interrupta semel quum sit repetentia nostra [3].

qui fut traîné par les chevaux d'Achille, ce n'étoit plus Hect *Trist.*, III, 11, 27.

[1] Ce qui est changé se dissout; donc il périt : en effet, les séparés par d'autres corps, et l'organisation est détruite. Luc 756.

[2] PLINE, *Nat. Hist.*, X, 2. C.

[3] Et si le temps rassembloit la matière de notre corps ap *été dissous*, de sorte qu'il remît cette matière dans la situat

ınd tu dis ailleurs, Platon, que ce sera la partie le de l'homme à qui il touchera de iouïr des re-ıes de l'aultre vie, tu nous dis chose d'aussi peu ınce :

cet, avolsus radicibus, ut nequit ullam
icere ipse oculus rem, seorsum corpore toto [1];

ɔ compte, ce ne sera plus l'homme, ny nous, par ent, à qui touchera cette iouïssance; car nous bastis de deux pieces principales essentielles, es la separation c'est la mort et ruyne de nostre

r enim iecta est vitaï pausa, vageque
rarunt passim motus ab sensibus omnes [2] :

disons pas que l'homme souffre quand les vers luy ses membres de quoy il vivoit, et que la terre les ne :

ihil hoc ad nos, qui coitu coniugioque
oris atque animæ consistimus uniter apti [3].

ıtage, sur quel fondement de leur iustice peuvent x recognoistre et recompenser à l'homme, aprez , ses actions bonnes et vertueuses, puisque ce sont smes qui les ont acheminees et produictes en luy? ıuoy s'offensent ils et vengent sur luy les vicieu-squ'ils l'ont eulx mesmes produict en cette condi-

ıent, et qu'il nous rendît à la vie, tout cela ne seroit rien à ıd, dès que le cours de notre existence a été une fois inter-UCRÈCE, III, 859.

ême l'œil arraché de son orbite, et séparé du corps, ne peut ı objet. LUCRÈCE, III, 562.

fet, dès que le cours de la vie est interrompu, le mouvement e tous les sens, et se dissipe. LUCRÈCE, III, 872.

ne nous touche pas, puisque nous sommes un tout formé du lu corps et de l'ame. LUCRÈCE, III, 857.

tion faultiere, et que d'un seul clin de leur volonté ils le peuvent empescher de faillir? Epicurus opposeroit il pas cela à Platon, avecques grand' apparence de l'humaine raison, s'il ne se couvroit souvent par cette sentence, « Qu'il est impossible d'establir quelque chose de certain de l'immortelle nature, par la mortelle? » Elle ne faict que fourvoyer partout, mais specialement quand elle se mesle des choses divines. Qui le sent plus evidemment que nous? car encores que nous luy ayons donné des principes certains et infaillibles, encores que nous esclairions ses pas par la saincte lampe de la Verité, qu'il a pleu à Dieu nous communiquer, nous veoyons pourtant iournellement, pour peu qu'elle se desmente du sentier ordinaire, et qu'elle se destourne ou escarte de la voye trassee et battue par l'Eglise, comme tout aussitost elle se perd, s'embarrasse et s'entrave, tournoyant et flottant dans cette mer vaste, trouble et ondoyante, des opinions humaines, sans bride et sans but : aussitost qu'elle perd ce grand et commun chemin, elle se va divisant et dissipant en mille routes diverses.

L'homme ne peult estre que ce qu'il est, ny imaginer que selon sa portee. C'est plus grande presumption, dict Plutarque [1], à ceulx qui ne sont qu'hommes, d'entreprendre de parler et discourir des dieux et des demy dieux, que ce n'est à un homme ignorant de musique vouloir iuger de ceulx qui chantent, ou à un homme qui ne feut iamais au camp, vouloir disputer des armes et de la guerre, en presumant comprendre, par quelque legiere coniecture, les effects d'un art qui est hors de sa cognoissance. L'ancienneté pensa, ce crois ie, faire quelque chose pour la grandeur divine, de l'apparier à l'homme, la vestir de ses facultez, et estrener de ses belles humeurs et plus

[1] Dans le traité, *Pourquoi la justice divine diffère quelquefois la punition des maléfices*, c. 4 de la version d'Amyot. C.

uses necessitez, luy offrant de nos viandes à manger, s danses, mommeries et farces à la resiouïr, de nos nents à se couvrir, et maisons à loger, la caressant odeur des encens et sons de la musique, festons et ets, et, pour l'accommoder à nos vicieuses passions, t sa iustice d'une inhumaine vengeance, l'esiouïse la ruyne et dissipation des choses par elle creees et vees : comme Tiberius Sempronius [1], qui feit brusour sacrifice à Vulcan, les riches despouilles et armes avoit gaigné sur les ennemis en la Sardaigne; et Emyle [2], celles de Macedoine, à Mars et à Minerve; xandre [3], arrivé à l'ocean Indique, iecta en mer, en de Thetis, plusieurs grands vases d'or; remplissant tre ses autels d'une boucherie, non de bestes innoseulement, mais d'hommes aussi; ainsi que plunations, et entre aultres la nostre, avoient en usage ire; et crois qu'il n'en est aulcune exempte d'en faict essay :

Sulmone creatos
uatuor hic iuvenes, totidem, quos educat Ufens,
iventes rapit, inferias quos immolet umbris [4].

etes [5] se tiennent immortels; et leur mourir n'est 'acheminer vers leur dieu Zamolxis. De cinq en cinq s despeschent vers luy quelqu'un d'entre eulx pour uerir des choses necessaires. Ce deputé est choisi rt; et la forme de le despescher, aprez l'avoir, de

E-LIVE, XLI, 16. C.
, XLV, 33. C.
RIEN, VI, 19; et DIODORE DE SICILE, XVII, 104, sont les seuls ns d'Alexandre qui parlent des *vases d'or* jetés dans l'Océan; s ne disent rien de la *boucherie d'hommes*. C.
ée saisit quatre jeunes guerriers, fils de Sulmone, et quatre, sur les bords de l'Ufens, pour les immoler vivants aux mânes de VIRG., *Énéide*, X, 517.
RODOTE, IV, 94. J. V. L.

bouche, informé de sa charge, est que de ceulx qui l'assistent, trois tiennent debout autant de iavelines, sur lesquelles les aultres le lancent à force de bras. S'il vient à s'enferrer en lieu mortel, et qu'il trespasse soubdain, ce leur est certain argument de faveur divine : s'il en eschappe, ils l'estiment meschant et exsecrable, et en deputent encores un aultre de mesme. Amestris [1], mere de Xerxes, devenue vieille, feit, pour une fois, ensepvelir touts vifs quatorze iouvenceaux des meilleures maisons de Perse, suyvant la religion du païs, pour gratifier à quelque dieu soubterrain. Encores auiourd'huy les idoles de Themixtitan se cimentent du sang des petits enfants; et n'aiment sacrifice que de ces pueriles et pures ames : iustice affamee du sang de l'innocence!

> Tantum relligio potuit suadere malorum [2] !

Les Carthaginois [3] immoloient leurs propres enfants à Saturne; et qui n'en avoit point, en acheptoit : estant cependant le pere et la mere tenus d'assister à cet office avecques contenance gaye et contente.

C'estoit une estrange fantasie, de vouloir payer la bonté divine de nostre affliction; comme les Lacedemoniens [4], qui mignardoient leur Diane par le bourrellement des ieunes garsons qu'ils faisoient fouetter en sa faveur, souvent iusques à la mort : c'estoit une humeur farouche, de vouloir gratifier l'architecte de la subversion de son bastiment, et de vouloir garantir la peine due aux coulpables, par la punition des non coulpables; et que la pauvre Iphigenia, au port d'Aulide, par sa mort et par son immo-

[1] PLUTARQUE, *de la Superstition*, c. 13; et HÉRODOTE, VII, 114. Amestris étoit *femme* de Xerxès. C.

[2] Tant la superstition a pu conseiller de crimes! LUCRÈCE, I, 102.

[3] PLUTARQUE, *de la Superstition*, c. 13. C.

[4] ID., *Apophthegmes des Lacédémoniens*, vers la fin. C.

deschargeast envers Dieu l'armee des Grecs des s qu'ils avoient commises;

casta inceste, nubendi tempore in ipso,
stia concideret mactatu mœsta parentis [1] :

deux belles et genereuses ames des deux Decius, ; fils, pour propitier la faveur des dieux envers les ; romaines, s'allassent iecter, à corps perdu, à tra- plus espais des ennemis. *Quæ fuit tanta deorum 'as, ut placari populo romano non possent, nisi tales cidissent*[2] ? Ioinct que ce n'est pas au criminel de se uetter à sa mesure et à son heure; c'est au iuge, qui ; en compte de chastiement que la peine qu'il ordon- , ne peult attribuer à punition ce qui vient à gré à qui le souffre : la vengeance divine presuppose nostre tement entier, pour sa iustice, et pour nostre peine. t ridicule l'humeur de Polycrates [3], tyran de Samos, , pour interrompre le cours de son continuel bon- et le compenser, alla iecter en mer le plus cher et ux ioyau qu'il eust, estimant que, par ce malheur , il satisfaisoit à la revolution et vicissitude de la e : et elle, pour se mocquer de son ineptie, feit que me ioyau reveinst encores en ses mains, trouvé au d'un poisson. Et puis, à quel usage les deschire- et desmembrements des Corybantes, des Menades, n nos temps, des Mahumetans qui se balaffrent le , l'estomach, les membres, pour gratifier leur pro- : veu que l'offense consiste en la volonté, non en la ine, aux yeulx, aux genitoires, en l'embonpoinct,

e cette vierge infortunée, au moment destiné à son hymen, ex- us les coups impitoyables d'un pène. LUCRÈCE, I, 99.

mment les dieux étoient-ils si irrités contre le peuple romain, e pussent être satisfaits qu'au prix d'un sang si généreux! CIC., . deor., III, 6.

ÉRODOTE, III, 41 et 42. J. V. L.

aux espaules, et au gosier? *Tantus est perturbatæ mentis, et sedibus suis pulsæ furor, ut sic dii placentur, quemadmodum ne homines quidem sæviunt* [1]. Cette contexture naturelle regarde, par son usage, non seulement nous, mais aussi le service de Dieu et des aultres hommes; c'est iniustice de l'affoler à nostre escient, comme de nous tuer pour quelque pretexte que ce soit : ce semble estre grande lascheté et trahison de mastiner et corrompre les functions du corps, stupides et serves, pour espargner à l'ame la solicitude de les conduire selon raison; *ubi iratos deos timent, qui sic propitios habere merentur?.... In regiæ libidinis voluptatem castrati sunt quidam; sed nemo sibi, ne vir esset, iubente domino, manus intulit* [2]. Ainsi remplissoient ils leur religion de plusieurs mauvais effects :

Sæpius olim
Relligio peperit scelerosa atque impia facta [3].

Or rien du nostre ne se peult apparier ou rapporter, en quelque façon que ce soit, à la nature divine, qui ne la tache et marque d'autant d'imperfection. Cette infinie beauté, puissance et bonté, comment peult elle souffrir quelque correspondance et similitude à chose si abiecte que nous sommes, sans un extreme interest et deschet de sa divine grandeur? *Infirmum Dei fortius est hominibus:*

[1] Tel est leur délire, telle est leur fureur, qu'ils pensent apaiser les dieux en surpassant toutes les cruautés des hommes. S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, VI, 10.

[2] De quelles actions pensent-ils que les dieux s'irritent, ceux qui croient se les rendre propices par des crimes!.... On a vu des hommes qui ont été faits eunuques, pour servir aux plaisirs des rois; mais jamais esclave ne s'est mutilé lui-même, lorsque son maître lui commandoit de ne plus être homme. S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, VI, 10, d'après Sénèque.

[3] Autrefois la superstition a souvent inspiré des actions impies et détestables. LUCRÈCE, I, 83.

ultum Dei sapientius est hominibus [1]. Stilpon le phi-
)he, interrogé si les dieux s'esiouïssent de nos hon-
s et sacrifices : « Vous estes indiscret, respondit il [2];
ons nous à part, si vous voulez parler de cela. » Tou-
ıis, nous luy prescrivons des bornes, nous tenons sa
sance assiegee par nos raisons (i'appelle raison nos
eries et nos songes, avecques la dispense de la philo-
ıie, qui dict, « le fol mesme, et le meschant, forcener
raison; mais que c'est une raison de particuliere
ıe ») : nous le voulons asservir aux apparences vaines
)ibles de nostre entendement, luy qui a faict et nous
ostre cognoissance. Parce que rien ne se faict de rien,
ı n'aura sceu bastir le monde sans matiere. Quoi!
ı nous a il mis en main les clefs et les derniers res-
s de sa puissance? s'est il obligé à n'oultrepasser les
ıes de nostre science? Mets le cas, ô homme, que tu
s peu remarquer icy quelques traces de ses effects:
ses tu qu'il y ayt employé tout ce qu'il a peu, et qu'il
mis toutes ses formes et toutes ses idees en cet ou-
ge? Tu ne veois que l'ordre et la police de ce petit ca-
u où tu es logé; au moins si tu la veois : sa divinité a
iurisdiction infinie au delà; cette piece n'est rien au
ɛ du tout :

> Omnia cum cœlo, terraque, marique,
> Nil sunt ad summam summaï totius omnem [3] :

ıt une loy municipale que tu allegues, tu ne sçais pas
lle est l'universelle. Attache toy à ce à quoy tu es
iect, mais non pas luy; il n'est pas ton confrere, ou

La foiblesse de Dieu est plus forte que la force des hommes; sa folie
)lus sage que leur sagesse. S. PAUL, *Corinth.*, I, 1, 25.

DIOGÈNE LAERCE, II, 117. C.

Le ciel, la terre et la mer, pris ensemble, ne sont rien, en compa-
)n de l'immensité du grand tout. LUCRÈCE, VI, 679.

concitoyen, ou compaignon. S'il s'est aulcunement communiqué à toy, ce n'est pas pour se ravaller à ta petitesse, ny pour te donner le contreroolle de son pouvoir : le corps humain ne peult voler aux nues; c'est pour toy. Le soleil bransle, sans seiour, sa course ordinaire; les bornes des mers et de la terre ne se peuvent confondre; l'eau est instable et sans fermeté; un mur est, sans froissure, impenetrable à un corps solide; l'homme ne peult conserver sa vie dans les flammes; il ne peult estre et au ciel, et en la terre, et en mille lieux ensemble corporellement : c'est pour toy qu'il a faict ces regles; c'est toy qu'elles attachent : il a tesmoigné aux chrestiens qu'il les a toutes franchies, quand il luy a pleu. De vray, pourquoy, tout puissant comme il est, auroit il restreinct ses forces à certaine mesure? en faveur de qui auroit il renoncé son privilege? Ta raison n'a, en aulcune aultre chose, plus de verisimilitude et de fondement, qu'en ce qu'elle te persuade la pluralité des mondes;

Terramque, et solem, lunam, mare, cetera quæ sunt,
Non esse unica, sed numero magis innumerali [1] :

les plus fameux esprits du temps passé l'ont creue, et aulcuns des nostres mesmes, forcez par l'apparence de la raison humaine; d'autant qu'en ce bastiment que nous veoyons, il n'y a rien seul et un,

Quum in summa res nulla sit una,
Unica quæ gignatur, et unica solaque crescat [2] ;

et que toutes les especes sont multipliees en quelque nombre; par où il semble n'estre pas vraysemblable que Dieu

[1] Que la terre, le soleil, la lune, la mer, et tous les êtres, ne sont point uniques, mais en nombre infini. LUCRÈCE, II, 1085.

[2] Qu'il n'y a point, dans la nature, d'être unique de son espèce, qui naisse et qui croisse isolé. LUCRÈCE, II, 1077.

: seul ouvrage sans compaignon, et que la ma-
ette forme ayt esté toute espuisee en ce seul

tiam atque etiam tales fateare necesse est,
os alibi congressus materiaī,
ic est, avido complexu quem tenet æther [1] :

:, si c'est un animant, comme ses mouvements si croyable que Platon l'asseure [2], et plusieurs , ou le confirment, ou ne l'osent infirmer; non ette ancienne opinion, que le ciel, les estoiles nembres du monde, sont creatures composees : ame, mortelles en consideration de leur com-ais immortelles par la determination du Crea-'il y a plusieurs mondes, comme Democritus, et presque toute la philosophie a pensé, que ous si les principes et les regles de cettuy t pareillement les aultres? ils ont, à l'adven-: visage et aultre police. Epicurus [3] les imagine, bles, ou dissemblables. Nous veoyons en ce infinie difference et varieté, pour la seule dis-ieux : ny le bled ny le vin ne se veoid, ny aul-animaulx, en ce nouveau coin du monde que ont descouvert; tout y est divers : et, au temps ez en combien de parties du monde on n'avoit ce ny de Bacchus ny de Ceres. Qui en vouldra : et Herodote [4], il y a des especes d'hommes,

ut donc s'empêcher de convenir qu'il a dû se faire ailleurs gations de matière, semblables à celle que l'éther em-on vaste contour. LUCRÈCE, II, 1064.

Timée, p. 527. C.

LAERCE, X, 85. C.

iples suivants sont tirés du troisième et du quatrième livre et du sixième, septième et huitième livre de PLINE. Mais ces traditions sont révoquées en doute par l'un et l'autre.

en certains endroicts, qui ont fort peu de ressemblance à la nostre; et y a des formes mestisses et ambiguës entre l'humaine nature et la brutale : il y a des contrees où les hommes naissent sans teste, portant les yeulx et la bouche en la poictrine; où ils sont tous androgynes; où ils marchent de quatre pattes; où ils n'ont qu'un œil au front, et la teste plus semblable à celle d'un chien qu'à la nostre; où ils sont moitié poisson par embas, et vivent en l'eau; où les femmes accouchent à cinq ans, et n'en vivent que huict; où ils ont la teste si dure et la peau du front, que le fer n'y peult mordre, et rebouche contre; où les hommes sont sans barbe; des nations sans usage de feu: d'aultres qui rendent le sperme de couleur noire; quoy, ceulx qui naturellement se changent en loups, en iuments, et puis encores en hommes? et s'il est ainsi, comme dict Plutarque [1], qu'en quelque endroict des Indes il y ayt des hommes sans bouche, se nourrissants de la senteur de certaines odeurs, combien y a il de nos descriptions faulses? Il n'est plus risible, ny à l'adventure capable de raison et de societé; l'ordonnance et la cause de nostre bastiment interne seroient, pour la pluspart, hors de propos.

Davantage, combien y a il de choses en nostre cognoissance qui combattent ces belles regles que nous avons taillees et prescriptes à nature? Et nous entreprendrons d'y attacher Dieu mesme! Combien de choses appellons nous miraculeuses et contre nature? cela se faict par chasque homme et par chasque nation, selon la mesure de son ignorance : combien trouvons nous de proprietez occultes et de quintessences? car « aller selon nature, » pour nous, ce n'est qu' « aller selon nostre intelligence, » autant qu'elle peult suyvre, et autant que nous y veoyons : ce qui est au delà est monstrueux et desordonné. Or, à ce compte, aux

[1] PLUTARQUE, *De la face de la lune;* et PLINE, VII, 2. C.

ez et aux plus habiles, tout sera doncques mon-
ar à ceulx là l'humaine raison a persuadé qu'elle
pied ny fondement quelconque, non pas seu-
ur asseurer si la neige est blanche, et Anaxa-
soit noire [1]; s'il y a quelque chose, ou s'il n'y a
e; s'il y a science ou ignorance, ce que Metro-
us [2] nioit l'homme pouvoir dire; ou, si nous
nme Euripides est en doubte, « si la vie que nous
vie, ou si c'est ce que nous appellons mort qui

δ' οἶδεν εἰ ζῆν τοῦθ', ὃ κέκληται θανεῖν,
ζῆν δὲ, θνήσκειν ἐστι [3];

s apparence; car pourquoy prenons nous tiltre
cet instant qui n'est qu'une eloise [4] dans le cours
e nuict eternelle, et une interruption si briefve
perpetuelle et naturelle condition, la mort occu-
le devant et tout le derriere de ce moment, et
e bonne partie de ce moment? D'aultres iurent,
a point de mouvement [5], que rien ne bouge,
s suyvants de Melissus; car s'il n'y a rien qu'Un,
vement spherique ne luy peult servir, ny le mou-
e lieu à aultre, comme Platon preuve : d'aultres,

Academ., II, 23 et 31; *Epist. ad. Quint. fr.*, II, 13. On
er, sur cette opinion d'Anaxagore, SEXTUS EMPIRICUS, *Hy-
hon.*, I, 13; GALIEN, *de Simpl. medicam.*, II, 1; LACTANCE,
it., III, 23; V, 3, etc. Un Allemand, Voigt, a publié aussi
tion *Adversus alborem nivis*. J. V. L.

cad., II, 23; SEXTUS EMPIRICUS, p. 146. C.

, *Gorgias*, p. 300; DIOGÈNE LAERCE, IX, 73; SEXTUS EM-
potyp., III, 24. C.

dire *un éclair*. Borel, qui sur ce mot cite Montaigne, le fait
ere. En Languedoc, ajoute-t-il, *un liaus* veut dire un éclair;
faire des éclairs : deux mots qui viennent aussi du latin

E LAERCE, IX, 24. C.

Qu'il n'y a ny generation ny corruption en nature. Protagoras [1] dict qu'il n'y a rien en nature que le doubte; que de toutes choses on peult egualement disputer; et de cela mesme, si on peult egualement disputer de toutes choses: Nausiphanes [2], Que, des choses qui semblent, rien n'est non plus que non est; Qu'il n'y a rien aultre certain que l'incertitude : Parmenides, Que de ce qu'il semble il n'est aulcune chose en general; qu'il n'est qu'Un : Zenon, qu'Un mesme n'est pas, et qu'il n'y a rien; si Un estoit, il seroit ou en un aultre ou en soy-mesme; s'il est en un aultre, ce sont deux; s'il est en soy mesme, ce sont encores deux, le comprenant et le comprins [3]. Selon ces dogmes, la nature des choses n'est qu'un'umbre ou faulse ou vaine.

Il m'a tousiours semblé qu'à un homme chrestien cette sorte de parler est pleine d'indiscretion et d'irreverence: « Dieu ne peult mourir; Dieu ne se peult desdire; Dieu ne peult faire cecy ou cela. » Ie ne treuve pas bon d'enfermer ainsi la puissance divine soubs les loix de nostre parole: et l'apparence qui s'offre à nous en ces propositions, il la fauldroit representer plus reveremment et plus religieusement.

Nostre parler a ses foiblesses et ses defaults, comme tout le reste : la plus part des occasions des troubles du monde sont grammairiennes; nos procez ne naissent que du debat de l'interpretation des loix; et la plus part des guerres, de cette impuissance de n'avoir sceu clairement exprimer les conventions et traictez d'accord des princes : combien de querelles et combien importantes a produict au monde le doubte du sens de cette syllabe, *Hoc* [4]? Prenons la clause que la logique mesme nous presentera pour la plus claire :

[1] DIOGÈNE LAERCE, IX, 51; SÉNÈQUE, *Epist.* 99. C.

[2] SÉNÈQUE, *Epist.* 88. C.

[3] CICÉRON, *Academ.*, II, 37; SÉNÈQUE, *Epist.* 88. C.

[4] Montaigne veut parler ici des controverses des catholiques et des *protestants* sur la transsubstantiation. A. D.

ictes, « Il faict beau temps, » et que vous dissiez [1] fait doncques beau temps. Voylà pas une forme certaine? encores nous trompera elle : qu'il soit vvons l'exemple : si vous dictes, « Ie ments, » et dissiez vray, vous mentez doncques [2]. L'art, la force de la conclusion de cette cy sont pareilles ; toutesfois nous voylà embourbez. Ie veois les ies pyrrhoniens qui ne peuvent exprimer leur geonception en aulcune maniere de parler; car il ldroit un nouveau langage : le nostre est tout propositions affirmatifves, qui leur sont du tout ; de façon que, quand ils disent, « Ie doubte, » on incontinent à la gorge, pour leur faire avouer ins asseurent et sçavent ils cela, qu'ils doubtent. les a contraincts de se sauver dans cette compa- la medecine, sans laquelle leur humeur seroit ible : quand ils prononcent « l'ignore, » ou « Ie » ils disent que cette proposition s'emporte elle quand et quand le reste, ny plus ny moins que la qui poulse hors les mauvaises humeurs, et s'em- s quand et quand elle mesme [3]. Cette fantasie est rement conceue par interrogation : QUE SÇAY IE? la porte à la devise d'une balance.

comment on se prevault de cette sorte de parler,

ainsi que Montaigne a orthographié deux fois de suite ce mot nplaire corrigé de sa main. Nous écririons aujourd'hui *disiez*. bien plus la précision et l'énergie, que la correction et la pu- le, qu'il faut chercher dans Montaigne. Ce philosophe n'est ide plus sûr en fait d'orthographe et de ponctuation : aussi essément qu'il ne se mêle ni de l'une ni de l'autre, et qu'il de seulement aux imprimeurs de suivre l'*orthografe an*-

le sophisme appelé *le Menteur*, ψευδόμενος. CIC., *Academ.*, II. GELLE, XVIII, 2, etc. J. V. L.

NE LAERCE, IX, 76. C.

pleine d'irreverence [1] : aux disputes qui sont à present en nostre religion, si vous pressez trop les adversaires, ils vous diront tout destrousseement qu' « Il n'est pas en la puissance de Dieu de faire que son corps soit en paradis et en la terre, et en plusieurs lieux ensemble. » Et ce mocqueur ancien [2], comment il en faict son proufit! « Au moins, dict il, est ce une non legiere consolation à l'homme de ce qu'il veoid Dieu ne pouvoir pas toutes choses : car il ne se peult tuer quand il le vouldroit, qui est la plus grande faveur que nous ayons en nostre condition; il ne peult faire les mortels immortels, ny revivre les trespassez, ny que celuy qui a vescu n'ayt point vescu, celuy qui a eu des honneurs ne les ayt point eus ; n'ayant aultre droict sur le passé que de l'oubliance : et à fin que cette societé de l'homme à Dieu s'accouple encores par des exemples plaisants, il ne peult faire que deux fois dix ne soient vingt. » Voylà ce qu'il dict, et qu'un chrestien debvroit eviter de passer par sa bouche : là où, au rebours, il semble que les hommes recherchent cette folle fierté de langage, pour ramener Dieu à leur mesure :

Cras vel atra
Nube polum Pater occupato,
Vel sole puro; non tamen irritum,
Quodcumque retro est, efficiet, neque
Diffinget, infectumque reddet,
Quod fugiens semel hora vexit [3].

[1] Dont il est question plus haut, savoir : *Dieu ne peut faire ceci, ou cela*. C.

[2] Dans la première édition des *Essais*, publiée en 1580, et dans l'édition in-4° de 1588, chez *Abel l'Angelier*, Montaigne avoit mis : *Et ce mocqueur de Pline, comment il en faict son proufit!* Mais il a rayé lui-même *de Pline*, et a écrit au-dessus, *antien*. Voyez le passage auquel il fait allusion, PLINE, II, 7. N.

[3] Que demain l'air soit couvert de nuages épais, ou que le soleil brille dans un ciel pur; les dieux ne peuvent faire que ce qui a été n'ait point été, ni détruire ce que le temps rapide a emporté sur ses ailes. HOR., *Od.*, III, 29, 43.

ıd nous disons Que l'infinité des siecles, tant passez venir, n'est à Dieu qu'un instant; Que sa bonté, sa- ɔe, puissance, sont mesme chose avecques son essence, 'e parole le dict, mais nostre intelligence ne l'appre- le [1] point. Et toutesfois, nostre oultrecuidance veult passer la Divinité par nostre estamine; et de là ;endrent toutes les resveries et les erreurs desquelles onde se treuve saisi, ramenant et poisant à sa ba- ɜ chose si esloingnee de son poids [2]. *Mirum, quo pro- t improbitas cordis humani, parvulo aliquo invitata essu* [3]. Combien insolemment rebrouent Epicurus les ;iens, sur ce qu'il tient l'Estre veritablement bon et :eux n'appartenir qu'à Dieu, et l'homme sage n'en r qu'un umbrage et similitude! combien temeraire- .t ont ils attaché Dieu à la destinee! (à la mienne vo- 6, qu'aulcuns du surnom de chrestiens ne le facent pas ɔres!) et Thales, Platon et Pythagoras l'ont asservy à ıecessité. Cette fierté de vouloir descouvrir Dieu par yeulx, a faict qu'un grand personnage des nostres [4] a ibué à la Divinité une forme corporelle; et est cause 'e qui nous advient touts les iours d'attribuer à Dieu

Ne le comprend point. Du mot latin *apprehendere, prendre, saisir,* fait *appréhender*, pour dire, *comprendre, saisir une idée, une pen-* et, du temps de Montaigne, le mot *appréhender* n'étoit employé lans ce sens-là. *Appréhender*, pour dire *craindre*, étoit absolument ınu. C.

Montaigne, dans tout ce passage, contredit l'auteur qu'il a traduit, 'il défend. « L'homme, dit Sebond, est par sa nature, en tant qu'il omme, la vraye et vive image de Dieu. Tout ainsi que le cachet ıve sa figure dans la cire, ainsi Dieu empreint en l'homme sa sem- :e, etc. » *Théologie naturelle*, c. 121, traduction de Montaigne. L.

l est étonnant jusqu'où se porte l'arrogance du cœur de l'homme, ı'elle est encouragée par le moindre succès. PLINE, *Nat. Hist.*, 3.

:'est Tertullien, dans ce passage si souvent cité : *Quis negat Deum orpus, etsi Deus spiritus sit?* N.

les evenements d'importance, d'une particuliere assignation : parce qu'ils nous poisent, il semble qu'ils luy poisent aussi, et qu'il y regarde plus entier et plus attentif qu'aux evenements qui nous sont legiers, ou d'une suitte ordinaire ; *magna dii curant, parva negligunt*[1] : escoutez son exemple, il vous esclaircira de sa raison ; *nec in regnis quidem reges omnia minima curant*[2] ; comme si à ce roy là c'estoit plus et moins de remuer un empire, ou la feuille d'un arbre ; et si sa providence s'exerceoit autrement, inclinant l'evenement d'une battaille, que le sault d'une pulce. La main de son gouvernement se preste à toutes choses, de pareille teneur, mesme force et mesme ordre ; nostre interest n'y apporte rien ; nos mouvements et nos mesures ne le touchent pas : *Deus ita artifex magnus in magnis, ut minor non sit in parvis*[3]. Nostre arrogance nous remet tousiours en avant cette blasphemeuse appariation. Parce que nos occupations nous chargent, Straton a estrené les dieux de toute immunité d'offices, comme sont leurs presbtres ; il faict produire et maintenir toutes choses à nature ; et de ses poids et mouvements construit les parties du monde, deschargeant l'humaine nature de la crainte des iugements divins ; *quod beatum æternumque sit, id nec habere negotii quidquam, nec exhibere alteri*[4]. Nature veult qu'en choses pareilles il y ayt relation pareille : le nombre doncques infiny des mortels conclud un pareil nombre d'immortels ; les choses infinies qui tuent et ruynent en presupposent autant qui conser-

[1] Les dieux prennent soin des grandes choses, et négligent les petites. Cic., *de Nat. deor.*, II, 66.

[2] Les rois mêmes n'entrent pas dans les petits détails de l'administration. Cic., *ibid.*, III, 35.

[3] Dieu, qui est si parfait ouvrier dans les grandes choses, ne l'est pas moins dans les petites. S. Augustin, *de Civit. Dei*, XI, 22.

[4] Un être heureux et éternel n'a point de peine, et n'en fait à personne. Cic., *de Nat. deor.*, I, 17.

:oufitent. Comme les ames des dieux, sans lan- yeulx, sans aureilles, sentent entre elles chas- ue l'aultre sent, et iugent nos pensees : ainsi les hommes, quand elles sont libres et desprin- ps par le sommeil ou par quelque ravissement, prognostiquent, et voyent choses qu'elles ne veoir meslees aux corps. Les hommes, dict il[1], sont deveaus fols, pensants estre sages, et la gloire de Dieu incorruptible, en l'image de orruptible. Voyez un peu ce bastelage des deïfi- ciennes : aprez la grande et superbe pompe de ent[2], comme le feu venoit à prendre au hault mide et saisir le lict du trespassé, ils laissoient temps eschapper un aigle, lequel, s'envolant à nifioit que l'ame s'en alloit en paradis : nous le medailles, et notamment de cette honneste Faustine[3], où cet aigle est representé empor- hevremorte[4] vers le ciel ces ames deïfiees. C'est ous nous pipons de nos propres singeries et in-

inxere, timent[5] :

s enfants qui s'effroyent de ce mesme visage barbouillé et noircy à leur compaignon : *quasi infelicius sit homine, cui sua figmenta domi-*

[1] ux *Romains*, c. I, v. 22, 23.

[2] a est exactement décrit par HÉRODIEN, liv. IV. C.

[3] r ironie que Montaigne l'appelle *honnête femme*. Ses hon- ches n'étoient ignorées, dans l'empire, que de Marc-Aurèle, D.

[4] ii est porté *à la chevremorte* est couché sur le dos de celui et lui embrasse le cou, en tenant ses cuisses et ses jambes n corps. C.

[5] tent ce qu'ils ont eux-mêmes inventé, LUCAIN, I, 486.

nantur[1]. C'est bien loing d'honorer celuy qui nous a faicts, que d'honorer celuy que nous avons faict. Auguste eut plus de temples que Iupiter, servis avec autant de religion et creance de miracles. Les Thasiens, en recompense des bienfaicts qu'ils avoient receus d'Agesilaus, lui veinrent dire qu'ils l'avoient canonisé : « Vostre nation, leur dict il[2], a elle ce pouvoir de faire dieu qui bon luy semble? Faictes en, pour veoir, l'un d'entre vous : et puis, quand i'auray veu comme il s'en sera trouvé, ie vous diray grandmercy de vostre offre. » L'homme est bien insensé! il ne sçauroit forger un ciron, et forge des dieux à douzaine! Oyez Trismegiste[3] louant nostre suffisance : « De toutes les choses admirables, cecy a surmonté l'admiration, que l'homme ayt peu trouver la divine nature, et la faire. » Voicy des arguments de l'eschole mesme de la philosophie,

Nosse cui divos et cœli numina soli,
Aut soli nescire, datum[4] :

« Si Dieu est, il est animal[5]; s'il est animal, il a sens; et s'il a sens, il est subiect à corruption. S'il est sans corps, il est sans ame, et par consequent sans action ; et s'il a corps, il est perissable. » Voylà pas triumphé ! « Nous sommes incapables d'avoir faict le monde : il y a doncques quelque nature plus excellente qui y a mis la main. Ce seroit une sotte arrogance de nous estimer la plus par-

[1] Quoi de plus malheureux que l'homme, esclave des chimères qu'il s'est faites!

[2] PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*. C

[3] *Asclepius dialog.*, *ap.* L. APULEIUM, *ed. Bipont.*, t. II, p. 306. J. V. L.

[4] Qui seule peut connoître les dieux et les puissances célestes, ou savoir qu'on ne peut les connoître. LUCAIN, I, 452.

[5] C'est-à-dire *animé*. — Voyez CICÉRON, *de Nat. deor.*, III, 13, 14. Tous les arguments qui suivent sont extraits aussi du même ouvrage, II, 6, 8, 11, 12, 16, etc. C.

e chose de cet univers : il y a doncques quelque
e de meilleur ; cela c'est Dieu. Quand vous veoyez
riche et pompeuse demeure, encores que vous ne
hiez qui en est le maistre ; si ne direz vous pas qu'elle
faicte pour des rats : et cette divine structure que
s veoyons du palais celeste, n'avons nous pas à croire
ce soit le logis de quelque maistre plus grand que
s ne sommes? Le plus hault est il pas tousiours le plus
ie? et nous sommes placez au plus bas. Rien sans
et sans raison ne peult produire un animant capable
raison : le monde nous produict ; il a doncques ame et
on. Chasque part de nous est moins que nous : nous
mes part du monde ; le monde est donc fourny de
esse et de raison, et plus abondamment que nous ne
mes. C'est belle chose que d'avoir un grand gouver-
ient : le gouvernement du monde appartient doncques
uelque heureuse nature. Les astres ne nous font pas
nuisance : ils sont doncques pleins de bonté. Nous
ns besoing de nourriture : aussi ont doncques les dieux,
e paissent des vapeurs de çà bas. Les biens mondains
sont pas biens à Dieu : ce ne sont doncques pas biens
ous. L'offenser et l'estre offensé sont egualement tes-
ignages d'imbecillité : c'est doncques folie de craindre
u. Dieu est bon par sa nature ; l'homme par son in-
trie, qui est plus. La sagesse divine et l'humaine sa-
se n'ont aultre distinction, sinon que celle là est eter-
le : or, la duree n'est aulcune accession à la sagesse ;
quoy nous voylà compaignons. Nous avons vie, raison
iberté, estimons la bonté, la charité et la iustice : ces
litez sont doncques en luy. » Somme, le bastiment et
lesbastiment[1], les conditions de la Divinité, se forgent
l'homme, selon la relation à soy. Quel patron ! et quel

*Le théisme et l'athéisme, tous ces arguments pour et contre la Divi-
se forgent*, etc. C.

modele ! Estirons [1], eslevons et grossissons les qualitez humaines tant qu'il nous plaira : enfle toy, pauvre homme, et encores, et encores, et encores ;

Non, si te ruperis, inquit [2].

Profecto non Deum, quem cogitare non possunt, sed semet ipsos pro illo cogitantes, non illum, sed se ipsos, non illi, sed sibi comparant [3]. Ez choses naturelles, les effects ne rapportent qu'à demy leurs causes : quoy cette cy ? elle est au dessus de l'ordre de nature ; sa condition est trop haultaine, trop esloingnee et trop maistresse, pour souffrir que nos conclusions l'attachent et la garottent. Ce n'est point par nous qu'on y arrive, cette route est trop basse : nous ne sommes non plus prez du ciel sur le mont Cenis, qu'au fond de la mer : consultez en pour veoir avecques vostre astrolabe. Ils ramenent Dieu iusques à l'accointance charnelle des femmes, à combien de fois, à combien de generations : Paulina, femme de Saturninus, matrone de grande reputation à Rome, pensant coucher avec le dieu Serapis [4], se trouva entre les bras d'un sien amoureux, par le macquerellage des presbtres de ce temple : Varro, le plus subtil et le plus sçavant aucteur latin, en ses livres de la theologie, escript [5] que le sacristain de Hercules, iectant au sort d'une main pour soy, de l'aultre pour Her-

[1] *Étendons, allongeons.* E. J.

[2] Quand tu crèverois, tu n'en approcherois pas. HORACE, *Sat.*, II, 3, 19.

[3] Certes les hommes, croyant penser à Dieu, dont ils ne peuvent se former l'idée, ne pensent point à lui, mais à eux-mêmes ; ils ne voient qu'eux, et non pas lui : c'est à eux, non à lui-même, qu'ils le comparent. S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, XII, 15.

[4] Ou *Anubis*, selon JOSÈPHE, *Ant. jud.*, XVIII, 4. C. — Voy. FONTENELLE, Dialogue des morts, *Pauline et Callirhoé*. J. V. L.

[5] Dans S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, VI, 7. C. — Voyez aussi sur cette tradition, MACROBE, *Saturnales*, I, 10 ; et BAUDELOT, *de l'Utilité des voyages*, t. II, p. 141. J. V. L.

ua contre luy un soupper et une garse ; s'il gai- ux despens des offrandes ; s'il perdoit, aux siens , paya son soupper et sa garse ; son nom feut ne, qui veid de nuict ce dieu entre ses bras, luy u surplus que, le lendemain, le premier qu'elle eroit la payeroit celestement de son salaire : ce uncius [1], ieune homme riche, qui la mena chez avecques le temps la laissa heritiere. Elle, à son erant faire chose agreable à ce dieu, laissa heri- uple romain : pourquoy on luy attribua des hon- vins. Comme s'il ne suffisoit pas que, par double Platon feust originellement descendu des dieux, pour aucteur commun de sa race Neptune ; il nu pour certain, à Athenes, que Ariston ayant uïr de la belle Perictione, n'avoit sceu ; et feust en songe par le dieu Apollo de la laisser impollue e iusques à ce qu'elle feust accouchee : c'estoient et mere de Platon [2]. Combien y a il, ez histoires, ls cocuages procurez par les dieux contre les pau- mains ? et des maris iniurieusement descriez en les enfants ? En la religion de Mahumet, il se par la creance de ce peuple, assez de Merlins, à enfants sans pere, spirituels, nays divinement au les pucelles ; et portent un nom qui le signifie en gue.

s fault noter qu'à chasque chose il n'est rien plus plus estimable que son estre ; le lion, l'aigle, le , ne prisent rien au dessus de leur espece ; et que

arutius. Voyez PLUTARQUE, *Vie de Romulus*, chapitre 3 de la d'Amyot. C.

leux côtés, du côté paternel et maternel. — *Esloc*, ligne d'ex- *a source d'une lignée, où toute la lignée rapporte son commen-* ...οος. C.

ENE LAERCE, III, 2 ; PLUTARQUE, *Symposiaques*, VIII, 1. C.

chascune rapporte les qualitez de toutes aultres chose ses propres qualitez ; lesquelles nous pouvons bien est dre et raccourcir, mais c'est tout ; car, hors de ce rapi et de ce principe, nostre imagination ne peult aller, peult rien diviner aultre, et est impossible qu'elle sorte là, et qu'elle passe au delà : d'où naissent ces ancien conclusions : « De toutes les formes, la plus belle est c « de l'homme : Dieu doncques est de cette forme. Nul « peult estre heureux sans vertu, ny la vertu estre s « raison ; et nulle raison loger ailleurs qu'en l'huma « figure : Dieu est doncques revestu de l'humaine figure *Ita est informatum anticipatumque mentibus nostris, homini, quum de Deo cogitet, forma occurrat human* Pourtant disoit plaisamment Xenophanes[3], que si les a maulx se forgent des dieux, comme il est vraysembla qu'ils facent, ils les forgent certainement de mesme et et se glorifient comme nous. Car pourquoy ne dira oyson ainsi : « Toutes les pieces de l'univers me regi dent ; la terre me sert à marcher, le soleil à m'esclair les estoiles à m'inspirer leurs influences ; i'ay telle co modité des vents, telle des eaux ; il n'est rien que ce voulte regarde si favorablement que moy ; ie suis le i gnon de nature ? Est-ce pas l'homme qui me traicte, me loge, qui me sert ? c'est pour moy qu'il faict et se et mouldre ; s'il me mange, aussi faict il bien l'hom son compaignon ; et si foys ie moy les vers qui le tuent qui le mangent. » Autant en diroit une grue[4] ; et p

[1] Cic., *de Nat. deor.*, I, 18. C.

[2] C'est une habitude et un préjugé de notre esprit, que nous ne p vons penser à Dieu sans nous le représenter sous une forme humai Cic., *ibid.*, I, 27.

[3] Eusèbe, *Prép. évangél.*, XIII, 13. C.

[4] Montaigne se trouve ici de nouveau en contradiction avec ce dont il fait l'apologie. Sebond, dans sa *Théologie naturelle*, s'expri ainsi, chap. 97, fol. 99, éd. de 1581 : « Le ciel te dict (à l'homme) : le

fiquement encores, pour la liberté de son vol, et la sion de cette belle et haulte region : *Tam blanda iatrix, et tam sui est lena ipsa natura*[1] !

loncques, par ce mesme train, pour nous sont les ees, pour nous le monde ; il luict, il tonne pour nous ; reateur et les creatures, tout est pour nous : c'est et le poinct où vise l'université des choses. Regar- registre que la philosophie a tenu, deux mille ans s, des affaires celestes : les dieux n'ont agi, n'ont que pour l'homme ; elle ne leur attribue aultre con- on et aultre vacation. Les voylà contre nous en ;

Domitosque Herculea manu
Telluris iuvenes, unde periculum
Fulgens contremuit domus
Saturni veteris[2].

oicy partisans de nos troubles, pour nous rendre la le de ce que tant de fois nous sommes partisans des :

eptunus muros, magnoque emota tridenti
undamenta quatit, totamque a sedibus urbem

de lumiere le iour, à fin que tu veilles ; d'ombre la nuict, à fin dormes et reposes : pour ta recreation et commodité, ie renou- s saisons, ie te donne la fleurissante doulceur du printemps, la de l'esté, la fertilité de l'automne, les froideures de l'hiver..... Ie te communique la respiration vitale, et offre à ton obeïssance genre de mes oyseaux. L'eau : Ie te fournis de quoy boire, de laver. La terre : Ie te soutiens ; tu as de moi le pain de quoy se sent tes forces, le vin de quoy tu esiouis tes esprits, etc., etc. » gne, plusieurs fois encore, semble réfuter plutôt que défendre r qu'il a traduit. Lorsqu'il intitula ce chapitre *Apologie de Rai- sebond*, il avoit sans doute oublié de le relire ; car on sait qu'il oit de mémoire. J. V. L.

nt la nature, adroite et indulgente, porte tous les êtres à s'aimer êmes ! Cic., *de Nat. deor.*, I. 27.

s enfants de la terre firent trembler l'auguste palais du vieux e, et tombèrent enfin sous le bras d'Hercule. Horace, *Od.* II,

Eruit : hic Iuno Scæas sævissima portas
Prima tenet [1].

Les Cauniens, pour la ialousie de la domination de leurs dieux propres, prennent armes en dos le iour de leur devotion, et vont courant toute leur banlieue, frappants l'air par cy, par là, à tout leurs glaives, pourchassants ainsin à oultrance, et bannissants les dieux estrangiers de leur territoire [2]. Leurs puissances sont retrenchees selon nostre necessité : qui guarit les chevaulx, qui les hommes, qui la peste, qui la teigne, qui la toux, qui une sorte de gale, qui une aultre ; *adeo minimis etiam rebus prava religio inserit deos* [3]*!* qui faict naistre les raisins, qui les aulx; qui a la charge de la paillardise, qui de la marchandise; à chasque race d'artisans, un dieu ; qui a sa province en orient, et son credit ; qui en ponent :

Hic illius arma,
Hic currus fuit [4].

O sancte Apollo, qui umbilicum certum terrarum obtines [5] !

Pallada Cecropidæ, Minoïa Creta Dianam,
Vulcanum tellus Hypsipylea colit,
Iunonem Sparte, Pelopeïadesque Mycenæ;
Pinigerum Fauni Mænalis ora caput;
Mars Latio venerandus erat [6] :

[1] Neptune, de son trident redoutable, ébranle les murs de Troie, et renverse de fond en comble cette cité superbe ; plus loin, l'impitoyable Junon occupe les portes Scées. VIRGILE, *Énéide*, II, 610.

[2] HÉRODOTE, I, 172. J. V. L.

[3] Tant la superstition aime à placer la Divinité même dans les plus petites choses ! TITE-LIVE, XXVII, 23.

[4] Là étoient les armes et le char de Junon. *Énéide*, I, 16.

[5] Vénérable Apollon, qui habitez le centre du monde. CIC., *de Divin.*, II, 56. — Delphes passoit pour le *nombril* ou le centre de la terre, peut-être par un abus du mot δελφὺς, *uterus*. Voyez TITE-LIVE, XXXVIII, 48 ; XLI, 23 ; OVIDE, *Métam.*, X, 168 ; XV, 630 ; STACE, *Thébaïde*, I, 118, etc. J. V. L.

[6] Athènes adore Pallas ; l'île de Minos, Diane ; Lemnos, le dieu du

qui n'a qu'un bourg ou une famille en sa possession ; qui loge seul ; qui, en compaignie ou volontaire ou necessaire,

Iunctaque sunt magno templa nepotis avo [1] :

il en est de si chestifs et populaires (car le nombre s'en monte iusques à trente six mille [2]), qu'il en fault entasser bien cinq ou six à produire un espic de bled, et en prennent leurs noms divers : trois à une porte, celuy de l'ais, celuy du gond, celuy du seuil ; quatre à un enfant, protecteurs de son maillot, de son boire, de son manger, de son tetter : aulcuns certains, aulcuns incertains et doubteux ; aulcuns qui n'entrent pas encores en paradis :

Quos, quoniam cœli nondum dignamur honore,
Quas dedimus, certe terras habitare sinamus [3] :

il en est de physiciens, de poëtiques, de civils : aulcuns, moyens entre la divine et l'humaine nature, mediateurs, entremetteurs de nous à Dieu ; adorez par certain second ordre d'adoration et diminutif : infinis en tiltres et offices ; les uns bons, les aultres mauvais : il en est de vieux et cassez, et en est de mortels ; car Chrysippus [4] estimoit qu'en la derniere conflagration du monde, touts les dieux auroient à finir, sauf Iupiter. L'homme forge mille plai-

feu ; Sparte et Mycènes honorent Junon. Pan est le dieu du Ménale, et Mars, celui du Latium. Ovide, *Fast.*, III, 81.

[1] Et le temple du petit-fils est réuni à celui de son divin aïeul. Ovide, *ibid.*, I, 294.

[2] Montaigne a pris cela dans Hésiode, *Opera et Dies*, vers 252 ; mais Hésiode n'en compte que trente mille : sur quoi Maxime de Tyr observe qu'Hésiode a fait trop petit le nombre des dieux, vu qu'il y en a une multitude innombrable (*Dissert.* 1). Voyez aussi Varron, dans saint Augustin, *de Civit. Dei*, IV, 31. N.

[3] Puisque nous ne les jugeons pas encore dignes d'être admis dans le ciel, permettons-leur d'habiter les terres que nous leur avons accordées. Ovide, *Métam.*, I, 194.

[4] Plutarque, *Des communes conceptions*, etc., c. 27. C.

santes societez entre Dieu et luy : est il pas son compatriote ?

Iovis incunabula Creten [1].

Voycy l'excuse que nous donnent, sur la consideration de ce subiect, Scevola, grand pontife, et Varron, grand theologien en leur temps : « Qu'il est besoing que le peuple ignore beaucoup de choses vrayes, et en croye beaucoup de faulses : » *Quum veritatem, qua liberetur, inquirat; credatur ei expedire, quod fallitur* [2]. Les yeulx humains ne peuvent appercevoir les choses que par les formes de leur cognoissance : et ne nous souvient pas quel sault print le miserable Phaëthon pour avoir voulu manier les resnes des chevaulx de son pere d'une main mortelle ? Nostre esprit retumbe en pareille profondeur, se dissipe et se froisse de mesme, par sa temerité. Si vous demandez à la philosophie de quelle matiere est le ciel et le soleil : que vous respondra elle, sinon de fer, ou, avecques Anaxagoras [3], de pierre, ou aultre estoffe de son usage ? S'enquiert on à Zenon, que c'est que nature ? « Un feu, dict il [4], artiste, propre à engendrer, procedant reglement. » Archimedes, maistre de cette science qui s'attribue la presseance sur toutes les aultres en verité et certitude, « Le soleil, dict il, est un dieu de fer enflammé. » Voylà pas une belle imagination produicte de la beauté et inevitable necessité des demonstrations geometriques

[1] L'île de Crète, berceau de Jupiter. OVIDE, *Métam.*, VIII, 99.

[2] Comme il ne cherche la vérité que pour se délivrer du joug, croyons qu'il lui est avantageux d'être trompé. S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, IV, 31. — Montesquieu, *Politique des Romains dans la religion*, cite l'opinion de Scévola et de Varron presque dans les mêmes termes que Montaigne, et il ajoute : « Saint Augustin dit que Varron avoit découvert par là tout le secret des politiques et des ministres d'état. » J. V. L.

[3] XÉNOPHON, *Memor.*, IV, 7, 7; PLUTARQUE, *de Plac. philos.*, II, 20. J. V. L.

[4] CIC., *de Nat. deor.*, II, 22. C.

ourtant si inevitable et utile, que Socrates[1] n'ayt
: qu'il suffisoit d'en sçavoir iusques à pouvoir ar-
· la terre qu'on donnoit et recevoit ; et que Polyae-
qui en avoit esté fameux et illustre docteur, ne les
rinses à mespris, comme pleines de faulseté et de
: apparente, aprez qu'il eust gousté les doulx fruicts
rdins poltronesques d'Epicurus. Socrates, en Xeno-
[3], sur ce propos d'Anaxagoras, estimé par l'antiquité
du au dessus de touts aultres ez choses celestes et
ͻs, dict qu'il se troubla du cerveau, comme font touts
ιes qui perscrutent immodereement les cognoissances
ιe sont de leur appartenance : sur ce qu'il faisoit le
une pierre ardente, il ne s'advisoit pas qu'une pierre
ict point au feu ; et, qui pis est, qu'elle s'y con-
ιe : en ce qu'il faisoit un du soleil et du feu ; que
ι ne noircit pas ceulx qu'il regarde ; que nous regar-
fixement le feu ; que le feu tue les plantes et les her-
C'est, à l'advis de Socrates, et au mien aussi, le plus
nent iugé du ciel, que n'en iuger point. Platon, ayant
ler des daimons au Timee[4] : « C'est entreprinse, dict
ii surpasse nostre portee ; il en fault croire ces an-
, qui se sont dicts engendrez d'eulx : c'est contre
n de refuser foy aux enfants des dieux, encores que
dire ne soit estably par raisons necessaires ny vray-
lables, puisqu'ils nous respondent de parler de choses
stiques et familieres. »

oyons si nous avons quelque peu plus de clarté en la
oissance des choses humaines et naturelles. N'est ce
ne ridicule entreprinse, à celles ausquelles, par nostre

ÉNOPHON, *Mémoires sur Socrate*, IV, 7, 2. C.
ic., *Academ.*, II, 38. C.
ÉNOPHON, *Mémoires sur Socrate*, IV, 7, 6 et 7. C.
'age 1053, E, édit. de 1602 ; *Pensées de Platon*, édit. de 1824, page
. les notes, page 469. J. V. L.

propre confession, nostre science ne peult atteindre, leur aller forgeant un aultre corps, et prestant une forme faulse, de nostre invention; comme il se veoid au mouvement des planetes, auquel d'autant que nostre esprit ne peult arriver ny imaginer sa naturelle conduicte, nous leur prestons, du nostre, des ressorts materiels, lourds, et corporels:

Temo aureus, aurea summæ
Curvatura rotæ, radiorum argenteus ordo [1] :

vous diriez que nous avons eu des cochers, des charpentiers, et des peintres, qui sont allez dresser là hault des engins à divers mouvements, et renger les rouages et entrelassements des corps celestes bigarrez en couleur, autour du fuseau de la Necessité, selon Platon [2] :

Mundus domus est maxima rerum,
Quam quinque altitonæ fragmine zonæ
Cingunt, per quam limbus pictus bis sex signis
Stellimicantibus, altus in obliquo æthere, lunæ
Bigas acceptat [3] :

ce sont touts songes et fanatiques folies. Que ne plaist il un iour à nature nous ouvrir son sein, et nous faire veoir au propre les moyens et la conduicte de ses mouvements, et y preparer nos yeulx? ô Dieu! quels abus, quels mescomptes nous trouverions en nostre pauvre science! Je suis trompé, si elle tient une seule chose droictement en

[1] Le timon étoit d'or, les roues de même métal, et les rayons étoient d'argent. OVIDE, *Metam.*, II, 107.

[2] *République*, X, 12, ou t. II, p. 616 de l'éd. d'Estienne; *Pensées de Platon*, p. 122. J. V. L.

[3] Le monde est une maison immense, environnée de cinq zones, et traversée obliquement par une bordure enrichie de douze signes rayonnants d'étoiles, où sont admis le char et les deux coursiers de la lune. — Ces vers sont de VARRON; et c'est le grammairien Valérius Probus qui les rapporte dans ses notes sur la sixième églogue de Virgile. Mais il y a, dans le premier, *maxima homulli;* et dans le dernier, *Bigas solisque receptat*. C.

son poinct : et m'en partiray d'icy plus ignorant toute aultre chose que mon ignorance.

Ay ie pas veu, en Platon, ce divin mot, « que nature n'est rien qu'une poësie ainigmatique [1] ? » comme, peultestre, qui diroit une peincture voilee et tenebreuse, entreluisant d'une infinie varieté de fauls iours à exercer nos coniectures. *Latent ista omnia crassis occultata et circumfusa tenebris; ut nulla acies humani ingenii tanta sit, quæ penetrare in cœlum, terram intrare possit* [2]. Et certes, la philosophie n'est qu'une poësie sophistiquee. D'où tirent ses aucteurs anciens toutes leurs auctoritez, que des poëtes? et les premiers feurent poëtes eulx mesmes, et la traicterent en leur art. Platon n'est qu'un poëte descousu : Timon [3] l'appelle, par iniure, Grand forgeur de miracles. Toutes les sciences surhumaines s'accoustrent du style poëtique. Tout ainsi que les femmes employent des dents d'yvoire, où les leurs naturelles leur manquent; et au lieu de leur vray teinct, en forgent un de quelque matiere estrangiere; comme elles font des cuisses de drap et de feutre, et de l'embonpoinct de coton; et, au veu et sceu d'un chascun, s'embellissent d'une beauté faulse et empruntee : ainsi faict la science (et nostre droict mesme a, dict on, des fictions legitimes sur lesquelles il fonde la verité de sa iustice); elle nous donne en payement, et en presupposition, les choses qu'elle mesme nous apprend estre inventees; car ces epicycles excentriques, concentriques, de quoy

[1] Montaigne a mal pris le sens de Platon, dont voici les propres paroles : Ἔστι τε φύσει ποιητικὴ ἡ ξύμπασα αἰνιγματώδης, *Second Alcibiade*, p. 42, ce qui signifie : « Toute poésie est, de sa nature, énigmatique. » C.

[2] Toutes ces choses sont enveloppées des plus épaisses ténèbres; et il n'y a point d'esprit assez perçant pour pénétrer dans le ciel, ou dans les profondeurs de la terre. Cic., *Acad.*, II, 39.

[3] Timon le sillographe, cité par Diogène Laerce dans la *Vie de Platon*. La phrase suivante, *Toutes les sciences*, etc., manque dans l'exemplaire vanté par les éditeurs de 1802. On donneroit, en ne suivant que cet exemplaire, un fort mauvais texte de Montaigne. J. V. L.

l'astrologie s'ayde à conduire le bransle de ses estoiles, elle nous les donne pour le mieulx qu'elle ayt sceu inventer en ce subiect : comme aussi, au reste, la philosophie nous presente, non pas ce qui est, ou ce qu'elle croit, mais ce qu'elle forge ayant plus d'apparence et de gentillesse. Platon [1], sur le discours de l'estat de nostre corps, et de celuy des bestes : « Que ce que nous avons dict soit vray, nous en asseurerions, si nous avions sur cela confirmation d'un oracle; seulement nous asseurons que c'est le plus vraysemblablement que nous ayons sceu dire. »

Ce n'est pas au ciel seulement qu'elle envoye ses cordages, ses engins, et ses roues; considerons un peu ce qu'elle dict de nous mesmes et de nostre contexture : il n'y a pas plus de retrogradation, trepidation, accession, reculement, ravissement, aux astres et corps celestes, qu'ils en ont forgé en ce pauvre petit corps humain. Vrayement ils ont eu par là raison de l'appeller le petit Monde [2] : tant ils ont employé de pieces et de visages à le massonner et bastir. Pour accommoder les mouvements qu'ils voyent en l'homme, les diverses functions et facultez que nous sentons en nous, en combien de parties ont ils divisé nostre ame? en combien de sieges logee? à combien d'ordres et d'estages ont ils desparty ce pauvre homme, oultre les naturels et perceptibles? et à combien d'offices et de vacations? Ils en font une chose publicque imaginaire : c'est un subiect qu'ils tiennent et qu'ils manient; on leur laisse toute puissance de le descoudre, renger, rassembler et estoffer, chascun à sa fantaisie : et si ne le possedent pas encores. Non seulement en verité, mais en songe mesme, ils ne le peuvent regler, qu'il ne s'y treuve quelque cadence, ou quelque son, qui eschappe à leur architecture, toute enorme qu'elle est, et rapiecee de mille loppins fauls et

[1] Dans le *Timée*, édit. d'Estienne, t. III, p. 72. J. V. L.
[2] *Microcosme.*

stiques. Et ce n'est pas raison de les excuser : car, eintres, quand ils peignent le c..l, la terre, les mers, onts, les isles escartees, nous leur condonnons [1] qu'ils en rapportent seulement quelque marque legiere, et, ne de choses ignorees, nous contentons d'un tel quel rage et feincte; mais quand ils nous tirent aprez le rel, ou aultre subiect qui nous est familier et cogneu, exigeons d'eulx une parfaicte et exacte representa- des lineaments et des couleurs; et les mesprisons, y faillent.

sçais bon gré à la garse [2] milesienne, qui, voyant ilosophe Thales s'amuser continuellement à la con- lation de la voulte celeste, et tenir tousiours les yeulx ez contremont, lui meit en son passage quelque à le faire bruncher, pour l'advertir qu'il seroit temps user son pensement aux choses qui estoient dans les , quand il auroit prouveu à celles qui estoient à ses : elle lui conseilloit certes bien de regarder plustost qu'au ciel; car, comme dict Democritus, par la he de Cicero,

d est ante pedes, nemo spectat : cœli scrutantur plagas [3].

nostre condition porte que la cognoissance de ce que avons entre mains est aussi esloingnee de nous, et bien au dessus des nues, que celle des astres :

ous leur accordons, mot pris du latin.

la jeune servante, non pas de Milet, mais de Thrace, θρᾶττα ὶς, comme dit Platon dans le *Théétète*, édition d'Estienne, t. I, Montaigne imagine aussi qu'elle mit quelque chose sur le pas- Thalès, *pour le faire bruncher*: Platon n'en dit rien. J. V. L.

Sans rien voir sur la terre, on se perd dans les cieux.

ers latin, imité par La Fontaine, *Fables*, II, 13, n'exprime pas nsée de Démocrite; mais il est dirigé par Cicéron contre Démo- i-même, *de Divinat.*, II, 13. Les nouveaux fragments de la *Ré- ue*, I, 18, où ce vers est cité, nous apprennent qu'il est extrait ragédie d'*Iphigénie*. J. V. L.

comme dict Socrates, en Platon [1], que à quiconque se mesle de la philosophie, on peult faire le reproche que faict cette femme à Thales, qu'il ne veoid rien de ce qui est devant luy : car tout philosophe ignore ce que faict son voisin; ouy, et ce qu'il faict lui mesmo; et ignore ce qu'ils sont touts deux, ou bestes, ou hommes.

Ces gents icy, qui treuvent les raisons de Sebond trop foibles, qui n'ignorent rien, qui gouvernent le monde, qui sçavent tout,

> Quæ mare compescant causæ; quid temperet annum;
> Stellæ sponte sua, iussæve, vagentur et errent;
> Quid premat obscurum lunæ, quid proferat orbem;
> Quid velit et possit rerum concordia discors [2] :

n'ont ils pas quelquesfois sondé, parmy leurs livres, les difficultez qui se presentent à cognoistre leur estre propre? Nous veoyons bien que le doigt se meut, et que le pied se meut, qu'aulcunes parties se branslent d'elles mesmes, sans nostre congé, et que d'aultres nous les agitons par nostre ordonnance; que certaine apprehension engendre la rougeur, certaine aultre la pasleur; telle imagination agit en la rate seulement, telle aultre au cerveau; l'une nous cause le rire, l'aultre le pleurer; telle aultre transit et estonne touts nos sens, et arreste le mouvement de nos membres; à tel obiect l'estomach se soubleve, à tel aultre quelque partie plus basse : mais comme une impression spirituelle face une telle faulsee dans un subiect massif et solide [3], et la nature de la liaison et cousture de ces ad-

[1] Dans le même endroit du *Théétète*, édition d'Estienne, t. I, p. 175; *Pensées de Platon*, p. 251. J. V. L.

[2] Ce qui retient la mer dans ses bornes, ce qui règle les saisons; si les astres ont un mouvement propre, ou sont emportés par une force étrangère; d'où vient que la lune croît et décroît régulièrement; et comment la discorde des éléments fait l'harmonie de l'univers. HOR., *Epist.*, I, 12, 16.

[3] *Mais comment une impression spirituelle peut s'insinuer ainsi dans*

'essorts, iamais homme ne l'a sceu; *omnia in-me, et in naturæ maiestate abdita* [1], dict Pline; et ;ustin, *Modus, quo corporibus adhærent spiri-nino mirus est, nec comprehendi ab homine po-*
ɔc ipse homo est [2]; et si ne le met on pas pour-
'ubte; car les opinions des hommes sont receues
e des creances anciennes, par auctorité et à
nme si c'estoit religion et loix : on receoit comme
ce qui en est communement tenu; on receoit
té avec tout son bastiment et attelage d'argu-
e preuves, comme un corps ferme et solide qu'on
: plus, qu'on ne iuge plus; au contraire, chas-
. mieulx mieulx, va plastrant et confortant cette
;ceue, de tout ce que peult sa raison, qui est un
e, contournable, et accommodable à toute figure :
mplit le monde, et se confit en fadese et en men-
qui faict qu'on ne doubte de gueres de choses,
.es communes impressions, on ne les essaye ia-
n'en sonde point le pied, où gist la faulte et la
on ne debat que sur les branches : on ne de-
; si cela est vray, mais s'il a esté ainsin ou ainsin
ɔn ne demande pas si Galen a rien dict qui vaille,
. dict ainsin ou aultrement. Vrayement c'estoit
n que cette bride et contraincte de la liberté de
ents, et cette tyrannie de nos creances, s'esten-
;s aux escholes et aux arts : le dieu de la science

›orel et solide, c'est ce que l'homme n'a jamais su, etc. —
t de *fausser* ou *faulser*, lorsqu'il signifie *percer tout outre,*
cet exemple : *Il lui donna un si grand coup de lance, qu'il*
t haubert. NICOT. C.

[1] s mystères sont impénétrables à la raison humaine, et res-
lans la majesté de la nature. PLINE, II, 37.

[2] ière dont les esprits sont unis aux corps est tout-à-fait mer-
, ne peut être comprise par l'homme; et cette union est
me. S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, XXI, 10.

scholastique, c'est Aristote; c'est religion de debattre de ses ordonnances, comme de celles de Lycurgus à Sparte; sa doctrine nous sert de loy magistrale, qui est, à l'adventure, autant faulse qu'une aultre. Ie ne sçay pas pourquoy ie n'acceptasse autant volontiers, ou les idees de Platon, ou les atomes d'Epicurus, ou le plein et le vuide de Leucippus et Democritus, ou l'eau de Thales, ou l'infinité de nature d'Anaximander, ou l'air de Diogenes [1], ou les nombres et symmetrie de Pythagoras, ou l'infiny de Parmenides, ou l'Un de Musaeus, ou l'eau et le feu d'Apollodorus, ou les parties similaires d'Anaxagoras, ou la discorde et amitié d'Empedocles, ou le feu de Heraclitus, ou toute aultre opinion de cette confusion infinie d'advis et de sentences que produict cette belle raison humaine, par sa certitude et clairvoyance, en tout ce de quoy elle se mesle, que ie ferois l'opinion d'Aristote sur ce subiect des principes des choses naturelles : lesquels principes il bastit de trois pieces, matiere, forme, et privation. Et qu'est il plus vain que de faire l'inanité mesme, cause de la production des choses? la privation, c'est une negatifve; de quelle humeur en a il peu faire la cause et origine des choses qui sont? Cela toutesfois ne s'oseroit esbransler, que pour l'exercice de la logique; on n'y debat rien pour le mettre en doubte, mais pour deffendre l'aucteur de l'eschole des obiections estrangieres : son auctorité, c'est le but au delà duquel il n'est pas permis de s'enquerir.

Il est bien aysé, sur des fondements advouez, de bastir ce qu'on veult; car, selon la loy et ordonnance de ce commencement, le reste des pieces du bastiment se conduict ayseement sans se desmentir. Par cette voye, nous trouvons nostre raison bien fondee, et discourons à boule-veue : car nos maistres preoccupent et gaignent avant main

[1] De Diogène d'Apollonie, SEXTUS EMPIRICUS, *Pyrrhon. Hypotyp.* *III*, 4. C.

de lieu en nostre creance qu'il leur en fault pour re aprez ce qu'ils veulent, à la. mode des geome- par leurs demandes advouees; le consentement et ation que nous leur prestons, leur donnant de quoy aisner à gauche et à dextre, et nous pirouetter à olonté. Quiconque est creu de ses presuppositions, nostre maistre et nostre dieu; il prendra le plan de dements, si ample et si aysé, que par iceulx il nous monter, s'il veult, iusques aux nues. En cette prac- et negociation de science, nous avons prins pour comptant le mot de Pythagoras, « Que chasque ex- ibt estre creu en son art : » le dialecticien se rap- u grammairien de la signification des mots; le rhe- n emprunte du dialecticien les lieux des arguments; e, du musicien, les mesures; le geometrien, de neticien, les proportions; les metaphysiciens pren- our fondement les coniectures de la physique : car e science a ses principes presupposez; par où le ent humain est bridé de toutes parts. Si vous venez quer cette barriere en laquelle gist la principale , ils ont incontinent cette sentence en la bouche, ne fault pas debattre contre ceulx qui nient les prin- » or n'y peult il avoir des principes aux hommes, si inité ne les leur a revelez : de tout le demourant, comencement, et le milieu, et la fin, ce n'est nge et fumee. A ceulx qui combattent par presup- n, il leur fault presupposer au contraire le mesme de quoy on debat : car toute presupposition hu- , et toute enunciation, a autant d'auctorité que e, si la raison n'en faict la difference. Ainsin il les outes mettre à la balance; et premierement les ge- s, et celles qui nous tyrannisent. La persuasion de itude est un certain tesmoignage de folie et d'incer- extreme; il n'est point de plus folles gents ny moins



philosophes que les philodoxes [1] de Plato
si le feu est chauld, si la neige est blan
de dur ou de mol en nostre cognoissance

Et quant à ces responses, de quoy il s
anciens : comme à celuy qui mettoit en c
à qui on dict qu'il se iectast dans le feu ;
la froideur de la glace, qu'il s'en meist c
sont tresindignes de la profession philoso
eussent laissé en nostre estat naturel, re
rences estrangieres, selon qu'elles se
par nos sens, et nous eussent laissé aller
tits simples et reglez par la condition de
ils auroient raison de parler ainsi ; mais
nous avons apprins de nous rendre iuges
d'eulx que nous tenons cette fantasie, «
maine est contrerolleuse generale de t
dehors et au dedans de la voulte celeste ; c
qui peult tout, par le moyen de laquelle
gnoist. » Cette response seroit bonne parm
qui iouïssent l'heur d'une longue vie, tra
sans les preceptes d'Aristote, et sans l
nom de la physique : cette response
à l'adventure, et auroit plus de fer
celles qu'ils emprunteront de leur raison
tion : de cette cy seroient capables ave
les animaulx, et tout ce où le command
pur et simple de la loy naturelle ; mais e
noncé. Il ne fault pas qu'ils me dient,
vous le voyez et sentez ainsin : » il fault
ce que ie pense sentir, ie le sens pourtan

[1] Gens qui se remplissent l'esprit d'opinions do
dements, qui s'entêtent de mots, qui n'aiment
apparences des choses. — Cette définition est pris
caractérisés très particulièrement à la fin du Ve liv

ens, qu'ils me dient aprez pourquoy ie le sens, et ent, et quoy; qu'ils me dient le nom, l'origine, les ts et aboutissants de la chaleur, du froid, les quali- celuy qui agit et de celuy qui souffre; ou qu'ils me ent leur profession, qui est de ne recevoir ny approuver ue par la voye de la raison : c'est leur touche à toutes s d'essays; mais, certes, c'est une touche pleine de té, d'erreur, de foiblesse, et defaillance.

r où la voulons nous mieulx esprouver que par elle ne? s'il ne la fault croire, parlant de soy, à peine sera ropre à iuger des choses estrangieres : si elle cognoist ue chose, au moins sera ce son estre et son domicile; st en l'ame, et partie, ou effect, d'icelle : car la vraye n et essentielle, de qui nous desrobbons le nom à es enseignes, elle loge dans le sein de Dieu; c'est là iste et sa retraicte; c'est de là où elle part quand il t à Dieu nous en faire veoir quelque rayon, comme s saillit de la teste de son pere pour se communiquer nonde.

r, veoyons ce que l'humaine raison nous a apprins de et de l'ame; non de l'ame, en general, de laquelle si toute la philosophie rend les corps celestes et les miers corps participants, ni de celle que Thales [1] attri- it aux choses mesmes qu'on tient inanimees, convié par onsideration de l'aimant; mais de celle qui nous ap- tient, que nous debvons mieulx cognoistre :

Ignoratur enim, quæ sit natura animaï;
Nata sit; an, contra, nascentibus insinuetur;
Et simul intereat nobiscum morte dirempta;
An tenebras Orci visat, vastasque lacunas,
An pecudes alias divinitus insinuet se [2].

[1] iogène Laerce, I, 24.

[2] a nature de l'ame est un problème : naît-elle avec le corps? s'y e-t-elle au moment de la naissance? périt-elle avec nous par la

A Crates et Dicæarchus [1], qu'il n'y en avoit du tout point, mais que le corps s'esbransloit ainsi d'un mouvement naturel : à Platon [2], que c'estoit une substance se mouvant de soy mesme : à Thales, une nature sans repos [3] : à Asclepiades, une exercitation des sens ; à Hesiodus et Anaximander, chose composee de terre et d'eau ; à Parmenides [4], de terre et de feu ; à Empedocles [5], de sang ;

Sanguineam vomit ille animam [6] :

à Posidonius [7], Cleanthes et Galen [8], une chaleur ou complexion chaleureuse,

Igneus est ollis vigor, et cœlestis origo [9] :

à Hippocrates [10], un esprit espandu par le corps ; à Varro [11], un air receu par la bouche, eschauffé au poulmon, at-

dissolution de ses parties? va-t-elle visiter le sombre empire? enfin, les dieux la font-ils passer dans les corps des animaux? On l'ignore. LUCRÈCE, I, 113.

[1] C'est-à-dire, *La raison humaine a appris à Cratès et à Dicéarque qu'il n'y avoit absolument point d'ame, mais que le corps s'ébranloit, etc.* Voyez SEXTUS EMPIRICUS, *Pyrrhon. Hypotyp.*, II, 5; CICÉRON, *Tusc.*, I, 10. C.

[2] Traité *des Lois*, X, p. 668. C.

[3] Thalès entendoit aussi, *et qui se meut de soi-même*, φύσιν ἀεικίνητον, ἢ αὐτοκίνητον. PLUTARQUE, *de Plac. philos.*, IV, 2. Là se trouve ensuite l'opinion du médecin Asclépiade, συγγυμνασίαν τῶν αἰσθήσεων. J. V. L.

[4] MACROBE, *in Somn. Scip.*, I, 14. C.

[5] CIC., *Tusc.*, I, 9. C.

[6] Il vomit son ame de sang. VIRG., *Énéide*, IV, 349.

[7] DIOGÈNE LAERCE, VIII, 156. C.

[8] On cite là-dessus le traité de Galien, *Quod animi mores sequantur corporis temperamentum* : mais Némésius, *de Natura hominis*, c. 2, p. 57, édit. d'Oxford, rapporte un passage de Galien, où ce médecin déclare qu'il n'ose rien affirmer sur la nature de l'ame ; et les notes de cette édition font connoître plusieurs passages qui prouvent clairement la même chose. C.

[9] Les ames ont la force et la vivacité du feu, et leur origine est céleste. VIRG., *Énéide*, VI, 730.

[10] MACROBE, *in Somn. Scip.*, I, 14. C.

[11] LACTANCE, *de Opif. Dei*, c. 17, nº 5. C.

ıpé au cœur, et espandu par tout le corps; à Zeno[1], uint'-essence des quatre elements; à Heraclides Ponıs[2], la lumiere; à Xenocrates[3] et aux Egyptiens, un bre mobile; aux Chaldees, une vertu sans forme déıinee;

Habitum quemdam vitalem corporis esse,
Harmoniam Græci quam dicunt[4] :

blions pas Aristote, Ce qui naturellement fait moule corps, qu'il nomme *Entelechie*[5], d'une autant froide ntion que nulle aultre; car il ne parle ny de l'essence, le l'origine, ny de la nature de l'ame, mais en reque seulement l'effect : Lactance[6], Seneque[7], et la lleure part entre les dogmatistes, ont confessé que c'eschose qu'ils n'entendoient pas : Et aprez tout ce deıbrement d'opinions, *harum sententiarum quæ vera sit, s aliquis viderit*, dict Cicero[8]. Ie cognois par moi, sainct Bernard[9], combien Dieu est incomprehensible; ıque les pieces de mon estre propre, ie ne les puis comıdre. Heraclitus[10], qui tenoit tout estre plein d'ames et laimons, maintenoit pourtant qu'on ne pouvoit aller avant vers la cognoissance de l'ame, qu'on y peust ver; si profonde estre son essence.

n'y a pas moins de dissention ny de debat à la loger.

Montaigne paroît attribuer ici à Zénon l'opinion d'Aristote. Cic., :., I, 10. C.
Stobée, *Eclog. phys.*, I, 40. C.
Macrobe, *in Somn. Scip.*, I, 14. C.
Une certaine habitude vitale, nommée par les Grecs *harmonie*. ıèce, III, 100.
Cic., *Tuscul.*, I, 10. C.
De Opif. Dei, c. 47, au commencement. C.
Natur. quæst., VII, 14. C.
Un Dieu seul peut savoir quelle est la vraie. Cic., *Tusc.*, I, 11.
Lib. de Anima, c. 1, p. 1048, édit. de Paris, 1604. C.
Diogène Laerce, IX, 7. C.

Hippocrates et Herophilus[1] la mettent au ventricule du cerveau; Democritus et Aristote[2], par tout le corps;

> Ut bona sæpe valetudo quum dicitur esse
> Corporis, et non est tamen hæc pars ulla valentis[3].

Epicurus, en l'estomach;

> Hic exsultat enim pavor ac metus; hæc loca circum
> Lætitiæ mulcent[4]:

les stoïciens[5], autour et dedans le cœur; Erasistratus[6], ioignant la membrane de l'epicrane; Empedocles[7], au sang; comme aussi Moïse[8], qui feut la cause pourquoy il deffendit de manger le sang des bestes, auquel leur ame est ioincte: Galen a pensé que chasque partie du corps ayt son ame; Strato[9] l'a logee entre les deux sourcils; *Qua facie quidem sit animus, aut ubi habitet, ne quærendum quidem est*[10], dict Cicero; ie laisse volontiers à cet homme ses mots propres: irois ie à l'eloquence alterer son parler? ioinct qu'il y a peu d'acquest à desrobber la matiere de ses inventions; elles sont et peu frequentes, et peu roides, et peu ignorees. Mais la raison pourquoy Chrysippus l'argumente autour du cœur, comme les aultres de sa

[1] PLUTARQUE, *des Opinions des philosophes*, IV, 5. C.

[2] SEXTUS EMPIRICUS, *adv. Mathem.*, p. 201. C.

[3] Ainsi l'on dit que la santé appartient à tout le corps, et pourtant elle n'est pas une partie de l'homme en santé. LUCRÈCE, III, 103.

[4] C'est là qu'on sent palpiter la crainte et la terreur; c'est là que l'on éprouve les douces émotions du plaisir. LUCRÈCE, III, 142.

[5] PLUTARQUE, *des Opinions des philosophes*, IV, 5. C.

[6] ID., *ibid.* C.

[7] ID., *ibid.*

[8] *Genes.*, IX, 4; *Levitic.*, VII, 26, XVII, 11; *Deuteronom.*, XII, 23. etc. J. V. L.

[9] PLUTARQUE, *des Opinions des philosophes*, IV, 5. C.

[10] Pour la figure de l'ame et le lieu où elle réside, c'est ce qu'il ne faut pas chercher à connoître. CIC., *Tusc.*, I, 28.

n'est pas pour estre oubliee : c'est par ce, dict il [1], uand nous voulons asseurer quelque chose, nous s la main sur l'estomach, et quand nous voulons ıcer 'Εγὼ, qui signifie Moy, nous baissons vers ıach la maschouere d'en bas. Ce lieu ne se doibt sans remarquer la vanité d'un si grand personnage; ltre ce que ces considerations sont d'elles mesmes ıent legieres, la derniere ne preuve qu'aux Grecs ayent l'ame en cet endroict là : il n'est iugement ı, si tendu, qui ne sommeille par fois. Que crai- nous à dire? voylà les stoïciens [2], peres de l'hu- prudence, qui treuvent que l'ame d'un homme, é soubs une ruyne, traisne et ahanné long temps à ne se pouvant desmesler de la charge, comme une prinse à la trappelle [3]. Aulcuns tiennent que le feut faict pour donner corps, par punition, aux descheus, par leur faulte, de la pureté, en quoy ient esté creez, la premiere creation n'ayant esté orporelle ; et que, selon qu'ils se sont plus ou moins nez de leur spiritualité, on les incorpore plus, et alaigrement ou lourdement : de là vient la varieté t de matiere creee. Mais l'esprit qui feut, pour sa investi du corps du soleil, debvoit avoir une me- 'alteration bien rare et particuliere.

extremitez de nostre perquisition tumbent toutes en issement ; comme dict Plutarque [4] de la teste des es, qu'à la mode des chartes, l'oree [5] des terres ıes est saisie de marests, forests profondes, deserts

ıEN, *de Placitis Hippocratis et Platonis*, II, 2. C.
ÈQUE, *Epist.* 57. C.
l'italien *trappola*, une souricière. C.
de Thésée, préambule. C.
bord, *l'extrémité*, ora. NICOT. Le Dictionnaire de l'Académie ad- ore cette phrase, *Il étoit à l'orée du bois*. J. V. L.

et lieux inhabitables : voylà pourquoy les plus grossieres et pueriles ravasseries se treuvent plus en ceulx qui traictent les choses plus haultes et plus avant, s'abysmants en leur curiosité et presumption. La fin et le commencement de science se tiennent en pareille bestise : voyez prendre à mont l'essor à Platon en ses nuages poëtiques, voyez chez luy le iargon des dieux ; mais à quoy songeoit il, quand il definit l'homme « un animal à deux pieds, sans plumes [1] ? » fournissant à ceulx qui avoient envie de se mocquer de luy une plaisante occasion ; car ayants plumé un chapon vif, ils alloient le nommant « l'Homme de Platon. »

Et quoy les epicuriens ? de quelle simplicité estoient ils allez premierement imaginer que leurs atomes, qu'ils disoient estre des corps ayants quelque poisanteur et un mouvement naturel contre bas, eussent basti le monde : iusques à ce qu'ils feussent advisez par leurs adversaires, que par cette description il n'estoit pas possible qu'ils se ioignissent et se prinssent l'un à l'aultre, leur cheute estant aussi droicte et perpendiculaire, et engendrant par tout des lignes paralleles ? parquoy il feut force qu'ils y adioustassent depuis un mouvement de costé, fortuite, et qu'ils fournissent encores à leurs atomes des queues courbes et crochues, pour les rendre aptes à s'attacher et se coudre : et lors mesme, ceulx qui les poursuyvent de cette aultre consideration les mettent ils pas en peine ? « Si les atomes ont, par sort, formé tant de sortes de figures, pourquoy ne se sont ils iamais rencontrez à faire une maison et un soulier ? pourquoy de mesme ne croit on qu'un nombre infini de lettres grecques versees emmy la place seroient pour arriver à la contexture de l'Iliade [2] ? »

[1] DIOGÈNE LAERCE, IV, 40. C.
[2] CIC., *de Nat. deor.*, II, 37. J. V. L.

i est capable de raison, dit Zeno [1], est meilleur n'en est point capable : il n'est rien meilleur ıde ; il est doncques capable de raison. » Cotta [2], nesme argumentation, faict le monde mathema- e faict musicien et organiste par cett' aultre ar- ɔn aussi de Zeno : « Le tout est plus que la par- sommes capables de sagesse, et sommes parties , il est doncques sage. » Il se veoid infinis pareils non d'arguments fauls seulement, mais ineptes, nts point, et accusants leurs aucteurs, non tant e que d'imprudence, ez reproches que les phi- : font les uns aux aultres sur les dissentions de ons et de leurs sectes.

ɔteroit suffisamment un amas des asneries de sapience, il diroit merveilles. I'en assemble vo- ɔmme une montre, par quelque biais non moins ɔs instructions plus moderees. Iugeons par là ce ıvons à estimer de l'homme, de son sens et de puisqu'en ces grands personnages, et qui ont ıult l'humaine suffisance, il s'y treuve des de- ıparents et si grossiers.

me mieulx croire qu'ils ont traicté la science ənt, ainsi qu'un iouet à toutes mains, et se sont e la raison, comme d'un instrument vain et əttants en avant toutes sortes d'inventions et de tantost plus tendues, tantost plus lasches. Ce ıton, qui definit l'homme comme une poule, dict aprez Socrates, « Qu'il ne sçait à la verité que l'homme; et que c'est l'une des pieces du ıutant difficile cognoissance. » Par cette varieté

Nat. deor., III, 9. C.
l.; et II, 12. J .V. L.
premier *Alcibiade*, p. 129, E. C'est Socrate qui, par ses réduit Alcibiade à le dire. C.

et instabilité d'opinions, ils nous menent comme par la main tacitement à cette resolution de leur irresolution. Ils font profession de ne presenter pas tousiours leur advis à visage descouvert et apparent; ils l'ont caché tantost soubs des umbrages fabuleux de la poësie, tantost soubs quelque aultre masque : car nostre imperfection porte encores cela, que la viande crue n'est pas tousiours propre à nostre estomach; il la fault asseicher, alterer et corrompre : ils font de mesme; ils obscurcissent par fois leurs naïfves opinions et iugements, et les falsifient, pour s'accommoder à l'usage publicque. Ils ne veulent pas faire profession expresse d'ignorance, et de l'imbecillité de la raison humaine, pour ne faire peur aux enfants; mais ils nous la descouvrent assez soubs l'apparence d'une science trouble et inconstante.

Ie conseillois, en Italie, à quelqu'un qui estoit en peine de parler italien, que pourveu qu'il ne cherchast qu'à se faire entendre, sans y vouloir aultrement exceller, qu'il employast seulement les premiers mots qui luy viendroient à la bouche, latins, françois, espaignols, ou gascons, et qu'en y adioustant la terminaison italienne, il ne fauldroit iamais à rencontrer quelque idiome du pays, ou toscan, ou romain, ou venitien, ou piemontois, ou napolitain, et de se ioindre à quelqu'une de tant de formes : ie dis de mesmes de la philosophie; elle a tant de visages et de varieté, et a tant dict, que touts nos songes et resveries s'y treuvent; l'humaine fantasie ne peult rien concevoir, en bien et en mal, qui n'y soit : *nihil tam absurde dici potest, quod non dicatur ab aliquo philosophorum* [1]. Et i'en laisse plus librement aller mes caprices en public : d'autant que bien qu'ils soient nayz chez moy et sans patron,

[1] On ne peut rien dire de si absurde, qui n'ait été dit par quelque *philosophe*. Cic., *de Divinat.*, II, 58.

ie sçais qu'ils trouveront leur relation à quelque humeur ancienne, et ne fauldra quelqu'un de dire : « Voylà d'où il le print. » Mes mœurs sont naturelles; ie n'ay point appelé, à les bastir, le secours d'aulcune discipline : mais toutes imbecilles qu'elles sont, quand l'envie m'a prins de les reciter, et que, pour les faire sortir en public un peu plus decemment, ie me suis mis en debvoir de les assister et de discours et d'exemples; ç'a esté merveille à moy mesme de les rencontrer, par cas d'adventure, conformes à tant d'exemples et discours philosophiques. De quel regiment estoit ma vie, ie ne l'ay apprins qu'aprez qu'elle est exploictee et employee : nouvelle figure, Un philosophe impremedité et fortuite.

Pour revenir à nostre ame [1] : ce que Platon a mis la raison au cerveau, l'ire au cœur, et la cupidité au foye, il est vraysemblable que ç'a esté plustost une interpretation les mouvements de l'ame, qu'une division et separation qu'il en ayt voulu faire, comme d'un corps en plusieurs membres. Et la plus vraysemblable de leurs opinions est, que c'est tousiours une ame qui, par sa faculté, ratiocine, se souvient, comprend, iuge, desire, et exerce toutes ses aultres operations par divers instruments du corps; comme le nocher gouverne son navire selon l'experience qu'il en a, ores tendant ou laschant une chorde, ores haulsant l'antenne, ou remuant l'aviron, par une seule puissance conduisant divers effects : et Qu'elle loge au cerveau; ce qui appert de ce que les bleceures et accidents qui touchent cette partie offensent incontinent les facultez de l'ame : de là il n'est pas inconvenient qu'elle s'escoule par le reste du corps;

[1] L'édition de 1588, fol. 228, ajoute ici : « (car i'ay choisi ce seul exemple pour le plus commode à tesmoigner nostre foiblesse et vanité.) » L'analyse suivante de la doctrine de Platon est prise de la seconde partie du *Timée*, ou simplement de DIOGÈNE LAERCE, III, 67. J. V. L.

[redacted]

Medium non deserit unquam
Cœli Phœbus iter; radiis tamen omnia lustrat [1];

comme le soleil espand du ciel en hors sa lumiere et ses puissances, et en remplit le monde :

Cetera pars animæ, per totum dissita corpus,
Paret, et ad numen mentis momenque movetur [2].

Aulcuns ont dict qu'il y avoit une ame generale, comme un grand corps, duquel toutes les ames particulieres estoient extraictes, et s'y en retournoient, se remeslant tousiours à cette matiere universelle :

Deum namque ire per omnes
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum :
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas :
Scilicet huc reddi deinde, ac resoluta referri
Omnia; nec morti esse locum [3] :

d'aultres, qu'elles ne faisoient que s'y reioindre et r'attacher; d'aultres, qu'elles estoient produictes de la substance divine; d'aultres, par les anges, de feu et d'air : aulcuns de toute ancienneté; aulcuns, sur l'heure mesme du besoing; aulcuns les font descendre du rond de la lune, et y retourner; le commun des anciens croyoit qu'elles sont engendrees de pere en fils, d'une pareille maniere et pro

[1] Le soleil ne s'écarte jamais, dans sa course, du milieu des cieux et pourtant il éclaire tout de ses rayons. CLAUDIEN, *de Sexto consul. Honorii*, V, 411.

[2] L'autre partie de l'ame, répandue par tout le corps, est soumise à l'intelligence, et se meut au gré de cette puissance suprême. LUCRÈCE, III, 144.

[3] Dieu remplit, disent-ils, le ciel, la terre et l'onde;
Dieu circule partout, et son ame féconde
A tous les animaux prête un souffle léger :
Aucun ne doit périr, mais tous doivent changer,
Et, retournant aux cieux en globes de lumière,
Vont rejoindre leur être à la masse première.

VIRG., *Géorg.*, IV, 221, trad. de DELILLE.

luction que toutes aultres choses naturelles; argumentants ela par la ressemblance des enfants aux peres;

> Instillata patris virtus tibi [1] :
> Fortes creantur fortibus, et bonis [2];

t de ce qu'on veoid escouler des peres aux enfants, non eulement les marques du corps, mais encores une resemblance d'humeurs, de complexions et inclinations de ame :

> Denique cur acris violentia triste leonum
> Seminium sequitur? dolu' vulpibus, et fuga cervis
> A patribus datur, et patrius pavor incitat artus?
> . . . .
> Si non certa suo quia semine, seminioque
> Vis animi pariter crescit cum corpore toto [3]?

ue là dessus se fonde la iustice divine, punissant aux nfants la faulte des peres; d'autant que la contagion des ces paternels est aulcunement empreinte en l'ame des nfants, et que le desreglement de leur volonté les toue [4] : dadvantage, que si les ames venoient d'ailleurs que une suitte naturelle, et qu'elles eussent esté quelque ultre chose hors du corps, elles auroient recordation de ur estre premier, attendu les naturelles facultez qui luy ont propres, de discourir, raisonner et se souvenir :

> Si in corpus nascentibus insinuatur,

[1] La vertu de ton père t'a été transmise avec la vie. *Je ne connois pas auteur de ce vers.* C.

[2] D'un père plein de valeur naît un fils courageux. Hor., *Od.*, IV, 4, 29.

[3] Enfin pourquoi le lion transmet-il à sa race sa férocité? pourquoi la ruse est-elle héréditaire aux renards; aux cerfs, la fuite et la timidité?.... si ce n'est que l'ame ayant, comme le corps, son germe et ses éléments, les qualités de l'ame croissent et se développent en même temps que celles du corps? Lucrèce, III, 741, 746.

[4] Plutarque, *Pourquoi la justice divine*, etc., c. 19. C.

Cur super anteactam ætatem meminisse nequimus,
Nec vestigia gestarum rerum ulla tenemus [1] ?

car, pour faire valoir la condition de nos ames, nous voulons, il les fault presupposer toutes sçavant qu'elles sont en leur simplicité et pureté naturell ainsin elles eussent esté telles, estants exemptes de son corporelle, aussi bien avant que d'y entrer, nous esperons qu'elles seront aprez qu'elles en ser ties : et de ce sçavoir, il fauldroit qu'elles se resso sent encores estants au corps, comme disoit Plat Que ce que nous apprenions n'estoit qu'un ressouv ce que nous avions sceu : » chose que chascun pa rience peult maintenir estre faulse ; en premier lieu tant qu'il ne se ressouvient iustement que de ce nous apprend, et que, si la memoire faisoit purem office, au moins nous suggereroit elle quelque traict l'apprentissage ; secondement, ce qu'elle sçavoit en sa pureté, c'estoit une vraye science, cognoiss choses comme elles sont, par sa divine intelligence icy on luy faict recevoir la mensonge et le vice, si instruict ; en quoy elle ne peult employer sa reminis cette image et conception n'ayant iamais logé en dire que la prison corporelle estouffe de maniere se tez naïfves, qu'elles y sont toutes esteinctes : cela e mierement contraire à cette aultre creance, de rec tre ses forces si grandes, et les operations que les h en sentent en cette vie, si admirables, que d'en avo clu cette divinité et eternité passee, et l'immort venir :

[1] Si l'ame s'insinue dans le corps au moment où il naît, pou pouvons-nous rappeler notre vie passée? pourquoi ne conserv aucune trace de nos anciennes actions! LUCRÈCE, III, 671.

[2] Dans le *Phédon*, p. 382. C

Nam si tantopere est animi mutata potestas,
Omnis ut actarum exciderit retinentia rerum,
Non, ut opinor, ea ab letho iam longior errat [1].

En oultre, c'est icy, chez nous, et non ailleurs, que loibvent estre considerees les forces et les effects de l'ame; out le reste de ses perfections luy est vain et inutile : c'est le l'estat present que doibt estre payee et recogneue toute on immortalité; et de la vie de l'homme, qu'elle est omptable seulement. Ce seroit iniustice de luy avoir etrenché ses moyens et ses puissances; de l'avoir desarnee, pour, du temps de sa captivité et de sa prison, de a foiblesse et maladie, du temps où elle auroit esté forcee t contraincte, tirer le iugement et une condamnation de uree infinie et perpetuelle; et de s'arrester à la consideation d'un temps si court, qui est à l'adventure d'une ou e deux heures, ou au pis aller d'un siecle, qui n'ont non lus de proportion à l'infinité qu'un instant; pour, de ce noment d'intervalle, ordonner et establir definitifvement e tout son estre : ce seroit une disproportion inique aussi, le tirer une recompense eternelle en consequence d'une i courte vie. Platon [2], pour se sauver de cet inconvenient, eult que les payements futurs se limitent à la duree de ent ans, relatifvement à l'humaine duree; et des nostres ssez leur ont donné bornes temporelles : par ainsin ils ugeoient que sa generation suyvoit la commune condition les choses humaines, comme aussi sa vie, par l'opinion l'Epicurus et de Democritus, qui a esté la plus receue : suyvant ces belles apparences. Qu'on la voyoit naistre à mesme que le corps en estoit capable; on voyoit eslever ses forces comme les corporelles; on y recognoissoit la foi-

[1] Car, si ses facultés sont tellement altérées qu'elle ait entièrement perdu le souvenir de tout ce qu'elle a fait, cet état diffère bien peu, ce me semble, de celui de la mort. LUCRÈCE, III, 674.

[2] *République*, X, p. 615. C.

blesse de son enfance, et avecques le temps sa vigueur et sa maturité, et puis sa declination et sa vieillesse, et enfin sa decrepitude :

> Gigni pariter cum corpore, et una
> Crescere sentimus, pariterque senescere mentem[1] :

ils l'appercevoient capable de diverses passions, et agitee de plusieurs mouvements penibles, d'où elle tumboit en lassitude et en douleur; capable d'alteration et de changement, d'alaigresse, d'assopissement, et de langueur; subiecte à ses maladies et aux offenses, comme l'estomach ou le pied;

> Mentem sanari, corpus ut ægrum,
> Cernimus, et flecti medicina posse videmus[2] :

esblouïe et troublee par la force du vin; desmeue[3] de son assiette par les vapeurs d'une fiebvre chaulde; endormie par l'application d'aulcuns medicaments, et reveillee par d'aultres;

> Corporeum naturam animi esse necesse est,
> Corporeis quoniam telis ictuque laborat[4] :

on luy voyoit estonner et renverser toutes ses facultez par la seule morsure d'un chien malade, et n'y avoir nulle si grande fermeté de discours, nulle suffisance, nulle vertu, nulle resolution philosophique, nulle contention de ses forces, qui la peust exempter de la subiection de ces accidents; la salive d'un chestif mastin, versee sur la main

[1] Nous sentons qu'elle naît avec le corps, qu'elle croît et vieillit avec lui. Lucrèce, III, 446.

[2] Nous voyons l'esprit se guérir comme un corps malade, et se rétablir par les secours de la médecine. Lucrèce, III, 509.

[3] *Déplacée, tirée de son assiette.* « Estre desmeu et destourné de son opinion, *demoveri de sententia.* » Nicot. C.

[4] Il faut que l'ame soit corporelle, puisque nous la voyons sensible à toutes les impressions des corps. Lucrèce, III, 176.

e Socrates, secouer toute sa sagesse et toutes ses grandes t si reglees imaginations, les aneantir de maniere qu'il ne estast aulcune trace de sa cognoissance premiere,

Vis. . . . . animai
Conturbatur, et. . . . . divisa seorsum
Disiectatur, eodem illo distracta veneno [1];

t ce venin ne trouver non plus de resistance en cette ame, u'en celle d'un enfant de quatre ans : venin capable de aire devenir toute la philosophie, si elle estoit incarnee, urieuse et insensee; de sorte que Caton, qui tordoit le col la mort mesme et à la fortune, ne peust souffrir la veue 'un mirouer ou de l'eau, accablé d'espovantement et 'effroy, quand il seroit tumbé, par la contagion d'un hien enragé, en la maladie que les medecins nomment ydrophobie :

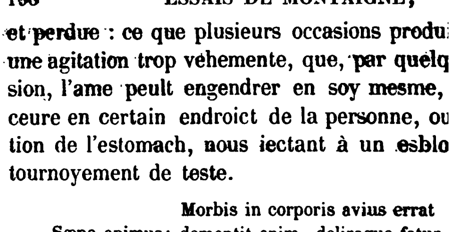
Vis morbi distracta per artus
Turbat agens animam, spumantes æquore salso
Ventorum ut validis fervescunt viribus undæ [2].

Or, quant à ce poinct, la philosophie a bien armé iomme, pour la souffrance de touts aultres accidents, ou patience, ou, si elle couste trop à trouver, d'une desicte infaillible, en se desrobbant tout à faict du sentient : mais ce sont moyens qui servent à une ame estant soy et en ses forces, capable de discours et de delibetion; non pas à cet inconvenient [3] où, chez un philosole, une ame devient l'ame d'un fol, troublee, renversee,

[1] L'ame est troublée, bouleversée, brisée par la force de ce poison. ICRÈCE, III, 498.

[2] La violence du mal répandue dans les membres trouble l'ame et la armente, comme le souffle impétueux des vents fait bouillonner la r agitée. LUCRÈCE, III, 491.

[3] *Accident*, qui est le mot qu'on trouve ici dans l'édition de 1587, à ris, chez *Jean Richer*. — *Accident par lequel l'ame d'un philosophe vient l'ame d'un fou*, etc. C.



et perdue : ce que plusieurs occasions produi une agitation trop vehemente, que, par quelq sion, l'ame peult engendrer en soy mesme, ceure en certain endroict de la personne, ou tion de l'estomach, nous iectant à un esblo tournoyement de teste.

> Morbis in corporis avius errat
> Sæpe animus; dementit enim, deliraque fatur
> Interdumque gravi lethargo fertur in altum
> Æternumque soporem, oculis nutuque cadenti [1]

Les philosophes n'ont, ce me semble, g cette chorde, non plus qu'un' aultre de pa tance : ils ont ce dilemme tousiours en la b consoler nostre mortelle condition : « Ou l'a telle, ou immortelle : Si mortelle, elle sera s immortelle, ell' ira en amendant. » Ils ne tou l'aultre branche; « Quoy, si elle va en er laissent aux poëtes les menaces des peines f par là ils se donnent un beau ieu. Ce sont de qui s'offrent à moy souvent en leurs discours, la premiere.

Cette ame perd l'usage du souverain bie constant et si ferme : il fault que nostre l se rende en cet endroict, et quitte les ar mourant, ils consideroient aussi, par la va maine raison, que le meslange et societé de si diverses, comme est le mortel et l'immorte ginable :

> Quippe etenim mortale æterno iungere, et una
> Consentire putare, et fungi mutua posse,

[1] Souvent, dans les maladies du corps, la raison s'ég et le délire paroissent dans les discours; quelquefois tl.argie plonge l'ame dans un assoupissement profond yeux se ferment, la tête s'abat. LUCRÈCE, III, 464.

Desipere est. Quid enim diversius esse putandum est,
Aut magis inter se disiunctum discrepitansque,
Quam, mortale quod est, immortali atque perenni
Iunctum, in concilio sævas tolerare procellas[1]?

advantage ils sentoient l'ame s'engager en la mort comme corps :

Simul ævo fessa fatiscit[2] :

e que, selon Zenon, l'image du sommeil nous montre assez; car il estime que « c'est une defaillance et cheute de l'ame, aussi bien que du corps, » *contrahi animum, et quasi labi putat atque decidere*[3] : et, ce qu'on appercevoit en aulcuns, sa force et sa vigueur se maintenir en la fin de la vie, ils le rapportoient à la diversité des maladies; comme on veoid les hommes, en cette extremité, maintenir, qui un sens, qui un aultre, qui l'ouïr, qui le flairer, sans alteration; et ne se veoid point d'affoiblissement si universel, qu'il n'y reste quelques parties entieres et vigoreuses :

Non alio pacto, quam si, pes quum dolet ægri,
In nullo caput interea sit forte dolore[4].

La veue de nostre iugement se rapporte à la verité, comme faict l'œil du chathuant à la splendeur du soleil, ainsi que dict Aristote[5]. Par où le sçaurions nous mieulx convaincre, que par si grossiers aveuglements en une si

[1] Quelle folie d'unir le mortel à l'immortel, de supposer entre eux un tel accord, une communauté de fonctions! Qu'y a-t-il de plus différent, de plus distinct et de plus opposé que ces deux substances, l'une périssable, l'autre indestructible, que vous prétendez réunir, pour les exposer ensemble aux plus funestes orages! LUCRÈCE, III, 801.

[2] Elle succombe avec lui sous le poids des ans. LUCRÈCE, III, 459.

[3] CIC., *de Divinat.*, II, 58. C.

[4] Ainsi quelquefois les pieds sont malades, sans que la tête ressente aucune douleur. LUCRÈCE, III, 111.

[5] *Metaphys.*, II, 1. C.

apparente lumiere? car l'opinion contraire de l'immortalité de l'ame, laquelle Cicero dict avoir esté premierement introduicte, au moins selon le tesmoignage des livres, par Pherecydes Syrius [1], du temps du roy Tullus, d'aultres en attribuent l'invention à Thales, et aultres à d'aultres; c'est la partie de l'humaine science traictee avecques plus de reservation et de doubte. Les dogmatistes les plus fermes sont contraincts, en cet endroict principalement, de se reiecter à l'abry des umbrages de l'academie. Nul ne sçait ce qu'Aristote a estably de ce subiect, non plus que touts les anciens en general, qui le manient d'une vacillante creance; *rem gratissimam promittentium magis, quam probantium* [2] : il s'est caché soubs le nuage de paroles et sens difficiles et non intelligibles, et a laissé à ses sectateurs autant à debattre sur son iugement que sur la matiere.

Deux choses leur rendoient cette opinion plausible : l'une, que sans l'immortalité des ames il n'y auroit plus de quoy asseoir les vaines esperances de la gloire, qui est une consideration de merveilleux credit au monde; l'aultre, que c'est une tresutile impression, comme dict Platon [3], que les vices, quand ils se desrobberont de la veue et cognoissance de l'humaine iustice, demeurent tousiours en butte à la divine, qui les poursuyvra, voire aprez la mort des coupables. Un soing extreme tient l'homme d'alonger son estre : il y a pourveu par toutes ses pieces; et pour la conservation du corps sont les sepultures; pour la conservation du nom, la gloire : il a employé toute son opinion à

[1] *De Syros*. Cic., *Tuscul.*, I, 16. Il est probable, d'après le passage de Cicéron, qu'il faut lire dans Montaigne, *du temps du roy Tullius*. J. V. L.

[2] C'est la promesse agréable d'un bien dont ils ne nous prouvent guère la certitude. Sénèque, *Epist.* 102.

[3] *Lois*, X, 13, édition d'Estienne, t. II, p. 905, A; *Pensées de Platon*, p. 110. J. V. L.

rebastir, impatient de sa fortune, et à s'estansonner[1] ır ses inventions. L'ame, par son trouble et sa foiblesse, se pouvant tenir sur son pied, va questant de toutes ırts des consolations, esperances, et fondements, et des rconstances estrangieres où elle s'attache et se plante; et, ur legiers et fantastiques que son invention les lui forge, y repose plus seurement qu'en soy, et plus volontiers. ais les plus aheurtez à cette si iuste et claire persuasion l'immortalité de nos esprits, c'est merveille comme ils sont trouvez courts et impuissants à l'establir par leurs ımaines forces : *somnia sunt non docentis, sed optantis*, soit un ancien[2]. L'homme peult recognoistre, par ce smoignage, qu'il doibt à la fortune et au rencontre la rité qu'il descouvre luy seul; puisque, lors mesme qu'elle ıy est tumbee en main, il n'a pas de quoy la saisir et la aintenir, et que sa raison n'a pas la force de s'en prevair. Toutes choses produictes par nostre propre discours suffisance, autant vrayes que faulses, sont subiectes à certitude et debat. C'est pour le chastiement de nostre rté, et instruction de nostre misere et incapacité, que ieu produisit le trouble et la confusion de l'ancienne tour Babel : tout ce que nous entreprenons sans son assisnce, tout ce que nous veoyons sous la lampe de sa grace, n'est que vanité et folie; l'essence mesme de la verité, ui est uniforme et constante, quand la fortune nous en onne la possession, nous la corrompons et abastardissons ar nostre foiblesse. Quelque train que l'homme prenne e soy, Dieu permet qu'il arrive tousiours à cette mesme onfusion, de laquelle il nous represente si vifvement

[1] *Estançonner*, appuyer, étayer. NICOT. — *S'estançonner par ses ıventions*, c'est assurer, renforcer son existence par ses propres imaginations. C.

[2] Ce sont les rêves d'un homme qui desire, mais qui ne prouve pas. Cic., *Academ.*, II, 38.

nage par le iuste chastiement de quoy il battit l'ou
idance de Nembroth, et aneantit les vaines entrep
u bastiment de sa pyramide : *Perdam sapientiam sa
ium, et prudentiam prudentium reprobabo*[1]. La div
l'idiomes et de langues, de quoy il troubla cet ouv
qu'est ce aultre chose que cette infinie et perpetuelle
cation et discordance d'opinions et de raisons, qui a
paigne et embrouille le vain bastiment de l'hu
science, et l'embrouille utilement? Qui nous tiendr
nous avions un grain de cognoissance? Ce sainct m'
grand plaisir : *Ipsa veritatis occultatio aut humi
exercitatio est, aut elationis attritio*[2]. Iusques à quel
de presumption et d'insolence ne portons nous nostre
glement et nostre bestise?

Mais pour reprendre mon propos, c'estoit vray
bien raison que nous feussions tenus à Dieu seul
benefice de sa grace, de la verité d'une si noble cr
puisque de sa seule liberalité nous recevons le fr
l'immortalité, lequel consiste en la iouïssance de la
tude eternelle. Confessons ingenuement que Die
nous l'a dict, et la foy; car leçon n'est ce pas de na
de nostre raison : et qui retentera[3] son estre et ses
et dedans et dehors, sans ce privilege divin; qui
l'homme sans le flatter, il n'y verra ny efficace ny
qui sente aultre chose que la mort et la terre. Plu
donnons, et debvons, et rendons à Dieu, nous en
d'autant plus chrestiennement. Ce que ce philosop
cien dict tenir du fortuite consentement de la voi

[1] Je confondrai la sagesse des sages, et je réprouverai '
des prudents. S. PAUL, *Corinth.*, I, 1, 19.

[2] Les ténèbres dans lesquelles la vérité se cache exercen
ou domptent l'orgueil. S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, XI, 22.

[3] *Et qui sondera de nouveau.* — Retenter, du latin *rete*
ver, essayer à plusieurs reprises. SÉNÈQUE, *Epist.* 72 : «
retentavi memoriam meam. » J. V. L.

valoit il pas mieulx qu'il le tinst de Dieu? *Quum de* *rum æternitate disserimus, non leve momentum apud* *bet consensus hominum aut timentium inferos, aut* *um. Utor hac publica persuasione* [1].

a foiblesse des arguments humains, sur ce subiect, noist singulierement par les fabuleuses circonstances ont adioustees à la suitte de cette opinion, pour r de quelle condition estoit cette nostre immortalité. ns les stoïciens (*usuram nobis largiuntur tanquam* *ibus : diu mansuros aiunt animos; semper, negant* [2]) onnent aux ames une vie au delà de cette cy, mais La plus universelle et plus receue fantasie, et qui iusques à nous en divers lieux [3], ç'a esté celle de la- e on faict aucteur Pythagoras; non qu'il en feust le ier inventeur, mais d'autant qu'elle receut beaucoup oids et de credit par l'auctorité de son approbation : que « les ames, au partir de nous, ne faisoient que r d'un corps à un aultre, d'un lion à un cheval, d'un al à un roy, se promenants ainsi sans cesse de maison naison : » et luy, disoit « se souvenir avoir esté Ætha- s [4], depuis Euphorbus, puis aprez Hermotimus, enfin Pyrrhus estre passé en Pythagoras; ayant memoire de de deux cents six ans. » Adioustoient aulcuns que ces smes ames remontent au ciel par fois, et aprez en de- llent encores :

O pater, annę aliquas ad cœlum hinc ire putandum est

Lorsque nous traitons de l'immortalité de l'ame, nous comptons coup sur le consentement général des hommes qui craignent les x infernaux, ou qui les honorent. Je profite de cette persuasion que. SÉNÈQUE, *Epist.* 117.

ls prétendent que nos ames ne vivent que comme des corneilles; temps, mais non pas toujours. CIC., *Tusc.*, I, 31.

En Perse, dans l'Indoustan, et ailleurs. C.

DIOGÈNE LAERCE, VIII, 4, 5. C.

Sublimes animas, iterumque ad tarda reverti
Corpora? Quæ lucis miseris tam dira cupido [1]?

Origene les faict aller et venir eternellement du l
mauvais estat. L'opinion que Varro recite [2] est
quatre cents quarante ans de revolution, elles se reio
à leur premier corps : Chrysippus [3], que cela doi
venir aprez certain espace de temps incogneu et i
mité. Platon [4], qui dict tenir de Pindare et de l'an
poësie cette croyance des infinies vicissitudes de m
ausquelles l'ame est preparee, n'ayant ny les pei
les recompenses en l'aultre monde que temporelles,
sa vie en cettuy cy n'est que temporelle, conclud
une singuliere science des affaires du ciel; de l'e
d'icy, où elle a passé, repassé, et seiourné à pl
voyages; matiere à sa reminiscence. Voicy son
ailleurs [5] : « Qui a bien vescu, il se reioinct à l'as
quel il est assigné : qui mal, il passe en femme;
lors mesme il ne se corrige point, il se rechange e
de condition convenable à ses mœurs vicieuses; et n
fin à ses punitions, qu'il ne soit revenu à sa naïfve
tution, s'estant, par la force de la raison, desfa
qualitez grossieres, stupides et elementaires qui
en luy. » Mais ie ne veulx oublier l'obiection que
epicuriens à cette transmigration de corps en autl
est plaisante : ils demandent « Quel ordre il y a
la presse des mourants venoit à estre plus gran

[1] O mon père! est-il vrai que des ames retournent d'ici sur
et qu'une enveloppe corporelle les appesantit de nouveau!
inspirer à ces malheureux cet excès d'amour pour la vie! VIRG.
VI, 719.

[2] De quelques faiseurs d'horoscope, *genethliaci quidam.* L
se trouve dans S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, XXII, 28. C.

[3] LACTANCE, *Div. instit.*, VII, 23. C.

[4] Dans le *Ménon*, p. 16 et 17. C.

[5] Dans le *Timée*. Voyez les *Pensées de Platon*, p. 86. J. V.

les naissants? car les ames deslogees de leur giste seroient
i se fouler à qui prendroit place la premiere dans ce nou-
vel estuy; » et demandent aussi « à quoy elles passeroient
eur temps, ce pendant qu'elles attendroient qu'un logis
eur feust apresté? Ou, au rebours, s'il naissoit plus d'a-
imaulx qu'il n'en mourroit, ils disent que les corps se-
oient en mauvais party, attendant l'infusion de leur ame;
l en adviendroit qu'aulcuns d'iceulx se mourroient avant
ue d'avoir esté vivants. »

> Denique connubia ad veneris, partusque ferarum
> Esse animas præsto, deridiculum esse videtur;
> Et spectare immortales mortalia membra
> Innumero numero, certareque præproperanter
> Inter se, quæ prima potissimaque insinuetur [1].

'aultres ont arresté l'ame au corps des trespassez, pour
n animer les serpents, les vers, et aultres bestes, qu'on
ict s'engendrer de la corruption de nos membres, voire
l de nos cendres : d'aultres la divisent en une partie mor-
elle, et l'aultre immortelle : aultres la font corporelle, et
neantmoins immortelle. aulcuns la font immortelle,
ans science et sans cognoissance. Il y en a aussi qui ont
stimé que des ames des condamnez il s'en faisoit des
iables; et aulcuns des nostres l'ont ainsi iugé : comme
lutarque pense qu'il se face des dieux de celles qui sont
auvees; car il est peu de choses que cet aucteur là esta-
lisse d'une façon de parler si resolue qu'il faict cette cy,
maintenant partout ailleurs une maniere dubitatrice et
mbiguë : « Il fault estimer, dict il [2], et croire fermement
que les ames des hommes vertueux, selon nature et selon

[1] Il est ridicule de s'imaginer que les ames se trouvent prêtes au moment précis de l'accouplement des animaux et de leur naissance; qu'un nombreux essaim de substances immortelles s'empressent autour d'un germe mortel, et que chacune se dispute l'avantage d'être introduite la première. LUCRECE, III, 777.

[2] *Vie de Romulus*, c. 14, traduction d'Amyot. C.

iustice divine, deviennent d'hommes, saincts; e
demy dieux; et de demy dieux, aprez qu'ils s
tement, comme ez sacrifices de purgation, net
rifiez, estants delivrez de toute passibilité
mortalité, ils deviennent, non par aulcune
civile, mais à la verité, et selon raison vra
dieux entiers et parfaicts, en recevant une fin t
et tresglorieuse. » Mais qui le vouldra veoir,
des plus retenus pourtant et moderez de la b
carmoucher avecques plus de hardiesse, et
ses miracles sur ce propos, ie le renvoye à
de la Lune, et du Daimon de Socrates, où, a
ment qu'en nul aultre lieu, il se peult adve
teres de la philosophie avoir beaucoup d'estra
munes avecques celles de la poësie : l'entender
se perdant à vouloir sonder et contrerooller t
iusques au bout; tout ainsi comme, lassez
de la longue course de nostre vie, nous re
enfantillage. Voylà les belles et certaines inst
nous tirons de la science humaine sur le subie
ame!

Il n'y a pas moins de temerité en ce qu'el
prend des parties corporelles. Choisissons en
exemples; car aultrement nous nous perdrion
mer trouble et vaste des erreurs medecinal
si on s'accorde au moins en cecy, De quelle
hommes se produisent les uns des aultres : c
leur premiere production, ce n'est pas mer
chose si haulte et ancienne, l'entendement
trouble et dissipe. Archelaüs le physicien,
crates feut le disciple et le mignon, selon A
disoit[1], Et les hommes et les animaulx avoi

[1] Diogène Laerce, II, 17. C.

non laicteux, exprimé par la chaleur de la terre : oras dict [1] nostre semence estre l'escume de nostre r sang : Platon, l'escoulement de la moëlle de l'esdos ; ce qu'il argumente de ce que cet endroict se premier de la lasseté de la besongne : Alcmeon, le la substance du cerveau ; et qu'il soit ainsi, dict yeulx troublent à ceulx qui se travaillent oultre à cet exercice : Democritus, une substance exde toute la masse corporelle ; Epicurus, extraicte le et du corps : Aristote, un excrement tiré de l'adu sang, le dernier qui s'espand en nos membres : , du sang cuict et digeré par la chaleur des genice qu'ils iugent de ce qu'aux extremes efforts on les gouttes de pur sang ; en quoy il semble qu'il y is d'apparence, si on peult tirer quelque apparence confusion si infinie. Or, pour mener à effect cette ice, combien en font ils d'opinions contraires? Ariset Democritus tiennent Que les femmes n'ont point erme, et que ce n'est qu'une sueur qu'elles eslancent la chaleur du plaisir et du mouvement, et qui ne sert rien à la generation : Galen, au contraire, et ses suynts, Que sans la rencontre des semences, la generation se peult faire. Voylà les medecins, les philosophes, les risconsultes et les theologiens, aux prinses pesle mesle avecques nos femmes, sur la dispute : « A quels termes les femmes portent leur fruict ; » et moy ie secours, par l'exemple de moy mesme, ceulx d'entr'eulx qui maintiennent la grossesse d'onze mois [3]. Le monde est basty de

[1] PLUTARQUE, *des Opinions des philosophes*, V, 3. Les citations suintes sont prises dans le même chapitre. C.

[2] Plutarque, ou l'auteur du traité *des Opinions des philosophes*, V, 5, nt sur cet article Zénon avec Aristote, et dit expressément que Démote étoit de l'opinion contraire. C.

On peut conclure de ce passage que la mère de Montaigne étoit ou roit être accouchée de lui au onzième mois de sa grossesse. A. D.

cette experience; il n'est si simple femmelette qui ne puisse dire son avis sur toutes ces contestations : et si nous n'en sçaurions estre d'accord.

En voylà assez pour verifier que l'homme n'est non plus instruict de la cognoissance de soy en la partie corporelle, qu'en la spirituelle. Nous l'avons proposé luy mesme à soy; et sa raison, à sa raison, pour veoir ce qu'elle nous en diroit. Il me semble assez avoir monstré combien peu elle s'entend en elle mesme; et qui ne s'entend en soy, en quoy se peult il entendre? *Quasi vero mensuram illius rei possit agere, qui sui nesciat* [1]. Vrayement, Protagoras [2] nous en contoit de belles, faisant l'homme la mesure de toutes choses, qui ne sceut iamais seulement la sienne : si ce n'est luy, sa dignité ne permettra pas qu'aultre creature ayt cet advantage; or, luy estant en soy si contraire, et l'un iugement subvertissant l'aultre sans cesse, cette favorable proposition n'estoit qu'une risee, qui nous menoit à conclure, par necessité, la neantise du compas et du compasseur. Quand Thales [3] estime la cognoissance de l'homme tresdifficile à l'homme, il luy apprend la cognoissance de toute aultre chose luy estre impossible.

Vous [4], pour qui i'ay prins la peine d'estendre un si long corps, contre ma coustume, ne refuyrez point de maintenir vostre Sebond par la forme ordinaire d'argumenter de quoy vous estes touts les iours instruicte, et exercerez en cela vostre esprit et vostre estude : car ce

[1] Comme si celui qui ignore sa propre mesure pouvoit entreprendre de mesurer quelque autre chose. PLINE, *Nat. Hist.*, II, 1.

[2] SEXTUS EMPIRICUS, *adv. Math.*, p. 148. C.

[3] DIOGÈNE LAERCE, I, 36. C.

[4] On croit, comme nous l'avons dit plus haut, que Montaigne adressoit cette *Apologie de Sebond* à la reine Marguerite de France, femme du roi de Navarre. J. V. L.

dernier tour d'escrime icy, il ne le fault employer que comme un extreme remede; c'est un coup desesperé, auquel il fault abandonner vos armes, pour faire perdre à vostre adversaire les siennes; et un tour secret, duquel il se fault servir rarement et reserveement [1]. C'est grande temerité de vous perdre pour perdre un aultre : il ne fault pas vouloir mourir pour se venger, comme feit Gobrias; car, estant aux prinses bien estroictes avecques un seigneur de Perse, Darius y survenant l'espee au poing, qui craignoit de frapper, de peur d'assener Gobrias, il lui cria qu'il donnast hardiement, quand il debvroit donner au travers de touts les deux [2]. I'ay veu reprimer pour iniustes des armes et conditions de combats singuliers, desesperees, et ausquelles celuy qui les offroit mettoit luy et son compaignon en termes d'une fin à touts deux inevitable. Les Portugais prindrent, en la mer des Indes, certains Turcs prisonniers, lesquels, impatients de leur captivité, se resolurent, et leur succeda, de mettre, et eulx et leurs maistres, et le vaisseau, en cendre, frottant des clous de navire l'un contre l'aultre, tant qu'une estincelle de feu tumbast dans les caques de pouldre qu'il y avoit dans l'endroict où ils estoient gardez. Nous secouons icy les limites et dernieres clostures des sciences, ausquelles l'extremité est vicieuse, comme en la vertu. Tenez vous dans la route commune; il ne faict pas bon estre si subtil et si fin. Souvienne vous de ce que dict le proverbe toscan :

[1] Cet aveu de Montaigne est très remarquable. On peut conclure de ses propres paroles que dans les disputes philosophiques en général, mais particulièrement dans celles où la religion est intéressée, il ne faut faire valoir l'incertitude de nos connoissances, et se réfugier sous l'étendard du pyrrhonisme, que lorsque, pressé de toutes parts, on n'a plus aucune bonne raison à alléguer en faveur de son opinion. N.

[2] HÉRODOTE, III, 78. J. V. L.

Chi troppo s'assottiglia, si scavezza [1].

Ie vous conseille, en vos opinions et en vos discou
tant qu'en vos mœurs et en toute aultre chose, la
ration et l'attrempance [2], et la fuyte de la nouve
de l'estrangeté : toutes les voyes extravagantes ı
chent. Vous, qui, par l'auctorité que vostre grande
apporte, et encores plus par les advantages qu
donnent les qualitez plus vostres, pouvez, d'un cli
commander à qui il vous plaist, debviez donne
charge à quelqu'un qui feist profession des lett
vous eust bien aultrement appuyé et enrichy cet
tasie. Toutesfois, en voicy assez pour ce que vous
à faire.

Epicurus [3] disoit, des loix, que les pires nous
si necessaires, que, sans elles, les hommes s'entre
roient les uns les aultres; et Platon [4] verifie qu
loix, nous vivrions comme bestes. Nostre esprit est
vagabond, dangereux, et temeraire; il est mala
ioindre l'ordre et la mesure : et, de mon temps, ce
ont quelque rare excellence au dessus des aultres,
que vivacité extraordinaire, nous les veoyons qua
desbordez en licence d'opinions et de mœurs; c'est
s'il s'en rencontre un rassis et sociable. On a ra
donner à l'esprit humain les barrieres les plus cont
qu'on peult : en l'estude, comme au reste, il h
compter et regler ses marches; il luy fault tailler
les limites de sa chasse. On le bride et garrotte c
gions, de loix, de coustumes, de science, de prece

1 Par trop subtiliser, on s'égare soi-même.
PETRARCA, canz. XI, v. 48, éd. de Venise, 1756.

2 *La réserve.* « *Homme attrempé*, qui garde mesure en tou
fait et dit. » NICOT.

3 PLUTARQUE, *contre Colotès*, c. 27. J. V. L.

4 *Lois*, IX, p. 874. C.

peines et recompenses mortelles et immortelles; encores veoid on que, par sa volubilité et dissolution, il eschappe à toutes ces liaisons : c'est un corps vain, qui n'a par où estre saisi et assené; un corps divers et difforme, auquel on ne peult asseoir nœud ni prinse. Certes, il est peu d'ames, si reglees, si fortes, et bien nees, à qui on se puisse fier de leur propre conduicte, et qui puissent, avecques moderation et sans temerité, voguer en la liberté de leurs iugements, au delà des opinions communes : il est plus expedient de les mettre en tutelle. C'est un oultrageux glaive, à son possesseur mesme, que l'esprit, à qui ne sçait s'en armer ordonneement et discrettement; et n'y a point de beste à qui plus iustement il faille donner des orbieres [1], pour tenir sa veue subiecte et contraincte devant ses pas, et la garder d'extravaguer ny çà ny là, hors les ornieres que l'usage et les loix luy tracent : parquoy il vous siera mieulx de vous resserrer dans le train accoustumé, quel qu'il soit, que de iecter vostre vol à cette licence effrenee [2]. Mais si quelqu'un de ces nouveaux docteurs entreprend de faire l'ingenieux en vostre presence, aux despens de son salut et du vostre; pour vous desfaire de cette dangereuse peste qui se respand touts les iours en vos courts, ce preservatif, à l'extreme necessité, empeschera que la contagion de ce venin n'offensera ny vous, ny votre assistance.

La liberté doncques et gaillardise de ces esprits anciens produisoit, en la philosophie et sciences humaines, plusieurs sectes d'opinions differentes; chascun entreprenant de iuger, et de choisir, pour prendre party. Mais à present que les hommes vont touts un train, *qui certis quibusdam destinatisque sententiis addicti et consecrati sunt*,

[1] Des *œillères*, des *garde-vue*. E. J.

[2] Ou, comme dans l'édition in-4° de 1588, fol. 234, *que de iecter vostre iugement à cette liberté desreglee.*

ut etiam, quæ non probant, cogantur defendere [1], et que nous recevons les arts par civile auctorité et ordonnance, si bien que les escholes n'ont qu'un patron et pareille institution et discipline circonscripte, on ne regarde plus ce que les monnoyes poisent et valent, mais chascun à son tour les receoit selon le prix que l'approbation commune et le cours leur donne; on ne plaide pas de l'alloy, mais de l'usage. Ainsi se mettent egualement toutes choses : on receoit la medecine, comme la geometrie; et les bastelages, les enchantements, les liaisons, le commerce des esprits des trespassez, les prognostications, les domifications [2], et iusques à cette ridicule poursuitte de la pierre philosophale, tout se met sans contredict. Il ne fault que sçavoir que le lieu de Mars loge au milieu du triangle de la main, celuy de Venus au poulce, et de Mercure au petit doigt; et que quand la mensale [3] coupe le tubercle de l'enseigneur, c'est signe de cruauté; quand elle fault soubs le mitoyen, et que la moyenne naturelle faict un angle avec la vitale soubs mesme endroict, que c'est signe d'une mort miserable : que si à une femme, la naturelle est ouverte, et ne ferme point l'angle avecques la vitale, cela denote qu'elle sera mal chaste : ie vous appelle vous mesme à tesmoing, si avecques cette science un homme ne peult passer, avec reputation et faveur, parmy toutes compaignies.

Theophrastus disoit que l'humaine cognoissance, ache-

[1] Qu'ayant épousé certains dogmes dont ils ne peuvent se départir. ils sont forcés d'admettre et de défendre des conséquences qu'ils n'approuvent pas. Cic., *Tusc.*, II, 2.

[2] Ce mot est formé de *domifier*, terme d'astrologie, qui signifie partager le ciel en douze maisons, pour dresser un thème céleste ou un horoscope : du latin *domus*, maison, et *facere*, faire. E. J.

[3] La *mensale* est, en terme de chiromancie, une ligne qui traverse le milieu de la main, depuis l'index jusqu'au petit doigt. — *L'enseigneur*. l'indicateur. E. J.

ninee par les sens, pouvoit iuger des causes des choses iusques à certaine mesure; mais qu'estant arrivee aux causes extremes et premieres, il falloit qu'elle s'arrestast, et qu'elle rebouchast, à raison, ou de sa foiblesse, ou de la difficulté des choses. C'est une opinion moyenne et doulce, Que nostre suffisance nous peult conduire iusques à la cognoissance d'aulcunes choses, et qu'elle a certaines mesures de puissance, oultre lesquelles c'est temerité de l'employer : cette opinion est plausible, et introduicte par gents de composition. Mais il est malaysé de donner bornes à nostre esprit; il est curieux et avide, et n'a point occasion de s'arrester plustost à mille pas qu'à cinquante : ayant essayé, par experience, que ce à quoy l'un s'estoit failly, l'aultre y est arrivé, et que ce qui estoit incogneu à un siecle, le siecle suyvant l'a esclaircy, et que les sciences et les arts ne se iectent pas en moule, ains se forment et figurent peu à peu en les maniant et polissant à plusieurs fois, comme les ours façonnent leurs petits en les leschant à loisir; ce que ma force ne peult descouvrir, ie ne laisse pas de le sonder et essayer; et en retastant et pestrissant cette nouvelle matiere, la remuant et l'eschauffant, i'ouvre à celuy qui me suyt quelque facilité, pour en iouïr plus à son ayse, et la luy rends plus souple et plus maniable,

Ut Hymettia sole
Cera remollescit, tractataque pollice multas
Vertitur in facies, ipsoque fit utilis usu [1] :

autant en fera le second au tiers : qui est cause que la difficulté ne me doibt pas desesperer, ny aussi peu mon impuissance; car ce n'est que la mienne.

[1] Comme la cire du mont Hymette s'amollit au soleil, et, prenant sous le doigt qui la presse mille formes différentes, devient plus maniable à mesure qu'elle est maniée. OVIDE, *Métam.*, X, 284.

L'homme est capable de toutes choses, comme d'aulcunes : et s'il advoue, comme dict Theophrastus, l'ignorance des causes premieres et des principes, qu'il ne quitte hardiement tout le reste de sa science; si le fondement luy fault, son discours est par terre : le disputer et l'enquerir n'a aultre but et arrest que les principes; si cette fin n'arreste son cours, il se iecte à une irresolution infinie. *Non potest aliud alio magis minusve comprehendi, quoniam omnium rerum una est definitio comprehendendi*[1]. Or, il est vraysemblable que si l'ame sçavoit quelque chose, elle se sçauroit premierement elle-mesme; et si elle sçavoit quelque chose hors d'elle, ce seroit son corps et son estuy, avant toute aultre chose : si on veoid, iusques auiourd'huy, les dieux de la medecine se debattre de nostre anatomie,

> Mulciber in Troiam, pro Troia stabat Apollo[2];

quand attendons nous qu'ils en soient d'accord? Nous nous sommes plus voisins, que ne nous est la blancheur de la neige, ou la pesanteur de la pierre; si l'homme ne se cognoist, comment cognoist il ses functions et ses forces Il n'est pas, à l'adventure, que quelque notice veritab ne loge chez nous; mais c'est par hazard : et d'autant qu par mesme voye, mesme façon et conduicte, les erreu se receoivent en nostre ame, elle n'a pas de quoy les di tinguer, ny de quoy choisir la verité, du mensonge.

Les academiciens recevoient quelque inclination iugement; et trouvoient trop crud de dire « qu'il n'esto pas plus vraysemblable que la neige feust blanche q

[1] Une chose ne peut être plus ou moins comprise qu'une autre : compréhension est la même pour tout; elle n'a point de degrés. Cic. *Acad.*, II, 41.

[2] Vulcain combattoit contre Troie, mais Troie avoit pour elle Apoll OVIDE, *Trist.*, I, 2, 5.

; et que nous ne feussions non plus asseurez du mouent d'une pierre qui part de nostre main, que de celuy a huictiesme sphere : » et, pour eviter cette difficulté strangeté, qui ne peult à la verité loger en nostre imation que malayseement, quoyqu'ils establissent que s n'estions aulcunement capables de sçavoir, et que la té est engoufree dans de profonds abysmes où la veue laine ne peult penetrer; si advouoient ils aulcunes ses estre plus vraysemblables que les aultres, et recent en leur iugement cette faculté de se pouvoir incliner stost à une apparence qu'à une aultre : ils luy permetnt cette propension, luy deffendant toute resolution. lvis des pyrrhoniens est plus hardy, et quand et quand vraysemblable[1] : car cette inclination academique, ette propension à une proposition plustost qu'à une e, qu'est ce aultre chose que la recognoissance de que plus apparente verité en cette cy qu'en celle là? stre entendement est capable de la forme, des lineas, du port et du visage de la verité, il la verroit en, aussi bien que demie, naissante et imperfecte : cette rence de verisimilitude, qui les faict prendre plustost che qu'à droicte, augmentez la; cette once de verisiide qui incline la balance, multipliez la de cent, de onces; il en adviendra enfin que la balance prendra tout à faict, et arrestera un chois et une verité en-Mais comment se laissent ils plier à la vraysemce, s'ils ne cognoissent le vray? comment cognoissent semblance de ce de quoy ils ne cognoissent pas l'es-? Ou nous pouvons iuger tout à faict, ou tout à faict ne le pouvons pas. Si nos facultez intellectuelles et

u, *beaucoup plus veritable et plus ferme*, comme il y a dans l'édi-4° de 1588, fol. 235 *verso*. Montaigne veut dire ici que l'opinion rrhoniens est plus liée, et se soutient mieux que celle des acadés. C.

sensibles sont sans fondement et sans pied, si elles ne font que flotter et venter, pour neant laissons nous emporter nostre iugement à aulcune partie de leur operation, quelque apparence qu'elle semble nous presenter; et la plus seure assiette de nostre entendement, et la plus heureuse, ce seroit celle-là où il se maintiendroit rassis, droict, inflexible, sans bransle et sans agitation : *Inter visa vera, aut falsa, ad animi assensum, nihil interest*[1]. Que les choses ne logent pas chez nous en leur forme et en leur essence, et n'y facent leur entree de leur force propre et auctorité, nous le veoyons assez : parce que s'il estoit ainsi, nous le recevrions de mesme façon; le vin seroit tel en la bouche du malade, qu'en la bouche du sain; celuy qui a des crevasses aux doigts, ou qui les a gourds, trouveroit une pareille dureté au bois ou au fer qu'il manie, que faict un aultre : les subiects estrangiers se rendent doncques à nostre mercy; ils logent chez nous comme il nous plaist. Or, si de nostre part nous recevions quelque chose sans alteration, si les prinses humaines estoient assez capables et fermes pour saisir la verité par nos propres moyens, ces moyens estants communs à touts les hommes, cette verité se reiecteroit de main en main de l'un à l'aultre; et au moins se trouveroit il une chose au monde, de tant qu'il y en a, qui se croiroit par les hommes d'un consentement universel : mais ce, qu'il ne se veoid aulcune proposition qui ne soit debattue et controversee entre nous, ou qui ne le puisse être, montre bien que nostre iugement naturel ne saisit pas bien clairement ce qu'il saisit; car mon iugement ne le peult faire recevoir au iugement de mon compaignon : qui est signe que ie l'ay saisi par quelque aultre moyen que par une naturelle puissance qui soit en moy et en touts les hommes.

[1] Entre les apparences vraies ou fausses, pour l'assentiment de l'esprit, il n'y a point de différence. Cic., *Acad.*, II, 28.

Laissons à part cette infinie confusion d'opinions qui se oid entre les philosophes mesmes, et ce debat perpetuel universel en la cognoissance des choses : car cela est esupposé tresveritablement, Que d'aulcune chose les mmes, ie dis les sçavants les mieux nays, les plus suffints, ne sont d'accord, non pas que le ciel soit sur nostre ste; car ceulx qui doubtent de tout, doubtent aussi de la; et ceulx qui nient que nous puissions comprendre lcune chose, disent que nous n'avons pas comprins que ciel soit sur nostre teste : et ces deux opinions sont, en mbre, sans comparaison les plus fortes.

Oultre cette diversité et division infinie; par le trouble e nostre iugement nous donne à nous mesmes, et l'intitude que chascun sent en soy, il est aysé à veoir qu'il on assiette bien mal asseuree. Combien diversement eons nous des choses? combien de fois changeons nous s fantasies? Ce que ie tiens auiourd'huy, et ce que ie is, ie le tiens et le crois de toute ma croyance; touts s utils et touts mes ressorts empoignent cette opinion, m'en respondent sur tout ce qu'ils peuvent : ie ne saus embrasser aulcune verité, ny la conserver avecques plus sseurance, que ie foys cette cy; i'y suis tout entier, i'y s voirement : mais ne m'est il pas advenu, non une s, mais cent, mais mille, et touts les iours, d'avoir emssé quelque aultre chose, à l'aide de ces mesmes instrunts, en cette mesme condition, que depuis i'ay iugee ulse? Au moins fault il devenir sage à ses propres desns : si ie me suis trouvé souvent trahy soubs cette coutr; si ma touche se treuve ordinairement faulse, et ma lance ineguale et iniuste, quelle asseurance en puis ie endre à cette fois plus qu'aux aultres? n'est-ce pas sote de me laisser tant de fois piper à un guide? Toutess, que la fortune nous remue cinq cents fois de place, l'elle ne face que vuyder et remplir sans cesse, comme

dans un vaisseau, dans nostre creance aultres et aultres opinions; tousiours la presente et la derniere, c'est la certaine et l'infaillible : pour cette cy il fault abandonner les biens, l'honneur, la vie, et le salut, et tout.

> Posterior. . . . . . res illa reperta
> Perdit et immutat sensus ad pristina quæque [1].

Quoy qu'on nous presche, quoy que nous apprenions, il fauldroit tousiours se souvenir que c'est l'homme qui donne, et l'homme qui receoit : c'est une mortelle main qui nous le presente; c'est une mortelle main qui l'accepte. Les choses qui nous viennent du ciel ont seules droict et auctorité de persuasion; seules, la marque de verité : laquelle aussi ne veoyons nous pas de nos yeulx, ny ne la recevons par nos moyens; cette saincte et grande image ne pourroit pas [2] en un si chestif domicile, si Dieu pour cet usage ne le prepare, si Dieu ne le reforme et fortifie par sa grace et faveur particuliere et supernaturelle. Au moins debvroit nostre condition faultiere [3] nous faire porter plus modereement et retenuement en nos changements : il nous debvroit souvenir, quoy que nous receussions en l'entendement, que nous recevons souvent des choses faulses, et que c'est par ces mesmes utils qui se desmentent et qui se trompent souvent.

Or n'est il pas merveille s'ils se desmentent, estants si aisez à incliner et à tordre par bien legieres occurrences. Il est certain que nostre apprehension, nostre iugement, et

[1] La dernière nous dégoûte des premières, et les décrédite dans notre esprit. Lucrèce, V, 1413.

[2] Montaigne emploie ici ce mot elliptiquement, et peut-être d'après l'usage de son pays et de son temps, pour, *ne pourroit pas tenir*. Nous disons encore, par une ellipse presque semblable, *Il n'en peut plus*. J. V. L.

[3] Texte de 1588; celui de 1595, p. 370, porte *faultive*. J. V. L.

ez de nostre ame, en general, souffrent selon les nts et alterations du corps, lesquelles altera-t continuelles : n'avons nous pas l'esprit plus la memoire plus prompte, le discours plus vif, qu'en maladie? la ioye et la gayeté ne nous font recevoir les subiects qui se presentent à nostre tout aultre visage que le chagrin et la melan-ensez vous que les vers de Catulle ou de Sappho n vieillard avaricieux et rechigné, comme à un ame vigoreux et ardent? Cleomenes, fils d'Anax-, estant malade, ses amis luy reprochoient qu'il humeurs et fantasies nouvelles et non accoustu-Ie crois bien, repliqua il [1]; aussi ne suis ie pas ; ie suis estant sain : estant aultre, aussi sont es opinions et fantasies. » En la chicane de nos mot est en usage, qui se dict des criminels qui nt les iuges en quelque bonne trempe, doulce et re, *Gaudeat de bona fortuna* [2]; car il est certain ugements se rencontrent, par fois plus tendus à nnation, plus espineux et aspres, tantost plus ysez, et enclins à l'excuse : tel qui rapporte de la douleur de la goutte, la ialousie, ou le larre-n valet, ayant toute l'ame teincte et abruvee de l ne fault pas doubter que son iugement ne s'en s cette part là. Ce venerable senat d'Areopage nuict, de peur que la veue des poursuyvants t sa iustice. L'air mesme et la serenité du ciel orte quelque mutation, comme dict ce vers grec,

',

RQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*. Montaigne change n d'Amyot. J. V. L.

ouisse de ce bonheur. *Traduction de Montaigne, dans son Bordeaux*, 1580, p. 336, *et dans celle de Paris*, 1588, fol. 237

> Tales sunt hominum mentes, quali pater ipse
> Iuppiter auctifera lustravit lampade terras [1].

Ce ne sont pas seulement les fiebvres, les bruvages, et les grands accidents, qui renversent nostre iugement; les moindres choses du monde le tournevirent [2] : et ne fault pas doubter, encores que nous ne le sentions pas, que si la fiebvre continue peult atterrer nostre ame, que la tierce n'y apporte quelque alteration selon sa mesure et proportion; si l'apoplexie assopit et esteinct tout à faict la veue de nostre intelligence, il ne fault pas doubter que le morfondement ne l'esblouïsse : et, par consequent, à peine se peult il rencontrer une seule heure en la vie où nostre iugement se treuve en sa deue assiette, nostre corps estant subiect à tant de continuelles mutations, et estoffé de tant de sortes de ressorts, que i'en crois les medecins, combien il est malaysé qu'il n'y en ayt tousiours quelqu'un qui tire de travers.

Au demourant, cette maladie ne se descouvre pas si ayseement, si elle n'est du tout extreme et irremediable; d'autant que la raison va tousiours, et torte, et boiteuse, et deshanchee, et avecques le mensonge, comme avecques la verité : par ainsin, il est malaysé de descouvrir son mescompte et desreglement. I'appelle tousiours raison cette apparence de discours que chascun forge en soy; cette raison, de la condition de laquelle il y en peult avoir cent contraires autour d'un mesme subiect, c'est un instrument de plomb et de cire, alongeable, ployable, et accommodable à touts biais et à toutes mesures; il ne reste que la suffisance de le sçavoir contourner. Quelque bon

1 Les pensers des mortels, et leur deuil, et leur joie,
Changent avec les jours que le ciel leur envoie.

Vers traduits par Cicéron de l'*Odyssée* d'Homère, XVIII, 135, et que saint Augustin a conservés, *de Civ. Dei*, V, 8. J. V. L.

2 *Le tournent et le virent en tout sens.* E. J.

›seing qu'ayt un iuge, s'il ne s'escoute de prez, à quoy
u de gents s'amusent, l'inclination à l'amitié, à la pa-
ıté, à la beauté, et à la vengeance, et non pas seulement
›ses si poisantes, mais cet instinct fortuite, qui nous
:t favoriser une chose plus qu'une aultre, et qui nous
ıne sans le congé de la raison le chois en deux pareils
›iects, ou quelque umbrage de pareille vanité, peuvent
ıuer insensiblement en son iugement la recommen-
ion ou desfaveur d'une cause, et donner pente à la
ance.

Moy, qui m'espie de plus prez, qui ay les yeulx inces-
ıment tendus sur moy, comme celuy qui n'a pas fort à
:e ailleurs,

Quis sub Arcto
Rex gelidæ metuatur oræ,
Quid Tiridatem terreat, unice
Securus [1],

›eine oserois ie dire la vanité et la foiblesse que ie
uve chez moy : i'ai le pied si instable et si mal assis,
le treuve si aysé à crouler et si prest au bransle, et ma
ıe si desreglee, que à ieun ie me sens aultre qu'aprez
repas ; si ma santé me rid et la clarté d'un beau iour,
› voylà honneste homme ; si i'ay un cor qui me presse
rteil, me voylà renfrongné, mal plaisant, et inaccessi-
› : un mesme pas de cheval me semble tantost rude,
ıtost aysé ; et mesme chemin, à cette heure plus court,
e aultre fois plus long ; et une mesme forme, ores plus,
ɪs moins agreable : maintenant ie suis à tout faire,
ıintenant à rien faire ; ce qui m'est plaisir à cette heure,
ɐ sera quelquesfois peine. Il se faict mille agitations in-
screttes et casuelles chez moy ; ou l'humeur melancho-

[1] Qui ne m'inquiète guère de savoir quel roi fait tout trembler sous
ıurse glacée, et pourquoi Tiridate est dans les alarmes. HORACE, *Od.*,
26, 3.

lique me tient, ou la cholerique; et, de son a
privee, à cett' heure le chagrin predomine en moy,
heure l'alaigresse. Quand ie prends des livres,
apperceu, en tel passage, des graces excellentes,
auront feru mon ame : qu'un' aultre fois i'y retum
beau le tourner et virer, i'ai beau le plier et le r
c'est une masse incogneue et informe pour moy.]
escripts mesmes, ie ne retreuve pas tousiours l'air
premiere imagination : ie ne sçais ce que i'ay voul
et m'eschaulde souvent à corriger et y mettre un n
sens, pour avoir perdu le premier, qui valoit mi
ne foys qu'aller et venir : mon iugement ne tire pa
iours avant; il flotte, il vague,

> Velut minuta magno
> Deprensa navis in mari, vesaniènte vento [1].

Maintesfois, comme il m'advient de faire volontier
prins, pour exercice et pour esbat, à maintenir u
traire opinion à la mienne, mon esprit, s'appliq
tournant de ce costé là, m'y attache si bien, qu
treuve plus la raison de mon premier advis, et m'
pars. Ie m'entraisne quasi où ie penche, comment
soit, et m'emporte de mon poids.

Chascun à peu prez en diroit autant de soy, s'i
gardoit comme moy : les prescheurs sçavent que
tion qui leur vient en parlant, les anime vers la c
et qu'en cholere nous nous addonnons plus à la
de nostre proposition, l'imprimons en nous, et l'e
sons avecques plus de vehemence et d'approbati
nous ne faisons estant en nostre sens froid et repo
recitez simplement une cause à l'advocat : il vous
pond chancellant et doubteux ; vous sentez qu'il

[1] Comme une foible barque surprise, en pleine mer, par la
la tempête. CATULLE, *Epigr.*, XXV, 12.

ient de prendre à soustenir l'un ou l'aultre party : ez vous bien payé pour y mordre et pour s'en formali-, commence il d'en estre interessé, y a il eschauffé sa lonté ? sa raison et sa science s'y eschauffent quand et and ; voylà une apparente et indubitable verité qui se resente à son entendement ; il y descouvre une toute uvelle lumiere, et le croit à bon escient, et se le persuade ainsi. Voire, ie ne sçais si l'ardeur qui naist du spit et de l'obstination à l'encontre de l'impression et lence du magistrat et du dangier, ou l'interest de la putation, n'ont envoyé tel homme soustenir iusques au u l'opinion pour laquelle, entre ses amis et en liberté, n'eust pas voulu s'eschaulder le bout du doigt. Les seusses et esbranlements que nostre ame receoit par les ssions corporelles peuvent beaucoup en elle, mais encos plus les siennes propres, ausquelles elle est si fort prinse, qu'il est, à l'adventure, soustenable qu'elle n'a lcune aultre allure et mouvement que du souffle de ses nts, et que sans leur agitation elle resteroit sans action, mme un navire en pleine mer, que les vents abandonnt de leur secours : et qui maintiendroit cela, suyvant party des peripateticiens, ne nous feroit pas beaucoup tort, puisqu'il est cogneu que la pluspart des plus belles actions de l'ame procedent, et ont besoing de cette pulsion des passions ; la vaillance, disent ils, ne se ult parfaire sans l'assistance de la cholere ; *semper Aiax rtis, fortissimus tamen in furore* [1] ; ny ne court on sus x meschants et aux ennemis assez vigoreusement, si on est courroucé ; et veulent que l'advocat inspire le courux aux iuges, pour en tirer iustice.

Les cupiditez esmeurent Themistocles, esmeurent Deosthenes, et ont poulsé les philosophes aux travaux,

[1] Ajax fut toujours brave ; mais il ne le fut jamais tant que dans sa reur. Cic., *Tusc.*, IV, 23.

veillees et peregrinations; nous menent à l'honneur, à la doctrine, à la santé, fins utiles : et cette lascheté d'ame à souffrir l'ennuy et la fascherie sert à nourrir en la conscience la penitence et la repentance, et à sentir les fleaux de Dieu pour nostre chastiement, et les fleaux de la correction politique : la compassion sert d'aiguillon à la clemence, et la prudence de nous conserver et gouverner est esveillee par nostre crainte : et combien de belles actions par l'ambition? combien par la presumption? aulcune eminente et gaillarde vertu enfin n'est sans quelque agitation desreglee. Seroit ce pas l'une des raisons qui auroit meu les epicuriens à descharger Dieu de tout soing et solicitude de nos affaires, d'autant que les effects mesmes de sa bonté ne se pouvoient exercer envers nous sans esbranler son repos par le moyen des passions, qui sont comme des picqueures et solicitations acheminant l'ame aux actions vertueuses? ou bien ont ils creu aultrement, et les ont prinses comme tempestes qui desbauchent honteusement l'ame de sa tranquillité? *ut maris tranquillitas intelligitur, nulla, ne minima quidem, aura fluctus commovente : sic animi quietus et placatus status cernitur, quum perturbatio nulla est, qua moveri queat*[1].

Quelles differences de sens et de raison, quelle contrarieté d'imaginations, nous presente la diversité de nos passions? Quelle asseurance pouvons nous doncques prendre de chose si instable et si mobile, subiecte par sa condition à la maistrise du trouble, n'allant iamais qu'un pas forcé et emprunté? Si nostre iugement est en main à la maladie mesme et à la perturbation; si c'est de la folie et de la temerité, qu'il est tenu de recevoir l'impression des choses; quelle seureté pouvons nous attendre de luy?

[1] De même que l'on juge du calme de la mer, quand sa surface n'est agitée par aucun souffle de vent : ainsi l'on peut assurer que l'ame est tranquille, quand nulle passion ne peut l'émouvoir. CIC., *Tusc.*, V, 6.

N'y a il point de hardiesse à la philosophie d'estimer les hommes, qu'ils produisent leurs plus grands effects et plus approchants de la Divinité, quand ils sont hors d'eux, et furieux, et insensez[1]? nous nous amendons par la privation de nostre raison et son assopissement; les deux voyes naturelles, pour entrer au cabinet des dieux, et y preveoir le cours des destinees, sont la fureur et le sommeil[2] : cecy est plaisant à considerer; par la dislocation que les passions apportent à nostre raison, nous devenons vertueux; par son extirpation, que la fureur ou l'image de la mort apporte, nous devenons prophetes et devins. Iamais plus volontiers ie ne l'en creus. C'est un pur enthousiasme que la saincte Verité a inspiré en l'esprit philosophique, qui luy arrache, contre sa proposition, que l'estat tranquille de nostre ame, l'estat rassis, l'estat plus sain que la philosophie luy puisse acquerir, n'est pas son meilleur estat : nostre veillee est plus endormie que le dormir; nostre sagesse, moins sage que la folie; nos songes valent mieulx què nos discours; la pire place que nous puissions prendre, c'est en nous. Mais pense elle[3] pas que nous ayons l'advisement de remarquer que la voix qui faict l'esprit, quand il est desprins de l'homme, si clairvoyant, si grand, si parfaict, et pendant qu'il est en l'homme, si terrestre, ignorant et tenebreux, c'est une voix partant de l'esprit qui est en l'homme terrestre, ignorant et tenebreux; et, à cette cause, voix infiable[4] et incroyable?

Ie n'ay point grande experience de ces agitations vehementes, estant d'une complexion molle et poisante, desquelles la pluspart surprennent subitement nostre ame,

[1] Platon, *Phédrus*, p. 244. C.
[2] Cic., *de Divinat.*, I, 57. C.
[3] *La philosophie.*
[4] *Infidèle, peu digne de foi.* E. J.

sans luy donner loisir de se recognoistre : mais cette sion, qu'on dict estre producicte par l'oysifveté au des ieunes hommes, quoyqu'elle s'achemine avecque sir et d'un progrez mesuré, elle represente bien evi ment, à ceulx qui ont essayé de s'opposer à son effo force de cette conversion et alteration que nostre ment souffre. I'ay aultresfois entreprins de me tenir pour la soustenir et rabbattre; car il s'en fault tan ie sois de ceulx qui convient les vices, que ie ne les pas seulement, s'ils ne m'entraisnent : ie la sentois tre, croistre, et s'augmenter en despit de ma resist et enfin, tout voyant et vivant, me saisir et possede façon que, comme d'une yvresse, l'image des c me commenceoit à paroistre aultre que de coustum veoyois evidemment grossir et croistre les advantag subiect que i'allois desirant, et les sentois aggran enfler par le vent de mon imagination ; les difficult mon entreprinse s'ayser et se planir [1] ; mon discours conscience se tirer arriere : mais, ce feu estant eva tout à un instant, comme de la clarté d'un esclair, ame reprendre une aultre sorte de veue, aultre est aultre iugement ; les difficultez de la retraicte me se grandes et invincibles, et les mesmes choses de bien goust et visage que la chaleur du desir ne me les presentees : lequel plus veritablement ? Pyrrho n'en rien. Nous ne sommes iamais sans maladie : les fie ont leur chauld et leur froid ; des effects d'une pa ardente, nous retumbons aux effects d'une passion leuse : autant que ie m'estois iecté en avant, ie me re d'autant en arriere :

> Qualis ubi alterno procurrens gurgite pontus,
> Nunc ruit ad terras, scopulosque superiacit undam

[1] *Diminuer et s'aplanir.* C.

Spumeus, extremamque sinu perfundit arenam;
Nunc rapidus retro, atque æstu revoluta resorbens
Saxa, fugit, littusque vado labente relinquit [1].

Or, de la cognoissance de cette mienne volubilité, i'ay, par accident, engendré en moy quelque constance d'opinion, et n'ay gueres alteré les miennes premieres et naturelles : car, quelque apparence qu'il y ayt en la nouvelleté, ie ne change pas ayseement, de peur que i'ay de perdre au change ; et puisque ie ne suis pas capable de choisir, ie prends le chois d'aultruy, et me tiens en l'assiette où Dieu m'a mis : aultrement ie ne me sçaurois garder de rouler sans cesse. Ainsi me suis ie, par la grace de Dieu, conservé entier, sans agitation et trouble de conscience, aux anciennes creances de nostre religion, au travers de tant de sectes et de divisions que nostre siecle a produictes. Les escripts des anciens, ie dis les bons escripts, pleins et solides, me tentent et remuent quasi où ils veulent : celuy que i'ois me semble tousiours le plus roide ; ie les treuve avoir raison chascun à son tour, quoyqu'ils se contrarient : cette aysance que les bons esprits ont de rendre ce qu'ils veulent vraysemblable, et qu'il n'est rien si estrange à quoy ils n'entreprennent de donner assez de couleur pour tromper une simplicité pareille à la mienne, cela montre evidemment la foiblesse de leur preuve. Le ciel et les estoiles ont branslé trois mille ans ; tout le monde l'avoit ainsi creu, iusques à ce que Cleanthes le samien [2], ou, selon Theophraste, Nicetas syracusien, s'ad-

[1] Ainsi la mer, dans son double mouvement, tantôt s'élance vers la terre, inonde les rochers d'écume, et va couvrir la grève la plus éloignée : tantôt, retournant sur elle-même, entraîne dans son reflux rapide les pierres qu'elle avoit apportées, et, abaissant ses eaux, laisse la plage à découvert. VIRG., *Énéide*, XI, 624.

[2] PLUTARQUE, *de la Face de la lune*, c. 4. Mais comme il n'y a point de Cléanthe samien, et que cette opinion astronomique fut celle d'Aristarque de Samos, Coste propose avec raison d'adopter dans Plutarque

visa de maintenir que c'estoit la terre qui se mouvoit, par le cercle oblique du zodiaque tournant à l'entour de son aixieu; et, de nostre temps, Copernicus a si bien fondé cette doctrine, qu'il s'en sert tresregleement à toutes les consequences astrologiennes : que prendrons nous de là, sinon qu'il ne nous doibt chaloir lequel ce soit des deux? et qui sçait qu'une tierce opinion, d'ici à mille ans, ne renverse les deux precedentes?

> Sic volvenda ætas commutat tempora rerum :
> Quod fuit in pretio, fit nullo denique honore;
> Porro aliud succedit, et e contemptibus exit,
> Inque dies magis appetitur, floretque repertum
> Laudibus, et miro est mortales inter honore [1].

Ainsi, quand il se presente à nous quelque doctrine nouvelle, nous avons grande occasion de nous en desfier, et de considerer qu'avant qu'elle feust produicte, sa contraire estoit en vogue; et, comme elle a esté renversee par cette cy, il pourra naistre à l'advenir une tierce invention qui choquera de mesme la seconde. Avant que les principes qu'Aristote a introduicts feussent en credit, d'aultres principes contentoient la raison humaine, comme ceulx cy nous contentent à cette heure. Quelles lettres[2] ont ceulx cy, quel privilege particulier, que le cours de nostre invention s'arreste à eulx, et qu'à eulx appartienne pour tout le temps advenir la possession de nostre creance? ils ne sont non plus exempts du boutehors [3], qu'estoient

la correction faite par Ménage, *ad Diog. Laert.*, VIII, 85. Il auroit dû remarquer aussi que les meilleurs interprètes de Cicéron, *Acad.*, II, 39, lisent *Hicetas*, au lieu de *Nicetas*. J. V. L.

[1] Ainsi le temps change le prix des choses : ce qui fut estimé tombe dans le mépris; tandis que l'objet d'un long dédain s'élève, et est estimé à son tour : on le desire de plus en plus, on le vante, on l'admire, et il se place au premier rang dans l'opinion des hommes. LUCRÈCE, V, 1275.

[2] *De matiere, forme, et privation*. Édit. de 1588, fol. 240 *verso*.

[3] *D'être déboutés, jetés dehors, chassés.*

ırs devanciers. Quand on me presse d'un nouvel argu-ent, c'est à moy à estimer que ce à quoy ie ne puis sa-ıfaire, un aultre y satisfera : car de croire toutes les pparences desquelles nous ne pouvons nous desfaire, est une grande simplesse ; il en advien droit par là que ut le vulgaire, et nous sommes touts du vulgaire, auroit ı creance contournable comme une girouette ; car son me, estant molle et sans resistance, seroit forcee de rece-oir sans cesse aultres et aultres impressions, la derniere ffaceant tousiours la trace de la precedente. Celuy qui se euve foible, il doit respondre, suyvant la practique, qu'il n parlera à son conseil ; ou s'en rapporter aux plus sages esquels il a receu son apprentissage. Combien y a il que a medecine est au monde ? On dict qu'un nouveau venu, u'on nomme Paracelse [1], change et renverse tout l'ordre es regles anciennes, et maintient que iusques à cette ıeure elle n'a servy qu'à faire mourir les hommes. Ie crois u'il verifiera ayseement cela : mais de mettre ma vie à a preuve de sa nouvelle experience, ie treuve que ce ne eroit pas grand' sagesse. Il ne fault pas croire à chascun, lit le precepte, parce que chascun peult dire toutes cho-es. Un homme de cette profession de nouvelletez et de eformations physiques me disoit, il n'y a pas longtemps, ue touts les anciens s'estoient notoirement mescomptez n la nature et mouvements des vents, ce qu'il me feroit resevidemment toucher à la main, si ie voulois l'entendre. Aprez que i'eus eu un peu de patience à ouïr ses argu-ments, qui avoient tout plein de verisimilitude, « Comment

[1] Fameux alchimiste, né dans le canton de Schwitz en 1493. Appelé en 1526 à une chaire de l'université de Bâle, il commença par brûler pu-bliquement les ouvrages d'Avicenne et de Galien, disant que les cordons de sa chaussure en savoient autant qu'eux. Il fut consulté par Érasme, et méprisé de presque tout le monde ; il annonçoit la pierre philoso-phale, et il mourut à l'hôpital de Saltzbourg, en 1541. Le recueil volu-mineux de ses œuvres est un grimoire qu'on ne lit plus. J. V. L.

doncques, lui feis ie, ceulx qui navigeoient soubs
de Theophraste alloient ils en occident, quand ils
en levant? alloient ils à costé, ou à reculons? » «
fortune, me respondit il : tant y a qu'ils se m
toient. » Ie luy repliquay lors que i'aimois mieulx
les effects que la raison. Or, ce sont choses qui s
quent souvent : et ma lon dict qu'en la geomet
pense avoir gaigné le hault poinct de certitude pa
sciences), il se treuve des demonstrations inevitabl
vertisant la verité de l'experience : comme Iacqu
tier[1] me disoit chez moy, qu'il avoit trouvé deu
s'acheminant l'une vers l'aultre pour se ioindre, qu
floit toutesfois ne pouvoir iamais, iusques à l'infir
river à se toucher[2]. Et les Pyrrhoniens ne se ser
leurs arguments et de leur raison que pour ruyn
parence de l'experience : et est merveille iusqu
soupplesse de nostre raison les a suyvis à ce des
combattre l'evidence des effects; car ils verifient q
ne nous mouvons pas, que nous ne parlons pas, q
a point de poisant ou de chauld, avecques une
force d'argumentations que nous verifions les cho
vraysemblables. Ptolomeus, qui a esté un grand
nage, avoit establi les bornes de nostre monde ; l
philosophes anciens ont pensé en tenir la mesur

[1] Jacques Peletier, mathématicien, poëte et grammairien, n
Mans en 1517, et mourut à Paris en 1582. Il mérita de s
quelque célébrité, et fut lié aussi avec Théodore de Bèze,
Saint-Gelais, Fernel, etc. J. V. L.

[2] C'est l'hyperbole, et les lignes droites, qui, ne pouvant ar
joindre à elle, ont été, pour cela même, nommées *asymptotes*.
Coniques d'Apollonius, liv. II, propos. 1, et la propos. 14, où c
mathématicien a démontré que les asymptotes et l'hyperbole n
jamais venir à se toucher, quoiqu'elles s'approchent l'une de
l'infini. Les mathématiciens n'ont pas besoin qu'on leur dévelo
démonstration, qu'ils reconnoissent tous pour incontestable;
qui ne le sont pas doivent s'en rapporter à la décision des savai

quelques isles escartees qui pouvoient eschapper à leur cognoissance ; c'eust esté pyrrhoniser, il y a mille ans, que de mettre en doubte la science de la cosmographie, et les opinions qui en estoient receues d'un chascun ; c'estoit heresie d'advouer des antipodes : voylà de nostre siecle une grandeur infinie de terre ferme, non pas une isle ou une contree particuliere, mais une partie eguale à peu prez en grandeur à celle que nous cognoissions, qui vient d'estre descouverte. Les geographes de ce temps ne faillent pas d'asseurer que meshuy tout est trouvé, et que tout est veu ;

Nam quod adest præsto, placet, et pollere videtur [1].

Sçavoir mon [2], si Ptolomee s'y est trompé aultresfois, sur les fondements de sa raison, si ce ne seroit pas sottise de me fier maintenant à ce que ceulx cy en disent ; et s'il n'est plus vraysemblable que ce grand corps, que nous appellons le Monde, est chose bien aultre que nous ne iugeons.

Platon [3] dict qu'il change de visage à touts sens ; que le ciel, les estoiles et le soleil renversent par fois le mouvement que nous y veoyons, changeant l'orient en occident. Les presbtres aegyptiens dirent à Herodote [4], que depuis leur premier roy, de quoy il y avoit onze mille tant d'ans (et de touts leurs roys ils luy feirent veoir les effigies en statues tirees aprez le vif), le soleil avoit changé quatre fois de route ; Que la mer et la terre se changent alternatifvement l'une en l'aultre ; Que la naissance du monde est indeterminee : Aristote, Cicero, de mesme : et quel-

[1] Car on se plaît dans ce qu'on a, et on le croît préférable à tout le reste. LUCRÈCE, V, 1411.

[2] C'est-à-dire, *il reste présentement à savoir*.

[3] Dans le dialogue intitulé *le Politique*, p. 269. C.

[4] HÉRODOTE, II, 142, 143, etc. J. V. L.

qu'un d'entre nous, Qu'il est de toute eternité, m
renaissant à plusieurs vicissitudes, appellant à t
Salomon et Esaïe; pour eviter ces oppositions, que
esté quelquesfois createur sans creature; qu'il a es
qu'il s'est desdict de son oysifveté, mettant la m
ouvrage; et qu'il est par consequent subiect aux
ments. En la plus fameuse des escholes grecq[1]
monde est tenu pour un dieu, faict par un aultre d
grand, et est composé d'un corps, et d'un' ame q
en son centre, s'espandant, par nombres de musique
circonference; divin, tresheureux, tresgrand, tres
eternel: en luy sont d'aultres dieux, la terre, la me
astres, qui s'entretiennent d'une harmonieuse et per
tuelle agitation et danse divine; tantost se rencontran
tantost s'esloingnants; se cachants, montrants, changean
de reng, ores d'avant, et ores derriere. Heraclitus[2] esta
blissoit le monde estre composé par feu; et, par l'ordre
des destinees, se debvoir enflammer et resouldre en fe
quelque iour, et quelque iour encores renaistre. Et des
hommes dict Apuleius, *sigillatim mortales, cunctim per*
petui[3]. Alexandre[4] escrivit à sa mere la narration d'u
presbtre aegyptien, tiree de leurs monuments, tesmoign
l'antiquité de cette nation, infinie, et comprenant la nai
sance et progrez des aultres pays au vray. Cicero et Di

1 Celle de Platon. Voyez le *Timée*. J. V. L.

2 DIOGÈNE LAERCE, IX, 8. C.

3 Comme individus, ils sont mortels; comme espèce, immortels. A
LÉE, *de Deo Socratis*.

4 Sur cette lettre d'Alexandre, aujourd'hui perdue, on peut cons
saint Augustin, *de Civ. Dei*, VIII, 5; XII, 10; *de Consensu evangel*
I, 23; saint Cyprien, *de Vanit. idol.*, c. 21; Minucius Felix, *Oc*
c. 21; J. A. Fabricius, *Biblioth. Græc.*, II, 10, 17. Le prêtre égyp
dont il étoit parlé dans cette lettre se nommoit Léon. Le savant
blonsky, *Prolegom. ad. Panth. Ægypt.*, 15, 16, croit que la l
même étoit un ouvrage apocryphe des premiers chrétiens. J. V. L.

ınt, de leur temps, que les Chaldeens tenoient quatre cents mille tant d'ans : Aristote, Pline[2], que Zoroastre vivoit six mille ans avant l'aage Platon dict[3] que ceulx de la ville de Saïs ont res par escript de huict mille ans, et que la enes feust bastie mille ans avant ladicte ville ;picurus, qu'en mesme temps que les choses ımme nous les veoyons, elles sont toutes pa- ı mesme façon en plusieurs aultres mondes; ce ict plus asseureement, s'il eust veu les simili- ɔvenances de ce nouveau monde des Indes oc- avecques le nostre present et passé, en de si ·xemples.

:, considerant ce qui est venu à nostre science ɜ cette police terrestre, ie me suis souvent es- .e veoir, en une tresgrande distance de lieux et les rencontres d'un si grand nombre d'opinions , monstrueuses, et des mœurs et creances sau- ui, par aulcun biais, ne semblent tenir à nostre cours. C'est un grand ouvrier de miracles, que nain ! Mais cette relation a ie ne sçay quoy en- us heteroclite : elle se treuve aussi en noms, et .ultres choses : car on y trouva des nations que nous sçachions, iamais ouï nouvelles de a circoncision estoit en credit[4]; où il y avoit

ɔivinat., I, 19; DIODORE, II, 31. C.

ıt., XXX, 1. C.

Timée, p. 524. C.

ıe entasse ici tous ces rapports, tels qu'il les a trouvés dans ıtions, sans se mettre en peine d'examiner s'ils sont réels, ıt fondés sur l'ignorance et la prévention des Espagnols. ɜncore ces prétendus rapports, détaillés à peu près de la ·e que Montaigne nous les donne ici, dans l'*Histoire de la Mexique*, écrite par Antonio Solis; dans l'*Histoire des* *ɜs des Espagnols en Amérique*, extraite du *Commentaire* a Garcilasso de la Vega. C.

des estats et grandes polices maintenues pa
sans hommes; où nos ieusnes et nostre
representez, y adioustant l'abstinence des f
croix estoient en diverses façons en credit :
noroit les sepultures; on les appliquoit là, e
celle de sainct André, à se deffendre de
turnes, et à les mettre sur les couches des
les enchantements; ailleurs, ils en rencon
bois, de grande haulteur, adoree pour dieu
celle la bien fort avant dans la terre ferme
une bien expresse image de nos penitencie
mitres, le cœlibat des presbtres, l'art de
entrailles des animaulx sacrifiez, l'abstinence
de chair et poisson, à leur vivre; la façon
d'user, en officiant, de langue particuliere et
et cette fantasie, que le premier dieu feust
second, son frere puisné : qu'ils feurent c
toutes commoditez, lesquelles on leur a c
chees pour leur peché; changé leur territoi
leur condition naturelle : qu'aultresfois ils
mergez par l'inondation des eaux celestes
sauva que peu de familles, qui se iecterent
creux des montaignes, lesquels creux ils
que l'eau n'y entra point, ayant enfermé
sieurs sortes d'animaulx; que quand ils sen
cesser, ils meirent hors des chiens, lesquel
nus nets et mouillez, ils iugerent l'eau r
gueres abaissee; depuis, en ayant faict sort
les voyants revenir bourbeux, ils sortiren
monde, qu'ils trouverent plein seulement d
rencontra, en quelque endroict, la persuas
iugement, de sorte qu'ils s'offensoient me
contre les Espaignols, qui espandoient les
sez en fouillant les richesses des sepulture

ces os escartez ne se pourroient facilement reioindre; la trafficque par eschange, et non aultre; foires et marchez pour cet effect; des nains et personnes difformes pour l'ornement des tables des princes; l'usage de la faulconnerie selon la nature de leurs oyseaux; subsides tyranniques; delicatesses de iardinages; danses, saults basteleresques, musique d'instruments, armoiries; ieux de paulme, ieu de dez et de sort, auquel ils s'eschauffent souvent iusques à s'y iouer eulx mesmes et leur liberté; medecine non aultre que de charmes; la forme d'escrire par figures; creance d'un seul premier homme pere de touts les peuples; adoration d'un Dieu qui vesquit aultrefois homme en parfaicte virginité, ieusne et penitence, preschant la loy de nature et des cerimonies de la religion, et qui disparut du monde sans mort naturelle; l'opinion des geants; l'usage de s'enyvrer de leurs bruvages et de boire d'autant; ornements religieux peincts d'ossements et testes de morts surplis, eau beneicte, aspergez; femmes et serviteurs, qu se presentent à l'envy à se brusler et enterrer avecques l mary ou maistre trespassé; loy que les aisnez succede à tout le bien, et n'est reservé aulcune part au puisn que d'obeissance; coustume, à la promotion de certain fice de grande auctorité, que celuy qui est promeu pr un nouveau nom et quitte le sien; de verser de la cha sur le genouil de l'enfant freschement nay, en luy dis « Tu es venu de pouldre, et retourneras en pouldr l'art des augures. Ces vains umbrages de nostre reli qui se voyent en aulcuns de ces exemples, en tesmoi la dignité et la divinité : non seulement elle s'est aul ment insinuee en toutes les nations infidelles de de quelque imitation, mais à ces barbares aussi comn une commune et supernaturelle inspiration; car trouva aussi la creance du purgatoire, mais d'une nouvelle : ce que nous donnons au feu, ils le donn

froid, et imaginent les ames et purgees et punies par la rigueur d'une extreme froidure : et m'advertit cet exemple, d'une aultre plaisante diversité; car, comme il s'y trouva des peuples qui aimoient à deffubler le bout de leur membre, et en retrenchoient la peau à la mahumetane et à la iuifve, il s'y en trouva d'aultres qui faisoient si grande conscience de le deffubler, qu'à tout des petits cordons ils portoient leur peau bien soigneusement estiree et attachee au dessus, de peur que ce bout ne veist l'air; et de cette diversité aussi, que, comme nous honorons les roys et les festes en nous parant des plus honnestes vestements que nous ayons; en aulcunes regions, pour montrer toute disparité et soubmission à leur roy, les subiects se presentoient à luy en leurs plus vils habillements, et entrants au palais prennent quelque vieille robe deschiree sur la leur bonne, à ce que tout le lustre et l'ornement soit au maistre. Mais suyvons.

Si nature enserre dans les termes de son progrez ordinaire, comme toutes aultres choses, aussi les creances, les iugements et opinions des hommes; si elles ont leur revolution, leur saison, leur naissance, leur mort, comme les choulx; si le ciel les agite et les roule à sa poste, Quelle magistrale auctorité et permanente leur allons nous attribuant? Si, par experience, nous touchons à la main [1] que la forme de nostre estre despend de l'air, du climat et du terroir où nous naissons; non seulement le teinct, la taille, la complexion et les contenances, mais encores les facultez de l'ame; *et plaga cœli non solum ad robur corporum, sed etiam animorum facit* [2], dict Vegece; et que la deesse fondatrice de la ville d'Athenes choisit, à la situer, une temperature de païs qui feist les hommes

[1] *Nous maintenons, nous prétendons.*

[2] Le climat ne contribue pas seulement à la vigueur du corps, mais aussi à celle de l'esprit. VÉGÈCE, I, 2.

rudents, comme les presbtres d'Aegypte apprindrent à Solon [1], *Athenis tenue cœlum; ex quo etiam acutiores putantur Attici : crassum Thebis; itaque pingues Thebani, et valentes* [2]; en maniere que, ainsi que les fruicts naissent divers et les animaulx, les hommes naissent aussi plus et moins belliqueux, iustes, temperants et dociles : icy subiects au vin, ailleurs au larrecin ou à la paillardise; icy enclins à la superstition, ailleurs à la mescreance; icy à la liberté, icy à la servitude; capables d'une science, ou d'un art; grossiers, ou ingenieux; obeïssants, ou rebelles; bons, ou mauvais, selon que porte l'inclination du lieu où ils sont assis; et prennent nouvelle complexion si on les change de place, comme les arbres; qui feust la raison pour laquelle Cyrus ne voulut accorder aux Perses d'abandonner leur païs, aspre et bossu, pour se transporter en un aultre doulx et plain, disant [3] que les terres grasses et molles font les hommes mols, et les fertiles, les esprits infertiles : Si nous veoyons tantost fleurir un art, une creance, tantost une aultre, par quelque influence celeste; tel siecle produire telles natures, et incliner l'humain genre à tel ou tel ply; les esprits des hommes tantost gaillards, tantost maigres, comme nos champs; Que deviennent toutes ces belles prerogatives de quoy nous nous allons flattants? puisqu'un homme sage se peult mescompter, et cent hommes, et plusieurs nations; voire et l'humaine nature selon nous se mescompte plusieurs siecles en cecy ou en cela : quelle seureté avons nous que par fois elle cesse de se mescompter, et qu'en ce siecle elle ne soit en mescompte?

Il me semble, entre aultres tesmoignages de nostre im-

[1] PLATON, *Timée*. Voyez les *Pensées de Platon*, p. 394. J. V. L.

[2] L'air d'Athènes est subtil, et l'on croit que c'est ce qui donne aux Athéniens tant de finesse : à Thèbes, l'air est épais; aussi les Thébains ont-ils plus de vigueur que d'esprit. CIC., *de Fato*, c. 4

[3] HÉRODOTE, IX, 121. J. V. L.

becillité, que celuy cy ne merite pas d'estre oublié, Que, par desir mesme, l'homme ne sçache trouver ce qu'il luy fault; Que, non par iouïssance, mais par imagination et par souhait, nous ne puissions estre d'accord de ce de quoy nous avons besoing pour nous contenter. Laissons à nostre pensee tailler et coudre à son plaisir; elle ne pourra pas seulement desirer ce qui luy est propre, et se satisfaire :

> Quid enim ratione timemus,
> Aut cupimus? quid tam dextro pede concipis, ut te
> Conatus non pœniteat, votique peracti [1]?

C'est pourquoy Socrates ne requeroit les dieux sinon de luy donner ce qu'ils sçavoient lui estre salutaire : et la priere des Lacedemoniens [2], publicque et privee, portoit simplement, Les choses bonnes et belles leur estre octroyees; remettant à la discretion de la puissance supresme le triage et chois d'icelles :

> Coniugium petimus, partumque uxoris; at illis
> Notum, qui pueri, qualisque futura sit uxor [3] :

et le chrestien supplie Dieu « Que sa volonté soit faicte, » pour ne tumber en l'inconvenient que les poëtes feignent du roy Midas. Il requit les dieux que tout ce qu'il toucheroit se convertist en or : sa priere feut exaucee; son vin feut or, son pain or et la plume de sa couche, et d'or sa chemise et son vestement; de façon qu'il se trouva accablé soubs la iouïssance de son desir, et estrené d'une insupportable commodité : il luy fallut desprier ses prieres.

[1] Est-ce la raison qui règle nos craintes et nos desirs? Qui jamais conçut un projet sous des auspices assez favorables pour ne s'être pas repenti de l'entreprise, et même du succès? Juv., *Sat.*, X, 4.

[2] Platon, *second Alcibiade*, p. 42. C.

[3] Nous voulons une épouse, et la voulons féconde; mais ce sont les dieux qui savent quelle sera la mère, quels seront les enfants. Juv., *Sat*, X, 352

Attonitus novitate mali, divesque, miserque,
Effugere optat opes, et, quæ modo voverat, odit [1].

ons de moy mesme : Ie demandois à la fortune, autant aultre chose, l'ordre sainct Michel, estant ieune; car stoit lors l'extreme marque d'honneur de la noblesse nçoise, et tresrare. Elle me l'a plaisamment accordé : lieu de me monter et haulser de ma place pour y eindre, elle m'a bien plus gracieusement traicté, elle ravallé et rabaissé iusques à mes espaules et au desibs. Cleobis et Biton [2], Trophonius et Agamedes [3], ayant quis, ceulx là leur deesse, ceulx cy leur dieu, d'une rempense digne de leur pieté, eurent la mort pour present : nt les opinions celestes sur ce qu'il nous fault sont verses aux nostres! Dieu pourroit nous octroyer les hesses, les honneurs, la vie et la santé mesme, quelesfois à nostre dommage; car tout ce qui nous est plaint ne nous est pas tousiours salutaire. Si, au lieu de la arison, il nous envoye la mort ou l'empirement de nos aux, *virga tua, et baculus tuus, ipsa me consolata sunt* [4]; le faict par les raisons de sa providence, qui regarde en plus certainement ce qui nous est deu, que nous ne uvons faire; et le debvons prendre en bonne part, comme ıne main tressage et tresamie;

Si consilium vis :
Permittes ipsis expendere numinibus, quid
Conveniat nobis, rebusque sit utile nostris....
Carior est illis homo quam sibi [5] :

Étonné d'un mal si nouveau, riche et indigent à la fois, il voudroit apper à ses richesses, et déteste ses vœux imprudents. OVIDE, *tam.*, XI, 128.

Hérodote, I, 31. J. V. L.

Plutarque, *Consolation à Apollonius*, c. 14. C.

Ta verge et ton bâton m'ont consolé. *Psalm.*, XXII, 4.

Creyez-moi, laissons faire aux dieux; ils savent ce qui nous con-

car de les requerir des honneurs, des charges, c'est les requerir qu'ils vous iectent à une battaille, ou au ieu des dez, ou de telle aultre chose de laquelle l'yssue vous est incogneue et le fruict doubteux.

Il n'est point de combat si violent entre les philosophes, et si aspre, que celuy qui se dresse sur la question du souverain bien de l'homme ; duquel, par le calcul de Varro[1], nasquirent deux cents quatre vingt huict sectes. *Qui autem de summo bono dissentit, de tota philosophiæ ratione disputat* [2].

Tres mihi convivæ prope dissentire videntur,
Poscentes vario multum diversa palato :
Quid dem? quid non dem? Renuis tu, quod iubet alter;
Quod petis, id sane est invisum acidumque duobus [3] :

nature debvroit ainsi respondre à leurs contestations et à leurs debats. Les uns disent nostre bienestre loger en la vertu ; d'aultres, en la volupté ; d'aultres, au consentir à nature ; qui en la science, qui à n'avoir point de douleur, qui à ne se laisser emporter aux apparences ; et à cette fantasie semble retirer cett' aultre de l'ancien Pythagoras,

Nil admirari, prope res est una, Numici,
Solaque, quæ possit facere et servare beatum [4],

qui est la fin de la secte pyrrhonienne : Aristote [5] attribue

vient, ce qui peut nous être utile : l'homme leur est plus cher qu'il ne l'est à lui-même. JUVÉNAL, *Sat.*, X, 346.

[1] S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, XIX, 2.

[2] Or, dès qu'on ne s'accorde pas sur le souverain bien, on diffère d'opinion sur toute la philosophie. CIC., *de Finibus*, V, 5.

[3] Il me semble voir trois convives de goûts différents : que leur donnerai-je? que ne leur donnerai-je pas? Vous refusez ce qu'un autre demande ; et ce que vous voulez déplaît aux deux autres. HOR., *Epist.*, II, 2, 61.

[4] Ne rien admirer, Numicius, c'est presque le seul moyen d'assurer son bonheur. HOR., *Epist.*, I, 6, 1.

[5] *Morale à Nicomaque*, IV, 3, p. 72, édit. de M. Coray. J. V. L.

à magnanimité n'admirer rien : et, disoit Archesilas[1], les soustenements et l'estat droict et inflexible du iugement, estre les biens; mais les consentements et applications, estre les vices et les maulx. Il est vray qu'en ce qu'il l'establissoit par axiome certain, il se despartoit du pyrrhonisme : les pyrrhoniens, quand ils disent que le souverain bien c'est l'*ataraxie*[2], qui est l'immobilité du iugement, ils ne l'entendent pas dire d'une façon affirmative; mais le mesme bransle de leur ame, qui leur faict fuyr les precipices, et se mettre à couvert du serein, celuy là mesme leur presente cette fantasie, et leur en faict refuser une aultre.

Combien ie desire que, pendant que ie vis, ou quelque aultre, ou Iustus Lipsius[3], le plus sçavant homme qui nous reste, d'un esprit trespoly et iudicieux, vrayment germain à mon Turnebus, eust et la volonté, et la santé, et assez de repos, pour ramasser en un registre, selon leurs divisions et leurs classes, sincerement et curieusement autant que nous y pouvons veoir, les opinions de l'ancienne philosophie sur le subiect de nostre estre et de nos mœurs, leurs controverses, le credit et suitte des parts, l'application de la vie des aucteurs et sectateurs à leurs preceptes ez accidents memorables et exemplaires : le bel ouvrage et utile que ce seroit !

Au demourant, si c'est de nous que nous tirons le reglement de nos mœurs, à quelle confusion nous reiectons nous? car ce que nostre raison nous y conseille de plus

[1] SEXTUS EMPIR., *Pyrrh. Hypot.*. I, 33. C.

[2] Mot grec qui signifie *tranquillité parfaite*, *absolue indifférence*; ἀδιαφορία, autre terme de la philosophie pyrrhonienne. C.

[3] Juste Lipse, savant belge, qui fut en commerce de lettres avec Montaigne, a rempli du moins une partie de ce vœu dans son grand ouvrage sur le stoïcisme, *Manuductio ad stoicam philosophiam*. Ce travail ne parut qu'en 1604, douze ans après la mort de Montaigne; et il est probable qu'il l'auroit peu satisfait. J. V. L.

vraysemblable, c'est generalement à chascun d'obeïr aux loix de son païs, comme porte l'advis de Socrates, inspiré, dict il, d'un conseil divin; et par là que veult elle dire, sinon que nostre debvoir n'a aultre regle que fortuite? La verité doibt avoir un visage pareil et universel : la droicture et la iustice, si l'homme en cognoissoit qui eust corps et veritable essence, il ne l'attacheroit pas à la condition des coustumes de cette contree, ou de celle là; ce ne seroit pas de la fantasie des Perses ou des Indes, que la vertu prendroit sa forme. Il n'est rien subiect à plus continuelle agitation que les loix : depuis que ie suis nay, i'ay veu trois et quatre fois rechanger celles des Anglois nos voisins; non seulement en subiect politique, qui est celuy qu'on veult dispenser de constance, mais au plus important subiect qui puisse estre, à sçavoir de la religion[1] : de quoy i'ay honte et despit, d'autant plus que c'est une nation à laquelle ceulx de mon quartier ont eu aultrefois une si privee accointance, qu'il reste encores en ma maison aulcunes traces de nostre ancien cousinage : et chez nous icy, i'ay veu telle chose qui nous estoit capitale, devenir legitime; et nous, qui en tenons d'aultres, sommes à mesme, selon l'incertitude de la fortune guerriere, d'estre un jour criminels de leze maiesté humaine et divine, nostre iustice tumbant à la mercy de l'iniustice, et, en l'espace de peu d'annees de possession, prenant une essence contraire. Comment pouvoit ce dieu ancien[2] plus clairement accuser en l'humaine cognoissance l'ignorance de l'estre divin, et apprendre aux hommes que leur religion n'estoit qu'une piece de leur invention propre à lier leur societé, qu'en declarant, comme il feit à ceulx qui en recherchoient l'in-

[1] En effet, de 1534 à 1558, Montaigne avoit pu voir les Anglois, ou plutôt la cour d'Angleterre, changer quatre fois de religion. J. V. L.

[2] Ce dieu, c'est Apollon. Voyez XÉNOPHON, *Mémoires sur Socrate*, I, 3, 1.

trepied, « Que le vray culte a chascun ... trouvoit observé par l'usage du lieu où il ... ! quelle obligation n'avons nous a la be... souverain Createur, pour avoir desniaisé ... de ces vagabondes et arbitraires devotions, ... sur l'eternelle base de sa saincte parole! ... doncques en cette necessité la philosophie? Suyvions les lois de nostre païs : c'est à dire ... flottante des opinions d'un peuple ou d'un prince. ... peindront la iustice d'autant de couleurs, et la ... en autant de visages ... ments de passion : ie ne puis pas avoir ... ple. Quelle bonté est-ce, que ie voyois ... demain ... [illegible]

[illegible]

aulcunes loix naturelles, que l'université de l'approbation: car ce que nature nous auroit veritablement ordonné, nous l'ensuyvrions sans doubte d'un commun consentement; et non seulement toute nation, mais tout homme particulier, ressentiroit la force et la violence que luy feroit celuy qui le vouldroit poulser au contraire de cette loy. Qu'ils m'en montrent, pour veoir, une de cette condition. Protagoras et Ariston ne donnoient aultre essence à la iustice des loix, que l'auctorité et opinion du legislateur; et que, cela mis à part, le bon et l'honneste perdoient leurs qualitez, et demeuroient des noms vains de choses indifferentes : Thrasymachus, en Platon [1], estime qu'il n'y a point d'aultre droict que la commodité du superieur. Il n'est chose en quoy le monde soit si divers qu'en coustumes et loix : telle chose est icy abominable, qui apporte recommendation ailleurs, comme en Lacedemone la subtilité de desrobber; les mariages entre les proches sont capitalement deffendus entre nous, ils sont ailleurs en honneur :

> Gentes esse feruntur,
> In quibus et nato genitrix, et nata parenti
> Iungitur, et pietas geminato crescit amore [2];

le meurtre des enfants, meurtre des peres, communication des femmes, traficque de voleries, licence à toutes sortes de voluptez, il n'est rien en somme si extreme qui ne se treuve receu par l'usage de quelque nation.

Il est croyable qu'il y a des loix naturelles, comme il se veoid ez aultres creatures : mais en nous elles sont perdues; cette belle raison humaine s'ingerant par tout de maistriser et commander, brouillant et confondant le visage

[1] *De la Républ.*, I, p. 338. C.

[2] Il est, dit-on, des peuples où la mère s'unit à son fils, la fille à son père, et où l'amour resserre les liens sacrés de la nature. OVIDE, *Métam.*, X, 331.

es choses, selon sa vanité et inconstance; *nihil itaque mplius nostrum est; quod nostrum dico, artis est*[1]. Les ubiects ont divers lustres et diverses considerations; c'est e là que s'engendre principalement la diversité d'opiions : une nation regarde un subiect par un visage, et s'arreste à celuy là ; l'aultre, par un aultre.

Il n'est rien si horrible à imaginer que de manger son pere : les peuples qui avoient anciennement cette coustume[2] la prenoient toutesfois pour tesmoignage de pieté et de bonne affection, cherchants par là à donner à leurs progeniteurs la plus digne et honorable sepulture ; logeants en eulx mesmes et comme en leurs moelles les corps de leurs peres et leurs reliques ; les vivifiants aulcunement et regenerants par la transmutation en leur chair vifve, au moyen de la digestion et du nourrissement : il est aysé à considerer quelle cruauté et abomination c'eust esté à des hommes abruvez et imbus de cette superstition, de iecter la despouille des parents à la corruption de la terre, et nourriture des bestes et des vers.

Lycurgus considera au larrecin la vivacité, diligence, hardiesse et adresse qu'il y a à surprendre quelque chose de son voisin, et l'utilité qui revient au public que chascun en regarde plus curieusement à la conservation de ce qui est sien; et estima que de cette double institution à assaillir et à deffendre, il s'en tiroit du fruict à la discipline militaire (qui estoit la principale science et vertu à quoy il vouloit duire cette nation) de plus grande consideration que n'estoit le desordre et l'iniustice de se prevaloir de la chose d'aultruy.

Dionysius le tyran offrit à Platon une robbe à la mode de Perse, longue, damasquinee et parfumee; Platon la

[1] Il ne reste plus rien qui soit véritablement nôtre : ce que j'appelle nôtre, n'est qu'une production de l'art.

[2] SEXTUS EMPIRICUS, *Pyrrh. Hypot.*, III, 24. C.

refusa, disant qu'estant nay homme, il ne se vestiroit pas volontiers de robbe de femme : mais Aristippus l'accepta, avecques cette response « Que nul accoustrement ne pouvoit corrompre un chaste courage[1]. » Ses amis tansoient sa lascheté de prendre si peu à cœur que Dionysius luy eust craché au visage : « Les pescheurs, dict il, souffrent bien d'estre baignés des ondes de la mer, depuis la teste iusqu'aux pieds, pour attraper un gouion[2]. » Diogenes lavoit ses choulx, et le voyant passer, « Si tu sçavois vivre de choulx, tu ne ferois pas la court à un tyran : » à quoy Aristippus, « Si tu sçavois vivre entre les hommes, tu ne laverois pas des choulx[3]. » Voylà comment la raison fournit d'apparence à divers effects : c'est un pot à deux anses, qu'on peult saisir à gauche et à dextre :

Bellum, o terra hospita, portas :
Bello armantur equi ; bellum hæc armenta minantur.
Sed tamen idem olim curru succedere sueti
Quadrupedes, et frena iugo concordia ferre,
Spes est pacis[4].

On preschoit Solon de n'espandre pour la mort de son fils des larmes impuissantes et inutiles : « Et c'est pour cela, dict il, que plus iustement ie les espands, qu'elles sont inutiles et impuissantes[5]. » La femme de Socrates rengregeoit son dueil par telle circonstance : Oh ! qu'iniustement le font mourir ces meschants iuges ! « Aimerois tu donc mieulx que ce feust iustement ? » luy repliqua il[6]. Nous

[1] Diogène Laerce, II, 78. C.
[2] Id., II, 67. C.
[3] Id., II, 68 ; Horace, *Epist.*, I, 17, 1. C.
[4] Est-ce donc la guerre que tu nous apportes, ô rive hospitalière ? c'est pour la guerre qu'on arme les coursiers ; c'est la guerre que nous présagent ces fiers animaux. Mais quelquefois aussi on les attelle au char, et le frein les habitue à marcher ensemble sous le même joug : j'espère encore la paix. Virg., *Énéide*, III, 539.
[5] Diogène Laerce, I, 63. C.
[6] *Id.*, II, 35. C.

portons les aureilles percees; les Grecs tenoient cela pour une marque de servitude [1]. Nous nous cachons pour iouïr de nos femmes; les Indiens le font en public [2]. Les Scythes immoloient les estrangiers en leurs temples; ailleurs les temples servent de franchise [3].

Inde furor vulgi, quod numina vicinorum
Odit quisque locus, quum solos credat habendos
Esse deos, quos ipse colit [4].

I'ay ouï parler d'un iuge, lequel, où il rencontroit un aspre conflict entre Bartolus et Baldus [5], et quelque matiere agitee de plusieurs contrarietez, mettoit en marge de son livre, « Question pour l'amy : » c'est à dire que la verité estoit si embrouillee et debattue, qu'en pareille cause il pourroit favoriser celle des parties que bon luy sembleroit. Il ne tenoit qu'à faulte d'esprit et de suffisance, qu'il ne peust mettre par tout, « Question pour l'amy : » les advocats et les iuges de nostre temps treuvent à toutes causes assez de biais pour les accommoder où bon leur semble. A une science si infinie, despendant de l'auctorité de tant d'opinions, et d'un subiect si arbitraire, il ne peult estre qu'il n'en naisse une confusion extreme de iugements: aussi n'est il gueres si clair procez auquel les advis ne se treuvent divers; ce qu'une compaignie a iugé, l'aultre le iuge au contraire, et elle mesme au contraire une aultre

[1] SEXTUS EMPIRICUS, *Pyrr. Hypot.*, III, 24; PLUTARQUE, *Vie de Cicéron*, c. 26; JUVÉNAL, I, 105, etc. J. V. L.

[2] SEXTUS EMPIRICUS, *ibid.*, I, 14; III, 24. C.

[3] ID., *ibid.*

[4] Il règne entre certains peuples une haine furieuse, parce que les uns adorent des dieux que les autres détestent, et que chacun pense qu'il n'y a de dieux que les siens. JUVÉNAL, XV, 37.

[5] Deux célèbres jurisconsultes du quatorzième siècle, qui tous deux *se débordèrent en torrent*, dit Pasquier, *en l'explication du droit*. Le premier naquit à Sasso-Ferrato, ville d'Ombrie; le second, qui fut disciple de Bartole, étoit de Pérouse. J. V. L.

fois. De quoy nous veoyons des exemples ordinaires, par cette licence, qui tache merveilleusement la cerimonieuse auctorité et lustre de nostre iustice, de ne s'arrester aux arrests, et courir des uns aux aultres iuges pour decider d'une mesme cause.

Quant à la liberté des opinions philosophiques touchant le vice et la vertu, c'est chose où il n'est besoing de s'estendre, et où il se treuve plusieurs advis qui valent mieulx teus que publiez aux foibles esprits. Arcesilaus disoit[1] n'estre considerable en la paillardise de quel costé et par où on le feust : *Et obscœnas voluptates, si natura requirit, non genere, aut loco, aut ordine, sed forma, ætate, figura, metiendas Epicurus putat.... Ne amores quidem sanctos a sapiente alienos esse arbitrantur..... Quæramus, ad quam usque ætatem iuvenes amandi sint*[2]. Ces deux derniers lieux stoïques, et, sur ce propos, le reproche de Dicearchus à Platon mesme[3], montrent combien la plus saine philosophie souffre de licences esloingnees de l'usage commun, et excessifves.

Les loix prennent leur auctorité de la possession et de l'usage; il est dangereux de les ramener à leur naissance; elles grossissent et s'annoblissent en roulant, comme les rivieres; suyvez les contremont iusques à leur source, ce n'est qu'un petit sourgeon d'eau à peine recognoissable,

[1] PLUTARQUE, *Règles et Préceptes de santé*, c. 5. Mais le philosophe Arcésilas ne dit cela que pour blâmer également toute sorte de débauche. *Il souloit dire contre les paillards et luxurieux, qu'il ne pouvoit chaloir de quel costé on le soit, pource qu'il y a* (ajoute Plutarque, fidèlement traduit par Amyot) *autant de mal à l'un qu'à l'aultre*. C.

[2] A l'égard des plaisirs obscènes, Épicure pense que, si la nature les demande, il faut moins s'arrêter à la naissance et au rang, qu'à l'âge et à la figure. Cic., *Tusc. Quæst.*, V, 33. — Les stoïciens ne pensent pas que des amours saintement réglés soient interdits au sage. Cic., *de finibus bonorum et malorum*, III, 20. — Voyons (*disent les stoïciens*) jusqu'à quel âge on doit aimer les jeunes gens. SÉNÈQUE, *Epist.* 123.

[3] Cic., *Tusc. Quæst.*, IV, 34. C.

qui s'enorgueillit ainsin et se fortifie en vieillissant. Voyez les anciennes considerations qui ont donné le premier bransle à ce fameux torrent, plein de dignité, d'horreur et de reverence; vous les trouverez si legieres et si delicates, que ces gents icy, qui poisent tout et le ramenent à la raison, et qui ne receoivent rien par auctorité et à credit, il n'est pas merveille s'ils ont leurs iugements souvent tres-esloingnez des iugements publicques. Gents qui prennent pour patron l'image premiere de nature, il n'est pas merveille si, en la pluspart de leurs opinions, ils gauchissent la voye commune : comme, pour exemple, peu d'entre eulx eussent approuvé les conditions contrainctes de nos mariages; et la pluspart ont voulu les femmes communes et sans obligation : ils refusoient nos cerimonies; Chrysippus disoit [1] qu'un philosophe fera une douzaine de culebuttes en public, voire sans hault de chausses, pour une douzaine d'olives; à peine eust il donné advis à Clisthenes de refuser la belle Agariste, sa fille, à Hippoclides [2], pour luy avoir veu faire l'arbre fourché [3] sur une table. Metrocles lascha un peu indiscretement un pet, en disputant, en presence de son eschole, et se tenoit en sa maison caché de honte; iusques à ce que Crates le feut visiter, et adioustant à ses consolations et raisons l'exemple de sa liberté, se mettant à peter à l'envy avecques luy, il luy osta ce scrupule, et, de plus, le retira à sa secte stoïque, plus franche, de la secte peripatetique plus civile, laquelle iusques lors il avoit suivy [4]. Ce que nous appellons Honnesteté, de n'oser faire à descouvert ce qui nous est honneste

[1] PLUTARQUE, *Contredits des philosophes stoïques*, c. 31. C.

[2] HÉRODOTE, VI, 129. J. V. L.

[3] C'est faire une double fourche, en se tenant la tête en bas sur les deux mains, et les pieds en l'air, contre un arbre ou un mur. Ce jeu d'enfant s'appelle aujourd'hui *faire l'arbre fourchu, ou la bourrée*. E. J.

[4] DIOGÈNE LAERCE, VI, 94. C.

de faire à couvert, ils l'appelloient Sottise ; et de faire le fin à taire et desadvouer ce que nature, coustume et nostre desir publient et proclament de nos actions, ils l'estimoient Vice : et leur sembloit, Que c'estoit affoler [1] les mysteres de Venus que de les oster du retiré sacraire de son temple, pour les exposer à la veue du peuple ; et Que tirer ses ieux hors du rideau, c'estoit les perdre : c'est chose de poids que la honte ; la recelation, reservation, circonscription, parties de l'estimation : Que la volupté tresingenieusement faisoit instance, sous le masque de la vertu, de n'estre prostituee au milieu des quarrefours, foulee des pieds et des yeulx de la commune, trouvant à dire la dignité et commodité de ses cabinets accoustumez. De là disent aulcuns que d'oster les bordels publicques, c'est non seulement espandre par tout la paillardise qui estoit assignee à ce lieu là, mais encores aiguillonner les hommes vagabonds et oisifs à ce vice, par la malaysance :

> Mœchus es Aufidiæ, qui vir, Scævine, fuisti :
> Rivalis fuerat qui tuus, ille vir est.
> Cur aliena placet tibi, quæ tua non placet uxor ?
> Numquid securus non potes arrigere [2] ?

Cette experience se diversifie en mille exemples :

> Nullus in urbe fuit tota, qui tangere vellet
> Uxorem gratis, Cæciliane, tuam,
> Dum licuit : sed nunc, positis custodibus, ingens
> Turba fututorum est. Ingeniosus homo es [3].

[1] *Ravaler, déprécier.* — *Affoler*, blesser, *lædere, debilitare.* NICOT.

[2] Jadis mari d'Aufidia, Scévinus, te voilà son galant, aujourd'hui qu'elle est la femme de ton rival. Elle te déplaisoit quand elle étoit à toi : d'où vient qu'elle te plaît depuis qu'elle est à un autre ? Es-tu donc impuissant dès que tu n'as rien à craindre ? MARTIAL, III, 70.

[3] Dans toute la ville, ô Cécilianus, il ne s'est trouvé personne qui voulût *gratis* approcher de ta femme, tant qu'on en avoit la liberté : mais, depuis que tu la fais garder, les amants l'assiégent : tu es un homme ingénieux ! MARTIAL, I, 74.

demanda à un philosophe qu'on surprit à mesme, « ce 'il faisoit : » il respondit tout froidement, « Ie plante homme [1] : » ne rougissant non plus d'estre rencontré cela, que si on l'eust trouvé plantant des aulx. C'est, comme i'estime, d'une opinion tendre, respec-euse, qu'un grand et religieux aucteur [2] tient cette tion si necessairement obligee à l'occultation et à ver-agne, qu'en la licence des embrassements cyniques il se peult persuader que la besongne en veinst à sa fin, as qu'elle s'arrestoit à representer des mouvements scifs seulement, pour maintenir l'impudence de la pro-ssion de leur eschole; et que, pour eslancer ce que la nte avoit contrainct et retiré, il leur estoit encores aprez soing de chercher l'umbre. Il n'avoit pas veu assez avant leur desbauche : car Diogenes, exerceant en public sa asturbation, faisoit souhait, en presence du peuple assis-nt, « de pouvoir ainsi saouler son ventre en le frot-nt [3]. » A ceulx qui luy demandoient pourquoy il ne erchoit lieu plus commode à manger qu'en pleine rue : C'est, respondoit il, que i'ay faim en pleine rue [4]. » Les mmes philosophes, qui se mesloient à leur secte, se mes-ient aussi à leur personne, en tout lieu, sans discretion; t Hipparchia ne feut receue en la societé de Crates, qu'à ondition de suyvre en toutes choses les uz et coustumes e sa regle [5]. Ces philosophes icy donnoient extreme prix

[1] Ce conte qu'on fait de Diogène le cynique se débite tous les jours en nversation, et a passé dans plusieurs livres modernes; mais, si l'on croit Bayle, « il n'est fondé sur le témoignage d'aucun ancien écri-in. » Voyez son Dictionnaire, art. *Hipparchia,* rem. D, p. 1473, éd. 1720. C.

[2] S. Augustin, *de Civit. Dei*, XIV, 20. Le passage latin de ce saint êque est pour le moins aussi licencieux que le françois de Montai-e. C.

[3] Diogène Laerce, VI, 69.

[4] Id., VII, 58. C.

[5] Id., VI, 96. C.

à la vertu, et refusoient toutes aultres disciplines que la morale : si est ce qu'en toutes actions ils attribuoient la souveraine auctorité à l'eslection de leur sage, et au dessus des loix; et n'ordonnoient aux voluptez aultre bride, que la moderation, et la conservation de la liberté d'aultruy.

Heraclitus et Protagoras[1], de ce que le vin semble amer au malade, et gracieux au sain; l'aviron tortu dans l'eau, et droict à ceulx qui le veoyent hors de là, et de pareilles apparences contraires qui se treuvent aux subiects, argumenterent que touts subiects avoient en eulx les causes de ces apparences; et qu'il y avoit au vin quelque amertume qui se rapportoit au goust du malade; l'aviron, certaine qualité courbe se rapportant à celuy qui le regarde dans l'eau; et ainsi de tout le reste : qui est dire que tout est en toutes choses, et par consequent rien en aulcune; car rien n'est, où tout est.

Cette opinion me ramentoit l'experience que nous avons, qu'il n'est aulcun sens ny visage, ou droict, ou amer, ou doulx, ou courbe, que l'esprit humain ne treuve aux escripts qu'il entreprend de fouiller : en la parole la plus nette, pure et parfaicte qui puisse estre, combien de faulseté et de mensonge a lon faict naistre? quelle heresie n'y a trouvé des fondements assez et tesmoignages pour entreprendre et pour se maintenir? C'est pour cela que les aucteurs de telles erreurs ne se veulent iamais despartir de cette preuve du tesmoignage de l'interpretation des mots. Un personnage de dignité, me voulant approuver par auctorité cette queste de la pierre philosophale où il est tout plongé, m'allegua dernierement cinq ou six passages de la Bible sur lesquels il disoit s'estre premierement fondé pour la descharge de sa conscience (car il est de profession

[1] SEXTUS EMPIR., *Pyrr. Hypot.*, I, 29 et 32. C.

cclesiastique); et, à la verité, l'invention n'en estoit pas ulement plaisante, mais encores bien proprement accom-odee à la deffense de cette belle science.

Par cette voye se gaigne le credit des fables divinatrices: n'est prognostiqueur, s'il a cette auctorité qu'on le daigne uilleter, et rechercher curieusement touts les plis et ustres de ses paroles, à qui on ne face dire tout ce qu'on ouldra, comme aux Sibylles; il y a tant de moyens d'in-erpretation, qu'il est malaysé que, de biais ou de droict il, un esprit ingenieux ne rencontre en tout subiect quel-ue air qui luy serve à son poinct : pourtant se treuve un tyle nubileux et doubteux en si frequent et ancien usage [1]. Que l'aucteur puisse gaigner cela, d'attirer et embeson-gner à soy la posterité, ce que non seulement la suffisance, mais autant, ou plus, la faveur fortuite de la matiere peult gaigner; qu'au demourant il se presente, par bestise, ou par finesse, un peu obscurement et diversement; ne lui chaille : nombre d'esprits, le beluttants et secouants, en exprimeront quantité de formes, ou selon, ou à costé, ou au contraire, de la sienne, qui luy feront toutes honneur; il se verra enrichy des moyens de ses disciples, comme les regents du landy [2]. C'est ce qui a faict valoir plusieurs choses de neant, qui a mis en credit plusieurs escripts, et les a chargez de toute sorte de matiere qu'on a voulu; une mesme chose recevant mille et mille, et autant qu'il nous plaist d'images et considerations diverses.

[1] C'est-à-dire *voilà pourquoy le style obscur et équivoque est d'un usage si fréquent et si ancien.*

[2] *Landy* ou *landit* se prend ici pour le salaire que les écoliers donnoient à leur maître. Il signifie aussi la foire de Saint-Denis. Voyez MÉNAGE, dans son *Dictionnaire étymologique*. C. — Coste auroit dû ajouter que ce salaire, ou présent du *landy*, s'appeloit ainsi parce qu'il se donnoit à l'époque de la fête et de la foire du *landy*; que c'est pour cela qu'on traduisoit, en latin, *landy* par *Minerval;* et qu'on appeloit, en terme d'écolier, *frippelandis*, les écoliers qui frustroient leurs régents de ce présent. E. J.

Est il possible qu'Homere ayt voulu dire tout ce qu'on luy faict dire; et qu'il se soit presté à tant et si diverses figures, que les theologiens, legislateurs, capitaines, philosophes, toute sorte de gents qui traictent sciences, pour diversement et contrairement qu'ils les traictent, s'appuyent de luy, s'en rapportent à luy? maistre general à touts offices, ouvrages et artisans; general conseiller à toutes entreprinses : quiconque a eu besoing d'oracles et de predictions, en y a trouvé pour son faict. Un personnage sçavant, et de mes amis, c'est merveille quels rencontres et combien admirables il y faict naistre en faveur de nostre religion; et ne se peult ayseement despartir de cette opinion, que ce ne soit le desseing d'Homere; si luy est cet aucteur aussi familier qu'à homme de nostre siecle : et ce qu'il treuve en faveur de la nostre, plusieurs anciennement l'avoient trouvé en faveur des leurs. Voyez demener et agiter Platon : chascun, s'honorant de l'appliquer à soy, le couche du costé qu'il le veult; on le promeine et l'insere à toutes les nouvelles opinions que le monde receoit; et le differente lon[1] à soy mesme, selon le different cours des choses; l'on faict desadvouer à son sens les mœurs licites en son siecle, d'autant qu'elles sont illicites au nostre : tout cela, vifvement et puissamment, autant qu'est puissant et vif l'esprit de l'interprete. Sur ce mesme fondement qu'avoit Heraclitus[2] et cette sienne sentence, « Que toutes choses avoient en elle les visages qu'on y trouvoit, » Democritus en tiroit une toute contraire conclusion, c'est « que les subiects n'avoient du tout rien de ce que nous y trouvions; » et, de ce que le miel estoit doulx à l'un et amer à l'aultre, il argumentoit qu'il n'es-

[1] *Et on le met en opposition avec lui-même*, etc. C'est ce qu'emporte ici le mot *différender*, que je n'ai pu trouver que dans le *Dictionnaire françois et anglois* de Cotgrave. C.

[2] SEXTUS EMPIRICUS, *Pyrr. Hypot.*, I, 29. C.

t ni doulx, ni amer [1]. Les pyrrhoniens diroient, qu'ils sçavent s'il est doulx ou amer, ou ny l'un, ny l'aultre, touts les deux; car ceulx ci gaignent tousiours le hault inct de la dubitation. Les cyrenaiens [2] tenoient que rien estoit perceptible par le dehors, et que cela estoit seulement perceptible qui nous touchoit par l'interne attouchement, comme la douleur et la volupté; ne recognoisnts ny ton, ny couleur, mais certaines affections seulement ui nous en venoient; et que l'homme n'avoit aultre siege son iugement. Protagoras estimoit « estre vray à chasun ce qui semble à chascun [3]. » Les epicuriens logent aux ns tout iugement, et en la notice des choses, et en la olupté. Platon [4] a voulu le iugement de la verité, et la erité mesme, retiree des opinions et des sens, appartenir l'esprit et à la cogitation.

Ce propos m'a porté sur la consideration des sens, ausuels gist le plus grand fondement et preuve de nostre gnorance. Tout ce qui se cognoist, il se cognoist sans oubte par la faculté du cognoissant; car, puisque le iugement vient de l'operation de celuy qui iuge, c'est raison ue cette operation il la parface par ses moyens et volonté, on par la contraincte d'aultruy, comme il adviendroit si ous cognoissions les choses par la force et selon la loy de ur essence. Or, toute cognoissance s'achemine en nous ar les sens; ce sont nos maistres :

> Via qua munita fidei
> Proxima fert humanum in pectus, templaque mentis [5] :

[1] Sextus Empiricus, *adv. Math.*, c. 163. C.

[2] Ou *Cyrénaïques*. Voy. Cicéron, *Acad.*, II, 7. C.

[3] Cic., *Acad.*, II, 46. C.

[4] C'est le résultat de ce que Platon dit au long dans le *Phédon*, . 66, etc., et dans le *Théétète*, p. 186, etc. C.

[5] Ce sont les voies par lesquelles l'évidence pénètre dans le sanctuaire e l'esprit humain. Lucrèce, V, 103.

la science commence par eulx, et se resoult en eulx. Apres tout, nous ne sçaurions non plus qu'une pierre, si nous ne sçavions qu'il y a son, odeur, lumiere, saveur, mesure, poids, mollesse, dureté, aspreté, couleur, polisseure, largeur, profondeur : voilà le plan et les principes de tout le bastiment de nostre science; et selon aulcuns, Science n'est rien aultre chose que Sentiment. Quiconque ne peult poulser à contredire les sens, il me tient à la gorge; il ne me sçauroit faire reculer plus arriere : les sens sont le commencement et la fin de l'humaine cognoissance :

> Invenies primis ab sensibus esse creatam
> Notitiam veri; neque sensus posse refelli...
> Quid maiore fide porro, quam sensus, haberi
> Debet [1] ?

Qu'on leur attribue le moins qu'on pourra, tousiours faudra il leur donner cela, que, par leur voye et entremise, s'achemine toute nostre instruction. Cicero dict [2] que Chrysippus, ayant essayé de rabbattre de la force des sens et de leur vertu, se representa à soy mesme des arguments au contraire, et des oppositions si vehementes, qu'il n'y peult satisfaire : sur quoy Carneades, qui maintenoit le contraire party, se vantoit de se servir des armes mesmes et paroles de Chrysippus pour le combattre, et s'escrioit à cette cause contre luy : « O miserable, ta force t'a perdu [3] ! » Il n'est aulcun absurde, selon nous, plus extreme, que de maintenir que le feu n'eschauffe point, que la lumiere n'esclaire point, qu'il n'y a point de pesanteur au fer ny de fermeté, qui sont notices que nous apportent

[1] Vous serez convaincu que la connoissance de la vérité nous vient primitivement des sens, et qu'on ne peut en récuser le témoignage... Quel autre guide mérite plus notre confiance? LUCRÈCE, IV, 479, 483.

[2] *Acad.*, II, 27. C.

[3] PLUTARQUE, *Contredits des philosophes stoïques*, c. 9. C.

ens ; ny creance ou science en l'homme qui se puisse
ıarer à celle là en certitude.

ı premiere consideration que i'ay sur le subiect des
, est que ie mets en doubte que l'homme soit pourveu
outs sens naturels. Ie veois plusieurs animaulx qui
nt une vie entiere et parfaicte, les uns sans la veue,
res sans l'ouïe : qui sçait si, à nous aussi, il ne man-
pas encores un, deux, trois, et plusieurs aultres sens?
s'il en manque quelqu'un, nostre discours n'en peult
ouvrir le default. C'est le privilege des sens d'estre
reme borne de nostre appercevance : il n'y a rien au
d'eulx qui nous puisse servir à les descouvrir ; voire
'un des sens ne peult descouvrir l'aultre :

An poterunt oculos aures reprehendere? an aures
Tactus? an hunc porro tactum sapor arguet oris?
An confutabunt nares, oculive revincent [1]?

ont trestouts la ligne extreme de nostre faculté :

Seorsum cuique potestas
Divisa est, sua vis cuique est [2].

it impossible de faire concevoir à un homme naturel-
ent aveugle, qu'il n'y veoid pas ; impossible de luy
desirer la veue, et regretter son default : parquoy
ne debvons prendre aulcune asseurance de ce que
re ame est contente et satisfaicte de ceulx que nous
ıs ; veu qu'elle n'a pas de quoy sentir en cela sa ma-
e et son imperfection, si elle y est. Il est impossible
ire chose à cet aveugle, par discours, argument, ny

[1] L'ouïe pourra-t-elle rectifier la vue, et le toucher l'ouïe? le goût préservera-t-il des surprises du tact? l'odorat et la vue pourront-réformer? LUCRÈCE, IV, 487.

[2] Chacun d'eux a sa puissance à part, et sa force particulière. ID., v. 490.

similitude, qui loge en son imagination aulcune apprehension de lumiere, de couleur, et de veue : il n'y a rien plus arriere qui puisse poulser le sens en evidence. Les aveugles naiz qu'on veoid desirer à veoir, ce n'est pas pour entendre ce qu'ils demandent : ils ont apprins de nous qu'ils ont à dire quelque chose, qu'ils ont quelque chose à desirer qui est en nous, laquelle ils nomment bien, et ses effects et consequences; mais ils ne sçavent pourtant pas que c'est, ny ne l'apprehendent [1] ny prez ny loing.

I'ay veu un gentilhomme de bonne maison, aveugle nay, au moins aveugle de tel aage qu'il ne sçait que c'est que de veue : il entend si peu ce qui luy manque, qu'il use et se sert comme nous des paroles propres au veoir, et les applique d'une mode toute sienne et particuliere. On lui presentoit un enfant, duquel il estoit parrain; l'ayant prins entre ses bras : « Mon Dieu, dict il, le bel enfant! qu'il le faict beau veoir! qu'il a le visage gay! » Il dira, comme l'un d'entre nous, « Cette salle a une belle veue; il faict clair; il faict beau soleil. » Il y a plus : car, parce que ce sont nos exercices que la chasse, la paulme, la bute [2], et qu'il l'a ouï dire, il s'y affectionne, s'y empesche, et croit y avoir la mesme part que nous y avons : il s'y picque et s'y plaist, et ne les receoit pourtant que par les aureilles. On luy crie que voylà un lievre, quand on est en quelque belle splanade où il puisse picquer; et puis on luy dict encores que voylà un lievre prins : le voylà aussi fier de sa prinse, comme il oit dire aux aultres qu'ils le sont. L'esteuf [3], il le prend à la main gauche, et le poulse à tout sa raquette : de la harquebuse, il en tire

[1] *Ne le saisissent, ne le conçoivent de près, ni de loin.*

[2] *La bute :* ce mot a signifié, 1° la butte où l'on tire de l'arquebuse; 2° l'exercice même de l'arquebuse : c'est dans ce dernier sens qu'il est pris ici. E. J.

[3] Balle pour le jeu de paume.

ture, et se paye de ce que ses gents luy disent
au hault ou costier [1].
ait on si le genre humain faict une sottise pa-
aulte de quelque sens, et que par ce default la
lu visage des choses nous soit caché? Que sçait
difficultez que nous trouvons en plusieurs ou-
nature viennent de là? et si plusieurs effects des
, qui excedent nostre capacité, sont produicts
ulté de quelque sens que nous ayons à dire [2]? et
s d'entre eulx ont une vie plus pleine par ce
t plus entiere que la nostre? Nous saisissons la
uasi par touts nos sens [3]; nous y trouvons de la
de la polisseure, de l'odeur, et de la doulceur :
a, elle peult avoir d'aultres vertus, comme d'as-
restreindre, ausquelles nous n'avons point de
e puisse rapporter. Les proprietez que nous ap-
ccultes en plusieurs choses, comme à l'aimant
e fer, n'est il pas vraysemblable qu'il y a des
ensitifves en nature propres à les iuger et à les
ir, et que le default de telles facultez nous ap-
norance de la vraye essence de telles choses?
adventure, quelque sens particulier qui descou-
ocqs l'heure du matin et de minuict, et les esmeut
; qui apprend aux poules, avant tout usage et
, de craindre un esparvier, et non un' oye ny
plus grandes bestes; qui advertit les poulets de
hostile qui est au chat contre eulx, et à ne se
chien; s'armer contre le miaulement, voix aul-
flatteuse, non contre l'abbayer, voix aspre et
e; aux freslons, aux fourmis, et aux rats, de

[1] *tiré* haut, *ou à* côté *du but*. E. J.
[2] *s ayons à regretter, qui nous manque.*
[3] EMPIRICUS, *Pyrr. Hypot.*, I, 14. C.



choisir tousiours le meilleur fromage et la
avant que d'y avoir tasté; et qui achemin
phant, le serpent, à la cognoissance de
propre à leur guarison. Il n'y a sens qui n
domination, et qui n'apporte par son mo
infini de cognoissances. Si nous avions à di
des sons, de l'harmonie, et de la voix,
une confusion inimaginable à tout le
science : car, oultre ce qui est attaché au
chasque sens, combien d'arguments, de
de conclusions tirons nous aux aultres cho
paraison d'un sens à l'aultre? Qu'un homn
gine l'humaine nature produicte originel
veue, et discoure combien d'ignorance et
apporteroit un tel default, combien de t
veuglement en nostre ame; on verra par l
importe, à la cognoissance de la verité, l
aultre tel sens, ou de deux, ou de trois
nous. Nous avons formé une verité par la
concurrence de nos cinq sens : mais à l'a
il l'accord de huict ou de dix sens, et le
pour l'appercevoir certainement, et en son

Les sectes qui combattent la science de
la combattent principalement par l'incerti
de nos sens : car, puisque toute cognois
nous par leur entremise et moyen, s'ils fai
qu'ils nous font, s'ils corrompent ou alt
nous charrient du dehors, si la lumiere, q
coule en nostre ame, est obscurcie au pas
vons plus que tenir. De cette extreme diff
toutes ces fantasies : « Que chasque subie
ce que nous y trouvons; Qu'il n'a rien de
pensons trouver : » et celle des epicuriens,
n'est non plus grand que ce que nostre ve

Quidquid id est, nihilo fertur maiore figura,
Quam, nostris oculis quam cernimus, esse videtur [1] :

les apparences qui representent un corps grand à ce-qui en est voisin, et plus petit à celuy qui en est es-gné, sont toutes deux vrayes :

Nec tamen hic oculos falli concedimus hilum...
Proinde animi vitium hoc oculis adfingere noli [2] :

esoluement, Qu'il n'y a aulcune tromperie aux sens ; l fault passer à leur mercy, et chercher ailleurs des ons pour excuser la difference et contradiction que s y trouvons, voire inventer toute aultre mensonge et erie (ils en viennent iusques là), plustost que d'accu-les sens. » Timagoras [3] iuroit que pour presser ou ser son œil, il n'avoit iamais apperceu doubler la lu-re de la chandelle, et que cette semblance venoit du de l'opinion, non de l'instrument. De toutes les ab-litez la plus absurde, aux epicuriens [4], est desadvouer orce et l'effect des sens :

Proinde, quod in quoque est his visum tempore, verum est.
Et, si non poterit ratio dissolvere causam,
Cur ea, quæ fuerint iuxtim quadrata, procul sint
Visa rotunda ; tamen præstat rationis egentem
Reddere mendose causas utriusque figuræ,
Quam manibus manifesta suis emittere quæquam,
Et violare fidem primam, et convellere tota
Fundamenta, quibus nixatur vita, salusque :
Non modo enim ratio ruat omnis, vita quoque ipsa
Concidat extemplo, nisi credere sensibus ausis,
Præcipitesque locos vitare, et cetera, quæ sint
In genere hoc fugienda [5].

Montaigne vient de traduire ces vers. LUCRÈCE, V, 577.
Nous ne convenons pas pour cela que les yeux se trompent... Ne imputons donc pas les erreurs de l'esprit. LUCRÈCE, IV, 380, 387.
Cic., *Acad.*, II, 25. C.
C'est-à-dire, *au jugement des épicuriens*. C.
Les rapports des sens sont vrais en tout temps. Si la raison ne peut

Ce conseil desesperé, et si peu philosophique, ne represente aultre chose, sinon que l'humaine science ne se peult maintenir que par raison desraisonnable, folle, et forcenee; mais qu'encores vault il mieulx que l'homme, pour se faire valoir, s'en serve, et de tout aultre remede tant fantastique soit il, que d'advouer sa necessaire bestise : verité si desadvantageuse. Il ne peult fuyr que les sens ne soient les souverains maistres de sa cognoissance : mais ils sont incertains, et falsifiables à toutes circonstances; c'est là où il fault battre à oultrance, et, si les forces iustes luy faillent, comme elles font, y employer l'opiniastreté, la temerité, l'impudence. Au cas que ce que disent les epicuriens soit vray, à sçavoir « Que nous n'avons pas de science, si les apparences des sens sont faulses; » et que ce que disent les stoïciens soit vray aussi, « Que les apparences des sens sont si faulses, qu'elles ne nous peuvent produire aulcune science : « nous conclurons, aux despens de ces deux grandes sectes dogmatistes, Qu'il n'y a point de science.

Quant à l'erreur et incertitude de l'operation des sens, chascun s'en peult fournir autant d'exemples qu'il lui plaira : tant les faultes et tromperies qu'ils nous font sont ordinaires. Au retentir d'un valon, le son d'une trompette semble venir devant nous, qui vient d'une lieue derriere :

> Exstantesque procul medio de gurgite montes,
> Classibus inter quos liber patet exitus, iidem

expliquer pourquoi les objets qui sont carrés de près paroissent ronds dans l'éloignement, il vaut mieux, au défaut d'une solution vraie, donner une fausse raison de cette double apparence, que de laisser échapper l'évidence de ses mains, que de détruire tous les principes de la crédibilité, que de ruiner cette base sur laquelle sont fondées notre vie et notre conservation : car ne croyez pas qu'il ne s'agisse que des intérêts de la raison; la vie elle-même ne se conserve qu'en évitant, sur le rapport des sens, les précipices et les autres objets nuisibles. LUCRÈCE, IV, 500.

Apparent, et longe divolsi licet, ingens
Insula coniunctis tamen ex his una videtur...
Et fugere ad puppim colles campique videntur,
Quos agimus præter navim, velisque volamus...
Ubi in medio nobis equus acer obhæsit
Flumine, equi corpus transversum ferre videtur
Vis, et in adversum flumen contrudere raptim [1] :

ıanier une balle de harquebuse soubs le second doigt, ıy du milieu estant entrelacé par dessus, il fault extrenent se contraindre pour advouer qu'il n'y en ait une, tant le sens nous en represente deux. Car que les s soient maintesfois maistres du discours, et le contraint de recevoir des impressions qu'il sçait et iuge estre lses, il se veoid à touts coups. Ie laisse à part celuy de ouchement, qui a ses functions plus voisines, plus es et substancielles, qui renverse tant de fois, par ect de la douleur qu'il apporte au corps, toutes ces es resolutions stoïques, et contrainct de crier au ventre ıy qui a estably en son ame ce dogme, avecques toute lution, « Que la cholique, comme toute aultre maladie louleur, est chose indifferente, n'ayant la force de rien battre du souverain bonheur et felicité en laquelle le e est logé par sa vertu; » il n'est cœur si mol, que le de nos tabourins et de nos trompettes n'eschauffe, ny ur, que la doulceur de la musique n'esveille et ne chaille; ny ame si revesche, qui ne se sente touchee de lque reverence à considerer cette vastité sombre de eglises, la diversité d'ornements et ordre de nos ceri-

Une chaîne de montagnes élevées au-dessus de la mer, entre lesles des flottes entières trouveroient un libre passage, ne nous parois- de loin qu'une même masse; et, quoique très distantes l'une de re, elles se réunissent à l'œil sous l'aspect d'une grande île. Les nes et les campagnes que nous côtoyons, en naviguant à pleines s, semblent fuir vers la poupe... Si votre coursier s'arrête au milieu fleuve, le cheval vous paroîtra emporté par une force étrangère re le courant. LUCRÈCE, IV, 398, 390, 421.

monies, et ouïr le son devotieux de nos orgues, et l'harmonie si posee et religieuse de nos voix : ceulx mesmes qui y entrent avecques mespris sentent quelque frisson dans le cœur, et quelque horreur, qui les met en desfiance de leur opinion. Quant à moy, ie ne m'estime point assez fort pour ouïr en sens rassis des vers d'Horace et de Catulle, chantez d'une voix suffisante par une belle et ieune bouche : et Zenon [1] avoit raison de dire que la voix estoit la fleur de la beauté. On m'a voulu faire accroire qu'un homme, que touts nous aultres François cognoissons, m'avoit imposé, en me recitant des vers qu'il avoit faicts; qu'ils n'estoient pas tels sur le papier qu'en l'air, et que mes yeulx en feroient contraire iugement à mes aureilles : tant la prononciation a de credit à donner prix et façon aux ouvrages qui passent à sa mercy! Sur quoy Philoxenus ne feut pas fascheux [2], en ce qu'oyant un liseur donner mauvais ton à quelque sienne composition, il se print à fouler aux pieds et casser de la brique qui estoit à luy, disant : « Ie romps ce qui est à toy; comme tu corromps ce qui est à moy [3]. » A quoy faire, ceulx mesmes qui se sont donné la mort d'une certaine resolution, destournoient ils la face pour ne veoir le coup qu'ils se faisoient donner? et ceulx qui, pour leur santé, desirent et commandent qu'on les incise et cauterise, pourquoy ne peuvent ils soustenir la veue des apprests, utils et operation du chirurgien; attendu que la veue ne doibt avoir aulcune participation à cette douleur? cela, ne sont ce pas propres exemples à verifier l'auctorité que les sens ont sur le discours? Nous avons beau sçavoir que ces tresses sont empruntees d'un page ou d'un laquay; que cette rougeur est venue d'Espaigne, et cette blancheur et polisseure, de la

[1] Diogène Laerce, IV, 23. C.

[2] *Ne fut pas blâmable, n'eut pas tort.* E. J.

[3] Diogène Laerce, IV, 36. C.

mer Oceane; encores fault il que la veue nous force d'en trouver le subiect plus aimable et plus agreable, contre toute raison : car en cela, il n'y a rien du sien.

Auferimur cultu ; gemmis, auroque teguntur
Crimina : pars minima est ipsa puella sui.
Sæpe, ubi sit quod ames, inter tam multa requiras :
Decipit hac oculos ægide dives amor [1].

Combien donnent à la force des sens, les poëtes qui font Narcisse esperdu de l'amour de son umbre,

Cunctaque miratur, quibus est mirabilis ipse;
Se cupit imprudens; et, qui probat, ipse probatur;
Dumque petit, petitur; pariterque accendit, et ardet [2];

et l'entendement de Pygmalion si troublé par l'impression de la veue de sa statue d'ivoire, qu'il l'aime et la serve pour vifve !

Oscula dat, reddique putat: sequiturque, tenetque,
Et credit tactis digitos insidere membris;
Et metuit, pressos veniat ne livor in artus [3].

Qu'on loge un philosophe dans une cage de menus filets de fer clair-semez, qui soit suspendue au hault des tours Nostre Dame de Paris; il verra, par raison evidente, qu'il est impossible qu'il en tumbe; et si ne se sçauroit garder (s'il n'a accoustumé le mestier des couvreurs) que la veue

[1] Nous sommes séduits par la parure; l'or et les pierreries cachent les défauts : une jeune fille est la moindre partie de ce qui plaît en elle. Souvent on a peine à trouver ce qu'on aime, sous ces riches ornements : c'est l'égide avec laquelle l'amour et l'opulence éblouissent nos yeux. OVIDE, *de Remed. amor.*, I, 343.

[2] Il admire ce qu'il a lui-même d'admirable. L'insensé ! il se desire lui-même; il est l'objet de ses vœux, de ses louanges, et brûle des feux qu'il a lui-même allumés. OVIDE, *Métam.*, III, 424.

[3] Il la couvre de baisers, et croit qu'elle y répond; il la saisit, il l'embrasse; il se figure que ses membres cèdent à l'impression de ses doigts, et craint d'y laisser une empreinte livide en les serrant trop vivement. OVIDE, *Métam.*, X, 256. Il y a dans Ovide, *loquiturque, tenetque.*

de cette haulteur extreme ne l'espovante et ne le tra[illegible] car nous avons assez affaire de nous asseurer aux g[illegible] qui sont en nos clochiers, si elles sont façonnees [illegible] encores qu'elles soient de pierre; il y en a qui n'[illegible] vent pas seulement porter la pensee. Qu'on ie[illegible] poultre entre ces deux tours, d'une grosseur tel[illegible] nous la fault à nous promener dessus, il n'y a [illegible] philosophique de si grande fermeté qui puisse nous [illegible] courage d'y marcher, comme nous ferions si elle [illegible] terre. I'ay souvent essayé cela en nos montaignes [illegible] et si suis de ceulx qui ne s'effroyent que medio[illegible] de telles choses, que ie ne pouvois souffrir la veue [illegible] profondeur infinie, sans horreur et tremblement d[illegible] et de cuisses; encores qu'il s'en fallust bien ma [illegible] que ie ne feusse du tout au bord, et n'eusse sce[illegible] si ie ne me feusse porté à escient au dangier. I'y re[illegible] quay aussi, quelque haulteur qu'il y eust, que pourv[illegible] qu'en cette pente il se presentast un arbre ou bosse de rochier pour soustenir un peu la veue et la diviser, cela nous allege et donne asseurance, comme si c'estoit chose de quoy à la cheute nous peussions recevoir secours; mais que les precipices coupez et unis, nous ne les pouvons pas seulement regarder sans tournoyement de teste : *ut despici sine vertigine simul oculorum animique non possit*[1]: qui est une evidente imposture de la veue. Ce feut pourquoy ce beau philosophe[2] se creva les yeulx, pour descharger l'ame de la desbauche qu'elle en recevoit, et pouvoir philosopher plus en liberté : mais, à ce compte, il se debvoit aussi faire estoupper les aureilles, que Theo-

[1] De sorte qu'on ne peut regarder en bas, que la tête ne tourne, et que l'esprit ne se trouble. TITE-LIVE, XLIV, 6.

[2] Démocrite. CIC., *de Finib. bon. et mal.*, V, 29. Mais Cicéron n'en parle là que comme d'une chose incertaine; et Plutarque, *de la Curiosité*, c. 11, dit positivement que c'est une fausseté. C.

phrastus [1] dict estre le plus dangereux instrument que nous ayons pour recevoir des impressions violentes à nous troubler et changer, et se debvoit priver enfin de touts les aultres sens, c'est à dire de son estre et de sa vie : car ils ont touts cette puissance de commander nostre discours et nostre ame. *Fit etiam sæpe specie quadam, sæpe vocum gravitate et cantibus, ut pellantur animi vehementius : sæpe etiam cura et timore* [2]. Les medecins tiennent qu'il y a certaines complexions qui s'agitent, par aulcuns sons et instruments, iusques à la fureur. I'en ay veu qui ne pouvoient ouïr ronger un os soubs leur table, sans perdre patience ; et n'est gueres homme qui ne se trouble à ce bruit aigre et poignant que font les limes en raclant le fer ; comme, à ouïr mascher prez de nous, ou ouïr parler quelqu'un qui ayt le passage du gosier ou du nez empesché, plusieurs s'en esmeuvent iusques à la cholere et la haine. Ce fleuteur protocole [3] de Gracchus, qui amollissoit, roidissoit et contournoit la voix de son maistre lorsqu'il haranguoit à Rome, à quoy servoit il, si le mouvement et qualité du son n'avoit force à esmouvoir et alterer le iugement des auditeurs? Vrayement il y a bien de quoy faire si grande feste de la fermeté de cette belle piece, qui se laisse manier et changer au bransle et accidents d'un si legier vent !

[1] Au rapport de Plutarque, dans son traité, *Comment il fault ouïr*, c. 2, version d'Amyot. C.

[2] Il arrive souvent que tel spectacle, tel son, tel chant, remuent fortement les esprits ; et souvent aussi la douleur et la crainte produisent le même effet. CIC., *de Divinat.*, I, 37.

[3] *Protocole*, dit Nicot, signifie, entre autres choses, *celuy qui porte le roollet par derriere et à l'espaule d'un qui harangue, ou ioüe en farces et moralitez, pour les redresser et remettre au fil de leur harangue, ou roollet, quand ils varient, ou demeurent court* : posticus summonitor. C'est ce que nous appelons aujourd'hui un *souffleur*. — Ce que Montaigne dit ici est tiré de PLUTARQUE, dans le traité, *Comment il faut refrener la colere*, c. 6 de la traduction d'Amyot. C.

Cette mesme piperie que les sens apportent à nostre entendement, ils la receoivent à leur tour; nostre ame par fois s'en revenche de mesme : ils mentent et se trompent à l'envy. Ce que nous veoyons et oïons, agitez de cholere, noüs ne l'oïons pas tel qu'il est :

Et solem geminum, et duplices se ostendere Thebas[1] :

l'obiect que nous aimons nous semble plus beau qu'il n'est;

Multimodis igitur pravas turpesque videmus
Esse in deliciis, summoque in honore vigere[2];

et plus laid celuy que nous avons à contre-cœur : à un homme ennuyé et affligé, la clarté du iour semble obscurcie et tenebreuse. Nos sens sont non seulement alterez, mais souvent hebestez du tout par les passions de l'ame : combien de choses veoyons nous, que nous n'appercevons pas si nous avons nostre esprit empesché ailleurs?

In rebus quoque apertis noscere possis,
Si non advortas animum, proinde esse, quasi omni
Tempore semotæ fuerint, longeque remotæ[3] :

il semble que l'ame retire au dedans, et amuse les puissances des sens. Par ainsin, et le dedans et le dehors de l'homme est plein de foiblesse et de mensonge.

Ceulx qui ont apparié nostre vie à un songe, ont eu de la raison, à l'adventure, plus qu'ils ne pensoient. Quand nous songeons, nostre ame vit, agit, exerce toutes ses facultez, ne plus ne moins que quand elle veille; mais si plus

[1] Alors on voit (*comme Penthée*) deux soleils et deux Thèbes. VIRGILE, *Énéide*, IV, 470.

[2] Souvent nous voyons la laideur et la difformité captiver les cœurs, et fixer les hommages. LUCRÈCE, IV, 1152.

[3] Les corps même les plus exposés à la vue, si l'ame ne s'applique à les observer, sont pour elle comme s'ils en avoient toujours été à une très grande distance. LUCRÈCE, IV, 812.

mollement et obscurement, non de tant, certes, que la difference y soit comme de la nuict à une clarté vifve; ouy, comme de la nuict à l'umbre : là elle dort, icy elle sommeille; plus et moins, ce sont tousiours tenebres, et tenebres cimmeriennes. Nous veillons dormants, et veillants dormons. Ie ne veois pas si clair dans le sommeil; mais quant au veiller, ie ne le treuve iamais assez pur et sans nuage : encores le sommeil, en sa profondeur, endort par fois les songes; mais nostre veiller n'est iamais si esveillé qu'il purge et dissipe bien à poinct les resveries, qui sont les songes des vaillants, et pires que songes. Nostre raison et nostre ame recevant les fantasies et opinions qui luy naissent en dormant, et auctorisant les actions de nos songes de pareille approbation qu'elle faict celles du iour, pourquoy ne mettons nous en doubte si nostre penser, nostre agir, est pas un aultre songer, et nostre veiller quelque espece de dormir?

Si les sens sont nos premiers iuges, ce ne sont pas les nostres qu'il fault seuls appeller au conseil; car, en cette faculté, les animaulx ont autant ou plus de droict que nous : il est certain qu'aulcuns ont l'ouïe plus aiguë que l'homme, d'aultres la veue, d'aultres le sentiment, d'aultres l'attouchement ou le goust. Democritus[1] disoit que les dieux et les bestes avoient les facultez sensitifves beaucoup plus parfaictes que l'homme. Or, entre les effects de leurs sens et les nostres, la difference est extreme : nostre salive nettoie et asseiche nos plaies, elle tue le serpent :

> Tantaque in his rebus distantia, differitasque est,
> Ut quod aliis cibus est, aliis fuat acre venenum.
> Sæpe etenim serpens, hominis contacta saliva,
> Disperit, ac sese mandendo conficit ipsa[2] :

[1] PLUTARQUE, *des Opinions des philosophes*, IV, 10. C.

[2] Entre ces effets il y a une telle différence, que ce qui nourrit les uns est pour les autres un poison mortel. Ainsi le serpent, à peine humecté de la salive de l'homme, périt, et se dévore lui-même. LUCRÈCE, IV, 638.

quelle qualité donnerons nous à la salive? ou selon nous, ou selon le serpent? par quel des deux sens verifierons nous sa veritable essence que nous cherchons? Pline[1] dict qu'il y a aux Indes certains lievres marins qui nous sont poison, et nous à eulx, de maniere que du seul attouchement nous les tuons : qui sera veritablement poison, ou l'homme, ou le poisson? à qui en croirons nous, ou au poisson, de l'homme, ou à l'homme, du poisson? Quelque qualité d'air infecte l'homme, qui ne nuit point au bœuf; quelque aultre, le bœuf, qui ne nuit point à l'homme : laquelle des deux sera, en verité et en nature, pestilente qualité? Ceulx qui ont la iaunisse, ils voient toutes choses iaunastres et plus pasles que nous :

> Lurida præterea fiunt, quæcunque tuentur
> Arquati[2] :

ceulx qui ont cette maladie que les medecins nomment *Hyposphagma*, qui est une suffusion de sang soubs la peau, voyent toutes choses rouges et sanglantes[3]. Ces humeurs qui changent ainsi les offices de nostre veue, que sçavons nous si elles predominent aux bestes, et leur sont ordinaires? car nous en veoyons les unes qui ont les yeulx iaunes comme nos malades de iaunisse, d'aultres qui les ont sanglants de rougeur; à celles là il est vraysemblable que la couleur des obiects paroist aultre qu'à nous : quel iugement des deux sera le vray? car il n'est pas dict que l'essence des choses se rapporte à l'homme seul; la dureté, la blancheur, la profondeur, et l'aigreur, touchent le service et science des animaulx comme la nostre : nature leur en a donné l'usage comme à nous. Quand nous pressons l'œil, les corps que nous regardons, nous les appercevons

[1] *Nat. Hist.*, XXXII, 1. C.

[2] Tout paroît jaune à ceux qui ont la jaunisse. LUCRÈCE, IV, 333.

[3] SEXTUS EMPIRICUS, *Pyrr. Hypot.*, I, 14. C.

longs et estendus; plusieurs bestes ont l'œil ainsi é : cette longueur est doncques, à l'adventure, la vele forme de ce corps, non pas celle que nos yeulx luy ent en leur assiette ordinaire. Si nous serrons l'œil lessoubs, les choses nous semblent doubles :

Bina lucernarum flagrantia lumina flammis...
Et duplices hominum facies, et corpora bina [1].

ous avons les aureilles empeschees de quelque chose, passage de l'ouïe resserré, nous recevons le son aultre nous ne faisons ordinairement [2] : les animaulx qui ont ureilles velues, ou qui n'ont qu'un bien petit trou au de l'aureille, ils n'oyent par consequent pas ce que oyons, et receoivent le son aultre. Nous veoyons aux s et aux theatres, qu'opposant, à la lumiere des flamx, une vitre teincte de quelque couleur, tout ce qui n ce lieu nous appert ou vert, ou iaune, ou violet :

Et volgo faciunt id lutea russaque vela,
Et ferrugina, quum, magnis intenta theatris,
Per malos volgata trabesque, trementia pendent :
Namque ibi consessum caveai subter, et omnem
Scenai speciem, patrum, matrumque, deorumque
Inficiunt, coguntque suo fluitare colore [3] :

t vraysemblable que les yeulx des animaulx, que veoyons estre de diverse couleur, leur produisent les rences des corps de mesme leurs yeulx.

ur le iugement de l'operation des sens, il fauldroit

[1] ous voyons aux lampes une double lumière; nous voyons les homavec deux corps et deux visages. LUCRÈCE, IV, 451.

[2] SEXTUS EMPIRICUS, *Pyrr. Hypot.*, I, 14. C.

[3] C'est l'effet que produisent ces voiles jaunes, rouges et bruns, qui, ndus à des poutres, couvrent nos théâtres, et flottent au gré de lans leur vaste enceinte : l'éclat de ces voiles se réfléchit sur les ateurs; la scène en est frappée; les sénateurs, les femmes, les stales dieux, sont teints d'une lumière mobile. LUCRÈCE, IV, 73.

doncques que nous en feussions premierement d'accord avecques les bestes, secondement entre nous mesmes; ce que nous ne sommes aulcunement, et entrons en debat touts les coups de ce que l'un oit, veoid, ou gouste quelque chose aultrement qu'un aultre; et debattons, autant que d'aultre chose, de la diversité des images que les sens nous rapportent. Aultrement oit et veoid, par la regle ordinaire de nature, et aultrement gouste un enfant, qu'un homme de trente ans; et cettuy cy aultrement qu'un sexagenaire : les sens sont aux uns plus obscurs et plus sombres, aux aultres plus ouverts et plus aigus. Nous recevons les choses aultres et aultres, selon que nous sommes, et qu'il nous semble : or, nostre sembler estant si incertain et controversé, ce n'est plus miracle si on nous dict que nous pouvons advouer que la neige nous apparoist blanche; mais que d'establir si de son essence elle est telle et à la verité, nous ne nous en sçaurions respondre : et ce commencement esbranslé, toute la science du monde s'en va necessairement à vau l'eau. Quoy, que nos sens mesmes s'entr'empeschent l'un l'aultre? une peincture semble eslevee à la veue, au maniement elle semble plate [1] : dirons nous que le musc soit agreable ou non, qui resiouït nostre sentiment, et offense nostre goust? Il y a des herbes et des onguents propres à une partie du corps, qui en blecent une aultre : le miel est plaisant au goust, mal plaisant à la veue [2] : ces bagues, qui sont entaillees en forme de plumes, qu'on appelle en devise, *Pennes sans fin*, il n'y a œil qui en puisse discerner la largeur, et qui se sceust deffendre de cette piperie que d'un costé elles n'aillent en eslargissant, et s'appoinctant et estrecissant par l'aultre, mesme quand on les roule autour du doigt; toutesfois au maniement elles vous semblent equables en largeur, et par-

[1] SEXTUS EMPIRICUS, *Pyrr. Hypot.*, I, 14.
[2] ID., *ibid.*

; pareilles. Ces personnes qui, pour ayder leur volupté, servoient anciennement de mirouers propres à grossir ıggrandir l'obiect qu'ils representent, afin que les mems qu'ils avoient à employer, leur pleussent dadvantage cette accroissance oculaire[1]; auquel des deux sens ınoient ils gaigné, ou à la veue qui leur representoit ces mbres gros et grands à souhait, ou à l'attouchement qui leur presentoit petits et desdaignables? Sont ce nos s qui prestent au subiect ces diverses conditions, et les subiects n'en aient pourtant qu'une? comme nous 'ons du pain que nous mangeons; ce n'est que pain, is nostre usage en faict des os, du sang, de la chair, poils, et des ongles;

> Ut cibus in membra atque artus quum diditur omnes,
> Disperit, atque aliam naturam sufficit ex se[2];

ımeur[3] que succe la racine d'un arbre, elle se faict nc, feuille et fruict; et l'air n'estant qu'un, il se faict, l'application à une trompette, divers en mille sortes de ıs : sont ce, dis ie, nos sens qui façonnent de mesme de erses qualitez ces subiects? on s'ils les ont telles? et ce doubte que pouvons-nous resoudre de leur veritable ence? Dadvantage, puisque les accidents des maladies, la resverie ou du sommeil, nous font paroistre les choses tres qu'elles ne paroissent aux sains, aux sages, et à ılx qui veillent; n'est il pas vraysemblable que nostre iette droicte, et nos humeurs naturelles, ont aussi de ›i donner un estre aux choses, se rapportant à leur conion, et les accommoder à soy, comme font les humeurs reglees? et nostre santé aussi capable de leur fournir son

SÉNÈQUE, *Nat. Quæst.*, I, 16. C.
Comme les aliments qui se filtrent dans nos membres, périssent en ıant une nouvelle substance. LUCRÈCE, III, 703.
SEXTUS EMPIRICUS, *Pyrr. Hypot.*, I, 14. C.

visage, comme la maladie? pourquoy [1] n'a le temperé quelque forme des obiects relatifve à soy, comme l'intemperé; et ne leur imprimera il pareillement son charactere? le degousté charge la fadeur au vin; le sain, la saveur; l'alteré, la friandise. Or, nostre estat accommodant les choses à soy, et les transformant selon soy, nous ne sçavons plus quelles sont les choses en verité; car rien ne vient à nous que falsifié et alteré par nos sens. Où le compas, l'esquarre et la regle sont gauches, toutes les proportions qui s'en tirent, touts les bastiments qui se dressent à leur mesure, sont aussi necessairement manqués et defaillants; l'incertitude de nos sens rend incertain tout ce qu'ils produisent :

> Denique ut in fabrica, si prava est regula prima,
> Normaque si fallax rectis regionibus exit,
> Et libella aliqua si ex parti claudicat hilum;
> Omnia mendose fieri, atque obstipa necessum est,
> Prava, cubantia, prona, supina, atque absona tecta :
> Iam ruere ut quædam videantur velle, ruantque
> Prodita iudiciis fallacibus omnia primis :
> Sic igitur ratio tibi rerum prava necesse est,
> Falsaque sit, falsis quæcunque ab sensibus orta est [2].

Au demourant, qui sera propre à iuger de ces differences? Comme nous disons, aux debats de la religion, qu'il nous fault un iuge non attaché à l'un ny à l'aultre party, exempt de chois et d'affection, ce qui ne se peult parmy les chrestiens : il advient de mesme en cecy; car, s'il est vieil, il

[1] SEXTUS EMPIRICUS, *Pyrr. Hypot.*, I, 14. C.

[2] Si, dans la construction d'un édifice, l'architecte se sert d'une règle fausse; si l'équerre s'écarte de la direction perpendiculaire; si le niveau s'éloigne par quelque endroit de sa juste situation, il faut nécessairement que tout le bâtiment soit vicieux, penché, affaissé, sans grace, sans aplomb, sans proportion; qu'une partie semble prête à s'écrouler, et que tout s'écroule en effet, pour avoir été d'abord mal conduit. De même, si l'on ne peut compter sur le rapport des sens, tous les jugements seront trompeurs et illusoires. LUCRÈCE, IV, 514.

eult iuger du sentiment de la vieillesse, estant luy
ne partie en ce debat; s'il est ieune, de mesme; sain,
esme; de mesme, malade, dormant, et veillant : il
fauldroit quelqu'un exempt de toutes ces qualitez, à
ue, sans preoccupation de iugement, il iugeast de ces
ositions comme à luy indifferentes; et, à ce compte,
us fauldroit un iuge qui ne feust pas.
our iuger des apparences que nous recevons des sub-
, il nous fauldroit un instrument iudicatoire; pour ve-
r cet instrument, il nous y fault de la demonstration;
: verifier la demonstration, un instrument : nous voylà
rouet [1]. Puisque les sens ne peuvent arrester nostre
ute, estants pleins eulx mesmes d'incertitude, il fault
ce soit la raison; aulcune raison ne s'establira sans
aultre raison : nous voylà à reculons iusques à l'in-
. Nostre fantasie ne s'applique pas aux choses estran-
es, ains elle est conceue par l'entremise des sens; et
sens ne comprennent pas le subiect estrangier, ains
ement leurs propres passions : et par ainsi la fantasie
pparence n'est pas du subiect, ains seulement de la pas-
et souffrance du sens; laquelle passion et subiect sont
es diverses : par quoy qui iuge par les apparences, iuge
chose aultre que le subiect. Et de dire que les passions
sens rapportent à l'ame la qualité des subiects estran-
, par ressemblance; comment se peult l'ame et l'en-
ement asseurer de cette ressemblance, n'ayant de soy
commerce avecques les subiects estrangiers? Tout
i comme, qui ne cognoist pas Socrates, voyant son
traict, ne peult dire qu'il luy ressemble. Or, qui
droit toutesfois iuger par les apparences; si c'est par

'est-à-dire *au bout de nos inventions*. Je trouve, dans le Diction-
de Cotgrave, qu'*être mis au rouet* se dit proprement du lièvre
épuisé par une longue course, ne fait plus que tourner autour des
. C.

toutes, il est impossible; car elles s'entr'empeschent par leurs contrarietez et discrepances [1], comme nous veoyons par experience : sera ce qu'aulcunes apparences choisies reglent les aultres? il fauldra verifier cette choisie par une aultre choisie, la seconde par la tierce; et par ainsi ce ne sera iamais faict. Finalement, il n'y a aulcune constante existence, ny de nostre estre, ny de celuy des obiects; et nous, et nostre iugement, et toutes choses mortelles, vont coulant et roulant sans cesse : ainsin, il ne se peult establir rien de certain de l'un à l'aultre, et le iugeant et le iugé estants en continuelle mutation et bransle.

Nous n'avons aulcune communication à l'estre, parce que toute humaine nature est tousiours au milieu, entre le naistre et le mourir, ne baillant de soy qu'une obscure apparence et umbre, et une incertaine et debile opinion : et si, de fortune, vous fichez vostre pensee à vouloir prendre son estre, ce sera ne plus ne moins que qui vouldroit empoigner l'eau; car tant plus il serrera et pressera ce qui de sa nature coule partout, tant plus il perdra ce qu'il vouloit tenir et empoigner. Ainsi, veu que toutes choses sont subiectes à passer d'un changement en aultre, la raison, qui y cherche une reelle subsistance, se treuve deceue, ne pouvant rien apprehender de subsistant et permanent, parce que tout ou vient en estre et n'est pas encores du tout, ou commence à mourir avant qu'il soit nay. Platon [2] disoit Que les corps n'avoient iamais existence, ouy bien naissance; estimant que Homere eust faict l'Ocean pere des dieux, et Thetis la mere, pour nous montrer que toutes choses sont en fluxion, muance [3] et variation perpetuelle;

[1] *Discrepance*, du latin *discrepantia*, différence, disconvenance, diversité.

[2] Dans le *Théétète*, p. 130. C.

[3] *Que toutes choses sont en vicissitude, transformation*, etc. — Fluxion, de *fluere*, couler, s'échapper; muance, de *mutare*, changer.

commune à tous les philosophes avant son temps, il dict, sauf le seul Parmenides, qui refusoit mou- ; aux choses, de la force duquel il faict grand cas : oras, Que toute matiere est coulante et labile[1] : ciens, Qu'il n'y a point de temps present, et que nous appellons Present n'est que la ioincture et as- ge du futur et du passé : Heraclitus[2], Que iamais n'estoit deux fois entré en mesme riviere : Epi- ıs, Que celuy qui a iadis emprunté de l'argent, ne t pas maintenant; et que celuy qui cette nuict a esté à venir ce matin disner, vient auiourd'hui non con- tendu que ce ne sont plus eulx, ils sont devenus : « et[3] qu'il ne se pouvoit trouver une substance elle deux fois en mesme estat; car, par soubdai- et legiereté de changement, tantost elle dissipe, ıst elle rassemble, elle vient, et puis s'en va; de ı que ce qui commence à naistre ne parvient iamais ıes à perfection d'estre, pour autant que ce naistre ıeve iamais et iamais n'arreste comme estant à bout, , depuis la semence, va tousiours se changeant et nt d'un à aultre; comme de semence humaine se premierement, dans le ventre de la mere, un fruict forme, puis un enfant formé, puis, estant hors entre, un enfant de mammelle, aprez il devient gar- puis consequemment un iouvenceau, aprez un ne faict, puis un homme d'aage, à la fin decrepite lard; de maniere que l'aage et generation subse- ıte va tousiours desfaisant et gastant la precedente :

ielle à changer. — Labile, de *labilis*, tombant, caduc, fragile.

ıÈQUE, *Epist.* 58; PLUTARQUE, dans son traité sur le mot *EI*,

ıt ce passage, à l'exception des quatre vers de Lucrèce, est copié ır mot du traité de PLUTARQUE sur le mot EI, c. 12, et dans les termes d'Amyot. C.

Mutat enim mundi naturam totius ætas,
Ex alioque alius status excipere omnia debet;
Nec manet ulla sui similis res : omnia migrant,
Omnia commutat natura, et vertere cogit [1].

» Et puis, nous aultres sottement craignons une espe(
» mort, là où nous en avons desia passé et en passons
» d'aultres : car, non seulement, comme disoit Heracl
» la mort du feu est generation de l'air, et la mort de
» generation de l'eau ; mais encores plus manifeste
» le pouvons nous veoir en nous mesmes ; la fleur d'
» se meurt et passe quand la vieillesse survient,
» ieunesse se termine en fleur d'aage d'homme faict,
» fance en la ieunesse, et le premier aage meurt en
» fance, et le iour d'hier meurt en celuy du iour d'
» et le iour d'huy mourra en celuy de demain, et i
» rien qui demeure ne qui soit tousiours un ; car qu'i
» ainsi, si nous demeurons tousiours mesmes et uns,
» ment est ce que nous nous esiouïssons maintenant d
» chose, et maintenant d'une aultre ? comment est ce
» nous aimons choses contraires ou les haïssons, nou
» louons ou nous les blasmons ? comment avons nous
» ferentes affections, ne retenants plus le mesme se
» ment en la mesme pensee ? car il n'est pas vraysem
» ble que, sans mutation, nous prenions aultres passi
» et ce qui souffre mutation ne demeure pas un me
» et s'il n'est pas un mesme, il n'est doncques pas au
» ains, quand et l'estre tout un, change aussi l'estre
» plement, devenant tousiours aultre d'un aultre : et
» consequent se trompent et mentent les sens de na
» prenants ce qui apparoist pour ce qui est, à fault
» bien sçavoir que c'est qui est. Mais qu'est ce donc

[1] Le temps change la face entière du monde ; un nouvel ord choses succède nécessairement au premier : nul être ne demeur stamment le même ; tout nous atteste les vicissitudes, les révol et les métamorphoses continuelles de la nature. LUCRÈCE, V, 826.

qui est veritablement ? ce qui est eternel ; c'est à dire, qui n'a iamais eu de naissance, ny n'aura iamais fin ; à qui le temps n'apporte iamais aulcune mutation : car c'est chose mobile que le Temps, et qui apparoist comme en umbre, avecques la matiere coulante et fluante, tousiours sans iamais demeurer stable ny permanente, à qui appartiennent ces mots, Devant, et Aprez, et A esté, et Sera, lesquels tout de prime face montrent evidemment que ce n'est pas chose qui soit ; car ce seroit grande sottise, et faulseté toute apparente, de dire que cela soit, qui n'est pas encores en estre, ou qui desia a cessé d'estre ; et quant à ces mots, Present, Instant, Maintenant, par lesquels il semble que principalement nous soustenons et fondons l'intelligence du temps, la raison le descouvrant, le destruict tout sur le champ ; car elle le fend incontinent, et le partit en futur et en passé, comme le voulant veoir necessairement desparty en deux. Autant en advient il à la nature qui est mesuree, comme au temps qui la mesure ; car il n'y a non plus en elle rien qui demeure, ne qui soit subsistant, ains y sont toutes choses ou nees, ou naissantes, ou mourantes. Au moyen de quoy ce seroit peché de dire de Dieu, qui est le seul qui Est, que Il feut, ou Il sera[1] ; car ces termes là sont des declinaisons, passages ou vicissitudes de ce qui ne peult durer ny demeurer en estre : parquoy il fault conclure que Dieu seul Est, non point selon aulcune mesure du temps, mais selon une

[1] Plutarque ne fait ici que transcrire et développer ces paroles du *Timée* : « Nous avons tort de dire, en parlant de l'éternelle essence : Elle fut, Elle sera ; ces formes du temps ne conviennent pas à l'éternité ; elle est, voilà son attribut. Notre passé et notre avenir sont deux mouvements : or l'immuable ne peut être de la veille ni du lendemain ; on ne peut dire qu'il fut ni qu'il sera ; les accidents des créatures sensibles ne sont pas faits pour lui, et des instants qui se calculent ne sont qu'un vain simulacre de ce qui est toujours. » Voyez les *Pensées de Platon*, seconde édition, p. 73. J. V. L.

» eternité immuable et immobile, non mesuree par temps
» ni subiecte à aulcune declinaison ; devant lequel rie
» n'est, ny ne sera aprez, ny plus nouveau ou plus re
» cent ; ains un realement Estant, qui, par un seul Main
» tenant, emplit le Tousiours ; et n'y a rien qui veritabl
» ment soit, que luy seul, sans qu'on puisse dire, Il a esté
» ou, Il sera, sans commencement et sans fin. »

A cette conclusion si religieuse d'un homme païen, i
veulx ioindre seulement ce mot d'un tesmoing de mesm
condition, pour la fin de ce long et ennuyeux discours, q
me fourniroit de matiere sans fin : « O la vile chose, di
il [1], et abiecte, que l'homme, s'il ne s'esleve au dessus d
l'humanité ! » Voylà un bon mot et un utile desir, ma
pareillement absurde : car de faire la poignee plus grand
que le poing, la brassee plus grande que le bras, et d'es
perer eniamber plus que de l'estendue de nos iambes,
cela est impossible et monstrueux ; ny que l'homme se
monte au dessus de soy et de l'humanité : car il ne peult
veoir que de ses yeulx, ny saisir que de ses prinses. Il
s'eslevera, si Dieu luy preste extraordinairement la main;
il s'eslevera, abandonnant et renonceant à ses propres
moyens, et se laissant haulser et soublever par les moyens
purement celestes. C'est à nostre foy chrestienne, non à
sa vertu stoïque, de pretendre à cette divine et miraculeuse metamorphose.

CHAPITRE XIII.

DE IUGER DE LA MORT D'AULTRUY.

Quand nous iugeons de l'asseurance d'aultruy en la
mort, qui est sans doubte la plus remarquable action de
la vie humaine, il se fault prendre garde d'une chose,

[1] SÉNÈQUE, *Nat. Quæst.*, I, *Præfat.* C.

ue malayseement on croit estre arrivé à ce poinct. Peu e gens meurent, resolus que ce soit leur heure derniere; t n'est endroict où la piperie de l'esperance nous amuse lus : elle ne cesse de corner aux aureilles : « D'aultres nt bien esté plus malades sans mourir; L'affaire n'est as si desesperee qu'on pense; et, au pis aller, Dieu a ien faict d'aultres miracles. » Et advient cela, de ce que nous faisons trop de cas de nous : il semble que l'université des choses souffre aulcunement de nostre aneantissement, et qu'elle soit compassionnee à nostre estat; d'autant que nostre veue alteree se represente les choses abusivement, et nous est advis qu'elles lui faillent à mesure qu'elle leur fault : comme ceulx qui voyagent en mer, à qui les montaignes, les campaignes, les villes, le ciel, et la terre, vont mesme bransle et quand et quand eulx :

> Provehimur portu, terræque urbesque recedunt [1].

Qui veid iamais vieillesse qui ne louast le temps passé et ne blasmast le present, chargeant le monde et les mœurs des hommes de sa misere et de son chagrin ?

> Iamque caput quassans, grandis suspirat arator...
> Et quum tempora temporibus præsentia confert
> Præteritis, laudat fortunas sæpe parentis,
> Et crepat antiquum genus ut pietate repletum [2].

Nous entraisnons tout avecques nous : d'où il s'ensuit que nous estimons grande chose nostre mort, et qui ne passe pas si ayseement, ny sans solenne consultation des astres; *tot circa unum caput tumultuantes deos* [3]; et le

[1] La terre et les villes reculent à mesure que nous nous éloignons du port. VIRG., *Énéide*, III, 72.

[2] Le vieux laboureur secoue, en soupirant, sa tête chauve; il compare le temps passé avec le présent; il envie le sort de ses pères, et parle sans cesse de la piété des anciens temps. LUCRÈCE, II, 1165.

[3] Tant de dieux en mouvement pour la vie d'un seul homme. M. SENEC., *Suasor.*, I, 4.

pensons d'autant plus, que plus nous nous prisons : « ment ? tant de science se perdroit elle avecques t dommage, sans particulier soulcy des destinees ? U si rare et exemplaire ne couste elle non plus à tuer, ame populaire et inutile ? Cette vie, qui en couvr d'aultres, de qui tant d'aultres vies despendent, q oupe tant de monde par son usage, remplit tant c ces, se desplace elle comme celle qui tient à son nœud ? » Nul de nous ne pense assez n'estre qu'un[1] viennent ces mots de Cesar à son pilote, plus enfl la mer qui le menaceoit :

> Italiam si, cœlo auctore, recusas,
> Me, pete : sola tibi causa hæc est iusta timoris,
> Vectorem non nosse tuum ; perrumpe procellas,
> Tutela secure mei[2] :

et ceulx cy,

> Credit iam digna pericula Cæsar
> Fatis esse suis ; Tantusque evertere, dixit,
> Me superis labor est, parva quem puppe sedentem
> Tam magno petiere mari[3] ?

et cette resverie publicque, que le soleil porta e front, tout le long d'un an, le deuil de sa mort :

[1] « Nous tenons à tout, nous nous accrochons à tout ; les tem lieux, les hommes, les choses, tout ce qui est, tout ce qui sera, i à chacun de nous : notre individu n'est plus que la moindre pa nous-mêmes..... O homme ! ressserre ton existence au-dedans de ROUSSEAU, *Émile*, liv. II. On ne voit pas ici d'imitation directe ; pensée est la même. J. V. L.

[2] Au défaut des dieux, vogue sous mes auspices : tu ignores conduis, et voilà pourquoi tu te troubles. Fort de mon appui, pr toi à travers la tempête. LUCAIN, V, 579.

[3] César reconnoît enfin des périls dignes de son courage. Quoi les immortels ont besoin de tant d'efforts pour perdre César ! ils quent, de toute la fureur des mers, le frêle esquif où je suis assi CAIN, V, 653.

ı exstincto miseratus Cæsare Romam,
put obscura nitidum ferrugine texit[1] :

blables, de quoy le monde se laisse sy aysee- estimant que nos interests alterent le ciel, et nité se formalise de nos menues actions. *Non societas nobiscum est, ut nostro fato mortalis ue siderum fulgor*[2].

ger la resolution et la constance en celuy qui encores certainement estre au dangier, quoy ce n'est pas raison ; et ne suffit pas qu'il soit te desmarche, s'il ne s'y estoit mis iustement ect : il advient à la pluspart de roidir leur con- eurs paroles pour en acquerir reputation, qu'ils cores iouïr vivants. D'autant que i'en ay veu fortune a disposé les contenances, non leur et de ceulx mesmes qui se sont anciennement ort, il y a bien à choisir si c'est une mort soub- nort qui ayt du temps[3]. Ce cruel empereur oit de ses prisonniers, qu'il leur vouloit faire ort ; et si quelqu'un se desfaisoit en prison, m'est eschappé, » disoit il : il vouloit estendre a faire sentir par les torments.

et toto quamvis in corpore cæso

aussi, quand César mourut, prit part au malheur de rit son front d'un voile lugubre. VIRG., *Géorg.*, I, 466.

e pas une telle alliance entre le ciel et nous, qu'à notre re des astres doive s'éteindre. PLINE, *Nat. Hist.*, II, 8.

er, à examiner si c'est une mort soudaine, ou qui vienne e, à pas comptés. C.

empereur qui vouloit faire sentir la mort à ses prisonniers, a, comme on peut voir dans sa *Vie*, écrite par SUÉTONE, Tibère qui dit d'un prisonnier nommé *Carvilius*, qui s'é- ême, qu'il lui étoit échappé : *Carvilius me evasit.* SUÉ- , c. 61. Mais ces deux monstres se ressemblent si fort en est aisé de prendre l'un pour l'autre. C.

Nil animæ lethale datum, moremque nefandæ
Durum sævitiæ, pereuntis parcere morti [1].

De vray, ce n'est pas si grand' chose d'establir, tout sain et tout rassis, de se tuer; il est bien aysé de faire le mauvais avant que de venir aux prinses. de maniere que le plus effeminé homme du monde, Heliogabalus, parmi ses plus lasches voluptez, desseignoit bien [2] de se faire mourir delicatement, où l'occasion l'en forceroit; et, à fin que sa mort ne desmentist point le reste de sa vie, avoit faict bastir exprez une tour sumptueuse, le bas et le devant de laquelle estoit planché d'ais enrichis d'or et de pierreries, pour se precipiter; et aussi faict faire des chordes d'or et de soye cramoisie pour s'estrangler, et battre une espee d'or pour s'enferrer; et gardoit du venin dans des vaisseaux d'emeraude et de topaze, pour s'empoisonner, selon que l'envie luy prendroit de choisir de toutes ces façons de mourir [3]:

Impiger... et fortis victute coacta [4].

Toutesfois, quant à cettuy cy, la mollesse de ses apprests rend plus vraysemblable que le nez luy eust saigné, qui l'en eust mis au propre [5]. Mais de ceulx mesmes qui, plus vigoreux, se sont resolus à l'execution, il fault veoir, dis je, si c'a esté d'un coup qui ostast le loisir d'en sentir l'effect : car c'est à deviner, à veoir escouler la vie peu à peu, le sentiment du corps se meslant à celuy de l'ame, s'offrant le moyen de se repentir, si la constance s'y feust trouvee, et l'obstination en une si dangereuse volonté.

[1] Nous l'avons vu ce corps, qui, tout couvert de plaies, n'avoit pas encore reçu le coup mortel, et dont on ménageoit la vie expirante, par un excès inouï de cruauté. LUCAIN, IV, 178.

[2] *Projetoit bien.*

[3] LAMPRIDIUS, *Heliogabal.*, c. 33. J. V. L.

[4] Courageux par nécessité. LUCAIN, IV, 798.

[5] *Si on l'eût mis dans ce cas.*

Aux guerres civiles de Cesar, Lucius Domitius, prins en
a Brusse[1], s'estant empoisonné, s'en repentit aprez. Il
st advenu de nostre temps que tel, resolu de mourir, et
e son premier essay n'ayant donné assez avant, la de-
mangeaison de la chair luy repoulsant le bras, se reblecea
ien fort à deux ou trois fois aprez, mais ne peut iamais
aigner sur luy d'enfoncer le coup. Pendant qu'on faisoit
e procez à Plautius Silvanus, Urgulania, sa mere grand',
ay envoya un poignard, duquel n'ayant peu venir à bout
le se tuer, il se feit couper les veines à ses gents[2]. Albu-
illa, du temps de Tibere, s'estant, pour se tuer, frappee
rop mollement, donna encores à ses parties moyen de
'emprisonner et faire mourir à leur mode[3]. Autant en feit
e capitaine Demosthenes, aprez sa route en la Sicile[4] : et
C. Fimbria, s'estant frappé trop foiblement, impetra de
son valet de l'achever[5]. Au rebours, Ostorius, lequel, pour
ne se pouvoir servir de son bras, desdaigna d'employer
celuy de son serviteur à aultre chose qu'à tenir le poi-
gnard droict et ferme ; et, se donnant le bransle, porta luy
mesme sa gorge à l'encontre, et la transpercea[6]. C'est une
viande, à la verité, qu'il fault engloutir sans mascher, qui
n'a le gosier ferré à glace : et pourtant l'empereur Adria-
nus feit que son medecin marquast et circonscrivist, en
son tettin, iustement l'endroict mortel, où celuy eust à

[1] A Corfinium, dans l'Abruzze citérieure, en latin *Aprutium*. Mon-
taigne, dans son *Voyage*, t. II, p. 116, écrit ce mot de la même manière :
l'ouïs la nuict un coup de canon des la Brusse, au roïaume et au-delà
Naples. » On voit aisément d'où vient l'erreur de ceux qui en avoient
it *la Prusse*, comme portent toutes les anciennes éditions des *Essais*.
fait est pris de PLUTARQUE, *Vie de César*, c. 10. J. V. L.

[2] TACITE, *Annal.*, IV, 22. J. V. L.

[3] ID., *ibid.*, VI, 48. J. V. L.

[4] PLUTARQUE, *Nicias*, c. 10. C.

[5] APPIEN, *de Bello Mithrid.*, p. 21, édit. d'Estienne. C.

[6] TACITE, *Annales*, XVI, 15. J. V. L.

viser, à qui il donna la charge de le tuer[1]. N
quoy Cesar, quand on luy demandoit quelle m
voit la plus souhaitable, « La moins premedite
il, et la plus courte[2]. » Si Cesar l'a osé dire,
plus lascheté de le croire. « Une mort courte,
est le souverain heur de la vie humaine[3]. » Il
de la recognoistre. Nul ne se peult dire estre
mort, qui craint à la marchander, qui ne pe
tenir les yeulx ouverts : ceulx qu'on veoid ai
courir à leur fin, et haster l'execution et la pr
le font pas de resolution, ils se veulent oster
la considerer ; l'estre mort ne les fache pas, m
le mourir.

Emori nolo, sed me esse mortuum nihili aestimo[4]

c'est un degré de fermeté auquel i'ay experim
pourrois arriver, comme ceulx qui se iectent d
giers, ainsi que dans la mer, à yeulx clos.

Il n'y a rien, selon moy, plus illustre en la v
tes, que d'avoir eu trente iours entiers à rumir
de sa mort, de l'avoir digeree tout ce temps là
certaine esperance, sans esmoy, sans altera
train d'actions et de paroles ravallé plustost e
que tendu et relevé par le poids d'une telle cc

Ce Pomponius Atticus à qui Cicero escript
lade, feit appeller Agrippa, son gendre, et d
aultres de ses amis ; et leur dict qu'ayant es

1 Xiphilin, *Vie d'Adrien*. C.

2 *In sermone nato... quisnam esset finis vitæ commod
tinum inopinatumque prætulerat.* Suétone, *J. César*, c.

3 *Mortes repentinæ, hoc est summa vitæ felicitas.* Nat.

4 Je ne crains pas d'être mort, mais de mourir. Cic.
I, 8. C'est la traduction d'un vers d'Épicharme.

5 *Pensée.* Du mot latin *cogitatio*, qui signifie pensée
cogitation, qui se trouve dans Nicot. C.

rien à se vouloir guarir, et que tout ce qu'il fai-
r allonger sa vie, allongeoit aussi et augmentoit sa
.. il estoit deliberé de mettre fin à l'un et à l'aultre,
ut de trouver bonne sa deliberation, et, au pis
e ne perdre point leur peine à l'en destourner. Or,
hoisi de se tuer par abstinence, voylà sa maladie
par accident : ce remede, qu'il avoit employé pour
ire, le remet en santé. Les medecins et ses amis,
s feste d'un si heureux evenement, et s'en resiouïs-
vecques luy, se trouverent bien trompez; car il ne
ut possible pour cela de luy faire changer d'opi-
lisant qu'ainsi comme ainsi luy falloit il, un iour,
ir ce pas, et qu'en estant si avant, il se vouloit oster
ne de recommencer un' aultre fois [1]. Cettuy cy ayant
ieu la mort tout à loisir, non seulement ne se des-
ge pas au ioindre, mais il s'y acharne ; car estant
aict en ce pourquoy il estoit entré en combat, il se
e par braverie d'en veoir la fin : c'est bien loing au
le ne craindre point la mort, que de la vouloir taster
iourer.

istoire du philosophe Cleanthes est fort pareille : Les
ves luy estoient enflees et pourries ; les medecins lui
illerent d'user d'une grande abstinence : ayant ieusné
iours, il est si bien amendé qu'ils luy declarent sa
son, et permettent de retourner à son train de vivre
stumé ; luy, au rebours, goustant desià quelque
eur en cette defaillance, entreprend de ne se retirer
r arriere, et franchit le pas qu'il avoit fort advancé [2].
lius Marcellinus, ieune homme romain, voulant anti-
l'heure de sa destinee, pour se desfaire d'une mala-
qui le gourmandoit plus qu'il ne vouloit souffrir,
que les medecins luy en promissent guarison certaine,

1 Cornélius Népos, *Vie d'Atticus*, c. 22. C.
2 Diogène Laerce, VIII, 176. C.

sinon si soubdaine, appella ses amis pour en deliberer : les uns, dit Seneca, luy donnoient le conseil que par lascheté ils eussent prins pour eulx mesmes ; les aultres, par flatterie, celuy qu'ils pensoient luy debvoir estre plus agreable : mais un stoïcien luy dict ainsi : « Ne te travaille » pas, Marcellinus, comme si tu deliberois de chose » d'importance : ce n'est pas grand' chose que vivre ; tes » valets et les bestes vivent : mais c'est grand'chose de » mourir honnestement, sagement, et constamment. Songe » combien il y a que tu foys mesme chose, manger, » boire, dormir ; boire, dormir, et manger : nous rouons[1] » sans cesse en ce cercle. Non seulement les mauvais acci- » dents et insupportables, mais la satieté mesme de vivre » donne envie de la mort. » Marcellinus n'avoit besoing d'homme qui le conseillast, mais d'homme qui le secourust : les serviteurs craignoient de s'en mesler ; mais ce philosophe leur feit entendre que les domestiques sont souspeçonnez lors seulement qu'il est en doubte si la mort du maistre a esté volontaire : aultrement, qu'il seroit d'aussi mauvais exemple de l'empescher, que de le tuer ; d'autant que

Invitum qui servat, idem facit occidenti[2].

Aprez il advertit Marcellinus qu'il ne seroit pas messeant, comme le dessert des tables se donne aux assistants, nos repas faicts, aussi la vie finie, de distribuer quelque chose à ceulx qui en ont esté les ministres. Or, estoit Marcellinus de courage franc et liberal : il feit despartir quelque somme à ses serviteurs, et les consola. Au reste, il n'y

[1] *Nous tournons*. C'est ce que signifie *rouer* dans NICOT. C. — Il a encore cette signification en terme de marine : on dit *rouer un câble, une manœuvre*, pour les plier en rond, *in orbem circumvolvere*. Ainsi *rouer*, c'est tourner comme une roue. E. J.

[2] C'est tuer un homme, que de le sauver malgré lui. HOR., *de Arte poet.*, v. 467.

eut besoing de fer ny de sang; il entreprint de s'en aller de cette vie, non de s'en fuyr; non d'eschapper à la mort, mais de l'essayer. Et pour se donner loisir de la marchander, ayant quitté toute nourriture, le troisiesme iour suyvant, aprez s'estre faict arrouser d'eau tiede, il defaillit peu à peu, et non sans quelque volupté, à ce qu'il disoit [1]. De vray, ceulx qui ont eu ces defaillances de cœur qui prennent par foiblesse, disent n'y sentir aulcune douleur, ains plustost quelque plaisir, comme d'un passage au sommeil et au repos. Voylà des morts estudiees et digerees.

Mais à fin que le seul Caton peust fournir à tout exemple de vertu, il semble que son bon destin lui feist avoir mal en la main dequoy il se donna le coup, à ce qu'il eust loisir d'affronter la mort et de la colleter, renforceant le courage au dangier, au lieu de l'amollir. Et si c'eust esté à moy de le representer en sa plus superbe assiette, c'eust esté deschirant tout ensanglanté ses entrailles, plustost que l'espee au poing, comme feirent les statuaires de son temps : car ce second meurtre feut bien plus furieux que le premier.

CHAPITRE XIV.

COMME NOSTRE ESPRIT S'EMPESCHE SOY MESME.

C'est une plaisante imagination, de concevoir un esprit balancé iustement entre deux pareilles envies : car il est indubitable qu'il ne prendra iamais party, d'autant que l'application et le chois porte inegualité de prix; et qui nous logeroit entre la bouteille et le iambon, avecques egual appetit de boire et de manger, il n'y auroit sans doubte remede que de mourir de soif et de faim [2]. Pour

[1] Tout ce récit est emprunté de SÉNÈQUE, *Epist.* 77. C.

[2] Voyez BAYLE, à l'article *Buridan*, Rem. C.

pourveoir à cet inconvenient, les stoïciens [1], quand on leur demande d'où vient en nostre ame l'eslection de deux choses indifferentes, et qui faict que d'un grand nombre d'escus nous en prenions plustost l'un que l'aultre, estants touts pareils, et n'y ayant aulcune raison qui nous incline à la preference, respondent que ce mouvement de l'ame est extraordinaire et desreglé, venant en nous d'une impulsion estrangiere, accidentale, et fortuite. Il se pourroit dire, ce me semble, plustost, que aulcune chose ne se presente à nous, où il n'y ait quelque difference, pour legiere qu'elle soit; et que, ou à la veue ou à l'attouchement, il y a tousiours quelque chois qui nous tente et attire, quoyque ce soit imperceptiblement: pareillement qui presupposera une fiscelle egualement forte par tout, il est impossible de toute impossibilité qu'elle rompe; car par où voulez vous que la faulsee commence? et de rompre par tout ensemble, il n'est pas en nature. Qui ioindroit encores à cecy les propositions geometriques qui concluent, par la certitude de leurs demonstrations, le contenu plus grand que le contenant, le centre aussi grand que sa circonference, et qui trouvent deux lignes s'approchants sans cesse l'une de l'aultre, et ne se pouvants iamais ioindre, et la pierre philosophale, et quadrature du cercle, où la raison et l'effect sont si opposites, en tireroit à l'adventure quelque argument pour secourir ce mot hardy de Pline, *solum certum nihil esse certi, et homine nihil miserius, aut superbius* [2].

[1] PLUTARQUE, dans les *Contredits des philosophes stoïques*, c. 24. C.

[2] Il n'y a rien de certain que l'incertitude, et rien de plus miserable et plus fier que l'homme. PLINE, *Natur. Hist.*, II, 7. — C'est ainsi que Montaigne traduit ce passage dans sa première édition, *Bourdeaux*, 1580. C.

CHAPITRE XV.

QUE NOSTRE DESIR S'ACCROIST PAR LA MALAYSANCE.

Il n'y a raison qui n'en aye une contraire, dict le plus ige party des philosophes. Ie remaschois [1] tantost ce beau iot qu'un ancien allegue pour le mespris de la vie, « Nul ien ne nous peult apporter plaisir, si ce n'est celuy à la erte duquel nous sommes preparez [2]; » *In æquo est dolor missæ rei, et timor amittendæ;* voulant gaigner par là ue la fruition de la vie ne nous peult estre vrayement laisante, si nous sommes en crainte de la perdre. Il se ourroit toutesfois dire, au revers, que nous serrons et mbrassons ce bien, d'autant plus estroict et avecques lus d'affection, que nous le veoyons nous estre moins eur, et craignons qu'il nous soit osté : car il se sent evi- emment, comme le feu se picque à l'assistance du froid, ue nostre volonté s'aiguise aussi par le contraste :

> Si nunquam Danaen habuisset ahenea turris,
> Non esset Danae de Iove facta parens [3];

t qu'il n'est rien naturellement si contraire à nostre oust, que la satieté qui vient de l'aysance; ny rien qui 'aiguise tant, que la rareté et difficulté : *omnium rerum oluptas ipso, quo debet fugare, periculo crescit* [4].

[1] *Remascher*, au figuré, c'est repasser plusieurs fois dans son esprit. 2. J.

[2] SÉNÈQUE, *Epist.* 4. La phrase suivante est aussi de SÉNÈQUE, *Epist.* 98 : Le chagrin d'avoir perdu une chose, et la crainte de la per- re, affectent également l'esprit.

[3] Si Danaé n'eût pas été renfermée dans une tour d'airain, jamais lle n'eût donné un fils à Jupiter. OVIDE, *Amor.*, II, 19, 27.

[4] Le plaisir, en toutes choses, reçoit un nouvel attrait du péril même ui devroit nous en éloigner. SÉNÈQUE, *de Benefic.*, VII, 9.

Galla, nega; satiatur amor, nisi gaudia torquent [1].

Pour tenir l'amour en haleine, Lycurgue ordonna que les mariez de Lacedemone ne se pourroient practiquer qu'à la desrobbee, et que ce seroit pareille honte de les rencontrer couchez ensemble qu'avecques d'aultres [2]. La difficulté des assignations, le dangier des surprinses, la honte du lendemain,

Et languor, et silentium,
.... et latere petitus imo spiritus [3],

c'est ce qui donne poincte à la saulce. Combien de ieux treslascifvement plaisants naissent de l'honneste et vergongneuse maniere de parler des ouvrages de l'amour? La volupté mesme cherche à s'irriter par la douleur : elle est bien plus sucree quand elle cuict, et quand elle escorche. La courtisane Flora disoit n'avoir iamais couché avecques Pompeius, qu'elle ne luy eust faict porter les marques de ses morsures [4].

Quod petiere, premunt arcte, faciuntque dolorem
Corporis, et dentes inlidunt sæpe labellis...
Et stimuli subsunt, qui instigant lædere id ipsum,
Quodcumque est, rabies unde illæ germina surgunt [5].

Il en va ainsi partout; la difficulté donne prix aux choses: ceulx de la Marque d'Ancone [6] font plus volontiers leurs

[1] Galla, refuse-moi : l'amour se rassasie bientôt, si le plaisir n'est mêlé de tourment. MARTIAL, IV, 37.

[2] PLUTARQUE, *Vie de Lycurgue*, c. 11. J. V. L.

[3] Et la langueur, et le silence, et les soupirs tirés du fond du cœur. HOR., *Epod.*, XI, 9.

[4] PLUTARQUE, *Vie de Pompée*, c. 1. C.

[5] Ils serrent avec fureur l'objet de leurs desirs; ils le blessent, et, d'une dent cruelle, impriment sur ses lèvres des baisers douloureux;... ils sont animés, par de secrets aiguillons, contre l'objet qui allume la fureur de leurs transports. LUCRÈCE, IV, 1076.

[6] La *Marche d'Ancône*, en Italie, où est *Notre-Dame de Lorette*. C.

œux à saint Iacques [1], et ceulx de Galice à Nostre Dame le Lorete : on faict au Liege [2] grande feste des bains de Luques ; et, en la Toscane, de ceulx d'Aspa : il ne se veoid gueres de Romains en l'eschole de l'escrime à Rome, qui est pleine de François. Ce grand Caton se trouva, aussi bien que nous, desgousté de sa femme [3], tant qu'elle feut sienne, et la desira quand elle feut à un aultre. I'ay chassé au haras un vieux cheval, duquel, à la senteur des iuments, on ne pouvoit venir à bout : la facilité l'a incontinent saoulé envers les siennes ; mais envers les estrangieres et la premiere qui passe le long de son pastis, il revient à ses importuns hennissements et à ses chaleurs furieuses, comme devant. Nostre appetit mesprise et oultrepasse ce qui luy est en main, pour courir aprez ce qu'il n'a pas :

> Transvolat in medio posita, et fugientia captat [4].

Nous deffendre quelque chose, c'est nous en donner envie :

> Nisi tu servare puellam
> Incipis, incipiet desinere esse mea [5] :

nous l'abandonner tout à faict, c'est nous en engendrer mespris. La faulte et l'abondance retumbent en mesme inconvenient :

[1] *Saint-Jacques de Compostelle, en Galice.* C.

[2] *A Liége, ou aux eaux de Spa, près de Liége,* appelées ici par Montaigne les *bains d'Aspa.* C.

[3] Marcia, fille de Marcius Philippus. Montaigne ajoute ici quelque chose au récit de Plutarque (*Caton d'Utique*, c. 7) : il suppose que Caton *la desira quand elle feut à un aultre*, sans doute parcequ'il se hâta de la reprendre après la mort d'Hortensius, à qui il l'avoit prêtée (*ibid.*, c. 15). César lui en avoit fait aussi de vifs reproches dans son *Anti-Caton.* J. V. L.

[4] Il dédaigne ce qui est à sa disposition, et poursuit ce qui fuit. Hor., *Sat.*, I, 2, 108.

[5] Si tu ne fais garder ta maîtresse, elle cessera bientôt d'être à moi. Ovide, *Amor.*, II, 19, 47.



d'autant que le mescontentement et la choler
de l'estimation en quoy nous avons la chose des
sent l'amour, et le reschauffent; mais la satiet
le desgoust; c'est une passion mousse, hebete
endormie.

Si qua volet regnare diu, contemnat amantem [2].

Contemnite, amantes :
Sic hodie veniet, si qua negavit heri [3].

Pourquoy inventa Poppea de masquer les beau
visage, que pour les rencherir à ses amants [4]?
a lon voilé iusques au dessoubs des talons ces b
chascune desire montrer, que chascun desire ve
quoy couvrent elles de tant d'empeschements, l
les aultres, les parties où loge principalement n
et le leur? et à quoy servent ces gros bastions, d
nostres viennent d'armer leurs flancs, qu'à leu
appetit [5], et nous attirer à elles en nous esloig

Et fugit ad salices, et se cupit ante videri [6].

nterdum tunica duxit operta moram [1].

sert l'art de cette honte virginale, cette froideur cette contenance severe, cette profession d'igno- es choses qu'elles sçavent mieulx que nous qui les uisons, qu'à nous accroistre le desir de vaincre, nder, et fouler à nostre appetit, toute cette ceri- t ces obstacles? car il y a non seulement du plaisir, e la gloire encores, d'affolir [2] et desbaucher cette oulceur et cette pudeur enfantine, et de renger à la le nostre ardeur une gravité froide et magistrale : oire, disent ils, de triumpher de la modestie, de la é et de la temperance; et qui desconseille aux dames ies là, il les trahit, et soy mesme. Il fault croire que leur fremit d'effroy, que le son de nos mots blece té de leurs aureilles, qu'elles nous en haïssent, et lent à nostre importunité d'une force forcee. La toute puissante qu'elle est, n'a pas de quoy se vourer sans cette entremise. Voyez en Italie, où il de beauté à vendre, et de la plus fine, comment qu'elle cherche d'aultres moyens estrangiers et s arts pour se rendre agreable; et si, à la verité, t'elle face, estant venale et publicque, elle demeure t languissante : tout ainsi que, mesme en la vertu, effects pareils, nous tenons neantmoins celuy là le au et plus digne, auquel il y a plus d'empesche- de hazard proposé.

un effect de la Providence divine de permettre sa Eglise estre agitee, comme nous la veoyons, de tant

[1] ent elle a opposé sa robe à mes impatients desirs. PROPERCE,

[2] orter à une gaieté licencieuse cette molle douceur. — *Affolir*, u, badin. C'est sans doute dans ce sens-là que Montaigne em- ce mot, qui, du reste, ne se trouve dans aucun de nos vieux ires. C.

de troubles et d'orages, pour esveiller par ce contraste les ames pies, et les r'avoir de l'oisifveté et du sommeil où les avoit plongees une si longue tranquillité : si nous contrepoisons la perte que nous avons faicte par le nombre de ceulx qui se sont desvoyez, au gaing qui nous vient pour nous estre remis en haleine, resuscité nostre zele et nos forces à l'occasion de ce combat, ie ne sçais si l'utilité ne surmonte point le dommage.

Nous avons pensé attacher plus ferme le nœud de nos mariages, pour avoir osté tout moyen de les dissouldre; mais d'autant s'est desprins et relasché le nœud de la volonté et de l'affection, que celuy de la contraincte s'est estrecy : et, au rebours, ce qui teint les mariages, à Rome, si long temps en honneur et en seureté, feut la liberté de les rompre qui vouldroit; ils gardoient mieulx leurs femmes, d'autant qu'ils les pouvoient perdre; et, en pleine licence de divorces, il se passa cinq cents ans, et plus, avant que nul s'en servist [1].

Quod licet, ingratum est; quod non licet, acrius urit [2].

A ce propos se pourroit ioindre l'opinion d'un ancien, « Que les supplices aiguisent les vices, plustost qu'ils ne les amortissent; Qu'ils n'engendrent point le soing de bien faire, c'est l'ouvrage de la raison et de la discipline, mais seulement un soing de n'estre surprins en faisant mal : »

Latius excisæ pestis contagia serpunt [3] :

[1] *Repudium inter uxorem et virum, a condita Urbe usque ad vigesimum et quingentesimum annum, nullum intercessit.* Valère Maxime, II, 1, 4.

[2] Ce qui est permis n'a aucun attrait pour nous; ce qui est défendu irrite nos desirs. Ovide, *Amor.*, II, 19, 3.

[3] Le mal qu'on croyoit avoir extirpé, gagne et s'étend plus loin. Rutilius, *Itinerar.*, I, 397. — Le poëte parle des Juifs et de leur religion. C.

ie ne sçais pas qu'elle soit vraye; mais cecy sçais ie par experience, que iamais police ne se trouva reformee par là : l'ordre et reglement des mœurs despend de quelque aultre moyen.

Les histoires grecques [1] font mention des Argippees, voisins de la Scythie, qui vivent sans verge et sans baston à offenser; que non seulement nul n'entreprend d'aller attaquer, mais quiconque s'y peult sauver, il est en franchise, à cause de leur vertu et sainctelé de vie; et n'est aulcun si osé d'y toucher : on recourt à eulx pour appoincter les differends qui naissent entre les hommes d'ailleurs. Il y a nation où la closture des iardins et des champs qu'on veult conserver se faict d'un filet de coton, et se treuve bien plus seure et plus ferme qué nos fossez et nos hayes. *Furem signata sollicitant.... Aperta effractarius præterit* [2].

A l'adventure sert, entre aultres moyens, l'aysance, à couvrir ma maison de la violence de nos guerres civiles; la deffense attire l'entreprinse; et la desfiance, l'offense. I'ay affoibly le desseing des soldats, ostant à leur exploict le hazard, et toute matiere de gloire militaire, qui a accoustumé de leur servir de tiltre et d'excuse : ce qui est faict courageusement est tousiours faict honorablement, en temps où la iustice est morte. Ie leur rends la conqueste de ma maison lasche et traistresse : elle n'est close à personne qui y hurte; il n'y a pour toute prouvision qu'un portier, d'ancien usage et cerimonie, qui ne sert pas tant à deffendre ma porte, qu'à l'offrir plus decemment et gracieusement; ie n'ay ny garde ny sentinelle que celle que les astres font pour moy. Un gentilhomme a tort de faire montre d'estre en deffense, s'il ne l'est parfaictement.

[1] HÉRODOTE, IV, 23. J. V. L.

[2] Les serrures attirent les voleurs; ceux qui brisent les portes n'entrent pas dans les maisons ouvertes. SÉNÈQUE, *Epist.* 68.

Qui est ouvert d'un costé, l'est par tout : nos peres ne penserent pas à bastir des places frontieres. Les moyens d'assaillir, ie dis sans batterie et sans armee, et de surprendre nos maisons, croissent touts les iours au dessus des moyens de se garder; les esprits s'aiguisent generalement de ce costé là : l'invasion touche touts; la deffense non, que les riches. La mienne estoit forte selon le temps qu'elle feut faicte; ie n'y ay rien adiousté de ce costé là, et craindrois que sa force se tournast contre moy mesme: ioinct qu'un temps paisible requerra qu'on les desfortifie. Il est dangereux de ne les pouvoir regaigner, et est difficile de s'en asseurer : car en matiere de guerres intestines, vostre valet peult estre du party que vous craignez : et où la religion sert de pretexte, les parentez mesmes deviennent infiables [1] avecques couverture de iustice. Les finances publicques n'entretiendront pas nos garnisons domestiques; elles s'y espuiseroient : nous n'avons pas dequoy le faire sans nostre ruyne; ou, plus incommodement et iniurieusement encores, sans celle du peuple. L'estat de ma perte ne seroit de guere pire. Au demourant, vous y perdez vous : vos amis mesmes s'amusent à accuser vostre invigilance et improvidence [2], plus qu'à vous plaindre, et l'ignorance ou non chalance aux offices de vostre profession. Ce que tant de maisons gardees se sont perdues, où cette cy dure, me faict souspeçonner qu'elles se sont perdues de ce qu'elles estoient gardees : cela donne et l'envie et la raison à l'assaillant : toute garde porte visage de guerre. Qui se iectera, si Dieu veult, chez moy ; mais tant y a, que ie ne l'y appelleray pas : c'est la retraicte à me reposer des guerres. I'essaye de soustraire ce coing à la tempeste publicque, comme ie fois un aultre coing en mon ame. Nostre guerre a beau changer de formes, se

[1] *Suspectes.*

[2] *Votre négligence à veiller et à pourvoir à votre sûreté.* C.

multiplier et diversifier en nouveaux partis : pour moy ie ne bouge. Entre tant de maisons armees, moy seul, que ie sçache, en France, de ma condition, ay fié purement au ciel la protection de la mienne ; et n'en ay iamais osté ny vaisselle d'argent, ny tiltre, ny tapisserie. Ie ne veulx ny me craindre, ny me sauver à demy. Si une pleine recognoissance acquiert la faveur divine, elle me durera iusqu'au bout ; sinon, i'ay tousiours assez duré pour rendre ma duree remarquable et enregistrable. Comment? il y a bien trente ans.

CHAPITRE XVI.

DE LA GLOIRE.

Il y a le nom et la chose : le nom, c'est une voix qui remarque et signifie la chose ; le nom, ce n'est pas une partie de la chose, ny de la substance ; c'est une piece estrangiere ioincte à la chose, et hors d'elle.

Dieu, qui est en soy toute plenitude et le comble de toute perfection, il ne peult s'augmentér et accroistre au dedans ; mais son nom se peult augmenter et accroistre par la benediction et louange que nous donnons à ses ouvrages exterieurs : laquelle louange, puisque nous ne la pouvons incorporer en luy, d'autant qu'il n'y peult avoir accession de bien, nous l'attribuons à son nom, qui est la piece hors de luy la plus voisine ; voilà comment c'est à Dieu seul à qui gloire et honneur appartient : et il n'est rien si esloingné de raison, que de nous en mettre en queste pour nous ; car estants indigents et necessiteux au dedans, nostre essence estants imparfaicte, et ayant continuellement besoing d'amelioration, c'est là à quoy nous nous debvons travailler ; nous sommes tout creux et vuides ; ce n'est pas de vent et de voix que nous avons à nous

remplir, il nous fault de la substance plus solide à nous reparer; un homme affamé seroit bien simple de chercher à se pourveoir plustost d'un beau vestement que d'un bon repas; il fault courir au plus pressé. Comme disent nos ordinaires prieres, *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus* [1]. Nous sommes en disette de beauté, santé, sagesse, vertu, et telles parties essentielles : les ornements externes se chercheront aprez que nous aurons pourveu aux choses necessaires. La theologie traicte amplement et plus pertinemment ce subiect; mais ie n'y suis gueres versé.

Chrysippus et Diogenes [2] ont esté les premiers aucteurs et les plus fermes, du mespris de la gloire; et, entre toutes les voluptez, ils disoient qu'il n'y en avoit point de plus dangereuse, ny plus à fuyr, que celle qui nous vient de l'approbation d'aultruy. De vray, l'experience nous en faict sentir plusieurs trahisons bien dommageables : il n'est chose qui empoisonne tant les princes que la flatterie, ny rien par où les meschants gaignent plus ayseement credit autour d'eulx; ny macquerelage si propre et si ordinaire à corrompre la chasteté des femmes, que de les paistre et entretenir de leurs louanges : le premier enchantement que les sirenes employent à piper Ulysses, est de cette nature :

Deça vers nous, deça, ô treslouable Ulysse,
Et le plus grand honneur dont la Grece fleurisse [3].

Ces philosophes là disoient que toute la gloire du monde

[1] Gloire à Dieu dans les cieux, et paix aux hommes sur la terre. S. Luc, *Évang.*, II, 14.

[2] Cic., *de Finibus bon. et mal.*, III, 17. C.

[3] Homère, *Odyssée*, XII, 184. Vers que Cicéron traduit aussi, *de Finibus*, V, 18, ainsi que *Louis* Racine, *Réflex. sur la Poésie*, chap. II, art. 1er. J. V. L.

ne meritoit pas qu'un homme d'entendement estendist seulement le doigt pour l'acquerir[1] :

> Gloria quantalibet quid erit, si gloria tantum est[2] ?

ie dis pour elle seule; car elle tire souvent à sa suitte plusieurs commoditez, pour lesquelles elle se peult rendre desirable : elle nous acquiert de la bienvueillance ; elle nous rend moins exposez aux iniures et offenses d'aultruy, et choses semblables. C'estoit aussi des principaulx dogmes d'Epicurus ; car ce precepte de sa secte, CACHE TA VIE, qui deffend aux hommes de s'empescher des charges et negociations publicques, presuppose aussi necessairement qu'on mesprise la gloire, qui est une approbation que le monde faict des actions que nous mettons en evidence[3]. Celuy qui nous ordonne de nous cacher et de n'avoir soing que de nous, et qui ne veult pas que nous soyons connus d'aultruy, il veult encores moins que nous en soyons honorez et glorifiez : aussi conseille il à Idomeneus de ne regler aulcunement ses actions par l'opinion ou reputation commune, si ce n'est pour eviter les aultres incommoditez accidentales que le mespris des hommes luy pourroit apporter.

Ces discours là sont infiniment vrays, à mon advis, et raisonnables : mais nous sommes, ie ne sçais comment, doubles en nous mesmes, qui faict que ce que nous croyons, nous ne le croyons pas, et ne nous pouvons desfaire de ce que nous condamnons. Veoyons les dernieres paroles d'Epicurus, et qu'il dict en mourant : elles sont grandes, et dignes d'un tel philosophe ; mais si ont elles

[1] CIC., *de Fin.*, III, 17. C.

[2] Que sera la plus grande gloire, si elle n'est que de la gloire! JUV., *Sat.*, VII, v. 81.

[3] Voyez le traité de Plutarque : *Si ce mot commun*, Cache ta vie, *est bien dit.*

quelque marque de la recommendation de son nom, et de cette humeur qu'il avoit descriee par ses preceptes. Voicy une lettre [1] qu'il dicta un peu avant son dernier soupir :

« EPICURUS A HERMACHUS, salut.

« Ce pendant que ie passois l'heureux, et celuy là mesme le dernier iour de ma vie, i'escrivois cecy, accompaigné toutesfois de telle douleur en la vessie et aux intestins, qu'il ne peult rien estre adiousté à sa grandeur: mais elle estoit compensee par le plaisir qu'apportoit à mon ame la souvenance de mes inventions et de mes discours. Or toy, comme requiert l'affection que tu as eu dez ton enfance envers moy et la philosophie, embrasse la protection des enfants de Metrodorus. »

Voylà sa lettre. Et ce qui me faict interpreter que ce plaisir, qu'il dict sentir en son ame de ses inventions, regarde aulcunement la reputation qu'il en esperoit acquerir aprez sa mort, c'est l'ordonnance de son testament, par lequel il veult que « Amynomachus et Timocrates, ses heritiers, fournissent pour la celebration de son iour natal, touts les mois de ianvier, les frais que Hermachus ordonneroit, et aussi pour la despense qui se feroit le vingtiesme iour de chasque lune, au traictement des philosophes ses familiers, qui s'assembleroient à l'honneur de la memoire de luy et de Metrodorus [2]. »

Carneades a esté chef de l'opinion contraire ; et a main-

[1] Traduite fidèlement du latin de CICÉRON, *de Finibus*, II, 30. Dans DIOGÈNE LAERCE, X, 22, cette lettre est adressée à Idoménée, autre disciple du philosophe. Le nom d'*Hermachus* est souvent répété par Diogène Laërce dans le testament d'Épicure. On le trouve encore dans Cicéron, *de Finibus*, II, 31; *Academ.*, II, 30. Mais Villoison (*Anecdot. græc.*, t. II, p. 159) et Visconti (*Iconograph. gr.*, t. I, p. 216) ont prouvé d'après les monuments anciens, et surtout d'après les papyrus d'Herculanum, qu'il vaut mieux lire *Hermarchus*. J. V. L.

[2] CIC., *de Finibus*, II, 31. C.

tenu que la gloire estoit pour elle mesme desirable[1] : tout ainsi que nous embrassons nos posthumes pour eulx mesmes, n'en ayant aulcune cognoissance ny iouïssance. Cette opinion n'a pas failli d'estre plus communement suyvie, comme sont volontiers celles qui s'accommodent le plus à nos inclinations. Aristote luy donne le premier reng entre les biens externes : evite, comme deux extremes vicieux, l'immoderation et à la rechercher et à la fuyr[2]. Ie crois que si nous avions les livres que Cicero avoit escripts sur ce subiect, il nous en conteroit de belles ; car cet homme là feut si forcené de cette passion, que, s'il eust osé, il feust, ce crois ie, volontiers tumbé en l'excez où tumberent d'aultres, Que la vertu mesme n'estoit desirable que pour l'honneur qui se tenoit tousiours à sa suitte :

> Paulum sepultæ distat inertiæ
> Celata virtus[3] :

qui est un' opinion si faulse, que ie suis despit qu'elle ait iamais peu entrer en l'entendement d'homme qui eust cet honneur de porter le nom de philosophe.

Si cela estoit vray, il ne fauldroit estre vertueux qu'en public ; et les operations de l'ame, où est le vray siege de la vertu, nous n'aurions que faire de les tenir en regle et en ordre, sinon autant qu'elles debvroient venir à la cognoissance d'aultruy. N'y va il doncques que de faillir finement et subtilement ! « Si tu sçais, dict Carneades[4],

[1] C'est aux stoïciens que Cicéron (*de Fin.*, III, 17) attribue cette doctrine; mais il ajoute qu'ils ne l'ont admise que parcequ'ils n'ont pu répondre à Carnéade. Montaigne avoit donc le droit de l'attribuer à Carnéade lui-même, et Coste n'avoit pas ici d'erreur à relever. J. V. L.

[2] ARISTOTE, *Morale à Nicomaque*, II, 7, etc. J. V. L.

[3] La vertu cachée diffère peu de l'obscure oisiveté. HORACE, *Od.*, IV, 9, 29.

[4] *Si scieris, inquit Carneades, aspidem occulte latere uspiam et velle aliquem imprudentem super eam assidere, cujus mors tibi emolumentum*

un serpent caché en ce lieu auquel, sans y penser, se va seoir celuy de la mort duquel tu esperes proufit, tu fays meschamment si tu ne l'en advertis ; et d'autant plus que ton action ne doibt estre cogneue que de toy. » Si nous ne prenons de nous mesmes la loy de bien faire, si l'impunité nous est iustice, à combien de sortes de meschancetez avons nous touts les iours à nous abandonner ? Ce que Sext. Peduceus feit, de rendre fidelement cela que C. Plotius avoit commis à sa seule science, de sès richesses[1], et ce que i'en ay faict souvent de mesme, ie ne le treuve pas tant louable, comme ie trouverois exsecrable que nous y eussions failly : et treuve bon et utile à ramentevoir en nos iours l'exemple de P. Sextilius Rufus, que Cicero[2] accuse pour avoir recueilly une heredité contre sa conscience, non seulement, non contre les loix, mais par les loix mesmes ; et M. Crassus, et Q. Hortensius[3], lesquels, à cause de leur auctorité et puissance, ayant esté, pour certaines quotitez, appellez par un estrangier à la succession d'un testament faulx, à fin que, par ce moyen, il y establist sa part, se contenterent de n'estre participants de la faulseté, et ne refuserent d'en retirer du fruict ; assez couverts, s'ils se tenoient à l'abry des accusations, et des tesmoings, et des loix : *Meminerint Deum se habere testem, id est (ut ego arbitror), mentem suam*[4].

La vertu est chose bien vaine et frivole, si elle tire sa recommendation de la gloire : pour neant entreprendrions nous de luy faire tenir son reng à part, et la desioindrions de la fortune ; car qu'est il plus fortuite que la reputation?

factura sit; improbe feceris, nisi monueris, ne assideat; sed impune tamen : scisse enim te quis coarguere possit? Cic., *de Finibus*, II, 18.

[1] Cic., *de Finibus*, II, 18. C.

[2] Id., *ibid.*, II, 17. C.

[3] Id., *de Offic.*, III, 18. C.

[4] Il faut se souvenir qu'on a Dieu pour témoin ; et ce témoin, à mon avis, c'est notre propre conscience. Cic., *de Offic.*, III, 10.

rofecto fortuna in omni re dominatur : ea res cunctas ex bidine magis, quam ex vero, celebrat obscuratque[1]. De ıire que les actions soient cogneues et veues, c'est le pur ıvrage de la fortune ; c'est le sort qui nous applique la loire, selon sa temerité. Ie l'ay veue fort souvent marher avant le merite ; et souvent oultrepasser le merite 'une longue mesure. Celuy qui premier s'advisa de la ›ssemblance de l'umbre à la gloire, feit mieulx qu'il ne ouloit : ce sont choses excellemment vaines : elle va ussi quelquesfois devant son corps ; et quelquesfois l'exede de beaucoup en longueur. Ceulx qui apprennent à la oblesse de ne chercher en la vaillance que l'honneur, *uasi non sit honestum quod nobilitatum non sit*[2]; que aignent ils par là, que de les instruire de ne se hazarder ımais si on ne les veoid, et de prendre bien garde s'il a des tesmoings qui puissent rapporter nouvelles de ›ur valeur, là où il se presente mille occasions de bien ıire, sans qu'on en puisse estre remarqué ? Combien de elles actions particulieres s'ensepvelissent dans la foule 'une battaille ? quiconque s'amuse à contrerooller aultruy endant une telle meslee, il n'y est gueres embesongné, t produict contre soy mesme le tesmoignage qu'il rend es desportements de ses compaignons. *Vera et sapiens ınimi magnitudo, honestum illud, quod maxime natura equitur, in factis positum, non in gloria, iudicat*[3].

Toute la gloire que ie pretends de ma vie, c'est de l'a'oir vescue tranquille : tranquille, non selon Metrodorus,

[1] Certainement l'empire de la fortune s'étend sur tout : elle rend les ns célèbres, et laisse les autres obscurs, moins selon leur mérite que :lon son caprice. SALLUSTE, *Bell. Catilin.*, c. 8.

[2] Comme si une action n'étoit vertueuse que lorsqu'elle a été célèbre. IC., *de Offic.*, I, 4.

[3] C'est dans les actions vertueuses, et non dans la gloire, qu'une ame éritablement grande place l'honneur, qui est le principal but de notre ature. CIC., *de Offic.*, I, 19.

ou Arcesilas, ou Aristippus, mais selon moy. Puisque la philosophie n'a sceu trouver aulcune voye pour la tranquillité, qui feust bonne en commun; que chascun la cherche en son particulier.

A qui doibvent Cesar et Alexandre cette grandeur infinie de leur renommee, qu'à la fortune? combien d'hommes a elle esteincts sur le commencement de leur progrez, desquels nous n'avons aulcune cognoissance, qui y apportoient mesme courage que le leur, si le malheur de leur sort ne les eust arrestez tout court sur la naissance mesme de leurs entreprinses? Au travers de tant et si extremes dangiers, il ne me souvient point avoir leu que Cesar ayt esté iamais blecé : mille sont morts de moindres perils que le moindre de ceulx qu'il franchit. Infinies belles actions se doibvent perdre sans tesmoignage, avant qu'il en vienne une à proufit : on n'est pas tousiours sur le hault d'une bresche, ou à la teste d'une armee, à la veue de son general, comme sur un eschaffaud; on est surprins entre la haye et le fossé; il fault tenter fortune contre un poulailler; il fault denicher quatre chestifs harquebusiers d'une grange; il fault seul s'escarter de la troupe, et entreprendre seul, selon la necessité qui s'offre. Et si on prend garde, on trouvera, à mon advis, qu'il advient par experience que les moins esclatantes occasions sont les plus dangereuses; et qu'aux guerres qui se sont passees de nostre temps, il s'est perdu plus de gents de bien aux occasions legieres et peu importantes, et à la contestation de quelque bicoque, qu'ez lieux dignes et honorables.

Qui tient sa mort pour mal employee, si ce n'est en occasion signalee, au lieu d'illustrer sa mort, il obscurcit volontiers sa vie, laissant eschapper ce pendant plusieurs iustes occasions de se hazarder; et toutes les iustes sont illustres assez, sa conscience les trompettant suffisamment

à chascun. *Gloria nostra est testimonium conscientiæ nostræ*[1]. Qui n'est homme de bien que parce qu'on le sçaura, et parce qu'on l'en estimera mieulx aprez l'avoir sceu ; qui ne veult bien faire qu'en condition que sa vertu vienne à la cognoissance des hommes, celuy là n'est pas personne de qui on puisse tirer beaucoup de service.

Credo che 'l resto di quel verno cose
Facesse degne di tenerne conto;
Ma fur sin da quel tempo si nascose,
Che non è colpa mia s' or non le conto :
Perchè Orlando a far l' opre virtuose,
Più ch' a narrarle poi, sempre era pronto,
Nè mai fu alcuno de' suoi fatti espresso,
Se non quando ebbe i testimoni appresso[2].

Il fault aller à la guerre pour son debvoir, et en attendre cette recompense, qui ne peult faillir à toutes belles actions, pour occultes qu'elles soyent, non pas mesme aux vertueuses pensees : c'est le contentement qu'une conscience bien reglee receoit, en soy, de bien faire. Il fault estre vaillant pour soy mesme, et pour l'advantage que c'est d'avoir son courage logé en une assiette ferme et asseuree contre les assaults de la fortune :

Virtus, repulsæ nescia sordidæ,
Intaminatis fulget honoribus;
Nec sumit aut ponit secures
Arbitrio popularis auræ[3].

[1] Notre gloire, c'est le témoignage de notre conscience. S. Paul, *Epist. ad Corinth.*, II, 1, 12.

[2] Je crois que, le reste de cet hiver, Roland fit des choses très dignes de mémoire; mais jusqu'ici elles ont été si secrètes, que ce n'est pas ma faute si je ne les raconte point : car Roland a toujours été plus prompt à faire de belles actions qu'à les publier; et jamais ses exploits n'ont été divulgués que lorsqu'il en a eu des témoins. Ariosto, *Orlando*, cant. xi, stanz. 81.

[3] La véritable vertu brille d'un éclat que rien ne peut ternir ; elle ne connoît point les refus honteux; elle ne prend pas, elle ne quitte pas les faisceaux au gré d'un peuple volage. Hor., *Od.*, III, 2, 17.

Ce n'est pas pour la montre, que nostre ame doibt iouer son roolle; c'est chez nous, au dedans, où nuls yeulx ne donnent que les nostres : là elle nous couvre de la crainte de la mort, des douleurs et de la honte mesme; elle nous asseure là de la perte de nos enfants, de nos amis et de nos fortunes; et quand l'opportunité s'y presente, elle nous conduict aussi aux hazards de la guerre, *non emolumento aliquo, sed ipsius honestatis decore*[1]. Ce proufit est bien plus grand, et bien plus digne d'estre souhaité et esperé, que l'honneur et la gloire, qui n'est aultre chose qu'un favorable iugement qu'on faict de nous.

Il fault trier de toute une nation une douzaine d'hommes, pour iuger d'un arpent de terre : et le iugement de nos inclinations et de nos actions la plus difficile matiere et la plus importante qui soit, nous le remettons à la voix de la commune et de la tourbe, mere d'ignorance, d'iniustice, et d'inconstance. Est ce raison de faire despendre la vie d'un sage, du iugement des fols? *An quidquam stultius quam, quos singulos contemnas, eos aliquid putare esse universos*[2]*?* Quiconque vise à leur plaire, il n'a iamais faict; c'est une butte qui n'a ny forme ny prinse : *Nil tam inæstimabile est quam animi multitudinis*[3]. Demetrius[4] disoit plaisamment de la voix du peuple, qu'il

[1] Non pour notre intérêt personnel, mais pour l'honneur attaché à la vertu. Cic., *de Finibus*, I, 10.

[2] Quoi de plus insensé que d'estimer réunis ceux que l'on méprise chacun à part? Cic., *Tusc. Quæst.*, V, 36.

[3] Rien de moins appréciable que les jugements de la multitude. Tite Live, XXXI, 34. — Le sens et l'origine de cette citation avoient échappé à Coste et aux autres éditeurs. J. V. L.

[4] C'étoit un philosophe cynique, fameux à Rome sous le règne de Néron. Sénèque, qui en parle comme d'un homme comparable aux plus grands philosophes de l'antiquité (*de Benef.*, VII, 1, 8, 9, etc.), nous a conservé le mot que Montaigne lui donne ici. « *Eleganter*, dit-il, *Demetrius noster solet dicere, eodem loco sibi esse voces imperitorum, quo ventre redditos crepitus : quid enim, inquit, mea refert, sursum isti, an deorsum sonent?* Sénèque, *Epist.* 91 C.

ne faisoit non plus de recepte de celle qui luy sortoit par en hault, que de celle qui luy sortoit par en bas : celuy là dict encores plus, *Ego hoc iudico, si quando turpe non sit, tamen non esse non turpe, quum id a multitudine laudetur*[1]. Null' art, nulle soupplesse d'esprit pourroit conduire nos pas à la suitte d'un guide si desvoyé et si desreglé : en cette confusion venteuse de bruits, de rapports et opinions vulgaires qui nous poulsent, il ne se peult establir aulcune route qui vaille. Ne nous proposons point une fin si flottante et volage : allons constamment aprez la raison : que l'approbation publicque nous suyve par là, si elle veult ; et, comme elle despend toute de la fortune, nous n'avons point loy de l'esperer plustost par aultre voye que par celle là. Quand, pour sa droicture, ie ne suyvrois le droict chemin, ie le suyvrois pour avoir trouvé, par experience, qu'au bout du compte c'est communement le plus heureux et le plus utile : *Dedit hoc providentia hominibus munus, ut honesta magis iuvarent*[2]. Le marinier ancien disoit ainsin à Neptune, en une grande tempeste : « O dieu, tu me sauveras, si tu veulx ; si tu veulx, tu me perdras : mais si tiendray ie tousiours droict mon timon[3]. » I'ay veu de mon temps mill' hommes soupples, mestis, ambigus, et que nul ne doubtoit plus prudents mondains que moy, se perdre où ie me suis sauvé :

[1] Et moi, bien qu'une chose ne soit pas honteuse en elle-même, je dis cependant qu'elle semble l'être si elle est louée par la multitude. Cic., *de Finibus*, II, 15.

[2] C'est un bienfait de la providence des dieux, que les choses honnêtes sont aussi les plus utiles. QUINTIL., *Inst. orat.*, I, 12.

[3] Montaigne se plaît ici à paraphraser ces paroles de Sénèque : « *Qui hoc potuit dicere*, Neptune, nunquam hanc navem, nisi rectam, *arti satisfecit.* » *Epist.* 85. Ces mots, devenus proverbes, ὀρθὰν τὰν ναῦν, se trouvent aussi dans un ancien écrivain cité par Stobée, *Serm.* 106 ; dans une lettre de Cicéron *à Quintus son frère*, I, 2, et dans un discours (*Orat. Rhod.*) du rhéteur Aristide. J. V. L.

Risi successu posse carere dolos [1].

Paul Emile, allant en sa glorieuse expedition de Macedoine, advertit sur tout le peuple à Rome, « de contenir leur langue de ses actions, pendant son absence [2]. » Que la licence des iugements est un grand destourbier [3] aux grands affaires ! d'autant que chascun n'a pas la fermeté de Fabius, à l'encontre des voix communes, contraires et iniurieuses, qui aima mieulx laisser desmembrer son auctorité aux vaines fantasies des hommes, que faire moins bien sa charge, avecques favorable reputation et populaire consentement.

Il y a ie ne sçais quelle doulceur naturelle à se sentir louer ; mais nous luy prestons trop de beaucoup :

Laudari haud metuam, neque enim mihi cornea fibra est;
Sed recti finemque, extremumque esse recuso,
Euge tuum, et belle [4].

Ie ne me soulcie pas tant quel ie sois chez aultruy, comme ie me soulcie quel ie sois en moy mesme : ie veulx estre riche par moy, non par emprunt [5]. Les estrangiers ne veoyent que les evenements et apparences externes; chascun peult faire bonne mine par le dehors, plein au dedans de fiebvre et d'effroy : ils ne veoyent pas mon cœur, ils ne veoyent que mes contenances. On a raison de descrier l'hypocrisie qui se treuve en la guerre : car qu'est il plus

[1] J'ai ri de voir que la ruse pouvoit échouer. Ovide, *Héroïd.*, I, 18. Il y a dans l'original, *Flebam successu*, etc. C.

[2] C'est à la fin de la harangue que Tite-Live lui prête, XLIV, 22. C.

[3] *Trouble, obstacle, empêchement.*

[4] Je ne hais pas d'être loué, car je ne suis pas de pierre ; mais jamais un, *Que cela est beau!* ne me paroîtra le terme et le but qu'on doive proposer à la vertu. Perse, *Sat.*, I, 47.

[5] Edition de 1588, fol. 267. « Je veulx estre riche de mes propres richesses, non des richesses empruntees. » On voit que Montaigne a rendu la phrase plus concise et plus vive. Mille autres passages encore prouvent qu'il corrigeoit sans cesse. J. V. L.

aysé à un homme practique [1], que de gauchir aux dangiers, et de contrefaire le mauvais, ayant le cœur plein de mollesse ? Il y a tant de moyens d'eviter les occasions de se hazarder en particulier, que nous aurons trompé mille fois le monde, avant que de nous engager à un dangereux pas ; et lors mesme, nous y trouvant empestrez, nous sçaurons bien, pour ce coup, couvrir nostre ieu d'un bon visage et d'une parole asseuree, quoyque l'ame nous tremble au dedans : et qui auroit l'usage de l'anneau platonique [2], rendant invisible celuy qui le portoit au doigt, si on luy donnoit le tour vers le plat de la main, assez de gents souvent se cacheroient où il se fault presenter le plus, et se repentiroient d'estre placez en lieu si honorable, auquel la necessité les rend asseurez.

> Falsus honor iuvat, et mendax infamia terret
> Quem, nisi mendosum et mendacem [3] ?

Voylà comment touts ces iugements, qui se font des apparences externes, sont merveilleusement incertains et doubteux ; et n'est aulcun si asseuré tesmoing, comme chascun à soy mesme. En celles là combien avons nous de gouiats, compaignons de nostre gloire ? celuy qui se tient ferme dans une trenchee descouverte, que faict il en cela que ne facent devant luy cinquante pauvres pionniers qui luy ouvrent le pas, et le couvrent de leur corps pour cinq sols de paye par iour ?

> Non, quidquid turbida Roma
> Elevet, accedas ; examenque improbum in illa

[1] *Qui a de la pratique, de l'expérience, que de se détourner des dangers ?* E. J.

[2] L'anneau de Gygès. PLATON, *République*, II, 3, page 37, édit. de M. Ast, 1814 ; CICÉRON, *de Offic.*, III, 9, etc. J. V. L.

[3] Qui est flatté des fausses louanges ! qui redoute la calomnie ! N'est-ce pas celui qui se sent coupable, et qui veut tromper ! HORACE, *Epist.*, I, 16, 39.

Castiges trutina : nec te quæsiveris extra [1].

Nous appellons aggrandir nostre nom, l'estendre et semer en plusieurs bouches ; nous voulons qu'il y soit receu en bonne part, et que cette sienne accroissance luy vienne à proufit : voylà ce qu'il y peult avoir de plus excusable en ce desseing. Mais l'excez de cette maladie en va iusques là, que plusieurs cherchent de faire parler d'eulx en quelque façon que ce soit : Trogus Pompeius [2] dict de Herostratus, et Titus Livius [3], de Manlius Capitolinus, qu'ils estoient plus desireux de grande que de bonne reputation. Ce vice est ordinaire : nous nous soignons plus qu'on parle de nous, que comment on en parle ; et nous est assez que nostre nom coure par la bouche des hommes, en quelque condition qu'il y coure : il semble que l'estre cogneu, ce soit aulcunement avoir sa vie et sa duree en la garde d'aultruy. Moy, ie tiens que ie ne suis que chez moy ; et de cette aultre mienne vie, qui loge en la cognoissance de mes amis, à la considerer nue et simplement en soy, ie sçais bien que ie n'en sens fruict ny iouïssance que par la vanité d'une opinion fantastique : et quand ie seray mort, ie m'en ressentiray encores beaucoup moins ; et si perdray tout net l'usage des vrayes utilitez, qui accidentalement

[1] Lorsque la tumultueuse Rome déprime quelque chose, il ne faut ni l'en croire, ni entreprendre de redresser sa balance infidèle. Ne cherchez point hors de vous-même ce que vous êtes. PERSE, *Sat.*, I, 5.

[2] Il ne reste de Trogue Pompée qu'un abrégé de son ouvrage, fait par Justin, où ceci ne se trouve point. J'ai appris de M. Barbeyrac qu'apparemment Montaigne s'est brouillé ici, en copiant négligemment ce qu'il avoit lu dans JOANNES SARISBERIENSIS, liv. VIII, c. 5, vers la fin, où cet auteur, parlant de ceux qui ont trouvé beau de se rendre fameux par de grands crimes, *qui vel ex sceleribus innotescere magni duxerunt*, allègue l'exemple de Pausanias, qui tua Philippe, roi de Macédoine, *auctore Trogo*, à qui il joint immédiatement après l'exemple d'Hérostrate, tiré, non de JUSTIN, comme le premier, mais de VALÈRE MAXIME, VIII, 14, *ext.* 5. C.

[3] *Famæ magnæ malle, quam bonæ, esse.* TITE LIVE, VI, 11. C.

la suyvent par fois. Ie n'auray plus de prinse par où saisir la reputation, ny par où elle puisse me toucher, ny arriver à moy ; car de m'attendre que mon nom la receoive, premierement, ie n'ay point de nom qui soit assez mien ; de deux que i'ay, l'un est commun à toute ma race, voire encores à d'aultres : il y a une famille à Paris et à Montpellier qui se surnomme Montaigne, une aultre en Bretaigne et en Xaintonge, De la Montaigne ; le remuement d'une seule syllabe meslera nos fusees de façon que i'auray part à leur gloire, et eulx à l'adventure à ma honte ; et si les miens se sont aultresfois surnommez Eyquem, surnom qui touche encores une maison cogneue en Angleterre : quant à mon aultre nom, il est à quiconque aura envie de le prendre ; ainsi i'honoreray peult estre un crocheteur en ma place. Et puis, quand i'aurois une marque particuliere pour moy, que peult elle marquer quand ie n'y suis plus ? peult elle designer et favorir[1] l'inanité ?

Nunc levior cippus non imprimit ossa
Laudat posteritas ; nunc non e manibus illis,
Nunc non e tumulo, fortunataque favilla,
Nascuntur violæ[2] ;

mais de cecy i'en ay parlé ailleurs. Au demourant, en toute une battaille où dix mill' hommes sont estropiez ou tuez, il n'en est pas quinze de quoy l'on parle ; il fault que ce soit quelque grandeur bien eminente, ou quelque consequence d'importance que la fortune y ayt ioincte, qui face valoir un' action privee, non d'un harquebuzier seulement, mais d'un capitaine : car de tuer un homme, ou

[1] *Favoriser le néant même, donner du relief à la vanité.* — *Favorir*, que Montaigne a peut-être forgé lui-même du latin ou de l'italien, ne se trouve ni dans Cotgrave ni dans Nicot. C.

[2] Que la postérité me loue : la pierre qui couvre mes os en est-elle plus légère ! mes mânes, mon tombeau, mon bûcher, vont-ils pour cela se couronner de fleurs ? PERSE, *Sat.*, I, 37. — Ici Montaigne change le sens du latin, et substitue *laudat posteritas* à *laudant convivæ*. E. J.

mort perpetuelle! Les sages se proposent une plus belle et plus iuste fin à une si importante entreprinse : *Recte facti, fecisse merces est*[1] : *Officii fructus, ipsum officium est.* Il seroit, à l'adventure, excusable à un peintre ou aultre artisan, ou encores à un rhetoricien ou grammairien, de se travailler pour acquerir nom par ses ouvrages; mais les actions de la vertu, elles sont trop nobles d'elles mesmes pour rechercher aultre loyer que de leur propre valeur, et notamment pour la chercher en la vanité des iugements humains.

Si toutesfois cette faulse opinion sert au public à contenir les hommes en leur debvoir; si le peuple en est esveillé à la vertu; si les princes sont touchez de veoir le monde benir la memoire de Traian, et abominer celle de Neron; si cela les esmeut de veoir le nom de ce grand pendard, aultrefois si effroyable et si redoubté, mauldit et outragé si librement par le premier escholier qui l'entreprend: qu'elle accroisse hardiement, et qu'on la nourrisse entre nous le plus qu'on pourra : et Platon[2], employant toutes choses à rendre ses citoyens vertueux, leur conseille aussi de ne mespriser la bonne reputation et estimation des peuples; et dict que par quelque divine inspiration il advient que les meschants mesmes sçavent souvent, tant de parole que d'opinion, iustement distinguer les bons des mauvais. Ce personnage et son paidagogue sont merveilleux et hardis ouvriers à faire ioindre les operations et revelations divines tout partout où fault l'humaine force; *ut tragici poetæ confugiunt ad deum, quum explicare argumenti exitum non possunt*[3] : et pour cette cause peut

[1] La récompense d'une bonne action, c'est de l'avoir faite. SÉNÈQUE, *Epist.* 81. — Le fruit d'un service, c'est le service même.

[2] Dans le douzième livre des *Lois*, p. 950. C.

[3] A l'exemple des poëtes tragiques, qui ont recours à un dieu lorsqu'ils ne savent comment trouver le dénoûment de leur pièce. CIC., *de Nat. deor.*, I, 20. C.

estre l'appelloit Timon, en l'iniuriant, le grand forgeur de miracles[1]. Puisque les hommes, par leur insuffisance, ne se peuvent assez payer d'une bonne monnoye : qu'on y employe encores la faulse. Ce moyen a esté practiqué par touts les legislateurs ; et n'est police où il n'y ayt quelque meslange, ou de vanité cerimonieuse, ou d'opinion mensongiere, qui serve de bride à tenir le peuple en office. C'est pour cela que la pluspart ont leurs origines et commencements fabuleux, et enrichis de mysteres supernaturels ; c'est cela qui a donné credit aux religions bastardes, et les a faictes favorir aux gents d'entendement ; et pour cela que Numa et Sertorius, pour rendre leurs hommes de meilleure creance, les paissoient de cette sottise, l'un que la nymphe Egeria, l'aultre que sa biche blanche, luy apportoit de la part des dieux touts les conseils qu'il prenoit : et l'auctorité que Numa donna à ses loix soubs tiltre du patronage de cette deesse, Zoroastre, le legislateur des Bactrians et des Perses, la donna aux siènnes, soubs le nom du dieu Oromazis ; Trismegiste des Aegpytiens, de Mercure ; Zamolxis des Scythes, de Vesta ; Charondas des Chalcides, de Saturne ; Minos des Candiots, de Iupiter ; Lycurgus des Lacedemoniens, d'Apollo ; Dracon et Solon des Atheniens, de Minerve : et toute police a un dieu à sa teste, faulsement les aultres, veritablement celle que Moïse dressa au peuple de Iudee sorty d'Aegypte. La religion des Bedoins, comme dict le sire de Iouinville[2], portoit, entre aultres choses, que l'ame de celuy d'entre eulx qui mouroit pour son prince, s'en alloit en un aultre corps plus heureux, plus beau, et plus fort que le premier : au moyen de quoy ils en hazardoient beaucoup plus volontiers leur vie ;

[1] DIOGÈNE LAERCE, *Vie de Platon*, III, 26. C.

[2] Dans ses *Mémoires*, c. 58, p. 357. C.

In ferrum mens prona viris, animæque capaces
Mortis, et ignavum est rediture parcere vitæ [1].

Voylà une creance tressalutaire, toute vaine qu'elle soit. Chasque nation a plusieurs tels exemples chez soy : mais ce subiect meriteroit un discours à part.

Pour dire encores un mot sur mon premier propos, ie ne conseille non plus aux dames d'appeller honneur leur debvoir ; *ut enim consuetudo loquitur, id solum dicitur honestum, quod est populari fama gloriosum* [2] ; leur debvoir est le marc, leur honneur n'est que l'escorce : ny ne leur conseille de nous donner cette excuse en payement de leur refus ; car ie presuppose que leurs intentions, leur desir, et leur volonté, qui sont pieces où l'honneur n'a que veoir, d'autant qu'il n'en paroist rien au dehors, soyent encores plus resglees que les effects :

Quæ, quia non liceat, non facit, illa facit [3] :

l'offense et envers Dieu et en la conscience seroit aussi grande de le desirer, que de l'effectuer : et puis ce sont actions d'elles mesmes cachees et occultes ; il seroit bien aysé qu'elles en desrobbassent quelqu'une à la cognoissance d'aultruy, d'où l'honneur despend, si elles n'avoient aultre respect à leur debvoir, et à l'affection qu'elles portent à la chasteté, pour elle mesme. Toute personne d'honneur choisit de perdre plustost son honneur, que de perdre sa conscience.

[1] Leur ardeur bravoit le fer, leur courage embrassoit la mort : c'étoit une lâcheté de ménager une vie qui devoit renaître. LUCAIN, I, 461.

[2] Dans le langage ordinaire, on n'appelle honnête que ce qui est glorieux dans l'opinion du peuple. CIC., *de Finibus*, II, 15.

[3] Celle-là succombe, qui ne refuse que parcequ'il ne lui est pas permis de succomber. OVIDE, *Amor.*, III, 4, 4.

CHAPITRE XVII.

DE LA PRESUMPTION.

Il y a une aultre sorte de gloire, qui est une trop bonne opinion que nous concevons de nostre valeur [1]. C'est un' affection inconsideree, de quoy nous nous cherissons, qui nous represente à nous mesmes aultres que nous ne sommes : comme la passion amoureuse preste des beautez et des graces au subiect qu'elle embrasse, et faict que ceulx qui en sont esprins treuvent, d'un iugement trouble et alteré, ce qu'ils aiment aultre et plus parfaict qu'il n'est.

Ie ne veulx pas que, de peur de faillir de ce costé là, un homme se mescognoisse pourtant, ny qu'il pense estre moins que ce qu'il est; le iugement doibt tout par tout maintenir son droict [2] : c'est raison qu'il veoye en ce subiect, comme ailleurs, ce que la verité luy presente; si c'est Cesar, qu'il se treuve hardiement le plus grand capitaine du monde. Nous ne sommes que cerimonie : la cerimonie nous emporte, et laissons la substance des choses : nous nous tenons aux branches, et abandonnons le tronc et le corps : nous avons apprins aux dames de rougir, oyants seulement nommer ce qu'elles ne craignent aulcunement à faire : nous n'osons appeller à droict nos membres, et ne craignons pas de les employer à toute sorte de desbauches : la cerimonie nous deffend d'exprimer, par paroles, les choses licites et naturelles, et nous l'en croyons; la raison nous deffend de n'en faire point d'illicites et mauvaises, et personne ne l'en croit. Ie me treuve icy empestré ez loix de la cerimonie; car elle ne permet, ny qu'on

[1] *De notre mérite*. C.

[2] Éd. de 1588, fol. 270 : *son advantage*.

parle bien de soy, ny qu'on en parle mal : nous la lairrons là pour ce coup.

Ceulx de qui la fortune (bonne ou mauvaise qu'on la doibve appeller) a faict passer la vie en quelque eminent degré, ils peuvent par leurs actions publicques tesmoigner quels ils sont : mais ceulx qu'elle n'a employez qu'en foule, et de qui personne ne parlera, si eulx mesmes n'en parlent, ils sont excusables, s'ils prennent la hardiesse de parler d'eulx mesmes envers ceulx qui ont interest de les cognoistre ; à l'exemple de Lucilius,

> Ille velut fidis arcana sodalibus olim
> Credebat libris, neque si male cesserat, usquam
> Decurrens alio, neque si bene : quo fit, ut omnis
> Votiva pateat veluti descripta tabella
> Vita senis [1] ;

celuy là commettoit à son papier ses actions et ses pensees, et s'y peignoit tel qu'il sentoit estre : *nec id Rutilio et Scauro citra fidem, aut obtrectationi fuit* [2].

Il me souvient doncques que, dez ma plus tendre enfance, on remarquoit en moy ie ne sçais quel port de corps, et des gestes, tesmoignants quelque vaine et sotte fierté. I'en veulx dire premierement cecy, qu'Il n'est pas inconvenient d'avoir des conditions et des propensions [3] si propres et si incorporees en nous, que nous n'ayons pas moyen de les sentir et recognoistre ; et de telles inclinations naturelles, le corps en retient volontiers quelque ply, sans nostre sceu et consentement : c'estoit une certaine affet-

[1] Qui confioit tous ses secrets à son papier, comme à un ami fidèle; qu'il en arrivât bien ou mal, jamais il ne chercha d'autres confidents : aussi le voit-on tout entier dans ses ouvrages, comme dans un tableau qu'il auroit voulu consacrer aux dieux. HOR., *Sat.*, II, 1, 30.

[2] Rutilius et Scaurus n'en ont été ni moins crus, ni moins estimés (*pour avoir écrit leurs Mémoires*). TACITE, *Agricola*, c. 1.

[3] *Qu'il n'est pas étrange, extraordinaire, que nous ayons des qualités et des penchants*, etc. C.

terie consente de sa beauté [1], qui faisoit un peu pencher la teste d'Alexandre sur un costé, et qui rendoit le parler d'Alcibiades mol et gras; Iulius Cesar [2] se grattoit la teste d'un doigt, qui est la contenance d'un homme remply de pensements penibles; et Cicero, ce me semble, avoit accoustumé de rincer le nez [3], qui signifie un naturel mocqueur: tels mouvements peuvent arriver imperceptiblement en nous. Il y en a d'aultres artificiels, de quoy ie ne parle point, comme les salutations et reverences, par où on acquiert, le plus souvent à tort, l'honneur d'estre bien humble et courtois : on peult estre humble, de gloire. Ie suis assez prodigue de bonnetades, notamment en esté, et n'en receois iamais sans revenche, de quelque qualité d'hommes que ce soit, s'il n'est à mes gages. Ie desirasse d'aulcuns princes que ie cognois, qu'ils en feussent plus espargnants et iustes dispensateurs : car ainsin indiscretement espandues, elles ne portent plus de coup; si elles sont sans esgard, elles sont sans effect. Entre les contenances desreglees, n'oublions pas la morgue de l'empereur Constantius [4], qui en public tenoit tousiours la teste droicte, sans la contourner ou fleschir ny çà ny là, non pas seulement pour regarder ceulx qui le saluoient à costé: ayant le corps planté immobile, sans se laisser aller au bransle de son coche, sans oser ny cracher, ny se moucher, ny essuyer le visage devant les gents. Ie ne sçais si ces gestes qu'on remarquoit en moy estoient de cette premiere con-

1 *Convenable à sa beauté*, ou *qui séyoit bien à sa beauté*. E. J.

2 Plutarque, *Vie de César*, c. 1, à la fin. On a dit la même chose de Pompée, Sénèque, *Controv.*, III, 19; Plutarque, *de l'Utilité à retirer de ses ennemis*, c. 6. C.

3 De *ringere*, selon Ménage, dans son *Dictionnaire étymologique*, où il cite ce passage de Montaigne. Je ne sais si l'on pourroit trouver ailleurs le mot de *rincer*, pour signifier, comme ici, *froncer*, *rider;* il n'est pas, du moins, dans nos vieux dictionnaires. C.

4 Ammien Marcellin, XXI, 14. C.

dition, et si à la verité i'avois quelque occulte propension à ce vice, comme il peult bien estre; et ne puis pas respondre des bransles du corps : mais quant aux bransles de l'ame, ie veulx icy confesser ce que i'en sens.

Il y a[1] deux parties en cette gloire : sçavoir est, de S'estimer trop; et N'estimer pas assez aultruy. Quant à l'une, il me semble premierement ces considerations debvoir estre mises en compte, Que ie me sens pressé d'une erreur d'ame, qui me desplaist, et comme inique, et encores plus comme importune; i'essaye à la corriger, mais l'arracher ie ne puis : c'est que ie diminue du iuste prix des choses que ie possede, et haulse le prix aux choses d'autant qu'elles sont estrangieres, absentes, et non miennes : cette humeur s'espand bien loing. Comme la prerogative de l'auctorité faict que les maris regardent les femmes propres d'un vicieux desdaing, et plusieurs peres leurs enfants : ainsi foys ie, et entre deux pareils ouvrages poiserois tousiours contre le mien; non tant que la ialousie de mon advancement et amendement trouble mon iugement, et m'empesche de me satisfaire, comme que, d'elle mesme, la maistrise[2] engendre mespris de ce qu'on tient et regente. Les polices, les mœurs loingtaines me flattent, et les langues; et m'apperceois que le latin me pipe par la faveur de sa dignité, au delà de ce qui luy appartient, comme aux enfants et au vulgaire : l'œconomie, la maison, le cheval de mon voisin, en eguale valeur, vault mieulx que le mien, de ce qu'il n'est pas mien : dadvantage que ie suis tresignorant en mon faict, i'admire l'asseurance et promesse que chascun a de soy; au lieu qu'il n'est quasi rien que ie sçache sçavoir, ny que i'ose me respondre pouvoir faire. Ie n'ay point mes moyens en proposition et par

[1] Éd. de 1588, fol. 271 : *Il y a, ce me semble.*
[2] *La possession.* C.

estat, et n'en suis instruict qu'aprez l'effect; autant doubteux de ma force, que d'une aultre force. D'où il advient, si ie rencontre louablement en une besongne, que ie le donne plus à ma fortune qu'à mon industrie; d'autant que ie les desseigne[1] toutes au hazard et en crainte. Pareillement i'ay en general cecy, que De toutes les opinions que l'ancienneté a eues de l'homme en gros, celles que i'embrasse plus volontiers, et ausquelles ie m'attache le plus, ce sont celles qui nous mesprisent, avilissent, et aneantissent le plus : la philosophie ne me semble iamais avoir si beau ieu, que quand elle combat nostre presumption et vanité, quand elle recognoist de bonne foy son irresolution, sa foiblesse, et son ignorance. Il me semble que la mere nourrice des plus faulses opinions, et publicques et particulieres, c'est la trop bonne opinion que l'homme a de soy. Ces gents qui se perchent à chevauchons sur l'epicycle de Mercure, qui veoyent si avant dans le ciel, ils m'arrachent les dents : car, en l'estude que ie fays, duquel le subiect c'est l'homme, trouvant une si extreme varieté de iugements, un si profond labyrinthe de difficultez les unes sur les aultres, tant de diversité et incertitude en l'eschole mesme de la sapience; vous pouvez penser, puisque ces gents là n'ont peu se resouldre de la cognoissance d'eulx mesmes, et de leur propre condition, qui est continuellement presente à leurs yeulx, qui est dans eulx; puis qu'ils ne sçavent comment bransle ce qu'eulx mesmes font bransler, ny comment nous peindre et deschiffrer les ressorts qu'ils tiennent et manient eulx mesmes, comment ie les croirois de la cause du flux et reflux de la riviere du Nil. La curiosité de cognoistre les choses a esté donnee aux hommes pour fleau, dict la saincte parole.

Mais pour venir à mon particulier, il est bien difficile,

[1] *Je les détermine, j'en forme le dessein*, etc. E. J.

ce me semble, qu'aulcun aultre s'estime moins, voire qu'aulcun aultre m'estime moins, que ce que ie m'estime : ie me tiens de la commune sorte, sauf en ce que ie m'en tiens ; coulpable des defectuositez plus basses et populaires, mais non desadvouees, non excusees ; et ne me prise seulement que de ce que ie sçais mon prix. S'il y a de la gloire, ell' est infuse en moy superficiellement, par la trahison de ma complexion, et n'a point de corps qui comparoisse à la veue de mon iugement ; i'en suis arrousé, mais non pas teinct : car, à la verité, quant aux effects de l'esprit, en quelque façon que ce soit, il n'est iamais party de moy chose qui me contentast ; et l'approbation d'aultruy ne me paye pas. I'ay le iugement tendre et difficile, et notamment en mon endroict : ie me desadvoue sans cesse, et me sens par tout flotter et flechir de foiblesse ; ie n'ay rien du mien de quoy satisfaire mon iugement. I'ay la veue assez claire et reglee, mais, à l'ouvrer [1], elle se trouble : comme i'essaye plus evidemment en la poësie ; ie l'aime infiniement, ie me cognois assez aux ouvrages d'aultruy ; mais ie foys, à la verité, l'enfant quand i'y veulx mettre la main ; ie ne me puis souffrir. On peult faire le sot par tout ailleurs, mais non en la poësie :

> Mediocribus esse poetis
> Non di, non homines, non concessere columnæ [2].

Pleust à Dieu que cette sentence se trouvast au front des boutiques de touts nos imprimeurs, pour en deffendre l'entree à tant de versificateurs !

> Verum
> Nil securius est malo poeta [3].

[1] *Au travail, à l'ouvrage.* E. J.

[2] Tout défend la médiocrité aux poëtes, et les dieux, et les hommes, et les colonnes des portiques où sont affichés leurs ouvrages. HOR., *de Arte poet.*, v. 372.

[3] Mais rien de si confiant qu'un mauvais poëte. MARTIAL, XII, 63, 13.

Que n'avons nous de tels peuples[1]! Dionysius le pere n'estimoit rien tant de soy que sa poësie : à la saison des ieux olympiques, avecques des chariots surpassants touts aultres en magnificence, il envoya aussi des poëtes et musiciens, pour presenter ses vers, avecques des tentes et pavillons dorez et tapissez royalement. Quand on veint à mettre ses vers en avant, la faveur et excellence de la prononciation attira sur le commencement l'attention du peuple; mais quand par aprez il veint à poiser l'ineptie de l'ouvrage, il entra premierement en mespris, et, continuant d'aigrir son iugement, il se iecta tantost en furie, et courut abbattre et deschirer par despit touts ses pavillons : et, ce que ses chariots ne feirent non plus rien qui vaille en la course, et que la navire qui rapportoit ses gents faillit la Sicile, et feut par la tempeste poulsee et fracassee contre la coste de Tarente; ce mesme peuple teint pour certain que c'estoit un effect de l'ire des dieux irritez, comme luy, contre ce mauvais poëme[2]; et les mariniers mesmes eschappez du naufrage alloient secondant l'opinion de ce peuple, à laquelle l'oracle qui predit sa mort sembla aussi aulcunement souscrire : il portoit : « que Dionysius seroit prez de sa fin, quand il auroit vaincu ceulx qui vauldroient mieulx que luy. » Ce qu'il interpreta des Carthaginois qui le surpassoient en puissance; et ayant affaire à eulx, gauchissoit souvent la victoire, et la temperoit, pour n'encourir le sens de cette prediction : mais il l'entendoit mal; car le dieu marquoit le temps de l'advantage que par faveur et iniustice il gaigna à Athenes sur les poëtes tragiques meilleurs que luy, ayant faict jouer à

[1] C'est-à-dire, *des peuples du génie de ceux qui, dans l'assemblée des jeux olympiques, marquèrent si vivement le mépris qu'ils faisoient de la mauvaise poésie du vieux Denys, tyran de Syracuse, et maître de la meilleure partie de la Sicile.* C.

[2] DIODORE DE SICILE, XIV, 104, éd. de Wesseling. J. V. L.

l'envy la sienne intitulee les *Leneïens*; soubdain aprez laquelle victoire il trespassa, et en partie pour l'excessifve ioye qu'il en conceut[1].

Ce que ie treuve excusable du mien, ce n'est pas de soy et à la verité, mais c'est à la comparaison d'aultres choses pires, ausquelles ie veois qu'on donne credit. Ie suis envieux du bonheur de ceulx qui se sçavent resiouïr et gratifier en leur ouvrage; car c'est un moyen aysé de se donner du plaisir, puisqu'on le tire de soy mesme, specialement s'il y a un peu de fermeté en leur opiniastrise[2]. Ie sçais un poëte à qui, fort et foible, en foule et en chambre, et le ciel et la terre crient qu'il n'y entend gueres : il n'en rabbat pour tout cela rien de la mesure à quoy il s'est taillé; tousiours recommence, tousiours reconsulte, et tousiours persiste, d'autant plus fort en son advis, et plus roide, qu'il touche à luy seul de le maintenir.

Mes ouvrages, il s'en fault tant qu'ils me rient, qu'autant de fois que ie les retaste, autant de fois ie m'en despite :

> Quum relego, scripsisse pudet; quia plurima cerno,
> Me quoque, qui feci, iudice, digna lini[3].

I'ay tousiours une idee en l'ame et certaine image trouble, qui me presente comme en songe une meilleure forme que celle que i'ay mis en besongne; mais ie ne la puis saisir et exploicter : et cette idee mesme n'est que du moyen

[1] DIODORE DE SICILE, XV, 74. Mais il y a ici une erreur singulière On a pris les *Lénéennes*, fêtes de Bacchus, célébrées par des concours dramatiques, pour le titre de la tragédie, qui s'appeloit *la Rançon d'Hector*. Voyez TZETZÈS, *Chiliad.*, V, 178. J. V. L.

[2] *Entêtement*, *obstination*. Quoique *opiniastrise* soit dans NICOT, c'est un mot purement gascon, qui, je pense, n'a jamais été françois. C.

[3] Quand je les relis, j'en ai honte; car j'y vois bien des choses qui, même aux yeux indulgents de leur auteur, méritent d'être effacées OVIDE, *de Ponto*, I, 5, 15.

estage. Ce que i'argumente par là, que les productions de ces riches et grandes ames du temps passé sont bien loing au delà de l'extreme estendue de mon imagination et souhaict : leurs escripts ne me satisfont pas seulement et me remplissent, mais ils m'estonnent et transissent d'admiration ; ie iuge leur beauté, ie la veois, sinon iusques au bout, au moins si avant qu'il m'est impossible d'y aspirer. Quoy que i'entreprenne, ie doibs un sacrifice aux Graces, comme dict Plutarque de quelqu'un [1], pour practiquer leur faveur :

> Si quid enim placet,
> Si quid dulce hominum sensibus influit,
> Debentur lepidis omnia Gratiis [2].

Elles m'abandonnent par tout ; tout est grossier chez moy ; il y a faulte de gentillesse et de beauté : ie ne sçais faire valoir les choses pour le plus que ce qu'elles valent : ma façon n'ayde rien à la matiere ; voylà pourquoy il me la fault forte, qui ayt beaucoup de prinse, et qui luise d'elle mesme. Quand i'en saisis des populaires et plus gayes, c'est pour me suyvre à moy, qui n'ayme point une sagesse cerimonieuse et triste, comme faict le monde ; et pour m'esgayer, non pour esgayer mon style, qui les veult plustost graves et severes : au moins si ie doibs nommer style un parler informe et sans regle, un iargon populaire, et un proceder sans definition, sans partition, sans conclusion, trouble, à la guise de celuy d'Amafanius et de Rabirius [3]. Ie ne sçais ny plaire, ny resiouïr, ny chatouiller : le meil-

[1] De Xénocrate, dans les *Préceptes du mariage*, c. 26 de la version d'Amyot. C.

[2] Car tout ce qui plaît, tout ce qui charme les sens des mortels, c'est aux Graces qu'on en est redevable. — *Les vers latins sont probablement d'un moderne.*

[3] Amafanius et Rabirius, *nulla arte adhibita, de rebus ante oculos positis vulgari sermone disputant; nihil definiunt, nihil partiuntur, nihil apta interrogatione concludunt.* Cic., *Acad.*, I, 2.

leur conte du monde se seiche entre mes mains, et se ternit. Ie ne sçais parler qu'en bon escient : et suis du tout desnué de cette facilité, que ie veois en plusieurs de mes compaignons, d'entretenir les premiers venus, et tenir en haleine toute une troupe, ou amuser, sans se lasser, l'aureille d'un prince de toute sorte de propos; la matiere ne leur faillant iamais, pour cette grace qu'ils ont de sçavoir employer la premiere venue, et l'accommoder à l'humeur et portee de ceulx à qui ils ont affaire. Les princes n'aiment gueres les discours fermes; ny moy à faire des contes. Les raisons premieres et plus aysees, qui sont communement les mieulx prinses, ie ne sçais pas les employer; mauvais prescheur de commune : de toute matiere ie dis volontiers les plus extremes choses que i'en sçais. Cicero estime que, ez traictez de la philosophie, le plus difficile membre soit l'exorde[1] : s'il est ainsi, ie me prends à la conclusion sagement. Si fault il sçavoir relascher la chorde à toute sorte de tons : et le plus aigu est celuy qui vient le moins souvent en ieu. Il y a pour le moins autant de perfection à relever une chose vuide, qu'à en soubtenir une poisante : tantost il fault superficiellement manier les choses, tantost les profonder[2]. Ie sçais bien que la pluspart des hommes se tiennent en ce bas estage, pour ne concevoir les choses que par cette premiere escorce; mais ie sçais aussi que les plus grands maistres, et Xenophon et Platon, on les veoid souvent se relascher à cette basse façon et populaire de dire et traicter les choses, la soubtenants des graces qui ne leur manquent iamais.

Au demourant, mon langage n'a rien de facile et poly : il est aspre et desdaigneux, ayant ses dispositions libres et

[1] *Difficillimum autem est, in omni conquisitione rationis, exordium.* De Universo, c. 2. — Cicéron traduit ici le *Timée* de Platon.

[2] Ou *approfondir*, comme on parle aujourd'hui. — *Profonder*, accurate investigare. NICOT.

esreglees; et me plaist ainsi, sinon par mon iugement, ar mon inclination : mais ie sens bien que par fois ie m'y aisse trop aller, et qu'à force de vouloir eviter l'art et affectation, i'y retumbe d'une aultre part;

Brevis esse laboro,
Obscurus fio [1].

Platon dict [2] que le long ou le court ne sont pas proprietez qui ostent ny qui donnent prix au langage. Quand i'entreprendrois de suyvre cet aultre style equable, uny et ordonné, ie n'y sçaurois advenir : et encores que les coupures et cadences de Saluste reviennent plus à mon humeur, si est ce que ie treuve Cesar et plus grand et moins aysé à representer; et si mon inclination me porte plus à l'imitation du parler de Seneque, ie ne laisse pas d'estimer davantage celuy de Plutarque. Comme à faire [3], à dire aussi, ie suys tout simplement ma forme naturelle : d'où c'est, à l'adventure, que ie puis plus à parler qu'à escrire. Le mouvement et action animent les paroles, notamment à ceulx qui se remuent brusquement, comme ie foys, et qui s'eschauffent : le port, le visage, la voix, la robbe, l'assiette, peuvent donner quelque prix aux choses qui d'elles mesmes n'en ont gueres, comme le babil. Messala se plainct, en Tacitus [4], de quelques accoustrements estroicts de son

1 J'évite d'être long, et je deviens obscur.
Boileau, d'après Hor., *Art poétique*, v. 25.

2 *République*, X, p. 887. C.

3 Et non pas, *Comme à taire*, leçon de la plupart des éditions. Dans celle de 1588, fol. 273, cette idée est ainsi exprimée : *Je suy la forme de dire qui est nee avecques moy, simple et naïfve autant que ie puis.* L'auteur disoit ensuite : *D'où c'est à l'adventure, que i'ai plus d'avantage à parler qu'à escrire.* On voit que Montaigne, dans ses corrections, cherche toujours une forme de phrase plus concise et plus vive. J. V. L.

4 Vers la fin du dialogue *de Oratoribus*, que Montaigne, comme on voit, attribue affirmativement à Tacite. Il est difficile de ne pas être de son avis. J. V. L.

temps, et de la façon des bancs où les orateurs avoient à parler, qui affoiblissoient leur eloquence.

Mon langage françois est alteré, et en la prononciation, et ailleurs, par la barbarie de mon creu : ie ne veis iamais homme des contrees de deçà, qui ne sentist bien evidemment son ramage, et qui ne bleceast les aureilles pures françoises. Si n'est ce pas pour estre fort entendu en mon perigordin : car ie n'en ay non plus d'usage que de l'allemand, et ne m'en chault gueres ; c'est un langage (comme sont autour de moy, d'une bande et d'aultre, le poitevin, xaintongeois, angoumoisin, limosin, auvergnat), brode[1], traisnant, esfoiré : il y a bien au dessus de nous, vers les montaignes, un gascon que ie treuve singulierement beau, sec, bref, signifiant, et, à la verité, un langage masle et militaire plus qu'aultre que i'entende, autant nerveux, puissant et pertinent, comme le françois est gracieux, delicat et abondant.

Quant au latin, qui m'a esté donné pour maternel[2], i'ay perdu par desaccoustumance la promptitude de m'en pouvoir servir à parler ; ouy, et à escrire : en quoy aultresfois ie me faisois appeller *maistre Iehan*. Voylà combien peu ie vaulx de ce costé là.

La beauté est une piece de grande recommendation au commerce des hommes ; c'est le premier moyen de conciliation des uns aux aultres, et n'est homme si barbare et si rechigné qui ne se sente aulcunement frappé de sa doulceur. Le corps a une grande part à nostre estre, il y tient un grand reng ; ainsi sa structure et composition sont de bien iuste consideration. Ceulx qui veulent desprendre nos deux pieces principales, et les sequestrer l'une de l'aultre, ils ont tort : au rebours, il les fault r'accoupler

[1] *Lâche*, *languissant*, dit Cotgrave dans son Dictionnaire françois et anglois. *Brode*; en ce sens, est un terme purement gascon. C.

[2] Voyez liv. I des *Essais*, chap. 26.

et reioindre ; il fault ordonner à l'ame non de se tirer à quartier, de s'entretenir à part, de mespriser et abandonner le corps (aussi ne le sçauroit elle faire que par quelque singerie contrefaicte), mais de se r'allier à luy, de l'embrasser, le cherir, luy assister, le contrerooller, le conseiller, le redresser, et ramener quand il fourvoye, l'espouser en somme, et luy servir de mary, à ce que leurs effects ne paroissent pas divers et contraires, ains accordants et uniformes. Les chrestiens ont une particuliere instruction de cette liaison : car ils sçavent que la iustice divine embrasse cette societé et ioincture du corps et de l'ame, iusques à rendre le corps capable des recompenses eternelles : et que Dieu regarde agir tout l'homme, et veult qu'entier il receoive le chastiement, ou le loyer, selon ses demerites. La secte peripatetique, de toutes sectes la plus sociable, attribue à la sagesse ce seul soing, de pourveoir et procurer en commun le bien de ces deux parties associees : et montrent les aultres sectes, pour ne s'estre assez attachees à la consideration de ce meslange, s'estre partialisees, cette cy pour le corps, cette aultre pour l'ame, d'une pareille erreur ; et avoir escarté leur subiect, qui est l'Homme ; et leur guide, qu'ils advouent en general estre Nature. La premiere distinction qui ayt esté entre les hommes, et la premiere consideration qui donna les preeminences aux uns sur les aultres, il est vraysemblable que ce feut l'advantage de la beauté :

> Agros divisere atque dedere
> Pro facie cuiusque, et viribus, ingenioque ;
> Nam facies multum valuit, viresque vigebant [1].

Or, ie suis d'une taille un peu au dessoubs de la

[1] Le partage des terres fut réglé à proportion de la beauté, de la force et de l'esprit ; car la beauté et la force étoient les premières distinctions. LUCRÈCE, V, 1109.

moyenne[1] : ce default n'a pas seulement de la laideur, mais encores de l'incommodité, à ceulx mesmement qui ont des commandements et des charges ; car l'auctorité que donne une belle presence et maiesté corporelle en est à dire. C. Marius ne recevoit pas volontiers des soldats qui n'eussent six pieds de haulteur[2]. *Le Courtisan*[3] a bien raison de vouloir, pour ce gentilhomme qu'il dresse, une taille commune, plustost que toute aultre ; et de refuser pour luy toute estrangeté qui le face montrer au doigt. Mais de choisir, s'il fault à cette mediocrité, qu'il soit plustost au deçà qu'au delà d'icelle, ie ne le ferois pas à un homme militaire. Les petits hommes, dict Aristote[4], sont bien iolis, mais non pas beaux ; et se cognoist en la grandeur, la grand' ame : comme la beauté, en un grand corps et hault : les Ethiopes et les Indiens, dict il[5], elisants leurs roys et magistrats, avoient esgard à la beauté et procerité des personnes. Ils avoient raison ; car il y a du respect pour ceulx qui le suyvent, et, pour l'ennemy, de l'effroy, de veoir à la teste d'une troupe marcher un chef de belle et riche taille.

Ipse inter primos præstanti corpore Turnus
Vertitur arma tenens, et toto vertice supra est[6].

Nostre grand roy divin et celeste, duquel toutes les cir-

[1] Montaigne se traite lui-même de *petit homme*, liv. II, chap. 6. Dans son *Voyage en Italie*, t. I, p. 252, il remarque avec un certain plaisir que le grand-duc François-Marie de Médicis étoit *de sa taille*. J. V. L.

[2] VÉGÈCE, I, 5.

[3] Livre italien composé par Baltazar Castiglione, sous le titre *del Cortegiano*, c'est-à-dire *du Courtisan*. C.

[4] *Morale à Nicomaque*, IV, 7. C.

[5] *Politique*, IV, 4. C.

[6] Au premier rang on voit marcher Turnus, les armes à la main; sa taille est haute, et il passe de la tête tous ceux qui l'entourent. VIRG., *Énéide*, VII, 783.

onstances doibvent estre remarquees avec soing, religion t reverence, n'a pas refusé la recommendation corporelle. peciosus forma præ filiis hominum[1] : et Platon[2], avecues la temperance et la fortitude, desire la beauté aux onservateurs de sa republicque. C'est un grand despit, u'on s'addresse à vous parmy vos gents pour vous denander « Où est monsieur ? » et que vous n'ayez que le este de la bonnetade qu'on faict à vostre barbier ou à ostre secretaire ; comme il adveint au pauvre Philopœnen[3] : Estant arrivé le premier de sa troupe en un logis ù on l'attendoit, son hostesse, qui ne le cognoissoit pas, t le veoyoit d'assez mauvaise mine, l'employa d'aller un eu ayder à ses femmes à puiser de l'eau, ou attiser du eu, pour le service de Philopœmen : les gentilshommes le sa suitte estants arrivez et l'ayants surprins embesonné à cette belle vacation, car il n'avoit pas failly d'obeïr u commandement qu'on luy avoit faict, luy demanderent e qu'il faisoit là. « Ie paie, leur respondit il, la peine de na laideur. » Les aultres beautez sont pour les femmes : a beauté de la taille est la seule beauté des hommes. Où st la petitesse ; ny la largeur et rondeur du front, ny la lancheur et doulceur des yeux, ny la mediocre forme du ez, ny la petitesse de l'aureille et de la bouche, ny l'orre et la blancheur des dents, ny l'espesseur bien unie l'une barbe brune à escorce de chastaigne, ny le poil reevé, ny la iuste rondeur de teste, ny la frescheur du einct, ny l'air du visage agreable, ny un corps sans seneur, ny la proportion legitime des membres, peuvent faire n bel homme.

I'ay, au demourant, la taille forte et ramassee ; le viage, non pas gras, mais plein ; la complexion entre le

[1] Il étoit le plus beau des fils des hommes. *Ps.* XLV, 3.

[2] *République*, VII, p. 535. C.

[3] PLUTARQUE, *Vie de Philopœmen*, c. 1. C.

rement troublee par les maladies. Tesmoin ici,
me considere pas à cette heure que ie suis eng
les avenues de la vieillesse, ayant pieça franchy
rante ans :

> Minutatim vires et robur adultum
> Frangit, et in partem peiorem liquitur ætas [2] :

ce que ie seray doresnavant, ce ne sera plus qu
estre ; ce ne sera plus moy ; ie m'eschappe touts
et me desrobbe à moy :

> Singula de nobis anni prædantur euntes [3].

D'addresse et de disposition, ie n'en ai point
suis fils d'un pere tresdispos, et d'une alaigress
dura iusques à son extreme vieillesse. Il ne trou
homme de sa condition qui s'egualast à luy en t
cice de corps : comme ie n'en ai trouvé gueres a
ne me surmontast ; sauf au courir, en quoy i'
mediocres. De la musique, ny pour la voix, q
tresinepte, ny pour les instruments, on ne m'y

nulle du tout. Les mains, ie les ay si gourdes[1], que ie ne sçais pas escrire seulement pour moy; de façon que, ce que i'ay barbouillé, i'aime mieulx le refaire que de me donner la peine de les demesler : et ne lis gueres mieulx; ie me sens poiser aux escoutants : aultrement bon clerc, ie ne sçais pas clorre à droict une lettre, ny ne sceus iamais tailler plume, ny trencher à table, qui vaille, ny equipper un cheval de son harnois, ny porter à poing[2] un oyseau et le lascher, ny parler aux chiens, aux oyseaux, aux chevaulx. Mes conditions corporelles sont, en somme, tresbien accordantes à celles de l'ame : il n'y a rien d'alaigre; il y a seulement une vigueur pleine et ferme : ie dure bien à la peine; mais i'y dure, si ie m'y porte moi mesme, et autant que mon desir m'y conduict,

Molliter austerum studio fallente laborem[3] :

aultrement, si ie n'y suis alleiché par quelque plaisir, et si i'ay aultre guide que ma pure et libre volonté, ie n'y vauls rien; car i'en suis là, que, sauf la santé et la vie, il n'est chose pour quoy ie veuille ronger mes ongles, et que ie veuille acheter au prix du torment d'esprit et de la contraincte :

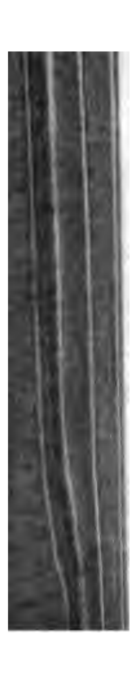
Tanti mihi non sit opaci
Omnis arena Tagi, quodque in mare volvitur aurum[4].

1 *Si pesantes, si maladroites.* Du mot latin *gurdus*, dont le peuple de Rome se servoit pour signifier *sot*, *stupide*, du temps de Quintilien, qui avoit ouï dire que ce mot étoit originairement espagnol (*Inst. Orat.*, I, 5), nos pères ont formé le mot *gourd*, *gourde*, dans le sens qui est employé ici par Montaigne. De *gourd* est venu *engourdir*, etc. C.

2 Montaigne a écrit *point*, mais il est clair qu'il faut *poing*. Son orthographe est, en général, peu exacte, et surtout peu uniforme; le même mot est souvent diversement orthographié dans la même page. N.

3 Car le plaisir qui accompagne le travail en fait oublier la fatigue. Hor., *Sat.*, II, 2, 12.

4 Non, je ne voudrois point à ce prix-là tout le sable du Tage, avec l'or qu'il porte à l'Océan. Juv., *Sat.*, III, 54.



rendu inutile au service d'aultruy, et ne m
qu'à moy.

Et, pour moy, il n'a esté besoing de force
poisant, paresseux, et faineant; car, m'estan
tel degré de fortune, dez ma naissance, que i'
sion de m'y arrester (une occasion pourtan
aultres de ma cognoissance eussent prinse p
plustost à se passer à la queste, à l'agitation
tude[2]), et en tel degré de sens, que i'ay se
occasion, ie n'ay rien cherché, et n'ay aussi r

Non agimur tumidis velis Aquilone secundo,
Non tamen adversis ætatem ducimus Austris;
Viribus, ingenio, specie, virtute, loco, re,
Extremi primorum, extremis usque priores[3].

ie n'ay eu besoing que de la suffisance de me
qui est toutesfois un reglement d'ame, à le bi
egualement difficile en toute sorte de condit
par usage, nous veoyons se trouver plus facile
res en la disette qu'en l'abondance; d'autant
ture, que, selon le cours de nos aultres passi

richesses est plus aiguisee par leur usage que par leur ɜtte, et la vertu de la moderation, plus rare que celle la patience : et n'ay eu besoing que de iouïr doulcent des biens que Dieu, par sa liberalité, m'avoit mis re mains. Ie n'ay gousté aulcune sorte de travail enyeux : ie n'ay eu gueres en maniement que mes affaires; , si i'en ay eu, ce a esté en condition de les manier à m heure et à ma façon, commis par gents qui s'en ient à moy, et qui ne me pressoient pas, et me cognoisient; car encores tirent les experts quelque service d'un ieval restif et poulsif.

Mon enfance mesme a esté conduicte d'une façon molle libre, et exempte de subiection rigoureuse. Tout cela 'a formé une complexion delicate et incapable de solicide; iusques là, que i'aime qu'on me cache mes pertes, les desordres qui me touchent. Au chapitre de mes ises, ie loge ce que ma nonchalance me couste à nourrir entretenir;

> Hæc nempe supersunt,
> Quæ dominum fallunt, quæ prosunt furibus[1];

aime à ne sçavoir pas le compte de ce que i'ay, pour senr moins exactement ma perte : ie prie ceulx qui vivent vecques moy, où l'affection leur manque et les bons ffects, de me piper et payer de bonnes apparences. A iulte d'avoir assez de fermeté pour souffrir l'importunité es accidents contraires ausquels nous sommes subiects, : pour ne me pouvoir tenir tendu à regler et ordonner s affaires, ie nourris, autant que ie puis, en moy cett' pinion, m'abandonnant du tout à la fortune, « De prendre outes choses au pis; et ce pis là, me resouldre à le porter

[1] Surplus qui échappe aux yeux du maître, et dont les voleurs s'acommodent. HOR., *Epist.*, I, 6, 45. — Ici Montaigne détourne les paoles d'Horace de leur vrai sens, pour les adapter à sa pensée. C.

doulcement et patiemment : » c'est à cela seul que ie travaille, et le but auquel i'achemine touts mes discours. A un dangier, ie ne songe pas tant comment i'en eschapperay, que combien peu il importe que i'en eschappe : quand i'y demeurerois, que seroit ce ? Ne pouvant regler les evenements, ie me regle moy mesme ; et m'applique à eulx, s'ils ne s'appliquent à moy. Ie n'ay gueres d'art pour sçavoir gauchir la fortune et luy eschapper ou la forcer, et pour dresser et conduire par prudence les choses à mon poinct : i'ay encores moins de tolerance pour supporter le soing aspre et penible qu'il fault à cela ; et la plus penible assiette pour moy, c'est estre suspens ez choses qui pressent, et agité entre la crainte et l'esperance.

Le deliberer, voire ez choses plus legieres, m'importune : et sens mon esprit plus empesché à souffrir le bransle et les secousses diverses du doubte et de la consultation, qu'à se rasseoir et resouldre à quelque party que ce soit, aprez que la chance est livree. Peu de passions m'ont troublé le sommeil ; mais, des deliberations, la moindre me le trouble. Tout ainsi que des chemins, i'en evite volontiers les costez pendants et glissants, et me iecte dans le battu, le plus boueux et enfondrant, d'où ie ne puisse aller plus bas ; et y cherche seureté : aussi i'aime les malheurs touts purs, qui ne m'exercent et tracassent plus aprez l'incertitude de leur rabillage, et qui du premier sault me poulsent droictement en la souffrance :

Dubia plus torquent mala [1].

Aux evenements, ie me porte virilement ; en la conduicte, puerilement : l'horreur de la cheute me donne plus de fiebvre que le coup. Le ieu ne vault pas la chandelle : l'avaricieux a plus mauvais compte de sa passion que n'a

[1] Ce sont les maux incertains qui me tourmentent le plus. SÉNÈQUE, *Agamemnon*, acte III, sc. I, v. 29.

le pauvre, et le ialoux, que le cocu ; et y a moins de mal souvent à perdre sa vigne qu'à la plaider. La plus basse marche est la plus ferme : c'est le siege de la constance ; vous n'y avez besoing que de vous ; elle se fonde là et appuye toute en soy. Cet exemple d'un gentilhomme que plusieurs ont cogneu, a il pas quelque air philosophique ? Il se maria bien avant en l'aage, ayant passé en bon compaignon sa ieunesse, grand diseur, grand gaudisseur[1]. Se souvenant combien la matiere de cornardise luy avoit donné de quoy parler et se mocquer des aultres ; pour se mettre à couvert, il espousa une femme qu'il print au lieu où chascun en treuve pour son argent, et dressa avecques elle ses alliances : « Bon iour, putain ; » « Bon iour, cocu ; » et n'est chose de quoy plus souvent et ouvertement il entretinst chez luy les survenants que de ce sien desseing : par où il bridoit les occultes cacquets des mocqueurs, et esmousseoit la poincte de ce reproche.

Quant à l'ambition, qui est voisine de la presumption, ou fille plustost, il eust fallu, pour m'advancer, que la fortune me feust venue querir par le poing ; car, de me mettre en peine pour un' esperance incertaine, et me soubmettre à toutes les difficultez qui accompaignent ceulx qui cherchent à se poulser en credit sur le commencement de leur progrez, ie ne l'eusse sçeu faire :

> Spem pretio non emo[2] :

ie m'attache à ce que ie veois et que ie tiens, et ne m'esloingne gueres du port ;

[1] *Grand railleur.* — *Gaudir*, c'est, dit Nicot, se moquer par jeu et en riant. Au 3e liv. d'*Amadis*, c. 4, on lit : *Reprindrent leur chemin, gaudissants l'un l'autre d'avoir esté ainsi deceus par la malice des femmes.* C.

[2] Je n'achète pas l'espérance argent comptant. Térence, *Adelph.*, acte II, sc. III, v. 11.

Alter remus aquas, alter tibi radat arenas [1];

et puis, on arrive peu à ces advancements, qu'en hazardant premierement le sien; et ie suis d'advis que si ce qu'on a suffit à maintenir la condition en laquelle on est nay et dressé, c'est folie d'en lascher la prinse sur l'incertitude de l'augmenter. Celuy à qui la fortune refuse de quoy planter son pied, et establir un estre tranquille et reposé, il est pardonnable s'il iecte au hazard ce qu'il a, puis qu'ainsi comme ainsi la necessité l'envoye à la queste :

Capienda rebus in malis præceps via est [2] :

et i'excuse plustost un cabdet de mettre sa legitime au vent, que celuy à qui l'honneur de la maison est en charge, qu'on ne peult point veoir necessiteux que par sa faulte. I'ay bien trouvé le chemin plus court et plus aysé, avecques le conseil de mes bons amis du temps passé, de me desfaire de ce desir, et de me tenir coy;

Cui sit conditio dulcis sine pulvere palmæ [3] :

iugeant aussi bien sainement de mes forces, qu'elles n'estoient pas capables de grandes choses; et me souvenant de ce mot du feu chancellier Olivier, « que les François semblent des guenons, qui vont grimpant contremont un arbre, de branche en branche, et ne cessent d'aller, iusques à ce qu'elles soyent arrivees à la plus haulte branche, et y montrent le cul quand elles y sont [4]. »

[1] Qu'une rame fende les flots; et l'autre, les sables du rivage. PROPERCE, III, 3, 23.

[2] Dans le malheur, choisissons les résolutions téméraires. SÉNÈQUE. *Agamemnon*, acte II, sc. I, v. 47.

[3] Quelle plus douce condition que celle de vaincre sans avoir combattu! HORACE, *Epist.*, I, 1, 51.

[4] Dans l'édition de Lyon, 1595, chez Fr. Lefèvre, on a supprimé ce mot, comme injurieux à la nation. Un avocat au parlement de Paris,

Turpe est, quod nequeas, capiti committere pondus,
Et pressum inflexo mox dare terga genu [1].

.es qualitez mesmes qui sont en moy non reprochables, es trouvois inutiles en ce siecle : la facilité de mes urs, on l'eust nommee lascheté et foiblesse ; la foy et onscience s'y feussent trouvees scrupuleuses et supereuses ; la franchise et la liberté, importune, inconsi- 3e, et temeraire. A quelque chose sert le malheur : il t bon naistre en un siecle fort depravé ; car, par comaison d'aultruy, vous estes estimé vertueux à bon rché : qui n'est que parricide en nos iours et sacrilege, st homme de bien et d'honneur :

Nunc, si depositum non inficiatur amicus,
Si reddat veterem cum tota ærugine follem,
Prodigiosa fides, et Tuscis digna libellis,
Quæque coronata lustrari debeat agna [2] :

ne feut iamais temps et lieu où il y eust, pour les nces, loyer plus certain et plus grand proposé à la ıté et à la iustice. Le premier qui s'advisera de se poul- en faveur et en credit par cette voye là, ie suis bien :eu si à bon compte il ne devance ses compaignons : la ce, la violence, peuvent quelque chose, mais non pas siours tout. Les marchands, les iuges de village, les isans, nous les veoyons aller à pair de vaillance et ence militaire avecques la noblesse ; ils rendent des

ımé Gouthières, en latin *Gutherius*, dans son traité *de Jure Manium*, 36, attribue cette comparaison, non pas à Olivier, mais à son ami le ıcelier Michel L'Hospital. N.

[1] Il est honteux de se charger la tête d'un poids qu'on ne sauroit er, pour plier ensuite, et se soustraire au fardeau. PROPERCE, III, '.

[2] Maintenant, si ton ami ne nie point ton dépôt, s'il te rend ton vieux et ton argent noirci par le temps, c'est un trait de probité digne re inscrit dans les livres des pontifes ; c'est un prodige qu'il faut er par le sang d'une brebis. JUVÉNAL, XIII, 60.

affaires ; et nulles autres qualitez ne peuvent at
volonté comme celles là, leur estants les plu
Nihil est tam populare, quam bonitas[1].

Par cette proportion[2], ie me feusse trouvé gran
comme ie me treuve pygmee et populaire, à la p
d'aulcuns siecles passez, ausquels il estoit vul
d'aultres plus fortes qualitez n'y concourroient,
un homme moderé en ses vengeances[3], mol au
ment des offenses, religieux en l'observance de s
ny double, ny soupple, ny accommodant sa foy
lonté d'aultruy et aux occasions : plustost lairrois
pre le col aux affaires, que de tordre[4] ma foy
service. Car, quant à cette nouvelle vertu de fei
dissimulation, qui est à cette heure si fort en cre
hais capitalement; et de touts les vices, ie n'e
aulcun qui tesmoigne tant de lascheté et bassesse
C'est une humeur couarde et servile de s'aller des
cacher soubs un masque, et de n'oser se faire
qu'on est : par là nos hommes se dressent à la

tants duicts à produire des paroles faulses, ils ne font is conscience d'y manquer. Un cœur genereux ne doibt oint desmentir ses pensees ; il se veult faire veoir iusques u dedans ; tout y est bon, ou au moins, tout y est huain. Aristote[1] estime office de magnanimité, haïr et aimer descouvert ; iuger, parler avecques toute franchise, et, a prix de la verité, ne faire cas de l'approbation ou re- :obation d'aultruy. Apollonius disoit[2] que « c'estoit aux erfs de mentir, et aux libres de dire verité : » c'est la remiere et fondamentale partie de la vertu ; il la fault imer pour elle mesme. Celuy qui dict vray, parce qu'il y st d'ailleurs obligé, et parce qu'il sert[3], et qui ne craint oint à dire mensonge, quand il n'importe à personne, il 'est pas veritable suffisamment. Mon ame, de sa comlexion, refuyt la menterie, et hait mesme à la penser : ay un' interne vergongne et un remords picquant, si paris elle m'eschappe ; comme parfois elle m'eschappe, les ccasions me surprenant et agitant impremeditement. Il e fault pas tousiours dire tout ; car ce seroit sottise : mais e qu'on dict, il fault qu'il soit tel qu'on le pense ; aultrement, c'est meschanceté. Ie ne sçais quelle commodité ils ttendent de se feindre et contrefaire sans cesse, si ce 'est, de n'en estre pas creus lors mesmes qu'ils disent erité[4] ; cela peult tromper une fois ou deux les hommes : nais de faire profession de se tenir couvert, et se vanter, omme ont faict aulcuns de nos princes, Que « ils iecte-

[1] *Morale à Nicomaque*, IV, 8. C.

[2] PHILOSTRATE, p. 409, édit. d'Oléarius, 1709. C.

[3] *Parceque cela lui sert, lui est utile*. C.

[4] Un homme très accoutumé à mentir racontoit, devant madame eoffrin, un fait assez singulier. Elle se retourne, et dit à voix basse, à lui qui étoit auprès d'elle : « Je parie que cela n'est pas vrai. » — « Oh ! our cette fois, lui répondit l'homme à qui elle parloit, je suis sûr qu'il e ment pas. » Alors madame Geoffrin lui repartit vivement : « Si cela st vrai, pourquoi le dit-il ? » N.

roient leur chemise au feu, si elle estoit participante de leurs vrayes intentions, » qui est un mot de l'ancien Metellus Macedonicus[1]; et publier, Que « qui ne sçait se feindre, ne sçait pas regner[2], » c'est tenir advertis ceulx qui ont à les practiquer, que ce n'est que piperie et mensonge qu'ils disent; *quo quis versutior et callidior est, hoc invisior et suspectior, detracta opinione probitatis*[3] : ce seroit une grande simplesse à qui se lairroit amuser ny au visage, ny aux paroles de celuy qui faict estat d'estre tousiours aultre au dehors qu'il n'est au dedans, comme faisoit Tibere. Et ne sçais quelle part telles gents peuvent avoir au commerce des hommes, ne produisants rien qui soit receu pour comptant : qui est desloyal envers la verité, l'est aussi envers le mensonge.

Ceulx qui, de nostre temps, ont consideré, en l'establissement du debvoir d'un prince, le bien de ses affaires seulement, et l'ont preferé au soing de sa foy et conscience, diroient quelque chose[4] à un prince de qui la fortune auroit rengé à un tel poinct les affaires, que pour tout iamais il les peust establir par un seul manquement et faulte à sa parole : mais il n'en va pas ainsin ; on recheoit souvent en pareil marché ; on faict plus d'une paix, plus d'un traicté en sa vie. Le gaing qui les convie à la premiere desloyauté, et quasi tousiours il s'en presente, comme à toutes aultres meschancetez ; les sacrileges, les meurtres, les rebellions,

[1] AURELIUS VICTOR, *de Vir. illustr.*, c. 66. C.

[2] Maxime favorite de Louis XI. C.

[3] Plus un homme est fin et adroit, plus il est odieux et suspect, lorsqu'il vient à perdre la réputation d'homme de bien. CICÉRON, *de Offic.* II, 9.

[4] Pur latinisme, *aliquid dicerent*, c'est-à-dire *parleroient avec quelque apparence de raison, donneroient un conseil de quelque utilité, etc.* Le sens de cette tournure, assez fréquente dans les auteurs grecs et latins, a souvent échappé aux meilleurs interprètes. Voyez mes notes sur CICÉRON, *de Divin.*, II, 52, etc. J. V. L.

les trahisons, s'entreprennent pour quelque espece de fruict : mais ce premier gaing apporte infinis dommages suyvants, iectant ce prince hors de tout commerce et de tout moyen de negociation, par l'exemple de cette infidelité. Soliman, de la race des Ottomans, race peu soigneuse de l'observance des promesses et paches [1], lorsque, de mon enfance [2], il feit descendre son armee à Otrante, ayant sceu que Mercurin de Gratinare, et les habitants de Castro, estoient detenus prisonniers aprez avoir rendu la place, contre ce qui avoit esté capitulé par ses gents avecques eulx, manda qu'on les relaschast; et qu'ayant en main d'aultres grandes entreprinses en cette contree là, cette desloyauté, quoyqu'elle eust quelque apparence d'utilité presente, luy apporteroit pour l'advenir un descri et une desfiance d'infini preiudice.

Or, de moy, i'aime mieulx estre importun et indiscret, que flatteur et dissimulé [3]. I'advoue qu'il se peult mesler quelque poincte de fierté et d'opiniastreté à se tenir ainsin entier et ouvert comme ie suis, sans consideration d'aultruy; et me semble que ie deviens un peu plus libre où il le fauldroit moins estre, et que ie m'eschauffe par l'opposition du respect : il peult estre aussi que ie me laisse aller aprez ma nature, à faulte d'art. Presentant aux grands cette mesme licence de langue et de contenance que i'apporte de ma maison, ie sens combien elle decline vers l'indiscretion et incivilité : mais, oultre ce que ie suis ainsi faict, ie n'ay pas l'esprit assez soupple pour gauchir à une prompte demande, et pour en eschapper par quel-

[1] C'est-à-dire *accords*, *traités* et *pactes*, comme on a mis dans quelques éditions. *Pache* est encore en usage à Genève et dans le pays de Gex. C.

[2] En 1537, Montaigne avoit quatre ans.

[3] Il faut lier cette phrase avec les derniers mots de l'avant-dernier paragraphe (*qui est desloyal envers la verité, l'est aussi envers le mensonge*), comme dans l'édition de 1588. A D.

que destour, ny pour feindre une verité, ny assez de m moire pour la retenir ainsi feincte, ny certes assez d'as rance pour la maintenir, et foys le brave par foible parquoy ie m'abandonne à la naïfveté, et à tousiours ce que ie pense, et par complexion et par desseing, l sant à la fortune d'en conduire l'evenement. Aristi disoit [1], « le principal fruict qu'il eust tiré de la pl sophie, estre Qu'il parloit librement et ouvertemen chascun. »

C'est un util et merveilleux service que la memoire sans lequel le iugement faict bien à peine son office; me manque du tout [2]. Ce qu'on me veult proposer, il f que ce soit à parcelles; car de respondre à un propo il y eust plusieurs divers chefs, il n'est pas en ma p sance : ie ne sçaurois recevoir une charge sans tablet Et, quand i'ay un propos de consequence à tenir, s'il es longue haleine, ie suis reduict à cette vile et miser necessité d'apprendre par cœur, mot à mot, ce que i'a dire; aultrement ie n'aurois ny façon, ny asseurance, tant en crainte que ma memoire veinst à me faire mauvais tour. Mais ce moyen m'est non moins diffic pour apprendre trois vers, il m'y fault trois heures puis, en un propre ouvrage, la liberté et auctorité de muer l'ordre, de changer un mot, variant sans cess matiere, la rend plus malaysee à arrester en la mem de son aucteur [3]. Or, plus ie m'en desfie, plus elle se t ble; elle me sert mieulx par rencontre : il fault que i solicite nonchalamment; car, si ie la presse, elle s'esto et depuis qu'ell' a commencé à chanceler, plus ie la so

[1] Diogène Laerce, II, 68. C.

[2] Montaigne, liv. I, chap. 9, s'est déja plaint de la foiblesse mémoire. Voyez la seconde note du chapitre indiqué. J. V. L.

[3] On lit dans l'édition de 1802 : *la rend plus malaysee à concevoi* qui est inintelligible. J. V. L.

us elle s'empestre et embarrasse : elle me sert à son ture, non pas à la mienne.

Cecy que ie sens en la memoire, ie le sens en plusieurs ultres parties : ie fuys le commandement, l'obligation, et contraincte ; ce que ie foys ayseement et naturellement, si ie m'ordonne de le faire par une expresse et rescripte ordonnance, ie ne sçais plus le faire. Au corps mesme, les membres qui ont quelque liberté et iurisdicion plus particuliere sur eulx, me refusent parfois leur beïssance, quand ie les destine et attache à certain oinct et heure de service necessaire : cette preordonnance ontraincte et tyrannique les rebute ; ils se croupissent l'effroy ou de despit, et se transissent. Aultresfois, estant n lieu où c'est discourtoisie barbaresque de ne respondre ceulx qui vous convient à boire, quoy qu'on m'y traicast avec toute liberté, i'essayay de faire le bon compaignon en faveur des dames qui estoyent de la partie, selon 'usage du pays : mais il y eut du plaisir ; car cette menace et preparation d'avoir à m'efforcer oultre ma coustume et non naturel, m'estoupa de maniere le gosier, que ie ne ceus avaller une seule goutte, et feus privé de boire pour le besoing mesme de mon repas ; ie me trouvay saoul et lesalteré par tant de bruvage, que mon imagination avoit preoccupé. Cet effect est plus apparent en ceulx qui ont 'imagination plus vehemente et puissante ; mais il est pourtant naturel, et n'est aulcun qui ne s'en ressente aulcunement. On offroit à un excellent archer, condamné à la mort, de luy sauver la vie, s'il vouloit faire veoir quelque notable preuve de son art · il refusa de s'en essayer, craignant que la trop grande contention de sa volonté luy feist fourvoyer la main, et qu'au lieu de sauver sa vie, il perdist encores la reputation qu'il avoit acquise au tirer de l'arc. Un homme qui pense ailleurs, ne fauldra point, à un poulce prez, de refaire tousiours un mesme nombre et

mesure de pas au lieu où il se promene ; mais s'il y es avecques attention de les mesurer et compter, il trouvera que ce qu'il faisoit par nature et par hazard, il ne le fera pas si exactement par desseing.

Ma librairie, qui est des belles entre les librairies de village, est assise à un coing de ma maison : s'il me tumbe en fantasie chose que i'y vueille aller chercher ou escrire, de peur qu'elle ne m'eschappe, en traversant seulement ma cour, il fault que ie la donne en garde à quelqu'autre. Si ie m'enhardis, en parlant, à me destourner tant soit peu de mon fil, ie ne fauls iamais de le perdre : qui faict que ie me tiens, en mes discours, contrainct, sec, et resserré. Les gents qui me servent, il fault que ie les appelle par le nom de leurs charges ou de leur pays, car il m'est tresmalaysé de retenir des noms ; ie diray bien qu'il a trois syllabes, que le son en est rude, qu'il commence ou termine par telle lettre : et si ie durois à vivre longtemps, ie ne crois pas que ie n'oubliasse mon nom propre, comme ont faict d'aultres. Messala Corvinus feut deux ans n'ayant trace aulcune de memoire [1], ce qu'on dict aussi de Georges Trapezonce [2]. Et pour mon interest, ie rumine souvent quelle vie c'estoit que la leur, et si, sans cette piece, il me restera assez pour me soubtenir avecques quelque aysance ; et y regardant de prez, ie crains que ce default, s'il est parfaict, perde toutes les functions de l'ame :

> Plenus rimarum sum, hac atque illac perfluo [3].

[1] PLINE, *Nat. Hist.*, VII, 24, dit absolument que Messala Corvinus oublia son nom. C.

[2] Georges de Trébizonde, Grec qui vint à Rome sous le pape Eugène IV. Il y publia une Rhétorique, qui a été réimprimée plusieurs fois, diverses traductions de livres grecs, et nombre d'écrits de controverse. Il mourut vers l'an 1484, dans une extrême vieillesse, après avoir oublié tout ce qu'il avoit appris. A. D.

[3] Je suis comme un vase fêlé, je ne puis rien retenir. TÉRENCE, *Eunuch.*, acte I, sc. II, v. 25.

l m'est advenu plus d'une fois d'oublier le mot du guet, que i'avois trois heures auparavant donné, ou receu d'un ultre ; et d'oublier où j'avois caché ma bourse, quoy qu'en ie Cicero [1] : ie m'ayde à perdre ce que ie serre particuerement. *Memoria certe non modo philosophiam, sed mnis vitæ usum, omnesque artes, una maxime continet* [2]. 'est le receptacle et l'estuy de la science, que la memoire : ayant si defaillante, ie n'ay pas fort à me plaindre si ie e sçais gueres. Ie sçais en general le nom des arts, et ce e quoy ils traictent; mais rien au delà. Ie feuillette les ivres; ie ne les estudie pas : ce qui m'en demeure, c'est hose que ie ne recognois plus estre d'aultruy, c'est cela eulement de quoy mon iugement a faict son proufit, les liscours et les imaginations de quoy il s'est imbu; l'aucteur, le lieu, les mots, et aultres circonstances, ie les oublie incontinent : et suis si excellent en l'oubliance, que nes escripts mesmes et compositions, ie ne les oublie pas noins que le reste; on m'allegue touts les coups à moy nesme, sans que ie le sente. Qui vouldroit sçavoir d'où ont les vers et exemples que i'ay icy entassez, me mettroit en peine de le luy dire : et ie ne les ay mendiez qu'ez portes cogneues et fameuses; ne me contentant pas qu'ils feussent riches, s'ils ne venoient encores de main riche et honorable : l'auctorité y concurre [3] quand et la raison. Ce n'est pas grand' merveille si mon livre suyt la fortune des

[1] *De Senectute*, c. 7. *Nec vero quemquam senum audivi oblitum, quo oco thesaurum obruisset.* — C'est-à-dire : *Je n'ai jamais ouï dire qu'un vieillard ait oublié l'endroit où il avoit caché son trésor.* C.

[2] Il est certain que la mémoire renferme non-seulement la philosophie, mais tous les arts, et tout ce qui appartient à l'usage de la vie. Cic., *Acad.*, II, 7.

[3] C'est-à-dire *que l'autorité y concoure avec la raison.* Dans l'édition de Jean *Petit-Pas*, 1611, à Paris, il y a ici *concure;* et dans les dernières, *concoure.* — Je crois que le mot de *concourir* étoit encore tout nouveau du temps de Montaigne, parcequ'il ne se trouve ni dans Nicot, ni dans Cotgrave. C.

aultres livres, et si ma memoire desempare ce que i'escris, comme ce que ie lis, et ce que ie donne, comme ce que ie receois.

Oultre le default de la memoire, i'en ay d'aultres qui aydent beaucoup à mon ignorance : I'ay l'esprit tardif et mousse, le moindre nuage luy arreste sa poincte, en façon que (pour exemple) ie ne luy proposay iamais enigme si aysé, qu'il sceust desvelopper; il n'est si vaine subtilité qui ne m'empesche; aux ieux où l'esprit a sa part, des echecs, des chartes, des dames, et aultres, ie n'y comprends que les plus grossiers traits : L'apprehension, ie l'ay lente et embrouillee; mais ce qu'elle tient une fois, elle le tient bien, et l'embrasse bien universellement, estroictement, et profondement, pour le temps qu'elle le tient : I'ay la veue longue, saine, et entiere, mais qui se lasse ayseement au travail, et se charge; à cette occasion, ie ne puis avoir long commerce avecques les livres, que par le moyen du service d'aultruy. Le ieune Pline instruira ceulx qui ne l'ont essayé, combien ce retardement est important à ceulx qui s'adonnent à cette occupation [1].

Il n'est point ame si chestifve et brutale, en laquelle on ne veoye reluire quelque faculté particuliere; il n'y en a point de si ensepvelie, qui ne face une saillie par quelque bout : et comment il advienne qu'une ame, aveugle et endormie à toutes aultres choses, se treuve vifve, claire, et excellente à certain particulier effect, il s'en fault enque-

[1] C'est-à-dire *de quel prix est pour eux un moment perdu*. Montaigne veut parler ici d'une lettre de Pline, V, 3, où, rendant compte à un ami de la manière dont Pline l'ancien, son oncle, employoit son temps à l'étude, il remarque, entre autres choses, « qu'un jour un de ses amis, » qui assistoit avec son oncle à la lecture d'un livre, ayant arrêté le » lecteur pour l'obliger à répéter quelques mots qu'il avoit mal prononcés, » Pline lui dit sur cela : N'aviez-vous pas bien compris la chose? — » Sans doute, répondit son ami. — Et pourquoi donc, reprit-il, l'avez- » vous empêché de continuer? voilà plus de dix lignes que nous avons » *perdues*. Tant il étoit bon ménager du temps! » C.

r aux maistres. Mais les belles ames, ce sont les ames niverselles, ouvertes, et prestes à tout; si non instruictes, u moins instruisables : ce que ie dis pour accuser la ienne : car, soit par foiblesse ou nonchalance (et de mettre à nonchaloir ce qui est à nos pieds, ce que nous avons entre mains, ce qui regarde de plus prez l'usage de la vie, c'est chose bien esloingnee de mon dogme), il n'en est point une si inepte et si ignorante que la mienne de plusieurs telles choses vulgaires, et qui ne se peuvent sans honte ignorer. Il fault que i'en conte quelques exemples.

Ie suis nay et nourry aux champs, et parmi le labourage; i'ay des affaires et du mesnage en main, depuis que ceulx qui me devanceoient en la possession des biens que ie iouys m'ont quitté leur place : or, ie ne sçais compter ny à iect[1] ny à plume; la pluspart de nos monnoyes, ie ne les cognois pas; ny ne sçais la difference d'un grain à l'aultre, ny en la terre, ny au grenier, si elle n'est par trop apparente; ny à peine celle d'entre les choux et les laictues de mon iardin : ie n'entends pas seulement les noms des premiers utils du mesnage, ny les plus grossiers principes de l'agriculture, et que les enfants sçavent; moins aux arts mechaniques, en la traficque[2], et en la cognoissance des marchandises, diversité et nature des fruicts, de vins, de viandes, ny à dresser un oyseau, ny à medeciner un cheval ou un chien; et, puisqu'il me fault faire la honte toute entiere, il n'y a pas un mois qu'on me surprint ignorant de quoy le levain servoit à faire du pain, et que c'estoit que faire cuver du vin. On coniectura anciennement à Athenes une aptitude à la mathematique, en celuy

[1] *Avec des jetons*. On écrit à présent *jet*, et ce mot est encore en usage pour signifier *calcul*. *Le jet à la plume*, dit Richelet, *est plus sûr que celui des jetons*. C. — La plupart des anciennes éditions portent *get* au lieu de *ject*, qui est orthographié d'une manière plus conforme au mot latin *jactus*, d'où il vient. E. J.

[2] *Au trafic*, comme on a mis dans les dernières éditions. C.

à qui on veoyoit ingenieusement adgencer et fagotte charge de brossailles[1] : vrayement on tireroit de mo bien contraire conclusion ; car qu'on me donne tout prest d'une cuisine, me voylà à la faim. Par ces traic ma confession, on en peult imaginer d'aultres à mes pens. Mais quel que ie me fasse cognoistre, pourve ie me fasse cognoistre tel que ie suis, ie foys mon effe si ne m'excuse pas d'oser mettre par escript des pro bas et frivoles que ceulx cy, la bassesse du subiect contrainct : qu'on accuse si on veult mon proiect, mon progrez, non : tant y a que, sans l'advertisse d'aultruy, ie veois assez le peu que tout cecy va poise, et la folie de mon desseing ; c'est prou que iugement ne se desferre point, duquel ce sont ic essais.

Nasutus sis usque licet, sis denique nasus,
   Quantum noluerit ferre rogatus Atlas,
Et possis ipsum tu deridere Latinum,
   Non potes in nugas dicere plura meas,
Ipse ego quam dixi : quid dentem dente iuvabit
   Rodere? carne opus est, si satur esse velis.
Ne perdas operam : qui se mirantur, in illos
   Virus habe ; nos hæc novimus esse nihil[2].

[1] Si Montaigne cite ceci de mémoire, comme il y a grande app il s'est mépris, en plaçant le fait à Athènes : car, selon Diogène I IX, 53, et Aulu-Gelle, V, 3, ce fut Protagoras d'Abdère que Dé jugea capable des sciences les plus sublimes, en lui voyant agen tistement des fagots ; et Aulu-Gelle dit même expressément que goras revenoit alors d'une campagne voisine d'Abdère. C.

[2] Soyez le plus fin critique du monde ; confondez, par vos pla ries, Latinus lui-même : vous ne sauriez jamais dire pis de ce telles que ce que j'en ai dit moi-même. Pourquoi vous tourment y trouver de quoi mordre? Attaquez quelque chose de plus so vous ne voulez pas perdre votre peine, répandez votre venin s qui s'admirent eux-mêmes ; car, pour moi, je sais que tout ce rien. MARTIAL, II, 13. — On se contente ici de faire entendre le l'épigramme ; l'affectation bizarre de ce style n'est certaineme regretter.

: ne suis pas obligé à ne dire point de sottises, pourveu ue ie ne me trompe pas à les cognoistre : et de faillir à ıon escient, cela m'est si ordinaire, que ie ne faulx gueres 'aultre façon; ie ne faulx gueres fortuitement. C'est peu e chose de prester à la temerité de mes humeurs les acons ineptes, puisque ie ne me puis pas deffendre d'y rester ordinairement les vicieuses.

Ie veis un jour, à Barleduc [1], qu'on presentoit au roy 'rançois second, pour la recommendation de la memoire de lené, roy de Sicile, un pourtraict qu'il avoit luy mesme 'aict de soy : pourquoy n'est il loisible de mesme à chas:un de se peindre de la plume, comme il se peignoit d'un creon? Ie ne veulx doncques pas oublier encores cette cicatrice, bien mal propre à produire en public; c'est l'irresolution : default tresincommode à la negociation des affaires du monde. Ie ne sçais pas prendre party ez entreprinses doubteuses :

Ne si, ne no, nel cor mi suona intero [2];

ᵊ sçais bien soubtenir une opinion, mais non pas la choisir. 'arce qu'ez choses humaines, à quelque bande qu'on penhe, il se presente force apparences qui nous y confirment :t le philosophe Chrysippus disoit [3] qu'il ne vouloit apprendre, de Zenon et Cleanthes, ses maistres, que les doges simplement; car quant aux preuves et raisons, qu'il ı fourniroit assez de luy mesme), de quelque costé que me tourne, ie me fournis tousiours assez de cause et de aysemblance pour m'y maintenir : ainsi i'arreste chez

ɩ Au mois de septembre 1559. Le roi François II conduisoit alors en rraine Claude de France, sa sœur, mariée à Charles III, duc de Lorne. On voit, en effet, dans le *Journal du Voyage* de Montaigne, en ɱ, à l'article *Bar*, t. I, p. 15, *qu'il y avoit esté aultresfois*. J. V. L.

: Le cœur ne me dit ni oui, ni non. PETRARCA, p. 208, édition de *b. Giolito*, Venise, 1557.

: DIOGÈNE LAERCE, VII, 179. C.

moy le doubte et la liberté de choisir, iusques à (l'occasion me presse; et lors, à confesser la verité, i le plus souvent la plume au vent, comme on dict, e bandonne à la mercy de la fortune; une bien legiere nation et circonstance m'emporte;

> Dum in dubio est animus, paulo momento huc atque
> Illuc impellitur [1].

L'incertitude de mon iugement est si egualement bal en la pluspart des occurrences, que ie compromettro lentiers à la decision du sort et des dez; et rema avecques grande consideration de nostre foiblesse hum les exemples que l'histoire divine mesme nous a lai cet usage de remettre à la fortune et au hazard la (mination des eslections ez choses doubteuses : *sors (super Mathiam* [2]. La raison humaine est un glaive d et dangereux : et en la main mesme de Socrates, so intime et plus familier amy, voyez à quants de bout un baston [3] ! Ainsi, ie ne suis propre qu'à suyvre, laisse ayseement emporter à la foule : ie ne me fi assez en mes forces, pour entreprendre de command guider; ie suis bien ayse de trouver mes pas tracez p aultres. S'il fault courre le hazard d'un chois ince i'aime mieulx que ce soit soubs tel qui s'asseure de ses opinions, et les espouse plus, que ie ne fo miennes, ausquelles ie treuve le fondement et le glissant.

Et si ne suis pas trop facile pourtant au change; tant que i'apperceois aux opinions contraires une pa foiblesse; *ipsa consuetudo assentiendi periculosa esse*

[1] Lorsque l'esprit est dans le doute, le moindre poids le fait p de l'un ou de l'autre côté. TÉRENCE, *Andr.*, acte I, sc. VI, v. 32.

[2] Le sort tomba sur Mathias. *Act. Apost.*, I, 26.

[3] *Voyez combien de bouts a ce bâton!* C.

tur, et lubrica[1]; notamment aux affaires politiques, il y a un beau champ ouvert au bransle et à la contestation :

> Iusta pari premitur veluti quum pondere libra
> Prona, nec hac plus parte sedet, nec surgit ab illa[2];

Les discours de Machiavel, pour exemple, estoient assez solides pour le subiect; si y a il eu grand' aysance à les combattre; et ceulx qui l'ont faict, n'ont pas laissé moins de facilité à combattre les leurs : il s'y trouveroit tousiours, à un tel argument, de quoy fournir responses, dupliques, repliques, tripliques, quadrupliques, et cette infinie contexture de debats que nostre chicane a alongé tant qu'elle a peu en faveur des procez;

> Cædimur, et totidem plagis consumimus hostem[3] :

les raisons n'y ayant gueres aultre fondement que l'experience, et la diversité des evenements humains nous presentant infinis exemples à toutes sortes de formes. Un sçavant personnage de nostre temps dict qu'en nos almanacs, où ils disent chauld, qui vouldra dire froid, et au lieu de sec, humide, et mettre tousiours le rebours de ce qu'ils prognostiquent, s'il debvoit entrer en gageure de l'evenement de l'un ou l'aultre, qu'il ne se soulcieroit pas quel party il prinst; sauf ez choses où il n'y peult escheoir incertitude, comme de promettre à Noël des chaleurs extremes, et à la sainct Iean des rigueurs de l'hiver : I'en pense de mesme de ces discours politiques; à quelque roolle qu'on vous mette, vous avez aussi beau ieu que vostre compaignon, pourveu que vous ne veniez à choc-

[1] L'habitude même de donner son assentiment paroît entraîner bien des erreurs et des dangers. Cic., *Acad.*, II, 21.

[2] Ainsi, lorsque les bassins de la balance sont chargés d'un poids égal, elle ne penche ni ne s'élève d'aucun côté. Tibulle, IV, 41.

[3] L'ennemi nous bat, et nous le battons à notre tour. Hor., *Epist.*, II, 2, 97.

ment; de nos loix et usances, il y en a plusieur
et monstrueuses : toutesfois, pour la difficult
mettre en meilleur estat, et le dangier de ce cr
si ie pouvois planter une cheville à nostre roue
ter en ce poinct, ie le ferois de bon cœur :

> Numquam adeo fœdis, adeoque pudendis
> Utimur exemplis, ut non peiora supersint [1].

Le pis que ie treuve en nostre estat, c'est l'inst
que nos loix, non plus que nos vestements, n
prendre aulcune forme arrestee. Il est bien aisé
d'imperfection une police, car toutes choses m
sont pleines; il est bien aysé d'engendrer à un
mespris de ses anciennes observances; iamai
n'entreprint cela, qui n'en veinst à bout : mais
blir un meilleur estat en la place de celuy qu'on
à cecy plusieurs se sont morfondus de ceulx qui
entreprins. Ie foys peu de part à ma prudence d
duicte; ie me laisse volontiers mener à l'ordre
du monde. Heureux peuple qui faict ce qu'on

faillant : ma recommendation est vulgaire, commune et pulaire; car qui a iamais cuidé avoir faulte de sens? ce roit une proposition qui impliqueroit en soy de la conidiction : c'est une maladie qui n'est iamais où elle se oid; elle est bien tenace et forte, mais laquelle pourtant premier rayon de la veue du patient percé et dissipe, mme le regard du soleil un brouillas opaque : s'accuser, seroit s'excuser en ce subiect là ; et se condamner, ce roit s'absouldre. Il ne feut iamais crocheteur ny femmette qui ne pensast avoir assez de sens pour sa provision. ous recognoissons ayseement aux aultres l'advantage du ourage, de la force corporelle, de l'experience, de la dis-osition, de la beauté; mais l'advantage du iugement, nous e le cedons à personne; et les raisons qui partent du simple iscours naturel en aultruy, il nous semble qu'il n'a tenu u'à regarder de ce costé là, que nous ne les ayons trou-ees. La science, le style, et telles parties que nous veoyons z ouvrages estrangiers, nous touchons[1] bien ayseement si lles surpassent les nostres; mais les simples productions e l'entendement, chascun pense qu'il estoit en luy de les encontrer toutes pareilles; et en apperceoit malayseement poids et la difficulté, si ce n'est, et à peine, en une ex-reme et incomparable distance ; et qui verroit bien à clair a haulteur d'un iugement estrangier, il y arriveroit, et y orteroit le sien. Ainsi, c'est une sorte d'exercitation, de quelle on doibt esperer fort peu de recommendation et de uange, et une maniere de composition de peu de nom. t puis, pour qui escrivez-vous? Les sçavants, à qui ap-rtient la iurisdiction livresque, ne cognoissent aultre prix e de la doctrine, et n'advouent aultre proceder en nos prits que celuy de l'erudition et de l'art; si vous avez ins l'un des Scipions pour l'aultre, que vous reste il à

[1] *Nous sentons*, comme il y a dans l'édition in-4° de 1588, fol. 282. V. L.

dire qui vaille? qui ignore Aristote, selon eulx, s'ignore quand et quand soy mesme : les ames communes et populaires ne veoyent pas la grace et le poids d'un discours haultain et deslié. Or, ces deux especes occupent le monde. La tierce, à qui vous tumbez en partage, des ames reglees et fortes d'elles mesmes, est si rare, que iustement elle n'a ny nom, ny reng entre nous : c'est, à demy, temps perdu d'aspirer et de s'efforcer à luy plaire.

On dict communement que le plus iuste partage que nature nous ayt faict de ses graces, c'est celuy du sens; car il n'est aulcun qui ne se contente de ce qu'elle luy en a distribué : n'est ce pas raison? qui verroit au delà, il verroit au delà de sa veue. Ie pense avoir les opinions bonnes et saines; mais qui n'en croit autant des siennes? L'une des meilleures preuves que i'en aye, c'est le peu d'estime que ie foys de moy; car si elles n'eussent esté bien asseurees, elles se feussent ayseement laissé piper à l'affection que ie me porte, singuliere, comme celuy qui la rameine quasi toute à moy, et qui ne l'espands gueres hors de là : tout ce que les aultres en distribuent à une infinie multitude d'amis et de cognoissants, à leur gloire, à leur grandeur, ie le rapporte tout au repos de mon esprit et à moy : ce qui m'en eschappe ailleurs, ce n'est pas proprement de l'ordonnance de mon discours :

Mihi nempe valere et vivere doctus [1].

Or, mes opinions, ie les treuve infiniment hardies et constantes à condamner mon insuffisance. De vray, c'est aussi un subiect auquel i'exerce mon iugement autant qu'à nul autre. Le monde regarde tousiours vis à vis : moy, ie replie ma veue au dedans; ie la plante, ie l'amuse là. Chascun regarde devant soy : moy, ie regarde dedans moy; ie n'ay

[1] Vivre, me bien porter, voilà ma science. LUCRÈCE, V, 959.

affaire qu'à moy, ie me considere sans cesse, ie me contreroolle, ie me gouste. Les aultres vont tousiours ailleurs, s'ils y pensent bien; ils vont tousiours avant;

> Nemo in sese tentat descendere[1] :

moy, ie me roule en moy mesme. Cette capacité de tirer le vray, quelle qu'elle soit en moy, et cette humeur libre de n'assubiectir ayseement ma creance, ie la doibs principalement à moy; car les plus fermes imaginations que i'aye, et generales, sont celles qui, par maniere de dire, nasquirent avecques moy : elles sont naturelles et toutes miennes. Ie les produisis crues et simples, d'une production hardie et forte, mais un peu trouble et imparfaicte : depuis, ie les ay establies et fortifiees par l'auctorité d'aultruy, et par les sains exemples des anciens, ausquels ie me suis rencontré conforme en iugement; ceulx là m'en ont asseuré la prinse, et m'en ont donné la iouïssance et possession plus claire. La recommendation que chascun cherche De vivacité et promptitude d'esprit; ie la pretends du reglement : D'une action esclatante et signalee, ou de quelque particuliere suffisance; ie la pretends de l'ordre, correspondance, et tranquillité d'opinions et de mœurs : *omnino si quidquam est decorum, nihil est profecto magis, quam æquabilitas universæ vitæ, tum singularum actionum; quam conservare non possis, si, aliorum naturam imitans, omittas tuam*[2].

Voylà doncques iusques où ie me sens coulpable de cette premiere partie que ie disois estre au vice de la presumption. Pour la seconde, qui consiste à N'estimer point assez aultruy, ie ne sçais si ie m'en puis si bien excuser; car, quoy

[1] Personne ne cherche à descendre en soi-même. Perse, IV, 23.

[2] S'il y a quelque chose de bienséant et d'honorable, c'est, sans contredit, une conduite uniforme et conséquente dans toutes les actions de la vie; ce qui ne peut se trouver dans un homme qui, se dépouillant de son caractère, s'attache à imiter les autres. Cic., *de Offic.*, I, 31.

qu'il me couste, ie delibere de dire ce qui en est. A l'adventure que le commerce continuel que i'ay avecques les humeurs anciennes, et l'idee de ces riches ames du temps passé, me desgouste et d'aultruy, et de moy mesme; ou bien qu'à la verité nous vivons en un siecle qui ne produict les choses que bien mediocres : tant y a que ie ne cognois rien digne de grande admiration. Aussi ne cognois ie gueres d'hommes avecques telle privauté qu'il fault pour en pouvoir iuger; et ceulx ausquels ma condition me mesle plus ordinairement, sont, pour la pluspart, gens qui ont peu de soing de la culture de l'ame, et ausquels on ne propose, pour toute beatitude, que l'honneur, et pour toute perfection, que la vaillance.

Ce que ie veois de beau en aultruy, ie le loue et l'estime tresvolontiers; voire i'encheris souvent sur ce que i'en pense, et me permets de mentir iusques là, car ie ne sçais point inventer un subiect fauls : ie tesmoigne volontiers de mes amis, par ce que i'y treuve de louable, et d'un pied de valeur i'en foys volontiers un pied et demy; mais de leur prester les qualitez qui n'y sont pas, ie ne puis, ny les deffendre ouvertement des imperfections qu'ils ont : voire à mes ennemis, ie rends nettement ce que ie doibs de tesmoignage d'honneur; mon affection se change, mon iugement non, et ne confonds point ma querelle avecques aultres circonstances qui n'en sont pas; et suis tant ialoux de la liberté de mon iugement, que malayseement la puis ie quitter pour passion que ce soit; ie me foys plus d'iniure en mentant, que ie n'en foys à celuy de qui ie ments. On remarque cette louable et genereuse coustume de la nation persienne, qu'ils parloient de leurs mortels ennemis, et à qui ils faisoient guerre à oultrance, honorablement et equitablement, autant que portoit le merite de leur vertu.

Ie cognois des hommes assez qui ont diverses parties

belles, qui l'esprit, qui le cœur, qui l'adresse, qui la conscience, qui le langage, qui une science, qui un' aultre; mais de grand homme en general, et ayant tant de belles pieces ensemble, ou une en tel degré d'excellence qu'on le doibve admirer ou le comparer à ceulx que nous honorons du temps passé, ma fortune ne m'en a faict veoir nul. et le plus grand que i'aye cogneu au vif, ie dis des parties naturelles de l'ame, et le mieulx nay, c'estoit Estienne de la Boëtie; c'estoit vrayement un' ame pleine, et qui montroit un beau visage à tout sens; un' ame à la vieille marque, et qui eust produict de grands effects si sa fortune l'eust voulu; ayant beaucoup adiousté à ce riche naturel, par science et estude.

Mais ie ne sçais comment il advient, et si advient sans doubte, qu'il se treuve autant de vanité et de foiblesse d'entendement en ceulx qui font profession d'avoir plus de suffisance, qui se meslent de vacations lettrees et de charges qui despendent des livres, qu'en nulle aultre sorte de gents: ou bien parceque l'on requiert et attend plus d'eulx, et qu'on ne peult excuser en eulx les faultes communes; ou bien, que l'opinion du sçavoir leur donne plus de hardiesse de se produire et de se descouvrir trop avant, par où ils se perdent et se trahissent. Comme un artisan tesmoigne bien mieulx sa bestise en une riche matiere qu'il ayt entre mains, s'il l'accommode et mesle sottement et contre les regles de son ouvrage, qu'en une matiere vile; et s'offense lon plus du default en une statue d'or qu'en celle qui est de plastre: ceulx cy en font autant lorsqu'ils mettent en avant des choses qui d'elles mesmes, et en leur lieu, seroient bonnes; car ils s'en servent sans discretion, faisants honneur à leur memoire aux despens de leur entendement, et faisants honneur à Cicero, à Galien, à Ulpian, et à sainct Hierosme, pour se rendre eulx ridicules.

Je retumbe volontiers sur ce discours de l'ineptie de

nostre institution[1] : elle a eu pour sa fin, de nous faire, non bons et sages, mais sçavants; elle y est arrivee : elle ne nous a pas apprins de suyvre et embrasser la vertu et la prudence, mais elle nous en a imprimé la derivation et l'etymologie; nous sçavons decliner Vertu, si nous ne sçavons l'aimer; si nous ne sçavons que c'est que prudence par effect et par experience, nous le sçavons par jargon et par cœur : de nos voisins, nous ne nous contentons pas d'en sçavoir la race, les parentelles et les alliances, nous les voulons avoir pour amis, et dresser avecques eulx quelque conversation et intelligence; toutesfois elle nous a apprins les definitions, les divisions et partitions de la vertu, comme des surnoms et branches d'une genealogie, sans avoir aultre soing de dresser entre nous et elle quelque practique de familiarité et privee accointance; elle nous a choisis, pour nostre apprentissage, non les livres qui ont les opinions plus saines et plus vrayes, mais ceulx qui parlent le meilleur grec et latin, et parmy ses beaux mots nous a faict couler en la fantasie les plus vaines humeurs de l'antiquité.

Une bonne institution, elle change le iugement et les mœurs : comme il adveint à Polemon[2], ce ieune homme grec desbauché, qui, estant allé oüir par rencontre une leçon de Xenocrates, ne remarqua pas seulement l'eloquence et la suffisance du lecteur[3], et n'en rapporta pas seulement en la maison la science de quelque belle matiere, mais un fruict plus apparent et plus solide, qui feut le soubdain changement et amendement de sa premiere vie. Qui a iamais senti un tel effect de nostre discipline?

[1] Voyez surtout liv. I, chap. 24.

[2] DIOGÈNE LAERCE, IV, 16, *Vie de Polémon*; VALÈRE MAXIME, VI, 9, *ext.* 1; HORACE, *Sat.*, II, 3, 253; SUIDAS, au mot Πολέμων, etc. J. V. L.

[3] Du *professeur*. — Lecteur public, *professeur*. NICOT.

Faciasne, quod olim
Mutatus Polemon? ponas insignia morbi,
Fasciolas, cubital, focalia; potus ut ille
Dicitur ex collo furtim carpsisse coronas,
Postquam est impransi correptus voce magistri[1]?

La moins desdaignable condition de gents me semble estre celle qui par simplesse tient le dernier reng, et nous offrir un commerce plus reglé : les mœurs et les propos des païsans, ie les treuve communement plus ordonnez selon la prescription de la vraye philosophie, que ne sont ceulx de nos philosophes : *plus sapit vulgus, quia tantum, quantum opus est, sapit*[2].

Les plus notables hommes que i'aye iugé, par les apparences externes (car, pour les iuger à ma mode, il les fauldroit esclairer de plus prez), ce ont esté, pour le faict de la guerre et suffisance militaire, le duc de Guyse, qui mourut à Orleans, et le feu mareschal Strozzi; pour gents suffisants et de vertu non commune, Olivier, et L'Hospital, chanceliers de France. Il me semble aussi de la poësie, qu'elle a eu sa vogue en nostre siecle; nous avons abondance de bons artisans de ce mestier là, Aurat[3], Beze, Buchanan, L'Hospital, Mont-doré[4], Turnebus : quant aux

[1] Ferez-vous ce que fit autrefois Polémon converti? renoncerez-vous toutes les marques de votre folie, aux vêtements efféminés, aux ridicules parures, comme ce jeune débauché qui, assistant par hasard aux leçons de l'austère Xénocrate, rougit de lui-même, et jeta à la dérobée ses couronnes et ses fleurs? HOR., *Sat.*, II, 3, 253.

[2] Le vulgaire est plus sage, parcequ'il n'est sage qu'autant qu'il le faut. LACTANCE, *Div. Instit.*, III, 5.

[3] Mort en 1588. On dit plutôt *Daurat*, ou *Dorat*, en latin *Auratus*. Les formes latines ont mis de la confusion dans les noms propres. Dorat, le poëte léger, descendoit de ce poëte érudit, qui avoit fait, selon Joseph Scaliger, plus de cinquante mille vers françois, grecs ou latins. J. V. L.

[4] Pierre Mondoré, le moins connu de ceux qui sont nommés ici, fut maître des requêtes et bibliothécaire du roi. L'Hospital en fait mention dans ses poésies latines (p. 91 et 521, édit. de 1825), et Sainte-Marthe dans ses Éloges Les rigoristes qui faisoient un crime à Montaigne d'a-

mort, et de nostre connestable de Montmorency, des vies nobles, et qui ont eu plusieurs rares blances de fortune : mais la beauté et la gloire d de cettuy cy, à la veue de Paris et de son roy, service, contre ses plus proches, à la teste d'ur victorieuse par sa conduicte, et d'un coup de ma extreme vieillesse, me semble meriter qu'on la lc les remarquables evenements de mon temps; comm la constante bonté, doulceur de mœurs, et faci scienciеuse de monsieur de la Noue, en une telle de parts armees (vraye eschole de trahison, d'inl et de brigandage), où tousiours il s'est nourr homme de guerre et tresexperimenté [1].

voir cité le calviniste Théodore de Bèze, auroient pu lui repr ce qu'il dit de Mondoré; car ce savant homme, versé dans l phie d'Aristote, et habile mathématicien, fut persécuté ver et chassé d'Orléans, sa patrie, comme attaché aux nouvelle Il se retira à Sancerre, dans le Berry, où il mourut en 1571, dire à L'Hospital :

Musæ, vester honos, et gentis gloria nostræ,
Concessit fatis, patria Montaureus, exsul.

I V I

I'ay prins plaisir à publier, en plusieurs lieux, l'esperance que i'ay de Marie de Gournay le Iars, ma fille d'alliance[1], et certes aymee de moy beaucoup plus que paternellement, et enveloppee en ma retraicte et solitude comme l'une des meilleures parties de mon propre estre : je ne regarde plus qu'elle au monde. Si l'adolescence peult donner presage, cette ame sera quelque iour capable des plus belles choses, et entre aultres, de la perfection de cette tressaincte amitié, où nous ne lisons point que son sexe ayt peu monter encores : la sincerité et la solidité de ses mœurs y sont desia bastantes[2]; son affection vers moy, plus que surabondante, et telle, en somme, qu'il n'y a rien à souhaiter, sinon que l'apprehension qu'elle a de ma fin, par les cinquante et cinq ans ausquels elle m'a rencontré, la travaillast moins cruellement. Le iugement qu'elle feit des premiers Essais, et femme, et en ce siecle, et si ieune, et seule en son quartier; et la vehemence fameuse dont elle m'aima et me desira longtemps, sur la seule estime qu'elle en print de moy, longtemps avant m'avoir veu, sont des accidents de tresdigne consideration.

Les aultres vertus ont eu peu ou point de mise en cet aage : mais la vaillance, elle est devenue populaire par nos guerres civiles; et en cette partie, il se treuve parmy

escrit icy, combien ie suis loing de le meriter. Lorsqu'il me louoit, ie le possedois : moy avec luy, et moy sans luy, sommes absolument deux. Cette excuse lui suffit alors, et elle ne changea rien. C'étoit comprendre beaucoup mieux ses devoirs d'éditeur. J. V. L.

[1] Sur ce qu'emportent ces mots, *ma fille d'alliance*, voyez l'article *Gournay* dans le Dictionnaire de Bayle, où il est dit, d'après le témoignage de cette demoiselle même, que le jugement qu'elle fit des premiers *Essais* de Montaigne donna lieu à cette sorte d'alliance, longtemps avant qu'elle eût vu l'auteur. Née en 1566, elle mourut en 1645. C.

[2] *Dans un assez haut degré.* De l'italien *bastare*, suffire, on a fait *baster*, *bastant*, et *baste*. De ces trois mots, il n'y a proprement que le dernier, *baste*, qui soit maintenant en usage dans le style familier. C. — *Bastant* est encore usité dans le langage populaire; on dit : *Tu n'es pas bastant pour faire cela.* E. J.

CHAPITRE XVIII.

DU DESMENTIR.

Voire mais, on me dira que ce desseing de se
soy, pour subiect à escrire, seroit excusable à
mes rares et fameux, qui, par leur reputation,
donné quelque desir de leur cognoissance. Il est
ie l'advoue et sçais bien, que pour veoir un hom
commune façon, à peine qu'un artisan leve les
sa besongne; là où, pour veoir un personnage
signalé arriver en une ville, les ouvroirs [1] et les
s'abandonnent. Il messied à tout aultre de se
gnoistre, qu'à celuy qui a de quoy se faire imite
quel la vie et les opinions peuvent servir de patr
et Xenophon ont eu de quoy fonder et fermir le
tion, en la grandeur de leurs faicts, comme en
iuste et solide : ainsi sont à souhaiter les papi
naux du grand Alexandre, les commentaires qu'
Caton, Sylla, Brutus, et aultres, avoient laissé

Non ubivis, coramve quibuslibet : in medio qui
Scripta foro recitent, sunt multi, quique lavantes[1].

e ne dresse pas icy une statue à planter au quarrefour 'une ville, ou dans une eglise, ou place publicque :

Non equidem hoc studeo, bullatis ut mihi nugis
Pagina turgescat.
Secreti loquimur[2] :

'est pour le coing d'une librairie, et pour en amuser un oisin, un parent, un amy, qui aura plaisir à me raccoiner[3] et repractiquer en cett' image. Les aultres ont prins œur de parler d'eulx, pour y avoir trouvé le subiect ligne et riche ; moy, au rebours, pour l'avoir trouvé si terile et si maigre, qu'il n'y peult escheoir souspeçon l'ostentation. Ie iuge volontiers des actions d'aultruy : des iennes, ie donne peu à iuger, à cause de leur nihilité ; e ne treuve pas tant de bien en moy, que ie ne le puisse ire sans rougir. Quel contentement me seroit ce d'ouïr insi quelqu'un qui me recitast les mœurs, le visage, la ontenance, les plus communes paroles, et les fortunes e mes ancestres ! combien i'y serois attentif ! Vrayement ela partiroit d'une mauvaise nature, d'avoir à mespris es pourtraicts mesmes de nos amis et predecesseurs, la orme de leurs vestements et de leurs armes. I'en conerve l'escriture, le seing, des heures, et un' espee pecu-

[1] Je ne lis pas ceci en tout lieu, si devant toute sorte de person- es : je le lis à mes seuls amis, et lorsque j'en suis prié ; tandis qu'il est es auteurs qui déclament leurs ouvrages dans les bains et dans les ieux publiques. Hor., *Sat.*, I, 4, 73. — Au lieu de *coactus*, qui est ans le premier vers d'Horace, Montaigne a mis *rogatus*, qui exprime lus exactement sa pensée. C.

[2] Mon dessein n'est pas de grossir ce livre de pompeuses bagatelles ; parle comme en tête-à-tête avec mon lecteur. Perse, V, 19.

[3] *A se familiariser encore avec moi par le moyen de cette image.* C.

liere[1] qui leur a servi[2]; et n'ay point chassé de mon cabinet des longues gaules que mon pere portoit ordinairement en la main : *Paterna vestis, et annulus, tanto carior est posteris, quanto erga parentes maior affectus*[3]. Si toutesfois ma posterité est d'aultre appetit, i'auray bien de quoy me revencher ; car ils ne sçauroient faire moins de compte de moy que i'en feray d'eulx en ce temps là. Tout le commerce que i'ay en cecy avecques le publicq, c'est que i'emprunte les utils de son escriture, plus soubdaine et plus aysee : en recompense, i'empescheray peut estre que quelque coing de beurre ne se fonde au marché :

> Ne toga cordyllis, ne penula desit olivis[4];
>
> Et laxas scombris sæpe dabo tunicas[5].

Et quand personne ne me lira, ay ie perdu mon temps, de m'estre entretenu tant d'heures oysifves à des pensements si utiles et agreables ? Moulant sur moy cette figure, il m'a fallu si souvent me testonner et composer pour m'extraire, que le patron s'en est fermy, et aulcunement formé soy mesme : me peignant pour aultruy, ie me suis peinct en moy, de couleurs plus nettes que n'estoient les miennes premieres. Ie n'ay pas plus faict mon livre, que

[1] *Particulière.* — Péculière, du latin *peculiaris*, qui signifie la même chose.

[2] Édition in-4° de 1588, fol. 285 : « Un poignard, un harnois, une espee qui leur a servi, ie les conserve pour l'amour d'eulx, autant que ie puis, de l'iniure du temps. » Montaigne a ajouté, depuis, les *longues gaules* de son père, et la citation de S. Augustin. J. V. L.

[3] L'habit, l'anneau d'un père sont d'autant plus chers à ses enfants, qu'ils conservent plus d'affection pour lui. S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, I, 13.

[4] J'empêcherai que les olives et le poisson ne manquent d'enveloppe. MARTIAL, XIII, 1, 1.

[5] Souvent je fournirai aux maquereaux des habits où ils seront fort à l'aise. CATULLE, XCIV, 8.

mon livre m'a faict : livre consubstantiel à son aucteur, d'une occupation propre, membre de ma vie, non d'une occupation et fin tierce et estrangiere, comme touts aultres livres. Ay ie perdu mon temps, de m'estre rendu compte de moy, si continuellement, si curieusement? car ceulx qui se repassent par fantasie seulement et par langue, quelque heure, ne s'examinent pas si primement[1] ny ne se penetrent, comme celuy qui en faict son estude, son ouvrage et son mestier, qui s'engage à un registre de duree, de toute sa foy, de toute sa force : les plus delicieux plaisirs, si se digerent ils au dedans, fuyent à laisser trace de soy, et fuyent la veue, non seulement du peuple, mais d'un aultre. Combien de fois m'a cette besongne diverty de cogitations ennuyeuses? et doibvent estre comptees pour ennuyeuses toutes les frivoles. Nature nous a estrenez d'une large faculté à nous entretenir à part ; et nous y appelle souvent, pour nous apprendre que nous nous debvons en partie à la societé, mais en la meilleure partie à nous. Aux fins de renger ma fantasie à resver mesme par quelque ordre et proiect, et la garder de se perdre et extravaguer au vent, il n'est que de donner corps et mettre en registre tant de menues pensees qui se presentent à elle : i'escoute à mes resveries, parce que i'ay à les enrooller. Quantesfois, estant marry de quelque action que la civilité et la raison me prohiboient de reprendre à descouvert, m'en suis ie icy desgorgé, non sans desseing de publicque instruction? et si, ces verges poëtiques,

> Zon sus l'œil, zon sur le groin,
> Zon sur le dos du sagoin[2],

s'impriment encores mieulx en papier, qu'en la chair vifve.

[1] *Si exactement.* — *Primement* se trouve dans COTGRAVE. C.

[2] MAROT, dans son épître intitulée *Fripelippes, valet de Marot, à Sagon.* C.

Quoy, si ie preste un peu plus attentifvement l'aureille aux livres, depuis que ie guette si i'en pourray fripponner quelque chose de quoy esmailler ou estayer le mien? Ie n'ay aulcunement estudié pour faire un livre; mais i'ay aulcunement estudié pour ce que ie l'avois faict : si c'est aulcunement estudier qu'effleurer et pincer, par la teste, ou par les pieds, tantost un aucteur, tantost un aultre; nullement pour former mes opinions; ouy, pour les assister pieça formees, seconder et servir.

Mais à qui croirons nous parlant de soy, en une saison si gastee? veu qu'il en est peu, ou point, à qui nous puissions croire parlant d'aultruy, où il y a moins d'interest à mentir. Le premier traict de la corruption des mœurs, c'est le bannissement de la verité : car, comme disoit Pindare[1], l'estre veritable est le commencement d'une grande vertu, et le premier article que Platon demande au gouverneur de sa republique. Nostre verité de maintenant, ce n'est pas ce qui est, mais ce qui se persuade à aultruy : comme nous appellons Monnoye, non celle qui est loyale seulement, mais la faulse aussi qui a mise. Nostre nation est de long temps reprochee de ce vice : car Salvianus Massiliensis, qui estoit du temps de l'empereur Valentinian, dict[2], « qu'aux François le mentir et se pariurer » n'est pas vice, mais une façon de parler. » Qui vouldroit encherir sur ce tesmoignage, il pourroit dire que ce leur est à present vertu : on s'y forme, on s'y façonne, comme à un exercice d'honneur; car la dissimulation est des plus notables qualitez de ce siecle.

Ainsi, i'ay souvent consideré d'où pouvoit naistre celle

[1] Voyez CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Strom.*, VI, 10; STOBÉE, *Serm.* XI. C.

[2] *Si pejeret Francus, quid novi faciet, qui perjurium ipsum sermonis genus putat esse, non criminis?* De Gubernat. Dei, I, 14, p. 87, edit. 3 Baluz. C.

coustume, que nous observons si religieusement, De nous sentir plus aigrement offensez du reproche de ce vice, qui nous est si ordinaire, que de nul aultre ; et que ce soit l'extreme iniure qu'on nous puisse faire de parole, que de nous reprocher la mensonge. Sur cela, ie treuve qu'il est naturel de se deffendre le plus des defaults de quoy nous sommes les plus entachez : il semble qu'en nous ressentants de l'accusation et nous en esmouvants, nous nous deschargeons aulcunement de la coulpe ; si nous l'avons par effect, au moins nous la condamnons par apparence. Seroit ce pas aussi que ce reproche semble envelopper la couardise et lascheté de cœur ? en est il de plus expresse que se desdire de sa parole ? quoy, se desdire de sa propre science ? C'est un vilain vice que le mentir, et qu'un ancien[1] peinct bien honteusement, quand il dict que « c'est donner tesmoignage de mespriser Dieu, et quand et quand de craindre les hommes : » il n'est pas possible d'en representer plus richement l'horreur, la vilité, et le desreglement ; car que peult on imaginer plus vilain que d'estre couard à l'endroict des hommes, et brave à l'endroict de Dieu ? Nostre intelligence se conduisant par la seule voye de la parole, celuy qui la faulse trahit la société publicque : c'est le seul util par le moyen duquel se communiquent nos volontez et nos pensees, c'est le truchement de nostre ame ; s'il nous fault, nous ne nous tenons plus, nous ne nous entrecognoissons plus ; s'il nous trompe, il rompt tout nostre commerce, et dissoult toutes les liaisons de nostre police. Certaines nations des nouvelles Indes (on n'a que faire d'en remarquer les noms, ils ne sont plus ; car, iusques à l'entier abolissement des noms, et ancienne cognoissance des lieux, s'est estendue la desolation de cette conqueste d'un merveilleux exemple et

[1] PLUTARQUE, *Lysandre*, c. 4 de la version d'Amyot. J. V. L.

inouï) offroient à leurs dieux du sang humain, mais non aultre que tiré de leur langue et aureilles, pour expiation du peché de la mensonge, tant ouïe que prononcee. Ce bon compaignon de Grece [1] disoit que les enfants s'amusent par les osselets, les hommes par les paroles.

Quant aux divers usages de nos desmentirs, et les loix de nostre honneur en cela, et les changements qu'elles ont receu, ie remets à une aultre fois d'en dire ce que i'en sçais ; et apprendray ce pendant, si ie puis, en quel temps print commencement cette coustume de si exactement poiser et mesurer les paroles, et d'y attacher nostre honneur: car il est aysé à iuger qu'elle n'estoit pas anciennement entre les Romains et les Grecs ; et m'a semblé souvent nouveau et estrange de les veoir se desmentir et s'iniurier, sans entrer pourtant en querelle : les loix de leur debvoir prenoient quelque aultre voye que les nostres. On appelle Cesar, tantost voleur, tantost yvrongne [2], à sa barbe : nous veoyons la liberté des invectives qu'ils font les uns contre les aultres, ie dis les plus grands chefs de guerre de l'une et l'aultre nation, où les paroles se revenchent seulement par les paroles, et ne se tirent à aultre consequence.

CHAPITRE XIX.

DE LA LIBERTÉ DE CONSCIENCE.

Il est ordinaire de veoir les bonnes intentions, si elles sont conduictes sans moderation, poulser les hommes à des effects tresvicieux. En ce debat, par lequel la France est à present agitee de guerres civiles, le meilleur et le plus sain party est sans doubte celuy qui maintient et la

[1] *Lysandre.* Voyez sa *Vie* dans PLUTARQUE, c. 4 de la traduction d'Amyot. C.

[2] PLUTARQUE, *Pompée*, c. 16 ; *Caton d'Utique*, c. 7. C.

ligion et la police ancienne du païs : entre les gents de en toutesfois qui le suyvent (car ie ne parle point de ulx qui s'en servent de pretexte pour, ou exercer leurs ngeances particulieres, ou fournir à leur avarice, ou yvre la faveur des princes ; mais de ceulx qui le font r vray zele envers leur religion, et saincte affection à aintenir la paix et l'estat de leur patrie), de ceulx cy, s ie, il s'en veoid plusieurs que la passion poulse hors s bornes de la raison, et leur faict par fois prendre des nseils iniustes, violents, et encores temeraires.

Il est certain qu'en ces premiers temps que nostre reliion commencea de gaigner auctorité avecques les loix, le le en arma plusieurs contre toute sorte de livres payens, e quoy les gents de lettres souffrent une merveilleuse erte ; i'estime que ce desordre ayt plus porté de nuisance ux lettres, que touts les feux des barbares : Cornelius 'acitus en est un bon tesmoing : car quoyque l'empereur 'acitus, son parent, en eust peuplé, par ordonnances exresses, toutes les librairies du monde[1] ; toutesfois un seul xemplaire entier n'a peu eschapper la curieuse recherche le ceulx qui desiroient l'abolir pour cinq ou six vaines lauses contraires à nostre creance.

Il ont aussi eu cecy, de prester ayseement des louanges ulses à touts les empereurs qui faisoient pour nous, et ndamner universellement toutes les actions de ceulx qui ous estoient adversaires, comme il est aysé à veoir en mpereur Iulian, surnommé l'Apostat[2]. C'estoit, à la ve-

[1] *Cornelium Tacitum, scriptorem Historiæ Augustæ, quod parentem um eumdem diceret, in omnibus bibliothecis collocari jussit*, etc. Vocus, *in Tacito imp.*, c. 10. J. V. L.

[2] Ce que Montaigne va dire de l'empereur Julien fut blâmé, pendant séjour à Rome en 1581, par le *maître du sacré palais;* mais le cenr, dit-il, *remit à ma conscience de rhabiller ce que ie verrois estre de uvais goust* (*Voyage*, t. II, p. 35). Il paroît qu'il n'a rien rhabillé ; ce chapitre a fourni depuis, à Voltaire, la plupart des éloges qu'il a ts de Julien. J. V. L.

luy un pareil traict à celuy d'Alexandre et de Sc
de plusieurs tresbelles captifves, il n'en voulut
ment veoir une[1], estant en la fleur de son aa
feut tué par les Parthes, aagé de trente un a
ment[2] : Quant à la iustice, il prenoit luy mesm
d'ouïr les parties; et encores que par curiosité
mast, à ceulx qui se presentoient à luy, de quel
ils estoient, toutesfois l'inimitié qu'il portoit à la
donnoit aulcun contrepoids à la balance : il feit l
plusieurs bonnes loix, et retrencha une grande
subsides et impositions que levoient ses prede

Nous avons deux bons historiens tesmoings oc
ses actions : l'un desquels, Marcellinus, repre
ment, en divers lieux de son histoire[4], cette sien
nance par laquelle il deffendit l'eschole et inte
seigner à touts les rhetoriciens et grammairiens c
et dict qu'il souhaiteroit cette sienne action est
velie soubs le silence : il est vraysemblable, s'il
quelque chose de plus aigre contre nous, qu'il
pas oublié, estant bien affectionné à nostre part

aris, evesque du lieu, osa bien l'appeler Meschant, Traise à Christ; et qu'il n'en feit aultre chose, sauf luy respondre : « Va, miserable, pleure la perte de tes yeulx : » quoy l'evesque encores repliqua : « Ie rends graces à Iesus Christ de m'avoir osté la veue, pour ne veoir ton visage impudent : » affectant[1] en cela, disent ils, une atience philosophique. Tant y a que ce faict là ne se sult pas bien rapporter aux cruautez qu'on le dict avoir xercees contre nous. « Il estoit, dit Eutropius[2], mon aultre tesmoing, ennemy de la chrestienté, mais sans toucher au sang. »

Et, pour revenir à sa iustice, il n'est rien qu'on y puisse ccuser, que les rigueurs de quoy il usa, au commencement de son empire, contre ceulx qui avoient suyvi le arty de Constantius, son predecesseur[3]. Quant à sa sobrieté, il vivoit tousiours un vivre soldatesque; et se nourrissoit, en pleine paix, comme celuy qui se preparoit et ccoustumoit à l'austerité de la guerre[4]. La vigilance estoit telle en luy, qu'il despartoit la nuict à trois ou à quatre parties, dont la moindre estoit celle qu'il donnoit au ommeil : le reste, il l'employoit à visiter luy mesme en ersonne l'estat de son armee et ses gardes, ou à estudier[5]; car, entre aultres siennes rares qualitez, il estoit resexcellent en toute sorte de litterature. On dict d'Alexandre le Grand, qu'estant couché, de peur que le sommeil ne le desbauchast de ses pensements et de ses estudes, il faisoit mettre un bassin ioignant son lict, et tenoit une de ses mains au dehors, avecques une boulette de

[1] Ce mot se rapporte à Julien.

[2] Liv. X, c. 8 : *Nimius religionis christianæ insectator, perinde tamen ut cruore abstineret.*

[3] Ammien Marcellin, XXII, 2. C.

[4] Id., XVI, 2. C.

[5] Id., XVI, 17; XXVI, 5.

cuivre, à fin que, le dormir le surprenant et relasc
prinses de ses doigts, cette boulette, par le brui
cheute dans le bassin, le reveillast : cettuy cy av
si tendue à ce qu'il vouloit, et si peu empesche
mees, par sa singuliere abstinence, qu'il se pas
de cet artifice[1]. Quant à la suffisance militaire
admirable en toutes les parties d'un grand ca
aussi feut il quasi toute sa vie en continuel ex
guerre, et la pluspart, avecques nous, en France
les Allemands et Francons : nous n'avons gueres
d'homme qui ayt veu plus de hazards, ny qui
souvent faict preuve de sa personne.

Sa mort a quelque chose de pareil à celle d'Ep
das; car il feut frappé d'un traict, et essaya de l'a
et l'eust faict, sans ce que le traict estant trench
coupa et affoiblit la main. Il demandoit incess
qu'on le rapportast en ce mesme estat en la mesl
y encourager ses soldats, lesquels contesterent ce
taille sans luy trescourageusement, iusques à c
nuict separa les armees[2]. Il debvoit à la philosc
singulier mespris en quoy il avoit sa vie et les ch
maines : il avoit ferme creance de l'eternité des a

En matiere de religion, il estoit vicieux par tou
surnommé l'Apostat, pour avoir abandonné la nost
tesfois cette opinion me semble plus vraysemblal
ne l'avoit iamais eue à cœur, mais que, pour l'ob
des loix, il s'estoit feinct iusques à ce qu'il teinst
en sa main. Il feut si superstitieux en la sienne, q
mesmes qui en estoient, de son temps, s'en moc
et, disoit on, s'il eust gaigné la victoire contre les
qu'il eust faict tarir la race des bœufs au mond

[1] Ammien Marcellin, XVI, 2. C.

[2] Id., XXV, 3. C.

satisfaire à ses sacrifices[1]. Il estoit aussi embabouiné de a science divinatrice, et donnoit auctorité à toute façon le prognostiques. Il dict, entre aultres choses, en mourant, qu'il sçavoit bon gré aux dieux, et les remercioit, de quoy ils ne l'avoient pas voulu tuer par surprinse, l'ayant de long temps adverty du lieu et heure de sa fin, ny d'une mort molle ou lasche, mieulx convenable aux personnes oysifves et delicates, ny languissante, longue, et douloureuse; et qu'ils l'avoient trouvé digne de mourir de cette noble façon, sur le cours de ses victoires, et en la fleur de sa gloire[2]. Il avoit eu une pareille vision à celle de Marcus Brutus, qui premierement le menacea en Gaule, et depuis se representa à luy en Perse, sur le poinct de sa mort[3]. Ce langage qu'on luy faict tenir, quand il se sentit frappé : « Tu as vaincu, Nazareen[4]; » ou, comme d'aultres, « Contente toy, Nazareen, » à peine eust il esté oublié, s'il eust esté creu par mes tesmoings, qui, estants presents en l'armee, ont remarqué iusques aux moindres mouvements et paroles de sa fin; non plus que certains aultres miracles qu'on y attache.

Et pour venir au propos de mon theme, il couvoit, dict Marcellinus[5], de long temps en son cœur le paganisme; mais parce que toute son armee estoit de chrestiens, il ne l'osoit descouvrir : enfin, quand il se veit assez fort pour oser publier sa volonté, il feit ouvrir les temples des dieux, et s'essaya par touts moyens de remettre sus l'idolatrie. Pour parvenir à son effect, ayant rencontré, en Constantinople, le peuple descousu, avecques les prelats de l'Eglise chrestienne divisez, les ayant faict venir à luy

1 AMMIEN MARCELLIN, XXV, 6. C.
2 ID., XXV, 4. C.
3 ID., XX, 5; XXV, 2. C.
4 THÉODORET, *Hist. eccles.*, III, 20. C.
5 AMMIEN MARCELLIN, XXI, 2. C.

au palais, il les admonesta instamment d'assopir ces dissentions civiles, et que chascun, sans empeschement et sans craincte, servist à sa religion [1] : ce qu'il sollicitoit avecques grand soing, pour l'esperance que cette licence augmenteroit les parts et les brigues de la division, et empescheroit le peuple de se reunir, et de se fortifier par consequent contre luy par leur concorde et unanime intelligence; ayant essayé, par la cruauté d'aulcuns chrestiens, « Qu'il n'y a point de beste au monde tant à craindre à l'homme, que l'homme : » voylà ses mots à peu prez.

En quoy cela est digne de consideration, que l'empereur Iulian se sert, pour attiser le trouble de la dissention civile, de cette mesme recepte de liberté de conscience que nos roys viennent d'employer pour l'esteindre. On peult dire, d'un costé, que de lascher la bride aux parts d'entretenir leur opinion, c'est espandre et semer la division; c'est prester quasi la main à l'augmenter, n'y ayant aulcune barriere ni coerction des loix qui bride et empesche sa course : mais, d'aultre costé, on diroit aussi que de lascher la bride aux parts d'entretenir leur opinion, c'est les amollir et relascher par la facilité et par l'aysance, et que c'est esmousser l'aiguillon qui s'affine par la rareté, la nouvelleté, et la difficulté : et si crois mieulx, pour l'honneur de la devotion de nos roys, c'est que, n'ayants peu ce qu'ils vouloient, ils ont faict semblant de vouloir ce qu'ils pouvoient.

CHAPITRE XX.

NOUS NE GOUSTONS RIEN DE PUR.

La foiblesse de nostre condition faict que les choses, en leur simplicité et pureté naturelle, ne puissent pas tomber en nostre usage : les elements que nous iouïssons sont

[1] AMMIEN MARCELLIN, XXII, 3. C.

alterez, et les metaux de mesme; et l'or, il le fault empirer par quelque aultre matiere, pour l'accommoder à nostre service : ny la vertu ainsi simple, qu'Ariston et Pyrrho, et encore les stoïciens, faisoient « But de la vie, » n'y a peu servir sans composition; ny la volupté cyrenaïque et aristippique. Des plaisirs et biens que nous avons, il n'en est aulcun exempt de quelque meslange de mal et d'incommodité :

Medio de fonte leporum
Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angat [1].

Nostre extreme volupté a quelque air de gemissement et de plaincte; diriez vous pas qu'elle se meurt d'angoisse? Voire quand nous en forgeons l'image en son excellence, nous la fardons d'epithetes et qualitez maladifves et douloureuses, langueur, mollesse, foiblesse, defaillance, *morbidezza :* grand tesmoignage de leur consanguinité et consubstantialité. La profonde ioye a plus de severité que de gayeté; l'extreme et plein contentement, plus de rassis que d'enioué; *Ipsa felicitas, se nisi temperat, premit* [2] : l'ayse nous masche, c'est ce que dict un verset grec ancien, de tel sens, « Les dieux nous vendent touts les biens qu'ils nous donnent [3] : » c'est à dire, ils ne nous en donnent

[1] De la source des plaisirs s'élève je ne sais quelle amertume, qui tourmente même sur les fleurs. LUCRÈCE, IV, 1130.

[2] La félicité qui ne se modère pas se détruit elle-même. SÉNÈQUE, *Epist.* 74.

[3] Πωλοῦσιν ἡμῖν πάντα τἀγαθ' οἱ θεοί.

Vers d'Épicharme, conservé par XÉNOPHON dans ses *Mémoires sur Socrate*, II, 1, 20. Voiture dit la même chose dans une lettre au comte de Guiche : « Pour l'ordinaire, la fortune nous vend bien chèrement ce qu'on croit qu'elle nous donne. On connoît les beaux vers de La Fontaine, imités peut-être de Voiture :

Il lit, au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.

Voltaire a dit aussi :

Le bonheur est un bien que nous vend la nature.

J. V. L.

aulcun pur et parfaict, et que nous n'achetions au prix de quelque mal.

Le travail et le plaisir, tresdissemblables de nature, s'associent pourtant de ie ne sçais quelle ioincture naturelle. Socrates dict [1], que quelque dieu essaya de mettre en masse et confondre la douleur et la volupté; mais que, n'en pouvant sortir, il s'advisa de les accoupler au moins par la queue. Metrodorus disoit [2], qu'en la tristesse il y a quelque alliage de plaisir. Ie ne sçais s'il vouloit dire aultre chose; mais, moy, i'imagine bien qu'il y a du desseing, du consentement, et de la complaisance à se nourrir en la melancholie : ie dis oultre l'ambition, qui s'y peult encores mesler; il y a quelque umbre de friandise et delicatesse qui nous rit et qui nous flatte au giron mesme de la mélancholie [3]. Y a il pas des complexions qui en font leur aliment?

Est quædam flere voluptas [4] :

et dict un Attalus en Seneque [5], que la memoire de nos amis perdus nous aggree, comme l'amer au vin trop vieux,

Minister vetuli, puer, Falerni
Inger' mi calices amariores [6],

[1] Dans le dialogue de PLATON, intitulé *Phédon*, p. 376. C.

[2] SÉNÈQUE, *Epist.* 99 : *Esse aliquam cognatam tristitiæ voluptatem*. C.

[3] LA FONTAINE, *Psyché*, liv. II :

. . . . Il n'est rien
Qui ne me soit souverain bien,
Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique.

La Fontaine est peut-être le seul écrivain célèbre du siècle de Louis XIV qui ait conservé à ce mot le sens que lui donne ici Montaigne. Cette acception, au contraire, devint très commune dans le siècle suivant. On oublia que *mélancolique* signifiait *atrabilaire*. J. V. L.

[4] Les larmes ont quelque douceur. OVIDE, *Trist.*, IV, 3, 27.

[5] SÉNÈQUE, *Epist.* 63. C.

[6] Jeune esclave, toi qui verses le vin vieux de Falerne, verse-m'en du plus amer. CATULLE, XXVII, 1.

et comme des pommes doulcement aigres. Nature nous descouvre cette confusion : les peintres tiennent que les mouvements et plis du visage qui servent au pleurer, servent aussi au rire : de vray, avant que l'un ou l'aultre soyent achevez d'exprimer, regardez à la conduite de la peincture, vous estes en doubte vers lequel c'est qu'on va ; et l'extremité du rire se mesle aux larmes. *Nullum sine auctoramento malum est* [1].

Quand i'imagine l'homme assiegé de commoditez desirables (mettons le cas que touts ses membres feussent saisis pour tousiours d'un plaisir pareil à celuy de la generation, en son poinct plus excessif), ie le sens fondre soubs la charge de son ayse, et le veois du tout incapable de porter une si pure, si constante volupté, et si universelle. De vray, il fuyt quand il y est, et se haste naturellement d'en eschapper, comme d'un pas où il ne se peult fermir, où il craint d'enfondrer.

Quand ie me confesse à moy religieusement, ie treuve que la meilleure bonté que i'aye a quelque teincture vicieuse ; et crains que Platon, en sa plus verte vertu (moy qui en suis autant sincere et loyal estimateur, et des vertus de semblable marque, qu'aultre puisse estre), s'il y eust escouté de prez, comme sans doubte il faisoit, y eust senty quelque ton gauche de mixtion humaine, mais ton obscur, et sensible seulement à soy. L'homme, en tout et par tout, n'est que rapiecement et bigarrure. Les loix mesmes de la iustice ne peuvent subsister sans quelque meslange d'iniustice ; et dict Platon [2], que ceulx là entreprennent de couper la teste de Hydra, qui pretendent oster des loix toutes incommoditez et inconvenients. *Omne ma-*

1 Il n'y a point de mal sans compensation. SÉNÈQUE, *Epist.* 69.

2 *République*, IV, 5, édition d'Estienne, t. II, p. 426 ; édition de Francfort, 1602, p. 636 ; édition de Leipsick, 1814, p. 108. Montaigne a légèrement altéré la pensée de Platon. J. V. L.

gnum exemplum habet aliquid ex iniquo, quod contra singulos utilitate publica rependitur[1], dict Tacitus.

Il est pareillement vray que, pour l'usage de la vie, et service du commerce publicque, il y peult avoir de l'excez en la pureté et perspicacité de nos esprits; cette clarté penetrante a trop de subtilité et de curiosité : il les fault appesantir et esmousser pour les rendre plus obeïssants à l'exemple et à la practique, et les espessir et obscurcir pour les proportionner à cette vie tenebreuse et terrestre : pourtant[2] se treuvent les esprits communs et moins tendus, plus propres et plus heureux à conduire affaires; et les opinions de la philosophie eslevees et exquises se treuvent ineptes à l'exercice. Cette poinctue vivacité d'ame, et cette volubilité soupple et inquiete, trouble nos negociations. Il fault manier les entreprinses humaines plus grossierement et superficiellement, et en laisser bonne et grande part pour les droicts de la fortune : il n'est pas besoing d'esclairer les affaires si profondement et si subtilement; on s'y perd, à la consideration de tant de lustres contraires et formes diverses; *volutantibus res inter se pugnantes, obtorpuerant.... animi*[3].

C'est ce que les anciens disent de Simonides : parce que son imagination luy presentoit, sur la demande que luy avoit faict le roy Hieron[4] (pour à laquelle satisfaire il

[1] Dans toute punition sévère, il y a quelque injustice qui atteint les particuliers, mais qui se trouve compensée par l'utilité publique. TACITE, *Annal.*, XIV, 44.

[2] *C'est pour cela que*, etc.

[3] Considérant en eux-mêmes des choses si opposées, ils en étoient tout étourdis. TITE-LIVE, XXXII, 20.

[4] Le roi Hiéron l'avoit prié de lui dire ce que c'est que Dieu; et Simonide lui ayant répondu qu'il avoit besoin d'un jour pour examiner cette question, le lendemain il demanda encore deux jours, et chaque fois il doubla le nombre des jours qu'il demandoit au roi. Sur quoi Cicéron dit : *Simonidem arbitror.... quia multa venirent in mentem acuta que subtilia, dubitantem, quid eorum esset verissimum, desperasse om-*

voit eu plusieurs iours de pensement), diverses conside-
ations aiguës et subtiles; doubtant laquelle estoit la plus
raysemblable, il desespera du tout de la verité.

Qui en recherche et embrasse toutes les circonstances
t consequences [1], il empesche son eslection : un engin
oyen conduict egualement, et suffit aux executions de
rand et de petit poids. Regardez que les meilleurs mes-
agiers sont ceulx qui nous sçavent moins dire comme ils
sont; et que ces suffisants conteurs n'y font le plus sou-
ent rien qui vaille : ie sais un grand diseur et tresexcellent
eintre de toute sorte de mesnage, qui a laissé bien pi-
eusement couler par ses mains cent mille livres de rente.
en sçais un aultre qui dict, qui consulte, mieulx qu'homme
e son conseil, et n'est point au monde une plus belle
ontre d'ame et de suffisance; toutesfois, aux effects, ses
erviteurs treuvent qu'il est tout aultre, ie dis sans met-
re le malheur en compte.

CHAPITRE XXI.

CONTRE LA FAINEANTISE.

L'empereur Vespasien, estant malade de la maladie
ont il mourut, ne laissoit pas de vouloir entendre l'estat

em veritatem. « Je crois que Simonide, après avoir promené son esprit
d'opinions en opinions, les unes plus subtiles que les autres, et cher-
ché vainement la plus probable, désespéra enfin de trouver la vérité. »
ic., *de Nat. deor.*, I, 22. C. — On peut consulter, sur la demande de
Hiéron et sur la réponse de Simonide, le Dictionnaire de Bayle, article
imonide. N.

[1] Pour entendre ceci, il faut le joindre à ce qu'il a dit plus haut :
*qu'il n'est pas besoing d'esclairer les affaires si profondement et si sub-
tilement,* etc. En lisant ces deux phrases de suite dans l'édition in-4°
e 1588, fol. 290, il n'y a plus d'obscurité. Le mot de Simonide, que
Montaigne a depuis intercalé, empêche qu'on ne sente d'abord à quoi se
apportent ces paroles : *Qui en recherche et embrasse,* etc. A. D.

de l'empire; et, dans son lict mesme, depeschoit sans cesse plusieurs affaires de consequence : et son medecin l'en tansant, comme de chose nuisible à sa santé, « Il fault, disoit-il, qu'un empereur meure debout[1]. » Voylà un beau mot, à mon gré, et digne d'un grand prince. Adrian, l'empereur, s'en servit depuis à ce mesme propos[2] : et le debvroit on souvent ramentevoir aux roys, pour leur faire sentir que cette grande charge qu'on leur donne du commandement de tant d'hommes, n'est pas une charge oisifve; et qu'il n'est rien qui puisse si iustement desgouster un subiect de se mettre en peine et en hazard pour le service de son prince, que de le veoir appoltrony ce pendant luy mesme à des occupations lasches et vaines, et d'avoir soing de sa conservation, le veoyant si nonchalant de la nostre.

Quand quelqu'un vouldra maintenir qu'il vault mieulx que le prince conduise ses guerres par aultre que par soy, la fortune luy fournira assez d'exemples de ceulx à qui leurs lieutenants ont mis à chef des grandes entreprinses; et de ceulx encores desquels la presence y eust esté plus nuisible qu'utile : mais nul prince vertueux et courageux ne pourra souffrir qu'on l'entretienne de si honteuses instructions. Soubs couleur de conserver sa teste, comme la statue d'un saint, à la bonne fortune de son estat, ils le degradent de son office, qui est iustement tout en action militaire, et l'en declarent incapable. I'en sçais un[3] qui aimeroit bien mieulx estre battu que de dormir pendant qu'on se battroit pour luy, et qui ne veid iamais sans ialousie ses gents mesmes faire quelque chose de grand en

[1] SUÉTONE, dans la *Vie de Vespasien*, c. 24 : *Imperatorem ait stantem mori oportere*. C.

[2] SPARTIEN, *Vérus*, c. 6 : *Sanum principem mori debere, non debilem*. J. V. L.

[3] Probablement Henri IV.

son absence. Et Selym premier disoit, avecques grande raison, ce me semble, « que les victoires qui se gaignent sans le maistre ne sont pas completes : » de tant plus volontiers eust il dict que ce maistre debvroit rougir de honte d'y pretendre part pour son nom, n'y ayant embesongné que sa voix et sa pensée; ny cela mesme, veu qu'en telle besongne, les advis et commandements qui apportent l'honneur sont ceulx là seulement qui se donnent sur le champ [1], et au propre de l'affaire. Nul pilote n'exerce son office de pied ferme [2]. Les princes de la race ottomane, la premiere race du monde en fortune guerriere, ont chauldement embrassé cette opinion; et Baiazet second, avecques son fils, qui s'en despartirent, s'amusants aux sciences et aultres occupations casanieres, donnerent aussi de bien grands soufflets à leur empire : et celuy qui regne à present, Amurath troisiesme, à leur exemple, commence assez bien de s'en trouver de mesme. Feut ce pas le roy d'Angleterre, Edouard troisiesme, qui dict de nostre Charles cinquiesme, ce mot : « Il n'y eut oncques roy qui moins s'armast; et si n'y eut oncques roy qui tant me donnast à faire. » Il avoit raison de le trouver estrange, comme un effect du sort plus que de la raison. Et cherchent aultre adherent que moy, ceulx qui veulent nombrer, entre les belliqueux et magnanimes conquerants, les roys de Castille et de Portugal, de ce qu'à douze cents lieues de leur oisifve demeure, par l'escorte de leurs facteurs, ils se sont rendus maistres des Indes d'une et d'aultre part, desquelles c'est à sçavoir s'ils auroient seulement le courage d'aller iouïr en presence.

L'empereur Iulian disoit [3] encores plus : « Qu'un philosophe et un galant homme ne debvoient pas seulement

1 Édition de 1802, *sur la place.*

2 *Ayant les pieds sur la terre*, comme un planteur de choux. C.

3 Voyez ZONARAS, vers la fin de l'histoire de Julien. C.

respirer ; » c'est à dire ne donner aux necessitez corporelles que ce qu'on ne leur peult refuser, tenant tousiours l'ame et le corps embesongnez à choses belles, grandes, et vertueuses. Il avoit honte, si en public on le veoyoit cracher ou suer (ce qu'on dict aussi de la ieunesse lacedemonienne, et Xenophon de la persienne [1]), parce qu'il estimoit que l'exercice, le travail continuel et la sobrieté debvoient avoir cuict et asseiché toutes ces superfluitez. Ce que dict Seneque ne ioindra pas mal en cet endroict, que les anciens Romains maintenoient leur ieunesse droicte : « Ils n'apprenoient, dict il [2], rien à leurs enfants qu'ils deussent apprendre assis. »

C'est une genereuse envie, de vouloir mourir mesme utilement et virilement ; mais l'effect n'en gist pas tant en nostre bonne resolution qu'en nostre bonne fortune : mille ont proposé de vaincre ou de mourir en combattant, qui ont failli à l'un et à l'aultre, les bleceures, les prisons, leur traversant ce desseing, et leur prestant une vie forcee : il y a des maladies qui atterrent iusques à nos desirs et nostre cognoissance. Fortune ne debvoit pas seconder la vanité des legions romaines qui s'obligerent, par serment, de mourir ou de vaincre : *Victor, Marce Fabi, revertar ex acie : si fallo, Iovem patrem, Gradivumque Martem, aliosque iratos invoco deos* [3]. Les Portugais disent qu'en certain endroict de leur conqueste des Indes, ils rencontrerent des soldats qui s'estoient condamnez, avecques horribles execrations, de n'entrer en aulcune composition que de se faire tuer ou demeurer victorieux ; et, pour marque de ce vœu, portoient la teste et la barbe rase. Nous avons beau

[1] *Cyropédie*, I, 2, 16. C.

[2] SÉNÈQUE, *Epist.* 88. C.

[3] Je retournerai vainqueur du combat, ô Marcus Fabius! Si je manque à mon serment, j'invoque sur moi la colère de Jupiter, de Mars et des autres dieux. TITE-LIVE, II, 45.

nous hazarder et obstiner : il semble que les coups fuyent ceulx qui s'y presentent trop alaigrement, et n'arrivent volontiers à qui s'y presente trop volontiers, et corrompt leur fin. Tel ne pouvant obtenir de perdre sa vie par les forces adversaires, aprez avoir tout essayé, a esté contrainct, pour fournir à sa resolution d'en rapporter l'honneur ou de n'en rapporter pas la vie, se donner soy mesme la mort en la chaleur propre du combat. Il en est d'aultres exemples; mais en voicy un : Philistus, chef de l'armee de mer du jeune Dionysius contre les Syracusains, leur presenta la battaille, qui feut asprement contestee, les forces estant pareilles : en icelle, il eut du meilleur au commencement par sa prouesse ; mais, les Syracusains se rangeants autour de sa galere pour l'investir, ayant faict grands faicts d'armes de sa personne pour se desvelopper, n'y esperant plus de ressource, s'osta de sa main la vie, qu'il avoit si liberalement abandonnee, et frustratoirement [1], aux mains ennemies [2].

Moley Moluch, roy de Fez, qui vient de gaigner [3] contre Sebastian, roy de Portugal, cette iournee fameuse par la mort de trois roys, et par la transmission de cette grande couronne à celle de Castille, se trouva griefvement malade dez lors que les Portugais entrerent à main armee en son estat; et alla tousiours depuis en empirant vers la mort, et la prevoyant. Iamais homme ne se servit de soy plus vigoreusement et bravement. Il se trouva foible pour soustenir la pompe cerimonieuse de l'entree de son camp, qui est,

1 *Inutilement, en vain.* — *Frustratoire,* vain et inutile, est encore en usage au Palais. *Frustratoirement* n'est plus françois. C.

2 PLUTARQUE, *Vie de Dion*, c. 8. — Tout ce long passage, depuis les mots, *Fortune ne debvoit pas*, etc., manque dans l'exemplaire sur lequel a été faite l'édition des *Essais* publiée en 1802 par Naigeon. L'éditeur lui-même en fait l'aveu. J. V. L.

3 En 1578. Voy. l'*Histoire* du président DE THOU, liv. LXV, p. 248, édit. de Genève, 1620. C.

selon leur mode, pleine de magnificence, et chargee de tout plein d'action; et resigna cet honneur à son frere : mais ce feut aussi le seul office de capitaine qu'il resigna; touts les aultres necessaires et utiles, il les feit treslaborieusement et exactement, tenant son corps couché, mais son entendement et son courage debout et ferme iusques au dernier souspir, et aulcunement au delà. Il pouvoit miner ses ennemis, indiscretement advancez en ses terres; et luy poisa merveilleusement qu'à faulte d'un peu de vie, et pour n'avoir qui substituer à la conduicte de cette guerre et aux affaires d'un estat troublé, il eust à chercher la victoire sanglante et hazardeuse, en ayant une aultre pure et nette entre ses mains : toutesfois il mesnagea miraculeusement la duree de sa maladie, à faire consumer son ennemy, et l'attirer loin de l'armee de mer et des places maritimes qu'il avoit en la coste d'Afrique, iusques au dernier iour de sa vie, lequel, par desseing, il employa et reserva à cette grande iournee. Il dressa sa battaille en rond, assiegeant de toutes parts l'ost des Portugais; lequel rond venant à se courber et serrer, les empescha non seulement au conflit (qui feut tresaspre par la valeur de ce ieune roy assaillant), veu qu'ils avoient à montrer visage à touts sens, mais aussi les empescha à la fuyte aprez leur roupte : et, trouvants toutes les yssues saisies et closes, ils feurent contraincts de se reiecter à eulx mesmes, *coacervanturque non solum cœde, sed etiam fuga* [1], et s'amonceller les uns sur les aultres, fournissants aux vainqueurs une tresmeurtriere victoire et tresentiere. Mourant, il se feit porter et tracasser [2] où le besoing l'appelloit, et, coulant le long des files, enhortoit ses capitaines et soldats, les uns aprez les aultres : mais un coing de sa battaille se laissant enfoncer, on ne le peut tenir qu'il ne montast à cheval

[1] Entassés non-seulement par le carnage, mais aussi par la fuite.

[2] *Mener çà et là.* — Tracasser, *itare, hac illac cursitare.* Nicot.

:e au poing; il s'efforçoit pour s'aller mesler, ses gents :stants, qui par la bride, qui par sa robbe et par ses :rs. Cet effort acheva d'accabler ce peu de vie qui luy it : on le recoucha. Luy, se resuscitant comme en sur- de cette pasmoison, toute aultre faculté luy defail- pour advertir qu'on teust sa mort, qui estoit le plus ssaire commandement qu'il eust lors à faire, afin de gendrer quelque desespoir aux siens par cette nou- , expira tenant le doigt contre sa bouche close, ordinaire de faire silence[1]. Qui vescut oncques si temps, et si avant en la mort? qui mourut oncques bout?

:xtreme degré de traicter courageusement la mort, plus naturel, c'est la veoir, non seulement sans es- :ment, mais sans soing, continuant libre le train de e iusques dedans elle, comme Caton, qui s'amu- ı estudier et à dormir, en ayant une violente et san- e, presente en sa teste et en son cœur, et la tenant main.

CHAPITRE XXII.

DES POSTES.

n'ay pas esté des plus foibles en cet exercice, qui est :e à gents de ma taille, ferme et courte : mais i'en : le mestier; il nous essaye[2] trop pour y durer long s. Ie lisois[3], à cette heure, que le roy Cyrus, pour re- r plus facilement nouvelles de touts les costez de son :e, qui estoit d'une fort grande estendue, feit regar-

. de Thou remarque, liv. LXV, p. 248, qu'on disoit que Charles ırbon avoit fait la même chose en expirant au pied des murailles ne, qui, peu après sa mort, fut prise d'assaut par ses troupes. C.

nous fatigue trop. C.

ıns la *Cyropédie* de XÉNOPHON, VIII, 6, 9. C.

der combien un cheval pouvoit faire de chemin en un iour tout d'une traicte; et, à cette distance, il establit des hommes qui avoient charge de tenir des chevaulx prests pour en fournir à ceulx qui viendroient vers luy; et disent aulcuns, que cette vitesse d'aller revient à la mesure du vol des grues.

Cesar dict que Lucius Vibullius Rufus, ayant haste de porter un advertissement à Pompeius, s'achemina vers luy iour et nuict, changeant de chevaulx, pour faire diligence[1]: et luy mesme, à ce que dict Suetone[2], faisoit cent milles par iour sur un coche de louage; mais c'estoit un furieux courrier : car, où les rivieres luy trenchoient son chemin, il les franchissoit à la nage, et ne se destournoit du droict, pour aller querir un pont ou un gué. Tiberius Nero, allant veoir son frere Drusus malade en Allemaigne, feit deux cents milles en vingt quatre heures, ayants trois coches[3]. En la guerre des Romains contre le roy Antiochus, T. Sempronius Gracchus, dict Tite Live, *per dispositos equos prope incredibili celeritate ab Amphissa tertio die Pellam pervenit*[4] : et appert, à veoir le lieu, que c'estoient postes assises, non ordonnees freschement pour cette course.

L'invention de Cecina à r'envoyer des nouvelles à ceulx de sa maison, avoit bien plus de promptitude : il emporta quand et soy des arondelles, et les relaschoit vers leurs nids quand il vouloit r'envoyer de ses nouvelles, en les teignant de marque de couleur propre à signifier ce qu'il vouloit, selon qu'il avoit concerté avecques les siens[5].

Au theatre à Rome, les maistres de famille avoient des

[1] *De Bello Civili*, III, 11 : *Mutatis ad celeritatem jumentis*. J. V. L.

[2] *Vie de César*, c. 57. C.

[3] Pline, *Nat. Hist.*, VII, 20. C.

[4] Se rendit en trois jours d'Amphisse à Pella, sur des chevaux de relais, avec une rapidité presque incroyable. Tite-Live, XXXVII, 7.

[5] Pline, *Nat. Hist.*, X, 24. C.

ons dans leur sein, ausquels ils attachoient des lettres, id ils vouloient mander quelque chose à leurs gents au ., et estoient dressez à en rapporter responsc. D. Bru-n usa, assiegé à Mutine[1]; et aultres, ailleurs.

u Peru, ils couroient sur les hommes, qui les char-ent sur les espaules à tout des portoires, par telle té, que, tout en courant, les premiers porteurs reiec-it aux seconds leur charge, sans arrester un pas.

entends que les Valachi, courriers du Grand Seigneur, des extremes diligences, d'autant qu'ils ont loy de des-ter le premier passant qu'ils treuvent en leur chemin, iy donnant leur cheval recreu; et que, pour se garder asser, ils se serrent à travers le corps bien estroicte-t d'une bande large, comme font assez d'aultres. Ie trouvé nul seiour[2] à cet usage.

CHAPITRE XXIII.

DES MAUVAIS MOYENS EMPLOYEZ A BONNE FIN.

se treuve une merveilleuse relation et correspondance ette universelle police des ouvrages de nature, qui tre bien qu'elle n'est ny fortuite, ny conduicte par rs maistres. Les maladies et conditions de nos corps se ent aussi aux estats et polices : les royaumes, les re-iques naissent, fleurissent, et fanissent de vieillesse, ne nous. Nous sommes subiects à une repletion d'hu-rs, inutile et nuysible; soit de bonnes humeurs (car cela ne les medecins le craignent; et, parce qu'il n'y a rien able chez nous, ils disent que la perfection de santé

[1] 'LINE, *Nat. nat.*, X, 77. — *Mutine*, ou *Modène*, comme on dit au-'hui. C.

[2] *Nul soulagement*. C.



abondance de santé); soit repletion de mauv
qui est l'ordinaire cause des maladies. De
pletions se veoient les estats souvent malad
coustumé d'user de diverses sortes de pur
on donne congé à une grande multitude de
en descharger le païs, lesquelles vont cher
s'accommoder aux despens d'aultruy : de
anciens Francons, partis du fond d'Allemai
se saisir de la Gaule, et en deschasser les
tants; ainsi se forgea cette infinie maree[2]
s'escoula en Italie sous Brennus et aultres;
et Vandales, comme aussi les peuples qui p
sent la Grece, abandonnerent leur naturel p
loger ailleurs plus au large; et à peine est
coings au monde qui n'ayent senti l'effect d
ment. Les Romains bastissoient par ce mo
nies; car sentants leur ville se grossir oul
la deschargeoient du peuple moins neces
voyoient habiter et cultiver les terres par e
par fois aussi ils ont à escient nourry de
aulcuns de leurs ennemis, non seulement

hommes en haleine, de peur que l'oisifveté, mere de corruption, ne leur apportast quelque pire inconvenient,

> Et patimur longæ pacis mala; sævior armis,
> Luxuria incumbit [1];

mais aussi pour servir de saignee à leur republique, et esventer un peu la chaleur trop vehemente de leur ieunesse, escourter et esclaircir le branchage de ce tige foisonnant en trop de gaillardise; à cet effect se sont ils aultrefois servis de la guerre contre les Carthaginois.

Au traité de Bretigny, Edouard troisiesme, roy d'Angleterre, ne voulut comprendre, en cette paix generale qu'il feit avec nostre roy, le differend du duché de Bretaigne, afin qu'il eust où se descharger de ses hommes de guerre, et que cette foule d'Anglois, dequoy il s'estoit servy aux affaires de deça, ne se reiectast en Angleterre [2]. Ce feut l'une des raisons pourquoy nostre roy Philippe consentit d'envoyer Iean son fils à la guerre d'oultremer, afin d'emmener quand et luy un grand nombre de ieunesse bouillante qui estoit en sa gendarmerie.

Il y en a plusieurs en ce temps qui discourent de pareille façon, souhaitants que cette esmotion chaleureuse, qui est parmy nous, se peust deriver à quelque guerre voisine, de peur que ces humeurs peccantes qui dominent pour cette heure nostre corps, si on ne les escoule ailleurs, maintiennent nostre fiebvre tousiours en force, et apportent enfin nostre entiere ruyne : et de vray, une guerre estrangiere est un mal bien plus doux que la civile. Mais

[1] Nous subissons les maux inséparables d'une trop longue paix ; plus terrible que les armes, le luxe nous a domptés. JUVÉNAL, VI, 291.

[2] Voyez FROISSART, t. I, c. 213 : *Et mieulx valoit*, dit-il, *et plus proufitable estoit, que ces guerroyeurs et pilleurs se retirassent en la duché de Bretaigne (qui est un des gras païs du monde, et bon pour tenir gents d'armes), que qu'ils viensissent en Angleterre; car leur païs en pourroit estre perdu et robé.* C.

ie ne crois pas que Dieu favorisast une si iniuste entreprinse, d'offenser et quereller aultruy pour nostre commodité.

> Nil mihi tam valde placeat, Rhamnusia virgo,
> Quod temere invitis suscipietur heris [1].

Toutesfois la foiblesse de nostre condition nous poulse souvent à cette necessité, de nous servir de mauvais moyens pour une bonne fin : Lycurgus, le plus vertueux et parfaict legislateur qui feust oncques, inventa cette tresiniuste façon, pour instruire son peuple à la temperance, de faire enyvrer par force les Elotes qui estoient leurs serfs, à fin qu'en les veoyant ainsi perdus et ensepvelis dans le vin, les Spartiates prinsent en horreur le desbordement de ce vice [2]. Ceulx là avoient encores plus de tort, qui permettoient anciennement que les criminels, à quelque sorte de mort qu'ils feussent condamnez, feussent deschirez tout vifs par les medecins, pour y veoir au naturel nos parties interieures, et en establir plus de certitude en leur art [3] : car, s'il se fault desbaucher, on est plus excusable en le faisant pour la santé de l'ame que pour celle du corps : comme les Romains dressoient le peuple à la vaillance et au mespris des dangiers et de la mort, par ces furieux spectacles de gladiateurs et escrimeurs à oultrance qui se combattoient, detailloient et entretuoient en leur presence :

> Quid vesani aliud sibi vult ars impia ludi,
> Quid mortes iuvenum, quid sanguine pasta voluptas [4]?

[1] O puissante Némésis ! puissé-je ne jamais rien desirer si vivement, que j'entreprenne de l'avoir malgré les légitimes possesseurs ! CATULL. LXVIII, 77.

[2] PLUTARQUE, *Lycurgue*, c. 21. C.

[3] A. CORN. CELSI *Medicina*, Præfat., p. 7, édit. Th. J. ab Almeloven, *Amsterdam*, 1713. C.

[4] Autrement, quel seroit le but de l'art insensé des gladiateurs, de ces jeux barbares, de ces fêtes de la mort, de ces plaisirs sanguinaires!

et dura cet usage iusques à Theodosius, l'empereur :

> Arripe dilatam tua, dux, in tempora famam,
> Quodque patris superest, successor laudis habeto...
> Nullus in urbe cadat, cuius sit pœna voluptas...
> Iam solis contenta feris, infamis arena
> Nulla cruentatis homicidia ludat in armis [1].

C'estoit, à la verité, un merveilleux exemple, et de tresgrand fruict pour l'institution du peuple, de veoir touts les iours en sa presence cent, deux cents, voire mille couples d'hommes, armez les uns contre les aultres, se hacher en pieces avecques une si extreme fermeté de courage, qu'on ne leur veit lascher une parole de foiblesse ou commiseration, iamais tourner le dos, ny faire seulement un mouvement lasche pour gauchir au coup de leur adversaire, ains tendre le col à son espee, et se presenter au coup : il est advenu à plusieurs d'entre eulx, estants blecez à mort de force playes, d'envoyer demander au peuple s'il estoit content de leur debvoir, avant que se coucher pour rendre l'esprit sur la place. Il ne falloit pas seulement qu'ils combattissent et mourussent constamment, mais encores alaigrement; en maniere qu'on les hurloit et mauldissoit, si on les veoyoit estriver [2] à recevoir la mort : les filles mesmes les incitoient :

> Consurgit ad ictus :
> Et, quoties victor ferrum iugulo inserit, illa
> Delicias ait esse suas, pectusque iacentis
> Virgo modesta iubet converso pollice rumpi [3].

[1] Saisissez, grand prince, une gloire réservée à votre règne; ajoutez à l'héritage de gloire de votre père, la seule louange qui vous reste à mériter.... Que le sang humain ne coule plus pour le plaisir du peuple.... Que l'arène se contente du sang des bêtes, et que des jeux homicides ne souillent plus nos yeux. PRUDENCE, *contre Symmaque*, II, 643.

[2] *Résister*, *témoigner de la répugnance*. C.

[3] La vierge modeste se lève à chaque coup; et toutes les fois que le vainqueur égorge son adversaire, elle est charmée, ravie, et, d'un signe fatal, elle ordonne que le vaincu périsse. PRUDENCE, *contre Symmaque*, II. 617.

Les premiers Romains employoient à cet exemple les criminels : mais depuis on y employa des serfs innocents, et des libres mesmes qui se vendoient pour cet effect, iusques à des senateurs et chevaliers romains, et encores des femmes :

> Nunc caput in mortem vendunt, et funus arenæ,
> Atque hostem sibi quisque parat, quum bella quiescunt[1] :
>
> Hos inter fremitus novosque lusus...
> Stat sexus rudis insciusque ferri,
> Et pugnas capit improbus viriles[2] :

ce que ie trouverois fort estrange et incroyable si nous n'estions accoustumez de veoir touts les iours, en nos guerres, plusieurs milliasses d'hommes estrangiers, engageants, pour de l'argent, leur sang et leur vie à des querelles où ils n'ont aulcun interest.

CHAPITRE XXIV.

DE LA GRANDEUR ROMAINE.

Ie ne veulx dire qu'un mot de cet argument infiny, pour montrer la simplesse de ceulx qui apparient à celle là les chestives grandeurs de ce temps. Au septiesme livre des Epistres familieres de Cicero (et que les grammairiens en ostent ce surnom de familieres, s'ils veulent : car, à la verité, il n'y est pas fort à propos; et ceulx qui, au lieu de familieres, y ont substitué *ad familiares*, peuvent tirer quelque argument pour eulx de ce que dict Suetone en la

[1] Maintenant ils vendent leur sang, et, pour un prix convenu, ils vont mourir sur l'arène : au milieu de la paix, chacun d'eux se fait un ennemi. MANIL., *Astronomie*, IV, 225.

[2] Parmi ces frémissements et ces nouveaux plaisirs, un sexe inhabile aux armes descend dans l'arène, et s'exerce avec audace aux jeux des guerriers. STACE, *Sylv.*, I, 6, 51.

ie de Cesar [1], qu'il y avoit un volume de lettres de luy d familiares), il y en a une qui s'adresse à Cesar estant ›rs en la Gaule, en laquelle Cicero redict ces mots, qui stoient sur la fin d'une aultre lettre que Cesar luy avoit script : « Quant à Marcus Furius, que tu m'as recommendé, ie le feray roy de Gaule ; et si tu veulx que i'advance quelque aultre de tes amis, envoye le moy [2]. » n'estoit pas nouveau à un simple citoyen romain, comme stoit lors Cesar, de disposer des royaumes ; car il osta ien au roy Deiotarus le sien, pour le donner à un gentilomme de la ville de Pergame, nommé Mithridates [3] : et eulx qui escrivent sa vie enregistrent plusieurs royaumes ar luy vendus ; et Suetone dict [4] qu'il tira pour un coup, u roy Ptolemaus, trois millions six cent mill' escus, qui ›ust bien prez de luy vendre le sien.

Tot Galatæ, tot Pontus eat, tot Lydia nummis [5].

[arcus Antonius disoit [6] que la grandeur du peuple romain e se montroit pas tant par ce qu'il prenoit, que par ce u'il donnoit : si en avoit il, quelque siecle avant Antoius, osté un, entre aultres, d'auctorité si merveilleuse, ue, en toute son histoire, ie ne sçache marque qui porte lus hault le nom de son credit. Antiochus possedoit toute

[1] SUÉTONE, *César*, c. 56. C.

[2] CIC., *Epist. fam.*, VII, 5. On lit ordinairement dans le texte de ›tte lettre, *M. Orfium*; mais il y a de nombreuses variantes. Quelques terprètes ont regardé l'offre de César comme un badinage ; Montaigne prend au sérieux, et il a peut-être raison. Ne sait-on pas quels étoient ›s petits chefs de peuplades, véritables lieutenants de la république, ›mmés ou protégés par les Romains, et qu'ils appeloient *reguli*? V. L.

[3] CIC., *de Divin.*, II, 37 ; *asseclæ suo, Pergameno nescio cui*. C.

[4] *Vie de César*, c. 54. C.

[5] A tel prix la Galatie, à tel prix le Pont, à tel prix la Lydie. CLAUEN, *in Eutrop.*, I, 203.

[6] PLUTARQUE, *Antoine*, c. 8. C.

l'Aegypte, et estoit aprez à conquerir Cypre et aultres demourants de cet empire. Sur le progrez de ses victoires, C. Popilius arriva à luy de la part du senat; et, d'abordee, refusa de luy toucher la main, qu'il n'eust premierement leu les lettres qu'il luy apportoit. Le roy les ayant leues, et dict qu'il en delibereroit, Popilius circonscrit la place où il estoit, à tout sa baguette, en luy disant : « Rends moy response que ie puisse rapporter au senat, avant que tu partes de ce cercle. » Antiochus, estonné de la rudesse d'un si pressant commandement, aprez y avoir un peu songé : le feray (dict il) ce que le senat me commande. » Lors le salua Popilius, comme amy du peuple romain[1]. Avoir renoncé à une si grande monarchie et cours d'une si fortunee prosperité, par l'impression de trois traicts d'escripture ! Il eut vrayement raison, comme il feit, d'envoyer depuis dire au senat, par ses ambassadeurs, qu'il avoit receu leur ordonnance de mesme respect que si elle feust venue des dieux immortels[2].

Touts les royaumes qu'Auguste gaigna par droict de guerre, il les rendit à ceulx qui les avoient perdus, ou en feit present à des estrangiers. Et, sur ce propos, Tacitus, parlant du roy d'Angleterre Cogidunus, nous faict sentir, par un merveilleux traict, cette infinie puissance : Les Romains, dict il, avoient accoustumé, de toute ancienneté, de laisser les roys qu'ils avoient surmontez, en la possession de leurs royaumes, soubs leur auctorité, « à ce » qu'ils eussent des roys mesmes, utils de la servitude : » *Ut haberent instrumenta servitutis et reges*[3]. Il est vraysemblable que Solyman, à qui nous avons veu faire liberalité du royaume de Hongrie et aultres estats, regardoit

[1] TITE-LIVE, XLV, 12. C.
[2] ID., *ibid.*, c. 13.
[3] TACITE, *Agricola*, c. 14. — Montaigne a traduit ce passage avant que de le citer. C.

plus à cette consideration qu'à celle qu'il avoit accoustumé d'alleguer, « Qu'il estoit saoul et chargé de tant de monarchies et de dominations que sa vertu ou celle de ses ancestres luy avoient acquis. »

CHAPITRE XXV.

DE NE CONTREFAIRE LE MALADE.

Il y a un epigramme en Martial, qui est des bons, car il y en a chez luy de toutes sortes, où il recite plaisamment l'histoire de Celius, qui, pour fuyr à faire la court à quelques grands à Rome, se trouver à leur lever, les assister et les suyvre, feit la mine d'avoir la goutte ; et, pour rendre son excuse plus vraysemblable, se faisoit oindre les iambes, les avoit enveloppees, et contrefaisoit entierement le port et la contenance d'un homme goutteux. Enfin la fortune luy feit ce plaisir, de le rendre goutteux tout à faict.

> Tantum cura potest, et ars doloris !
> Desit fingere Cœlius podagram [1].

I'ay veu en quelque lieu d'Appian [2], ce me semble, une pareille histoire d'un qui, voulant eschapper aux proscriptions des triumvirs de Rome, pour se desrobber de la cognoissance de ceulx qui le poursuyvoient, se tenant caché et travesti, y adiousta encores cette invention, de contrefaire le borgne : quand il veint à recouvrer un peu plus de liberté, et qu'il voulut desfaire l'emplastre qu'il avoit long temps porté sur son œil, il trouva que sa veue estoit

[1] Voyez ce que c'est que de si bien faire le malade ! Célius n'a plus besoin de feindre qu'il a la goutte. MARTIAL, VII, 39, 8.

[2] *Guerres civiles*, liv. IV, p. 613 de l'édition d'Henri Estienne ; p. 985 de celle de Tollius, *Amst.*, 1670. J. V. L.

effectuellement perdue sous ce masque. Il est possible que l'action de la veue s'estoit hebetee [1] pour avoir esté si long temps sans exercice, et que la force visive s'estoit toute reiectee en l'autre œil ; car nous sentons evidemment que l'œil que nous tenons couvert r'envoye à son compaignon quelque partie de son effect, en maniere que celuy qui reste s'en grossit et s'en enfle : comme aussi l'oysifveté, avecques la chaleur des liaisons et des medicaments, avoit bien peu attirer quelque humeur podagrique au goutteux de Martial.

Lisant chez Froissard [2] le vœu d'une troupe de ieunes gentilshommes anglois, de porter l'œil gauche bandé, iusques à ce qu'ils eussent passé en France et exploicté quelque faict d'armes sur nous ; ie me suis souvent chatouillé de ce pensement, qu'il leur eust prins comme à ces aultres, et qu'ils se feussent trouvez touts esborgnez au reveoir des maistresses pour lesquelles ils avoient faict l'entreprinse.

Les meres ont raison de tanser leurs enfants quand ils contrefont les borgnes, les boiteux, et les bicles [3], et tels aultres defaults de la personne : car, oultre ce que le corps, ainsi tendre, en peult recevoir un mauvais ply, ie ne sçais comment il semble que la fortune se ioue à nous prendre au mot ; et i'ay ouï reciter plusieurs exemples de gents devenus malades, ayant desseigné de feindre l'estre. De tout temps, i'ay apprins de charger ma main, et à cheval et à pied, d'une baguette ou d'un baston, iusques à y chercher de l'elegance, et de m'en seiourner, d'une contenance affettee : plusieurs m'ont menacé que fortune tourneroit un iour cette mignardise en necessité. Ie me fonde sur ce que ie serois tout le premier goutteux de ma race.

[1] *S'étoit affoiblie.* — C'est une phrase latine. Sénèque le tragique (*Hercul. fur.*, v. 1043) : *Visusque mœror hebetat.*

[2] T. I, c. 29. C.

[3] *Bicle*, ou *bigle*, comme on dit présentement, signifie *louche*. C.

Mais alongeons ce chapitre, et le bigarrons d'une aultre piece, à propos de la cecité. Pline dict[1] d'un qui, songeant estre aveugle, en dormant, se le trouva l'endemain, sans aulcune maladie precedente. La force de l'imagination peult bien ayder à cela, comme i'ay dict ailleurs[2]; et semble que Pline soit de cet advis : mais il est plus vraysemblable que les mouvements que le corps sentoit au dedans, desquels les medecins trouveront, s'ils veulent, la cause, qui luy ostoient la veue, feurent occasion du songe.

Adioustons encores un' histoire voisine de ce propos, que Seneque recite en l'une de ses lettres : « Tu sçais, dict il, escrivant à Lucilius[3], que Harpasté, la folle de ma femme, est demeuree chez moy, pour charge hereditaire : car, de mon goust, ie suis ennemy de ces monstres; et, si i'ay envie de rire d'un fol, il ne me le fault chercher gueres loing, ie ris[4] de moy mesme. Cette folle a subitement perdu la veue. Ie te recite chose estrange, mais veritable : elle ne sent point qu'elle soit aveugle, et presse incessamment son gouverneur de l'emmener[5], parce qu'elle dict que ma maison est obscure. Ce que nous rions en elle, ie te prie croire qu'il advient à chascun de nous; nul ne cognoist estre avare, nul convoiteux : encores les aveugles demandent un guide; nous nous fourvoyons de nous mesmes. Ie ne suis pas ambitieux, disons nous; mais à Rome on ne peult vivre aultrement : ie ne suis pas sumptueux; mais la ville requiert une grande despense : ce n'est pas ma faulte si ie suis cholere, si ie n'ay encores establi aulcun train asseuré de vie : c'est la faulte de la ieunesse.

1 *Nat. Hist.*, VII, 50. C.

2 « *Fortis imaginatio generat casum,* » disent les clercs. *Essais*, liv. I, c. 20. J. V. L.

3 *Epist.* 50. C.

4 Éd. de 1588, *ie me ris*.

5 Ibid., *de l'en emmener*.

Ne cherchons pas hors de nous nostre mal, il est chez nous, il est planté en nos entrailles : et cela mesme, que nous ne sentons pas estre malades, nous rend la guarison plus malaysee. Si nous ne commenceons de bonne heure à nous panser, quand aurons nous pourveu à tant de playes et à tant de maulx? Si avons nous une tresdoulce medecine, que la philosophie; car des aultres, on n'en sent le plaisir qu'aprez la guarison, cette cy plaist et guarit ensemble. » Voylà ce que dict Seneque, qui m'a emporté hors de mon propos; mais il y a du prouffit au change.

CHAPITRE XXVI.

DES POULCES.

Tacitus recite[1] que, parmy certains roys barbares, pour faire une obligation asseuree, leur maniere estoit de ioindre estroictement leurs mains droictes l'une à l'aultre, et s'entrelacer les poulces : et quand, à force de les presser, le sang en estoit monté au bout, ils les bleceoient de quelque legiere poincte, et puis se les entresuceoient.

Les medecins disent[2] que les poulces sont les maistres doigts de la main, et que leur etymologie latine vient de *pollere*[3]. Les Grecs l'appellent ἀντιχεὶρ, comme qui diroit une aultre main. Et il semble que par fois les Latins les prennent aussi en ce sens de main entiere :

> Sed nec vocibus excitata blandis,
> Molli pollice nec rogata, surgit[4].

[1] *Annales*, XII, 47. C.

[2] Ceci semble pris de Macrobe, qui l'a pris à son tour d'Ateïus Capito. Voyez les *Saturnales*, VII, 13. C.

[3] *Être fort et puissant.* C.

[4] Ces deux vers de MARTIAL, XII, 98, 8, sont trop libres pour être traduits.

C'estoit à Rome une signification de faveur, de compri-
:r et baisser les poulces,

Fautor utroque tuum laudabit pollice ludum [1],

de desfaveur, de les haulser et contourner au dehors :

Converso pollice vulgi,
Quemlibet occidunt populariter [2].

Les Romains dispensoient de la guerre ceulx qui estoient
›cez au poulce, comme s'ils n'avoient plus la prinse des
mes assez ferme. Auguste confisqua les biens à un che-
lier romain qui avoit, par malice, coupé les poulces à
ux siens ieunes enfants, pour les excuser d'aller aux
mees [3] : et avant luy, le senat, du temps de la guerre
lique, avoit condamné Caius Vatienus à prison perpe-
ılle, et luy avoit confisqué touts ses biens, pour s'estre
scient coupé le poulce de la main gauche, pour s'exemp-
· de ce voyage [4].

Quelqu'un, dont il ne me souvient point [5], ayant gaigné
e battaille navale, feit couper les poulces à ses ennemis
incus, pour leur oster le moyen de combattre et de tirer
rame. Les Atheniens les feirent couper aux Aeginetes,
ur leur oster la preference en l'art de marine [6].

Il applaudira à tes jeux, en baissant les deux pouces. HOR., *Epist.*, 18, 66.

Dès que le peuple a tourné le pouce en haut, il faut, pour lu ire, que les gladiateurs s'égorgent. JUV., III, 36. — Voyez ci-dessus, ıp. 23, la dernière citation de PRUDENCE. J. V. L.

SUÉTONE, *Auguste*, c. 24. C.

VALÈRE MAXIME, V, 3, 3. — On croit que c'est de là (*a pollice nco*) que vient le mot de *poltron*. J. V. L.

Philoclès, un des généraux des Athéniens, dans la guerre du Pélo- mèse. Voyez PLUTARQUE, *Lysandre*, c. 5; XÉNOPHON, *Hist. Gr.*, etc. J. V. L.

CICÉRON, *de Offic.*, III, 11; VALÈRE MAXIME, IX, 2, *ext.* 8. — IEN, *Var. Hist.*, II, 9, dit, comme Plutarque et Xénophon, que *ce pour les mettre hors d'état de manier la lance, sans les rendre inca- bles de ramer*. J. V. L.

En Lacedemone, le maistre chastioit les enfants en leur mordant le poulce[1].

CHAPITRE XXVII.

COUARDISE, MERE DE LA CRUAUTÉ.

I'ay souvent ouï dire que la couardise est mere de la cruauté : et si ay par experience apperceu que cette aigreur et aspreté de courage malicieux et inhumain s'accompaigne coustumierement de mollesse feminine ; i'en ai veu des plus cruels, subiects à pleurer ayseement, et pour des causes frivoles. Alexandre, tyran de Pheres, ne pouvoit souffrir d'ouïr au theatre le ieu des tragedies, de peur que ces citoyens ne le veissent gemir aux malheurs de Hecuba et d'Andromache, luy qui, sans pitié, faisoit cruellement meurtrir tant de gents touts les iours[2]. Seroit ce foiblesse d'ame qui les rendist ainsi ployables à toutes extremitez ? La vaillance, de qui c'est l'effect de s'exercer seulement contre la resistance,

> Nec nisi bellantis gaudet cervice iuvenci [3],

s'arreste[4] à veoir l'ennemy à sa mercy : mais la pusillanimité, pour dire qu'elle est aussi de la feste, n'ayant peu se mesler à ce premier roolle, prend pour sa part le second, du massacre et du sang. Les meurtres des victoires s'exercent ordinairement par le peuple, et par les officiers du bagage : et ce qui faict veoir tant de cruautez inouïes aux guerres populaires, c'est que cette canaille de vul-

[1] PLUTARQUE, *Lycurgue*, c. 14. C.

[2] ID., *Pélopidas*, c. 15. C.

[3] Qui ne se plaît à immoler un taureau, que lorsqu'il résiste. CLAUDIEN, *Epist. ad Hadrianum*, v. 30.

[4] *S'arrête, dès qu'elle voit l'ennemi à sa merci*. C.

e s'aguerrit, et se gendarme[1], à s'ensanglanter ius- ; aux coudes, et deschiquetter un corps à ses pieds, 'ant ressentiment d'aultre vaillance :

Et lupus, et turpes instant morientibus ursi,
Et quæcumque minor nobilitate fera est[2] :

me les chiens couards, qui deschirent en la maison et dent les peaux des bestes sauvages qu'ils n'ont osé quer aux champs. Qu'est ce qui faict, en ce temps, querelles toutes mortelles ; et qu'au lieu que nos peres ent quelque degré de vengeance, nous commenceons tte heure par le dernier ; et ne se parle, d'arrivee, de tuer? qu'est ce, si ce n'est couardise?
ıascun sent bien qu'il y a plus de braverie et des- g à battre son ennemy qu'à l'achever, et de le faire juer[3] que de le faire mourir ; dadvantage, que l'ap- , de vengeance s'en assouvit, et contente mieulx ; car ne vise qu'à donner ressentiment de soy : voylà pour- r nous n'attaquons pas une beste ou une pierre quand nous blece, d'autant qu'elles sont incapables de sentir re revenche . et de tuer un homme, c'est le mettre à ry de nostre offense. Et tout ainsi comme Bias[4] crioit ı meschant homme, « Ie sçais que tost ou tard tu en s puny, mais ie crains que ie ne le veoye pas ; » et gnoit les Orchomeniens, de ce que la penitence que

[1] Se gendarmer, se mettre en humeur, en posture d'homme qui veut attre. *Verbis, vultu, habituque præferre ferocem pugnatorem.* ET.

[2] Le loup, et l'ours, et les animaux les moins nobles, s'acharnent sur iourants. OVIDE, *Trist.*, III, 5, 35.

[3] *Faire bouquer quelqu'un*, c'est lui faire dépit, le faire enrager, l'o- r à céder. RICHELET.

[4] PLUTARQUE, *des Délais de la justice divine*, c. 2. — Montaigne se pe en disant que Bias *plaignoit les Orchoméniens;* c'est Patrocle, s interlocuteurs du dialogue, qui cite cet exemple de la vengeance lente des dieux sur le traître Lyciscus. C.

Lyciscus eut de la trahison contre eulx commise, venoit en saison qu'il n'y avoit personne de reste de ceulx qui en avoient esté interessez, et ausquels debvoit toucher le plaisir de cette penitence : tout ainsin est à plaindre la vengeance, quand celuy envers lequel elle s'employe perd le moyen de la souffrir ; car, comme le vengeur y veult veoir pour en tirer du plaisir, il fault que celuy sur lequel il se venge y veoye aussi, pour en recevoir du desplaisir et de la repentance. « Il s'en repentira, » disons nous ; et, pour luy avoir donné d'une pistolade[1] en la teste, estimons nous qu'il s'en repente ? au rebours, si nous nous en prenons garde, nous trouverons qu'il nous faict la moue en tumbant ; il ne nous en sçait pas seulement mauvais gré, c'est bien loing de s'en repentir ; et luy prestons le plus favorable de touts les offices de la vie, qui est de le faire mourir promptement et insensiblement ; nous sommes à conniller[2], à trotter, et à fuyr les officiers de la iustice qui nous suyvent ; et luy est en repos. Le tuer est bon pour eviter l'offense à venir ; non pour venger celle qui est faicte : c'est une action plus de crainte, que de braverie ; de precaution, que de courage ; de deffense, que d'entreprinse. Il est apparent que nous quittons par là et la vraye fin de la vengeance, et le soing de nostre reputation : nous craignons, s'il demeure en vie, qu'il nous recharge d'une pareille : ce n'est pas contre luy, c'est pour toy, que tu t'en desfais.

Au royaume de Narsingue, cet expedient nous demeureroit inutile : là, non seulement les gents de guerre, mais aussi les artisants, desmeslent leurs querelles à coups d'espee. Le roy ne refuse point le camp à qui se veult battre, et assiste, quand ce sont personnes de qualité, estrenant

[1] *Pistolade, pistoletade*, coup de pistolet. Ces deux mots se trouvent dans NICOT. C.

[2] *A nous cacher dans des trous, comme des connils, des lapins.* E. J.

e victorieux d'une chaisne d'or ; mais, pour laquelle conquerir, le premier à qui il en prend envie peult venir aux armes avec celuy qui la porte ; et pour s'estre desfaict l'un combat, il en a plusieurs sur les bras.

Si nous pensions, par vertu, estre tousiours maistres le nostre ennemy, et le gourmander à nostre poste, nous serions bien marris qu'il nous eschappast, comme il faict en mourant. Nous voulons vaincre, mais plus seurement que honorablement ; et cherchons plus la fin, que la gloire, en nostre querelle.

Asinius Pollio, pour un honneste homme moins excusable, representa une erreur pareille ; qui ayant escript les invectives contre Plancus, attendoit qu'il feust mort pour les publier : c'estoit faire la figue à un aveugle, et dire des pouilles à un sourd, et offenser un homme sans sentiment, plustost que d'encourir le hazard de son ressentiment. Aussi disoit on pour luy, « que ce n'estoit qu'aux lutins de luicter les morts[1]. » Celuy qui attend à veoir trespasser l'aucteur duquel il veult combattre les escripts, que dict il, sinon qu'il est foible et noisif[2] ? On disoit à Aristote que quelqu'un avoit mesdict de luy : « Qu'il face plus, dict il[3], qu'il me fouette, pourveu que ie n'y sois pas. »

Nos peres se contentoient de revencher une iniure par un desmenti, un desmenti par un coup, et ainsi par ordre ; ils estoient assez valeureux pour ne craindre pas leur adversaire vivant et oultragé : nous tremblons de frayeur, tant que nous le veoyons en pied ; et qu'il soit ainsi, nostre belle practique d'auiourd'huy porte elle pas de pour-

[1] C'est Plancus lui-même qui fit cette réponse : *Nec Plancus illepide, Cum mortuis non nisi larvas luctari.* PLINE, dans sa *Préface à Vespasien*, vers la fin. C.

[2] *Noisif*, querelleux. NICOT. C.

[3] DIOGÈNE LAERCE, IX, 18. C.

suyvre à mort aussi bien celuy que nous avons offensé que celuy qui nous a offensez? C'est aussi une espece de lascheté qui a introduict en nos combats singuliers cet usage de nous accompaigner de seconds, et tiers, et quarts : c'estoit anciennement des duels ; ce sont à cette heure rencontres et battailles. La solitude faisoit peur aux premiers qui l'inventerent, *quum in se cuique minimum fiduciæ esset*[1]; car naturellement quelque compaignie que ce soit apporte confort et soulagement au dangier. On se servoit anciennement de personnes tierces, pour garder qu'il ne s'y feist desordre et desloyauté, et pour tesmoigner de la fortune du combat : mais depuis qu'on a prins ce train, qu'ils s'y engagent eulx mesmes, quiconque y est convié ne peult honestement s'y tenir comme spectateur; de peur qu'on ne luy attribue que ce soit faulte ou d'affection ou de cœur. Oultre l'iniustice d'une telle action, et vilenie, d'engager à la protection de vostre honneur aultre valeur et force que la vostre, ie treuve du desadvantage à un homme de bien, et qui pleinement se fie de soy, d'aller mesler sa fortune à celle d'un second : chascun court assez de hazard pour soy, sans le courir encores pour un aultre, et a assez à faire à s'asseurer en sa propre vertu pour la deffense de sa vie, sans commettre chose si chere en mains tierces. Car, s'il n'a esté expressement marchandé au contraire, des quatre, c'est une partie liee : si vostre second est à terre, vous en avez deux sus les bras, avecques raison : et de dire que c'est supercherie, elle l'est voirement; comme de charger, bien armé, un homme qui n'a qu'un tronçon d'espee, ou, tout sain, un homme qui est desia fort blecé; mais si ce sont advantages que vous ayez gaigné en combattant, vous vous en pouvez servir sans reproche. La disparité et inegualité ne

[1] Parceque chacun se défioit de soi-même.

se poise et considere que de l'estat en quoy se commence la meslee ; du reste, prenez vous en à la fortune : et quand vous en aurez, tout seul, trois sur vous, vos deux compaignons s'estant laissez tuer, on ne vous faict non plus de tort que ie ferois, à la guerre, de donner un coup d'espee à l'ennemy que ie verrois attaché à l'un des nostres, de pareil advantage. La nature de la societé porte, où il y a trouppe contre trouppe, comme où nostre duc d'Orleans desfia le roy d'Angleterre Henry, cent contre cent[1] ; trois cents contre autant, comme les Argiens contre les Lacedemoniens[2] ; trois à trois, comme les Horaciens contre les Curiaciens, Que la multitude de chasque part n'est consideree que pour un homme seul : par tout où il y a compaignie, le hazard y est confus et meslé.

I'ay interest domestique à ce discours : car mon frere sieur de Matecoulom feut convié, à Rome[3], à seconder un gentilhomme qu'il ne cognoissoit guere, lequel estoit deffendeur, et appellé par un aultre. En ce combat, il se trouva de fortune avoir en teste un qui luy estoit plus voisin et plus cogneu : ie vouldrois qu'on me feist raison de ces loix d'honneur qui vont si souvent chocquant et troublant celles de la raison. Aprez s'estre desfaict de son homme[4], veoyant les deux maistres de la querelle en pieds encores et entiers, il alla descharger son compaignon. Que

[1] *Chroniques de Monstrelet*, vol. I, c. 9. C.

[2] Pour la plaine de Thyrée. HÉRODOTE, I, 82; PAUSANIAS, X, 9; ATHÉNÉE, XV, 6, etc. J. V. L.

[3] Montaigne ne parle pas de ce duel dans les notes recueillies sur son voyage en Italie, et imprimées en 1774. Matecoulom, ou Mattecoulon, un des cinq frères de Montaigne, l'accompagnoit dans ce voyage ; et l'on voit, t. II, p. 518, qu'il profita de son séjour en Italie pour apprendre l'escrime. Mais comme il paroît n'avoir commencé à s'y appliquer d'une manière suivie que vers le milieu du mois d'octobre 1581, il est probable qu'il ne prit part à ce duel qu'après le départ de son frère. J. V. L.

[4] On peut voir tout le détail de cette affaire dans les *Mémoires de Brantôme, touchant les duels*, p. 111 et 112. C.

pouvoit il moins? debvoit il se tenir coy, et regarder desfaire, si le sort l'eust ainsi voulu, celuy pour la deffense duquel il estoit là venu? ce qu'il avoit faict iusques alors ne servoit rien à la besongne : la querelle estoit indecise. La courtoisie que vous pouvez et certes debvez faire à vostre ennemy, quand vous l'avez reduict en mauvais termes et à quelque grand desadvantage, ie ne veois pas comment vous la puissiez faire, quand il va de l'interest d'aultruy, où vous n'estes que suyvant, où la dispute n'est pas vostre : il ne pouvoit estre ny iuste, ny courtois, au hazard de celuy auquel il s'estoit presté. Aussi feut il delivré des prisons d'Italie par une bien soubdaine et solenne recommendation de nostre roy. Indiscrette nation! nous ne nous contentons pas de faire sçavoir nos vices et folies au monde, par reputation; nous allons aux nations estrangieres pour les leur faire veoir en presence! Mettez trois François aux deserts de Libye, ils ne seront pas un mois ensemble, sans se harceler et esgratigner ; vous diriez que cette peregrination est une partie dressee pour donner aux estrangiers le plaisir de nos tragedies, et le plus souvent à tels qui s'esiouïssent de nos maulx et qui s'en mocquent. Nous allons apprendre en Italie à escrimer, et l'exerceons aux despens de nos vies, avant que de le sçavoir; si fauldroit il, suivant l'ordre de la discipline, mettre la theorique[1] avant la practique : nous trahissons nostre apprentissage :

> Primitiæ iuvenis miseræ, bellique propinqui
> Dura rudimenta[2]!

[1] Nous disons aujourd'hui *théorie*, quoique nous ayons conservé *pratique*; c'est une bizarrerie de l'usage. *Mouillez-vous pour seicher, ou seichez-vous pour mouiller? Je n'entends point la theorique : la practique, je m'en aide quelque peu.* RABELAIS, liv. I, c. 5. *Les Italiens*, dit Brantôme en parlant des duels, *sont estez les premiers fondateurs de ces combats et de leurs poinctilles, et en ont tresbien sceu les theoriques et practiques*, p. 179. C.

[2] Tristes épreuves d'un jeune courage! funeste apprentissage d'une guerre prochaine! VIRG., *Énéide*, XI, 156.

Ie sçais bien que c'est un art utile à sa fin mesme (au duel des deux princes cousins germains, en Espaigne, le plus vieil, dict Tite Live [1], par l'addresse des armes et par ruse, surmonta facilement les forces estourdies du plus ieune); et art, comme i'ay cogneu par experience, duquel la cognoissance a grossi le cœur à aulcuns oultre leur mesure naturelle; mais ce n'est pas proprement vertu, puis qu'elle tire son appuy de l'addresse, et qu'elle prend aultre fondement que de soy mesme. L'honneur des combats consiste en la ialousie du courage, non de la science: et pourtant ay ie veu quelqu'un de mes amis, renommé pour grand maistre en cet exercice, choisir en ses querelles des armes qui lui ostassent le moyen de cet advantage, et lesquelles despendoient entierement de la fortune et de l'asseurance, afin qu'on n'attribuast sa victoire plustost à son escrime qu'à sa valeur; et, en mon enfance, la noblesse fuyoit la reputation de bien escrimer comme iniurieuse, et se desrobboit pour l'apprendre, comme un mestier de subtilité desrogeant à la vraye et naïfve vertu.

Non schivar, non parar, non ritirarsi
Voglion costor, nè quì destrezza ha parte;
Non danno i colpi or finti, or pieni, or scarsi:
Toglie l' ira e 'l furor l' uso dell' arte.
Odi le spade orribilmente urtarsi
A mezzo il ferro; il piè d' orma non parte:
Sempre è il piè fermo, e la man sempre in moto;
Nè scende taglio in van, nè punta a voto [2].

[1] L. XXVIII, c. 21. C.

[2] Ils ne veulent ni esquiver, ni parer, ni fuir; l'adresse n'a point de part à leur combat; leurs coups ne sont point simulés, tantôt directs, tantôt obliques; la colère, la fureur leur ôte l'usage de l'art. Écoutez l'horrible choc de leurs épées qui se heurtent: leurs pieds sont toujours fermes, toujours immobiles, et leurs mains toujours en mouvement; de la taille, de la pointe, leurs coups ne sont jamais sans effet. TORQUATO TASSO, *Gerusal. liberata*, c. XII, stanza 56.

Les buttes [1], les tournois, les barrieres, l'image des combats guerriers, estoient l'exercice de nos peres : cet aultre exercice est d'autant moins noble, qu'il ne regarde qu'une fin privee; qui nous apprend à nous entreruyner, contre les loix et la iustice, et qui, en toute façon, produict tousiours des effects dommageables. Il est bien plus digne et mieulx seant de s'exercer en choses qui asseurent, non qui offensent nostre police, qui regardent la publicque seureté et la gloire commune. Publius Rutilius [2], consul, feut le premier qui instruisit le soldat à manier ses armes par addresse et science, qui conioingnit l'art à la vertu, non pour l'usage de querelle privee, ce feut pour la guerre et querelles du peuple romain; escrime populaire et civile : et, oultre l'exemple de Cesar [3], qui ordonna aux siens de tirer principalement au visage des gentsdarmes de Pompeius, en la battaille de Pharsale, mille aultres chefs de guerre se sont ainsin advisez d'inventer nouvelle forme d'armes, nouvelle forme de frapper et de se couvrir, selon le besoing de l'affaire present.

Mais, tout ainsi que Philopœmen [4] condamna la luicte, en quoy il excelloit, d'autant que les preparatifs qu'on employoit à cet exercice estoient divers à ceulx qui appartiennent à la discipline militaire, à laquelle seule il estimoit les gens d'honneur se debvoir amuser : il me semble aussi que cette addresse à quoy on façonne ses membres, ces destours et mouvements à quoy on dresse la ieunesse en cette nouvelle eschole, sont non seulement inutiles, mais contraires plustost et dommageables à l'usage du

[1] Motte de terre eslevee, respondant à une semblable opposite, par iuste intervalle d'un iect d'arc ou d'arbaleste ; en hault ou au milieu desquelles il y a un blanc à viser, pour exercer les archers et les arbalestriers. NICOT.

[2] VALÈRE MAXIME, II, 3, 2. C.

[3] PLUTARQUE, *César*, c. 12. C.

[4] ID., *Philopœmen*, c. 12. C.

combat militaire; aussi y emploient communement nos gents des armes particulieres, et peculierement destinées à cet usage; et i'ai veu qu'on ne trouvoit gueres bon qu'un gentilhomme, convié à l'espee et au poignard, s'offrist en equipage de gentdarme; ny qu'un aultre offrist d'y aller avecques sa cappe [1], au lieu du poignard. Il est digne de consideration que Lachez, en Platon [2], parlant d'un apprentissage de manier les armes, conforme au nostre, dict n'avoir iamais de cette eschole veu sortir nul grand homme de guerre, et nommeement des maistres d'icelle : quant à ceulx là, nostre experience en dict bien autant. Du reste, au moins pouvons nous tenir que ce sont suffisances de nulle relation et correspondance; et, en l'institution des enfants de sa police, Platon [3] interdict les arts de mener les poings, introduictes par Amycus et Epeius, et de luicter, par Antaeus et Cercyo, parce qu'elles ont aultre but que de rendre la ieunesse plus apte au service bellique, et n'y conferent point [4]. Mais ie m'en vois un peu bien à gauche de mon theme.

L'empereur Maurice [5], estant adverty, par songes et plusieurs prognostiques, qu'un Phocas, soldat pour lors incogneu, le debvoit tuer, demandoit à son gendre Philippus qui estoit ce Phocas, sa nature, ses conditions et ses mœurs; et comme, entre aultres choses, Philippus luy dict qu'il estoit lasche et craintif, l'empereur conclut incontinent par là qu'il estoit doncques meurtrier et cruel. Qui rend les tyrans si sanguinaires, c'est le soing de leur seu-

[1] C'est-à-dire en *habit de guerre*. Cappe, *chlamys*, *sagum militare*. NICOT. C.

[2] Dans le dialogue de Platon, intitulé *Lachès*, p. 247. C.

[3] Traité des *Lois*, liv. VII, p. 630. C.

[4] *Et n'y contribuent point*. Conférer, en ce sens, est purement latin.

[5] ZONARAS et CÉDRÉNUS, dans le règne de cet empereur. Mais celui à qui Maurice fit cette question s'appeloit *Philippicus*; et il n'étoit pas son gendre, mais son beau-frère. C.

reté, et que leur lasche cœur ne leur fournit d'aultres moyens de s'asseurer, qu'en exterminant ceulx qui les peuvent offenser, iusques aux femmes, de peur d'une esgratignure :

Cuncta ferit, dum cuncta timet [1].

Les premieres cruautés s'exercent pour elles mesmes; de là s'engendre la crainte d'une iuste revenche, qui produict aprez une enfileure de nouvelles cruautez, pour les estouffer les unes par les aultres. Philippus, roy de Macedoine, celuy qui eut tant de fusees à desmesler avecques le peuple romain, agité de l'horreur des meurtres commis par son ordonnance, ne se pouvant resouldre contre tant de familles en divers temps offensees, print party de se saisir de touts les enfants de ceulx qu'il avoit faict tuer, pour, de jour en jour, les perdre l'un aprez l'aultre, et ainsin establir son repos [2].

Les belles matieres siesent bien, en quelque place qu'on les seme : moy, qui ay plus de soing du poids et utilité des discours que de leur ordre et suitte, ne doibs pas craindre de loger icy, un peu à l'escart, une tresbelle histoire. Quand elles sont si riches de leur propre beauté, et se peuvent seules trop soubstenir, ie me contente du bout d'un poil pour les ioindre à mon propos [3].

Entre les aultres condemnez par Philippus [4], avoit esté un Herodicus, prince des Thessaliens : aprez luy, il avoit encores depuis faict mourir ses deux gendres, laissants chascun un fils bien petit. Theoxena et Archo estoient les deux veufves. Theoxena ne peut estre induicte à se rema-

[1] Il frappe tout, parcequ'il craint tout. CLAUDIEN, *in Eutrop.*, I, 182.

[2] TITE LIVE, XL, 3. J. V. L.

[3] Cette phrase manque dans l'exemplaire qui a servi pour l'édition de 1802. J. V. L.

[4] Toute cette histoire est prise de TITE LIVE, XL, 4; mais Montaigne n'a pas toujours traduit fidèlement son original. C.

rier, en estant fort poursuyvie. Archo espousa Poris, le premier homme d'entre les Aeniens, et en eut nombre d'enfants, qu'elle laissa touts en bas aage. Theoxena, espoinçonnée [1] d'une charité maternelle envers ses nepveux, pour les avoir en sa conduicte et protection, espousa Poris. Voicy venir la proclamation de l'edict du roy. Cette courageuse mere, se desfiant et de la cruauté de Philippus, et de la licence de ses satellites envers cette belle et tendre ieunesse, osa dire qu'elle les tueroit plustost de ses mains que de les rendre. Poris, effrayé de cette protestation, luy promet de les desrobber et emporter à Athenes, en la garde d'aulcuns siens hostes fideles. Ils prennent occasion d'une feste annuelle qui se celebroit à Aenie, en l'honneur d'Aeneas, et s'y en vont. Ayants assisté, le iour, aux cerimonies et banquet publicque, la nuict ils s'escoulent dans un vaisseau preparé, pour gaigner païs par mer. Le vent leur feut contraire; et, se trouvants le lendemain à la veue de la terre d'où ils avoient desmaré, feurent suyvis par les gardes des ports. Au ioindre [2], Poris s'embesongnant à haster les mariniers pour la fuitte, Theoxena, forcenee d'amour et de vengeance, se reiectant à sa premiere proposition, faict apprest d'armes et de poison, et les presentant à leur veue : « Or sus, mes enfants, la mort est meshuy le seul moyen » de vostre deffense et liberté, et sera matiere aux dieux » de leur saincte iustice : ces espees traictes, ces couppes » pleines, vous en ouvrent l'entrée : courage! Et toi, mon » fils, qui es plus grand, empoigne ce fer, pour mourir » de la mort plus forte [3]. » Ayants d'un costé cette vigoreuse

[1] *Animée, aiguillonnée.* — Espoinçonner, *pungere, incitare, acuere.* Nicot.

[2] C'est-à-dire *comme ils s'approchoient.* Montaigne nous donne ici la traduction de ces mots de Tite-Live, XL, 4: *Quum jam appropinquabant,* Comme les gardes s'approchoient pour les prendre. C.

[3] *Plus noble, plus courageuse.* Tite Live ajoute : *Aut haurite poculum, si segnior mors juvat.* J. V. L.

conseillere, les ennemis de l'aultre à leur gorge, ils coururent de furie chascun à ce qui lui fut le plus à main; et, demy morts, feurent iectez en la mer. Theoxena, fiere d'avoir si glorieusement pourveu à la seureté de touts ses enfants, accollant chauldement son mary : « Suyvons ces » garsons, mon amy; et iouïssons de mesme sepulture avec » ques eulx. » Et, se tenants ainsin embrassez, se precipiterent : de maniere que le vaisseau feut ramené à bord, vuide de ses maistres.

Les tyrans, pour faire touts les deux ensemble, et tuer, et faire sentir leur cholere, ont employé toute leur suffisance à trouver moyen d'alonger la mort. Ils veulent que leurs ennemis s'en aillent, mais non pas si viste qu'ils n'ayent le loisir de savourer leur vengeance [1]. Là dessus ils sont en grand' peine : car si les torments sont violents, ils sont courts; s'ils sont longs, ils ne sont pas assez douloureux à leur gré : les voylà à dispenser leurs engins. Nous en veoyons mille exemples en l'antiquité; et ie ne sais si, sans y penser, nous ne retenons pas quelque trace de cette barbarie.

Tout ce qui est au delà de la mort simple me semble pure cruauté [2]. Nostre iustice ne peult esperer que celuy que la crainte de mourir, et d'estre descapité, ou pendu, ne gardera de faillir, en soit empesché par l'imagination d'un feu languissant, ou des tenailles, ou de la roue. Et ie ne sçais ce pendant, si nous les iectons au desespoir; car en quel estat peult estre l'ame d'un homme, attendant vingt quatre

[1] Allusion au mot de Caligula : « Je veux qu'il se sente mourir. » SUÉTONE, *Calig.*, c. 30. J. V. L.

[2] Montaigne exprime la même pensée dans les mêmes termes, liv. II, chap. 11. Dans la censure que les *Essais* eurent à subir pendant le séjour de Montaigne à Rome, on lui reprocha d'avoir *estimé cruauté ce qui est au delà de la mort simple* (Voyage, t. II, p. 36). Le *frater françois* qui fut chargé de cet examen par le *maestro del sacro palazzo*, dut être surtout choqué de voir cette proposition malsonnante répétée deux fois. J. V. L.

heures la mort, brisé sur une roue, ou, à la vieille façon, cloué à une croix? Iosephe [1] recite que pendant les guerres des Romains en Iudee, passant où l'on avoit crucifié quelques Iuifs, trois iours y avoit, il recogneut trois de ses amis, et obteint de les oster de là; les deux moururent, dict il, l'aultre vescut encores depuis.

Chalcondyle, homme de foy, aux memoires qu'il a laissez des choses advenues de son temps et prez de luy [2], recite pour extreme supplice celuy que l'empereur Mechmet practiquoit souvent, de faire trencher les hommes en deux parts par le fauls [3] du corps, à l'endroict du diaphragme, et d'un seul coup de cimeterre; d'où il arrivoit qu'ils mourussent comme de deux morts à la fois; et veoyoit on, dict il, l'une et l'aultre part pleine de vie se demener long temps aprez, pressee de torment. Ie n'estime pas qu'il y eust grande souffrance en ce mouvement : les supplices plus hideux à veoir ne sont pas tousiours les plus forts à souffrir; et treuve plus atroce ce que d'aultres historiens en recitent contre des seigneurs epirotes, qu'il les feit escorcher par le menu d'une dispensation si malicieusement ordonnee, que leur vie dura quinze iours à cette angoisse.

Et ces deux aultres : Crœsus [4] ayant faict prendre un gentilhomme, favori de Pantaleon, son frere, le mena en la boutique d'un foullon, où il le feit gratter et carder à coups de cardes et peignes de ce mestier, iusques à ce qu'il en mourust. Georges Sechel [5], chef de ces païsans de Poloigne,

[1] Dans l'*Histoire de sa vie*, sur la fin. C.

[2] *Histoire des Turcs*, liv. X, vers le commencement. C.

[3] *Par l'enfourchure*; à la lettre, *par le défaut du corps*. E. J.

[4] HÉRODOTE, I, 92; PLUTARQUE, *de la Malignité d'Hérodote*, p. 858. J. V. L.

[5] Vous trouverez ce fait, avec toutes ses circonstances, dans la *Chronique de Carion*, refondue par Mélanchthon et Gaspard Peucer, son gendre, liv. IV, p. 700, et dans les *Annales de Silésie*, compilées en latin par Joachim Cureus, p. 233. C.

qui, soubs tiltre de la croisade, feirent tant de maulx, desfaict en battaille par le vayvode de Transsylvanie, et prins, feut trois iours attaché nud sur un chevalet, exposé à toutes les manieres de torments que chascun pouvoit apporter contre lui; pendant lequel temps on fit ieusner plusieurs aultres prisonniers. Enfin, luy vivant et veoyant, on abbreuva de son sang Lucat, son cher frere, et pour le salut duquel seul il prioit, tirant sur soy toute l'envie [1] de leurs mesfaicts : et feit lon paistre vingt de ses plus favoris capitaines, deschirants à belles dents sa chair, et en engloutissants les morceaux. Le reste du corps et parties du dedans, luy expiré, feurent mises bouillir, qu'on feit manger à d'aultres de sa suitte.

CHAPITRE XXVIII.

TOUTES CHOSES ONT LEUR SAISON.

Ceulx qui apparient Caton le censeur au ieune Caton, meurtrier de soy mesme, apparient deux belles natures et de formes voisines. Le premier exploicta la sienne à plus de visages, et precelle en exploicts militaires et en utilité de ses vacations publicques; mais la vertu du ieune, oultre ce que c'est blaspheme de luy en apparier null' aultre en vigueur, feut bien plus nette : car qui deschargeroit d'envie et d'ambition celle du censeur, ayant osé chocquer l'honneur de Scipion, en bonté et en toutes parties d'excellence de bien loing plus grand, et que luy, et que tout aultre homme de son siecle?

Ce qu'on dict [2], entre aultres choses, de luy, qu'en son extreme vieillesse il se meit à apprendre la langue grecque,

[1] *Toute la haine que les méfaits de l'un et de l'autre devoient inspirer.*

[2] PLUTARQUE, *Caton le Censeur*, c. 1. C.

d'un ardent appetit, comme pour assouvir une longue soif, ne me semble pas luy estre fort honnorable : c'est proprement ce que nous disons, « Retumber en enfantillage. » Toutes choses ont leur saison, les bonnes et tout [1]; et ie puis dire mon patenostre hors de propos; comme on desfera T. Quintius Flaminius de ce qu'estant general d'armee, on l'avoit veu à quartier, sur l'heure du conflict, s'amusant à prier Dieu en une battaille qu'il gaigna [2].

Imponit finem sapiens et rebus honestis [3].

Eudemonidas, veoyant Xenocrates, fort vieil, s'empresser aux leçons de son eschole : « Quand sçaura cettuy cy, dict il, s'il apprend encores [4]? » Et Philopœmen, à ceulx qui hault louoient le roy Ptolemaeus de ce qu'il durcissoit sa personne touts les iours à l'exercice des armes : « Ce n'est, dict il, pas chose louable à un roy de son aage de s'y exercer ; il les debvroit hormais [5] reellement employer [6]. » Le ieune doibt faire ses apprests; le vieil, en iouïr, disent les sages [7]; et le plus grand vice qu'ils remarquent en

[1] *Aussi.* — *Et tout*, dans ce sens-là, est un vrai gasconisme, dont voici encore un exemple que j'ai trouvé dans BRANTÔME, p. 432, t. II, de ses *Femmes galantes*, où, parlant d'un homme marié à une belle et aimable femme, il dit : *Qui l'a telle, ne va point au pourchas, comme d'aultres, aultrement il est bien miserable ; et qui n'y va, peu se soucie-il de dire mal des dames, ni bien* et tout, *sinon que de la sienne*, C. — On dit encore *itout* pour *aussi*, en Sologne. E. J.

[2] PLUTARQUE, *Comparaison de T. Q. Flaminius avec Philopœmen*, c. 2. C.

[3] Même dans la vertu, le sage sait s'arrêter. JUVÉNAL, VI, 444. — Ici Montaigne détourne les paroles de ce poëte du sens qu'elles ont dans l'original, où elles signifient tout autre chose. C.

[4] PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*.

[5] *Désormais, à l'avenir.* — *Désormais*, en prenant la place de *hormais*, l'a dépossédé entièrement. Du temps de Nicot, on pouvoit écrire *des ores mais*, au lieu de *désormais*. C.

[6] PLUTARQUE, *Philopœmen*, c. 12. C.

[7] SÉNÈQUE, *Epist.* 36. J. V. L.

nous, c'est que nos desirs raieunissent sans cesse; nous recommenceons tousiours à vivre.

Nostre estude et nostre envie debvroient quelquesfois sentir la vieillesse. Nous avons le pied à la fosse; et nos appetits et poursuittes ne font que naistre :

Tu secanda marmora
Locas sub ipsum funus, et, sepulcri
Immemor, struis domos [1].

Le plus long de mes desseings n'a pas un an d'estendue : ie ne pense desormais qu'à finir, me desfoys de toutes nouvelles esperances et entreprinses, prends mon dernier congé de touts les lieux que ie laisse, et me despossede touts les iours de ce que i'ay. *Olim iam nec perit quidquam mihi, nec acquiritur.... plus super est viatici quam viæ* [2].

Vixi, et quem dederat cursum fortuna peregi [3].

C'est enfin tout le soulagement que ie treuve en ma vieillesse, qu'elle amortit en moy plusieurs desirs et soings de quoy la vie est inquietee; le soing du cours du monde, le soing des richesses, de la grandeur, de la science, de la santé, de moy. Cettuy cy apprend à parler, lors qu'il luy fault apprendre à se taire pour iamais. On peult continuer à tout temps l'estude, non pas l'escholage : la sotte chose qu'un vieillard abecedaire [4]!

[1] Vous faites tailler des marbres, à la veille de mourir; vous bâtissez une maison, et il faudroit songer à un tombeau. HOR., *Od.*, II, 18, 17.

[2] Depuis long-temps je ne perds ni ne gagne;... il me reste plus de provisions que de chemin à faire. SÉNÈQUE, *Epist.* 77.

[3] J'ai vécu, j'ai fourni la carrière que m'avoit donnée la fortune. VIRG., *Énéide*, IV, 653.

[4] Montaigne traduit SÉNÈQUE, *Epist.* 36 : *Turpis et ridicula res est lementarius senex*. J. V. L.

Diversos diversa iuvant; non omnibus annis
Omnia conveniunt [1].

S'il fault estudier, estudions un estude sortable à nostre ›ndition, à fin que nous puissions respondre, comme celuy qui, quand on demanda à quoy faire ces estudes en sa ›crepitude, « A m'en partir meilleur, et plus à mon ayse, » ›spondict il. Tel estude feut celuy du ieune Caton, sen- nt sa fin prochaine, qui se rencontra au discours de Pla- n, De l'eternité de l'ame; non, comme il fault croire, ı'il ne feust de long temps garny de toutes sortes de mu- tions pour un tel deslogement; d'asseurance, de volonté rme et d'instruction, il en avoit plus que Platon n'en a ı ses escripts; sa science et son courage estoient, pour › regard, au dessus de la philosophie : il print cette oc- ıpation, non pour le service de sa mort; mais, comme ›luy qui n'interrompit pas seulement son sommeil en l'im- ›rtance d'une telle deliberation, il continua aussi sans ıois et sans changement ses estudes avec les aultres ac- ›ns accoustumees de sa vie. La nuict [2] qu'il veint d'estre ›fusé de la preture, il la passa à jouer; celle en laquelle debvoit mourir, il la passa à lire : la ou perte de la vie ı de l'office, tout luy feut un.

CHAPITRE XXIX.

DE LA VERTU.

Ie treuve, par experience, qu'il y a bien à dire entre ›s boutees [3] et saillies de l'ame, ou une resolue et con-

[1] Les hommes aiment des choses diverses : toute chose ne convient ›as à tout âge. *Pseudo*-GALLUS, I, 104.

[2] Ces mots, jusqu'à la fin du chapitre, sont traduits de SÉNÈQUE, *pist.* 71 et 104. C.

[3] Les élans, les boutades. — D'une boutée, *uno impulsu*, *uno impetu.* NICOT.

stante habitude : et veois bien qu'il n'est rien que nous ne puissions, voire iusques à surpasser la Divinité mesme, dict quelqu'un [1], d'autant que c'est plus de se rendre impassible, de soy, que d'estre tel, de sa condition originelle; et iusques à pouvoir ioindre à l'imbecillité de l'homme une resolution et asseurance de Dieu ; mais c'est par secousses : et ez vies de ces heros du temps passé, il y a quelquesfois des traicts miraculeux, et qui semblent de bien loing surpasser nos forces naturelles ; mais ce sont traicts, à la verité ; et est dur à croire que de ces conditions ainsin eslevees, on en puisse teindre et abbruver l'ame en maniere qu'elles luy deviennent ordinaires et comme naturelles. Il nous escheoit à nous mesmes, qui ne sommes qu'avortons d'hommes, d'eslancer par fois nostre ame, esveillee par les discours ou exemples d'aultruy, bien loin au delà de son ordinaire : mais c'est une espece de passion, qui la pousse et agite, et qui la ravit aulcunement hors de soy ; car, ce tourbillon franchi, nous veoyons que, sans y penser, elle se desbande et relasche d'elle mesme, sinon iusques à la derniere touche, au moins iusques à n'estre plus celle là : de façon que lors, à toute occasion, pour un oyseau perdu ou un verre cassé, nous nous laissons esmouvoir à peu prez comme l'un du vulgaire. Sauf l'ordre, la moderation et la constance, i'estime que toutes choses soient faisables par un homme bien manque [2] et defaillant en gros. A cette cause, disent les sages, il fault, pour iuger bien à poinct d'un homme, principalement contrerooller ses actions communes [3], et le surprendre en son à touts les iours.

Pyrrho, celuy qui bastit de l'ignorance une si plaisante

[1] SÉNÈQUE, *Epist.* 73 ; et surtout *de Provident.*, c. 5 : *Ferte fortiter : hoc est, quo Deum antecedatis : ille extra patientiam malorum est, vos supra patientiam.* J. V. L.

[2] *Défectueux, imparfait, foible.* C.

[3] Ou *privées*, comme dans l'édition in-4° de 1588, fol. 300.

science, essaya, comme touts les aultres vrayement philosophes, de faire respondre sa vie à sa doctrine. Et parce qu'il maintenoit la foiblesse du iugement humain estre si extreme que de ne pouvoir prendre party ou inclination, et le vouloit suspendre perpetuellement balancé, regardant et accueillant toutes choses comme indifferentes, on conte[1] qu'il se maintenoit tousiours de mesme façon et visage : s'il avoit commencé un propos, il ne laissoit pas de l'achever, bien que celuy à qui il parloit s'en feust allé; s'il alloit, il ne rompoit son chemin pour empeschement qui se presentast, conservé des precipices, du heurt des charrettes, et aultres accidents, par ses amis[2] : car, de craindre ou eviter quelque chose, c'eust esté chocquer ses propositions, qui ostoient aux sens mesmes toute eslection et certitude. Quelquesfois il souffrit d'estre incisé et cauterisé, d'une telle constance, qu'on ne luy en veit pas seulement ciller les yeulx. C'est quelque chose de ramener l'ame à ces imaginations; c'est plus d'y joindre les effects; toutesfois il n'est pas impossible : mais de les ioindre avecques telle perseverance et constance, que d'en establir son train ordinaire, certes, en ces entreprinses si esloingnees de l'usage commun, il est quasi incroyable qu'on le puisse. Voylà pourquoy, comme il feust quelquesfois rencontré en sa maison, tansant bien asprement avecques sa sœur, et luy estant reproché de faillir en cela à son indifference : « Quoy, dict il, fault il qu'encores cette femmelette serve de tesmoi-

[1] Diogène Laerce, IX, 63. C.

[2] Diogène Laerce, IX, 62. C. — Montaigne dit positivement ailleurs, que ceux qui peignent Pyrrhon « stupide et immobile, prenant un » train de vie farouche et inassociable, attendant le heurt des charret- » tes, se presentant aux precipices, refusant de s'accommoder aux » loix, » enchérissent sur sa doctrine. Pyrrhon, ajoute-t-il, « n'a pas » voulu se faire pierre ou souche : il a voulu se faire homme vivant. » discourant et raisonnant, iouissant de touts plaisirs et commoditez » naturelles, etc. » Liv. II, c. 12. C.

gnage à mes regles? » Une aultre fois, qu'on le veit se deffendre d'un chien : « Il est, dict il, tresdifficile de despouiller entierement l'homme : et se fault mettre en debvoir et efforcer de combattre les choses, premierement par les effects, mais au pis aller, par la raison et par les discours[1]. »

Il y a environ sept ou huict ans, qu'à deux lieues d'icy, un homme de village, qui est encores vivant, ayant la teste de long temps rompue par la ialousie de sa femme, revenant un iour de la besongne, et elle le bienveignant[2] de ses criailleries accoustumees, entra en telle furie, que, sur le champ, à tout la serpe qu'il tenoit encores en ses mains, s'estant moissonné tout net les pieces qui la mettoient en fiebvre, les luy iecta au nez. Et il se dict qu'un ieune gentilhomme des nostres[3], amoureux et gaillard, ayant, par sa perseverance, amolli enfin le cœur d'une belle maistresse, desesperé de ce que, sur le poinct de la charge, il s'estoit trouvé mol luy mesme et desfailly, et que

Non viriliter
Iners senile penis extulerat caput[4],

il s'en priva soubdain revenu au logis, et l'envoya, cruelle

[1] DIOGÈNE LAERCE, IX, 66. C.

[2] *L'accueillant, pour sa bienvenue.* — Bienveignee, *comiter excipere aliquem.* NICOT.

[3] Une histoire semblable est racontée par HENRI ESTIENNE, *Apologie pour Hérodote*, t. I, p. 299. Il dit la tenir « d'un homme de bien, et » nommement qui est ennemy mortel des mensonges. » Son commentateur Le Duchat suppose que c'est Montaigne lui-même. D'après Henri Estienne, le jeune gentilhomme étoit un bâtard de la maison de Campois, près de Romorantin; et le fait s'étoit passé environ vingt-cinq ans avant la publication de son ouvrage, qui parut pour la première fois en 1566. J. V. L.

[4] La partie dont il attendoit le plus de service, n'avoit donné aucun signe de vigueur. TIBULLE, *Priap.*, carm. 84. — Montaigne met ici *extulerat* au lieu d'*extulit*, qui est dans l'original. Ces fragments, ou ces *Priapées*, ont été recueillis et publiés à la suite du Pétrone *variorum*. *édit.* de 1669. C.

et sanglante victime, pour la purgation de son offense. Si c'eust esté par discours et religion, comme les presbtres de Cybele, que ne dirions nous d'une si haultaine entreprinse?

Depuis peu de iours, à Bergerac, à cinq lieues de ma maison, contremont la riviere de Dordoigne, une femme ayant esté tormentee et battue, le soir avant, de son mary, chagrin et fascheux de sa complexion, delibera d'eschapper à sa rudesse, au prix de sa vie; et s'estant, à son lever, accointee de ses voisines comme de coustume, leur laissant couler quelque mot de recommendation de ses affaires, prenant une sienne sœur par la main, la mena avecques elle sur le pont, et, aprez avoir prins congé d'elle, comme par maniere de ieu, sans montrer aultre changement ou alteration, se precipita du hault en bas en la riviere, où elle se perdit. Ce qu'il y a de plus en cecy, c'est que ce conseil meurit une nuict entiere dans sa teste.

C'est bien aultre chose des femmes indiennes : car estant leur coustume, aux maris d'avoir plusieurs femmes, et à la plus chere d'elles de se tuer aprez son mary, chascune, par le desseing de toute sa vie, vise à gaigner ce poinct et cet advantage sur ses compaignes; et les bons offices qu'elles rendent à leur mary ne regardent aultre recompense que d'estre preferees à la compaignie de sa mort.

.... Ubi mortifero iacta est fax ultima lecto,
Uxorum fusis stat pia turba comis :
Et certamen habent lethi, quæ viva sequatur
Coniugium : pudor est non licuisse mori.
Ardent vitrices, et flammæ pectora præbent,
Imponuntque suis ora perusta viris [1].

[1] Lorsque la torche funèbre est lancée sur le bûcher, on voit alentour les épouses échevelées se disputer l'honneur de mourir, et de suivre leur époux : survivre est une honte pour elles. Celle qui sort victorieuse de ce combat se précipite dans les flammes, et, d'une bouche ardente, embrasse en mourant son époux qui n'est plus. PROPERCE, III, 13, 17.

Un homme escrit encores en nos iours avoir veu en ces nations orientales cette coustume en credit, que non seulement les femmes s'enterrent aprez leurs maris, mais aussi les esclaves desquelles il a eu iouïssance; ce qui se faict en cette maniere : Le mary estant trespassé, la veufve peult, si elle voult (mais peu la veulent) demander deux ou trois mois d'espace à disposer de ses affaires. Le iour venu, elle monte à cheval, paree comme à nopces, et d'une contenance gaie, va, dict elle, dormir avecques son espoux, tenant en sa main gauche un miroüer, une flesche en l'aultre : s'estant ainsi promenee en pompe, accompaignee de ses amis et parents et de grand peuple en feste, elle est tantost rendue au lieu publicque destiné à tels spectacles : c'est une grande place, au milieu de laquelle il y a une fosse pleine de bois; et ioignant icelle, un lieu relevé de quatre ou cinq marches, sur lequel elle est conduicte, et servie d'un magnifique repas; aprez lequel, elle se met à baller et à chanter, et ordonne, quand bon luy semble, qu'on allume le feu. Cela faict, elle descend, et, prenant par la main le plus proche des parents de son mary, ils vont ensemble à la riviere voisine, où elle se despouille toute nue, et distribue ses ioyaux et vestements à ses amis, et se va plongeant dans l'eau, comme pour y laver ses pechez : sortant de là, elle s'enveloppe d'un linge iaune de quatorze brasses de long; et, donnant derechef la main à ce parent de son mary, s'en revont sur la motte, où elle parle au peuple, et recommende ses enfants, si elle en a. Entre la fosse et la motte, on tire volontiers un rideau, pour leur oster la veue de cette fornaise ardente, ce qu'aulcunes deffendent, pour tesmoigner plus de courage. Finy qu'elle a de dire, une femme luy presente un vase plein d'huile à s'oindre la teste et tout le corps, lequel elle iecte dans le feu quand elle en a faict, et en l'instant s'y lance elle mesme. Sur l'heure, le peuple renverse sur elle

quantité de busches pour l'empescher de languir; et se change toute leur ioie en dueil et tristesse. Si ce sont personnes de moindre estoffe, le corps du mort est porté au lieu où on le veult enterrer, et là mis en son seant, la veufve, à genoux devant luy, l'embrassant estroictement; et se tient en ce poinct, pendant qu'on bastit autour d'eulx un mur qui, venant à se haulser iusques à l'endroict des espaules de la femme, quelqu'un des siens, par le derriere prenant sa teste, luy tord le col, et rendu qu'elle a l'esprit, le mur est soubdain monté et clos, où ils demeurent ensepvelis.

En ce mesme païs, il y avoit quelque chose de pareil en leurs gymnosophistes : car, non par la contrainte d'aultruy, non par l'impetuosité d'une humeur soubdaine, mais par expresse profession de leur regle, leur façon estoit, à mesure qu'ils avoient attainct certain aage, ou qu'ils se veoyoient menacez par quelque maladie, de se faire dresser un buchier, et au dessus un lict bien paré; et aprez avoir festoyé ioyeusement leurs amis et cognoissants, s'aller planter dans ce lict, en telle resolution, que le feu y estant mis, on ne le veist mouvoir ny pieds, ny mains[1] : et ainsi mourut l'un d'eulx, Calanus, en presence de toute l'armee d'Alexandre le grand[2]. Et n'estoit estimé entre eulx ny sainct, ny bienheureux, qui ne s'estoit ainsi tué, envoyant son ame purgee et purifiee par le feu, aprez avoir consommé tout ce qu'il y avoit de mortel et terrestre. Cette constante premeditation de toute la vie, c'est ce qui faict miracle.

Parmy nos aultres disputes, celle du *Fatum* s'y est meslee : pour attacher les choses advenir et nostre volonté mesme certaine et inevitable necessité, on est encores sur cet

[1] Quinte-Curce, VIII, 9; Strabon, liv. XV, p. 1045, t. II, édition msterdam, 1707. C.

[2] Plutarque, *Alexandre*, c. 21. C.

argument du temps passé, « Puisque Dieu preveoit toutes choses debvoir ainsin advenir, comme il faict sans doubte; il fault doncques qu'elles adviennent ainsin. » A quoy nos maistres respondent, « Que le veoir que quelque chose advienne, comme nous faisons, et Dieu de mesmes (car tout luy estant present, il veoit plustost qu'il ne preveoit), ce n'est pas la forcer d'advenir : voire, nous veoyons, à cause que les choses adviennent; et les choses n'adviennent pas, à cause que nous veoyons : l'advenement fait la science, et non la science l'advenement. Ce que nous veoyons advenir, advient; mais il pouvoit aultrement advenir; et Dieu, au registre des causes des advenements qu'il a en sa prescience, y a aussi celles qu'on appelle fortuites, et les volontaires qui despendent de la liberté qu'il a donné à nostre arbitrage, et sçait que nous fauldrons, parce que nous aurons voulu faillir. »

Or, i'ai veu assez de gents encourager leurs troupes de cette necessité fatale : car si nostre heure est attachee à certain poinct, ny les harquebusades ennemies, ny nostre hardiesse, ny nostre fuyte et couardise, ne la peuvent advancer ou reculer. Cela est beau à dire; mais cherchez qui l'effectuera : et s'il est ainsi, qu'une forte et vifve creance tire aprez soy les actions de mesme, certes cette foy, de quoy nous remplissons tant la bouche, est merveilleusement legiere en nos siecles; sinon que le mespris qu'elle a des œuvres, luy fasse desdaigner leur compaignie. Tant y a, qu'à ce mesme propos, le sire de Ioinville, tesmoing croyable autant que tout aultre, nous raconte des Bedoins, nation meslee aux Sarrasins, ausquels le roy sainct Louys eut affaire en la terre saincte, qu'ils croyoient si fermement, en leur religion, les iours d'un chascun estre de toute eternité prefix et comptez, d'une preordonnance inevitable, qu'ils alloient à la guerre nudz, sauf un glaive à la turquesque, et le corps seulement couvert d'un linge

blanc : et pour leur plus extreme mauldisson, quand ils se courrouceoient aux leurs, ils avoient tousiours en la bouche : « Mauldict sois tu comme celuy qui s'arme, de peur de la mort[1] ! » Voylà bien aultre preuve de creance et de foy que la nostre. Et de ce reng est aussi celle que donnerent ces deux religieux de Florence, du temps de nos peres[2] : Estants en quelque controverse de science, ils s'accorderent d'entrer touts deux dans le feu, en presence de tout le peuple, et en la place publicque, pour la verification chascun de son party : et en estoient desia les apprests touts faicts, et la chose iustement sur le poinct de l'execution, quand elle feut interrompue par un accident improuveu.

Un ieune seigneur turc, ayant faict un signalé faict d'armes de sa personne, à la veue des deux battailles d'Amurath et de l'Huniade[3], prestes à se donner[4], enquis par Amurath, qui l'avoit, en si grande ieunesse et inexperience (car c'estoit la premiere guerre qu'il eust veu), remply d'une si genereuse vigueur de courage, respondit, « Qu'il avoit eu pour souverain precepteur de vaillance un lievre : quelque iour, estant à la chasse, dict il, ie descouvris un lievre en forme[5]; et encores que i'eusse deux excellents levriers à mon costé, si me sembla il, pour ne le faillir point, qu'il valloit mieulx y employer encores

[1] *Mémoires de Joinville*, c. 30, vol. 1, p. 190. C.

[2] Le 7 d'avril 1498. Voyez l'histoire du fameux Jérôme Savonarole, dans les *Mémoires de Philippe* DE COMINES, liv. VIII, c. 19; GUICHARDIN, liv. III, vers la fin; BAYLE, au mot *Savonarola;* M. SISMONDI, *Républiques italiennes du moyen âge*, c. 98, t. XII, p. 464, etc. J. V. L.

[3] Le célèbre Jean Corvin Huniade, vayvode de Transylvanie, général des armées de Ladislas, roi de Hongrie, et l'un des plus grands capitaines de son siècle. C.

[4] *A se livrer*, ou *à se choquer*, comme on a mis dans quelques anciennes éditions. E. J.

[5] On dit, en termes de chasse, un lièvre *en forme*, pour dire un lièvre *au gîte*. DICTIONNAIRE DE L'ACADÉMIE.

mon arc; car il me faisoit fort beau ieu. Ie commenceay à descocher mes fleches, et iusques à quarante qu'il y en avoit en ma trousse, non sans l'assener seulement, mais sans l'esveiller. Aprez tout, ie descouplay mes levriers aprez; qui n'y peurent non plus. I'apprins par là qu'il avoit esté couvert par sa destinee; et que ny les traicts ny les glaives ne portent que par le congé de nostre fatalité, laquelle il n'est en nous de reculer ny d'advancer. » Ce conte doibt servir à nous faire veoir en passant combien nostre raison est flexible à toute sorte d'images. Un personnage, grand d'ans, de nom, de dignité et de doctrine, se vantoit à moy d'avoir esté porté à certaine mutation tresimportante de sa foy par une incitation estrangiere, aussi bizarre; et au reste, si mal concluante, que ie la trouvois plus forte au revers : luy l'appelloit miracle, et moy aussi, à divers sens. Leurs historiens disent que la persuasion estant populairement semee entre les Turcs de la fatale et imployable prescription de leurs iours, ayde apparemment à les asseurer aux dangiers. Et ie cognois un grand prince qui en faict heureusement son proufict, soit qu'il la croye, soit qu'il la prenne pour excuse à se hazarder extraordinairement : Pourveu que fortune ne se lasse trop tost de luy faire espaule!

Il n'est point advenu de nostre memoire un plus admirable effect de resolution, que de ces deux qui conspirerent la mort du prince d'Orange[1]. C'est merveille comment on peut eschauffer le second, qui l'executa, à une entreprinse en laquelle il estoit si mal advenu à son compai-

[1] Le fondateur de la république de Hollande. En 1582, le 18 de mars, ce prince fut assassiné d'un coup de pistolet à Anvers, au sortir de table, par un habitant de la Biscaye, nommé Jehan de Jaureguy, et guérit de cette blessure; mais, en 1584, le 10 de juillet, il fut tué d'un coup de pistolet dans sa maison à Delft, en Hollande, par Balthazar Gérard, natif de la Franche-Comté. C.

gnon, y ayant apporté tout ce qu'il pouvoit, et, sur ceste trace, et de mesmes armes, aller entreprendre un seigneur, armé d'une si fresche instruction de desfiance, puissant de suitte d'amis et de force corporelle, en sa salle, parmi ses gardes, en une ville toute à sa devotion. Certes, il y employa une main bien determinee, et un courage esmeu d'une vigoreuse passion. Un poignard est plus seur pour assener; mais d'autant qu'il a besoing de plus de mouvement et de vigueur de bras que n'a un pistolet, son coup est plus subiect à estre gauchy ou troublé. Que celuy là ne courust à une mort certaine, ie n'y foys pas grand doubte; car les esperances de quoy on eust sceu l'amuser ne pouvoient loger en entendement rassis, et la conduicte de son exploict monstre qu'il n'en avoit pas faulte, non plus que de courage. Les motifs d'une si puissante persuasion peuvent estre divers, car nostre fantasie faict de soy et de nous ce qu'il luy plaist. L'execution qui feut faicte prez d'Orleans[1] n'eut rien de pareil; il y eut plus de hazard que de vigueur; le coup n'estoit pas à la mort, si la fortune ne l'eust rendu tel; et l'entreprinse de tirer, estant à cheval, et de loing, et à un qui se mouvoit au bransle de son cheval, feust l'entreprinse d'un homme qui aimoit mieulx faillir son effect que faillir à se sauver. Ce qui suyvit aprez le montra; car il se transit et s'enyvra de la pensee de si haulte execution, si qu'il perdit entierement son sens et à conduire sa fuyte, et à conduire sa langue en ses responses. Que luy falloit il, que recourir à ses amis au travers d'une riviere? c'est un moyen où ie me suis iecté à moindres dangiers, et que j'estime de peu de hazard, quelque largeur qu'ait le passage, pourveu que vostre cheval treuve l'entree facile, et que vous preveoyiez au

[1] Par Poltrot, qui assassina le duc de Guise, un soir que ce duc s'en retournoit à cheval à son logis. Voyez les *Mémoires de* BRANTÔME, à l'article de *M. de Guise*, t. III, p. 112, 113, 115. C.

delà un bord aysé, selon le cours de l'eau. L'aultre[1], quand on lui prononcea son horrible sentence : « I'y estois preparé, dict il ; ie vous estonnerai de ma patience. »

Les Assassins[2], nation despendante de la Phœnicie, sont estimez, entre les Mahumetans, d'une souveraine devotion et pureté de mœurs. Ils tiennent que le plus court chemin à gaigner paradis, c'est de tuer quelqu'un de religion contraire. Parquoy on l'a veu souvent entreprendre, à un ou deux, en pourpoinct, contre des ennemis puissants, au prix d'une mort certaine, et sans aulcun soing de leur propre dangier. Ainsi feut assassiné (ce mot est emprunté de leur nom) nostre comte Raymond de Tripoli, au milieu de sa ville[3], pendant nos entreprinses de la guerre saincte ; et pareillement Conrad, marquis de Montferrat[4] : les meurtriers conduicts au supplice, touts enflez et fiers d'un si beau chef d'œuvre.

CHAPITRE XXX.

D'UN ENFANT MONSTRUEUX.

Ce conte s'en ira tout simple ; car ie laisse aux medecins d'en discourir. Ie veis avant hier un enfant que deux hommes et une nourrice, qui se disoient estre le pere, l'oncle, et la tante, conduisoient pour tirer quelque soul de le montrer, à cause de son estrangeté. Il estoit, en tout

[1] Balthazar Gérard, qui venoit de tuer le prince d'Orange par un infâme assassinat. C.

[2] Ou *Assassiniens*, peuples qui habitoient dix à douze villes de la Phénicie. On a publié beaucoup de fables à leur sujet. M. Silvestre de Sacy, dans une savante dissertation, a jeté beaucoup de jour sur leur histoire. A. D.

[3] En 1151, près de la porte de Tripoli.

[4] A Tyr, le 24 d'avril 1192. Richard Cœur-de-Lion fut soupçonné d'être complice de cet assassinat ; mais il produisit une lettre du Vieux de la Montagne, qui se déclaroit l'auteur du crime. J. V. L.

le reste, d'une forme commune, et se soubstenoit sur ses pieds, marchoit et gazouilloit, environ comme les aultres de mesme aage : il n'avoit encores voulu prendre aultre nourriture que du tettin de sa nourrice; et ce qu'on essaya en ma presence de luy mettre en la bouche, il le maschoit un peu, et le rendoit sans avaller : ses cris sembloient bien avoir quelque chose de particulier : il estoit aagé de quatorze mois iustement. Au dessoubs de ses tettins, il estoit prins et collé à un aultre enfant, sans teste, et qui avoit le conduict du dos estouppé [1], le reste entier; car il avoit bien l'un bras plus court, mais il luy avoit esté rompu par accident, à leur naissance : ils estoient ioincts face à face, et comme si un plus petit enfant en vouloit accoller un plus grandelet. La ioincture et l'espace par où ils se tenoient n'estoit que de quatre doigts, ou environ, en maniere que si vous retroussiez cet enfant imparfaict, vous voyiez au dessoubs le nombril de l'aultre : ainsi la cousture se faisoit entre les tettins et son nombril. Le nombril de l'imparfaict ne se pouvoit veoir, mais ouy bien tout le reste de son ventre : voilà comme ce qui n'estoit pas attaché, comme bras, fessier, cuisses et iambes de cet imparfaict, demouroient pendants et branslants sur l'aultre, et luy pouvoit aller sa longueur iusques à my iambe. La nourrice nous adioustoit qu'il urinoit par touts les deux endroits; aussi estoient les membres de cet aultre nourris et vivants, et en mesme poinct que les siens, sauf qu'ils estoient plus petits et menus. Ce double corps, et ces membres divers se rapportants à une seule teste, pourroient bien fournir de favorable prognostique au roy [2], de maintenir soubs l'union de ses loix ces parts et pieces diverses de nostre estat : mais, de peur que l'evenement ne le desmente, il vault mieux le laisser passer devant; car il

[1] *Bouché, fermé.*
[2] Henri III.

n'est que de deviner en choses faictes, *ut, quum facta sunt, tum ad coniecturam aliqua interpretatione revocentur*[1] : comme on dict d'Epimenides, qu'il devinoit à reculons[2].

Ie viens de veoir un pastre en Medoc, de trente ans ou environ, qui n'a aulcune montre des parties genitales : il a trois trous par où il rend son eau incessamment ; il est barbu, a desir, et recherche l'attouchement des femmes.

Ce que nous appellons monstres ne le sont pas à Dieu, qui veoid en l'immensité de son ouvrage l'infinité des formes qu'il y a comprinses : et est à croire que cette figure qui nous estonne se rapporte et tient à quelque aultre figure de mesme genre incogneu à l'homme. De sa toute sagesse il ne part rien que bon, et commun, et reglé : mais nous n'en veoyons pas l'assortiment et la relation. *Quod crebro videt; non miratur, etiamsi, cur fiat, nescit. Quod ante non vidit, id, si evenerit, ostentum esse censet*[3]. Nous appellons contre nature, ce qui advient contre la coustume : rien n'est que selon elle, quel qu'il soit. Que cette raison universelle et naturelle chasse de nous l'erreur et l'estonnement que la nouvelleté nous apporte.

CHAPITRE XXXI.

DE LA CHOLERE.

Plutarque est admirable par tout, mais principalement où il iuge des actions humaines. On peult veoir les belles

[1] Afin de pouvoir, par quelque interprétation, faire cadrer l'événement avec la conjecture. Cic., *de Divinat.*, II, 31.

[2] La remarque est d'Aristote, qui, dans sa *Rhétorique*, III, 12, dit qu'Épiménide n'exerçoit point sa faculté divinatrice sur les choses à venir, mais sur celles qui étoient passées et inconnues. C.

[3] L'homme ne s'étonne pas de ce qu'il voit souvent, quoiqu'il en ignore la cause. Si ce qu'il n'a jamais vu arrive, c'est un prodige pour lui. Cic., *de Divinat.*, II, 22.

choses qu'il dict, en la comparaison de Lycurgus et de Numa, sur le propos de la grande simplesse que ce nous est, d'abandonner les enfants au gouvernement et à la charge de leurs peres. La plus part de nos polices, comme dict Aristote[1], laissent à chascun, en maniere des cyclopes, la conduicte de leurs femmes et de leurs enfants, selon leur folle et indiscrete fantasie : et quasi les seules Lacedemonienne et Cretense ont commis aux lois la discipline de l'enfance. Qui ne veoid qu'en un estat tout despend de cette education et nourriture ? et cependant, sans aulcune discretion, on la laisse à la mercy des parents, tant fols et meschants qu'ils soient.

Entre aultres choses, combien de fois m'a il prins envie, passant par nos rues, de dresser une farce pour venger des garsonnets que ie veoyois escorcher, assommer et meurtrir à quelque pere ou mere furieux et forcenez de cholere ! Vous leur veoyez sortir le feu et la rage des yeulx,

> Rabie iecur incendente, feruntur
> Præcipites ; ut saxa iugis abrupta, quibus mons
> Subtrahitur, clivoque latus pendente recedit[2],

(et, selon Hippocrates, les plus dangereuses maladies sont celles qui desfigurent le visage), à tout[3] une voix trenchante et esclatante, souvent contre qui ne faict que sortir de nourrice. Et puis les voylà estropiez, estourdis de coups ; et nostre iustice qui n'en faict compte, comme si ces esboittements et esclochements[4] n'estoient pas des membres de nostre chose publicque :

[1] *Morale à Nicomaque*, X, 9, où se trouve cité le passage d'Homère sur les cyclopes, *Odyssée*, IX, 114. C.

[2] Ils sont emportés par leur rage, comme un rocher qui, tout-à-coup perdant son point d'appui, se précipite du haut de la montagne où il étoit suspendu. Juv., VI, 647.

[3] *Avec*, comme on l'a vu déjà plusieurs fois.

[4] *Esboittement* ou *esclochement*, termes synonymes qui signifient *dislocation*. On trouve *eslocher* dans Nicot, qui le fait venir d'*exlocare*. C.

Gratum est, quod patriæ civem populoque dedisti;
Si facis, ut patriæ sit idoneus, utilis agris,
Utilis et bellorum et pacis rebus agendis [1].

Il n'est passion qui esbranle tant la sincerité des iugements, que la cholere. Aulcun ne feroit doubte de punir de mort le iuge qui, par cholere, auroit condamné son criminel : pourquoy est il non plus permis aux peres et aux pedantes [2], de fouetter les enfants et les chastier estants en cholere ? ce n'est plus correction, c'est vengeance. Le chastiement tient lieu de medecine aux enfants : et souffririons nous un medecin qui feust animé et courroucé contre son patient ?

Nous mesmes, pour bien faire, ne debvrions iamais mettre la main sur nos serviteurs, tandis que la cholere nous dure. Pendant que le pouls nous bat et que nous sentons de l'esmotion, remettons la partie : les choses nous sembleront à la verité aultres, quand nous serons r'accoysez [3] et refroidis. C'est la passion qui commande lors, c'est la passion qui parle ; ce n'est pas nous : au travers d'elle, les faultes nous apparoissent plus grandes, comme les corps au travers d'un brouillas [4]. Celuy qui a faim use de viande ; mais celuy qui veult user de chastiement n'en doibt avoir faim ny soif. Et puis, les chastiements qui se font avecques poids et discretion se receoivent bien mieulx et avecques plus de fruict de celuy qui les souffre : aultre-

[1] La patrie te sait bon gré de lui avoir donné un nouveau citoyen, pourvu que tu le rendes propre à la servir, soit en labourant la terre, soit dans les camps, soit dans les arts de la paix. Juv., XIV, 70.

[2] *Aux pédants, aux maîtres d'école*. C.

[3] *Rapaisés, revenus de notre emportement*. — *R'accoyser* ne se trouve ni dans le Dictionnaire de Nicot, ni dans celui de Cotgrave ; mais *accoyser* est dans tous les deux, où il signifie *calmer, apaiser, adoucir*, etc. Ces mots venoient de *coi*, qui subsiste encore, et que les meilleurs écrivains ont employé. C.

[4] Passage emprunté de Plutarque, *Comment il faut refréner la colère*, c. 11, et dans les propres termes d'Amyot. J. V. L.

ment, il ne pense pas avoir esté iustement condamné par un homme agité d'ire et de furie ; et allegue, pour sa iustification, les mouvements extraordinaires de son maistre, l'inflammation de son visage, les serments inusitez, et cette sienne inquietude et precipitation temeraire :

Ora tument ira, nigrescunt sanguine venæ,
Lumina Gorgoneo sævius igne micant [1].

Suetone [2] recite que Caïus Rabirius ayant esté condamné par Cesar, ce qui luy servit le plus envers le peuple, auquel il appella, pour luy faire gaigner sa cause, ce feut l'animosité et l'aspreté que Cesar avait apporté en ce iugement.

Le dire est aultre chose que le faire : il fault considerer le presche à part, et le prescheur à part. Ceulx là se sont donné beau ieu en nostre temps, qui ont essayé de chocquer la verité de nostre Eglise par les vices de ses ministres ; elle tire ses tesmoignages d'ailleurs : c'est une sotte façon d'argumenter, et qui reiecteroit toutes choses en confusion ; un homme de bonnes mœurs peult avoir des opinions faulses ; et un meschant peult prescher verité, voire celuy qui ne la croit pas. C'est sans doubte une belle harmonie, quand le faire et le dire vont ensemble : et ie ne veulx pas nier que le dire, lors que les actions suyvent, ne soit de plus d'auctorité et efficace ; comme disoit Eudamidas [3], oyant un philosophe discourir de la guerre : « Ces propos sont beaux ; mais celuy qui les tient n'en est pas

[1] Son visage est bouffi de colère, ses veines se gonflent et deviennent noires, ses yeux étincellent d'un feu plus ardent que celui des yeux de la Gorgone. OVIDE, *de Arte amandi*, III, 503.

[2] *Vie de César*, c. 12. C.

[3] PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*. C. — Il est probable qu'au lieu d'*Eudamidas*, il faut lire *Eudemonidas*. Voyez le texte de PLUTARQUE, dans l'ouvrage cité, et Montaigne lui-même, *Essais*, liv. II, vers le commencement du chapitre 28. J. V. L.

[illegible] aureilles accoustumees au son [illegible] rhetoricien [illegible] a rire : et, l'aul[illegible] feroys de mesme [illegible] : mais si c'estoit [illegible] ce me sem[illegible] dict ce qu'il [illegible] qui se con[illegible] liberté ; oyez [illegible] sonnent que [illegible] prix de la vie. [illegible] mespris de la [illegible] là traisne lan[illegible] resouldre de chose [illegible] donne point de [illegible] vous anime et [illegible] mesmement de [illegible] actions, que ie ne [illegible] : car les ephores à Sparte [illegible] proposer au peuple un [illegible] se taire, et prierent un [illegible] l'invention, et le pro[illegible]

[illegible] Plutarque, à les bien savourer, nous le [illegible] ie pense le cognoistre iusques dans [illegible] que nous eussions quelques memoi[illegible] me suis [illegible] en ce discours à quartier, [illegible] à Aul. Gellius[3] de nous [illegible] de ses mœurs, qui revient [illegible] la cholere : Un sien esclave, mauvais [illegible] qui avoit les aureilles aulcune-

[illegible] *Lacédémoniens*. C.
[2] [illegible] XVIII 3
[3] [illegible]

ment abbruvees des leçons de philosophie, ayant esté, pour quelque sienne faulte, despouillé par le commandement de Plutarque, pendant qu'on le fouettoit, grondoit au commencement, « Que c'estoit sans raison, et qu'il n'avoit rien faict : » mais enfin, se mettant à crier, et iniurier bien à bon escient son maistre, luy reprochoit « qu'il n'estoit pas philosophe comme il s'en vantoit; qu'il luy avoit souvent ouï dire qu'il estoit laid de se courroucer, voire qu'il en avoit faict un livre; et ce que lors, tout plongé en la cholere, il le faisoit si cruellement battre, desmentoit entierement ses escripts. » A cela Plutarque, tout froidement et tout rassis : « Comment, dict il, rustre, » à quoy iuges tu que ie sois à cette heure courroucé ? » mon visage, ma voix, ma couleur, ma parole, te donne » elle quelque tesmoignage que ie sois esmeu ? ie ne pense » avoir ny les yeulx effarouchez, ny le visage troublé, ny » un cry effroyable : rougis ie ? escume ie ? m'eschappe il » de dire chose de quoy i'aye à me repentir ? tressauls » ie ? fremis ie de courroux ? car, pour te dire, ce sont là » les vrais signes de la cholere. » Et puis, se destournant à celuy qui fouettoit : « Continuez, luy dict il, tousiours votre besongne, pendant que cettuy cy et moy disputons. » Voylà son conte.

Archytas Tarentinus, revenant d'une guerre où il avoit esté capitaine general, trouva tout plein de mauvais mesnage en sa maison, et ses terres en friche, par le mauvais gouvernement de son receveur; et l'ayant faict appeller : « Va, luy dict il, que, si ie n'estois en cholere, ie t'estrillerois bien[1] ! » Platon de mesme, s'estant eschauffé contre l'un de ses esclaves, donna à Speusippus charge de le chastier, s'excusant d'y mettre la main luy mesme, sur ce

1 Cic., *Tusc. Quaest.*, IV, 36; *de Republica*, I, 38; Valère Maxime, IV, 1, *ext.*, 1; Lactance, *de Ira Dei*, c. 18; S. Ambroise, *de Offic.*, I, 21, etc. J. V. L.

qu'il estoit courroucé[1]. Charillus, lacedemonien, à un Elote qui se portoit trop insolemment et audacieusement envers luy, « Par les dieux, dict il, si ie n'estois courroucé, ie te ferois tout à cette heure mourir[2]. »

C'est une passion qui se plaist en soy, et qui se flatte. Combien de fois, nous estants esbranlez sous une faulse cause, si on vient à nous presenter quelque bonne deffense ou excuse, nous despitons nous contre la verité mesme et l'innocence? I'ai retenu à ce propos un merveilleux exemple de l'antiquité : Piso, personnage par tout ailleurs de notable vertu[3], s'estant esmeu contre un sien soldat, de quoy revenant seul du fourrage, il ne luy sçavoit rendre compte où il avoit laissé un sien compaignon, teint pour averé qu'il l'avoit tué, et le condamna soubdain à la mort. Ainsi qu'il estoit au gibet, voycy arriver ce compaignon esgaré : toute l'armee en feit grand' feste, et aprez force caresses et accollades des deux compaignons, le bourreau meine l'un et l'aultre en la presence de Piso, s'attendant bien toute l'assistance que ce luy seroit à luy mesme un grand plaisir. Mais ce feut au rebours : car, par honte et despit, son ardeur, qui estoit encores en son effort, se redoubla, et, d'une subtilité que sa passion luy fournit soubdain, il en feit trois coulpables, parce qu'il en avoit trouvé un innocent, et les feit despescher touts trois : le premier soldat, parce qu'il y avoit arrest contre luy; le second qui s'estoit egaré, parce qu'il estoit cause de la mort de son compaignon; et le bourreau, pour n'avoir obeï au commandement qu'on luy avoit faict.

[1] SÉNÈQUE, *de Ira*, III, 12. C.

[2] PLUTARQUE, *Apophthegmes*. C.

[3] « C'étoit, dit Sénèque, un homme exempt de plusieurs vices, mais » d'un esprit faux, et qui prenoit la rudesse pour fermeté d'âme. » (*De Ira*, I, 16.) — Montaigne, qui lui emprunte tout ce récit, fait ici un portrait de Pison beaucoup plus avantageux : je ne saurois dire pourquoi. C.

Ceulx qui ont à negocier avecques des femmes testues, peuvent avoir essayé à quelle rage on les iecte, quand on oppose à leur agitation le silence et la froideur, et qu'on desdaigne de nourrir leur courroux. L'orateur Celius estoit merveilleusement cholere de sa nature : A un qui souppoit en sa compaignie, homme de molle et doulce conversation, et qui, pour ne l'esmouvoir, prenoit party d'approuver tout ce qu'il disoit, et d'y consentir : luy, ne pouvant souffrir son chagrin se passer ainsi sans aliment : « Nie moy quelque chose, de par les dieux ! dict il, afin que nous soyons deux [1]. » Elles, de mesmes, ne se courroucent qu'afin qu'on se contrecourrouce, à l'imitation des loix de l'amour. Phocion, à un homme qui luy troubloit son propos en l'iniuriant asprement, n'y feit aultre chose que se taire, et luy donner tout loisir d'espuiser sa cholere : cela faict, sans aulcune mention de ce trouble, il recommencea son propos en l'endroict où il l'avoit laissé [2]. Il n'est replique si picquante comme est un tel mespris.

Du plus cholere homme de France (et c'est tousiours imperfection, mais plus excusable à un homme militaire ; car en cet exercice il y a certes des parties qui ne s'en peuvent passer), ie dis souvent que c'est le plus patient homme que ie cognoisse à brider sa cholere : elle l'agite de telle violence et fureur,

Magno veluti quum flamma sonore
Virgea suggeritur costis undantis aheni,
Exsultantque æstu latices, furit intus aquaï
Fumidus, atque alte spumis exuberat amnis ;
Nec iam se capit unda ; volat vapor ater ad auras [3] ;

1 Sénèque, *de Ira*, III, 8. C.

2 Plutarque, *Instruction pour ceux qui manient affaires d'estat*, c. 10 de la traduction d'Amyot. C.

3 Ainsi, lorsque la flamme petillante d'un bois sec s'allume à grand bruit sous un vase d'airain, l'eau, soulevée par la chaleur, frémit

qu'il fault qu'il se contraigne cruellement pour la moderer. Et pour moy, ie ne sçache passion pour laquelle couvrir et soubtenir ie peusse faire un tel effort : ie ne voudrois pas mettre la sagesse à si hault prix. Ie ne regarde pas tant ce qu'il faict, que combien il luy couste à ne faire pis.

Un aultre se vantoit à moy du reglement et doulceur de ses mœurs, qui est à la verité singuliere : ie luy disois que c'estoit bien quelque chose, notamment à ceulx, comme luy, d'eminente qualité, sur lesquels chascun a les yeulx, de se presenter au monde tousiours bien temperez; mais que le principal estoit de prouveoir au dedans et à soy mesme, et que ce n'estoit pas à mon gré bien mesnager ses affaires, que de se ronger interieurement : ce que ie craignois qu'il feist, pour maintenir ce masque et cette reglee apparence par le dehors.

On incorpore la cholere en la cachant ; comme Diogenes dict à Demosthenes, lequel, de peur d'estre apperceu en une taverne, se reculoit au dedans : « Tant plus tu te recules arriere, tant plus tu y entres[1]. » Ie conseille qu'on donne plustost une buffe[2] à la ioue de son valet, un peu hors de saison, que de gehenner sa fantasie pour representer cette sage contenance ; et aimerois mieulx produire mes passions, que de les couver à mes despens ; elles s'alanguissent en s'esventant et en s'exprimant : il vault mieulx que leur poincte agisse au dehors, que de la plier contre nous. *Omnia vitia in aperto leviora sunt : et tunc perniciosissima, quum, simulata sanitate, subsidunt*[3].

bouillonne, et franchit, écumante, les bords du vase ; une noire vapeur s'élève dans les airs. VIRG., *Énéide*, VII, 462.

[1] DIOGÈNE LAERCE, VI, 34. C.

[2] *Buffe*, ou *soufflet*, alapa. NICOT. C.

[3] Les maladies de l'âme qui se manifestent sont les plus légères : les plus dangereuses sont celles qui se cachent sous l'apparence de la santé. SÉNÈQUE, *Epist.* 56.

J'advertis ceulx qui ont loy de se pouvoir courroucer en ma famille : Premierement qu'ils mesnagent leur cholere, et ne l'espandent pas à tout prix, car cela en empesche l'effect et le poids : la criaillerie temeraire et ordinaire passe en usage, et faict que chascun la mesprise ; celle que vous employez contre un serviteur pour son larrecin, ne se sent point, d'autant que c'est celle mesme qu'il vous a veu employer cent fois contre luy, pour avoir mal reincé un verre ou mal assis une escabelle : Secondement, qu'ils ne se courroucent point en l'air, et regardent que leur reprehension arrive à celuy de qui ils se plaignent ; car ordinairement ils crient avant qu'il soit en leur presence ; et durent à crier, un siecle aprez qu'il est party [1].

Et secum petulans amentia certat [2] :

ils s'en prennent à leur umbre, et poulsent cette tempeste en lieu où personne n'en est ny chastié ny interessé que du tintamarre de leur voix, tel qui n'en peult mais. I'accuse pareillement aux querelles ceulx qui bravent et se mutinent sans partie [3] ; il fault garder ces rodomontades où elles portent :

Mugitus veluti quum prima in prælia taurus
Terrificos ciet, atque irasci in cornua tentat,
Arboris obnixus trunco, ventosque lacessit
Ictibus, et sparsa ad pugnam proludit arena [4].

[1] Coste croit que Montaigne lance ici, en passant, un trait contre sa mme. E. J.

[2] L'insensé, ne se possédant pas, combat contre lui-même. CLAUDIEN, *in Eutrop.*, I, 237.

[3] *Sans partie adverse, sans antagoniste.* C.

[4] Ainsi, brûlant d'amour et mugissant de rage,
D'un taureau furieux le superbe rival,
Quand son naissant courroux prélude au choc fatal,
Lutte contre les vents, s'exerce contre un chêne,
Et sous ses bonds fougueux disperse au loin l'arène.
VIRG., *Én.*, XII, 103, trad. de Delille.

Quand ie me courrouce, c'est le plus vifvement, mais aussi le plus briefvement et secretement, que ie puis : ie me perds bien en vistesse et en violence ; mais non pas en trouble, si que i'aille iectant à l'abandon et sans chois toutes sortes de paroles iniurieuses, et que ie ne regarde d'asseoir pertinemment mes poinctes où i'estime qu'elles blecent le plus : car ie n'y employe communement que la langue. Mes valets en ont meilleur marché aux grandes occasions qu'aux petites : les petites me surprennent ; et le malheur veult que depuis que vous estes dans le precipice, il n'importe qui vous ayt donné le bransle, vous allez tousiours iusques au fond : la cheute se presse, s'esmeut, et se haste d'elle mesme. Aux grandes occasions, cela me paye[1] qu'elles sont si iustes, que chascun s'attend d'en véoir naistre une raisonnable cholere ; ie me glorifie à tromper leur attente : ie me bande et prepare contre celles cy, elles me mettent en cervelle, et menacent de m'emporter bien loing, si ie les suyvois ; ayseement ie me garde d'y entrer, et suis assez fort, si ie l'attends, pour repoulser l'impulsion de cette passion, quelque violente cause qu'elle ayt ; mais si elle me preoccupe et saisit une fois, elle m'emporte, quelque vaine cause qu'elle ayt. Ie marchande ainsin avecques ceulx qui peuvent contester avecques moy : « Quand vous me sentirez esmeu le premier, laissez moy aller à tort ou à droict : i'en feray de mesme à mon tour. » La tempeste ne s'engendre que de la concurrence des choleres, qui se produisent volontiers l'une de l'aultre, et ne naissent pas en un poinct : donnons à chascune sa course, nous voylà tousiours en paix. Utile ordonnance, mais de difficile execution. Par fois m'advient il aussi de representer le courroucé, pour le reglement de ma maison, sans aulcune vraye esmotion.

[1] *Me satisfait, me dédommage.* E. J.

A mesure que l'aage me rend les humeurs plus aigres, i'estudie à m'y opposer ; et feray, si ie puis, que ie seray d'oresenavant d'autant moins chagrin et difficile, que i'auray plus d'excuse et d'inclination à l'estre, quoique par cy devant ie l'aye esté entre ceulx qui le sont le moins.

Encores un mot pour clorre ce pas. Aristote dict[1] que « la cholere sert par fois d'armes à la vertu et à la vaillance. » Cela est vraysemblable : toutesfois ceulx qui y contredisent[2] respondent plaisamment Que c'est un' arme de nouvel usage, car nous remuons les aultres armes, cette cy nous remue ; nostre main ne la guide pas, c'est elle qui guide nostre main ; elle nous tient, nous ne la tenons pas.

CHAPITRE XXXII.

DEFFENSE DE SENEQUE ET DE PLUTARQUE.

La familiarité que i'ay avecques ces personnages icy, et l'assistance qu'ils font à ma vieillesse, et à mon livre massonné purement de leurs despouilles, m'oblige à espouser leur honneur.

Quant à Seneque, parmy une milliasse de petits livrets, que ceulx de la religion pretendue reformee font courir pour la deffense de leur cause, qui partent par fois de bonne main, et qu'il est grand dommage n'estre embesongnee[3] à meilleur subiect, i'en ai veu aultresfois un qui, pour alonger et remplir la similitude qu'il veult trou-

[1] *Morale à Nicomaque*, III, 8. J. V. L.

[2] SÉNÈQUE, *de Ira*, I, 16. C.

[3] Édition de 1802, *embesongnés*, leçon fautive, qu'il n'étoit pas permis de préférer à celle des éditions de 1588 et de 1595. Mademoiselle de Gournay, qui, en 1635, remplaça *embesongnee* par *occupee*, oublia trop ses devoirs d'éditeur, mais prouva du moins qu'elle comprenoit cette phrase. J. V. L.

ver du gouvernement de nostre pauvre feu roy Charles neufviesme avecques celuy de Neron, apparie feu monsieur le cardinal de Lorraine avecques Seneque; leurs fortunes, d'avoir esté touts deux les premiers au gouvernement de leurs princes; et quand et quand leurs mœurs, leurs conditions, et leurs desportements. En quoy, à mon opinion, il faict bien de l'honneur audict seigneur cardinal : car, encores que ie sois de ceulx qui estiment autant son esprit, son eloquence, son zele envers sa religion et service de son roy, et sa bonne fortune d'estre nay en un siecle où il feut si nouveau et si rare, et quand et quand si necessaire pour le bien publicque, d'avoir un personnage ecclesiastique de telle noblesse et dignité, suffisant et capable de sa charge; si est ce qu'à confesser la verité, ie n'estime sa capacité de beaucoup prez telle, ny sa vertu si nette et entiere ny si ferme, que celle de Seneque.

Or, ce livre dequoy ie parle, pour venir à son but, faict une description de Seneque tresiniurieuse, ayant emprunté ces reproches de Dion l'historien, duquel ie ne crois aulcunement le tesmoignage : car, oultre qu'il est inconstant, qui, aprez avoir appellé Seneque tressage tantost, et tantost ennemy mortel des vices de Neron, le faict ailleurs avaricieux, usurier, ambitieux, lasche, voluptueux et contrefaisant le philosophe à faulses enseignes, sa vertu paroist si vifve et vigoreuse en ses escripts, et la deffense y est si claire à aulcunes de ces imputations, comme de sa richesse et despense excessifve, que ie n'en croirois aulcun tesmoignage au contraire; et dadvantage, il est bien plus raisonnable de croire en telles choses les historiens romains, que les grecs et estrangiers : or, Tacitus et les aultres parlent treshonnorablement et de sa vie et de sa mort[1], et nous le peignent en toutes choses personnage

[1] TACITE, *Annal.*, XIII, 11; XIV, 53, 54, 56; XV, 60, 64. Sénèque est surtout attaqué par l'historien Dion, LXI, 10, 12, 20, etc. Il faut

tresexcellent et tresvertueux ; et ie ne veulx alleguer aultre reproche contre le iugement de Dion, que cettuy cy qui est inevitable, c'est qu'il a le sentiment si malade aux affaires romaines, qu'il ose soubtenir la cause de Iulius Cesar contre Pompeius, et d'Antonius contre Cicero.

Venons à Plutarque. Iean Bodin [1] est un bon aucteur de nostre temps, et accompaigné de beaucoup plus de iugement que la tourbe des escrivailleurs de son siecle, et merite qu'on le iuge et considere : ie le treuve un peu hardy en ce passage de sa Methode de l'histoire, où il accuse Plutarque non seulement d'ignorance (surquoy ie l'eusse laissé dire, cela n'estant pas de mon gibier), mais aussi en ce que cet aucteur escript souvent « des choses incroyables et entierement fabuleuses : » ce sont ses mots. S'il eust dict simplement, « les choses aultrement qu'elles ne sont, » ce n'estoit pas grande reprehension ; car ce que nous n'avons pas veu, nous le prenons des mains d'aultruy et à credit : et ie veois qu'à escient il recite par fois diversement mesme histoire ; comme le iugement des trois meilleurs capitaines qui eussent oncques esté, faict par Hannibal, il est aultrement en la vie de Flaminius, aultrement en celle de Pyrrhus. Mais, de le charger d'avoir prins pour argent comptant des choses incroyables et impossibles, c'est accuser de faulte de iugement le plus iudi-

avouer cependant qu'il y a dans Tacite même de terribles imputations contre lui, lorsqu'il le représente (*Annal.*, XIV, 7) demandant à Burrhus s'il faut ordonner aux soldats le meurtre d'Agrippine, *an militi imperanda cædes esset*, et se chargeant ensuite (*ibid.*, c. 11) de l'apologie de ce parricide. On connoît, sur tout ce qui regarde Sénèque, la longue controverse de La Harpe contre Diderot. J. V. L.

[1] Célèbre jurisconsulte d'Angers, qui fut, selon d'Aguesseau, un digne magistrat, un savant auteur, un très bon citoyen. Sa Méthode de l'histoire, citée ici par Montaigne, parut en 1566, à Paris, sous ce titre : *Methodus ad facilem historiarum cognitionem*. Les ouvrages de Bodin sont aujourd'hui presque oubliés, même sa *République* et sa *Démonomanie*. Il mourut en 1596, quatre ans après Montaigne. J. V. L.

cieux aucteur du monde : et voicy son exemple : « comme, ce dict il, quand il recite qu'un enfant de Lacedemone se laissa deschirer tout le ventre à un regnardeau, qu'il avoit desrobbé, et le tenoit caché soubs sa robbe, iusques à mourir plustost que de descouvrir son larrecin[1]. » Ie treuve, en premier lieu, cet exemple mal choisi ; d'autant qu'il est bien malaysé de borner les efforts des facultez de l'ame, là où des forces corporelles nous avons plus de loy[2] de les limiter et cognoistre : et à cette cause, si c'eust esté à moy à faire, i'eusse plustost choisi un exemple de cette seconde sorte ; et il y en a de moins croyables, comme, entre aultres, ce qu'il recite de Pyrrhus, « que, tout blecé qu'il estoit, il donna si grand coup d'espee à un sien ennemy, armé de toutes pieces, qu'il le fendit du hault de la teste iusques au bas, si bien que le corps se partit en deux parts[3]. » En son exemple, ie n'y treuve pas grand miracle, ny ne receois l'excuse dequoy il couvre Plutarque, d'avoir adiousté ce mot, « comme on dict, » pour nous advertir, et tenir en bride nostre creance ; car, si ce n'est aux choses receues par auctorité et reverence d'ancienneté ou de religion, il n'eust voulu ny recevoir luy mesme, ny nous proposer à croire choses de soy incroyables ; et que ce mot, « comme on dict, » il ne l'employe pas en ce lieu pour cet effect, il est aysé à veoir par ce que luy mesme nous raconte ailleurs[4], sur ce subiect de la patience des enfants lacedemoniens, des exemples advenus de son temps plus mal aysez à persuader : comme celuy que Cicero[5] a tesmoigné aussi avant luy,

[1] *Vie de Lycurgue*, c. 14. C.
[2] *Plus de moyen, de faculté, de liberté.* E. J.
[3] *Vie de Pyrrhus*, c. 12. C.
[4] Immédiatement après l'exemple de cet enfant *qui se laissa deschirer tout le ventre à un regnardeau, qu'il avoit desrobbé.* C.
[5] *Tusc. Quæst.*, II, 14 ; V, 27. C.

« pour avoir (à ce qu'il dict) esté sur les lieux, » que iusques à leur temps, il se trouvoit des enfants, en cette preuve de patience à quoy on les essayoit devant l'autel de Diane, qui souffroient d'y estre fouettez iusques à ce que le sang leur couloit par tout, non seulement sans s'escrier, mais encores sans gemir, et aulcuns iusques à y laisser volontairement la vie : et ce que Plutarque aussi recite avecques cent aultres tesmoings[1], qu'au sacrifice, un charbon ardent s'estant coulé dans la manche d'un enfant lacedemonien, ainsi qu'il encensoit, il se laissa brusler tout le bras, iusques à ce que la senteur de la chair cuicte en veint aux assistants. Il n'estoit rien, selon leur coustume, où il leur allast plus de la reputation, ny dequoy ils eussent à souffrir plus de blasme et de honte, que d'estre surprins en larrecin. Ie suis si imbu de la grandeur de ces hommes là, que non seulement il ne me semble point, comme à Bodin, que son conte soit incroyable, mais que ie ne le treuve pas seulement rare et estrange. L'histoire spartaine est pleine de mille plus aspres exemples et plus rares : elle est, à ce prix, toute miracle.

Marcellinus recite [2], sur ce propos du larrecin, que de son temps il ne s'estoit encores peu trouver aulcune sorte de torment qui peust forcer les Aegyptiens, surprins en ce mesfaict qui estoit fort en usage entre eulx, à dire seulement leur nom.

Un païsan espaignol, estant mis à la gehenne, sur les complices de l'homicide du preteur Lucius Piso, crioit au milieu des torments « Que ses amis ne bougeassent, et l'assistassent en toute seureté; et qu'il n'estoit pas en la

1 Valère Maxime, III, 3, *ext.* 1. Mais il attribue ce trait de courage à un enfant macédonien, qui assistoit à un sacrifice offert par Alexandre. C.

2 Liv. XXII, vers la fin du chapitre 16. C.

douleur de luy arracher un mot de confession : » et n'en eut aultre chose pour le premier iour. Le lendemain, ainsi qu'on le ramenoit pour recommencer son torment, s'esbranlant vigoreusement entre les mains de ses gardes, il alla froisser sa teste contre une paroy, et s'y tua [1].

Epicharis, ayant saoulé et lassé la cruauté des satellites de Neron, et soubtenu leur feu, leurs battures, leurs engins, sans aulcune voix de revélation de sa coniuration, tout un iour, rapportee à la gehenne l'endemain, les membres touts brisez, passa un lacet de sa robbe dans l'un bras de sa chaize, à tout un nœud coulant, et y fourrant sa teste, s'estrangla du poids de son corps [2]. Ayant le courage d'ainsi mourir, et se desrobber aux premiers torments, semble elle pas à escient avoir presté sa vie à cette espreuve de sa patience du iour precedent, pour se mocquer de ce tyran, et encourager d'aultres à semblable entreprinse contre luy?

Et qui s'enquerra à nos argoulets [3] des experiences qu'ils ont eues en ces guerres civiles, il se trouvera des effects de patience, d'obstination et d'opiniastreté parmy nos miserables siecles, et en cette tourbe molle et effeminee encores plus que l'aegyptienne, dignes d'estre comparez à ceulx que nous venons de reciter de la vertu spartaine.

Ie sçais qu'il s'est trouvé des simples païsans s'estre laissez griller la plante des pieds, ecraser le bout des doigts à tout le chien d'une pistole [4], poulser les yeulx sanglants hors de la teste, à force d'avoir le front serré d'une chorde, avant que de s'estre seulement voulu mettre à

[1] TACITE, *Annal.*, IV, 45. C.

[2] ID., *ibid.*, XV, 57. C.

[3] *Argoulet* s'est dit autrefois d'un carabin (cavalier armé d'une carabine) : et il se dit figurément d'un homme de néant. Il est familier. *Dictionnaire de l'Académie.*

[4] *Avec le chien d'un pistolet.* C.

rençon. I'en ay veu un, laissé pour mort tout nud dans un fossé, ayant le col tout meurtri et enflé d'un licol qui y pendait encores, avecques lequel on l'avoit tirassé toute la nuict à la queue d'un cheval, le corps percé en cent lieux à coups de dague qu'on lui avoit donnez, non pas pour le tuer, mais pour luy faire de la douleur et de la crainte; qui avoit souffert tout cela, et iusques à y avoir perdu parole et sentiment, resolu, à ce qu'il me dict, de mourir plustost de mille morts (comme de vray, quant à sa souffrance, il en avoit passé une toute entiere), avant que rien promettre; et si estoit un des plus riches laboureurs de toute la contree. Combien en a lon veu se laisser patiemment brusler et rostir pour des opinions empruntees d'aultruy, ignorees et incogneues? I'ai cogneu cent et cent femmes, car ils disent que les testes de Gascoigne ont quelque prerogative en cela, que vous eussiez plustost faict mordre dans le fer chauld, que de leur faire desmordre une opinion qu'elles eussent conçeue en cholere; elles s'exasperent à l'encontre des coups et de la contraincte : et celuy qui forgea le conte de la femme qui, pour aulcune correction de menaces et bastonnades, ne cessoit d'appeler son mary Pouilleux, et qui, precipitee dans l'eau, haulsoit encores, en s'estouffant, les mains, et faisoit, au dessus de sa teste, signe de tuer des pouils, forgea un conte duquel en verité touts les iours on veoid l'image expresse en l'opiniastreté des femmes. Et est l'opiniastreté sœur de la constance, au moins en vigueur et fermeté.

Il ne fault pas iuger ce qui est possible et ce qui ne l'est pas, selon ce qui est croyable et incroyable à nostre sens, comme i'ai dict ailleurs [1]; et est une grande faulte, et en laquelle toutesfois la pluspart des hommes tumbent, ce que ie ne dis pas pour Bodin, de faire difficulté de croire d'aul-

[1] Liv. I, chap. 26.

truy ce qu'eulx ne sçauroient faire, ou ne vouldroient. Il semble à chascun que la maistresse forme de l'humaine nature est en luy; selon elle, il fault regler touts les aultres: les allures qui ne se rapportent aux siennes sont feinctes et faulses. Quelle bestiale stupidité! Luy [1] propose lon quelque chose des actions ou facultez d'un aultre? la premiere chose qu'il appelle à la consultation de son iugement, c'est son exemple : selon qu'il en va chez luy, selon cela va l'ordre du monde. O l'asnerie dangereuse et insupportable! Moy, ie considere aucuns hommes fort loing au dessus de moy, notamment entre les anciens; et, encores que ie reconnoisse clairement mon impuissance à les suyvre de mille pas, ie ne laisse pas de les suyvre à veue, et iuger les ressorts qui les haulsent ainsi, desquels i'apperçois aulcunement en moy les semences : comme ie fois aussi de l'extreme bassesse des esprits, qui ne m'estonne et que ie ne mescrois non plus. Ie veois bien le tour que celles là [2] se donnent pour se monter, et admire leur grandeur : et ces eslancements que je trouve tresbeaux, ie les embrasse; et si mes forces n'y vont, au moins mon iugement s'y applique tresvolontiers.

L'aultre exemple qu'il allegue « des choses incroyables et entierement fabuleuses » dictes par Plutarque; c'est « qu'Agesilaus feut mulcté par les ephores, pour avoir attiré à soy seul le cœur et la volonté de ses citoyens [3]. » Ie ne sçais quelle marque de faulseté il y treuve : mais

[1] Tout ce passage, y compris ces mots, *O l'asnerie dangereuse et insupportable!* manque dans l'exemplaire de 1588, imparfaitement corrigé par Montaigne, et dont les éditeurs de 1802 se sont servis. J. V. L.

[2] Ces *ames anciennes*, dont il parloit quelques lignes plus haut, dans l'édition de 1588, fol. 310 : *Moy*, disoit-il, *ie considere aulcunes de ces ames anciennes, eslevees iusques au ciel au prix de la mienne.* Il substitua depuis, *aulcuns hommes,* et oublia de corriger les mots, *celles là*, qui ne se rapportent plus à rien. A. D.

[3] *Vie d'Agésilas*, c. 1. C.

tant y a, que Plutarque parle là des choses qui luy debvoient estre beaucoup mieulx cogneues qu'à nous; et n'estoit pas nouveau en Grece de veoir les hommes punis et exilez pour cela seul d'agreer trop à leurs citoyens, tesmoing l'ostracisme et le petalisme[1].

Il y a encores en ce mesme lieu un' aultre accusation qui me picque pour Plutarque, où il dict qu'il a bien assorty de bonne foy les Romains aux Romains, et les Grecs entre eulx; mais non les Romains aux Grecs, tesmoing, dict il, Demosthenes et Cicero, Caton et Aristides, Sylla et Lysander, Marcellus et Pelopidas, Pompeius et Agesilaus : estimant qu'il a favorisé les Grecs, de leur avoir donné des compaignons si dispareils. C'est iustement attaquer ce que Plutarque a de plus excellent et louable; car en ses comparaisons (qui est la piece plus admirable de ses œuvres, et en laquelle. à mon advis, il s'est autant pleu), la fidelité et sincerité de ses iugements eguale leur profondeur et leur poids : c'est un philosophe qui nous apprend la vertu. Veoyons si nous le pourrons garantir de ce reproche de prevarication et faulseté. Ce que ie puis penser avoir donné occasion à ce iugement, c'est ce grand et esclatant lustre des noms romains que nous avons en la teste; il ne nous semble point que Demosthenes puisse egualer la gloire d'un consul, proconsul et preteur de cette grande republicque : mais, qui considerera la verité de la chose, et les hommes par eulx mesmes, à quoi Plutarque a plus visé, et à balancer leurs mœurs, leurs naturels, leur suffisance que leur fortune, ie pense, au rebours de Bodin, que Cicero et le vieux Caton en doivent de reste à leurs compaignons. Pour son desseing, i'eusse plustost choisi l'exemple du ieune Caton comparé à Phocion; car en ce pair, il se

[1] L'*ostracisme* étoit, à Athènes, une sentence de bannissement politique pour dix ans. Le *pétalisme* étoit, à Syracuse, ce que l'*ostracisme* étoit à Athènes, à la réserve qu'il ne duroit que cinq ans. E. J.

trouveroit une plus vraysemblable disparité à l'advantage du Romain. Quant à Marcellus, Sylla et Pompeius, ie veois bien que leurs exploicts de guerre sont plus enflez, glorieux et pompeux que ceulx des Grecs que Plutarque leur apparie : mais les actions les plus belles et vertueuses, non plus en la guerre qu'ailleurs, ne sont pas tousiours les plus fameuses ; ie veois souvent des noms de capitaines estouffez sous la splendeur d'aultres noms de moins de merite : tesmoing Labienus, Ventidius, Telesinus, et plusieurs aultres : et à le prendre par là, si i'avois à me plaindre pour les Grecs, pourrois ie pas dire que beaucoup moins est Camillus comparable à Themistocles, les Gracches à Agis et Cleomenes, Numa à Lycurgus? Mais c'est folie de vouloir iuger, d'un traict, les choses à tant de visages.

Quand Plutarque les compare, il ne les eguale pas pourtant : qui plus disertement et consciencieusement pourroit remarquer leurs differences? Vient il à parangonner [1] les victoires, les exploicts d'armes, la puissance des armees conduictes par Pompeius, et ses triumphes, avecques ceulx d'Agesilaus? « ie ne crois pas, dict il [2], que Xenophon mesme, s'il estoit vivant, encores qu'on luy ayt concedé d'escrire tout ce qu'il a voulu à l'advantage d'Agesilaus, osast les mettre en comparaison. » Parle il de conferer Lysander à Sylla? « il n'y a, dict il [3], point de comparaison, ny en nombre de victoires, ny en hazard de battailles; car Lysander ne gaigna seulement que deux battailles navales, etc. » Cela, ce n'est rien desrobber aux Romains : pour les avoir simplement presentez aux Grecs, il ne leur peult avoir fait iniure, quelque disparité qui puisse estre : et Plutarque ne les contrepoise pas entiers ; il n'y a en

[1] *Comparer*. E. J.

[2] Dans la *Comparaison de Pompée avec Agésilas*. C.

[3] Dans la *Comparaison de Sylla avec Lysandre*. C.

gros aulcune preference; il apparie les pieces et les circonstances l'une aprez l'aultre, et les iuge separeement. Parquoy, si on le vouloit convaincre de faveur, il falloit en espelucher quelque iugement particulier; ou dire, en general, qu'il auroit failly d'assortir tel Grec à tel Romain, d'autant qu'il y en auroit d'aultres plus correspondants pour les apparier, et se rapportant mieulx.

CHAPITRE XXXIII.

L'HISTOIRE DE SPURINA.

La philosophie ne pense pas avoir mal employé ses moyens, quand elle a rendu à la raison la souveraine maistrise de nostre ame, et l'auctorité de tenir en bride nos appetits; entre lesquels, ceulx qui iugent qu'il n'en y a point de plus violents que ceulx que l'amour engendre, ont cela, pour leur opinion, qu'ils tiennent au corps et à l'ame, et que tout l'homme en est possedé, en maniere que la santé mesme en despend, et est la medecine par fois contraincte de leur servir de maquerellage : mais, au contraire, on pourroit aussi dire que le meslange du corps y apporte du rabais et de l'affoiblissement; car tels desirs sont subiects à satieté, et capables de remedes materiels.

Plusieurs, ayants voulu delivrer leurs ames des alarmes continuelles que leur donnoit cet appetit, se sont servis d'incisions et destrenchement des parties esmeues et alterees; d'aultres en ont du tout abattu la force et l'ardeur par frequente application de choses froides, comme de neige et de vinaigre : les haires de nos ayeulx estoient de cet usage; c'est une matiere tissue de poil de cheval, dequoy les uns d'entr'eulx faisoient des chemises, et d'aultres des ceinctures à gehenner leurs reins. Un prince me disoit, il n'y a pas long temps, que, pendant sa ieunesse, un iour

de feste solenne, en la court du roy François premier, où tout le monde estoit paré, il lui print envie de se vestir de la haire, qui est encores chez luy, de monsieur son pere; mais, quelque devotion qu'il eust, qu'il ne sceut avoir la patience d'attendre la nuict pour se despouiller, et en feut long temps malade; adioustant qu'il ne pensoit pas qu'il y eust chaleur de ieunesse si aspre, que l'usage de cette recepte ne peust amortir : toutesfois à l'adventure ne les a il pas essayees les plus cuisantes; car l'experience nous faict veoir qu'une telle esmotion se maintient bien souvent soubs des habits rudes et marmiteux, et que les haires ne rendent pas tousiours heres [1] ceulx qui les portent.

Xenocrates proceda plus rigoureusement : car ses disciples, pour essayer sa continence, lui ayant fourré dans son lict Laïs, cette belle et fameuse courtisane, toute nue, sauf les armes de sa beauté et folastrés appasts, ses philtres; sentant qu'en despit de ses discours et de ses regles, le corps revesche commençoit à se mutiner, il se feit brusler les membres qui avoient presté l'aureille à cette rebellion [2]. Là où les passions qui sont toutes en l'ame, comme l'ambition, l'avarice, et aultres, donnent bien plus à faire à la raison : car elle n'y peult estre secourue que de ses propres moyens; ny ne sont ces appetits là capables de satieté [3], voire ils s'aiguisent et augmentent par la iouïssance.

[1] Montaigne joue ici sur le mot *haire*, cilice, chemise de crin ou de *poil de cheval;* et sur le mot *here*, pauvre *hère*, homme foible, sans rigueur, sans bien, sans mérite, sans crédit. E. J.

[2] Diogène Laerce, IV, 7. C.

[3] Montaigne avoit oublié cette phrase, lorsqu'il écrivit, vers la fin du chapitre suivant : « Il y peult avoir quelque juste moderation en ce desir de gloire, et quelque satieté en cet appetit, comme aux aultres, » etc. Nous ne dirons pas, *E sempre bene :* car on ne peut douter que l'ambition, par exemple, n'éprouve souvent le dégoût et l'ennui. J. V. L.

Le seul exemple de Iulius Cesar peult suffire à nous montrer la disparité de ces appetits ; car iamais homme ne feut plus addonné aux plaisirs amoureux. Le soing curieux qu'il avoit de sa personne en est un tesmoignage, iusques à se servir à cela des moyens les plus lascifs qui feussent lors en usage, comme de se faire pinceter tout le corps, et farder de parfums d'une extreme curiosité [1] : et de soy il estoit beau personnage, blanc, de belle et alaigre taille, le visage plein, les yeulx bruns et vifs, s'il en fault croire Suetone; car les statues qui se veoient de lui à Rome ne rapportent pas bien par tout à cette peincture. Oultre ses femmes, qu'il changea quatre fois, sans compter les amours de son enfance avecques le roy de Bithynie Nicomede, il eut le pucelage de cette tant renommée royne d'Aegypte, Cleopatra, tesmoing le petit Cesarion qui en nasquit [2] : il feit aussi l'amour [3] à Eunoé, royne de Mauritanie, et à Rome, à Postumia, femme de Servius Sulpitius; à Lollia, de Gabinius; à Tertulla, de Crassus; et à Mutia mesme, celle du grand Pompeius, qui feut la cause, disent les historiens romains, pourquoy son mary la repudia, ce que Plutarque confesse avoir ignoré; et les Curions pere et fils reprocherent depuis à Pompeius, quand il espousa la fille de Cesar, qu'il se faisoit gendre d'un homme qui l'avoit faict cocu, et que luy mesme avoit accoustumé d'appeler Aegisthus : il entreteint, oultre tout ce nombre, Servilia, sœur de Caton et mere de Marcus Brutus, dont chascun tient que proceda cette grande affection qu'il portoit à Brutus, parce qu'il estoit nay en temps auquel il y avoit apparence qu'il feust yssu de luy. Ainsi i'ai raison, ce me semble, de le prendre pour homme extremement addonné

1 SUÉTONE, *Vie de J. César*, c. 45, C.

2 PLUTARQUE, *Vie de César*, c. 13. C.

3 SUÉTONE, *César*, c. 50, 52, etc. C.

à cette desbauche, et de complexion tresamoureuse[1] : mais l'aultre passion de l'ambition, dequoy il estoit aussi infiniment blecé, venant à combattre celle là, elle luy feit incontinent perdre place.

Me ressouvenant, sur ce propos, de Mehemed, celuy qui subiugua Constantinople, et apporta la finale extermination du nom grec, ie ne sçache point où ces deux passions se treuvent plus egualement balancees ; pareillement indefatigable ruffien et soldat ; mais, quand en sa vie elles se presente en concurrence l'une de l'aultre, l'ardeur querelleuse gourmande tousiours l'amoureuse ardeur ; et cette cy, encores que ce feust hors sa naturelle saison, ne regaigna pleinement l'auctorité souveraine, que quand il se trouva en grande vieillesse, incapable de plus soubtenir le faix des guerres.

Ce qu'on recite pour un exemple contraire de Ladislaus, roy de Naples, est remarquable ; que, bon capitaine, courageux et ambitieux, il se proposoit pour fin principale de son ambition, l'execution de sa volupté, et iouissance de quelque rare beauté. Sa mort feut de mesme : ayant rengé, par un siege bien poursuivy, la ville de Florence si à destroict, que les habitants estoient aprez à composer de sa victoire, il la leur quita, pourveu qu'ils luy livrassent une fille de leur ville, dequoy il avoit ouï parler, de beauté excellente : force fut de la luy accorder, et garantir la publicque ruyne par une iniure privee. Elle estoit fille d'un medecin fameux de son temps, lequel, se trouvant engagé en si vilaine necessité, se resolut à une haulte entreprinse. Comme chascun paroit sa fille et l'attournoit d'ornements et ioyaux, qui la peussent rendre agreable à ce nouvel

[1] Lorsqu'il entra dans Rome sur son char de triomphe, les soldats crioient :

Urbani, servate uxores : mœchum calvum adducimus.

Voy. Suétone, César, c. 51. J. V. L.

amant, luy aussi luy donna un mouchoir exquis en senteur et en ouvrage, duquel elle eust à se servir en leurs premieres approches : meuble qu'elles n'y oublient gueres, en ces quartiers-là. Ce mouchoir, empoisonné selon la capacité de son art, venant à se frotter à ces chairs esmeues et pores ouverts, inspira son venin si promptement, qu'ayant soubdain changé leur sueur chaulde en froide, ils expirerent entre les bras l'un de l'aultre [1].

Ie m'en revoys à Cesar. Ses plaisirs ne lui feirent iamais desrobber une seule minute d'heure, ny destourner un pas, des occasions qui se presentoient pour son aggrandissement : cette passion regenta en luy si souverainement toutes les aultres, et posseda son ame d'une auctorité si pleine, qu'elle l'emporta où elle voulut. Certes, i'en suis despit, quand ie considere, au demourant, la grandeur de ce personnage et les merveilleuses parties qui estoient en luy ; tant de suffisance en toute sorte de sçavoir, qu'il n'y a quasi science en quoy il n'ayt escript [2] : il estoit tel orateur, que plusieurs ont preferé son eloquence à celle de Cicero ; et luy mesme, à mon advis, n'estimoit luy debvoir gueres en cette partie, et ses deux Anticatons feurent principalement escripts pour contrebalancer le bien dire que Cicero avoit employé en son Caton. Au demourant, feut il iamais ame si vigilante, si actifve, et si patiente de

[1] Pandolfe Collenuccio rapporte ce fait comme un bruit vulgaire, mais douteux, *Hist. Neap.*, liv. V, p. 246, 247, édit. de Bâle, 1572. Giannone, *Istor. civ. del regno di Nap.*, XXIV, 8, adopte une tradition différente. Montaigne a fait aussi des changements et des additions aux circonstances fabuleuses de ce récit. Voyez les auteurs cités par M. de Sismondi, *Hist. des Républiques italiennes*, t. VIII, p. 210. J. V. L.

[2] SUÉTONE, dans la *Vie de César*, c. 55 et 56, parle de ses ouvrages de grammaire, d'éloquence, d'histoire ; il cite ses lettres au sénat, à Cicéron, à ses amis ; il y joint des poëmes, une tragédie d'Œdipe, des recueils d'apophthegmes, qu'Auguste défendit de publier. On lui attribuoït aussi des livres *sur les Augures* et une *Cosmographie*, qui peut-être furent seulement composés par ses ordres. J. V. L.

labeur, que la sienne? et, sans doubte, encores estoit elle embellie de plusieurs rares semences de vertu, ie dis vifves, naturelles, et non contrefaictes : il estoit singulierement sobre, et si peu delicat en son manger, qu'Oppius [1] recite qu'un jour luy ayant esté presenté à table, en quelque saulse, de l'huile medecinee, au lieu d'huile simple, il en mangea largement, pour ne faire honte à son hoste; une aultrefois, il feit fouetter son boulenger [2], pour luy avoir servy d'aultre pain que celuy du commun. Caton mesme avoit accoustumé de dire de luy, que c'estoit le premier homme sobre qui se feust acheminé à la ruyne de son païs [3]. Et quant à ce que ce mesme Caton l'appela un iour yvrongne, cela adveint en cette façon : Estant touts deux au senat, où il se parloit du faict de la coniuration de Catilina, de laquelle Cesar estoit soupçonné, on luy vint apporter de dehors un brevet [4], à cachettes : Caton, estimant que ce feust quelque chose de quoy les coniurez l'advertissent, le somma de le luy donner; ce que Cesar feut contrainct de faire, pour eviter un plus grand souspeçon : c'estoit, de fortune, une lettre amoureuse que Servilia, sœur de Caton, lui escrivoit. Caton l'ayant leue, la luy reiecta, en lui disant : « Tien, yvrongne [5]! » Cela, dis ie, feut plustost un mot de desdaing et de cholere, qu'un exprez reproche de ce vice, comme souvent nous iniurions ceulx qui nous faschent, des premieres iniures qui nous viennent à la bouche, quoyqu'elles ne soyent nullement deues à ceulx à qui nous les attachons . ioinct que ce vice que Caton luy reproche est merveilleusement voisin de celuy auquel il avoit surprins

[1] Dans SUÉTONE, *César*, c. 53. C.

[2] ID., *ibid.*, c. 48. — On sait que, chez les Romains, tous les artisans étoient des esclaves. E. J.

[3] ID., *ibid.*, c. 53. C.

[4] *Un billet doux, une lettre*. E. J.

[5] PLUTARQUE, *Caton d'Utique*, c. 7. C.

Cesar ; car Venus et Bacchus se conviennent volontiers, à ce que dict le proverbe : mais chez moi, Venus est bien plus alaigre, accompagnee de la sobrieté.

Les exemples de sa doulceur et de sa clemence envers ceulx qui l'avoient offensé sont infinis ; ie dis oultre ceulx qu'il donna pendant le temps que la guerre civile estoit encores en son progrez, desquels il faict luy mesme assez sentir, par ses escripts, qu'il se servoit pour amadouer ses ennemis, et leur faire moins craindre sa future domination et sa victoire. Mais si fault il dire que ces exemples là, s'ils ne sont suffisants à nous tesmoigner sa naïfve doulceur [1], ils nous montrent au moins une merveilleuse confiance et grandeur de courage en ce personnage : Il luy est advenu souvent de renvoyer des armees toutes entieres à son ennemy, aprez les avoir vaincues, sans daigner seulement les obliger par serment, sinon de le favoriser, au moins de se contenir sans luy faire la guerre : Il a prins trois et quatre fois tels capitaines de Pompeius, et autant de fois remis en liberté [2] : Pompeius declaroit ses ennemis touts ceulx qui ne l'accompagnoient à la guerre ; et luy, feit proclamer qu'il tenoit pour amis touts ceulx qui ne bougeoient, et qui ne s'armoient effectuellement contre luy [3] : A ceulx de ses capitaines qui se desrobboient de luy, pour aller prendre aultre condition, il renvoyoit encores les armes, chevaulx, et equipages : Les villes qu'il avoit prinses par force, il les laissoit en liberté de suyvre

[1] Montaigne, liv. II, c. 11, parle avec plus de justesse de cette prétendue clémence de César ; Suétone même, c. 75, compte dans la vie de César quelques actes de cruauté, et il n'a pas tout dit. N'étoit-ce point, par exemple, une tyrannie que de condamner sans jugement à un exil éternel, et de priver ainsi de tous leurs droits de citoyen, les Plancius, les Nigidius, les Cécina, qui n'avoient d'autre tort que d'avoir défendu le sénat et les lois ? J. V. L.

[2] Cn. Magius, L. Vibullius Rufus, etc. CÉSAR, *de Bello civili*, I, 24 ; III, 10, etc. J. V. L.

[3] SUÉTONE, *César*, c. 75. C.

tel party qu'il leur plairoit, ne leur donnant aultre garnison que la memoire de sa doulceur et clemence : Il deffendit, le iour de sa grande battaille de Pharsale, qu'on ne meit qu'à toute extremité la main sur les citoyens romains [1]. Voylà des traicts bien hazardeux, selon mon iugement : et n'est pas merveilles si, aux guerres civiles que nous sentons, ceulx qui combattent, comme luy, l'estat ancien de leur païs n'en imitent l'exemple ; ce sont moyens extraordinaires, et qu'il n'appartient qu'à la fortune de Cesar, et à son admirable pourvoyance, de heureusement conduire. Quand ie considere la grandeur incomparable de cette ame, i'excuse la victoire de ne s'estre peu despestrer de luy, voire en cette tresiniuste et tresinique cause.

Pour revenir à sa clemence, nous en avons plusieurs naïfs exemples au temps de sa domination, lorsque, toutes choses estants reduictes en sa main, il n'avoit plus à se feindre. Caius Memmius avoit escript contre luy des oraisons trespoignantes, ausquelles il avoit bien aigrement respondu ; si ne laissa il bientost aprez d'ayder à le faire consul [2]. Caius Calvus, qui avoit faict plusieurs epigrammes iniurieux contre luy, ayant employé de ses amis pour le reconcilier, Cesar se convia luy mesme à luy escrire le premier ; et nostre bon Catulle, qui l'avoit testonné si rudement sous le nom de Mamurra [3], s'en estant venu excuser à luy, il le feit ce iour mesme souper à sa table [4]. Ayant esté adverty d'aulcuns qui parloient mal de luy, il n'en feit aultre chose que declarer, en une sienne harangue publicque, qu'il en estoit adverty [5]. Il craignoit encores moins ses ennemis, qu'il ne les haïssoit : aulcunes

[1] SUÉTONE, *César*, c. 75. C.
[2] ID., *ibid.*, c. 73. C.
[3] CATULLE, *Carm.*, 29. J. V. L.
[4] SUÉTONE, *César*, c. 73. C.
[5] ID., *ibid.*, c. 75. C.

coniurations et assemblees qu'on faisoit contre sa vie luy ayant esté descouvertes, il se contenta de publier, par edict, qu'elles luy estoient cogneues, sans aultrement en poursuyvre les aucteurs [1]. Quant au respect qu'il avoit à ses amis, Caius Oppius voyageant avecques luy, et se trouvant mal, il luy quita un seul logis qu'il y avoit, et coucha toute la nuict sur la dure et au descouvert [2]. Quant à sa iustice, il feit mourir un sien serviteur qu'il aimoit singulierement, pour avoir couché avecques la femme d'un chevalier romain, quoyque personne ne s'en plaignist [3]. Iamais homme n'apporta, ny plus de moderation en sa victoire, ny plus de resolution en la fortune contraire.

Mais toutes ces belles inclinations feurent alterees et estouffees par cette furieuse passion ambitieuse à laquelle il se laissa si fort emporter, qu'on peult ayseement maintenir qu'elle tenoit le timon et le gouvernail de toutes ses actions : d'un homme liberal, elle en rendit un voleur publicque pour fournir à cette profusion et largesse, et luy feit dire ce vilain et tresiniuste mot, que si les plus meschants et perdus hommes du monde luy avoient esté fideles au service de son aggrandissement, il les cheriroit et advanceroit de son pouvoir, aussi bien que les plus gents de bien [4]; l'enyvra d'une vanité si extreme, qu'il osoit se vanter, en presence de ses concitoyens, « d'avoir rendu cette grande republicque romaine un nom sans forme et sans corps; » et dire « que ses responses debvoient meshuy servir de loix [5]; » et recevoir assis le corps du senat venant vers luy [6]; et souffrir qu'on l'adorast et qu'on luy

[1] Suétone, *César*, c. 75. C.
[2] Id., *ibid.*, c. 72. C.
[3] Id., *ibid.*, c. 48. C.
[4] Id., *ibid.*, c. 72. C.
[5] Id., *ibid.*, c. 77. C.
[6] Id., *ibid.*, c. 78. C.

feist, en sa presence, des honneurs divins. Somme, ce seul vice, à mon advis, perdit en luy le plus beau et le plus riche naturel qui feut oncques ; et a rendu sa memoire abominable à touts les gents de bien, pour avoir voulu chercher sa gloire de la ruyne de son païs et subversion de la plus puissante et fleurissante chose publicque que le monde verra iamais. Il se pourroit bien, au contraire, trouver plusieurs exemples de grands personnages ausquels la volupté a faict oublier la conduicte de leurs affaires, comme Marcus Antonius, et aultres ; mais où l'amour et l'ambition seroient en eguale balance, et viendroient à se chocquer de forces pareilles, ie ne foys aulcun doubte que cette cy ne gaignast le prix de la maistrise.

Or, pour me remettre sur mes brisees, c'est beaucoup de pouvoir brider nos appetits par le discours de la raison, ou de forcer nos membres, par violence, à se tenir en leur debvoir : mais, de nous fouetter pour l'interest de nos voisins ; de non seulement nous desfaire de cette doulce passion qui nous chatouille, du plaisir que nous sentons de nous veoir agreables à aultruy, et aimez et recherchez d'un chascun, mais encores de prendre en haine et à contre cœur nos graces qui en sont cause, et condamner nostre beauté, parce que quelqu'aultre s'en eschauffe, ie n'en ay veu gueres d'exemples : cettuy cy en est. Spurina, ieune homme de la Toscane,

Qualis gemma micat, fulvum quæ dividit aurum,
Aut collo decus, aut capiti ; vel quale per artem
Inclusum buxo, aut Oricia terebintho
Lucet ebur [1],

estant doué d'une singuliere beauté, et si excessifve que les yeulx plus continents ne pouvoient en souffrir l'esclat

[1] Comme brille un diamant enchâssé dans l'or, superbe ornement d'un collier ou d'une couronne, ou comme l'ivoire éclate environné de buis ou de térébinthe. VIRG., *Æn.*, X, 134.

continuemment, ne se contentant point de laisser sans secours tant de fiebvre et de feu, qu'il alloit attisant par tout, entra en furieux despit contre soy mesme et contre ces riches presents que nature luy avoït faicts, comme si on se debvoit prendre à eulx de la faulte d'aultruy, et detailla et troubla, à force de playes qu'il se feit à escient, et de cicatrices, la parfaicte proportion et ordonnance que nature avoit si curieusement observee en son visage[1].

Pour en dire mon advis, i'admire telles actions plus que ie ne les honore : ces excez sont ennemis de mes regles. Le desseing en feut beau et consciencieux, mais, à mon advis, un peu manque de prudence : quoy? si sa laideur servit depuis à en iecter d'aultres au peché de mespris et de haine; ou d'envie, pour la gloire d'une si rare recommendation; ou de calomnie, interpretant cette humeur à une forcenee ambition : y a il quelque forme de laquelle le vice ne tire, s'il veult, occasion à s'exercer en quelque maniere? Il estoit plus iuste, et aussi plus glorieux, qu'il feist de ces dons de Dieu un subiect de vertu exemplaire et de reglement.

Ceulx qui se desrobbent aux offices communs, et à ce nombre infini de regles espineuses à tant de visages, qui lient un homme d'exacte preud'hommie en la vie civile, font, à mon gré, une belle espargne, quelque poincte d'aspreté peculiere qu'ils s'enioignent : c'est aulcunement mourir, pour fuyr la peine de bien vivre. Ils peuvent avoir aultre prix; mais le prix de la difficulté, il ne m'a iamais semblé qu'ils l'eussent, ny qu'en malaysance il y aye rien au delà de se tenir droict emmy les flots de la presse du monde, respondant et satisfaisant loyalement à touts les membres de sa charge. Il est à l'adventure plus facile de se passer nettement de tout le sexe, que de se maintenir

[1] Valère Maxime, IV, 5, *ext.* 1. C.

deuement de tout poinct en la compaignie de sa femme; et a lon dequoy couler plus incurieusement en la pauvreté, qu'en l'abondance iustement dispensee : l'usage conduict selon raison a plus d'aspreté que n'a l'abstinence; la moderation est vertu bien plus affaireuse que n'est la souffrance. Le bien vivre du ieune Scipion a mille façons; le bien vivre de Diogenes n'en a qu'une : cette cy surpasse d'autant en innocence les vies ordinaires, comme les exquises et accomplies la surpassent en utilité et en force.

CHAPITRE XXXIV.

OBSERVATION SUR LES MOYENS DE FAIRE LA GUERRE, DE IULIUS CESAR.

On recite de plusieurs chefs de guerre, qu'ils ont eu certains livres en particuliere recommendation; comme le grand Alexandre, Homere; Scipion africain, Xenophon; Marcus Brutus, Polybius; Charles cinquiesme, Philippe de Comines; et dict on, de ce temps, que Machiavel est encores ailleurs en credit. Mais le feu mareschal Strozzi[1], qui avoit prins Cesar pour sa part, avoit sans doubte bien mieulx choisi; car, à la verité, ce debvroit estre le breviaire de tout homme de guerre, comme estant le vray et souverain patron de l'art militaire : et Dieu sçait encores de quelle grace et de quelle beauté il a fardé cette riche matiere, d'une façon de dire si pure, si delicate et si parfaicte, qu'à mon goust il n'y a aulcuns escripts au monde qui puissent estre comparables aux siens en cette partie.

Ie veulx icy enregistrer certains traicts particuliers et rares, sur le faict de ses guerres, qui me sont demeurez en memoire.

[1] Pierre Strozzi, Florentin au service de France, tué au siége de Thionville, le 20 de juin 1558. J. V. L.

Son armee estant en quelque effroy, pour le bruit qui couroit des grandes forces que menoit contre luy le roy Iuba; au lieu de rabbattre l'opinion que ses soldats en avoient prinse, et apetisser les moyens de son ennemy, les ayant faict assembler pour les r'asseurer et leur donner courage, il print une voye toute contraire à celle que nous avons accoustumé; car il leur dict qu'ils ne se meissent plus en peine de s'enquerir des forces que menoit l'ennemy, et qu'il en avoit eu bien certain advertissement et lors il leur en feit le nombre surpassant de beaucoup et la verité et la renommee qui en couroit dans son armee [1]: suyvant ce que conseille Cyrus en Xenophon; d'autant que la tromperie n'est pas de tel interest [2], de trouver les ennemis par effect plus foibles qu'on n'avoit esperé, que de les trouver à la verité bien forts, aprez les avoir iugez foibles par reputation.

Il accoustumoit sur tout ses soldats à obeïr simplement, sans se mesler de contrerooler ou parler des desseings de leur capitaine, lesquels il ne leur communiquoit que sur le poinct de l'execution : et prenoit plaisir, s'ils en avoient descouvert quelque chose, de changer sur le champ d'advis, pour les tromper; et souvent, pour cet effect, ayant assigné un logis en quelque lieu, il passoit oultre, et alongeoit la iournee, notamment s'il faisoit mauvais temps et pluvieux [3].

Les Souisses, au commencement de ses guerres de Gaule, ayants envoyé vers luy pour leur donner passage au travers des terres des Romains, estant deliberé de les empescher par force, il leur contrefeit toutesfois un bon visage, et print quelques iours de delay à leur faire res-

[1] SUÉTONE, *César*, c. 66. C.

[2] Édition de 1588, fol. 315, *n'est pas si grande.*

[3] SUÉTONE, *César*, c. 65. C.

ponse, pour se servir de ce loisir à assembler son armee[1]. Ces pauvres gents ne sçavoient pas combien il estoit excellent mesnager du temps; car il redict maintesfois que c'est la plus souveraine partie d'un capitaine que la science de prendre au poinct les occasions, et la diligence, qui est en ses exploicts, à la verité, inouïe et incroyable.

S'il n'estoit pas fort consciencieux, en cela, de prendre advantage sur son ennemy, soubs couleur d'un traicté d'accord, il l'estoit aussi peu en ce qu'il ne requeroit en ses soldats aultre vertu que la vaillance, ny ne punissoit gueres aultres vices que la mutination et la desobeïssance. Souvent, aprez ses victoires, il leur laschoit la bride à toute licence, les dispensant pour quelque temps des regles de la discipline militaire, adioustant à cela, qu'il avoit des soldats si bien creez, que, touts parfumez et musquez, ils ne laissoient pas d'aller furieusement au combat[2]. De vray, il aimoit qu'ils feussent richement armez, et leur faisoit porter des harnois gravez, dorez et argentez, afin que le soing de la conservation de leurs armes les rendist plus aspres à se deffendre[3]. Parlant à eulx, il les appelloit du nom de Compaignons[4], que nous usons encores : ce qu'Auguste, son successeur, reforma, estimant qu'il l'avoit faict pour la necessité de ses affaires, et pour flatter le cœur de ceulx qui ne le suyvoient que volontairement;

Rheni mihi Cæsar in undis
Dux erat : hic socius; facinus quos inquinat, æquat[5];

[1] César, *de Bello Gall.*, I, 7. N.

[2] Suétone, *César*, c. 67. C.

[3] Id., *ibid.* C.

[4] Id., *ibid.* C.

[5] Au passage du Rhin, César étoit mon général; il est ici (à Rome) mon compagnon : le crime rend égaux tous ceux qui en sont complices. Lucain, V, 289.

nais que cette façon estoit trop rabbaissee pour la dignité l'un empereur et general d'armee, et remeit en train de es appeller seulement Soldats [1].

A cette courtoisie, Cesar mesloit toutesfois une grande severité à les reprimer : la neufviesme legion s'estant mutinee auprez de Plaisance, il la cassa avecques ignominie, quoyque Pompeius feust lors encores en pieds, et ne la receut en grace qu'avecques plusieurs supplications : il les rappaisoit plus par auctorité et par audace que par doulceur [2].

Là où il parle de son passage de la riviere du Rhin, vers l'Allemaigne, il dict qu'estimant indigne de l'honneur du peuple romain qu'il passast son armee à navire, il feit dresser un pont, à fin qu'il passast à pied ferme [3]. Ce feut là qu'il bastit ce pont admirable, dequoy il dechiffre particulierement la fabrique : car il ne s'arreste si volontiers en nul endroict de ses faicts, qu'à nous representer la subtilité de ses inventions en telle sorte d'ouvrages de main.

I'y ay aussi remarqué cela, qu'il faict grand cas de ses exhortations aux soldats avant le combat : car, où il veult montrer avoir esté surprins ou pressé, il allegue tousiours cela, qu'il n'eut pas seulement loisir de haranguer son armee. Avant cette grande battaille contre ceulx de Tournay, « Cesar, dict il [4], ayant ordonné du reste, courut soubdainement où la fortune le porta, pour exhorter ses gents; et rencontrant la dixiesme legion, il n'eut loisir de leur dire, sinon, Qu'ils eussent souvenance de leur vertu accoustumee; qu'ils ne s'estonnassent poinct, et soubteinssent hardiement l'effort des adversaires : et parce que

[1] Suétone, *Auguste*, c. 25. C.
[2] Id., *César*, c. 69. C.
[3] César, *de Bello Gall.*, IV, 17. J. V. L.
[4] Id., *ibid.*, II, 21. J. V. L.

l'ennemy estoit desia approché à un ieet de traict, il donne le signe de la battaille; et de là estant passé soubdainement ailleurs pour en encourager d'aultres, il trouva qu'ils estoient desia aux prinses. » Voylà ce qu'il en dict en ce lieu là. De vray, sa langue lui a faict en plusieurs lieux de bien notables services; et estoit, de son temps mesme, son eloquence militaire en telle recommendation, que plusieurs en son armee recueilloient ses harangues; et, par ce moyen, il en feut assemblé des volumes qui ont duré long temps aprez luy. Son parler avoit des graces particulieres; si que ses familiers, et entre aultres Auguste, oyant reciter ce qui en avoit esté recueilly, recognoissoit, iusques aux phrases et aux mots, ce qui n'estoit pas du sien [1].

La premiere fois qu'il sortit de Rome avecques charge publicque, il arriva en huict iours à la riviere du Rhone, ayant dans son coche [2], devant luy, un secretaire ou deux qui escrivoient sans cesse; et derriere luy, celuy qui portoit son espee [3]. Et certes, quand on ne feroit qu'aller, a peine pourroit on atteindre à cette promptitude dequoy, tousiours victorieux, ayant laissé la Gaule, et suyvant Pompeius à Brindes, il subiugua l'Italie en dix huict iours; reveint de Brindes à Rome; de Rome il s'en alla au fin fond de l'Espaigne, où il passa [4] des difficultez extremes en la guerre contre Afranius et Petreius, et au long siege de Marseille; de là il s'en retourna en la Macedoine, battit l'armee romaine à Pharsale; passa de là, suyvant Pompeius, en Aegypte, laquelle il subiugua; d'Aegypte il veint en Syrie, et au païs de Pont, où il combattit Pharnaces: de là en Afrique, où il desfeit Scipion et Iuba; et re-

[1] SUÉTONE, *César*, c. 55. J. V. L.

[2] Édition de 1588, *sa coche*.

[3] PLUTARQUE, *César*, c. 12. C.

[4] *Surpassa*, *surmonta*. C.

'oussa encores, par l'Italie, en Espaigne, où il desfeit
s enfants de Pompeius :

Ocyor et cœli flammis, et tigride feta[1].
Ac veluti montis saxum de vertice præceps
Quum ruit avulsum vento, seu turbidus imber
Proluit, aut annis solvit sublapsa vetustas,
Fertur in abruptum magno mons improbus actu,
Exsultatque solo, silvas, armenta, virosque
Involvens secum[2].

Parlant du siege d'Avaricum, il dict[3] que c'estoit sa
oustume de se tenir nuict et iour prez des ouvriers qu'il
voit en besongne. En toutes entreprinses de consequence,
faisoit tousiours la descouverte luy mesme, et ne passa
ımais son armee en lieu qu'il n'eust premierement re-
ogneu ; et, si nous croyons Suetone[4], quand il feit l'en-
:eprinse de traiecter en Angleterre, il feut le premier à
onder le gué.

Il avoit accoustumé de dire, qu'il aimoit mieulx la vic-
oire qui se conduisoit par conseil que par force ; et, en la
uerre contre Petreius et Afranius, la fortune luy presen-
ant une bien apparente occasion d'advantage, il la re-
ısa, dict il[5], esperant, avecques un peu plus de longueur,
ıais moins de hazard, venir à bout de ses ennemis. Il feit
ussi là un merveilleux traict, de commander à tout son
st de passer à nage la riviere sans aulcune necessité :

Rapuitque ruens in prælia miles,
Quod fugiens timuisset, iter : mox uda receptis

[1] Plus rapide que l'éclair, plus prompt que le tigre à qui on vient
l'enlever ses petits. LUCAIN, V, 405.

[2] Pareil à un vaste rocher qui, miné par le temps, ou arraché par la
ureur des vents ou des eaux, tombe d'une haute montagne, et, bondis-
ant avec un fracas horrible, entraîne avec lui les arbres, les troupeaux,
t les pasteurs. VIRG., Æn., XII, 684.

[3] De Bello Gallico, VII, 24. J. V. L.

[4] SUÉTONE, César, c. 58. C.

[5] De Bello Civili, I, 72. J. V. L.

Membra fovent armis, gelidosque a gurgite, cursu
Restituunt artus [1].

Ie le treuve un peu plus retenu et consideré en ses entreprinses, qu'Alexandre : car cettuy cy semble rechercher et courir à force les dangiers, comme un impetueux torrent qui chocque et attaque sans discretion et sans chois tout ce qu'il rencontre,

Sic tauriformis volvitur Aufidus,
Qui regna Dauni perfluit Appuli,
Dum sævit, horrendamque cultis
Diluviem meditatur agris [2];

aussi estoit il embesongné en la fleur et premiere chaleur de son aage; là où Cesar s'y print estant desia meur et bien advancé : outre ce qu'Alexandre estoit d'une temperature plus sanguine, cholere et ardente, et si esmouvoit encores cette humeur par le vin, duquel Cesar estoit tres-abstinent.

Mais où les occasions de la necessité se presentoient, et où la chose le requeroit, il ne feut iamais homme faisant meilleur marché de sa personne. Quant à moy, il me semble lire en plusieurs de ses exploicts une certaine resolution de se perdre, pour fuyr la honte d'estre vaincu. En cette grande battaille qu'il eut contre ceulx de Tournay, il courut se presenter à la teste des ennemis, sans bouclier, comme il se trouva, veoyant la poincte de son armee s'esbranler [3]; ce qui luy est advenu plusieurs aultres fois. Oyant dire que ses gents estoient assiegez, il passa

[1] Le soldat saisit, pour voler aux combats, cette route qu'il n'auroit osé prendre dans la fuite : tout mouillé, il se couvre de ses armes, et, dans une course rapide, retrouve la chaleur qu'il avoit perdue. LUCAIN, IV, 151.

[2] Ainsi l'Aufide, qui arrose le royaume de l'antique Daunus, roule ses eaux impétueuses, et menace les moissons d'un horrible ravage. HOR., *Od.*, IV, 14, 25.

[3] CÉSAR, *de Bello Gallico*, II, 25. J. V. L.

desguisé au travers l'armee ennemie, pour les aller fortifier de sa presence[1]. Ayant traversé à Dyrrachium, avecques bien petites forces, et veoyant que le reste de son armee, qu'il avoit laissee à conduire à Antonius, tardoit à le suyvre, il entreprint luy seul de repasser la mer, par une tresgrande tormente[2], et se desrobba pour aller reprendre le reste de ses forces, les ports de delà et toute la mer estant saisie par Pompeius. Et quant aux entreprinses qu'il a faictes à main armee, il y en a plusieurs qui surpassent en hazard tout discours de raison militaire ; car avecques combien foibles moyens entreprint il de subiuguer le royaume d'Aegypte ; et depuis, d'aller attaquer les forces de Scipion et de Iuba, de dix parts plus grandes que les siennes? Ces gents là ont eu ie ne sçais quelle plus qu'humaine confiance de leur fortune ; et disoit il qu'il falloit executer, non pas consulter, les haultes entreprinses. Aprez la battaille de Pharsale, comme il eust envoyé son armee devant en Asie, et passast avecques un seul vaisseau le destroict de l'Hellespont, il rencontra en mer Lucius Cassius, avecques dix gros navires de guerre ; il eut le courage non seulement de l'attendre, mais de tirer droict vers luy, et le sommer de se rendre ; et en veint à bout[3].

Ayant entreprins ce furieux siege d'Alesia, où il y avoit quatre vingt mille hommes de deffense, toute la Gaule s'estant eslevee pour luy courre sus et lever le siege, et dressé une armee de cent neuf mille chevaux[4] et de deux

[1] SUÉTONE, *César*, c. 58. C.

[2] ID., *ibid.*; PLUTARQUE, *passim*; APPIEN, *Guerre civ.*, II, p. 463; DION, XLI, 46; LUCAIN, V, 519, etc. J. V. L.

[3] SUÉTONE, *César*, c. 62. C.

[4] CÉSAR, *de Bello Gallico*, VII, 64. — Au lieu de *huit mille chevaux* que met César, Montaigne en compte *cent neuf mille*. Peut-être y avoit-il dans son manuscrit, *huit à neuf mille chevaux*; mots qui auront été mal lus par le copiste ou l'imprimeur. C'est, je crois, la seule manière

cents quarante mille hommes de pied, quelle hardiesse et maniacle[1] confiance feut ce, de n'en vouloir pas abandonner son entreprinse, et se resouldre à deux si grandes difficultez ensemble? lesquelles toutesfois il soubteint; et aprez avoir gaigné cette grande battaille contre ceulx de dehors, rengea bientost à sa mercy ceulx qu'il tenoit enfermez. Il en adveint autant à Lucullus, au siege de Tigranocerta contre le roy Tigranes; mais d'une condition dispareille, veu la mollesse des ennemis à qui Lucullus avoit à faire.

Ie veulx icy remarquer deux rares evenements et extraordinaires, sur le faict de ce siege d'Alesia: l'un, que les Gaulois, s'assemblants pour venir trouver là Cesar, ayants faict denombrement de toutes leurs forces, resolurent en leur conseil de retrencher une bonne partie de cette grande multitude, de peur qu'ils n'en tumbassent en confusion[2]. Cet exemple est nouveau, de craindre à estre trop: mais à le bien prendre, il est vraysemblable que le corps d'une armee doibt avoir une grandeur moderee, et reglee à certaines bornes, soit pour la difficulté de la nourrir, soit pour la difficulté de la conduire et tenir en ordre. Au moins seroit il bien aysé à verifier, par exemple, que ces armees monstrueuses en nombre n'ont gueres rien faict qui vaille. Suyvant le dire de Cyrus, en Xenophon, ce n'est pas le nombre des hommes, ains le nombre des bons hommes, qui faict l'advantage; le demourant servant plus de destourbier que de secours. Et Baiazet print le principal fondement à sa resolution de livrer iournee à Tamburlan, contre l'advis de touts ses capitaines, sur ce

d'expliquer une erreur aussi forte, qui auroit dû être corrigée dans le texte de la première édition. E. J.

[1] *Furieuse.* — *Maniacle* et *maniaque* se trouvent dans Cotgrave, comme *vrais synonymes*: il n'y a que *maniaque* dans Nicot. C.

[2] César, *de Bello Gallico*, VII, 71. J. V. L.

que le nombre innombrable des hommes de son ennemy luy donnoit certaine esperance de confusion. Scanderbech, bon iuge et tresexpert, avoit accoustumé de dire que dix ou douze mille combattants fideles debvoient baster[1] à un suffisant chef de guerre, pour garantir sa reputation en toute sorte de besoing militaire. L'aultre poinct, qui semble estre contraire et à l'usage et à la raison de la guerre, c'est que Vercingentorix, qui estoit nommé chef et general de toutes les parties des Gaules revoltees, print party de s'aller enfermer dans Alesia[2] : car celuy qui commande à tout un païs ne se doibt iamais engager, qu'au cas de cette extremité qu'il y allast de sa derniere place, et qu'il n'y eust rien plus à esperer qu'en la deffense d'icelle; aultrement il se doibt tenir libre, pour avoir moyens de pourveoir en general à toutes les parties de son gouvernement.

Pour revenir à Cesar, il deveint, avecques le temps, un peu plus tardif et plus consideré, comme tesmoigne son familier Oppius[3]; estimant qu'il ne debvoit ayseement hazarder l'honneur de tant de victoires, lequel une seule desfortune luy pourroit faire perdre. C'est ce que disent les Italiens, quand ils veulent reprocher cette hardiesse temeraire qui se veoid aux ieunes gents, les nommants « Necessiteux d'honneur, » *Bisognosi d' onore;* et qu'estants encores en cette grande faim et disette de reputation, ils ont raison de la chercher à quelque prix que ce soit, ce que ne doibvent pas faire ceulx qui en ont desia acquis à suffisance. Il y peult avoir quelque iuste moderation en ce desir de gloire, et quelque satieté en cet appetit, comme aux aultres; assez de gents le practiquent ainsi.

Il estoit bien esloingné de cette religion des anciens

[1] *Suffire à un habile général.* C.

[2] César, *de Bello Gallico*, VII, 68. J. V. L.

[3] Suétone, *César*, c. 60. C.

Romains, qui ne se vouloient prevaloir en leurs guerres que de la vertu simple et naïfve : mais encores y apportoit il plus de conscience que nous ne ferions à cette heure, et n'approuvoit pas toutes sortes de moyens pour acquerir la victoire. En la guerre contre Ariovistus, estant à parlementer avecques luy, il y surveint quelque remuement entre les deux armees, qui commencea par la faulte des gents de cheval d'Ariovistus : sur ce tumulte, Cesar se trouva avoir fort grand advantage sur ses ennemis; toutesfois il ne s'en voulut point prevaloir, de peur qu'on luy peust reprocher d'y avoir procedé de mauvaise foy[1].

Il avoit accoustumé de porter un accoustrement riche au combat, et de couleur esclatante, pour se faire remarquer.

Il tenoit la bride plus estroicte à ses soldats, et les tenoit plus de court, estant prez des ennemis[2].

Quand les anciens Grecs vouloient accuser quelqu'un d'extreme insuffisance, ils disoient en commun proverbe, « qu'il ne sçavoit ny lire ny nager : » il avoit cette mesme opinion, que la science de nager estoit tresutile à la guerre, et en tira plusieurs commoditez : s'il avoit à faire diligence, il franchissoit ordinairement à la nage les rivieres qu'il rencontroit: car il aimoit à voyager à pied, comme le grand Alexandre. En Aegypte, ayant esté forcé, pour se sauver, de se mettre dans un petit batteau, et tant de gents s'y estants lancez quand et luy, qu'il estoit en dangier d'aller à fonds, il aima mieulx se iecter en la mer, et gaigna sa flotte à nage, qui estoit plus de deux cents pas au delà, tenant en sa main gauche ses tablettes hors de l'eau, et traisnant à belles dents sa cotte d'armes, afin que l'ennemy n'en iouïst, estant desia bien advancé sur l'aage[3]...

[1] César, *de Bello Gallico*, I, 46. J. V. L.
[2] Suétone, *César*, c. 65. C.
[3] Id., *ibid.*, c. 64. C.

Iamais chef de guerre n'eut tant de creance sur ses soldats : au commencement de ses guerres civiles, les centeniers luy offrirent de souldoyer, chascun sur sa bourse, un homme d'armes ; et les gents de pied, de le servir à leurs despens, ceulx qui estoient plus aysez entreprenants encores à desfrayer les plus necessiteux [1]. Feu monsieur l'admiral de Chastillon [2] nous feit veoir dernierement un pareil cas en nos guerres civiles ; car les François de son armee fournissoient de leurs bourses au payement des estrangiers qui l'accompaignoient. Il ne se trouveroit gueres d'exemples d'affection si ardente et si preste parmy ceulx qui marchent dans le vieux train, soubs l'ancienne police des loix ; la passion nous commande bien plus vifvement que la raison : il est pourtant advenu en la guerre contre Annibal, qu'à l'exemple de la liberalité du peuple romain en la ville, les gentsd'armes et capitaines refuserent leur paye ; et appelloit on, au camp de Marcellus, Mercenaires, ceulx qui en prenoient. Ayant eu du pire auprez de Dyrrachium [3], ses soldats se veindrent d'eulx mesmes offrir à estre chastiez et punis ; de façon qu'il eut plus à les consoler qu'à les tanser : une sienne seule cohorte soubteint quatre legions de Pompeius plus de quatre heures, iusques à ce qu'elle feut quasi toute desfaicte à coups de traicts, et se trouva dans la trenchee cent trente mille flesches [4] : un soldat, nommé Scaeva, qui commandoit à l'une des entrees, s'y mainteint invincible, ayant un œil crevé, une espaule et une cuisse percees, et

[1] SUÉTONE, *César*, c. 68. C.

[2] Gaspard de Coligny, IIe du nom, comte de Coligny, seigneur de Châtillon-sur-Loing, amiral de France, assassiné le 24 août 1572, et une des plus illustres victimes de la Saint-Barthélemi. J. V. L.

[3] SUÉTONE, *César*, c. 68. C.

[4] ID., *ibid.*, ib.; CÉSAR, *de Bello civili*, III, 53 J. V. L.

son escu faulsé en deux cents trente lieux [1]. Il est advenu à plusieurs de ses soldats, prins prisonniers, d'accepter plustost la mort que de vouloir promettre de prendre aultre party [2] : Granius Petronius prins par Scipion en Afrique, Scipion, aprez avoir faict mourir ses compaignons, luy manda qu'il luy donnoit la vie, car il estoit homme de reng et questeur : Petronius respondict, « que les soldats de Cesar avoient accoustumé de donner la vie aux aultres, non la recevoir ; » et se tua tout soubdain de sa main propre [3].

Il y a infinis exemples de leur fidelité : il ne fault pas oublier le traict de ceulx qui feurent assiegez à Salone, ville partisane pour Cesar contre Pompeius, pour un rare accident qui y adveint. Marcus Octavius les tenoit assiegez ; ceulx de dedans estants reduicts en extreme necessité de toutes choses, en maniere que pour suppleer au default qu'ils avoient d'hommes, la plus part d'entre eulx y estants morts et bleccez, ils avoient mis en liberté touts leurs esclaves, et pour le service de leurs engins, avoient esté contraincts de couper les cheveux de toutes les femmes à fin d'en faire des chordes, oultre une merveilleuse disette de vivres ; et ce neantmoins, resolus de iamais ne se rendre. Aprez avoir traisné ce siege en grande longueur, d'où Octavius estoit devenu plus nonchalant et moins attentif à son entreprinse, ils choisirent un iour sur le midy, et, comme ils eurent rengé les femmes et les enfants sur leurs murailles pour faire bonne mine, sortirent en telle furie sur les assiegeants, qu'ayant enfoncé le premier, le second et tiers corps de garde, et le quatriesme, et puis le reste, et ayant faict du tout abandonner les tren-

[1] César, *de Bello civili*, III, 53 ; Florus, IV, 2 ; Valère Maxime, III, 3, 23 ; Suétone, *César*, c. 68. C.

[2] Suétone, *César*, c 68. C.

[3] Plutarque, *César*, c. 5. C.

chées, les chasserent iusques dans les navires; et Octavius mesme se sauva à Dyrrachium, où estoit Pompeius [1]. Ie n'ay point memoire pour cett' heure d'avoir veu aulcun aultre exemple, où les assiegez battent en gros les assiegeants, et gaignent la maistrise de la campaigne; ny qu'une sortie ayt tiré en consequence une pure et entiere victoire de battaille.

CHAPITRE XXXV.

DE TROIS BONNES FEMMES.

Il n'en est pas à douzaines, comme chascun sçait, et notamment aux debvoirs de mariage; car c'est un marché plein de tant d'espineuses circonstances, qu'il est malaysé que la volonté d'une femme s'y maintienne entiere long temps : les hommes, quoyqu'ils y soyent avecques un peu meilleure condition, y ont trop affaire. La touche d'un bon mariage, et sa vraye preuve, regarde le temps que la societé dure ; si elle a esté constamment doulce, loyale, et commode. En nostre siecle, elles reservent plus communement à estaler leurs bons offices et la vehemence de leur affection, envers leurs maris perdus ; cherchent au moins lors à donner tesmoignage de leur bonne volonté : tardif tesmoignage et hors de saison ! Elles preuvent plustost par là qu'elles ne les aiment que morts : la vie est pleine de combustion ; et le trespas, d'amour et de courtoisie. Comme les peres cachent l'affection envers leurs enfants ; elles volontiers, de mesme, cachent la leur envers le mary, pour maintenir un honneste respect. Ce mystere n'est pas de mon goust : elles ont beau s'escheveler et s'esgratigner, ie m'en voys à l'aureille d'une femme de chambre et d'un secretaire : « Comment estoient ils ? Comment ont

[1] CÉSAR, *de Bello civili*, III, 9. J. V. L.

ils vescu ensemble? » Il me souvient tousiours de ce bon mot, *iactantius mœrent, quæ minus dolent* [1] : leur rechigner est odieux aux vivants, et vain aux morts. Nous dispenserons volontiers qu'on rie [2] aprez, pourveu qu'on nous rie pendant la vie. Est ce pas de quoy resusciter de despit, qui m'aura craché au nez pendant que i'estois, me vienne frotter les pieds quand ie ne suis plus? S'il y a quelque honneur à pleurer les maris, il n'appartient qu'à celles qui leur ont ri : celles qui ont pleuré en la vie, qu'elles rient en la mort, au dehors comme au dedans. Aussi, ne regardez pas à ces yeulx moites et à cette piteuse voix ; regardez ce port, ce teinct et l'embonpoinct de ces ioues soubs ces grandes voiles ; c'est par là qu'elle parle françois : il en est peu de qui la santé n'aille en amendant, qualité qui ne sçait pas mentir. Cette cerimonieuse contenance ne regarde pas tant derriere soy, que devant; c'est acquest, plus que payement : en mon enfance, une honneste et tresbelle dame qui vit encores, veufve d'un prince, avoit ie ne sçais quoy plus en sa parure qu'il n'est permis par les loix de nostre veufvage : à ceulx qui le luy reprochoient, « C'est, disoit elle, que ie ne practique plus de nouvelles amitiez, et suis hors de volonté de me remarier. »

Pour ne disconvenir du tout à nostre usage, i'ay icy choisi trois femmes qui ont aussi employé l'effort de leur bonté et affection autour la mort de leurs maris : ce sont

[1] Celles qui sont le moins affligées pleurent avec le plus d'ostentation. TACITE, *Ann.*, II, 77. Il y a dans Tacite : *Periisse Germanicum, nulli jactantius mœrent, quam qui maxime lætantur*. C.

[2] On a mis dans quelques éditions, *qu'on pleure après*. Ce changement n'étoit point nécessaire. *Dispenser* signifioit autrefois *permettre*, comme on peut voir dans Nicot; et c'est dans ce sens que Montaigne l'emploie ici : *Nous permettrons volontiers à nos femmes de rire après notre mort, pourvu qu'elles nous rient pendant notre vie*. C'est là précisément la pensée de Montaigne, qui est plaisante, et dans le fond très raisonnable. C.

pourtant exemples un peu aultres, et si pressants, qu'ils tirent hardiement la vie en consequence.

Pline le ieune[1] avoit, prez d'une sienne maison en Italie, un voisin merveilleusement tormenté de quelques ulceres qui lui estoient survenues ez parties honteuses. Sa femme, le veoyant si longuement languir, le pria de permettre qu'elle veist à loisir et de prez l'estat de son mal, et qu'elle luy diroit plus franchement qu'aulcun aultre ce qu'il avoit à en esperer. Aprez avoir obtenu cela de luy, et l'avoir curieusement consideré, elle trouva qu'il estoit impossible qu'il en peust guarir, et que tout ce qu'il avoit à attendre, c'estoit de traisner fort long temps une vie douloureuse et languissante : si luy conseilla, pour le plus seur et souverain remede, de se tuer; et le trouvant un peu mol à une si rude entreprinse : « Ne pense point, luy dict elle, mon amy, que les douleurs que ie te veois souffrir ne me touchent autant qu'à toy, et que pour m'en delivrer ie ne me vueille servir moy mesme de cette medecine que ie t'ordonne. Ie te veulx accompaigner à la guarison, comme i'ay faict à la maladie : oste cette crainte, et pense que nous n'aurons que plaisir en ce passage qui nous doibt delivrer de tels torments : nous nous en irons heureusement ensemble. » Cela dict, et ayant rechauffé le courage de son mary, elle resolut qu'ils se precipiteroient en la mer par une fenestre de leur logis qui y respondoit. Et pour maintenir iusques à sa fin cette loyale et vehemente affection dequoy elle l'avoit embrassé pendant sa vie, elle voulut encores qu'il mourust entre ses bras : mais de peur qu'ils ne luy faillissent, et que les estreinctes de ses enlacements ne veinssent à se relascher par la cheute et la crainte, elle se feit lier et attacher bien estroictement avecques luy par le fauls[2] du corps; et abandonna ainsi

[1] *Epist.*, VI, 24.

[2] *Par le milieu du corps.* E. J.

sa vie pour le repos de celle de son mary. Celle là estoit de bas lieu ; et parmy telle condition de gents, il n'est pas si nouveau d'y veoir quelque traict de rare bonté :

> Extrema per illos
> Iustitia excedens terris vestigia fecit[1].

Les aultres deux sont nobles et riches, où les exemples de vertu se logent rarement.

Arria[2], femme de Cecina Paetus, personnage consulaire, feut mere d'un' aultre Arria, femme de Thrasea Paetus, celuy duquel la vertu feut tant renommee du temps de Neron, et, par le moyen de ce gendre, mere grand' de Fannia ; car la ressemblance des noms de ces hommes et femmes, et de leurs fortunes, en a faict mesconter plusieurs. Cette premiere Arria, Cecina Paetus, son mary, ayant esté prins prisonnier par les gents de l'empereur Claudius, aprez la desfaicte de Scribonianus, duquel il avoit suyvi le party, supplia ceulx qui l'emmenoient prisonnier à Rome de la recevoir dans leur navire, où elle leur seroit de beaucoup moins de despense et d'incommodité qu'un nombre de personnes qu'il leur fauldroit pour le service de son mary ; et qu'elle seule fourniroit à sa chambre, à sa cuisine, et à touts aultres offices. Ils l'en refuserent : et elle, s'estant iectee dans un batteau de pescheur qu'elle loua sur le champ, le suyvit en cette sorte depuis la Sclavonie. Comme ils feurent à Rome, un iour, en presence de l'empereur, Iunia, veufve de Scribonianus, s'estant accostee d'elle familierement pour la societé de leurs fortunes, elle la repoulsa rudement avecques ces paroles : « Moy, dict elle, que ie parle à toy, ny que

1 La justice, fuyant nos coupables climats,
Sous le chaume innocent porta ses derniers pas.
VIRG., *Géorg.*, II, 473, trad. de Delille.

2 Tout ce long récit est extrait d'une lettre de PLINE le jeune, III. 16. C.

ie t'escoute ! à toy, au giron de laquelle Scribonianus feut tué ! et tu vis encores ! » Ces paroles, avecques plusieurs aultres signes, feirent sentir à ses parents qu'elle estoit pour se desfaire elle mesme, impatiente de supporter la fortune de son mary. Et Thrasea, son gendre, la suppliant sur ce propos de ne se vouloir perdre, et luy disant ainsi : « Quoy ! si ie courois pareille fortune à celle de Cecina, vouldriez vous que ma femme, vostre fille, en feist de mesme ? » « Comment doncques ? si ie le vouldrois ! respondict elle : ouy, ouy, ie le vouldrois, si elle avoit vescu aussi long temps et d'aussi bon accord avecques toy, que i'ay faict avecques mon mary. » Ces responses augmentoient le soing qu'on avoit d'elle, et faisoient qu'on regardoit de plus prez à ses deportements. Un iour, aprez avoir dict à ceulx qui la gardoient, « Vous avez beau faire, vous me pouvez bien faire plus mal mourir, mais de me garder de mourir, vous ne sçauriez, » s'eslançant furieusement d'une chaire où elle estoit assise, elle s'alla de toute sa force chocquer la teste contre la paroy voisine ; duquel coup estant cheute de son long esvanouïe, et fort blecee, aprez qu'on l'eut à toute peine faicte revenir : « Ie vous disois bien, dict elle, que si vous me refusiez quelque façon aysee de me tuer, i'en choisirois quelque aultre, pour malaysee qu'elle feust. » La fin d'une si admirable vertu feut telle : son mary Paetus n'ayant pas le cœur assez ferme de soy mesme pour se donner la mort, à laquelle la cruauté de l'empereur le rengeoit ; un iour, entre aultres, aprez avoir premierement employé les discours et enhortements propres au conseil qu'elle luy donnoit à ce faire, elle print le poignard que son mary portoit, et le tenant nud en sa main, pour la conclusion de son exhortation, « Fais ainsi, Paetus, » luy dict elle ; et en mesme instant, s'en estant donné un coup mortel dans l'estomach, et puis l'arrachant de sa playe, elle le luy presenta, finis-

sant quand et quand sa vie avecques cette noble, genereuse et immortelle parole, *Pæte, non dolet*. Elle n'eut loisir que de dire ces trois paroles d'une si belle substance: « Tien, Paetus, il ne m'a point faict mal : »

> Casta suo gladium quum traderet Arria Pæto,
> Quem de visceribus traxerat ipsa suis :
> Si qua fides, vulnus quod feci non dolet, inquit,
> Sed quod tu facies, id mihi, Pæte, dolet [1] :

il est bien plus vif en son naturel, et d'un sens plus riche : car et la playe et la mort de son mary, et les siennes, tant s'en fault qu'elles luy poisassent, qu'elle en avoit esté la conseillere et promotrice; mais ayant faict cette haulte et courageuse entreprinse pour la seule commodité de son mary, elle ne regarde qu'à luy encores, au dernier traict de sa vie, et à luy oster la crainte de la suyvre en mourant. Paetus se frappa tout soubdain de ce mesme glaive : honteux, à mon advis, d'avoir eu besoing d'un si cher et precieux enseignement.

Pompeia Paulina [2], ieune et tresnoble dame romaine, avoit espousé Seneque en son extreme vieillesse. Neron, son beau disciple, envoya ses satellites vers luy pour luy denoncer l'ordonnance de sa mort; ce qui se faisoit en cette maniere : Quand les empereurs romains de ce temps avoient condamné quelque homme de qualité, ils luy mandoient par leurs officiers de choisir quelque mort à sa poste, et de la prendre dans tel ou tel delay qu'ils luy faisoient prescrire selon la trempe de leur cholere, tantost plus pressé, tantost plus long, luy donnant terme pour disposer pendant ce temps là de ses affaires, et quelquesfois luy ostant le moyen de

[1] Lorsque la chaste Arria présentoit à son cher Pætus le poignard qu'elle venoit de retirer de son sein : Pætus, lui dit-elle, crois-moi, le coup que je viens de me donner ne me fait point de mal; je ne souffre que de celui que tu vas te donner. MARTIAL, I, 14.

[2] TACITE, *Annal.*, XV, 61-64. C.

ce faire, par la briefveté du temps : et, si le condamné estrivoit [1] à leur ordonnance, ils menoient des gents propres à l'executer, ou luy coupant les veines des bras et des iambes, ou luy faisant avaller du poison par force; mais les personnes d'honneur n'attendoient pas cette necessité, et se servoient de leurs propres medecins et chirurgiens à cet effect. Seneque ouït leur charge d'un visage paisible et asseuré, et aprez, demanda du papier pour faire son testament : ce qui luy ayant esté refusé par le capitaine, il se tourna vers ses amis : « Puisque ie ne puis, leur dict il, vous laisser aultre chose en recognoissance de ce que ie vous doibs, ie vous laisse au moins ce que i'ay de plus beau, à sçavoir l'image de mes mœurs et de ma vie, laquelle ie vous prie conserver en vostre memoire; à fin qu'en ce faisant, vous acqueriez la gloire de sinceres et veritables amis : » et quand et quand, appaisant tantost l'aigreur de la douleur qu'il leur voyoit souffrir, par doulces paroles, tantost roidissant sa voix, pour les en tanser : « Où sont, disoit il, ces beaux preceptes de la philosophie? que sont devenues les provisions que par tant d'années nous avons faictes contre les accidents de la fortune? La cruauté de Neron nous estoit elle incogneue? Que pouvions nous attendre de celuy qui avoit tué sa mere et son frere, sinon qu'il feist encores mourir son gouverneur qui l'a nourry et eslevé? » Aprez avoir dict ces paroles en commun, il se destourne à sa femme, et, l'embrassant estroictement, comme par la poisanteur de la douleur elle defailloit de cœur et de forces, la pria de porter un peu plus patiemment cet accident, pour l'amour de luy; et que l'heure estoit venue où il avoit à montrer, non plus par discours et par disputes, mais par effect, le fruict qu'il avoit tiré de ses estudes; et que sans doubte il embrassoit la mort,

[1] *Résistoit*. E. J.

non seulement sans douleur, mais avecques alaigresse : « Parquoy, m'amie, disoit il, ne la deshonore par tes larmes, à fin qu'il ne semble que tu t'aimes plus que ma reputation : appaise ta douleur, et te console en la cognoissance que tu as eu de moy et de mes actions, conduisant le reste de ta vie par les honnestes occupations ausquelles tu es addonnée. » A quoy Paulina, ayant un peu reprins ses esprits, et reschauffé la magnanimité de son courage, par une tresnoble affection : « Non, Seneca, respondit elle, ie ne suis pas pour vous laisser sans ma compaignie en telle necessité; ie ne veulx pas que vous pensiez que les vertueux exemples de vostre vie ne m'ayent encores apprins à sçavoir bien mourir : et quand le pourrois ie ny mieulx, ny plus honnestement, ny plus à mon gré, qu'avecques vous? ainsi faictes estat que ie m'en voys quand et vous. » Lors Seneque, prenant en bonne part une si belle et glorieuse deliberation de sa femme, et pour se delivrer aussi de la craintc de la laisser aprez sa mort à la mercy et cruauté de ses ennemis : « Ie t'avois, Paulina, dict il, conseillé ce qui servoit à conduire plus heureusement ta vie : tu aimes doncques mieux l'honneur de la mort; vrayement ie ne te l'envierai point : la constance et la resolution soyent pareilles à nostre commune fin; mais la beauté et la gloire soit plus grande de ta part. » Cela faict, on leur coupa en mesme temps les veines des bras; mais parce que celles de Seneque, resserrees tant par la vieillesse que par son abstinence, donnoient au sang le cours trop long et trop lasche. il commanda qu'on luy coupast encores les veines des cuisses; et, de peur que le torment qu'il en souffroit n'attendrist le cœur de sa femme, et pour se delivrer aussi soy mesme de l'affliction qu'il portoit de la veoir en si piteux estat, aprez avoir tresamoureusement prins congé d'elle, il la pria de permettre qu'on l emportast en la chambre voisine, comme on feit. Mais toutes ces incisions estant en-

ores insuffisantes pour le faire mourir, il commanda à Statius Anneus, son medecin, de lui donner un bruvage de poison, qui n'eust gueres non plus d'effect; car, par la foiblesse et froideur des membres, elle [1] ne peult arriver iusques au cœur : par ainsin on luy feit en oultre apprester un baing fort chauld ; et lors, sentant sa fin prochaine, autant qu'il eut d'haleine, il continua des discours tresexcellents sur le subiect de l'estat où il se trouvoit, que ses secretaires recueillirent tant qu'ils peurent ouïr sa voix ; et demeurerent ses paroles dernieres, long temps depuis, en credit et honneur ez mains des hommes (ce nous est une bien fascheuse perte qu'elles ne soient venues iusques à nous). Comme il sentit les derniers traicts de la mort, prenant de l'eau du baing toute sanglante, il en arrousa sa teste, en disant : « Ie voue cette eau à Iupiter le liberateur [2]. » Neron, adverty de tout cecy, craignant que la mort de Paulina, qui estoit des mieulx apparentees dames romaines, et envers laquelle il n'avoit nulles particulieres inimitiez, luy veinst à reproche, renvoya en toute diligence luy faire rattacher ses playes : ce que ses gents d'elle feirent sans son sceu [3], estant desia demy morte et sans aulcun sentiment. Et ce que, contre son desseing, elle vesquit depuis, ce feut treshonnorablement et comme il appartenoit à sa vertu, montrant, par la couleur blesme de son visage, combien elle avoit escoulé de vie par ses bleceures.

Voylà mes trois contes tresveritables, que ie treuve aussi

[1] *La poison*, car c'est ainsi qu'on parloit du temps de Montaigne. Nous disons aujourd'hui, *le poison*, et c'est comme on a mis dans quelques éditions. C.

[2] *Libare se liquorem illum Jovi Liberatori.* TACITE, *Annal.*, XV, 64. C.

[3] Montaigne a eu raison de ne pas se charger d'un bruit malin qu'on fit courir alors contre la fermeté de cette illustre Romaine, et que Tacite a trouvé à propos d'insérer dans ses *Annales*, XV, 64, quoiqu'il semble y donner peu de foi. *On ignore*, dit-il, *si ce fut à son insu qu'on arrêta le sang*, incertum an ignaræ. C.

plaisants et tragiques que ceulx que nous forgeons à nostre poste pour donner plaisir au commun; et m'estonne que ceulx qui s'addonnent à cela ne s'advisent de choisir plustost dix mille tresbelles histoires qui se rencontrent dans les livres, où ils auroient moins de peine, et apporteroient plus de plaisir et proufit : et qui en vouldroit bastir un corps entier et s'entretenant, il ne fauldroit qu'il fournist du sien que la liaison, comme la souldure d'un aultre metal; et pourroit entasser par ce moyen force veritables evenements de toutes sortes, les disposant et diversifiant selon que la beauté de l'ouvrage le requerroit, à peu prez comme Ovide a cousu et rapiecé sa Metamorphose [1], de ce grand nombre de fables diverses.

En ce dernier couple, cela est encores digne d'estre consideré, Que Paulina offre volontiers à quiter la vie pour l'amour de son mary, et Que son mary avoit autrefois quité aussi la mort pour l'amour d'elle. Il n'y a pour nous grand contrepoids en cet eschange; mais, selon son humeur stoïque, ie crois qu'il pensoit avoir autant faict pour elle, d'alonger sa vie en sa faveur, comme s'il feust mort pour elle. En l'une des lettres qu'il escript à Lucilius [2], aprez qu'il luy a faict entendre comme, la fiebvre l'ayant prins à Rome, il monta soubdain en coche pour s'en aller à une sienne maison aux champs, contre l'opinion de sa femme qui le vouloit arrester; et qu'il luy avoit respondu que la fiebvre qu'il avoit, ce n'estoit pas fiebvre du corps, mais du lieu: il suyt ainsin : « Elle me laissa aller, me recommendant fort ma santé. Or, moy qui sçais que ie loge sa vie en la mienne, ie commence de pourveoir à moy, pour pourveoir

[1] Montaigne ajoutoit, dans l'édition de 1588, fol. 323 *verso*, « ou comme Arioste a rengé en une suite ce grand nombre de fables diverses. » Il est probable qu'il a supprimé ces mots parcequ'il ne s'agit ici que d'histoires sérieuses et graves, et que la plupart de celles de l'Arioste sont comiques. J. V. L.

[2] *Epist.* 104. C.

ı elle : le privilege que ma vieillesse m'avoit donné me ·endant plus ferme et plus resolu à plusieurs choses, ie le ɔerds, quand il me souvient qu'en ce vieillard il y en a ıne ieune à qui ie proufite. Puisque ie ne la puis renger à n'aimer plus courageusement, elle me renge à m'aimer moy nesmes plus curieusement : car il fault prester quelque :hose aux honnestes affections; et, par fois, encores que es occasions nous pressent au contraire, il fault r'appeler a vie, voire avecques torment; il fault arrester l'ame entre es dents, puisque la loy de vivre, aux gents de bien, ce ı'est pas autant qu'il leur plaist, mais autant qu'ils doibvent. ;eluy qui n'estime pas tant sa femme ou un sien amy, ıue d'en alonger sa vie, et qui s'opiniastre à mourir, il est rop delicat et trop mol : il fault que l'ame se commande ·ela, quand l'utilité des nostres le requiert; il fault par fois ıous prester à nos amis, et, quand nous vouldrions mourir ›our nous, interrompre nostre desseing pour eulx. C'est esmoignage de grandeur de courage, de retourner en la 'ie pour la consideration d'aultruy, comme plusieurs excelents personnages ont faict; et est un traict de bonté singuiere, de conserver la vieillesse (de laquelle la commodité ı plus grande, c'est la nonchalance de sa duree, et un plus ourageux et desdaigneux usage de la vie), si on sent que ɔt office soit doulx, agreable, et proufitable à quelqu'un ien affectionné. Et en receoit on une tresplaisante recomɔnse : car, qu'est il plus doulx, que d'estre si cher à sa mme, qu'en sa consideration on en devienne plus cher à ›y mesme? Ainsi ma Pauline m'a chargé, non seulement ı crainte, mais encores la mienne : ce ne m'a pas esté assez ȝ considerer combien resoluement ie pourrois mourir, ais i'ay aussi consideré combien irresoluement elle le ɔurroit souffrir. Ie me suis contrainct à vivre, et c'est queluefois magnanimité que vivre. » Voylà ses mots, excelnts comme est son usage.

excellents au dessus de touts les aultres.

L'un Homere : non pas qu'Aristote ou Varro, pour ple, ne feussent à l'adventure aussi sçavants que lu possible encores qu'en son art mesme Virgile ne lu comparable : ie le laisse à iuger a ceulx qui les cogn touts deux. Moy, qui n'en cognois que l'un, puis ment dire cela, selon ma portee, que ie ne crois p les Muses mesmes allassent au delà du Romain :

> Tale facit carmen docta testudine, quale
> Cynthius impositis temperat articulis [1] :

toutesfois en ce iugement, encores ne fauldroit il p blier que c'est principalement d'Homere que Virgil sa suffisance; que c'est son guide et maistre d'esch qu'un seul traict de l'Iliade a fourny de corps et de m à cette grande et divine Aeneïde. Ce n'est pas ai ie compte : i'y mesle plusieurs aultres circonstanc me rendent ce personnage admirable, quasi au des l'humaine condition; et, à la verité, ie m'estonne s que luy, qui a produict et mis en credit au monde pl deïtez par son auctorité, n'a gaigné reng de dieu luy m

que ce soit, ou des arts, se sont servis de luy comme d'un maistre tresparfaict en la cognoissance de toutes choses, et de ses livres comme d'une pepiniere de toute espece de suffisance :

Qui, quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non,
Plenius ac melius Chrysippo et Crantore dicit [1] :

et comme dict l'aultre,

A quo, ceu fonte perenni,
Vatum Pieriis ora rigantur aquis [2];

et l'aultre,

Adde Heliconiadum comites, quorum unus Homerus
Sceptra potitus [3];

et l'aultre,

Cuiusque ex ore profuso
Omnis posteritas latices in carmina duxit,
Amnemque in tenues ausa est deducere rivos,
Unius fœcunda bonis [4].

C'est contre l'ordre de nature qu'il a faict la plus excellente production qui puisse estre : car la naissance ordinaire des choses, elle est imparfaicte; elles s'augmentent, se fortifient par l'accroissance : l'enfance de la poësie, et de plusieurs aultres sciences, il l'a rendue meure, parfaicte, et accomplie. A cette cause le peult on nommer le premier et dernier des poëtes, suyvant ce beau tesmoignage que

[1] Il nous dit bien mieux que Crantor et Chrysippe ce qui est honnête et ce qui ne l'est point, ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter. Hor., *Epist.*, I, 2, 3.

[2] Source intarissable, où les poëtes viennent s'enivrer tour à tour des eaux sacrées du Permesse. Ovide, *Amor.*, III, 9, 25.

[3] Ajoutez-y les compagnons des Muses, parmi lesquels Homère tient le sceptre. Lucrèce, III, 1060.

[4] Source abondante, dont tous les poëtes ont répandu les trésors dans leurs vers; fleuve immense, partagé en mille petits ruisseaux : l'héritage d'un seul homme a enrichi tous les autres. Manilius, II, 8.

l'antiquité nous a laissé de luy, « que n'ayant eu nul qu'il peust imiter avant luy, il n'a eu nul aprez luy qui le peust imiter [1]. » Ses paroles, selon Aristote [2], sont les seules paroles qui ayent mouvement et action : ce sont les seuls mots substanciels. Alexandre le grand, ayant rencontré, parmy les despouilles de Darius, un riche coffret, ordonna qu'on le luy reservast pour y loger son Homere [3] : disant que « c'estoit le meilleur et plus fidele conseiller qu'il eust en ses affaires militaires [4]. » Pour cette mesme raison, disoit Cleomenes, fils d'Anaxandridas, que « c'estoit le poëte des Lacedemoniens, parce qu'il estoit tresbon maistre de la discipline guerriere [5]. » Cette louange singuliere et particuliere luy est aussi demeuree, au iugement de Plutarque [6], « que c'est le seul aucteur du monde qui n'a iamais saoulé ne desgousté les hommes, se montrant aux lecteurs tousiours tout aultre, et fleurissant tousiours en nouvelle grace. » Ce follastre d'Alcibiades, ayant demandé, a un qui faisoit profession des lettres, un livre d'Homere, luy donna un soufflet, parce qu'il n'en avoit point [7] : comme qui trouveroit un de nos presbtres sans breviaire. Xenophanes se plaignoit un iour à Hieron, tyran de Syracuse, de ce qu'il estoit si pauvre qu'il n'avoit dequoy nourrir deux serviteurs : « Et quoy, luy respondit il, Homere, qui estoit beaucoup plus pauvre que toy, en nourrit bien plus de dix mille, tout mort qu'il est [8]. » Que n'estoit ce dire,

[1] *In quo (Homero) hoc maximum est, quod neque ante illum, quem ille imitaretur; neque post illum, qui eum imitari posset, inventus est.* Velleius Paterculus, I, 5.

[2] *Poëtique*, c. 24. C.

[3] Pline, *Nat. Hist.*, VII, 29. C.

[4] Plutarque, *Vie d'Alexandre*, c. 2. C.

[5] Id., *Apophthegmes des Lacédémoniens*. C.

[6] Dans son traité *du Trop parler*, c. 5. C.

[7] *Vie d'Alcibiade*, c. 3. C.

[8] Plutarque, *Apophthegmes des rois*, article *Hiéron*. C.

Panaetius, quand il nommoit Platon « l'Homere des phi-sophes [1] ? » Oultre cela, quelle gloire se peult comparer la sienne ? il n'est rien qui vive en la bouche des hommes, omme son nom et ses ouvrages ; rien si cogneu et si receu ue Troye, Helene, et ses guerres, qui ne feurent à l'ad-enture iamais : nos enfants s'appellent encores des noms u'il forgea il y a plus de trois mille ans ; qui ne cognoist lector et Achille ? Non seulement aulcunes races particu-ieres, mais la pluspart des nations cherchent origine en ses nventions. Mahumet second de ce nom, empereur des Turcs, escrivant à nostre pape Pie second : « Ie m'estonne, lict il, comment les Italiens se bandent contre moy, at-endu que nous avons nostre origine commune des Troyens, t que i'ay comme eulx interest de venger le sang d'Hec-or sur les Grecs, lesquels ils vont favorisant contre moy [2]. » V'est ce pas une noble farce, de laquelle les roys, les choses ublicques et les empereurs vont iouant leur personnage ant de siecles, et à laquelle tout ce grand univers sert de heatre ? Sept villes grecques entrerent en debat du lieu de a naissance : tant son obscurité mesme luy apporta d'hon-eur !

Smyrna, Rhodos, Colophon, Salamis, Chios, Argos, Athenæ [3].

L'aultre, Alexandre le grand : car, Qui considerera l'aage qu'il commencea ses entreprinses ; le peu de moyen avec-

[1] CIC., *Tusc. Quæst.*, I, 32. C.

[2] « Voyez, dit Bayle en citant ce passage, voyez comment des maux chimériques, forgés par des poëtes, ont servi d'apologie à des maux réels. » *Dict. crit.*, au mot *Acarnanie*, note B. Cette lettre de Mahomet II fut écrite sans doute par quelque Grec renégat, ou plutôt imaginée par quelque historien bel esprit. J. V. L.

[3] Smyrne, Rhodes, Colophon, Salamine, Chio, Argos, Athènes. C'est la traduction d'un vers grec tout semblable, cité par AULU-GELLE, III, 11. Montaigne a peut-être emprunté le vers latin à *Politien*, qui, dans son poëme en l'honneur de Virgile, intitulé *Manto* (1482), énumère ainsi, d'une manière plus concise que poétique, les sept villes qui se disputoient cette gloire. J. V. L.

ques lequel il feit un si glorieux desseing; l'auctorité qu'il gaigna en cette sienne enfance, parmy les plus grands et experimentez capitaines du monde desquels il estoit suyvi; la faveur extraordinaire dequoy fortune embrassa et favorisa tant de siens exploicts hazardeux, et à peu que ie ne die temeraire;

> Impellens quidquid sibi summa petenti
> Obstaret, gaudensque viam fecisse ruina [1];

cette grandeur, d'avoir, à l'aage de trente trois ans, passé victorieux toute la terre habitable, et, en une demie vie, avoir attainct tout l'effort de l'humaine nature, si que vous ne pouvez imaginer sa duree legitime, et la continuation de son accroissance en vertu et en fortune iusques à un iuste terme d'aage, que vous n'imaginiez quelque chose au dessus de l'homme, d'avoir faict naistre de ses soldats tant de branches royales, laissant aprez sa mort le monde en partage à quatre successeurs, simples capitaines de son armee, desquels les descendants ont depuis si long temps duré, maintenants cette grande possession; tant d'excellentes vertus qui estoient en luy, iustice, temperance, liberalité, foy en ses paroles, amour envers les siens, humanité envers les vaincus : car ses mœurs semblent, à la verité, n'avoir aulcun iuste reproche, ouy bien aulcunes de ses actions particulieres, rares, extraordinaires; mais il est impossible de conduire si grands mouvements avecques les regles de la iustice, telles gents veulent estre iugez en gros par la maistresse fin de leurs actions : la ruyne de Thebes et de Persepolis, le meurtre de Menander, et du medecin d'Ephestion, de tant de prisonniers persiens à un coup, d'une troupe de soldats indiens, non sans interest de sa parole; des Cosseïens, iusques aux petits enfants,

[1] Renversant tout ce qui s'opposoit à sa grandeur, il aimoit à s'ouvrir un chemin à travers les ruines. LUCAIN, I, 149.

ont saillies un peu mal excusables [1]; car, quant à Clitus, a faulte en feut amendee oultre son poids, et tesmoigne ette action, autant que toute aultre, la debonnaireté de a complexion, et que c'estoit de soy une complexion excellemment formée à la bonté, et a esté ingenieusement dict e luy, « qu'il avoit de la nature ses vertus, de la fortune es vices [2] : » quant à ce qu'il estoit un peu vanteur, un eu trop impatient d'ouïr mesdire de soy, et quant à ses angeoires, armes et mors qu'il feit semer aux Indes [3], outes ces choses me semblent pouvoir estre condonnees à on aage, et à l'estrange prosperité de sa fortune : Qui conderera quand et quand tant de vertus militaires, diliənce, pourvoyance, patience, discipline, subtilité, manimité, resolution, bonheur, en quoy, quand l'auctorité 'Annibal ne nous l'auroit apprins, il a esté le premier des ommes; les rares beautez et conditions de sa personne, isques au miracle; ce port, et ce venerable maintien, oubs un visage si ieune, vermeil et flamboyant;

Qualis, ubi Oceani perfusus Lucifer unda,
Quem Venus ante alios astrorum diligit ignes,
Extulit os sacrum cœlo, tenebrasque resolvit [4];

excellence de son sçavoir et capacité; la duree et graneur de sa gloire, pure, nette, exempte de tache et d'enie; et qu'encores long temps aprez sa mort, ce feut une ligieuse croyance d'estimer que ses medailles portassent onheur à ceulx qui les avoient sur eulx [5]; et que plus de

1 Voyez sur tous ces faits PLUTARQUE, *Vie d'Alexandre*, c. 18 et 22; UINTE-CURCE, X, 4, 5, etc. C.

2 QUINTE-CURCE, X, 5. C.

3 PLUTARQUE, *Alexandre*, c. 19; DIODORE DE SICILE, XVII, 95; UINTE-CURCE, IX, 3; JUSTIN, XII, 8; OROSE, III, 19, etc. J. V. L.

4 Tel brille l'astre du matin, cet astre que Vénus chérit entre tous les ux de l'Olympe, lorsque, baigné des eaux de l'Océan, il s'élève majeseux, et dissipe les ténèbres de la nuit. VIRG., *Énéide*, VIII, 589.

5 *Dicuntur juvari in omni actu suo, qui Alexandrum expressum vel*

non seulement sans douleur, mais avecques alaigresse: « Parquoy, m'amie, disoit il, ne la deshonore par tes larmes, à fin qu'il ne semble que tu t'aimes plus que ma reputation : appaise ta douleur, et te console en la cognoissance que tu as eu de moy et de mes actions, conduisant le reste de ta vie par les honnestes occupations ausquelles tu es addonnée. » A quoy Paulina, ayant un peu reprins ses esprits, et reschauffé la magnanimité de son courage, par une tres noble affection : « Non, Seneca, respondit elle, ie ne suis pas pour vous laisser sans ma compaignie en telle necessité: ie ne veulx pas que vous pensiez que les vertueux exemples de vostre vie ne m'ayent encores apprins à sçavoir bien mourir : et quand le pourrois ie ny mieulx, ny plus honnestement, ny plus à mon gré, qu'avecques vous? ainsi faictes estat que ie m'en voys quand et vous. » Lors Seneque, prenant en bonne part une si belle et glorieuse deliberation de sa femme, et pour se delivrer aussi de la crainte de la laisser aprez sa mort à la mercy et cruauté de ses ennemis : « Ie t'avois, Paulina, dict il, conseillé ce qui servoit à conduire plus heureusement ta vie : tu aimes doncques mieux l'honneur de la mort ; vrayement ie ne te l'envierai point : la constance et la resolution soyent pareilles à nostre commune fin ; mais la beauté et la gloire soit plus grande de ta part. » Cela faict, on leur coupa en mesme temps les veines des bras ; mais parce que celles de Seneque, resserrees tant par la vieillesse que par son abstinence, donnoient au sang le cours trop long et trop lasche, il commanda qu'on luy coupast encores les veines des cuisses ; et, de peur que le torment qu'il en souffroit n'attendrist le cœur de sa femme, et pour se delivrer aussi soy mesme de l'affliction qu'il portoit de la veoir en si piteux estat, aprez avoir tresamoureusement prins congé d'elle, il la pria de permettre qu'on l'emportast en la chambre voisine, comme on feit. Mais toutes ces incisions estant en-

es insuffisantes pour le faire mourir, il commanda à
ius Anneus, son medecin, de lui donner un bruvage
poison, qui n'eust gueres non plus d'effect; car, par la
lesse et froideur des membres, elle [1] ne peult arriver
ues au cœur : par ainsin on luy feit en oultre appres-
un baing fort chauld; et lors, sentant sa fin prochaine,
nt qu'il eut d'haleine, il continua des discours tresexcel-
s sur le subiect de l'estat où il se trouvoit, que ses se-
aires recueillirent tant qu'ils peurent ouïr sa voix; et
eurerent ses paroles dernieres, long temps depuis, en
lit et honneur ez mains des hommes (ce nous est une
fascheuse perte qu'elles ne soient venues iusques à
s). Comme il sentit les derniers traicts de la mort, pre-
t de l'eau du baing toute sanglante, il en arrousa sa
e, en disant : « Ie voue cette eau à Iupiter le libera-
[2]. » Neron, adverty de tout cecy, craignant que la
t de Paulina, qui estoit des mieulx apparentees dames
aines, et envers laquelle il n'avoit nulles particulieres
itiés, luy veinst à reproche, renvoya en toute diligence
faire r'attacher ses playes : ce que ses gents d'elle
nt sans son sceu [3], estant desia demy morte et sans
un sentiment. Et ce que, contre son desseing, elle
uit depuis, ce feut tres honnorablement et comme il
artenoit à sa vertu, montrant par la couleur blesme
on visage combien elle avoit escoulé de vie par ses
eures.

oylà mes trois contes tresveritables, que ie treuve aussi

[1] La poison, car c'est ainsi qu'on parloit du temps de Montaigne. Nous disons aujourd'hui, le poison, et c'est comme on a mis dans quelques éditions. C.

[2] Libare se liquorem illum Jovi Liberatori. TACITE, Annal., XV, 64. C.

[3] Montaigne a eu raison de ne pas se charger d'un bruit malin qu'on fit courir alors contre la fermeté de cette illustre Romaine, et que Tacite a trouvé à propos d'insérer dans ses Annales, XV, 64, quoiqu'il semble y donner peu de foi. On ignore, dit-il, si ce fut à son insu qu'on arrêta le sang, incertum an ignaræ. C.

plaisants et tragiques que ceulx que nous forgeons à nostre poste pour donner plaisir au commun; et m'estonne que ceulx qui s'addonnent à cela ne s'advisent de choisir plustost dix mille tresbelles histoires qui se rencontrent dans les livres, où ils auroient moins de peine, et apporteroient plus de plaisir et proufit : et qui en vouldroit bastir un corps entier et s'entretenant, il ne fauldroit qu'il fournist du sien que la liaison, comme la souldure d'un aultre metal; et pourroit entasser par ce moyen force veritables evenements de toutes sortes, les disposant et diversifiant selon que la beauté de l'ouvrage le requerroit, à peu prez comme Ovide a cousu et rapiecé sa Metamorphose [1], de ce grand nombre de fables diverses.

En ce dernier couple, cela est encores digne d'estre consideré, Que Paulina offre volontiers à quiter la vie pour l'amour de son mary, et Que son mary avoit autrefois quité aussi la mort pour l'amour d'elle. Il n'y a pour nous grand contrepoids en cet eschange; mais, selon son humeur stoïque, ie crois qu'il pensoit avoir autant faict pour elle, d'alonger sa vie en sa faveur, comme s'il feust mort pour elle. En l'une des lettres qu'il escript à Lucilius [2], aprez qu'il luy a faict entendre comme, la fiebvre l'ayant prins à Rome, il monta soubdain en coche pour s'en aller à une sienne maison aux champs, contre l'opinion de sa femme qui le vouloit arrester; et qu'il luy avoit respondu que la fiebvre qu'il avoit, ce n'estoit pas fiebvre du corps, mais du lieu: il suyt ainsin : « Elle me laissa aller, me recommendant fort ma santé. Or, moy qui sçais que ie loge sa vie en la mienne, ie commence de pourveoir à moy, pour pourveoir

[1] Montaigne ajoutoit, dans l'édition de 1588, fol. 323 *verso*, « ou comme Arioste a rengé en une suite ce grand nombre de fables diverses. » Il est probable qu'il a supprimé ces mots parcequ'il ne s'agit ici que d'histoires sérieuses et graves, et que la plupart de celles de l'Arioste sont comiques. J. V. L.

[2] *Epist.* 104. C.

à elle : le privilege que ma vieillesse m'avoit donné me rendant plus ferme et plus resolu à plusieurs choses, ie le perds, quand il me souvient qu'en ce vieillard il y en a une ieune à qui ie proufite. Puisque ie ne la puis renger à m'aimer plus courageusement, elle me renge à m'aimer moy mesmes plus curieusement : car il fault prester quelque chose aux honnestes affections; et, par fois, encores que les occasions nous pressent au contraire, il fault r'appeler la vie, voire avecques torment; il fault arrester l'ame entre les dents, puisque la loy de vivre, aux gents de bien, ce n'est pas autant qu'il leur plaist, mais autant qu'ils doibvent. Celuy qui n'estime pas tant sa femme ou un sien amy, que d'en alonger sa vie, et qui s'opiniastre à mourir, il est trop delicat et trop mol : il fault que l'ame se commande cela, quand l'utilité des nostres le requiert; il fault par fois nous prester à nos amis, et, quand nous vouldrions mourir pour nous, interrompre nostre desseing pour eulx. C'est tesmoignage de grandeur de courage, de retourner en la vie pour la consideration d'aultruy, comme plusieurs excellents personnages ont faict; et est un traict de bonté singuliere, de conserver la vieillesse (de laquelle la commodité la plus grande, c'est la nonchalance de sa duree, et un plus courageux et desdaigneux usage de la vie), si on sent que cet office soit doulx, agreable, et proufitable à quelqu'un bien affectionné. Et en receoit on une tresplaisante recompense : car, qu'est il plus doulx, que d'estre si cher à sa femme, qu'en sa consideration on en devienne plus cher à soy mesme? Ainsi ma Pauline m'a chargé, non seulement sa crainte, mais encores la mienne : ce ne m'a pas esté assez de considerer combien resoluement ie pourrois mourir, mais i'ay aussi consideré combien irresoluement elle le pourroit souffrir. Ie me suis contrainct à vivre, et c'est quelquefois magnanimité que vivre. » Voylà ses mots, excellents comme est son usage.

CHAPITRE XXXVI.

DES PLUS EXCELLENTS HOMMES.

Si on me demandoit le chois de touts les hommes qui sont venus à ma cognoissance, il me semble en trouver trois excellents au dessus de touts les aultres.

L'un Homere : non pas qu'Aristote ou Varro, pour exemple, ne feussent à l'adventure aussi sçavants que luy, ny possible encores qu'en son art mesme Virgile ne luy soit comparable : ie le laisse à iuger a ceulx qui les cognoissent touts deux. Moy, qui n'en cognois que l'un, puis seulement dire cela, selon ma portée, que ie ne crois pas que les Muses mesmes allassent au delà du Romain :

> Tale facit carmen docta testudine, quale
> Cynthius impositis temperat articulis[1] :

toutesfois, en ce iugement, encores ne fauldroit il pas oublier que c'est principalement d'Homere que Virgile tient sa suffisance; que c'est son guide et maistre d'eschole; et qu'un seul traict de l'Iliade a fourny de corps et de matiere à cette grande et divine Aeneide. Ce n'est pas ainsi que ie compte : i'y mesle plusieurs aultres circonstances qui me rendent ce personnage admirable, quasi au dessus de l'humaine condition; et, à la verité, ie m'estonne souvent que luy, qui a produict et mis en credit au monde plusieurs deïtez par son auctorité, n'a gaigné reng de dieu luy mesme. Estant aveugle, indigent; estant avant que les sciences feussent redigees en regle et observations certaines, il les a tant cogneues, que touts ceulx qui se sont meslez depuis d'establir des polices, de conduire des guerres, et d'escrire ou de la religion, ou de la philosophie, en quelque secte

[1] Il chante, sur sa docte lyre, des vers pareils à ceux que chante Apollon lui-même. PROPERCE, II, 34, 79.

ce soit, ou des arts, se sont servis de luy comme d'un stre tresparfaict en la cognoissance de toutes choses, e ses livres comme d'une pepiniere de toute espece de isance :

> Qui, quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non,
> Plenius ac melius Chrysippo et Crantore dicit [1] :

omme dict l'aultre,

> A quo, ceu fonte perenni,
> Vatum Pieriis ora rigantur aquis [2];

aultre,

> Adde Heliconiadum comites, quorum unus Homerus
> Sceptra potitus [3];

aultre,

> Cuiusque ex ore profuso
> Omnis posteritas latices in carmina duxit,
> Amnemque in tenues ausa est deducere rivos,
> Unius fœcunda bonis [4].

t contre l'ordre de nature qu'il a faict la plus excellente luction qui puisse estre : car la naissance ordinaire choses, elle est imparfaicte; elles s'augmentent, se fient par l'accroissance : l'enfance de la poësie, et de ieurs aultres sciences, il l'a rendue meure, parfaicte, complie. A cette cause le peult on nommer le premier ernier des poëtes, suyvant ce beau tesmoignage que

[1] nous dit bien mieux que Crantor et Chrysippe ce qui est honnête qui ne l'est point, ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter. Hor., I., I, 2, 3.

[2] ource intarissable, où les poëtes viennent s'enivrer tour à tour des sacrées du Permesse. Ovide, *Amor.*, III, 9, 25.

[3] joutez-y les compagnons des Muses, parmi lesquels Homère tient ptre. Lucrèce, III, 1060.

[4] ource abondante, dont tous les poëtes ont répandu les trésors dans vers; fleuve immense, partagé en mille petits ruisseaux : l'héri- d'un seul homme a enrichi tous les autres. Manilius, II, 8.

l'antiquité nous a laissé de luy, « que n'ayant eu nul qu'il peust imiter avant luy, il n'a eu nul aprez luy qui le peust imiter [1]. » Ses paroles, selon Aristote [2], sont les seules paroles qui ayent mouvement et action : ce sont les seuls mots substanciels. Alexandre le grand, ayant rencontré, parmy les despouilles de Darius, un riche coffret, ordonna qu'on le luy reservast pour y loger son Homere [3] : disant que « c'estoit le meilleur et plus fidele conseiller qu'il eust en ses affaires militaires [4]. » Pour cette mesme raison, disoit Cleomenes, fils d'Anaxandridas, que « c'estoit le poëte des Lacedemoniens, parce qu'il estoit tresbon maistre de la discipline guerriere [5]. » Cette louange singuliere et particuliere luy est aussi demeuree, au iugement de Plutarque [6], « que c'est le seul aucteur du monde qui n'a iamais saoulé ne desgousté les hommes, se montrant aux lecteurs tousiours tout aultre, et fleurissant tousiours en nouvelle grace. » Ce follastre d'Alcibiades, ayant demandé, a un qui faisoit profession des lettres, un livre d'Homere, luy donna un soufflet, parce qu'il n'en avoit point [7] : comme qui trouveroit un de nos presbtres sans breviaire. Xenophanes se plaignoit un iour à Hieron, tyran de Syracuse, de ce qu'il estoit si pauvre qu'il n'avoit dequoy nourrir deux serviteurs : « Et quoy, luy respondit il, Homere, qui estoit beaucoup plus pauvre que toy, en nourrit bien plus de dix mille, tout mort qu'il est [8]. » Que n'estoit ce dire,

[1] *In quo (Homero) hoc maximum est, quod neque ante illum, quem ille imitaretur; neque post illum, qui eum imitari posset, inventus est.* VELLEIUS PATERCULUS, I, 5.

[2] *Poëtique*, c. 24. C.

[3] PLINE, *Nat. Hist.*, VII, 29. C.

[4] PLUTARQUE, *Vie d'Alexandre*, c. 2. C.

[5] ID., *Apophthegmes des Lacédémoniens*. C.

[6] Dans son traité *du Trop parler*, c. 5. C.

[7] *Vie d'Alcibiade*, c. 3. C.

[8] PLUTARQUE, *Apophthegmes des rois*, article *Hiéron*. C.

ıetius, quand il nommoit Platon « l'Homere des phi-
es [1] ? » Oultre cela, quelle gloire se peult comparer
ɜnne ? il n'est rien qui vive en la bouche des hommes,
ɜ son nom et ses ouvrages ; rien si cogneu et si receu
roye, Helene, et ses guerres, qui ne feurent à l'ad-
'e iamais : nos enfants s'appellent encores des noms
ɔrgea il y a plus de trois mille ans ; qui ne cognoist
· et Achille ? Non seulement aulcunes races particu-
mais la pluspart des nations cherchent origine en ses
ions. Mahumet second de ce nom, empereur des
, escrivant à nostre pape Pie second : « Ie m'estonne,
, comment les Italiens se bandent contre moy, at-
que nous avons nostre origine commune des Troyens,
: i'ay comme eulx interest de venger le sang d'Hec-
r les Grecs, lesquels ils vont favorisant contre moy [2]. »
ce pas une noble farce, de laquelle les roys, les choses
:ques et les empereurs vont iouant leur personnage
le siecles, et à laquelle tout ce grand univers sert de
'e ? Sept villes grecques entrerent en debat du lieu de
ssance : tant son obscurité mesme luy apporta d'hon-

'rna, Rhodos, Colophon, Salamis, Chios, Argos, Athenæ [3].

ultre, Alexandre le grand : car, Qui considerera l'aage
:ommencea ses entreprinses ; le peu de moyen avec-

c., *Tusc. Quæst.*, I, 32. C.

Voyez, dit Bayle en citant ce passage, voyez comment des maux
'iques, forgés par des poëtes, ont servi d'apologie à des maux
› *Dict. crit.*, au mot *Acarnanie*, note B. Cette lettre de Maho-
fut écrite sans doute par quelque Grec renégat, ou plutôt imagi-
r quelque historien bel esprit. J. V. L.

ıyrne, Rhodes, Colophon, Salamine, Chio, Argos, Athènes. C'est
luction d'un vers grec tout semblable, cité par AULU-GELLE, III,
ɔntaigne a peut-être emprunté le vers latin à *Politien*, qui, dans
ɔëme en l'honneur de Virgile, intitulé *Manto* (1482), énumère
d'une manière plus concise que poétique, les sept villes qui se
oient cette gloire. J. V. L.

ques lequel il feit un si glorieux desseing; l'auctorité qu'il gaigna en cette sienne enfance, parmy les plus grands et experimentez capitaines du monde desquels il estoit suyvi; la faveur extraordinaire dequoy fortune embrassa et favorisa tant de siens exploicts hazardeux, et à peu que ie ne die temeraire;

> Impellens quidquid sibi summa petenti
> Obstaret, gaudensque viam fecisse ruina [1];

cette grandeur, d'avoir, à l'aage de trente trois ans, passé victorieux toute la terre habitable, et, en une demie vie, avoir attainct tout l'effort de l'humaine nature, si que vous ne pouvez imaginer sa duree legitime, et la continuation de son accroissance en vertu et en fortune iusques à un iuste terme d'aage, que vous n'imaginiez quelque chose au dessus de l'homme, d'avoir faict naistre de ses soldats tant de branches royales, laissant aprez sa mort le monde en partage à quatre successeurs, simples capitaines de son armee, desquels les descendants ont depuis si long temps duré, maintenants cette grande possession; tant d'excellentes vertus qui estoient en luy, iustice, temperance, liberalité, foy en ses paroles, amour envers les siens, humanité envers les vaincus : car ses mœurs semblent, à la verité, n'avoir aulcun iuste reproche, ouy bien aulcunes de ses actions particulieres, rares, extraordinaires; mais il est impossible de conduire si grands mouvements avecques les regles de la iustice, telles gents veulent estre iugez en gros par la maistresse fin de leurs actions : la ruyne de Thebes et de Persepolis, le meurtre de Menander, et du medecin d'Ephestion, de tant de prisonniers persiens à un coup, d'une troupe de soldats indiens, non sans interest de sa parole; des Cosseïens, iusques aux petits enfants,

[1] Renversant tout ce qui s'opposoit à sa grandeur, il aimoit à s'ouvrir un chemin à travers les ruines. LUCAIN, I, 149.

ont saillies un peu mal excusables [1]; car, quant à Clitus, a faulte en feut amendee oultre son poids, et tesmoigne ette action, autant que toute aultre, la debonnaireté de à complexion, et que c'estoit de soy une complexion excellemment formée à la bonté, et a esté ingenieusement dict le luy, « qu'il avoit de la nature ses vertus, de la fortune es vices [2] : » quant à ce qu'il estoit un peu vanteur, un eu trop impatient d'ouïr mesdire de soy, et quant à ses nangeoires, armes et mors qu'il feit semer aux Indes [3], outes ces choses me semblent pouvoir estre condonnees à on aage, et à l'estrange prosperité de sa fortune : Qui coniderera quand et quand tant de vertus militaires, diliènce, pourvoyance, patience, discipline, subtilité, mananimité, resolution, bonheur, en quoy, quand l'auctorité 'Annibal ne nous l'auroit apprins, il a esté le premier des ommes; les rares beautez et conditions de sa personne, usques au miracle; ce port, et ce venerable maintien, oubs un visage si ieune, vermeil et flamboyant;

Qualis, ubi Oceani perfusus Lucifer unda,
Quem Venus ante alios astrorum diligit ignes,
Extulit os sacrum cœlo, tenebrasque resolvit [4];

excellence de son sçavoir et capacité; la duree et graneur de sa gloire, pure, nette, exempte de tache et d'enie; et qu'encores long temps aprez sa mort, ce feut une eligieuse croyance d'estimer que ses medailles portassent onheur à ceulx qui les avoient sur eulx [5]; et que plus de

1 Voyez sur tous ces faits PLUTARQUE, *Vie d'Alexandre*, c. 18 et 22; UINTE-CURCE, X, 4, 5, etc. C.

2 QUINTE-CURCE, X, 5. C.

3 PLUTARQUE, *Alexandre*, c. 19; DIODORE DE SICILE, XVII, 95; UINTE-CURCE, IX, 3; JUSTIN, XII, 8; OROSE, III, 19, etc. J. V. L.

4 Tel brille l'astre du matin, cet astre que Vénus chérit entre tous les ux de l'Olympe, lorsque, baigné des eaux de l'Océan, il s'élève majeseux, et dissipe les ténèbres de la nuit. VIRG., *Énéide*, VIII, 589.

5 *Dicuntur juvari in omni actu suo, qui Alexandrum expressum vel*

n seulement sans douleur, mais avecques alaigresse:
Parquoy, m'amie, disoit il, ne la deshonore par tes larmes, fin qu'il ne semble que tu t'aimes plus que ma reputation : appaise ta douleur, et te console en la cognoissance que tu as eu de moy et de mes actions, conduisant le reste de ta vie par les honnestes occupations ausquelles tu es addonnée. » A quoy Paulina, ayant un peu reprins ses esprits, et reschauffé la magnanimité de son courage, par une tresnoble affection : « Non, Seneca, respondit elle, ie ne suis pas pour vous laisser sans ma compaignie en telle necessité: ie ne veulx pas que vous pensiez que les vertueux exemples de vostre vie ne m'ayent encores apprins à sçavoir bien mourir : et quand le pourrois ie ny mieulx, ny plus honnestement, ny plus à mon gré, qu'avecques vous? ainsi faictes estat que ie m'en voys quand et vous. » Lors Seneque, prenant en bonne part une si belle et glorieuse deliberation de sa femme, et pour se delivrer aussi de la crainte de la laisser aprez sa mort à la mercy et cruauté de ses ennemis : « Ie t'avois, Paulina, dict il, conseillé ce qui servoit à conduire plus heureusement ta vie : tu aimes doncques mieux l'honneur de la mort; vrayement ie ne te l'envierai point : la constance et la resolution soyent pareilles à nostre commune fin; mais la beauté et la gloi soit plus grande de ta part. » Cela faict, on leur coupa mesme temps les veines des bras; mais parce que celles Seneque, resserrees tant par la vieillesse que par son a tinence, donnoient au sang le cours trop long et trop las il commanda qu'on luy coupast encores les veines cuisses; et, de peur que le torment qu'il en souffroit tendrist le cœur de sa femme, et pour se delivrer aus mesme de l'affliction qu'il portoit de la veoir en si estat, aprez avoir tresamoureusement prins congé d' la pria de permettre qu'on l emportast en la chamb sine, comme on feit. Mais toutes ces incisions est

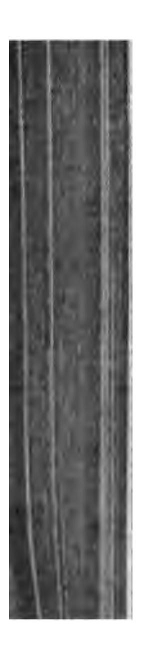
es insuffisantes pour le faire mourir, il commanda à tius Anneus, son medecin, de lui donner un bruvage poison, qui n'eust gueres non plus d'effect; car, par la lesse et froideur des membres, elle [1] ne peult arriver ques au cœur : par ainsin on luy feit en oultre apprest un baing fort chauld; et lors, sentant sa fin prochaine, ant qu'il eut d'haleine, il continua des discours tresexcel-s sur le subiect de l'estat où il se trouvoit, que ses se-taires recueillirent tant qu'ils peurent ouïr sa voix; et ieurerent ses paroles dernieres, long temps depuis, en lit et honneur ez mains des hommes (ce nous est une fascheuse perte qu'elles ne soient venues iusques à s). Comme il sentit les derniers traicts de la mort, pre-t de l'eau du baing toute sanglante, il en arrousa sa e, en disant : « Ie voue cette eau à Iupiter libera- [2]. » Neron, adverty de tout cecy, craignant que la t de Paulina, qui estoit des mieux apparentees dames aines, et envers laquelle il n'avoit nulles particulieres nitiez, luy veinst à reproche, renvoya en toute diligence faire r'attacher ses playes : ce que ses gents d'elle ent sans son sceu [3], estant desia demy morte et sans un sentiment. Et ce que, contre son dessein, elle quit depuis, ce feut tres honnorablement et comme il artenoit à sa vertu, monstrant, par la couleur blesme on visage, combien elle avoit escoulé de vie par ses ceures. [illegible]

bylà mes trois contes tresveritables, que ie treuve aussi

[1] *La poison*, car c'est ainsi qu'on parloit du temps de Montaigne. [illegible] dit aujourd'hui, *le poison*; et c'est comme on a mis dans quel- éditions. C.

[2] *Libero se liquorem illum Jovi Liberatori.* TACITE, *Annal.* XV, 64. C.

[3] Montaigne a eu raison de ne pas se charger d'un bruit, mais qu'on [illegible] alors contre la [illegible] de cette illustre Romaine, et que Tacite [illegible] à propos d'insérer dans ses *Annales*, XV, 64, quoiqu'il semble [illegible] nner peu de foi. *On ignore*, dit-il, *si ce fut à son insu qu'on arrêta le* [illegible], incertum an *ignaræ*. C.



du sien que la liaison, comme la souldure d'u tal; et pourroit entasser par ce moyen force ve nements de toutes sortes, les disposant et dive que la beauté de l'ouvrage le requerroit, à pei Ovide a cousu et rapiecé sa Metamorphose [1], nombre de fables diverses.

En ce dernier couple, cela est encores digne sideré, Que Paulina offre volontiers à quiter l'amour de son mary, et Que son mary avoit au aussi la mort pour l'amour d'elle. Il n'y a pou contrepoids en cet eschange; mais, selon son hur ie crois qu'il pensoit avoir autant faict pour el sa vie en sa faveur, comme s'il feust mort p l'une des lettres qu'il escript à Lucilius [2], apre faict entendre comme, la fiebvre l'ayant prin monta soubdain en coche pour s'en aller à une son aux champs, contre l'opinion de sa femme loit arrester; et qu'il luy avoit respondu qu qu'il avoit, ce n'estoit pas fiebvre du corps, m il suyt ainsin : « Elle me laissa aller, me recom

à elle : le privilege que ma vieillesse m'avoit donné me rendant plus ferme et plus resolu à plusieurs choses, ie le perds, quand il me souvient qu'en ce vieillard il y en a une ieune à qui ie proufite. Puisque ie ne la puis renger à m'aimer plus courageusement, elle me renge à m'aimer moy mesmes plus curieusement : car il fault prester quelque chose aux honnestes affections; et, par fois, encores que les occasions nous pressent au contraire, il fault r'appeler la vie, voire avecques torment; il fault arrester l'ame entre les dents, puisque la loy de vivre, aux gents de bien, ce n'est pas autant qu'il leur plaist, mais autant qu'ils doibvent. Celuy qui n'estime pas tant sa femme ou un sien amy, que d'en alonger sa vie, et qui s'opiniastre à mourir, il est trop delicat et trop mol : il fault que l'ame se commande cela, quand l'utilité des nostres le requiert; il fault par fois nous prester à nos amis, et, quand nous vouldrions mourir pour nous, interrompre nostre desseing pour eulx. C'est tesmoignage de grandeur de courage, de retourner en la vie pour la consideration d'aultruy, comme plusieurs excellents personnages ont faict; et est un traict de bonté singuliere, de conserver la vieillesse (de laquelle la commodité la plus grande, c'est la nonchalance de sa duree, et un plus courageux et desdaigneux usage de la vie), si on sent que cet office soit doulx, agreable, et proufitable à quelqu'un bien affectionné. Et en receoit on une tresplaisante recompense : car, qu'est il plus doulx, que d'estre si cher à sa femme, qu'en sa consideration on en devienne plus cher à soy mesme? Ainsi ma Pauline m'a chargé, non seulement sa crainte, mais encores la mienne : ce ne m'a pas esté assez de considerer combien resoluement ie pourrois mourir, mais i'ay aussi consideré combien irresoluement elle le pourroit souffrir. Ie me suis contrainct à vivre, et c'est quelquefois magnanimité que vivre. » Voylà ses mots, excellents comme est son usage.

CHAPITRE XXXVI.

DES PLUS EXCELLENTS HOMMES.

Si on me demandoit le chois de touts les hommes qui sont venus à ma cognoissance, il me semble en trouver trois excellents au dessus de touts les aultres.

L'un Homere : non pas qu'Aristote ou Varro, pour exemple, ne feussent à l'adventure aussi sçavants que luy, ny possible encores qu'en son art mesme Virgile ne luy soit comparable : ie le laisse à iuger a ceulx qui les cognoissent touts deux. Moy, qui n'en cognois que l'un, puis seulement dire cela, selon ma portee, que ie ne crois pas que les Muses mesmes allassent au delà du Romain :

> Tale facit carmen docta testudine, quale
> Cynthius impositis temperat articulis[1] :

toutesfois en ce iugement encores ne fauldroit il pas oublier que c'est principalement d'Homere que Virgile tient sa suffisance; que c'est son guide et maistre d'eschole; et qu'un seul traict de l'Iliade a fourny de corps et de matiere à cette grande et divine Aeneide. Ce n'est pas ainsi que ie compte : i'y mesle plusieurs aultres circonstances qui me rendent ce personnage admirable, quasi au dessus de l'humaine condition; et, à la verité, ie m'estonne souvent que luy, qui a produict et mis en credit au monde plusieurs deitez par son auctorité, n'a gaigné reng de dieu luy mesme. Estant aveugle, indigent; estant avant que les sciences feussent redigees en regle et observations certaines, il les a tant cogneues, que touts ceulx qui se sont meslez depuis d'establir des polices, de conduire des guerres, et d'escrire ou de la religion, ou de la philosophie, en quelque secte

[1] Il chante, sur sa docte lyre, des vers pareils à ceux que chante Apollon lui-même. PROPERCE, II, 34, 79.

que ce soit, ou des arts, se sont servis de luy comme d'un maistre tresparfaict en la cognoissance de toutes choses, et de ses livres comme d'une pepiniere de toute espece de suffisance :

> Qui, quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non,
> Plenius ac melius Chrysippo et Crantore dicit [1] :

et comme dict l'aultre,

> A quo, ceu fonte perenni,
> Vatum Pieriis ora rigantur aquis [2];

et l'aultre,

> Adde Heliconiadum comites, quorum unus Homerus
> Sceptra potitus [3];

et l'aultre,

> Cuiusque ex ore profuso
> Omnis posteritas latices in carmina duxit,
> Amnemque in tenues ausa est deducere rivos,
> Unius fœcunda bonis [4].

C'est contre l'ordre de nature qu'il a faict la plus excellente production qui puisse estre : car la naissance ordinaire des choses, elle est imparfaicte; elles s'augmentent, se fortifient par l'accroissance : l'enfance de la poësie, et de plusieurs aultres sciences, il l'a rendue meure, parfaicte, et accomplie. A cette cause le peult on nommer le premier et dernier des poëtes, suyvant ce beau tesmoignage que

[1] Il nous dit bien mieux que Crantor et Chrysippe ce qui est honnête et ce qui ne l'est point, ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter. Hor., *Epist.*, I, 2, 3.

[2] Source intarissable, où les poëtes viennent s'enivrer tour à tour des eaux sacrées du Permesse. Ovide, *Amor.*, III, 9, 25.

[3] Ajoutez-y les compagnons des Muses, parmi lesquels Homère tient le sceptre. Lucrèce, III, 1060.

[4] Source abondante, dont tous les poëtes ont répandu les trésors dans leurs vers; fleuve immense, partagé en mille petits ruisseaux : l'héritage d'un seul homme a enrichi tous les autres. Manilius, II, 8.

l'antiquité nous a laissé de luy, « que n'ayant eu nul qu'il peust imiter avant luy, il n'a eu nul aprez luy qui le peust imiter [1]. » Ses paroles, selon Aristote [2], sont les seules paroles qui ayent mouvement et action : ce sont les seuls mots substanciels. Alexandre le grand, ayant rencontré, parmy les despouilles de Darius, un riche coffret, ordonna qu'on le luy reservast pour y loger son Homere [3] : disant que « c'estoit le meilleur et plus fidele conseiller qu'il eust en ses affaires militaires [4]. » Pour cette mesme raison, disoit Cleomenes, fils d'Anaxandridas, que « c'estoit le poëte des Lacedemoniens, parce qu'il estoit tresbon maistre de la discipline guerriere [5]. » Cette louange singuliere et particuliere luy est aussi demeuree, au iugement de Plutarque [6], « que c'est le seul aucteur du monde qui n'a iamais saoulé ne desgousté les hommes, se montrant aux lecteurs tousiours tout aultre, et fleurissant tousiours en nouvelle grace. » Ce follastre d'Alcibiades, ayant demandé, a un qui faisoit profession des lettres, un livre d'Homere, luy donna un soufflet, parce qu'il n'en avoit point [7] : comme qui trouveroit un de nos presbtres sans breviaire. Xenophanes se plaignoit un iour à Hieron, tyran de Syracuse, de ce qu'il estoit si pauvre qu'il n'avoit dequoy nourrir deux serviteurs : « Et quoy, luy respondit il, Homere, qui estoit beaucoup plus pauvre que toy, en nourrit bien plus de dix mille, tout mort qu'il est [8]. » Que n'estoit ce dire,

[1] *In quo (Homero) hoc maximum est, quod neque ante illum, quem ille imitaretur; neque post illum, qui eum imitari posset, inventus est.* VELLEIUS PATERCULUS, I, 5.

[2] *Poétique*, c. 24. C.

[3] PLINE, *Nat. Hist.*, VII, 29. C.

[4] PLUTARQUE, *Vie d'Alexandre*, c. 2. C.

[5] ID., *Apophthegmes des Lacédémoniens*. C.

[6] Dans son traité *du Trop parler*, c. 5. C.

[7] *Vie d'Alcibiade*, c. 3. C.

[8] PLUTARQUE, *Apophthegmes des rois*, article *Hiéron*. C.

›tius, quand il nommoit Platon « l'Homere des phi-
s [1]? » Oultre cela, quelle gloire se peult comparer
ıne? il n'est rien qui vive en la bouche des hommes,
son nom et ses ouvrages; rien si cogneu et si receu
›ye, Helene, et ses guerres, qui ne feurent à l'ad-
› iamais : nos enfants s'appellent encores des noms
rgea il y a plus de trois mille ans; qui ne cognoist
et Achille? Non seulement aulcunes races particu-
nais la pluspart des nations cherchent origine en ses
›ns. Mahumet second de ce nom, empereur des
escrivant à nostre pape Pie second : « Ie m'estonne,
comment les Italiens se bandent contre moy, at-
ue nous avons nostre origine commune des Troyens,
i'ay comme eulx interest de venger le sang d'Hec-
les Grecs, lesquels ils vont favorisant contre moy [2]. »
e pas une noble farce, de laquelle les roys, les choses
ques et les empereurs vont iouant leur personnage
› siecles, et à laquelle tout ce grand univers sert de
? Sept villes grecques entrerent en debat du lieu de
sance : tant son obscurité mesme luy apporta d'hon-

na, Rhodos, Colophon, Salamis, Chios, Argos, Athenæ [3].

ltre, Alexandre le grand : car, Qui considerera l'aage
›mmencea ses entreprinses; le peu de moyen avec-

., *Tusc. Quæst.*, I, 32. C.

oyez, dit Bayle en citant ce passage, voyez comment des maux
ques, forgés par des poëtes, ont servi d'apologie à des maux
Dict. crit., au mot *Acarnanie*, note B. Cette lettre de Maho-
'ut écrite sans doute par quelque Grec renégat, ou plutôt imagi-
quelque historien bel esprit. J. V. L.

yrne, Rhodes, Colophon, Salamine, Chio, Argos, Athènes. C'est
ıction d'un vers grec tout semblable, cité par AULU-GELLE, III,
ıtaigne a peut-être emprunté le vers latin à *Politien*, qui, dans
ıme en l'honneur de Virgile, intitulé *Manto* (1482), énumère
l'une manière plus concise que poétique, les sept villes qui se
ient cette gloire. J. V. L.

ques lequel il feit un si glorieux desseing ; l'auctorité qu'il gaigna en cette sienne enfance, parmy les plus grands et experimentez capitaines du monde desquels il estoit suyvi ; la faveur extraordinaire dequoy fortune embrassa et favorisa tant de siens exploicts hazardeux, et à peu que ie ne die temeraire ;

Impellens quidquid sibi summa petenti.
Obstaret, gaudensque viam fecisse ruina [1] ;

cette grandeur, d'avoir, à l'aage de trente trois ans, passé victorieux toute la terre habitable, et, en une demie vie, avoir attainct tout l'effort de l'humaine nature, si que vous ne pouvez imaginer sa duree legitime, et la continuation de son accroissance en vertu et en fortune iusques à un iuste terme d'aage, que vous n'imaginiez quelque chose au dessus de l'homme, d'avoir faict naistre de ses soldats tant de branches royales, laissant aprez sa mort le monde en partage à quatre successeurs, simples capitaines de son armee, desquels les descendants ont depuis si long temps duré, maintenants cette grande possession ; tant d'excellentes vertus qui estoient en luy, iustice, temperance, liberalité, foy en ses paroles, amour envers les siens, humanité envers les vaincus : car ses mœurs semblent, à la verité, n'avoir aulcun iuste reproche, ouy bien aulcunes de ses actions particulieres, rares, extraordinaires ; mais il est impossible de conduire si grands mouvements avecques les regles de la iustice, telles gents veulent estre iugez en gros par la maistresse fin de leurs actions : la ruyne de Thebes et de Persepolis, le meurtre de Menander, et du medecin d'Ephestion, de tant de prisonniers persiens à un coup, d'une troupe de soldats indiens, non sans interest de sa parole ; des Cosseïens, iusques aux petits enfants ;

[1] Renversant tout ce qui s'opposoit à sa grandeur, il aimoit à s'ouvrir un chemin à travers les ruines. LUCAIN, I, 149.

ıillies un peu mal excusables [1]; car, quant à Clitus, te en feut amendee oultre son poids, et tesmoigne ction, autant que toute aultre, la debonnaireté de plexion, et que c'estoit de soy une complexion excelıt formée à la bonté, et a esté ingenieusement dict « qu'il avoit de la nature ses vertus, de la fortune es [2] : » quant à ce qu'il estoit un peu vanteur, un ıp impatient d'ouïr mesdire de soy, et quant à ses ›ires, armes et mors qu'il feit semer aux Indes [3], ces choses me semblent pouvoir estre condonnees à ;e, et à l'estrange prosperité de sa fortune : Qui cona quand et quand tant de vertus militaires, dilipourvoyance, patience, discipline, subtilité, ma.ité, resolution, bonheur, en quoy, quand l'auctorité ›al ne nous l'auroit apprins, il a esté le premier des s; les rares beautez et conditions de sa personne, ; au miracle; ce port, et ce venerable maintien, ın visage si ieune, vermeil et flamboyant;

ılis, ubi Oceani perfusus Lucifer unda,
:m Venus ante alios astrorum diligit ignes,
;ulit os sacrum cœlo, tenebrasque resolvit [4];

ence de son sçavoir et capacité; la duree et gran: sa gloire, pure, nette, exempte de tache et d'en qu'encores long temps aprez sa mort, ce feut une se croyance d'estimer que ses medailles portassent r à ceulx qui les avoient sur eulx [5]; et que plus de

:z sur tous ces faits PLUTARQUE, *Vie d'Alexandre*, c. 18 et 22; ꞉URCE, X, 4, 5, etc. C.
:TE-CURCE, X, 5. C.
ΓARQUE, *Alexandre*, c. 19; DIODORE DE SICILE, XVII, 95; CURCE, IX, 3; JUSTIN, XII, 8; OROSE, III, 19, etc. J. V. L.
›rille l'astre du matin, cet astre que Vénus chérit entre tous les 'Olympe, lorsque, baigné des eaux de l'Océan, il s'élève majes: dissipe les ténèbres de la nuit. VIRG., *Enéide*, VIII, 589.
ntur juvari in omni actu suo, qui Alexandrum expressum vel

non seulement sans douleur, mais avecques alaigresse : « Parquoy, m'amie, disoit il, ne la deshonore par tes larmes, à fin qu'il ne semble que tu t'aimes plus que ma reputation : appaise ta douleur, et te console en la cognoissance que tu as eu de moy et de mes actions, conduisant le reste de ta vie par les honnestes occupations ausquelles tu es addonnée. » A quoy Paulina, ayant un peu reprins ses esprits, et reschauffé la magnanimité de son courage, par une tresnoble affection : « Non, Seneca, respondit elle, ie ne suis pas pour vous laisser sans ma compaignie en telle necessité; ie ne veulx pas que vous pensiez que les vertueux exemples de vostre vie ne m'ayent encores apprins à sçavoir bien mourir : et quand le pourrois ie ny mieulx, ny plus honnestement, ny plus à mon gré, qu'avecques vous? ainsi faictes estat que ie m'en voys quand et vous. » Lors Seneque, prenant en bonne part une si belle et glorieuse deliberation de sa femme, et pour se delivrer aussi de la craincte de la laisser aprez sa mort à la mercy et cruauté de ses ennemis : « Ie t'avois, Paulina, dict il, conseillé ce qui servoit à conduire plus heureusement ta vie : tu aimes doncques mieux l'honneur de la mort; vrayement ie ne te l'envierai point : la constance et la resolution soyent pareilles à nostre commune fin; mais la beauté et la gloire soit plus grande de ta part. » Cela faict, on leur coupa en mesme temps les veines des bras; mais parce que celles de Seneque, resserrees tant par la vieillesse que par son abstinence, donnoient au sang le cours trop long et trop lasche, il commanda qu'on luy coupast encores les veines des cuisses; et, de peur que le torment qu'il en souffroit n'attendrist le cœur de sa femme, et pour se delivrer aussi soy mesme de l'affliction qu'il portoit de la veoir en si piteux estat, aprez avoir tresamoureusement prins congé d'elle, il la pria de permettre qu'on l'emportast en la chambre voisine, comme on feit. Mais toutes ces incisions estant en-

cores insuffisantes pour le faire mourir, il commanda à Statius Anneus, son medecin, de lui donner un bruvage de poison, qui n'eust gueres non plus d'effect; car, par la foiblesse et froideur des membres, elle [1] ne peult arriver iusques au cœur : par ainsin on luy feit en oultre apprester un baing fort chauld; et lors, sentant sa fin prochaine, autant qu'il eut d'haleine, il continua des discours tresexcellents sur le subiect de l'estat où il se trouvoit, que ses secretaires recueillirent tant qu'ils peurent ouïr sa voix; et demeurerent ses paroles dernieres, long temps depuis, en credit et honneur ez mains des hommes (ce nous est une bien fascheuse perte qu'elles ne soient venues iusques à nous). Comme il sentit les derniers traicts de la mort, prenant de l'eau du baing toute sanglante, il en arrousa sa teste, en disant : « Ie voue cette eau à Iupiter le liberateur [2]. » Neron, adverty de tout cecy, craignant que la mort de Paulina, qui estoit des mieulx apparentees dames romaines, et envers laquelle il n'avoit nulles particulieres inimitiez, luy veinst à reproche, renvoya en toute diligence luy faire r'attacher ses playes : ce que ses gents d'elle feirent sans son sceu [3], estant desia demy morte et sans aulcun sentiment. Et ce que, contre son desseing, elle vesquit depuis, ce feust treshonorablement et comme il appartenoit à sa vertu, montrant par la couleur blesme de son visage, combien elle avoit escoulé de vie par ses bleceures.

Voylà mes trois contes tresveritables, que ie treuve aussi

[1] *La poison*, car c'est ainsi qu'on parloit du temps de Montaigne. Nous disons aujourd'hui *le poison*, et c'est comme on a mis dans quelques éditions. C.

[2] *Libare se liquorem illum Jovi Liberatori.* TACITE, *Annal.* XV, 64. C.

[3] Montaigne a eu raison de ne pas se charger d'un bruit malin qu'on fit courir alors contre la fermeté de cette illustre Romaine, et que Tacite a trouvé à propos d'insérer dans ses *Annales*, XV, 64, quoiqu'il semble y donner peu de foi. *On ignore*, dit-il, *si ce fut à son insu qu'on arrêta le sang*, incertum an *ignaræ*. C.

plaisants et tragiques que ceulx que nous forgeons à nostre poste pour donner plaisir au commun; et m'estonne que ceulx qui s'addonnent à cela ne s'advisent de choisir plustost dix mille tresbelles histoires qui se rencontrent dans les livres, où ils auroient moins de peine, et apporteroient plus de plaisir et proufit : et qui en vouldroit bastir un corps entier et s'entretenant, il ne fauldroit qu'il fournist du sien que la liaison, comme la souldure d'un aultre metal; et pourroit entasser par ce moyen force veritables evenements de toutes sortes, les disposant et diversifiant selon que la beauté de l'ouvrage le requerroit, à peu prez comme Ovide a cousu et rapiecé sa Metamorphose [1], de ce grand nombre de fables diverses.

En ce dernier couple, cela est encores digne d'estre consideré, Que Paulina offre volontiers à quiter la vie pour l'amour de son mary, et Que son mary avoit autrefois quité aussi la mort pour l'amour d'elle. Il n'y a pour nous grand contrepoids en cet eschange; mais, selon son humeur stoïque, ie crois qu'il pensoit avoir autant faict pour elle, d'alonger sa vie en sa faveur, comme s'il feust mort pour elle. En l'une des lettres qu'il escript à Lucilius [2], aprez qu'il luy a faict entendre comme, la fiebvre l'ayant prins à Rome, il monta soubdain en coche pour s'en aller à une sienne maison aux champs, contre l'opinion de sa femme qui le vouloit arrester; et qu'il luy avoit respondu que la fiebvre qu'il avoit, ce n'estoit pas fiebvre du corps, mais du lieu: il suyt ainsin : « Elle me laissa aller, me recommendant fort ma santé. Or, moy qui sçais que ie loge sa vie en la mienne, ie commence de pourveoir à moy, pour pourveoir

[1] Montaigne ajoutoit, dans l'édition de 1588, fol. 323 *verso*, « ou comme Arioste a rengé en une suite ce grand nombre de fables diverses. » Il est probable qu'il a supprimé ces mots parcequ'il ne s'agit ici que d'histoires sérieuses et graves, et que la plupart de celles de l'Arioste sont comiques. J. V. L.

[2] *Epist.* 104. C.

à elle : le privilege que ma vieillesse m'avoit donné me rendant plus ferme et plus resolu à plusieurs choses, ie le perds, quand il me souvient qu'en ce vieillard il y en a une ieune à qui ie proufite. Puisque ie ne la puis renger à m'aimer plus courageusement, elle me renge à m'aimer moy mesmes plus curieusement : car il fault prester quelque chose aux honnestes affections; et, par fois, encores que les occasions nous pressent au contraire, il fault r'appeler la vie, voire avecques torment; il fault arrester l'ame entre les dents, puisque la loy de vivre, aux gents de bien, ce n'est pas autant qu'il leur plaist, mais autant qu'ils doibvent. Celuy qui n'estime pas tant sa femme ou un sien amy, que d'en alonger sa vie, et qui s'opiniastre à mourir, il est trop delicat et trop mol : il fault que l'ame se commande cela, quand l'utilité des nostres le requiert; il fault par fois nous prester à nos amis, et, quand nous vouldrions mourir pour nous, interrompre nostre desseing pour eulx. C'est tesmoignage de grandeur de courage, de retourner en la vie pour la consideration d'aultruy, comme plusieurs excellents personnages ont faict; et est un traict de bonté singuliere, de conserver la vieillesse (de laquelle la commodité la plus grande, c'est la nonchalance de sa duree, et un plus courageux et desdaigneux usage de la vie), si on sent que cet office soit doulx, agreable, et proufitable à quelqu'un bien affectionné. Et en receoit on une tresplaisante recompense : car, qu'est il plus doulx, que d'estre si cher à sa femme, qu'en sa consideration on en devienne plus cher à soy mesme? Ainsi ma Pauline m'a chargé, non seulement sa crainte, mais encores la mienne : ce ne m'a pas esté assez de considerer combien resoluement ie pourrois mourir, mais i'ay aussi consideré combien irresoluement elle le pourroit souffrir. Ie me suis contrainct à vivre, et c'est quelquefois magnanimité que vivre. » Voylà ses mots, excellents comme est son usage.

CHAPITRE XXXVI.

DES PLUS EXCELLENTS HOMMES.

Si on me demandoit le chois de touts les hommes qui sont venus à ma cognoissance, il me semble en trouver trois excellents au dessus de touts les aultres.

L'un Homere : non pas qu'Aristote ou Varro, pour exemple, ne feussent à l'adventure aussi sçavants que luy, ny possible encores qu'en son art mesme Virgile ne luy soit comparable : ie le laisse à iuger a ceulx qui les cognoissent touts deux. Moy, qui n'en cognois que l'un, puis seulement dire cela, selon ma portee, que ie ne crois pas que les Muses mesmes allassent au delà du Romain :

Tale facit carmen docta testudine, quale
Cynthius impositis temperat articulis[1] :

toutesfois en ce iugement, encores ne fauldroit il pas oublier que c'est principalement d'Homere que Virgile tient sa suffisance ; que c'est son guide et maistre d'eschole ; et qu'un seul traict de l'Iliade a fourny de corps et de matiere à cette grande et divine Aeneïde. Ce n'est pas ainsi que ie compte : i'y mesle plusieurs aultres circonstances qui me rendent ce personnage admirable, quasi au dessus de l'humaine condition ; et, à la verité, ie m'estonne souvent que luy, qui a produict et mis en credit au monde plusieurs deïtez par son auctorité, n'a gaigné reng de dieu luy mesme. Estant aveugle, indigent ; estant avant que les sciences feussent redigees en regle et observations certaines, il les a tant cogneues, que touts ceulx qui se sont meslez depuis d'establir des polices, de conduire des guerres, et d'escrire ou de la religion, ou de la philosophie, en quelque secte

[1] Il chante, sur sa docte lyre, des vers pareils à ceux que chante Apollon lui-même. PROPERCE, II, 34, 79.

que ce soit, ou des arts, se sont servis de luy comme d'un maistre tresparfaict en la cognoissance de toutes choses, et de ses livres comme d'une pepiniere de toute espece de suffisance :

Qui, quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non,
Plenius ac melius Chrysippo et Crantore dicit [1] :

et comme dict l'aultre,

A quo, ceu fonte perenni,
Vatum Pieriis ora rigantur aquis [2];

et l'aultre,

Adde Heliconiadum comites, quorum unus Homerus
Sceptra potitus [3];

et l'aultre,

Cuiusque ex ore profuso
Omnis posteritas latices in carmina duxit,
Amnemque in tenues ausa est deducere rivos,
Unius fœcunda bonis [4].

C'est contre l'ordre de nature qu'il a faict la plus excellente production qui puisse estre : car la naissance ordinaire des choses, elle est imparfaicte; elles s'augmentent, se fortifient par l'accroissance : l'enfance de la poësie, et de plusieurs aultres sciences, il l'a rendue meure, parfaicte, et accomplie. A cette cause le peult on nommer le premier et dernier des poëtes, suyvant ce beau tesmoignage que

[1] Il nous dit bien mieux que Crantor et Chrysippe ce qui est honnête et ce qui ne l'est point, ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter. Hor., *Epist.*, I, 2, 3.

[2] Source intarissable, où les poëtes viennent s'enivrer tour à tour des eaux sacrées du Permesse. Ovide, *Amor.*, III, 9, 25.

[3] Ajoutez-y les compagnons des Muses, parmi lesquels Homère tient le sceptre. Lucrèce, III, 1050.

[4] Source abondante, dont tous les poëtes ont répandu les trésors dans leurs vers; fleuve immense, partagé en mille petits ruisseaux : l'héritage d'un seul homme a enrichi tous les autres. Manilius, II, 8.

l'antiquité nous a laissé de luy, « que n'ayant eu nul qu'il peust imiter avant luy, il n'a eu nul aprez luy qui le peust imiter [1]. » Ses paroles, selon Aristote [2], sont les seules paroles qui ayent mouvement et action : ce sont les seuls mots substanciels. Alexandre le grand, ayant rencontré, parmy les despouilles de Darius, un riche coffret, ordonna qu'on le luy reservast pour y loger son Homere [3] : disant que « c'estoit le meilleur et plus fidele conseiller qu'il eust en ses affaires militaires [4]. » Pour cette mesme raison, disoit Cleomenes, fils d'Anaxandridas, que « c'estoit le poëte des Lacedemoniens, parce qu'il estoit tresbon maistre de la discipline guerriere [5]. » Cette louange singuliere et particuliere luy est aussi demeuree, au iugement de Plutarque [6], « que c'est le seul aucteur du monde qui n'a iamais saoulé ne desgousté les hommes, se montrant aux lecteurs tousiours tout aultre, et fleurissant tousiours en nouvelle grace. » Ce follastre d'Alcibiades, ayant demandé, à un qui faisoit profession des lettres, un livre d'Homere, luy donna un soufflet, parce qu'il n'en avoit point [7] : comme qui trouveroit un de nos presbtres sans breviaire. Xenophanes se plaignoit un iour à Hieron, tyran de Syracuse, de ce qu'il estoit si pauvre qu'il n'avoit dequoy nourrir deux serviteurs : « Et quoy, luy respondit il, Homere, qui estoit beaucoup plus pauvre que toy, en nourrit bien plus de dix mille, tout mort qu'il est [8]. » Que n'estoit ce dire,

[1] *In quo* (*Homero*) *hoc maximum est, quod neque ante illum, quem ille imitaretur; neque post illum, qui eum imitari posset, inventus est.* VELLEIUS PATERCULUS, I, 5.

[2] *Poëtique*, c. 24. C.

[3] PLINE, *Nat. Hist.*, VII, 29. C.

[4] PLUTARQUE, *Vie d'Alexandre*, c. 2. C.

[5] ID., *Apophthegmes des Lacédémoniens*. C.

[6] Dans son traité *du Trop parler*, c. 5. C.

[7] *Vie d'Alcibiade*, c. 3. C.

[8] PLUTARQUE, *Apophthegmes des rois*, article *Hiéron*. C.

à Panaetius, quand il nommoit Platon « l'Homere des philosophes [1] ? » Oultre cela, quelle gloire se peult comparer à la sienne ? il n'est rien qui vive en la bouche des hommes, comme son nom et ses ouvrages ; rien si cogneu et si receu que Troye, Helene, et ses guerres, qui ne feurent à l'adventure iamais : nos enfants s'appellent encores des noms qu'il forgea il y a plus de trois mille ans ; qui ne cognoist Hector et Achille ? Non seulement aulcunes races particulieres, mais la pluspart des nations cherchent origine en ses inventions. Mahumet second de ce nom, empereur des Turcs, escrivant à nostre pape Pie second : « Ie m'estonne, dict il, comment les Italiens se bandent contre moy, attendu que nous avons nostre origine commune des Troyens, et que i'ay comme eulx interest de venger le sang d'Hector sur les Grecs, lesquels ils vont favorisant contre moy [2]. » N'est ce pas une noble farce, de laquelle les roys, les choses publicques et les empereurs vont iouant leur personnage tant de siecles, et à laquelle tout ce grand univers sert de theatre ? Sept villes grecques entrerent en debat du lieu de sa naissance : tant son obscurité mesme luy apporta d'honneur !

Smyrna, Rhodos, Colophon, Salamis, Chios, Argos, Athenæ [3].

L'aultre, Alexandre le grand : car, Qui considerera l'aage qu'il commencea ses entreprinses ; le peu de moyen avec-

[1] Cic., *Tusc. Quæst.*, I, 32. C.

[2] « Voyez, dit Bayle en citant ce passage, voyez comment des maux chimériques, forgés par des poëtes, ont servi d'apologie à des maux réels. » *Dict. crit.*, au mot *Acarnanie*, note B. Cette lettre de Mahomet II fut écrite sans doute par quelque Grec renégat, ou plutôt imaginée par quelque historien bel esprit. J. V. L.

[3] Smyrne, Rhodes, Colophon, Salamine, Chio, Argos, Athènes. C'est la traduction d'un vers grec tout semblable, cité par AULU-GELLE, III, 11. Montaigne a peut-être emprunté le vers latin à *Politien*, qui, dans son poëme en l'honneur de Virgile, intitulé *Manto* (1482), énumère ainsi, d'une manière plus concise que poétique, les sept villes qui se disputoient cette gloire. J. V. L.

ques lequel il feit un si glorieux desseing; l'auctorité qu'il gaigna en cette sienne enfance, parmy les plus grands et experimentez capitaines du monde desquels il estoit suyvi; la faveur extraordinaire dequoy fortune embrassa et favorisa tant de siens exploicts hazardeux, et à peu que ie ne die temeraire;

> Impellens quidquid sibi summa petenti
> Obstaret, gaudensque viam fecisse ruina [1];

cette grandeur, d'avoir, à l'aage de trente trois ans, passé victorieux toute la terre habitable, et, en une demie vie, avoir attainct tout l'effort de l'humaine nature, si que vous ne pouvez imaginer sa duree legitime, et la continuation de son accroissance en vertu et en fortune iusques à un iuste terme d'aage, que vous n'imaginiez quelque chose au dessus de l'homme, d'avoir faict naistre de ses soldats tant de branches royales, laissant aprez sa mort le monde en partage à quatre successeurs, simples capitaines de son armee, desquels les descendants ont depuis si long temps duré, maintenants cette grande possession; tant d'excellentes vertus qui estoient en luy, iustice, temperance, liberalité, foy en ses paroles, amour envers les siens, humanité envers les vaincus : car ses mœurs semblent, à la verité, n'avoir aulcun iuste reproche, ouy bien aulcunes de ses actions particulieres, rares, extraordinaires; mais il est impossible de conduire si grands mouvements avecques les regles de la iustice, telles gents veulent estre iugez en gros par la maistresse fin de leurs actions : la ruyne de Thebes et de Persepolis, le meurtre de Menander, et du medecin d'Ephestion, de tant de prisonniers persiens à un coup, d'une troupe de soldats indiens, non sans interest de sa parole; des Cosseïens, iusques aux petits enfants,

[1] Renversant tout ce qui s'opposoit à sa grandeur, il aimoit à s'ouvrir un chemin à travers les ruines. LUCAIN, I, 149.

sont saillies un peu mal excusables [1]; car, quant à Clitus, la faulte en feut amendee oultre son poids, et tesmoigne cette action, autant que toute aultre, la debonnaireté de sa complexion, et que c'estoit de soy une complexion excellemment formée à la bonté, et a esté ingenieusement dict de luy, « qu'il avoit de la nature ses vertus, de la fortune ses vices [2] : » quant à ce qu'il estoit un peu vanteur, un peu trop impatient d'ouïr mesdire de soy, et quant à ses mangeoires, armes et mors qu'il feit semer aux Indes [3], toutes ces choses me semblent pouvoir estre condonnees à son aage, et à l'estrange prosperité de sa fortune : Qui considerera quand et quand tant de vertus militaires, diligence, pourvoyance, patience, discipline, subtilité, magnanimité, resolution, bonheur, en quoy, quand l'auctorité d'Annibal ne nous l'auroit apprins, il a esté le premier des hommes; les rares beautez et conditions de sa personne, iusques au miracle; ce port, et ce venerable maintien, soubs un visage si ieune, vermeil et flamboyant;

Qualis, ubi Oceani perfusus Lucifer unda,
Quem Venus ante alios astrorum diligit ignes,
Extulit os sacrum cœlo, tenebrasque resolvit [4];

l'excellence de son sçavoir et capacité; la duree et grandeur de sa gloire, pure, nette, exempte de tache et d'envie; et qu'encores long temps aprez sa mort, ce feut une religieuse croyance d'estimer que ses medailles portassent bonheur à ceulx qui les avoient sur eulx [5]; et que plus de

1 Voyez sur tous ces faits PLUTARQUE, *Vie d'Alexandre*, c. 18 et 22; QUINTE-CURCE, X, 4, 5, etc. C.

2 QUINTE-CURCE, X, 5. C.

3 PLUTARQUE, *Alexandre*, c. 19; DIODORE DE SICILE, XVII, 95; QUINTE-CURCE, IX, 3; JUSTIN, XII, 8; OROSE, III, 19, etc. J. V. L.

4 Tel brille l'astre du matin, cet astre que Vénus chérit entre tous les feux de l'Olympe, lorsque, baigné des eaux de l'Océan, il s'élève majestueux, et dissipe les ténèbres de la nuit. VIRG., *Énéide*, VIII, 589.

5 *Dicuntur juvari in omni actu suo, qui Alexandrum expressum vel*

rois et de princes ont escript ses gestes, qu'aultres historiens n'ont escript les gestes d'aultre roy ou prince que ce soit; et qu'encores à present les Mahumetans, qui mesprisent toutes aultres histoires, receoivent et honorent la sienne seule, par special privilege : Il confessera, tout cela mis ensemble, que i'ay eu raison de le preferer à Cesar mesme, qui seul m'a peu mettre en doubte du chois; et il ne se peult nier qu'il n'y ayt plus du sien en ses exploicts, plus de la fortune en ceulx d'Alexandre. Ils ont eu plusieurs choses eguales; et Cesar, à l'adventure, aulcunes plus grandes : ce feurent deux feux, ou deux torrents, à ravager le monde par divers endroicts;

Et velut immissi diversis partibus ignes
Arentem in silvam, et virgulta sonantia lauro;
Aut ubi decursu rapido de montibus altis
Dant sonitum spumosi amnes, et in æquora currunt,
Quisque suum populatus iter [1] :

mais quand l'ambition de Cesar auroit de soy plus de moderation, elle a tant de malheur, ayant rencontré ce vilain subiect de la ruyne de son païs, et de l'empirement universel du monde, que, toutes pieces ramassees et mises en la balance, ie ne puis que ie ne penche du costé d'Alexandre.

Le tiers, et le plus excellent, à mon gré, c'est Epaminondas. De gloire, il n'en a pas à beaucoup prez tant que d'aultres (aussi n'est ce pas une piece de la substance de la chose) : de resolution et de vaillance, non pas de celle

auro gestitant, vel argento. Trébellius Pollion, *Trigenta tyrann.*, c. 14. J. V. L.

[1] Tels des feux allumés, en divers endroits, dans une forêt pleine de broussailles bruyantes, de lauriers secs et petillants; ou tels deux torrents qui tombent avec fracas du haut des montagnes, et courent tout écumants se précipiter dans la mer, après avoir tout ravagé sur leur passage. Virg., *Enéide*, XII, 521.

qui est aiguisee par ambition, mais de celle que la sapience et la raison peuvent planter en une ame bien reglee, il en avoit tout ce qui s'en peult imaginer : de preuves de cette sienne vertu, il en a faict autant, à mon advis, qu'Alexandre mesme, et que Cesar; car encores que ses exploicts de guerre ne soyent ny si frequents, ny si enflez, ils ne laissent pas pourtant, à les bien considerer et toutes leurs circonstances, d'estre aussi poisants et roides, et portants autant de tesmoignage de hardiesse et de suffisance militaire. Les Grecs luy ont faict cet honneur, sans contredict, de le nommer le premier homme d'entre eulx[1] : mais estre le premier de la Grece, c'est facilement estre le prime[2] du monde. Quant à son sçavoir et suffisance, ce iugement ancien nous en est resté, « que iamais homme ne sceut tant, et ne parla si peu que luy[3]; » car il estoit pythagorique de secte; et ce qu'il parla, nul ne parla iamais mieulx : excellent orateur et trespersuasif. Mais quant à ses mœurs et conscience, il a de bien loing surpassé touts ceulx qui se sont iamais meslez de manier affaires; car en cette partie, qui doibt estre principalement consideree, qui seule marque veritablement quels nous sommes, et laquelle ie contrepoise seule à toutes les aultres ensemble, il ne cede à aulcun philosophe, non pas à Socrates mesmes : en cettuy cy l'innocence est une qualité propre, maistresse, constante, uniforme, incorruptible, au parangon[4] de laquelle

[1] DIODORE DE SICILE, XV, 88; PAUSANIAS, VIII, 11, etc. C'est aussi le jugement de CICÉRON, *de Orator.*, III, 34 : *Epaminondam, haud scio an summum virum unum omnis Græciæ*. Tusculan., I, 2 : *Epaminondas princeps, meo judicio, Græciæ*. Cependant il dit ailleurs, *Academ.*, II, 1, en parlant de Thémistocle : *Quem facile Græciæ principem ponimus*. Mais ce sont là des formes de style qu'il ne faut pas prendre à la lettre. J. V. L.

[2] Ou *premier*, comme on a mis dans quelques éditions. *Primes*, c'est *premiers*, dit Borel dans son *Trésor d'Antiquités gauloises*. C.

[3] PLUTARQUE, *de l'Esprit familier de Socrate*, c. 23. C.

[4] *En comparaison*. C.

elle paroist, en Alexandre, subalterne, incertaine, bigarree, molle, et fortuite.

L'ancienneté iugea, qu'à espelucher par le menu touts les aultres grands capitaines, il se treuve en chascun quelque speciale qualité qui le rend illustre : en cettuy cy seul, c'est une vertu et suffisance pleine partout et pareille, qui, en touts les offices de la vie humaine, ne laisse rien à desirer de soy, soit en occupation publicque ou privee, ou paisible, ou guerriere, soit à vivre, soit à mourir grandement et glorieusement : ie ne cognois nulle ny forme, ny fortune d'homme que ie regarde avecques tant d'honneur et d'amour.

Il est bien vray que son obstination à la pauvreté, ie la treuve aulcunement scrupuleuse, comme elle est peincte par ses meilleurs amis; et cette seule action, haulte pourtant et tresdigne d'admiration, ie la sens un peu aigrette, pour, par souhait mesme, en la forme qu'elle estoit en luy, m'en desirer l'imitation.

Le seul Scipion Emilien, qui luy donneroit une fin aussi fiere et magnifique, et la cognoissance des sciences autant profonde et universelle, se pourroit mettre à l'encontre à l'aultre plat de la balance. Oh, quel desplaisir le temps m'a faict d'oster de nos yeulx, à poinct nommé, des premieres, la couple de vies, iustement la plus noble qui feust en Plutarque, de ces deux personnages, par le commun consentement du monde, l'un le premier des Grecs, l'aultre des Romains! Quelle matiere! quel œuvrier!

Pour un homme non sainct, mais que nous disons galant homme, de mœurs civiles et communes, d'une haulteur moderee; la plus riche vie, que ie sçache, à estre vescue entre les vivants, comme on dict, et estoffee de plus de riches parties et desirables, c'est, tout consideré, celle d'Alcibiades, à mon gré.

Mais quant à Epaminondas, pour exemple d'une exces-

sifve bonté, ie veulx adiouster icy aulcunes de ses opinions : Le plus doulx contentement qu'il eut en toute sa vie, il tesmoigna que c'estoit le plaisir qu'il avoit donné à son pere et à sa mere de sa victoire de Leuctres[1] ; il couche de beaucoup, preferant leur plaisir au sien si iuste et si plein d'une tant glorieuse action : il ne pensoit pas « qu'il feust loisible, pour recouvrer mesme la liberté de son païs, de tuer un homme sans cognoissance de cause[2] ; » voylà pourquoy il feut si froid à l'entreprinse de Pelopidas, son compaignon, pour la delivrance de Thebes : Il tenoit aussi, « qu'en une battaille il falloit fuir le rencontre d'un amy qui feust au party contraire, et l'espargner[3] : » Et son humanité à l'endroict des ennemis mesmes l'ayant mis en souspeçon envers les Bœotiens, de ce qu'aprez avoir miraculeusement forcé les Lacedemoniens de luy ouvrir le pas qu'ils avoient entreprins de garder à l'entree de Morée, prez de Corinthe, il s'estoit contenté de leur avoir passé sur le ventre, sans les poursuyvre à toute oultrance, il feut deposé de l'estat de capitaine general, treshonnorablement, pour une telle cause, et pour la honte que ce leur feut d'avoir, par necessité, à le remonter tantost aprez en son degré, et recognoistre combien despendoit de luy leur gloire et leur salut : la victoire le suyvant comme son umbre par tout où il guidast, la prosperité de son païs mourut aussi, luy mort, comme elle estoit nee par luy[4].

1 Plutarque, dans la *Vie de Coriolan*, c. 2; et dans le traité où il entreprend de prouver, *Qu'on ne sauroit vivre joyeusement selon la doctrine d'Épicure*, c. 13. C.

2 Id, *de l'Esprit familier de Socrate*, c. 4. C.

3 Id., *ibid.*, c. 17. C.

4 Diodore de Sicile, XV, 88; Cornélius Népos, *Épaminondas*, c. 10; Justin, VI, 8, etc. J. V. L.

CHAPITRE XXXVII.

DE LA RESSEMBLANCE DES ENFANTS AUX PERES.

Ce fagotage de tant de diverses pieces se faict en cette condition, que ie n'y mets la main que lors qu'une trop lasche oysifveté me presse, et non ailleurs que chez moy : ainsin il s'est basty à diverses poses et intervalles, comme les occasions me tiennent ailleurs par fois plusieurs mois[1]. Au demourant, ie ne corrige point mes premieres imaginations par les secondes; ouy, à l'adventure, quelque mot, mais pour diversifier, non pour oster[2]. Ie veulx representer le progrez de mes humeurs, et qu'on veoye chasque piece en sa naissance. Ie prendrois plaisir d'avoir commencé plustost, et à recognoistre le train de mes mutations. Un valet qui me servoit à les escrire soubs moy, pensa faire un grand butin de m'en desrobber plusieurs pieces, choisies à sa poste : cela me console, qu'il n'y fera pas plus de gaing, que i'y ay faict de perte. Ie me suis envieilly de sept ou huict ans depuis que ie commenceay : ce n'a pas esté sans quelque nouvel acquest; i'y ay practiqué la cholique, par la liberalité des ans : leur commerce et longue conversation ne se passe ayseement, sans quelque tel fruict. Ie vouldrois bien, de plusieurs aultres presents qu'ils ont à faire à ceulx qui les hantent long temps, qu'ils en eussent choisi quelqu'un qui m'eust esté plus acceptable; car ils ne m'en eussent sceu faire que i'eusse en

[1] Ce chapitre, comme plusieurs détails portent à le croire, fut écrit par Montaigne quelque temps après son voyage en Suisse, en Allemagne et en Italie. Montaigne avoit été absent de chez lui plus de dix-sept mois. J. V. L.

[2] Cependant, dans ce chapitre, p. 503, nous citerons en note, d'après *l'édition* de 1588, un assez long passage que l'auteur supprima depuis. J. V. L.

plus grande horreur, dez mon enfance : c'estoit, à poinct nommé, de touts les accidents de la vieillesse, celuy que ie craignois le plus. I'avois pensé maintesfois, à part moy, que i'allois trop avant, et qu'à faire un si long chemin, ie ne fauldrois pas de m'engager enfin en quelque malplaisante rencontre : ie sentois et protestois assez, Qu'il estoit heure de partir, et qu'il falloit trencher la vie dans le vif et dans le sain, suyvant la regle des chirurgiens, quand ils ont à couper quelque membre ; Qu'à celuy qui ne la rendoit à temps, nature avoit accoustumé de faire payer de bien rudes usures. Il s'en falloit tant que i'en feusse prest lors, qu'en dix huict mois ou environ qu'il y a que ie suis en ce malplaisant estat, i'ay desia apprins à m'y accommoder; i'entre desia en composition de ce vivre choliqueux, i'y treuve dequoy me consoler, et dequoy esperer : Tant les hommes sont accoquinez à leur estre miserable, qu'il n'est si rude condition qu'ils n'acceptent pour s'y conserver ! Oyez Maecenas,

Debilem facito manu,
Debilem pede, coxa;
Lubricos quate dentes :
Vita dum superest, bene est [1] :

et couvroit Tamburlan d'une sotte humanité la cruauté fantastique qu'il exerceoit contre les ladres[2], en faisant mettre à mort autant qu'il en venoit à sa cognoissance, « pour, disoit il, les delivrer de la vie qu'ils vivoient si penible : » car il n'y avoit nul d'eulx qui n'eust mieulx aimé estre trois fois ladre, que de n'estre pas : et Anti-

[1] Vers de Mécène, conservés par Sénèque, *Epist.* 101, et que La Fontaine traduit ainsi, *Fables*, I, 15 :

Qu'on me rende impotent,
Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
Je vive; c'est assez : je suis plus que content.

[2] *Les lépreux.*

sthenes le stoïcien[1], estant fort malade, et s'escriant: « Qui me delivrera de ces maulx? » Diogenes, qui l'estoit venu veoir, luy presentant un couteau : « Cettuy cy, si tu veulx, bientost. » « Ie ne dis pas de la vie, repliqua il, ie dis des maulx. » Les souffrances qui nous touchent simplement par l'ame, m'affligent beaucoup moins qu'elles ne font la pluspart des aultres hommes; partie, par iugement, car le monde estime plusieurs choses horribles, ou evitables au prix de la vie, qui me sont à peu prez indifferentes; partie, par une complexion stupide et insensible que i'ay aux accidents qui ne donnent à moy de droict fil; laquelle complexion i'estime l'une des meilleures pieces de ma naturelle condition : mais les souffrances vrayement essentielles et corporelles, ie les gouste bien vifvement. Si est ce pourtant que, les prevoyant aultrefois d'une vene foible, delicate, et amollie par la iouïssance de cette longue et heureuse santé et repos que Dieu m'a presté, la meilleure part de mon aage, ie les avois conceues, par imagination, si insupportables, qu'à la verité i'en avois plus de peur, que ie n'y ay trouvé de mal : par où i'augmente tousiours cette creance, Que la pluspart des facultez de nostre ame, comme nous les employons, troublent plus le repos de la vie, qu'elles n'y servent.

Ie suis aux prinses avecques la pire de toutes les maladies, la plus soubdaine, la plus douloureuse, la plus mortelle, et la plus irremediable; i'en ay desia essayé cinq ou six bien longs accez et penibles : toutesfois, ou ie me flatte, ou encores y a il en cet estat dequoy se soubtenir, à qui a l'ame deschargee de la crainte de la mort, et deschargee des menaces, conclusions et consequences dequoy la medecine nous enteste; mais l'effect mesme de la douleur n'a pas cette aigreur si aspre et si poignante, qu'un homme

[1] Ou plutôt *le cynique*. Voyez ce trait dans DIOGÈNE LAERCE, VI. 18. C.



rassis en doibve entrer en rage et en desespoir. I'ay au moins ce proufit de la cholique, que, ce que ie n'avois encores peu sur moy, pour me concilier du tout et m'accointer à la mort, elle le parfera; car d'autant plus elle me pressera et importunera, d'autant moins me sera la mort à craindre. I'avois desia gaigné cela, de ne tenir à la vie que par la vie seulement; elle desnouera encores cette intelligence : et Dieu veuille qu'enfin, si son aspreté vient à surmonter mes forces, elle ne me reiecte à l'aultre extremité, non moins vicieuse, d'aimer et desirer à mourir!

Summum nec metuas diem, nec optes [1] :

ce sont deux passions à craindre, mais l'une a son remede bien plus prest que l'aultre.

Au demourant, i'ay tousiours trouvé ce precepte cerimonieux, qui ordonne si rigoureusement et exactement de tenir bonne contenance et un maintien desdaigneux et posé, à la souffrance des maulx. Pourquoy la philosophie, qui ne regarde que le vif et les effects, se va elle amusant à ces apparences externes? Qu'elle laisse ce soing aux

[1] Ne craignez ni ne desirez votre dernier jour. MARTIAL, X, 47.

[2] Édition de 1588, fol. 328 *verso*. « Comme si elle dressoit les hommes aux actes d'une comedie, ou comme s'il estoit en sa iurisdiction d'empescher les mouvemens et alterations que nous sommes naturellement contraincts de recevoir. Qu'elle empesche doncques Socrates de rougir d'affection ou de honte, de cligner les yeulx à la menasse d'un coup, de trembler et de suer aux secousses de la fiebvre : la peincture de la poësie, qui est libre et volontaire, n'ose priver des larmes mesmes les personnes qu'elle veult representer accomplies et parfaictes :

E sì n' affligge tanto,
Che si morde le man, morde le labbia,
Sparge le guancie di continuo pianto!

elle debvroit laisser cette charge à ceulx qui font profession de regler nostre maintien et nos mines : qu'elle s'arreste à gouverner nostre entendement, qu'elle a prins à instruire : qu'elle luy ordonne ses pas, et le tienne en bride et office qu'aux efforts de la cholique, etc. » Nous conservons en note cette longue variante, où l'on voit tout ce que Montaigne a supprimé, *et qui*, par son étendue, peut donner une idée des *travaux successifs de l'auteur* sur son ouvrage, et du soin qu'il prenoit

farceurs et maistres de rhetorique, qui font tant d'estat de nos gestes : qu'elle condonne hardiement au mal cette lascheté voyelle, si elle n'est ny cordiale, ny stomachale, et preste ces plainctes volontaires au genre des souspirs, sanglots, palpitations, paslissements que nature a mis hors de nostre puissance : pourveu que le courage soit sans effroy, les paroles sans descspoir, qu'elle se contente ; qu'importe que nous tordions nos bras, pourveu que nous ne tordions nos pensees? elle nous dresse pour nous, non pour aultruy; pour estre, non pour sembler : qu'elle s'arreste à gouverner nostre entendement qu'elle a prins à instruire : qu'aux efforts de la cholique, elle maintienne l'ame capable de se recognoistre, de suyvre son train accoustumé, combattant la douleur et la soubtenant, non se prosternant honteusement à ses pieds; esmeue et eschauffee du combat, non abattue et renversee; capable de commerce, capable d'entretien, et d'aultre occupation, iusques à certaine mesure. En accidents si extremes, c'est cruauté de requerir de nous une desmarche si composee : si nous avons beau ieu, c'est peu que nous ayons mauvaise mine : si le corps se soulage en se plaignant, qu'il le face; si l'agitation lui plaist, qu'il se tourneboule et tracasse à sa fantasie; s'il luy semble que le mal s'evapore aulcunement (comme aulcuns medecins disent que cela ayde à la delivrance des femmes enceinctes), pour poulser hors la voix avecques plus grande violence, ou s'il en amuse son torment, qu'il crie tout à faict. Ne commandons point à cette voix qu'elle aille, mais permettons le luy. Epicurus[1] ne pardonne pas seulement à son sage de crier aux torments.

de le perfectionner. Il étoit donc moins insouciant du mérite littéraire qu'il ne veut le faire croire; et ce n'est point en se jouant qu'il a donné à son style tant de force, d'originalité, et à la langue françoise tant de richesses nouvelles. J. V. L.

[1] DIOGÈNE LAERCE, X, 118. C.

mais il le luy conseille : *Pugiles etiam, quum feriunt, in iactandis cæstibus ingemiscunt, quia profundenda voce omne corpus intenditur, venitque plaga vehementior* [1]. Nous avons assez de travail du mal, sans nous travailler à ces regles superflues.

Ce que ie dis, pour excuser ceulx qu'on veoid ordinairement se tempester aux secousses et assaults de cette maladie : car pour moy, ie l'ay passee iusques à cette heure avecques un peu meilleure contenance, et me contente de gemir sans brailler : non pourtant que ie me mette en peine pour maintenir cette decence exterieure, car ie fois peu de compte d'un tel advantage, ie preste en cela au mal autant qu'il veult; mais, ou mes douleurs ne sont pas si excessifves, ou i'y apporte plus de fermeté que le commun. Ie me plains, ie me despite, quand les aigres poinctures me pressent; mais ie n'en viens point au desespoir comme celuy là,

> Eiulatu, questu, gemitu, fremitibus
> Resonando, multum flebiles voces refert [2] :

ie me taste au plus espez du mal; et ay tousiours trouvé que i'estois capable de dire, de penser, de respondre aussi sainement qu'en une aultre heure, mais non si constamment, la douleur me troublant et destournant. Quand on me tient le plus atterré, et que les assistants m'espargnent, i'essaye souvent mes forces, et leur entame moy mesme des propos les plus esloingnez de mon estat. Ie puis tout par un soubdain effort : mais ostez en la duree. Oh!

[1] Les lutteurs aussi, tout en frappant leur adversaire, tout en agitant leurs cestes, font entendre quelques gémissements : c'est qu'en poussant un cri tous les nerfs se roidissent, et le coup s'élance et tombe avec plus de fermeté. CIC., *Tusc.*, II, 23.

[2] Qui par ses pleurs, ses cris, ses longs gémissements,
Répandoit dans les airs l'horreur de ses tourments.

Vers du *Philoctète* d'Attius, cités deux fois par CICÉRON, de Finibus, *II, 29; Tusc.; II, 14.* J. V. L.

que n'ay ie la faculté de ce songeur de Cicero[1], qui, songeant embrasser une garse, trouva qu'il s'estoit deschargé de sa pierre emmy ses draps! les miennes me desgarsent[2] estrangement. Aux intervalles de cette douleur excessifve, lorsque mes ureteres[3] languissent sans me ronger, ie me remets soubdain en ma forme ordinaire, d'autant que mon ame ne prend aultre alarme que la sensible et corporelle; ce que ie doibs certainement au soing que i'ay eu à me preparer par discours à tels accidents :

Laborum
Nulla mihi nova nunc facies inopinave surgit :
Omnia præcepi, atque animo mecum ante peregi[4] :

Ie suis essayé[5] pourtant un peu bien rudement pour un apprenti, et d'un changement bien soubdain et bien rude, estant cheu tout à coup d'une tresdoulce condition de vie et tresheureuse, à la plus douloureuse et penible qui se puisse imaginer : car, oultre ce que c'est une maladie bien fort à craindre d'elle mesme, elle faict en moy ses commencements beaucoup plus aspres et difficiles qu'elle n'a accoustumé : les accez me reprennent si souvent, que ie ne sens quasi plus d'entiere santé : ie maintiens toutesfois, iusques à cette heure, mon esprit en telle assiette, que, pourveu que i'y puisse apporter de la constance, ie me treuve en assez meilleure condition de vie que mille aultres, qui n'ont ny fiebvre ny mal que celuy qu'ils se donnent eulx mesmes par la faulte de leur discours.

[1] Cic., *de Divin.*, II, 69. C.

[2] Je crois que le mot *desgarser*, dont la signification est ici fort aisée à deviner, a été forgé par Montaigne. C.

[3] Les deux canaux par où l'*urine* est portée des reins dans la vessie. C'est de là que nous disons l'*urètre*. E. J.

[4] Aucune peine, aucun danger n'a rien de nouveau pour moi ; j'ai tout prévu, je suis préparé à tout. Virg., Æn., VI, 103.

[5] *Je suis mis à l'essai*, à l'épreuve. E. J.

Il est certaine façon d'humilité subtile, qui naist de la presumption, comme cette cy, Que nous recognoissons nostre ignorance en plusieurs choses, et sommes si courtois d'advouer qu'il y ayt ez ouvrages de nature aulcunes qualitez et conditions qui nous sont imperceptibles, et desquelles nostre suffisance ne peult descouvrir les moyens et les causes : par cette honneste et consciencieuse declaration, nous esperons gaigner qu'on nous croira aussi de celles que nous dirons entendre. Nous n'avons que faire d'aller trier des miracles et des difficultez estrangieres; il me semble que parmy les choses que nous veoyons ordinairement, il y a des estrangetez si incomprehensibles, qu'elles surpassent toute la difficulté des miracles : Quel monstre est ce, que cette goutte de semence, dequoy nous sommes produicts, porte en soy les impressions, non de la forme corporelle seulement, mais des pensements et des inclinations de nos peres? cette goutte d'eau, où loge elle ce nombre infiny de formes? et comme portent elles ces ressemblances, d'un progrez si temeraire et si desreglé, que l'arriere-fils respondra à son bisayeul, le nepveu à l'oncle? En la famille de Lepidus, à Rome, il y en a eu trois, non de suitte, mais par intervalles, qui nasquirent un mesme œuil couvert de cartilage[1] : A Thebes il y avoit une race qui portoit dez le ventre de la mere la forme d'un fer de lance; et qui ne le portoit, estoit tenu illegitime[2] : Aristote dict qu'en certaine nation où les femmes estoient

[1] PLINE, *Nat. Hist.*, VII, 12. C.

[2] PLUTARQUE, dans son traité, *De ceux dont Dieu diffère la punition*, c. 19 de la traduction d'Amyot; mais Plutarque ne dit point qu'on eût jamais tenu pour illégitimes ceux qui, dans cette race, ne portoient pas la figure d'une lance sur leur corps, λόγχης τύπον ἐν τῷ σώματι, puisqu'il remarque expressément que la figure d'une lance n'avoit paru de nouveau qu'après un long intervalle de temps, sur le dernier des enfants d'un certain Python, qu'on disoit descendre de la race des premiers fondateurs de Thèbes, λεγομένου τοῖς Σπαρτοῖς προσήκειν. C.

communes, on assignoit les enfants à leurs peres, par la ressemblance[1].

Il est à croire que ie doibs à mon pere cette qualité pierreuse; car il mourut merveilleusement affligé d'une grosse pierre qu'il avoit en la vessie. Il ne s'apperceut de son mal que le soixante septiesme an de son aage : et avant cela il n'en avoit eu aulcune menace ou ressentiment aux reins, aux costez, ny ailleurs; et avoit vescu iusques lors en une heureuse santé, et bien peu subiecte à maladie; et dura encores sept ans en ce mal, traisnant une fin de vie bien douloureuse. I'estois nay vingt cinq ans, et plus, avant sa maladie, et durant le cours de son meilleur estat, le troisiesme de ses enfants en reng de naissance. Où se couvoit tant de temps la propension à ce default? et, lorsqu'il estoit si loing du mal, cette legiere piece de sa substance, dequoy il me bastit, comment enportoit elle pour sa part une si grande impression? et comment encores si couverte, que quarante cinq ans aprez i'aye commencé à m'en ressentir, seul iusques à cette heure entre tant de freres et de sœurs, et touts d'une mere? Qui m'esclaircira de ce progrez, ie le croiray d'autant d'aultres miracles qu'il vouldra : pourveu que, comme ils font, il ne me donne pas en payement une doctrine beaucoup plus difficile et fantastique que n'est la chose mesme.

Que les medecins excusent un peu ma liberté; car, par cette mesme infusion et insinuation fatale, i'ay receu la haine et le mespris de leur doctrine : cette antipathie que i'ay à leur art m'est hereditaire. Mon pere a vescu soixante et quatorze ans, mon ayeul soixante et neuf, mon bisayeul prez de quatre vingts, sans avoir gousté aulcune sorte de medecine; et, entre eulx, tout ce qui n'estoit de l'usage ordinaire tenoit lieu de drogue. La medecine se forme par

[1] C'est ce que raconte Hérodote d'un peuple de Libye, liv. IV, c. 180. J. V. L.

emples et experience : aussi faict mon opinion. Voylà s une bien expresse experience, et bien advantageuse? ne sçais s'ils m'en trouveront trois en leurs registres, ys, nourris et trespassez en mesme fouyer, mesme toict, ants autant vescu par leur conduicte. Il fault qu'ils 'advouent en cela, que si ce n'est la raison, au moins e la fortune est de mon party : or, chez les medecins, rtune vault bien mieulx que la raison. Qu'ils ne me ennent point à cette heure à leur advantage, qu'ils ne e menacent point, atterré comme ie suys ; ce seroit surcherie. Aussi, à dire la verité, i'ay assez gaigné sur lx par mes exemples domestiques, encores qu'ils s'arstent là. Les choses humaines n'ont pas tant de conance : il y a deux cents ans, il ne s'en fault que dix ict, que cet essay nous dure, car le premier nasquit n mil quatre cents deux ; c'est vrayement bien raison e cette experience commence à nous faillir. Qu'ils ne e reprochent point les maulx qui me tiennent à cette ure à la gorge : d'avoir vescu sain quarante sept ans ur ma part [1], n'est ce pas assez? quand ce sera le bout ma carriere, elle est des plus longues.

Mes ancestres avoient la medecine à contrecœur par elque inclination occulte et naturelle ; car la veue esme des drogues faisoit horreur à mon pere. Le seieur de Gaviac, mon oncle paternel, homme d'Eglise, aladif dez sa naissance, et qui feit toutesfois durer cette e debile iusques à soixante sept ans, estant tumbé aul-

[1] Peut-être faut-il conclure de cette phrase, non que Montaigne rivit ce chapitre à quarante-sept ans, mais qu'il avoit cet âge quand commença à souffrir sérieusement de la gravelle, dont il avoit ressenti s premières atteintes à quarante-cinq. Il n'y aura pas alors de conadiction. Comme il dit lui-même plus haut que c'est depuis dix-huit ois, ou environ, qu'il est *en ce malplaisant estat*, il avoit, en écrivant chapitre, à *peu près* quarante-neuf ans. C'étoit en 1582 ou 83, pen*nt sa mairie* de Bordeaux. J. V. L.

trefois en une grosse et vehemente fiebvre continue, il feut ordonné par les medecins qu'on luy declareroit, s'il ne se vouloit ayder (ils appellent secours ce qui le plus souvent est empeschement), qu'il estoit infailliblement mort. Ce bon homme, tout effrayé comme il feut de cette horrible sentence, si respondit il, « Ie suis doncques mort. » Mais Dieu rendit tantost aprez vain ce prognostique. Le dernier des freres, ils estoient quatre, sieur de Bussaguet, et de bien loing le dernier, se soubmeit seul à cet art, pour le commerce, ce croy ie, qu'il avoit avecques les aultres arts, car il estoit conseiller en la cour de parlement; et luy succeda si mal, qu'estant, par apparence, de plus forte complexion, il mourut pourtant long temps avant les aultres, sauf un, le sieur de Sainct Michel.

Il est possible que i'ay receu d'eulx cette dyspathie[1] naturelle à la medecine : mais s'il n'y eust eu que cette consideration, i'eusse essayé de la forcer; car toutes ces conditions qui naissent en nous sans raison, elles sont vicieuses; c'est une espece de maladie qu'il fault combattre. Il peult estre que i'y avois cette propension; mais ie l'ay appuyee et fortifiee par les discours, qui m'en ont estably l'opinion que i'en ay : car ie hais aussi cette consideration de refuser la medecine pour l'aigreur de son goust; ce ne seroit ayseement mon humeur, qui treuve la santé digne d'estre rachetee par touts les cauteres et incisions les plus penibles qui se facent : et, suyvant Epicurus[2], les voluptez me semblent à eviter, si elles tirent à leur suitte des douleurs plus grandes; et les douleurs à rechercher, qui tirent à leur suitte des voluptez plus grandes. C'est une precieuse chose que la santé, et la seule qui merite, à la verité, qu'on y employe, non le temps seulement, la sueur, la peine, les biens, mais encores la vie à sa poursuitte:

1 *Cette aversion.* — Le mot dyspathie est emprunté du grec. C.

2 Cic., *Tusc. Quæst.*, V, 33; Diogène Laerce, X, 129. C.

d'autant que sans elle la vie nous vient à estre penible et iniurieuse; la volupté, la sagesse, la science et la vertu, sans elle, se ternissent et esvanouïssent : et aux plus fermes et tendus discours que la philosophie nous vueille imprimer au contraire, nous n'avons qu'à opposer l'image de Platon estant frappé du hault mal ou d'une apoplexie, et, en cette presupposition, le desfier d'appeller à son secours les riches facultez de son ame. Toute voye qui nous meneroit à la santé ne se peult dire, pour moy, ny aspre ny chere. Mais i'ay quelques aultres apparences qui me font estrangement desfier de toute cette marchandise. Ie ne dis pas qu'il n'y en puisse avoir quelque art; qu'il n'y ayt, parmy tant d'ouvrages de nature, des choses propres à la conservation de nostre santé, cela est certain : i'entends bien qu'il y a quelque simple qui humecte, quelque aultre qui asseiche; ie sçais, par experience, et que les raiforts produisent des vents, et que les feuilles du sené laschent le ventre; ie sçais plusieurs telles experiences, comme ie sçais que le mouton me nourrit, et que le vin m'eschauffe; et disoit Solon[1] que le manger estoit, comme les aultres drogues, une medecine contre la maladie de la faim; ie ne desadvoue pas l'usage que nous tirons du monde, ny ne doubte de la puissance et uberté de nature, et de son application à nostre besoing; ie veois bien que les brochets et les arondes[2] se treuvent bien d'elle : Ie me desfie des inventions de nostre esprit, de nostre science et art, en faveur duquel nous l'avons abandonnee et ses regles, et auquel nous ne sçavons tenir moderation ny limite. Comme nous appellons iustice, le pastissage[3] des premieres loys qui nous tumbent en main, et leur dis-

[1] C'est Plutarque qui le fait dire à Solon, dans le *Banquet des sept Sages*, c. 19, version d'Amyot. C.

[2] *Les hirondelles.* C.

[3] *Le mélange informe, l'espèce de salmigondis ou de macédoine.* E. J.

pensation et practique, tresinepte souvent et tresinique; et comme ceulx qui s'en mocquent, et qui l'accusent, n'entendent pas pourtant iniurier cette noble vertu, ains condamner seulement l'abus et profanation de ce sacré tiltre: de mesme, en la medecine, i'honore bien ce glorieux nom, sa proposition, sa promesse, si utile au genre humain; mais ce qu'il designe [1], entre nous, ie ne l'honore ny l'estime [2].

En premier lieu, l'experience me le faict craindre; car, de ce que i'ay de cognoissance, ie ne veois nulle race de gents si tost malade, et si tard guarie, que celle qui est soubs la iurisdiction de la medecine : leur santé mesme est alteree et corrompue par la contraincte des regimes. Les medecins ne se contentent point d'avoir la maladie en gouvernement; ils rendent la santé malade, pour garder qu'on ne puisse en aulcune saison eschapper leur auctorité : d'une santé constante et entiere, n'en tirent ils pas l'argument d'une grande maladie future? I'ay esté assez souvent malade; i'ay trouvé, sans leur secours, mes maladies aussi doulces à supporter (et en ay essayé quasi de toutes les sortes), et aussi courtes qu'à nul aultre; et si n'y ay point meslé l'amertume de leurs ordonnances. La santé, ie l'ay libre et entiere, sans regle, et sans aultre discipline que de ma coustume et de mon plaisir : tout

[1] *Prescrit, ordonne.* — Le mot de *désigner* se trouve en ce sens-là dans Cotgrave. C.

[2] Montaigne, se trouvant, pour sa santé, aux bains *della Villa*, près de Lucques, en 1581, laisse échapper cette exclamation (*Voyage*, t. II, p. 176) : *La vaine chose que c'est que la medecine!* Tout ce qui suit prouve que ce mot partoit du fond de l'ame. Il fut cependant, à la même époque, invité à une consultation importante par de savants médecins, dont le malade étoit résolu de s'en tenir à sa décision (*Ibid.*, p. 261). « *I'en riois en moi-mesme*, dit-il; *Me ne rideva fra me stesso.* » Il ajoute que plus d'une fois les médecins de Rome lui avoient aussi donné ce plaisir. On voit qu'il ne parle pas ici sans expérience et sans réflexion. J. V. L.

lieu m'est bon à m'arrester ; car il ne me fault aultres commoditez, estant malade, que celles qu'il me fault estant sain : Ie ne me passionne [1] poinct d'estre sans medecin, sans apotiquaire et sans secours ; dequoy i'en veois la pluspart plus affligez que du mal. Quoy ? eulxmesmes nous font ils veoir de l'heur et de la duree, en leur vie, qui nous puisse tesmoingner quelque apparent effect de leur science ?

Il n'est nation qui n'ayt esté plusieurs siecles sans la medecine, et les premiers siecles, c'est à dire les meilleurs et les plus heureux ; et du monde la dixiesme partie ne s'en sert pas, encores à cette heure ; infinies nations ne la cognoissent pas, où l'on vit et plus sainement et plus longuement qu'on ne faict icy ; et parmy nous, le commun peuple s'en passe heureusement : les Romains avoient esté six cents ans avant que de la recevoir ; mais, aprez l'avoir essayee, ils la chasserent de leur ville, par l'entremise de Caton le censeur, qui montra combien ayseement il s'en pouvoit passer, ayant vescu quatre vingts et cinq ans, et faict vivre sa femme iusqu'à l'extreme vieillesse, non pas sans medecine, mais ouy bien sans medecin [2] ; car toute chose qui se treuve salubre à nostre vie,

[1] *Je ne me fais pas un sujet de frayeur d'être sans médecin*, etc. C. — La phrase qui suit prouve que Coste a mal compris le sens du mot *passionner* : *Je ne me passionne pas* doit signifier, *je ne souffre pas ;* c'est le sens propre de *passionner*, qui ne se dit plus aujourd'hui qu'au sens figuré. E. J.

[2] Montaigne a fort bien pu assurer, sur l'autorité de Pline, XXIX, 1, que les Romains ne reçurent la médecine que six cents ans après la fondation de Rome, et qu'après en avoir fait l'épreuve, ils condamnèrent cet art, et chassèrent les médecins de leur ville : mais, quant à ce qu'il ajoute, qu'*ils la chassèrent de leur ville par l'entremise de Caton le censeur*, Pline est si éloigné de l'autoriser, qu'il dit expressément, dans le même chapitre, que les Romains ne bannirent les médecins de Rome que long-temps après la mort de Caton. Plusieurs écrivains modernes ont commis la même faute que Montaigne, comme on peut voir dans le *Dictionnaire de Bayle*, remarque H de l'article Porcius. C.

se peult nommer medecine : il entretenoit, ce dict Plutarque[1], sa famille en santé, par l'usage, ce me semble, du lievre : comme les Arcades, dict Pline[2], guarissent toutes maladies avecques du laict de vache ; et les Libyens, dict Herodote[3], iouïssent populairement d'une rare santé, par cette coustume qu'ils ont, aprez que leurs enfants ont atteinct quatre ans, de leur cauteriser et brusler les veines du chef et des temples, par où ils coupent chemin, pour leur vie, à toute defluxion de rheume ; et les gents de village de ce pays, à touts accidents, n'employent que du vin le plus fort qu'ils peuvent, meslé à force safran et espice : tout cela avecques une fortune pareille.

Et à dire vray, de toute cette diversité et confusion d'ordonnances, quelle aultre fin et effect aprez tout y a il, que de vuider le ventre ? ce que mille simples domestiques peuvent faire : et si ne sçais si c'est si utilement qu'ils disent, et si nostre nature n'a point besoing de la residence de ses excrements, iusques à certaine mesure, comme le vin a de sa lie pour sa conservation ; vous veoyez souvent des hommes sains tumber en vomissements ou flux de ventre, par accident estrangier, et faire un grand vuidange d'excrements sans besoing aucun precedent, et sans aulcune utilité suyvante, voire avecques empirement et dommage. C'est du grand Platon[4] que i'apprins nagueres que, de trois sortes de mouvements qui nous appartiennent, le dernier et le pire est celuy des purgations, que nul homme, s'il n'est fol, ne doibt entreprendre qu'à l'extreme necessité. On va troublant et esveillant le mal, par oppositions contraires ; il fault que ce soit la forme de vivre qui doul-

[1] Dans la *Vie de Caton le Censeur*, c. 12. C.

[2] *Nat. Hist.*, XXV, 8. C.

[3] Liv. IV, c. 187. Hippocrate dit à peu près la même chose des Scythes, traité *des Airs*, *des Eaux*, et *des Lieux*, p. 355. J. V. L.

[4] Dans le *Timée*, p. 551. C.

cement l'allanguisse et reconduise à sa fin : les violentes harpades [1] de la drogue et du mal sont tousiours à nostre perte, puisque la querelle se desmesle chez nous, et que la drogue est un secours infiable [2], de sa nature ennemy à nostre santé, et qui n'a accez en nostre estat que par le trouble. Laissons un peu faire : l'ordre qui pourveoid aux pulces et aux taulpes, pourveoid aussi aux hommes qui ont la patience pareille, à se laisser gouverner, que les pulces et les taulpes : nous avons beau crier Bihore [3], c'est bien pour nous enrouer, mais non pour l'advancer : c'est un ordre superbe et impiteux ; nostre crainte, nostre desespoir le desgouste et retarde de nostre ayde, au lieu de l'y convier ; il doibt au mal son cours, comme à la santé ; de se laisser corrompre en faveur de l'un, au preiudice des droicts de l'aultre, il ne le fera pas, il tumberoit en desordre. Suyvons, de par Dieu ! suyvons : il meine ceulx qui suyvent ; ceulx qui ne le suyvent pas, il les entraisne [4], et leur rage, et leur medecine ensemble. Faites ordonner une purgation à vostre cervelle ; elle y sera mieulx employee qu'à vostre estomach.

On demandoit à un Lacedemonien, qui l'avoit faict vivre sain si long temps : « L'ignorance de la medecine, » respondict il : et Adrian l'empereur crioit sans cesse, en mourant, « Que la presse des medecins l'avoit tué [5]. » Un

[1] *Griffades, coups de harpons ou de griffes,* c'est-à-dire *violents combats entre la drogue et le mal.* E. J.

[2] *Mal assuré, auquel on ne peut se fier.* — On trouve *infiable* dans le Dictionnaire françois-anglois de Cotgrave. C.

[3] *Bihore,* terme qui se trouve dans Cotgrave, et dont se servent les charretiers du Languedoc, pour hâter leurs chevaux; il répond à notre *hue!* et signifie, à la lettre, *vite, dehors;* car je le crois composé de deux mots latins, *via,* et *foras* ou *foris.* E. J.

[4] Imitation de ce vers de SÉNÈQUE, *Epist.* 107 :

Ducunt volentem fata, nolentem trahunt.

J. V. L.

[5] *Πολλοὶ ἰατροὶ βασιλέα ἀπώλεσαν.* XIPHILIN, Epitom.; DION., Vita

mauvais luicteur se feit medecin : « Courage, luy dict Diogenes [1] ; tu as raison : tu mettras à cette heure en terre ceulx qui t'y ont mis aultrefois. » Mais ils ont cet heur, selon Nicocles [2], que « le soleil esclaire leur succez, et la terre cache leur faulte. » Et oultre cela, ils ont une façon bien advantageuse à se servir de toutes sortes d'evenements : car, ce que la fortune, ce que la nature ou quelque aultre cause estrangiere (desquelles le nombre est infiny), produict en nous de bon et de salutaire, c'est le privilege de la medecine de se l'attribuer ; touts les heureux succez qui arrivent au patient qui est sous son regime, c'est d'elle qu'il les tient ; les occasions qui m'ont guary moy, et qui guarissent mille aultres qui n'appellent point les medecins à leur secours, ils les usurpent en leurs subiects [3] : et quant aux mauvais accidents, Ou ils les desadvouent tout à faict, en attribuant la coulpe au patient, par des raisons si vaines, qu'ils n'ont garde de faillir d'en treuver tousiours assez bon nombre de telles : « Il a descouvert son bras, il a ouï le bruit d'un coche,

Rhedarum transitus arcto
Vicorum in flexu [4] ;

on a entr'ouvert sa fenestre ; il s'est couché sur le costé gauche, ou il a passé par sa teste quelque pensement pe-

Adriani. — Je tiens cette citation du Dictionnaire de Bayle, à l'article *Hadrien.* — On avoit fait la même plainte avant Adrien, comme je l'apprends de Pline, qui cite une épitaphe où l'on fait dire à un mort : *Turba se medicorum perisse. Nat. Hist.*, XXIX, 1. C.

[1] DIOGÈNE LAERCE, VI, 62. C.

[2] Le mot de Nicoclès se trouve dans le chapitre 146 de la *Collection des moines Antonius et Maximus*, imprimée à la suite de STOBÉE. Cette épigramme a été souvent répétée. C.

[3] *Ils s'en font honneur à l'égard de ceux qui se sont mis entre leurs mains.* C.

[4] Le bruit des chars embarrassés au détour des rues étroites. JUVÉN., *III*, 236.

nible ; » somme, une parole, un songe, une œuillade leur semble suffisante excuse pour se descharger de faulte : Ou, s'il leur plaist, ils se servent encores de cet empirement et en font leurs affaires, par cet aultre moyen qui ne leur peult iamais faillir : c'est de nous payer, lorsque la maladie se treuve reschauffée par leurs applications, de l'asseurance qu'ils nous donnent qu'elle seroit bien aultrement empiree sans leurs remedes ; celuy qu'ils ont iecté d'un morfondement [1] en une fiebvre quotidienne, il eust eu, sans eulx, la continue. Ils n'ont garde de faire mal leurs besongnes, puisque le dommage leur revient à proufit. Vrayement ils ont raison de requerir du malade une application de creance favorable : il fault qu'elle le soit, à la verité, en bon escient et bien soupple, pour s'appliquer à des imaginations si malaysees à croire. Platon disoit bien à propos [2], Qu'il n'appartenoit qu'aux medecins de mentir en toute liberté, puisque nostre salut despend de la vanité et faulseté de leurs promesses. Aesope, aucteur de tresrare excellence, et duquel peu de gents descouvrent toutes les graces, est plaisant à nous representer cette auctorité tyrannique qu'ils usurpent sur ces pauvres ames affoiblies et abattues par le mal et la crainte ; car il conte [3] qu'un malade estant interrogé par son medecin quelle operation il sentoit des medicaments qu'il luy avoit donnez : « I'ai fort sué, » respondit il ; « Cela est bon ! » dict le medecin. Une aultre fois il luy demanda encores comme il s'estoit porté depuis : « I'ay eu un froid extreme, feit il, et si ay fort tremblé ; » « Cela est bon ! » suyvit le medecin. A la troisiesme fois, il luy demanda derechef comment il se portoit : « Ie me sens, dict il, enfler et bouffir comme d'hy-

1 Un *morfondement* est une maladie causée par un froid subit, après avoir eu chaud. On trouve *morfondure* dans Nicot et dans Monet. E. J.

2 *De la République*, III, p. 433. C.

3 *Fable 13, Malade et le Médecin*. C.

dropisie : » « Voylà qui va bien ! » adiousta le medecin. L'un de ses domestiques venant, aprez, à s'enquerir à luy de son estat : « Certes, mon amy, respond il, à force de bien estre, ie me meurs. »

Il y aveit en Aegypte une loy plus iuste, par laquelle le medecin prenoit son patient en charge, les trois premiers iours, aux perils et fortunes du patient; mais, les trois iours passez, c'estoit aux siens propres : car quelle raison y a il qu'Aesculapius leur patron ayt esté frappé du fouldre pour avoir ramené Hippolytus de mort à vie ;

Nam Pater omnipotens, aliquem indignatus ab umbris
Mortalem infernis ad lumina surgere vitæ,
Ipse repertorem medicinæ talis, et artis,
Fulmine Phœbigenam Stygias detrusit ad undas [1] ;

et ses suyvants soient absouls, qui envoyent tant d'ames de la vie à la mort? Un medecin vantoit à Nicocles son art estre de grande auctorité : « Vrayement c'est mon [2], dict Nicocles, qui peult impunement tuer tant de gents. »

Au demourant, si i'eusse esté de leur conseil, i'eusse rendu ma discipline plus sacree et mysterieuse : ils avoient assez bien commencé ; mais ils n'ont pas achevé de mesme. C'estoit un bon commencement, d'avoir faict des dieux et des daimons aucteurs de leur science, d'avoir prins un langage à part, une escriture à part; quoy qu'en sente la philosophie, que c'est folie de conseiller un homme pour son

[1] Jupiter, indigné qu'un mortel, échappé des ténèbres infernales, reparût au séjour de la lumière, frappa de la foudre l'inventeur de cet art audacieux, et précipita sur les bords du Styx le fils d'Apollon. VIRG., *Énéide*, VII, 770.

[2] *Vraiment oui, puisqu'il peut*, etc. Dans cette expression, *vrayement c'est mon*, le mot de *mon* sert à affirmer plus fortement; mais il est à présent tout à fait barbare en ce sens-là. Cette réponse de Nicoclès se trouve dans le chapitre 146 de la Collection des moines *Antonius et Maximus*, imprimée à la suite de STOBÉE. C.

it, par maniere non intelligible : *Ut si quis medicus* 'et, *ut sumat*

errigenam, herbigradam, domiportam, sanguine cassam [1].

it une bonne regle en leur art, et qui accompaigne s les arts fantastiques, vaines et supernaturelles, Qu'il que la foy du patient preoccupe, par bonne esperance seurance, leur effect et operation : laquelle regle ils ent iusques là, que le plus ignorant et grossier me-, ils le treuvent plus propre à celuy qui a fiance en que le plus experimenté et incogneu. Le chois mesme pluspart de leurs drogues est aulcunement mysterieux in : Le pied gauche d'une tortue, L'urine d'un le- La fiente d'un elephant, Le foye d'une taulpe, Du tiré soubs l'aile droicte d'un pigeon blanc ; et pour aultres choliqueux (tant ils abusent desdaigneuse- de nostre misere), Des crottes de rat pulverisees, et aultres singeries qui ont plus le visage d'un enchan- nt magicien, que de science solide. Ie laisse à part le re impair de leurs pillules, la destination de certains et festes de l'annee, la distinction des heures à cueillir erbes de leurs ingredients, et cette grimace rebarba- et prudente de leur port et contenance, dequoy Pline le se mocque. Mais ils ont failly, veulx ie dire, de ce ce beau commencement ils n'ont adiousté cecy, De e leurs assemblees et consultations plus religieuses et

mme si un médecin ordonnoit à un malade de prendre

Un enfant de la terre, errant sur le gazon,
Privé d'os et de sang, et portant sa maison.

s latin se trouve dans CICÉRON, *de Divinat.*, II, 64 ; et il ajoute : eu de dire avec tout le monde, *un limaçon*, » c'est-à-dire, peut-es bouillons de limaçons. Voyez le recueil de Lilio Giraldi, inti-[illegible], t. II, p. 620 de ses Œuvres complètes, Leyde, 1696.

secretes : aulcun homme profane n'y debvoit avoir accez[1], non plus qu'aux secretes cerimonies d'Aesculape ; car il advient de cette faulte, que leur irresolution, la foiblesse de leurs arguments, divinations et fondements, l'aspreté de leurs contestations[2], pleines de haine, de ialousie, et de consideration particuliere, venants à estre descouvertes à un chascun, il fault estre merveilleusement aveugle, si on ne se sent bien hazardé entre leurs mains. Qui veid iamais medecin se servir de la recepte de son compaignon, sans y retrencher ou adiouster quelque chose ? ils trahissent assez par là leur art, et nous font veoir qu'ils y considerent plus leur reputation, et par consequent leur proufit, que l'interest de leurs patients. Celuy là de leurs docteurs est plus sage, qui leur a anciennement prescript qu'un seul se mesle de traicter un malade : car s'il ne faict rien qui vaille, le reproche à l'art de la medecine n'en sera pas fort grand, pour la faulte d'un homme seul ; et au rebours, la gloire en sera grande, s'il vient à bien rencontrer : là ou quand ils sont beaucoup, ils descrient à touts les coups le mestier ; d'autant qu'il leur advient de faire plus souvent mal que bien. Ils se debvoient contenter du perpetuel desaccord qui se treuve ez opinions des principaux maistres et aucteurs anciens de cette science, lequel n'est cogneu que des hommes versez aux livres, sans faire veoir encore au peuple les controverses et inconstances de iugement qu'ils nourrissent et continuent entre eulx.

Voulons nous un exemple de l'ancien debat de la medecine ? Herophilus[3] loge la cause originelle des maladies aux humeurs ; Erasistratus, au sang des arteres ; Asclepiades, aux atomes invisibles s'escoulants en nos pores :

[1] Voyez plus haut, p. 512, note 2.

[2] PLINE, *Nat. Hist.*, XXIX, 1. C.

[3] CELSE, préface du premier livre. On lisoit ici, dans toutes les anciennes éditions, *Hierophilus*. J. V. L.

Alcmaeon, en l'exsuperance ou default des forces corporelles; Diocles, en l'inequalité des elements du corps, et en la qualité de l'air que nous respirons; Strato, en l'abondance, crudité, et corruption de l'aliment que nous prenons; Hippocrates la loge aux esprits. Il y a l'un de leurs amis [1], qu'ils cognoissent mieulx que moy, qui s'escrie à ce propos, « Que la science la plus importante qui soit en nostre usage, comme celle qui a charge de nostre conservation et santé, c'est, de malheur, la plus incertaine, la plus trouble, et agitee de plus de changements. » Il n'y a pas grand dangier de nous mescompter à la haulteur du soleil, ou en la fraction de quelque supputation astronomique : mais icy, où il y va de tout nostre estre, ce n'est pas sagesse de nous abandonner à la mercy de l'agitation de tant de vents contraires.

Avant la guerre peloponnesiaque [2], il n'estoit pas grands nouvelles de cette science. Hippocrates la meit en credit. tout ce que cettuy cy avoit estably, Chrysippus le renversa: depuis, Erasistratus, petit fils d'Aristote, tout ce que Chrysippus en avoit escript : aprez ceulx cy, surveindrent les empiriques, qui preindrent une voye toute diverse des anciens au maniement de cet art : quand le credit de ces derniers commencea à s'envieillir, Herophilus meit en usage une aultre sorte de medecine, qu'Asclepiades veint à combattre et aneantir à son tour : à leur reng gaignerent auctorité les opinions de Themison, et depuis de Musa; et encores aprez, celles de Vectius Valens, medecin fameux par l'intelligence qu'il avoit avec Messalina : l'empire de la medecine tumba du temps de Neron à Thessalus, qui abolit et condamna tout ce qui en avoit esté tenu iusques

1 PLINE, *Nat. Hist.*, XXIX, 1, au commencement. C.

2 Tous ces détails sur la médecine ancienne sont extraits de PLINE. *Il suffit de renvoyer* une fois au chapitre 1er de son vingt-neuvième *livre. C.*

à luy : la doctrine de cettuy cy feut abbattue par Crinas de Marseille, qui apporta de nouveau de regler toutes les operations medecinales aux ephemerides et mouvements des astres, manger, dormir et boire, à l'heure qu'il plairoit à la lune et à Mercure : son auctorité feut bientost aprez supplantee par Charinus, medecin de cette mesme ville de Marseille ; cettuy cy combattoit non seulement la medecine ancienne, mais encores l'usage des bains chaulds, publicque, et tant de siecles auparavant accoustumé; il faisoit baigner les hommes dans l'eau froide, en hyver mesme, et plongeoit les malades dans l'eau naturelle des ruisseaux. Iusques au temps de Pline, aulcun Romain n'avoit encores daigné exercer la medecine : elle se faisoit par des estrangiers et Grecs; comme elle se faict, entre nous François, par des Latineurs : car, comme dict un tresgrand medecin, nous ne recevons pas ayseement la medecine que nous entendons, non plus que la drogue que nous cueillons. Si les nations desquelles nous retirons le gayac, la salseperille [1], et le bois d'esquine [2], ont des medecins, combien pensons nous, par cette mesme recommendation de l'estrangeté, la rareté et la cherté, qu'ils facent feste de nos choulx et de nostre persil? car qui oseroit mespriser les choses recherchees de si loing, au hazard d'une si longue peregrination et si perilleuse? Depuis ces anciennes mutations de la medecine, il y en a eu infinies aultres iusques à nous; et, le plus souvent, mutations entieres et universelles, comme sont celles que produisent, de nostre temps, Paracelse, Fioravanti, et Argenterius [3] :

[1] Ou *salseparille*, selon Cotgrave. Nous disons aujourd'hui *salsepareille*; et c'est comme on a mis dans quelques éditions de Montaigne. C

[2] *Bois d'esquine*, dit Cotgrave, *c'est la racine d'un certain jonc des Indes*, de laquelle on fait usage dans la médecine. C.

[3] Nous avons parlé ailleurs de Paracelse. Quant à Léonard *Fioravanti*, c'étoit un médecin et un alchimiste, ou plutôt un charlatan, né à Bologne, assez long-temps célèbre en Italie, et mort en 1588. A

car ils ne changent pas seulement une recepte, mais, à ce qu'on me dict, toute la contexture et police du corps de la medecine, accusants d'ignorance et de piperie ceulx qui en ont faict profession iusques à eulx. Ie vous laisse à penser où en est le pauvre patient.

Si encores nous estions asseurez, quand ils se mescomptent, qu'il ne nous nuisist pas, s'il ne nous proufite; ce seroit une bien raisonnable composition, de se hazarder d'acquerir du bien, sans se mettre en dangier de perte. Aesope faict ce conte [1], qu'un qui avoit acheté un More esclave, estimant que cette couleur luy feust venue par accident et mauvais traictement de son premier maistre, le feit medeciner de plusieurs bains et bruvages, avecques grand soing : il adveint que le More n'en amenda aulcunement sa couleur basanee, mais qu'il en perdit entierement sa premiere santé. Combien de fois nous advient il de veoir les medecins imputants les uns aux aultres la mort de leurs patients? Il me souvient d'une maladie populaire qui feut aux villes de mon voisinage, il y a quelques annees, mortelle et tresdangereuse : cet orage estant passé, qui avoit emporté un nombre infiny d'hommes, l'un des plus fameux medecins de toute la contree veint à publier un livret, touchant cette matiere, par lequel il se radvise de ce qu'ils avoyent usé de la saignee, et confesse que c'est l'une des causes principales du dommage qui en estoit advenu. Dadvantage, leurs aucteurs tiennent qu'il n'y a aulcune medecine qui n'ayt quelque partie nuisible : et si celles

semble qu'il est permis de le juger sur les titres de ses ouvrages, le *Trésor de la vie humaine*, l'*Abrégé des secrets rationnels concernant la médecine, la chirurgie et l'alchimie;* le *Miroir de la science universelle*, etc. Le troisième de ces médecins, *Jean Argentier*, homme plus estimable, né à Quiers, ville de Piémont, en 1513, mourut à Turin en 1572. Le recueil de ses œuvres, in-fol., a été publié plusieurs fois. Il se distingua surtout par ses vives attaques contre Galien. J. V. L.

[1] *Fable 76, l'Éthiopien*. C.

mesmes qui nous servent, nous offensent aulcunement, que doibvent faire celles qu'on nous applique du tout hors de propos? De moy, quand il n'y auroit aultre chose, i'estime qu'à ceulx qui haïssent le goust de la medecine, ce soit un dangereux effort, et de preiudice, de l'aller avaller à une heure si incommode, avecques tant de contrecœur; et crois que cela essaye [1] merveilleusement le malade en une saison où il a tant besoing de repos : oultre ce, qu'à considerer les occasions sur quoy ils fondent ordinairement la cause de nos maladies, elles sont si legieres et si delicates, que i'argumente par là qu'une bien petite erreur en la dispensation de leurs drogues peult nous apporter beaucoup de nuisance. Or, si le mescompte du medecin est dangereux, il nous va bien mal; car il est fort malaysé qu'il n'y retumbe souvent : Il a besoing de trop de pieces, considerations et circonstances, pour affuster [2] iustement son desseing : il fault qu'il cognoisse la complexion du malade, sa temperature, ses humeurs, ses inclinations, ses actions, ses pensements mesmes, et ses imaginations; il fault qu'il se responde des circonstances externes, de la nature du lieu, condition de l'air et du temps, assiette des planetes et leurs influences; qu'il sçache, en la maladie, les causes, les signes, les affections, les iours critiques; en la drogue, le poids, la force, le païs, la figure, l'aage, la dispensation; et fault que toutes ces pieces il les sçache proportionner et rapporter l'une à l'aultre pour en engendrer une parfaicte symmetrie: à quoy s'il fault [3] tant soit peu, si de tant de ressorts il y en a un tout seul qui tire à gauche, en voylà assez pour nous perdre. Dieu sçait de quelle difficulté est la cognoissance de la pluspart de ces parties : car,

[1] *Essaye* signifie, en général, *éprouve, met à l'épreuve;* et ici, *met à une rude épreuve*. E. J.

[2] *Affûter, ajuster, disposer*. J. V. L.

[3] *S'il se méprend, s'il manque*. E. J.

pour exemple, comment trouvera il le signe propre de la maladie, chascune estant capable d'un infiny nombre de signes? combien ont il de debats entr'eulx et de doubtes sur l'interpretation des urines? aultrement d'où viendroit cette altercation continuelle que nous veoyons entr'eulx sur la cognoissance du mal? comment excuserions nous cette faulte, où ils tumbent si souvent, de prendre martre pour renard? Aux maulx que i'ay eu, pour peu qu'il y eust de difficulté, ie n'en ay iamais trouvé trois d'accord : ie remarque plus volontiers les exemples qui me touchent. Dernierement, à Paris, un gentilhomme feut taillé par l'ordonnance des medecins, auquel on ne trouva de pierre non plus à la vessie qu'à la main : et là mesme, un evesque qui m'estoit fort amy, avoit esté instamment solicité, par la pluspart des medecins qu'il appelloit à son conseil, de se faire tailler; i'aidois moy mesme, soubs la foy d'aultruy, à le luy suader [1] : quand il feust trespassé, et qu'il feut ouvert, on trouva qu'il n'avoit mal qu'aux reins. Ils sont moins excusables en cette maladie, d'autant qu'elle est aulcunement palpable. C'est par là que la chirurgie me semble beaucoup plus certaine, parce qu'elle veoid et manie ce qu'elle faict; il y a moins à coniecturer et à deviner : là où les medecins n'ont point de *speculum matricis* qui leur descouvre nostre cerveau, nostre poulmon, et nostre foye.

Les promesses mesmes de la medecine sont incroyables : car, ayant à prouveoir à divers accidents et contraires qui nous pressent souvent ensemble, et qui ont une relation quasi necessaire, comme la chaleur du foye, et froideur de l'estomach, ils nous vont persuadant que, de leurs

[1] *Persuader*, comme il y a dans l'édition de 1588, fol. 336. Les faits cités ici par Montaigne se sont passés probablement à Paris en 1587 ou 88, pendant le séjour qu'il y fit pour donner cette édition, qu'il revit et corrigea lui-même. J. V. L.

ingredients, cettuy cy eschauffera l'estomach, cet aultre refreschira le foye; l'un a sa charge d'aller droict aux reins, voire iusques à la vessie, sans estaler ailleurs ses operations, et conservant ses forces et sa vertu, en ce long chemin et plein de destourbiers, iusques au lieu au service duquel il est destiné, par sa proprieté occulte; l'aultre asseichera le cerveau; celuy là humectera le poulmon. De tout cet amas, ayant faict une mixtion de bruvage, n'est ce pas quelque espece de resverie d'esperer que ces vertus s'aillent divisant et triant de cette confusion et meslange, pour courir à charges si diverses? Ie craindrois infiniement qu'elles perdissent ou eschangeassent leurs etiquettes, et troublassent leurs quartiers. Et qui pourroit imaginer qu'en cette confusion liquide, ces facultez ne se corrompent, confondent, et alterent l'une l'aultre? Quoy, que l'execution de cette ordonnance despend d'un aultre officier, à la foy et mercy duquel nous abandonnons, encores un coup, nostre vie?

Comme nous avons des pourpoinctiers [1], des chaussetiers pour nous vestir; et en sommes d'aultant mieulx servis, que chascun ne se mesle que de son subiect, et a sa science plus restreincte et plus courte que n'a un tailleur qui embrasse tout; et comme, à nous nourrir, les grands, pour plus de commodité, ont des offices distinguez de potagers et de rostisseurs, dequoy un cuisinier, qui prend la charge universelle, ne peult si exquisement venir à bout : de mesme, à nous guarir, les Aegyptiens [2] avoient raison de reiecter ce general mestier de medecin, et de descouper cette profession; à chasque maladie, à chasque partie du corps, son œuvrier; car cette partie en estoit bien plus

[1] Des tailleurs *pourpointiers*; ceux qui ne faisoient que des *pourpoints*, que l'habillement du tronc du corps : à la différence des *chaussetiers*, qui faisoient les hauts-de-chausses et les bas. A. D.

[2] HÉRODOTE, II, 84. J. V. L.

proprement et moins confusement traictee, de ce qu'on ne regardoit qu'à elle specialement. Les nostres ne s'advisent pas que, qui pourveoid à tout, ne pourveoid à rien; que la totale police de ce petit monde leur est indigestible. Ce pendant qu'ils craignent d'arrester le cours d'un dysenterique, pour ne luy causer la fiebvre, ils me tuerent un amy qui valoit mieulx que touts tant qu'ils sont [1]. Ils mettent leurs divinations au poids, à l'encontre des maulx presents; et, pour ne guarir le cerveau au preiudice de l'estomach, offensent l'estomach et empirent le cerveau par ces drogues tumultuaires et dissentieuses [2].

Quant à la varieté et foiblesse des raisons de cet art, elle est plus apparente qu'en aulcun' aultre art : Les choses aperitifves sont utiles à un homme choliqueux, d'autant qu'ouvrant les passages et les dilatant, elles acheminent cette matiere gluante, de laquelle se bastit la grave [3] et la pierre, et conduisent contrebas ce qui se commence à durcir et amasser aux reins : les choses aperitifves sont dangereuses à un homme choliqueux, d'autant qu'ouvrant les passages et les dilatant, elles acheminent vers les reins la matiere propre à bastir la grave, lesquels s'en saisissants volontiers pour cette propension qu'ils y ont, il est malaysé qu'ils n'en arrestent beaucoup de ce qu'on y aura charrié; dadvantage, si de fortune il s'y rencontre quelque corps un peu plus grosset qu'il ne fault, pour passer touts ces destroicts qui restent à franchir pour l'expeller au dehors, ce corps estant esbranlé par ces

1 Sans doute il veut parler de son ami Estienne de la Boëtie, mort de la dyssenterie en 1563. Il est tout simple alors qu'il se rappelle cette perte avec tant d'amertume : les médecins doivent le lui pardonner. J. V. L.

2 *Par ces drogues mêlées confusément, et qui ont des qualités discordantes et contraires.* E. J.

3 La *gravelle*, maladie des reins et de la vessie, causée par quelque *gravier. E. J.*

choses aperitifves, et iecté dans ces canaux estroicts, venant à les boucher, acheminera une certaine mort et tresdouloureuse. Ils ont une pareille fermeté aux conseils qu'ils nous donnent de nostre regime de vivre : Il est bon de tumber souvent de l'eau [1]; car nous veoyons, par experience, qu'en la laissant croupir, nous lui donnons loisir de se descharger de ses excrements et de sa lie, qui servira de matiere à bastir la pierre en la vessie : il est bon de ne tumber point souvent de l'eau; car les poisants excrements qu'elle traisne quand et elle, ne s'emporteront point s'il n'y a de la violence, comme on veoid, par experience, qu'un torrent qui roule avecques roideur balaye bien plus nettement le lieu où il passe, que ne faict le cours d'un ruisseau mol et lasche : Pareillement, il est bon d'avoir souvent affaire aux femmes, car cela ouvre les passages, et achemine la grave et le sable : il est bien aussi mauvais, car cela eschauffe les reins, les lasse et affoiblit : Il est bon de se baigner aux eaux chauldes, parce que cela relasche et amollit les lieux où se croupit le sable et la pierre : mauvais aussi est il, d'autant que cette application de chaleur externe aide les reins à cuire, durcir et petrifier la matiere qni y est disposee : A ceulx qui sont aux bains, il est plus salubre de manger peu le soir, afin que le bruvage des eaux qu'ils ont à prendre lendemain matin face plus d'operation, rencontrant l'estomach vuide et non empesché : au rebours, il est meilleur de manger peu au disner, pour ne troubler l'operation de l'eau, qui n'est pas encores parfaicte, et ne charger l'estomach si soubdain aprez cet aultre travail, et pour laisser l'office de digerer à la nuict, qui le sçait mieulx faire que ne faict le jour, où le corps et l'esprit sont en perpetuel mouvement et action. Voylà comment ils vont baste-

[1] *Tomber de l'eau*, pour dire *lâcher de l'eau*, *uriner ;* expression gasconne, tout-à-fait barbare en françois. C.

lant[1] et baguenaudant à nos despens en touts leurs discours; et ne me sçauroient fournir proposition, à laquelle ie n'en rebastisse une contraire de pareille force. Qu'on ne crie donc plus aprez ceulx qui, en ce trouble, se laissent doulcement conduire à leur appetit et au conseil de nature, et se remettent à la fortune commune.

I'ay veu, par occasion de mes voyages, quasi touts les bains fameux de chrestienté[2]; et, depuis quelques annees, ay commencé à m'en servir : car, en general, i'estime le baigner salubre, et crois que nous encourons non legieres incommoditez en nostre santé, pour avoir perdu cette coustume, qui estoit generalement observee au temps passé quasi en toutes les nations, et est encores en plusieurs, de se laver le corps touts les iours; et ne puis pas imaginer que nous ne vaillions beaucoup moins de tenir ainsi nos membres encroustez, et nos pores estoupez de crasse : et quant à leur boisson, la fortune a faict premierement qu'elle ne soit aulcunement ennemie de mon goust: secondement, elle est naturelle et simple, qui au moins n'est pas dangereuse si elle est vaine, dequoy ie prends pour respondant cette infinité de peuples de toutes sortes et complexions qui s'y assemble; et, encores que ie n'y aye apperceu aucun effet extraordinaire et miraculeux, ains que, m'en informant un peu plus curieusement qu'il ne se faict, i'aye trouvé mal fondez et fauls touts les bruits de telles operations qui se sement en ces lieux là, et qui

[1] *Faisant les bateleurs, se jouant et badinant.* E. J.

[2] Plombières; Bade en Suisse; Albano, et San Pietro, auprès de Padoue; Battaglia; Lucques (*Bagno della Villa*), Pise, Viterbe, etc. Il connoissoit aussi les eaux des Pyrénées; et à Épernay, en 1580, le jésuite Maldonat lui avoit fait la description des bains de Spa, où il venoit d'accompagner M. de Nevers (*Voyage*, t. I, p. 9). On retrouve ici la substance des longues et minutieuses observations que Montaigne avoit dictées ou écrites lui-même, en Lorraine, en Suisse, et en Italie. J. V. L.

s'y croyent (comme le monde va se pipant ayseement de ce qu'il desire), toutesfois aussi n'ay ie veu gueres de personnes que ces eaux ayent empiré, et ne leur peult on sans malice refuser cela, qu'elles n'esveillent l'appetit, facilitent la digestion, et nous prestent quelque nouvelle alaigresse, si on n'y va par trop abattu de forces; ce que ie desconseille de faire : elles ne sont pas pour relever une poisante ruyne; elles peuvent appuyer une inclination legiere, ou prouveoir à la menace de quelque alteration. Qui n'y apporte assez d'alaigresse, pour pouvoir iouïr le plaisir des compaignies qui s'y treuvent, et des promenades et exercices à quoy nous convie la beauté des lieux où sont communement assises ces eaux, il perd sans doubte la meilleure piece et plus asseuree de leur effect. A cette cause, i'ay choisi iusques à cette heure à m'arrester et à me servir de celles où il y avoit plus d'amœnité de lieu, commodité de logis, de vivres et de compaignies, comme sont, en France, les bains de Banieres; en la frontiere d'Allemaigne et de Lorraine, ceulx de Plombieres; en Souysse, ceulx de Bade ; en la Toscane, ceux de Lucques, et specialement ceulx *della Villa*, desquels i'ay usé plus souvent et à diverses saisons.

Chasque nation a des opinions particulieres touchant leur usage, et des loix et formes de s'en servir, toutes diverses; et, selon mon experience, l'effect quasi pareil : le boire n'est aulcunement receu en Allemaigne; pour toutes maladies, ils se baignent, et sont à grenouiller dans l'eau, quasi d'un soleil à l'aultre ; en Italie, quand ils boivent neuf iours, ils s'en baignent pour le moins trente, et communement boivent l'eau mixtionnee d'aultres drogues, pour secourir son operation : on nous ordonne icy de nous promener pour la digerer; là, on les arreste au lict où ils l'ont prinse, iusques à ce qu'ils l'ayent vuidee, leur eschauffant continuellement l'estomach et les pieds : comme

les Allemands ont de particulier de se faire generalement touts corneter[1] et ventouser avecques scarification, dans le bain ; ainsin ont les Italiens leurs *doccie*[2], qui sont certaines gouttieres de cette eau chaulde, qu'ils conduisent par des cannes, et vont baignant une heure le matin, et autant l'aprez disnee, par l'espace d'un mois, ou la teste, ou l'estomach, ou aultre partie du corps à laquelle ils ont affaire. Il y a infinies aultres differences de coustumes en chasque contree ; ou, pour mieulx dire, il n'y a quasi aulcune ressemblance des unes aux aultres. Voylà comment cette partie de medecine, à laquelle seule ie me suis laissé aller, quoyqu'elle soit la moins artificielle, si a elle sa bonne part de la confusion et incertitude qui se veoid partout ailleurs en cet art.

Les poëtes disent tout ce qu'ils veulent avecques plus d'emphase et de grace, tesmoing ces deux epigrammes,

Alcon hesterno signum Iovis attigit : ille,
  Quamvis marmoreus, vim patitur medici.
Ecce hodie, iussus transferri ex æde vetusta,
  Effertur, quamvis sit deus atque lapis[3] :

[1] *Corneter* et *ventouser*, termes à peu près synonymes. On dit maintenant *ventouser ;* et *corneter* est tout-à-fait hors d'usage, quoiqu'on trouve encore, dans nos Dictionnaires modernes, *cornet à ventouser*. C. — « Il y avoit force Allemands qui se faisoient *corneter* et seigner. » *Voyage de Montaigne*, t. I, p. 144. Plus haut, p. 58, Montaigne raconte que les baigneurs, à Bade, *se font corneter et seigner si fort*, qu'il a *vu par fois les deux bains publicques qui sembloient estre de pur sang.* J. V. L.

[2] *Douches*. Montaigne (*Voyage*, t. II, p. 158) en parle ainsi dans sa description des bains *della Villa : « Il y a aussi certain esgout qu'ils nomment* la doccia; *ce sont des tuïeaux par lesquels on reçoit l'eau chaulde en diverses parties du corps, et notamment à la teste, par des canaulx qui descendent sur vous sans cesse, et vous viennent battre la partie, l'eschauffent; et puis l'eau se reçoit par un canal de bois, comme celuy des buandieres, le long duquel elle s'escoule.* J. V. L.

[3] Le médecin Alcon toucha hier la statue de Jupiter ; et, tout marbre qu'il est, Jupiter a éprouvé la vertu du médecin : aujourd'hui on le tire de son vieux temple ; et, quoiqu'il soit dieu et pierre, on va l'enterrer. AUSONE, *Epigr.* 74.

et l'aultre,

> **Lotus nobiscum est, hilaris cœnavit, et idem**
> **Inventus mane est mortuus Andragoras.**
> **Tam subitæ mortis causam, Faustine, requiris?**
> **In somnis medicum viderat Hermocratem**[1] **:**

sur quoy ie veulx faire deux contes :

Le baron de Caupene en Chalosse, et moy, avons en commun le droict de patronage d'un benefice qui est de grande estendue, au pied de nos montaignes, qui se nomme *Lahontan*. Il est des habitants de ce coing, ce qu'on dict de ceulx de la vallee d'Angrougne : ils avoient une vie à part, les façons, les vestements et les mœurs à part; regis et gouvernez par certaines polices et coustumes particulieres receues de pere en fils, ausquelles ils s'obligeoient, sans aultre contraincte que de la reverence de leur usage. Ce petit estat s'estoit continué de toute ancienneté en une condition si heureuse, qu'aulcun iuge voisin n'avoit esté en peine de s'informer de leur affaire; aulcun advocat employé à leur donner advis, ny estrangier appellé pour esteindre leurs querelles, et n'avoit on iamais veu aulcun de ce destroict[2] à l'aumosne : ils fuyoient les alliances et le commerce de l'aultre monde, pour n'alterer la pureté de leur police : iusques à ce, comme ils recitent, que l'un d'entre eulx, de la memoire de leurs peres, ayant l'ame espoinçonnee d'une noble ambition, alla s'adviser, pour mettre son nom en credit et reputation, de faire l'un de ses enfants maistre Iean, ou maistre Pierre; et l'ayant faict instruire à escrire en quelque ville voisine, le rendit enfin un beau notaire de village. Cettuy cy, devenu grand,

[1] Hier, Andragoras se baigna avec nous, soupa gaiement; et on l'a trouvé mort ce matin. Voulez-vous savoir, Faustinus, quelle est la cause d'une mort si subite? Il avoit vu en songe le médecin Hermocrate. MARTIAL, VI, 53.

[2] *District*. E. J.

commença à desdaigner leurs anciennes coustumes, et à leur mettre en teste la pompe des regions de deçà : le premier de ses comperes à qui on escorna une chevre, il luy conseilla d'en demander raison aux iuges royaux d'autour de là ; et de cettuy cy à un aultre, iusques à ce qu'il eust tout abastardy. A la suite de cette corruption, ils disent qu'il y en surveint incontinent un' aultre de pire consequence, par le moyen d'un medecin à qui il print envie d'espouser une de leurs filles, et de s'habituer parmy eulx. Cettuy cy commencea à leur apprendre premierement le nom des fiebvres, des rheumes et des apostumes, la situation du cœur, du foye et des intestins, qui estoit une science iusques lors treseslòingnee de leur cognoissance ; et, au lieu de l'ail, de quoy ils avoient apprins à chasser toutes sortes de maulx, pour aspres et extremes qu'ils feussent, il les accoustuma, pour une toux ou pour un morfondement, à prendre les mixtions estrangieres, et commencea à faire traficque non de leur santé seulement, mais aussi de leur mort. Ils iurent que, depuis lors seulement, ils ont apperceu que le serein leur appesantissoit la teste, que le boire, ayant chauld, apportoit nuisance, et que les vents de l'automne estoient plus griefs que ceulx du printemps ; que, depuis l'usage de cette medecine, ils se treuvent accablez d'une legion de maladies inaccoustumees, et qu'ils apperceoivent un general deschet en leur ancienne vigueur, et leurs vies de moitié raccourcies. Voylà le premier de mes contes.

L'aultre est, qu'avant ma subiection graveleuse, oyant faire cas du sang de bouc à plusieurs, comme d'une manne celeste envoyee en ces derniers siecles pour la tutelle et conservation de la vie humaine, et en oyant parler à des gents d'entendement comme d'une drogue admirable et d'une operation infaillible ; moy, qui ay tousiours pensé estre en bute à touts les accidents qui peuvent toucher tout aultre homme, prins plaisir, en pleine santé, à me

prouveoir de ce miracle; et commanday, chez moy, qu'on me nourrist un bouc selon la recepte : car il fault que ce soit aux mois lès plus chaleureux de l'esté qu'on le retire, et qu'on ne luy donne à manger que des herbes aperitifves, et à boire que du vin blanc. Ie me rendis de fortune chez moy le iour qu'il debvoit estre tué : on me veint dire que mon cuisinier trouvoit dans la panse deux ou trois grosses boules qui se chocquoient l'une l'aultre parmy sa mangeaille. Ie feus curieux de faire apporter toute cette tripaille en ma presence, et feis ouvrir cette grosse et large peau. Il en sortit trois gros corps, legiers comme des esponges, de façon qu'il semble qu'ils soyent creux; durs, au demourant, par le dessus, et fermes, bigarrez de plusieurs couleurs mortes; l'un parfaict en rondeur, à la mesure d'une courte boule; les aultres deux, un peu moindres, ausquels l'arrondissement est imparfaict, et semble qu'il s'y acheminast. I'ay trouvé, m'en estant faict enquerir à ceulx qui ont accoustumé d'ouvrir de ces animaulx, que c'est un accident rare et inusité. Il est vraysemblable que ce sont des pierres cousines des nostres : et s'il est ainsi, c'est une esperance bien vaine aux graveleux, de tirer leur guarison du sang d'une beste qui s'en alloit elle mesme mourir d'un pareil mal. Car de dire que le sang ne se sent pas de cette contagion, et n'en altere sa vertu accoustumee, il est plustost à croire qu'il ne s'engendre rien en un corps que par la conspiration et communication de toutes les parties : la masse agit tout' entiere, quoyque l'une piece y contribue plus que l'aultre, selon la diversité des operations : parquoy il y a grande apparence qu'en toutes les parties de ce bouc, il y avoit quelque qualité petrifiante. Ce n'estoit pas tant pour la crainte de l'advenir, et pour moy, que i'estois curieux de cette experience; comme c'estoit, qu'il advient chez moy, ainsi qu'en plusieurs maisons, que les femmes y font amas de telles me-

nues drogueries pour en secourir le peuple, usant de mesme recepte à cinquante maladies, et de telle recepte qu'elles ne prennent pas pour elles, et si triumphent en bons evenements.

Au demourant, i'honore les medecins, non pas, suyvant le precepte[1], pour la necessité (car, à ce passage on en oppose un aultre du prophete, reprenant le roy Asa d'avoir eu recours au medecin[2]), mais pour l'amour d'eulx mesmes, en ayant veu beaucoup d'honnestes hommes et dignes d'estre aimez. Ce n'est pas à eulx que i'en veulx, c'est à leur art : et ne leur donne pas grand blasme de faire leur proufit de nostre sottise, car la plus part du monde faict ainsi; plusieurs vacations[3], et moindres, et plus dignes que la leur, n'ont fondement et appuy qu'aux abus publicques. Ie les appelle en ma compaignie quand ie suis malade, s'ils se rencontrent à propos, et demande à en estre entretenu; et les paye comme les aultres. Ie leur donne loy de me commander de m'abrier chauldement, si ie l'ayme mieulx ainsi que d'aultre sorte : ils peuvent choisir, d'entre les porreaux et les laictues, dequoy il leur plaira que mon bouillon se face, et m'ordonner le blanc ou le clairet; et ainsi de toutes aultres choses qui sont indifferentes à mon appetit et usage. I'entends bien que ce n'est rien faire pour eulx, d'autant que l'aigreur et l'estrangeté sont accidents de l'essence propre de la medecine. Lycurgus ordonnoit le vin aux Spartiates malades; pourquoy? parce qu'ils en haïssoient l'usage, sains : tout ainsi qu'un gentilhomme, mon voisin, s'en sert pour drogue tressalutaire à ses fiebvres, parce que, de sa nature, il en hait mortellement le goust. Combien en veoyons nous d'entre eulx estre de mon hu-

[1] *Honora medicum propter necessitatem.* Eccl., XXXVIII, 1.

[2] *Nec in infirmitate sua quæsivit Dominum, sed magis in medicorum arte confisus est.* Paralipomen., II, 16, 12.

[3] *Professions.* E. J.

meur? desdaigner la medecine pour leur service, et prendre une forme de vie libre, et toute contraire à celle qu'ils ordonnent à aultruy? Qu'est ce cela, si ce n'est abuser tout destrousseement de nostre simplicité? car ils n'ont pas leur vie et leur santé moins chere que nous, et accommoderoient leurs effects à leur doctrine, s'ils n'en cognoissoient eulx mesmes la faulseté.

C'est la crainte de la mort et de la douleur, l'impatience du mal, une furieuse et indiscrete soif de la guarison, qui nous aveugle ainsi : c'est pure lascheté qui nous rend nostre croyance si molle et maniable. La plus part pourtant ne croyent pas tant, comme ils endurent et laissent faire; car ie les ois se plaindre, et en parler, comme nous: mais ils se resolvent enfin : « Que feroy ie doncques? » Comme si l'impatience estoit de soy quelque meilleur remede que la patience. Y a il aulcun de ceulx qui se sont laissez aller à cette miserable subiection, qui ne se rende egualement à toute sorte d'impostures? qui ne se mette à la mercy de quiconque a cette impudence de luy donner promesse de sa guarison? Les Babyloniens portoient leurs malades en la place : le medecin, c'estoit le peuple; chascun des passants ayant, par humanité et civilité, à s'enquerir de leur estat, et, selon son experience, leur donner quelque advis salutaire [1]. Nous n'en faisons gueres aultrement; il n'est pas une simple femmelette de qui nous n'employons les barbotages et les brevets [2] : et, selon mon humeur, si i'avois à en accepter quelqu'une, i'accepterois plus volontiers cette medecine qu'aulcune aultre; d'autant

[1] C'est une loi, dit Hérodote, I, 197, sagement établie. Il n'est pas permis, ajoute-t-il, de passer près d'un malade sans lui demander quel est son mal. Voyez aussi Strabon, XVI, p. 1082. J. V. L.

[2] Le *barbotage* est, au propre, l'action de *barboter* dans l'eau; il est pris ici, au figuré, pour celle de *marmoter, parler entre ses dents.* — Les *brevets* sont des billets suspendus au cou, en forme d'*amulettes.* E. J.

qu'au moins il n'y a nul dommage à craindre. Ce qu'Homere [1] et Platon disoient des Aegyptiens, qu'ils estoient touts medecins, il se doibt dire de touts peuples : il n'est personne qui ne se vante de quelque recepte, et qui ne la hazarde sur son voisin, s'il l'en veult croire. I'estois, l'aultre iour, en une compaignie, où ie ne sçais qui, de ma confrairie, apporta la nouvelle d'une sorte de pilulles compilees de cent et tant d'ingredients, de compte faict : il s'en esmeut une feste et une consolation singuliere ; car quel rochier soubtiendroit l'effort d'une si nombreuse batterie? I'entends toutesfois, par ceulx qui l'essayerent, que la moindre petite grave [2] ne daigna s'en esmouvoir.

Ie ne me puis desprendre de ce papier, que ie n'en die encores ce mot, sur ce qu'ils nous donnent, pour respondant de la certitude de leurs drogues, l'experience qu'ils ont faicte : La plus part, et, ce crois ie, plus des deux tiers des vertus medicinales, consistent en la quinteessence ou proprieté occulte des simples, de laquelle nous ne pouvons avoir aultre instruction que l'usage ; car quinteessence n'est aultre chose qu'une qualité de laquelle, par nostre raison, nous ne sçavons trouver la cause. En telles preuves, celles qu'ils disent avoir acquise par l'inspiration de quelque daimon, ie suis content de les recevoir (car, quant aux miracles, ie n'y touche iamais) ; ou bien encores les preuves qui se tirent des choses qui, pour aultre consideration, tumbent souvent en nostre usage, comme si en la laine dequoy nous avons accoustumé de nous vestir, il s'est trouvé, par accident, quelque occulte proprieté dessiccatifve qui guarisse les mules au talon, et si, au raifort que nous mangeons pour la nourriture, il s'est rencontré quelque operation aperitifve : Galen recite qu'il adveint à un ladre

[1] *Odyssée*, IV, 231 ; PLUTARQUE, *Que les bêtes brutes usent de la raison*, c. 6 de la traduction d'Amyot. C.

[2] *Le moindre petit gravier*. E. J.

de recevoir guarison, par le moyen du vin qu'il beut, d'autant que de fortune une vipere s'estoit coulee dans le vaisseau. Nous trouvons, en cet exemple, le moyen et une conduicte vraysemblable à cette experience, comme aussi en celles ausquelles les medecins disent avoir esté acheminez par l'exemple d'aulcunes bestes : mais en la plus part des aultres experiences à quoy ils disent avoir esté conduicts par la fortune, et n'avoir eu aultre guide que le hazard, ie treuve le progrez de cette information incroyable. I'imagine l'homme, regardant autour de luy le nombre infiny des choses, plantes, animaulx, metaulx; ie ne sçais par où luy faire commencer son essay : et, quand sa premiere fantasie se iectera sur la corne d'un elan, à quoy il fault prester une creance bien molle et aysee, il se treuve encores autant empesché en sa seconde operation; il luy est proposé tant de maladies et tant de circonstances, qu'avant qu'il soit venu à la certitude de ce poinct où doibt ioindre la perfection de son experience, le sens humain y perd son latin; et avant qu'il ayt trouvé, parmy cette infinité de choses, que c'est cette corne; parmy cette infinité de maladies, l'epilepsie; tant de complexions, au melancholique; tant de saisons, en hyver; tant de nations, au François; tant d'aages, en la vieillesse; tant de mutations celestes, en la conionction de Venus et de Saturne; tant de parties du corps, au doigt : à tout cela, n'estant guidé ny d'argument, ny de coniecture, ny d'exemple, ny d'inspiration divine, ains du seul mouvement de la fortune, il fauldroit que ce feust par une fortune parfaictement artificielle, reglee, et methodique. Et puis, quand la guarison feut faicte, comment se peult il asseurer que ce ne feust Que le mal estoit arrivé à sa periode? ou Un effect du hazard? ou L'operation de quelque aultre chose qu'il eust ou mangé, ou beu, ou touché ce iour là? ou Le merite des prieres de sa mere grand'? Dadvantage, quand cette preuve auroit

esté parfaicte, combien de fois feut elle reiteree? et cette longue chordee de fortunes et de rencontres, r'enfilee, pour en conclure une regle? Quand elle sera conclue, par qui est ce? De tant de millions, il n'y a que trois hommes qui se meslent d'enregistrer leurs experiences : le sort aura il rencontré à poinct nommé l'un de ceulx cy? Quoy, si un aultre, et si cent aultres, ont faict des experiences contraires? A l'adventure y verrions nous quelque lumiere, si touts les iugements et raisonnements des hommes nous estoient cogneus : mais que trois tesmoings et trois docteurs regentent l'humain genre, ce n'est pas la raison : il fauldroit que l'humaine nature les eust desputez et choisis, et qu'ils feussent declarez nos syndics par expresse procuration.

A MADAME DE DURAS [1].

« Madame, vous me trouvastes sur ce pas dernierement que vous me veinstes veoir. Parce qu'il pourra estre que ces inepties se rencontreront quelquesfois entre vos mains, ie veulx aussi qu'elles portent tesmoignage que l'aucteur se sent bien fort honoré de la faveur que vous leur ferez. Vous y recognoistrez ce mesme port et ce mesme air que vous avez veu en sa conversation. Quand i'eusse peu prendre quelque aultre façon que la mienne ordinaire, et quelque aultre forme plus honorable et meilleure, ie ne l'eusse pas faict; car ie ne veulx rien tirer de ces escripts, sinon qu'ils me representent à vostre memoire, au naturel. Ces

[1] Marguerite de Gramont, fille d'Antoine, vicomte d'Aster, et d'Hélène de Clermont; veuve de Jean de Durfort, seigneur de Duras, que le roi de Navarre, depuis Henri IV, envoya en 1573 vers le pape Grégoire XIII., et qui fut tué près de Livourne, sans laisser de postérité. Son frère Jacques, mort en 1628, fut le père de Guy-Aldonce de Durfort, marquis de Duras, comte de Rozan, etc., dont le fils, maréchal de France sous Louis XIV, forma la branche des ducs de Lorges. J. V. L.

mesmes conditions et facultez, que vous avez practiquees et recueillies, madame, avecques beaucoup plus d'honneur et de courtoisie qu'elles ne meritent, ie les veulx loger, mais sans alteration et changement, en un corps solide qui puisse durer quelques annees, ou quelques iours aprez moy, où vous les retrouverez, quand il vous plaira vous en refreschir la memoire; sans prendre aultrement la peine de vous en souvenir; aussi ne le valent-elles pas : ie desire que vous continuez en moy la faveur de vostre amitié, par ces mesmes qualitez par le moyen desquelles elle a esté produicte.

« Ie ne cherche aulcunement qu'on m'aime et estime mieulx, mort que vivant; l'humeur de Tibere[1] est ridicule, et commune pourtant, qui avoit plus de soing d'estendre sa renommee à l'advenir, qu'il n'avoit de se rendre estimable et agreable aux hommes de son temps. Si i'estois de ceulx à qui le monde peut debvoir louange, ie l'en quitterois pour la moitié, et qu'il me la payast d'advance; qu'elle se hastast et ammoncelast tout autour de moy, plus espesse qu'alongee, plus pleine que durable; et qu'elle s'evanouist hardiement quand et ma cognoissance, et quand ce doulx son ne touchera plus mes aureilles. Ce seroit une sotte humeur d'aller, à cette heure que ie suis prest d'abandonner le commerce des hommes, me produire à eulx par une nouvelle recommendation. Ie ne fois nulle recepte des biens que ie n'ay peu employer à l'usage de ma vie. Quel que ie soye, ie le veulx estre ailleurs qu'en papier : mon art et mon industrie ont esté employez à me faire valoir moy mesme; mes estudes, à m'apprendre à faire, non pas à escrire. I'ay mis touts mes efforts à former ma vie; voylà mon mestier et mon ouvrage; ie suis moins faiseur de livres, que de nulle aultre besongne. I'ay desiré

[1] *Quippe illi non perinde curæ gratia præsentium, quam in posteros ambitio.* TACITE, *Annal.*, VI, 46.

de la suffisance, pour le service de mes commoditez presentes et essentielles, non pour en faire magasin et reserve à mes heritiers. Qui a de la valeur, si le face cognoistre en ses mœurs, en ses propos ordinaires, à traicter l'amour, ou des querelles, au ieu, au lict, à la table, à la conduicte de ses affaires, à son œconomie : ceulx que ie veois faire de bons livres soubs de meschantes chausses, eussent premierement faict leurs chausses, s'ils m'en eussent cru : demandez à un Spartiate s'il aime mieulx estre bon rhetoricien que bon soldat; non pas moy[1], que bon cuisinier, si ie n'avois qui m'en servist. Mon Dieu! madame, que ie haïrois une telle recommendation, d'estre habile homme, par escript; et estre un homme de neant et un sot, ailleurs! i'aime mieulx encores estre un sot, et icy, et là, que d'avoir si mal choisi où employer ma valeur. Aussi il s'en fault tant que i'attende à me faire quelque nouvel honneur par ces sottises, que ie ferai beaucoup si ie n'y en perds point, de ce peu que i'en avois acquis; car, oultre ce que cette peincture morte et muette desrobbera à mon estre naturel, elle ne se rapporte pas à mon meilleur estat, mais beaucoup descheu de ma premiere vigueur et alaigresse, tirant sur le flestri et le rance : ie suis sur le fond du vaisseau, qui sent tantost le bas et la lie.

« Au demourant, madame, ie n'eusse pas osé remuer si hardiement les mysteres de la medecine, attendu le credit que vous et tant d'aultres luy donnez, si ie n'y eusse esté acheminé par ses aucteurs mesmes. Ie crois qu'ils n'en ont que deux anciens latins, Pline et Celsus : si vous les veoyez quelque iour, vous trouverez qu'ils parlent bien plus rudement à leur art, que ie ne fois; ie ne fois que la[2] pincer,

[1] *Pour moi, je n'aimerois même pas mieux être bon rhétoricien que bon cuisinier, si*, etc. J. V. L.

[2] C'est-à-dire, *je ne fais que pincer cette art des medecins*. Montaigne ait presque toujours *art* féminin. C.

ils l'esgorgent. Pline[1] se mocque entre aultres choses, de quoy, quand ils sont au bout de leur chorde[2], ils ont inventé cette belle desfaicte, de r'envoyer les malades, qu'ils ont agitez et tourmentez, pour neant, de leurs drogues et regimes, les uns au secours des vœux et miracles, les aultres aux eaux chauldes. (Ne vous courroucez pas, madame; il ne parle pas de celles de deçà, qui sont soubs la protection de vostre maison, et toutes Gramontoises.) Ils ont une tierce sorte de desfaicte, pour nous chasser d'auprez d'eulx, et se descharger des reproches que nous leur pouvons faire du peu d'amendement à nos maulx qu'ils ont eu si long temps en gouvernement qu'il ne leur reste plus aulcune invention à nous amuser, c'est de nous envoyer chercher la bonté de l'air de quelque aultre contree. Madame, en voylà assez : vous me donnez bien congé de reprendre le fil de mon propos, duquel ie m'estois destourné pour vous entretenir. »

Ce feut, ce me semble, Pericles, lequel estant enquis comme il se portoit : « Vous le pouvez, dict il, iuger par là, » en montrant des brevets qu'il avoit, attachez au col et au bras[3]. Il vouloit inferer qu'il estoit bien malade, puisqu'il en estoit venu iusques là d'avoir recours à choses si vaines, et de s'estre laissé equipper en cette façon. Ie ne dis pas que ie ne puisse estre emporté un iour à cette opinion ridicule, de remettre ma vie et ma santé à la mercy et gouvernement des medecins; ie pourray tumber

[1] PLINE, XXIX, 1. J. V. L.

[2] Ou *de leur latin*, comme dans l'édition in-4° de 1588, fol. 342, verso. J. V. L.

[3] PLUTARQUE, *Vie de Périclès*, c. 24. Ici *brevet* signifie ce que les Latins appeloient *amuletum*, préservatif contre le poison, les enchantements, etc., *qu'on attachoit*, dit Nicot, *au col*, *au poignet*, *ou autre partie du corps*. En se désabusant de la chose, on en a presque perdu le nom. C.

en cette resverie, ie ne me puis respondre de ma fermeté future : mais lors aussi, si quelqu'un s'enquiert à moy comment ie me porte, ie luy pourray dire, comme Pericles : « Vous le pouvez iuger par là, » montrant ma main chargee de six dragmes d'opiate. Ce sera un bien evident signe d'une maladie violente ; i'auray mon iugement merveilleusement desmanché : si l'impatience et la frayeur gaignent cela sur moy, on en pourra conclure une bien aspre fiebvre en mon ame.

I'ay prins la peine de plaider cette cause, que i'entends assez mal, pour appuyer un peu et conforter la propension naturelle contre les drogues et practique de nostre medecine, qui s'est derivee en moy par mes ancestres ; à fin que ce ne feust pas seulement une inclination stupide et temeraire, et qu'elle eust un peu plus de forme ; aussi, que ceulx qui me veoyent si ferme contre les exhortements et menaces qu'on me faict quand mes maladies me pressent, ne pensent pas que ce soit simple opiniastreté ; ou qu'il y ayt quelqu'un si fascheux, qui iuge encores que ce soit quelque aiguillon de gloire : ce seroit un desir bien assené[1] de vouloir tirer honneur d'une action qui m'est commune avecques mon iardinier et mon muletier ! Certes, ie n'ay point le cœur si enflé ny si venteux, qu'un plaisir solide, charnu et moelleux, comme la santé, ie l'allasse eschanger pour un plaisir imaginaire, spirituel, et aëree : la gloire, voire celle des quatre fils Aymon, est trop cher achetee à un homme de mon humeur, si elle luy couste trois bons accez de cholique. La santé, de par Dieu ! Ceulx qui aiment nostre medecine peuvent avoir

[1] Montaigne, qui parle ironiquement ici, veut dire que *de vouloir se faire honneur d'une action qui lui est commune avec son jardinier et son muletier, ce seroit un desir fort mal placé.* — *Assener* signifie proprement *porter un coup où l'on a dessein de frapper.* Montaigne l'emploie ici d'une manière fort singulière; et peut-être est-il le premier qui se soit avisé de dire : *Un desir bien ou mal assené.* C.

aussi leurs considerations bonnes, grandes, et fortes; ie ne hais point les fantasies contraires aux miennes : il s'en fault tant que ie m'effarouche de veoir de la discordance de mes iugements à ceulx d'aultruy, et que ie me rende incompatible à la societé des hommes pour estre d'aultre sens et party que le mien, qu'au rebours (comme c'est la plus generale façon que nature ayt suyvy, que la varieté, et plus aux esprits qu'aux corps, d'autant qu'ils sont de substance plus soupple et susceptible de formes), ie treuve bien plus rare de veoir convenir nos humeurs et nos desseings. Et ne feut iamais au monde deux opinions pareilles, non plus que deux poils, ou deux grains : leur plus universelle qualité, c'est la diversité.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES MATIÈRES

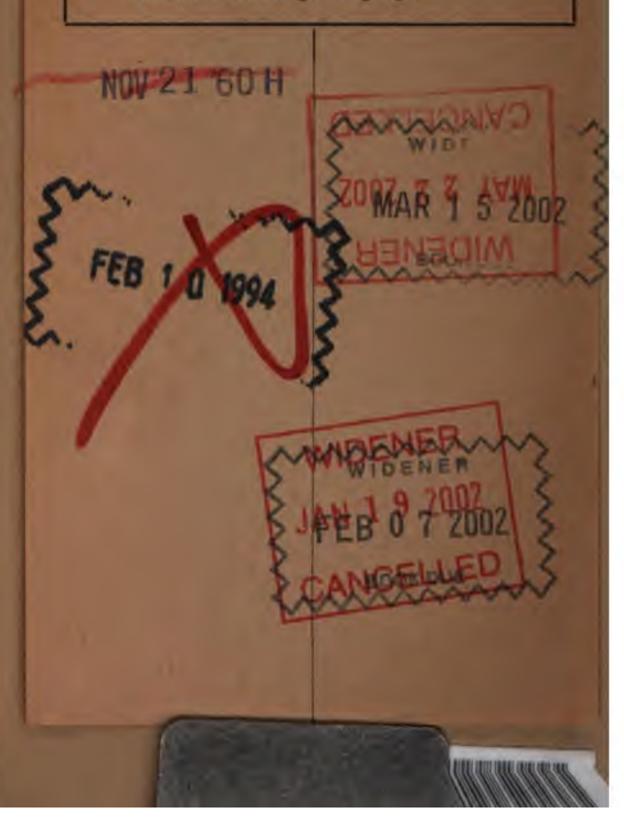
CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

LIVRE SECOND (*suite*).

FIN DE LA TABLE.






NOV 21 '60 H
MAR 15 2002
FEB 10 1994
WIDENER
WIDENER
JAN 19 2002
FEB 07 2002
CANCELLED

